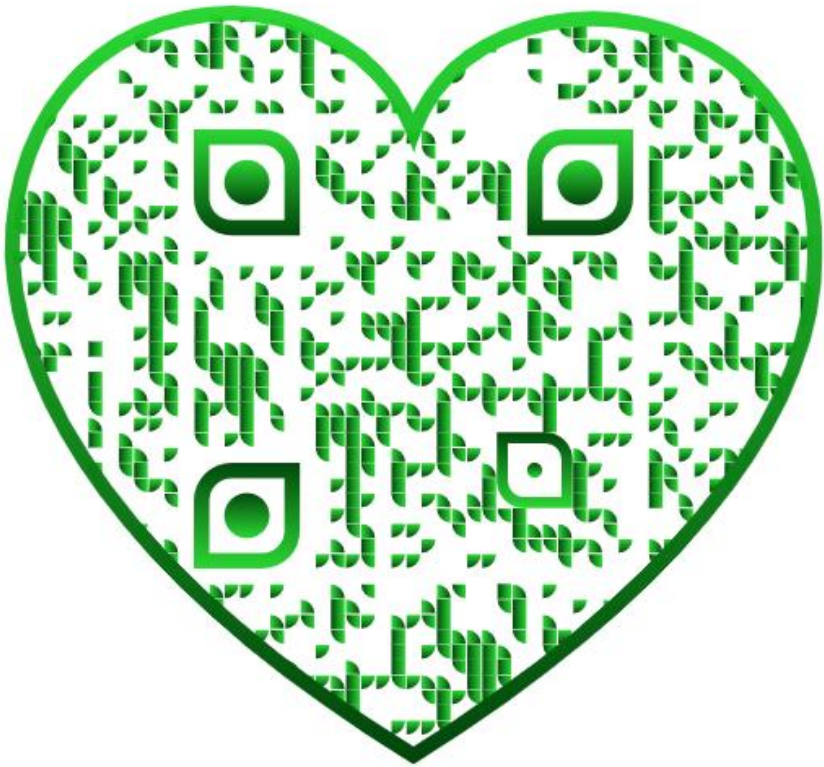
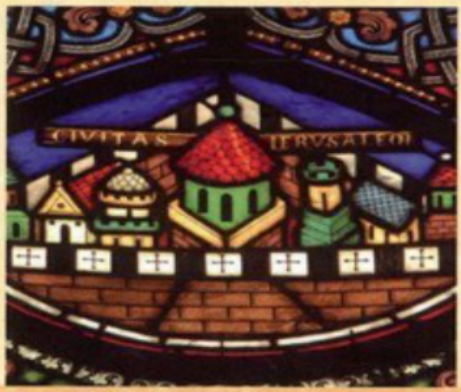
Jean-Yves Leloup

Dictionnaire amoureux de Jérusalem

Plon



Jean-Yves Leloup



Dictionnaire amoureux de Jérusalem

Plon

Jean-Yves Leloup

Dictionnaire amoureux de Jérusalem

Plon

JEAN-YVES LELOUP

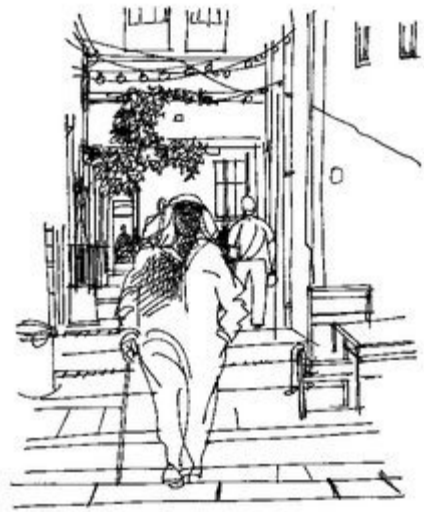
DICTIONNAIRE AMOUREUX DE JÉRUSALEM

Dessins d'Alain Bouldouyre

Plon
www.plon.fr

COLLECTION DIRIGÉE PAR JEAN-CLAUDE SIMOËN

La liste des ouvrages
du même auteur
figure en fin de volume



© Plon, 2010

Vitrail © La Collection / Jean-Paul Dumontie.

EAN : 978-2-259-21580-0

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

À tous les artisans de paix,
à Yann de l'Écotais.

Préface

Peut-on être amoureux de Jérusalem ?

Peut-on être amoureux de Jérusalem ? Peut-on aimer une si vieille femme, au regard chargé de tant de paupières, à la tête lourde de casques, de couronnes et de bonnets innombrables ? Peut-on aimer un corps qui n'est que blessures et cicatrices toujours prêtes à s'ouvrir ou à s'offrir sous le sel de la violence et de la passion ?

L'amour ne rend pas aveugle – les amoureux n'ignorent pas qu'ici c'est la guerre, mais les amoureux de Jérusalem savent que celle-ci n'est supportable que pour eux, parce qu'ils pensent « à autre chose »… Cela ne les rend pas indifférents, mais les place à une certaine hauteur ou dans une certaine douceur, où les tragédies semblent moins nécessaires. Ils deviennent alors un peu plus libres et capables de goûter ce qui, dans quelques heures peut-être, ne sera plus que ruines…

Être amoureux à Jérusalem, c'est « s'embrasser encore » dans un bus d'où tout le monde descend… Il n'y a que l'amour qui puisse ainsi tenir tête à la mort, non pour s'en moquer, mais pour lui ôter sa suffisance : elle n'aura pas le dernier mot…

Les croyants ont des « raisons » d'aimer Jérusalem, des raisons qui sont des mémoires heureuses et malheureuses qui les tiennent attachés à ses pierres comme à autant de « mémorials ».

Les amoureux n'ont pas d'autres raisons d'aimer Jérusalem que leur amour. « Ce n'est pas parce qu'une chose est belle que nous la désirons, c'est parce que nous la désirons qu'elle est belle », disait Spinoza. C'est parce qu'il y a encore, sans doute, des hommes et des femmes qui aiment Jérusalem que Jérusalem est toujours belle…

David, Salomon, Hélène, Soliman et autres amants de Jérusalem l'ont aussi aimée. Ils ont même voulu la rendre « objectivement » belle, en l'enrichissant de murs, de dômes et de clochers… Leur tort ne fut-il pas de trop vouloir « objectiver » leur amour ? Certains amants s'extasient devant les bijoux qu'ils ont offerts et en oublient le corps de la bien-aimée – on s'extasie devant le Mur, le Dôme ou le clocher, on néglige la terre nue, sa lumière et ses

charmes…

Demeurer amoureux à Jérusalem, c'est d'une certaine façon demeurer étranger à ses parures pour mieux contempler sa nudité ou son essence.

Par ailleurs, Jérusalem ne fut pas toujours tapissée d'or ou de velours… L'amoureux doit être libre aussi à l'égard de ses monuments d'horreur et lucide devant l'étal de ses crimes.

Il faut alors, comme Baudelaire, être capable d'aimer une « charogne », garder vif en soi le désir de son « essence ».

Car Jérusalem offre souvent le spectacle dégoûtant d'une carcasse superbe :

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poisons
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons[1].

L'amoureux lucide de « la trois fois sainte » sera-t-il alors capable de lui dire :

Alors, ô ma beauté ! Dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

L'amoureux l'est toujours d'une essence plus que d'un corps et, à Jérusalem, « l'essence est divine ». C'est dire qu'elle se soustrait à tous les princes et à toutes les étreintes politiques ou religieuses.

Cette « essence qui échappe à toute décomposition » ce n'est pas seulement l'âme de la cité, c'est l'âme de tout amour – l'amour est le seul Dieu qui ne soit pas une idole. On ne le possède qu'en le donnant, on ne le trouve qu'en le perdant.

Il faut beaucoup donner à Jérusalem si on veut en recevoir quelque chose et, comme partout ailleurs, il faut s'y perdre pour s'y retrouver et y retrouver les limites exactes (mais non intactes) de l'humain jusque dans la fabrication de ses lois et de ses dieux.

« Cela n'est pas Amour qui tourne à réalité », dit le mythe de Tristan.

L'amoureux n'est pas le propriétaire, il ne « possède » pas l'objet de son amour. Faut-il dire : « il ne le connaît pas » ? « Pas encore », pense-t-il.

Être amoureux de Jérusalem ce n'est pas disposer d'elle, ou prétendre la connaître, c'est s'en approcher en rêvant, ivre d'un désir plus que d'une jouissance.

Jouir de Jérusalem, la convoiter : non seulement la joie de l'amoureux en « prendrait un coup », mais provoquerait les coups. L'objet est désiré par trop de prétendants… Si tous demeuraient amoureux, la fiancée resterait toujours disponible, terre toujours « promise ». Tout le monde en profiterait, mais si, par malheur, l'un d'eux vient à la posséder c'est le malheur pour tous – la jalousie et le crime.

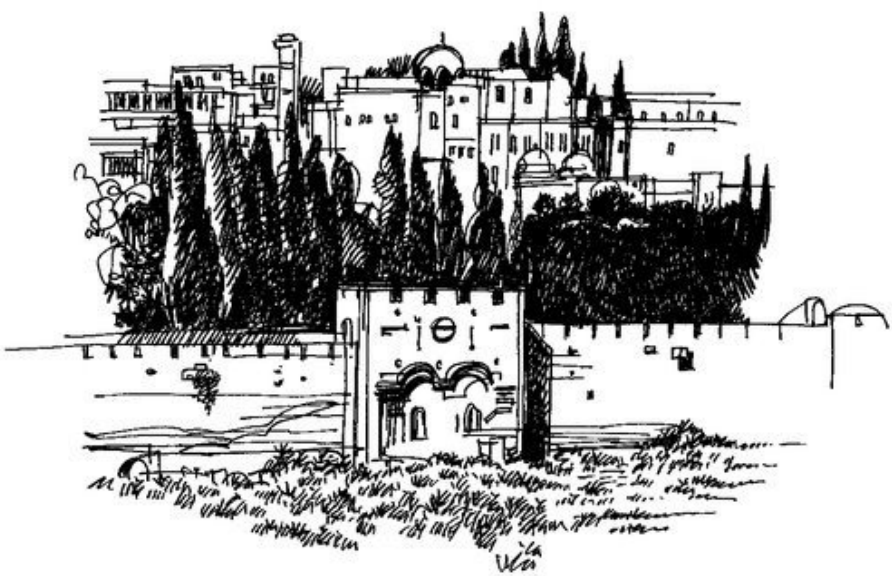
Lorsque du mont des Oliviers je contemple les « portes dorées », les

portes fermées par lesquelles, si l'on en croit les trois traditions, le Messie doit venir ou revenir, je comprends qu'il est « celui qui ouvre les portes », qui fait tomber les murs. Il ne détruira pas Jérusalem, il en fera une « ville ouverte », la demeure de l'Ouvert, une maison ou un temple pour abriter le vent et accueillir les plantes, les fourmis, les humains et les autres étoiles. Le Messie rendra aux hommes leurs ailes et leur légèreté perdues, ils marcheront alors « sur la terre comme au ciel ».

« Celui qui apprendra à voler aux hommes de l'avenir aura déplacé toutes les bornes ; pour lui, les bornes mêmes s'envoleront dans l'air, il baptisera de nouveau la terre : il l'appellera "la légère", la terre et la vie lui semblent lourdes et c'est ce que veut l'esprit de lourdeur ! Celui qui veut devenir léger comme un oiseau doit s'aimer soi-même[2]. »

« Ô Jérusalem », si tu savais t'aimer toi-même, aimer toutes les différences, toutes les charognes, tous les trésors, toutes les cendres qui hantent tes murs ; sous le poids énorme des siècles tu découvrirais le poids de ton âme, infiniment jeune et frais, infiniment léger, comme le Dieu que tu oublies de célébrer en pensant le connaître et pouvoir te l'approprier.

« Ô Jérusalem », attends-toi à un Messie amoureux ou à un enfant. « Le juge de toute la terre », s'il t'arrache tes masques, c'est pour caresser ton visage, s'il déchire tes vêtements trop épais ou trop religieux, c'est pour boire à l'eau vive de tes seins, à la « source scellée[3] ».



1- Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, « Une Charogne ».

2- Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*.

3- Cantique des cantiques, IV, 12.

Abba

Nom intime du Dieu de Jésus-Christ.

C'est ainsi que, selon saint Paul, les chrétiens, lorsqu'ils sont habités par le Saint-Esprit, invoquent Dieu : « En effet, tout ceux qu'anime l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. Aussi bien n'avez-vous pas reçu un esprit d'esclaves : vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier : Abba ! Père. L'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu, enfants et donc héritiers… » (Rm 8, 14-17).

« Abba », ou « A'oum » en araméen, suppose une intimité inouïe entre Dieu et l'homme, entre le réel relatif et le réel absolu, ce que certains appellent « une transcendance immanente ».

Au plus intime, l'homme « hérite » de la Présence divine. Dans sa matière il éprouve de l'Ouvert ; le mot Abba traduit quelquefois par Papa, plus exactement que par père, est le symbole anthropomorphe et affectif de l'union des deux premières lettres de l'alpha-beth : l'union du créé (*beth*) de *bereshit* (naissance du monde) et de l'incréé innommable et inconnaissable (*aleph*).

La révélation de Dieu comme Abba nous conduit à la fois dans les profondeurs de YHWH et d'Allah et dans les profondeurs de l'homme, c'est la révélation ultime et intime de l'union « sans confusion et sans séparation » de Dieu et de l'homme, du réel absolu et du réel relatif.

Dire Abba ou A'oum, c'est vivre la *coincidentia oppositorum* : souffle « tout contre » Souffle (*Pneuma*), lumière « tout contre » Lumière. Quand on parle de la « prière de Jésus », c'est à cet Abba, A'oum, qu'on devrait se référer ; invoquer silencieusement ce nom nous fait entrer dans l'expérience même du Christ. C'est le Nom qui nous fait « Fils », « tourné vers le Père » (*Pros ton theon*, Jn 1, 3) dans l'Esprit (*Pneuma*).

Abba, A'oum, nous introduit au cœur même de la Trinité, Dieu vivant, relation « hypersubstantielle », dirait Denys le Théologien.

Dieu (YHWH) a envoyé dans nos cœurs le Souffle de son fils qui l'appelle Abba, A'oum (Ga 4, 6), respirer ce Nom devrait nous délivrer de toutes les idoles, c'est-à-dire de toutes les représentations de Dieu comme Être extérieur, Il fait de notre souffle et de notre sang (héritage) le temple véritable

où demeure Sa Présence et la relation possible à cette Présence.

Abba, c'est la prière du Messie (*Christos*) déjà venu ou à venir ; c'est peut-être aussi la prière du *Mahdi* (celui qui doit venir dans l'Islam), celui qui a découvert ou qui découvrira que l'essence d'Allah, c'est la Miséricorde (*Rahman*).

Le jour où résonnera à Jérusalem le Nom de YHWH – Allah – Abba, les portes dorées seront ouvertes…

Abraham

« Suivez la religion d'Abraham, un vrai croyant, qui n'était pas au nombre des polythéistes. Dites : nous croyons en Dieu, à ce qui nous a été révélé, à ce qui a été révélé à Abraham, à Ismaël, à Isaac, à Jacob et aux tribus : à ce qui a été donné à Moïse et à Jésus : à ce qui a été donné aux prophètes de la part de leur Seigneur. Nous ne faisons aucune distinction entre eux, nous sommes soumis à Dieu » (Coran II, 136).

C'est par ces paroles que le président Anouar el-Sadate conclut son appel à la paix et à la réconciliation des enfants d'Abraham devant la Knesset (le Parlement israélien). Menahem Begin lui répondit par cette citation du prophète Isaïe : « Ce jour-là, Israël : troisième avec l'Égypte et l'Assyrie, recevra du Seigneur cette bénédiction ; bénis soient l'Égypte, mon peuple, l'Assyrie, œuvre de mes mains, et Israël mon héritage… »

Je croyais qu'Abraham était notre père à tous – Abraham, père des croyants – père des monothéismes, dit-on.

Juifs, chrétiens, musulmans, nous n'avons sans doute pas la même mère mais tous nous avons le même père ! Ne pas avoir la même mère c'est déjà un problème suffisant : Sarah, Agar, Qétura… sont des femmes admirables et qui songerait à leur reprocher de faire de leur progéniture – Isaac pour Sarah, Ismaël pour Agar, et beaucoup d'enfants pour Qétura – les héritiers légitimes d'Abraham ? Et comment reprocher à leurs deux aînés en particulier (Isaac et Ismaël) de vouloir à tout prix s'approprier la « terre promise » en héritage et faire de Jérusalem non seulement leur fiancée mythique mais la capitale de leur État souverain.

L'attachement à une terre est semblable à celui que nous pouvons avoir pour notre mère. Celui-ci est viscéral, irrationnel, irrépressible. Partager cette terre, c'est partager sa mère ; non seulement la trahir, mais la dépecer, la réduire en morceaux… Où est le père ? Lui qui viendrait la défendre d'un tel outrage ? Où est Abraham ?

Il est là, bien sûr, mais s'il est monothéiste, il n'est pas monogame et chacune de ses femmes mérite d'être honorée. Chacune aura sa part, son bout ou sa « bande » de terre, son « quartier » de Jérusalem… Or les enfants ne

sont pas « d'accord », et comme tous les enfants du monde, ils diront : sa femme (la femme d'Abraham) c'est « ma » mère !

Nous sommes les enfants d'Abraham. Notre mère, c'est Sarah, la seule, l'unique qu'Abraham aimait, donc cette terre qui est comme son corps ou son jardin, c'est à nous qu'elle est promise !

Nous sommes les enfants d'Abraham. Notre mère, c'est Agar, Ismaël est son fils unique, son premier-né, cette terre c'est son héritage, elle est à nous !

Nous sommes les enfants d'Abraham. Notre mère, c'est Qétura, son unique, celle qu'il a chérie à la fin de ses jours, celle qui lui a donné les fils les plus nombreux (Gn 25), donc cette terre est notre héritage commun, nous sommes les plus nombreux, « donc » nous avons priorité et nous sommes sans doute les seuls capables et en mesure d'offrir l'hospitalité à nos frères très âgés Ismaël et Isaac…

J'étais très heureux d'imaginer cette occurrence que l'histoire ancienne et contemporaine d'Israël et de la Palestine, épuisante en guerres fratricides, semblait illustrer horriblement. Mais je me trompais, les descendants d'Abraham n'ont pas la même mère, cela est certain, et ils n'ont pas non plus le même père – ce qui complique encore le problème…

En effet, l'Abraham dont nous parle le texte biblique et celui du texte coranique (pour commencer) ne sont pas identiques. L'imagination créatrice est évidemment « une », mais elle se différencie grandement dans les « imaginaires » ou les corps créés qui l'interprètent et qui sont à l'origine des textes sacrés.

L'imaginaire, à propos d'Abraham, des scribes de la Torah, de Mahomet, ou de Paul de Tarse, est bien différencié et c'est ce qu'il faut d'abord préciser, si nous voulons nous « entendre ». Entendre ce n'est pas encore écouter, mais c'est par là qu'il faut commencer…

Abraham ? Personnage historique ? Création littéraire qui fera de lui le patriarche, l'ancêtre d'une lignée, celle d'Isaac et d'Israël pour les auteurs bibliques ? Celle d'Ismaël et de l'Islam pour l'auteur du Coran ? Ou encore Ibrahim, le *hanif*, le premier soumis de l'Islam ?

Abraham, « le père des croyants » pour saint Paul et le christianisme ?

L'image de « père des croyants » ou de « premier musulman » éloigne déjà Abraham de l'ancêtre historique et le rapproche de l'archétype. Alors, Abraham, création imaginaire, ou « imaginale », archétype d'un certain niveau de conscience (ou au-delà de la multitude des dieux et des « forces » qu'ils représentent) qui accède à la conception de l'Un ?

Abraham, niveau de conscience propre à tout être humain ? Lorsque celui-ci, dépassant la multiplicité des apparences, accède à l'unité et à l'unicité de l'essence ? (Interprétation alexandrine ou néoplatonicienne des diverses lectures « intériorisées », juives, chrétiennes et musulmanes.)

Niveau de conscience qui serait à l'origine d'une création littéraire, inspirée aux auteurs bibliques et chrétiens puis ensuite à Mahomet pour en faire le père de leur lignée ?

Si, en toute honnêteté, on ne peut pas dire que l'Abraham des juifs, des chrétiens et des musulmans soit le même (il n'a pas la même « histoire » ou la même fonction – les uns insistent davantage sur sa fonction généalogique et les autres sur sa fonction archétypale, ou sur sa foi), peut-on dire que l'accès à l'état ou au niveau de conscience symbolisé par l'archétype abrahamique pourrait être source d'unité entre les peuples qui se réfèrent à lui ?

Il ne s'agirait plus alors de croire en Abraham, précisant l'image qu'on se fait de celui-ci dans une tradition donnée, ou de croire au Dieu dans lequel croyait Abraham, puisque, selon les trois traditions, Dieu n'est pas le même.

Le Dieu dans lequel croit Abraham, selon le judaïsme, c'est YHWH, le Créateur de la lignée et du peuple d'Israël.

Le Dieu dans lequel croit Abraham, selon le christianisme, c'est non seulement le Dieu d'Israël, mais Abba, le père de Jésus-Christ et de tous les humains.

Le Dieu dans lequel croit Abraham, selon le Coran et la tradition musulmane, c'est Allah, le Tout-Puissant qui maudit tout « associateur » ou association à son Être, lui seul est vénéré et grand – seuls ceux qui lui sont soumis (*muslim*) sont sauvés. L'appartenance à la lignée d'Ismaël, fils d'Abraham, est importante mais seconde…

S'il est aujourd'hui impossible de croire à Adam ou à Abraham comme à des personnages historiques, nul ne peut nier l'existence d'Abraham, création littéraire, comme image quasiment fondatrice de la foi des trois grandes religions du monde.

Les auteurs de cette fiction efficace ont imaginé de façons différentes le personnage d'Abraham et le Dieu de sa foi auxquels ils se rattachent, d'où les différences et les différends qui existent et pourraient coexister entre ces trois traditions.

À condition de ne pas faire d'Abraham et de son Dieu, tels que chacune des traditions se les représente, un absolu, l'Unique Absolu qu'il faudrait imposer aux autres, ce prétendu Absolu ne pouvant être qu'une idole ou une idée, qui transformerait ces religions qui « s'imposent » en idolâtries et en idéologies, en monolâtrie plutôt qu'en monothéisme.

Ce qui me semble davantage intéressant, c'est d'accéder au niveau de conscience et de vision dans lequel se situe l'archétype d'Abraham, car c'est vers cet état de conscience que tendent les trois grandes religions – il ne s'agirait pas alors de croire à Abraham et à sa façon d'imaginer le Créateur, mais d'entrer dans cette vision de l'Un, l'Unique Vie, l'Unique Conscience qui anime dans leur diversité les multiples peuples de la terre.

Ce n'est pas la foi d'Abraham, interprétée de telle ou telle façon selon les trois religions, qu'il faudrait redécouvrir et stimuler, c'est la conscience abrahamique ou l'ouverture de l'humain et du cosmique à une transcendance qui les contient et les unifie.

Quand on est dans cet « état de conscience » induit par l'archétype Abraham, on ne se pose plus la question de la « terre promise en héritage » ;

elle est sous nos pieds, et quelle que soit la mère, elle appartient à tous…

Dans ce contexte, comment comprendre les paroles de Yeshoua : « Avant qu'Abraham fut Je Suis » (Jn 8, 58) et « là où Je Suis je veux que vous soyez aussi » (Jn 14, 3) ?

L'archétype qui s'incarne en Yeshoua de Nazareth est-il plus « ancien », « antérieur » à celui qui se manifeste en Abraham, ou plus profond ? Son « antériorité » n'est pas historique (horizontale), mais ontologique (verticale).

Les chrétiens ne sont donc pas seulement des « enfants d'Abraham » qui croient dans le Dieu révélé à Abraham, mais des enfants de « Je Suis », c'est à cette conscience divine (*ego eimi – hani hou* – étant le Nom innommable YHWH) qu'ils doivent s'identifier.

C'est à la Réalité même de « l'Être qui est ce qu'il est » que Yeshoua invite les croyants à « s'associer » comme lui-même, « qui ne fait qu'Un avec le Père dans l'Esprit ». Cette « Association » à l'Unique « Je Suis » (car il n'y pas d'autre réalité que la Réalité) sera considérée comme un blasphème pour les juifs et un crime d'« associationisme » passible de mort pour les musulmans.

Mais un chrétien qui oserait vivre aujourd'hui dans la conscience même de « Je Suis » qui est, qui vit, qui aime en Lui, se soucierait-il de plaire aux uns et aux autres ? Et aux membres mêmes de son éventuelle hiérarchie ? « Je Suis » le replace dans son être d'éternité, le « Royaume de Dieu », libre des contingences de l'histoire et des dénominations religieuses. Il est le citoyen invisible d'une Jérusalem invisible, que les apocalypses qualifient de « céleste ».

La Jérusalem terrestre, hier et aujourd'hui, n'a d'autre clarté que par la présence de ces êtres invisibles en son sein, c'est par eux que « Je Suis » demeure dans la ville comme dans son Temple.

Abrogeant – Abrogé

La question de l'inscription du Coran dans le temps devient en tout état de cause incontournable, dès lors que l'on parle de « versets abrogeants » et de « versets abrogés ».

Selon de nombreux chroniqueurs, cette question s'est posée dans le contexte suivant :

La *qibla* ayant été détournée de Jérusalem vers La Mecque, les polythéistes dirent : « Comment Mahomet peut-il ordonner à ses compagnons quelque chose qu'il leur interdit par la suite, pour leur ordonner autre chose ? Comment peut-il dire aujourd'hui ce dont il va se dédire demain ? Ce Coran n'est donc que la parole de Mahomet, des propos qui n'émanent que de lui et qui se contredisent ? »

Alors Dieu révéla : « Dès que nous abrogeons un verset, ou que nous

l'effaçons des mémoires, nous en apportons un autre, meilleur ou analogue » (Coran II, 106) (Al-Wâhidî, p. 37).

« Lorsque Dieu eut détourné la qibla *[direction de la prière] de Jérusalem vers La Mecque [en abrogeant le verset indiquant la première* qibla *et en le remplaçant par le verset indiquant la nouvelle] une assemblée de juifs vint trouver un groupe de musulmans et leur dit : "Mais dites-nous donc ce qu'il faut penser de la prière conduite en direction de Jérusalem. En l'accomplissant, étiez-vous dans la juste voie ou étiez-vous fourvoyés ? Si c'est la juste voie, comment se fait-il que vous lui tourniez le dos ? Si c'est un fourvoiement, quel sort est réservé à ceux d'entre vous qui ont suivi cette* qibla *et qui sont morts avant qu'elle ne soit détournée ?" »*

Nombre de musulmans étaient morts, en effet, en se tournant vers Jérusalem pour la prière.

Le groupe de musulmans alla voir le Prophète et lui dit : « Le Tout-Puissant nous ordonne de prier en direction de La Mecque. Quel sort est réservé à ceux de nos frères, morts alors qu'ils priaient en direction de Jérusalem ? »

Dieu révéla : « Nous n'avions établi la direction dans laquelle vous vous tourniez pour la prière qu'afin de distinguer celui qui suivait le Prophète de celui qui revenait sur ses pas… » (Coran II, 143) (Muqâtil, t. I, p. 84).

À noter que ce verset est rapporté, selon certains, à un autre événement : lorsque la *qibla* fut détournée de Jérusalem vers La Mecque, quelques musulmans abjurèrent l'islam (Al'-Asqalânî, p. 211)[1].

Parfois l'abrogeant et l'abrogé figurent tous deux dans le Coran.

Le verset : « De quelque côté que vous vous tourniez, la face de Dieu est là » (II, 115) a été abrogé par le verset : « Nous voyons souvent ton visage tourné vers le ciel. Nous te donnerons donc une *qibla* qui te plaira. Tourne ton visage dans la direction de la Mosquée Sacrée. Et vous, où que vous soyez, tournez votre visage dans cette direction » (II, 144).

Peut-être n'y a-t-il pas là des « contradictions » dans lesquelles on voudrait prendre le Coran en flagrant délit d'incohérence, il y a là simplement sagesse, distinction de différents niveaux de réalité. Ce qui est vrai à un niveau ne l'est plus à un autre (c'est aussi ce que disent les physiciens). L'Unique Réalité intangible et immuable dans l'éternité peut et doit s'adapter dans les méandres et les tourments de l'histoire.

Absconditus

Dieu demeure toujours caché dans ce qu'Il révèle de lui-même – l'*absconditus* est au cœur du *revelatus*.

Ce qui sépare les habitants de Jérusalem, ce sont leurs « révélations », ce

qui pourrait les unir, c'est l'*absconditus* qui est au cœur de ces *revelatus*. Nous sommes davantage unis par ce que nous ignorons de Dieu que par ce que nous en savons. Il faudrait créer à Jérusalem une confrérie d'herméneutes pratiquant la lecture intériorisée ou « herméneutique spirituelle » de leurs traditions (soufisme, hésychasme et kabbale). Ces « amis de Dieu » nous rappelleraient que si notre attachement va au *revelatus*, notre adoration est à l'*absconditus*. Ils nous éviteraient de faire de nos révélations des idoles, pires que les antiques (et nouvelles) d'or et d'argent : des idoles subtiles, idées, idéologies.

YHWH, Allah, Abba sont des noms du Sans Nom. Ils risquent sans cesse de devenir des idoles, des noms dont la connaissance est devenue plus précieuse que l'Inconnaissance qu'ils indiquent. La fonction de l'herméneutique spirituelle est de renverser les idoles sémantiques, de dénouer les « saisies » réifiantes des noms et des textes.

Reconnaître l'*absconditus* en toutes choses et en toutes affirmations, ce n'est pas nier leur bien-fondé, leur être ou leurs formes, c'est au contraire reconnaître leur caractère « théophore » ou « théophane ».

Rien n'est Dieu, tout est manifestation de Dieu. Dieu lui-même est un nom, symbole ou signe du Sans Nom. Nous ne connaissons que le visible de l'Invisible ; le plus subtil du visible n'est toujours pas l'Invisible. La plus haute des connaissances n'est toujours pas connaissance de l'Inconnu inconnaissable.

L'apophase n'est pas seulement un dépassement de toutes les théologies spéculatives, c'est un art de vivre. L'art de ne rien enfermer dans ce qu'on sait ou imagine ; l'art de la « non-saisie » et de l'extrême attention, une écoute à jamais ouverte au dicible et à l'indicible.

Peut-être que la grande guerre sainte (*djihad*) que chaque croyant doit mener est-elle celle contre l'idolâtrie que risquent d'engendrer sa foi et sa religion. Renoncer à sa religion pour mieux la servir – « renoncer à Dieu pour Dieu », disait Maître Eckhart – ce n'est pas « apostasie », mais « extasie », sortie des limites dans lesquelles nous prétendons mesurer l'infini. L'idolâtrie est à la racine de toutes les guerres, la volonté d'avoir raison, d'être le plus fort, faire de son Dieu le meilleur ou le seul Dieu.

Celui qui a rencontré l'inconnaissabilité de l'Un, « Présent-Absent » dans ses multiples théophanies est « désarmé » de toutes ses prétentions ; sa présence est inquiétante et libératrice.

Absolu

« Entre l'Islam et l'Occident, il ne faut pas chercher le compromis, mais au contraire l'Absolu, car le propre du relatif (et qu'est-ce que le compromis si ce n'est le relatif par excellence ?) est de diviser et seul l'Absolu peut unir »

(Nadjm oud-Dim Bammate).

Si tu tiens à le retrouver
Abstiens-toi donc un instant de le chercher
Si tu tiens à le connaître
Reste un instant sans le connaître
Si tu cherches le mystère de son Essence
Tu seras éloigné de ses apparences
Si tu cherches ses apparences
Voilé seras-tu de son Essence
Mais si tu te libères et de l'Essence
Et des apparences
Alors étends tes jambes, dors à ton aise
À l'abri de sa protection (Roumi).

Adoration

L'adoration ou l'amour de Dieu pour Dieu, l'amour pour l'Amour, la contemplation pour le bonheur de la Contemplation, c'est vraiment un choix politique : l'affirmation que le sens du monde n'est pas dans le monde, que l'homme n'atteint sa propre taille qu'en se dépassant. Se dépasser, non se « surpasser » ou se dénaturer en devenant un « surhomme ». Se dépasser en se tournant vers un Autre, une Altérité qui le déborde, qui l'accueille et le bénit dans ses limites parce que ces limites ne sont plus des clôtures qui l'enferment, mais des fenêtres ouvertes par l'amour.

L'adoration est l'éclaircie par laquelle entre le Jour ; le Jour qui n'est pas un autre monde, mais ce monde-ci révélé dans la clarté qui le définit et le pose ; l'acte d'un homme debout, pascal et passant…

Agneau

Dans l'Apocalypse, ou Livre des Dévoilements selon Jean de Patmos, YHWH se révèle comme Sujet. Ce Sujet a un cœur symbolisé par l'agneau, symbole d'innocence mais aussi de force puisqu'il doit faire face au dragon.

L'agneau de l'Apocalypse n'est pas un mouton couché, il se dresse quoique « égorgé », il se tient debout. C'est là l'image centrale inspirée à Jean. Cette image est fondée sur l'expérience qu'il a vécue auprès de Yeshoua son enseigneur. Celui-ci ne se conduit pas en victime devant ses bourreaux, il leur pardonne, « parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font ». Sa vie, on ne la lui prend pas, c'est lui qui la donne.

L'agneau de l'Apocalypse n'est pas une victime. Comme Yeshoua, il est blessé, égorgé, crucifié, par l'injustice, la bêtise et la violence des hommes, mais il se tient droit ; le mot *stavra*, la croix en grec, est à la racine du verbe *to stand*, être debout. Lorsque le Christ nous invite à « prendre notre croix », il

nous invite à nous tenir debout, à demeurer « sujet » au moment de l'adversité et de l'inéluctable, à ne pas se faire « objet » ou « victime » des événements.

Devant cette « force invincible de l'humble amour », vainqueur qui ne fait pas de vaincu, la force du dragon peut sembler ridicule. Il importe pourtant de bien la connaître. Le dragon littéralement c'est « ce qui dévore », c'est ce qui ramène « l'Autre » au « Même », celui qui digère et dissout l'altérité, la consume et la consomme. Il réduit tout en « matières », en objets comptabilisables et comestibles.

L'agneau, face à cet esprit dévorant, est l'esprit de respect, respect même du mal. Il y a peut-être là une issue au « problème de la violence » : au lieu de la renforcer en luttant contre elle, l'intégrer par la compassion (le cœur du sujet), la surmonter par la conscience et par l'amour, c'est ce que symbolise « l'agneau égorgé et dressé ». Cette attitude est une des seules à ne pas rajouter de la violence à la violence, du mal au mal, de la souffrance à la souffrance. Il n'y a là ni complaisance, ni masochisme, mais cette pureté et cette innocence que nous montrent certains enfants, certains animaux (la métaphore animale de l'agneau n'est pas seulement une figure de style) capables de prendre en eux la douleur ou l'injustice d'autrui qu'on appelle « le mal du monde ». Là où certains ne voient que des victimes, d'autres pressentent la force rédemptrice de ces innocents.

Par ailleurs, le texte de l'Apocalypse nous rappelle « la colère de l'agneau », il n'y a pas de miséricorde ou de compassion sans exigence de justice. De nouveau, c'est de leur violence intégrée (le dragon) et transformée que les « doux » vont tirer la force d'un amour qui se tient droit quand tout voudrait qu'ils s'inclinent et se couchent.

Dans sa vision de « la nouvelle Jérusalem », Jean de Patmos nous dit : « La cité n'a ni soleil ni lune pour l'éclairer car la gloire de Dieu l'illumine et son flambeau c'est l'Agneau… De Temple je n'en vis point dans la cité, car son Temple, c'est "l'Être qui est, en tout et en tous", ainsi que l'Agneau » (Ap 21, 22-23). Cette vision de Jean pourrait nous inspirer pour l'avenir de Jérusalem : pas de Temple, donc pas de religion, pas de prêtres, pas de rites ou de sacrifices… Pas de « juif », ni de « musulman », ou de « chrétien », ni d'« athée », seulement des « humains » qui ont un cœur éveillé (l'Agneau), pierres vivantes de lumière et de compassion, « Présence de l'Être », incarnée et reconnue en tout et en tous ; c'est ce que les anciens appelaient la « Parousie ».

« Il n'y a que la Réalité » puis les images par lesquelles l'homme se la représente, puis les concepts et les mots pour la dire… L'Apocalypse c'est le silence des mots, l'arrêt des images, la Présence nue.

Alkabez, Salomon (v. 1505-1550)

Pour Salomon Alkabez comme pour tous les juifs de Jérusalem, le shabbat n'est pas un jour particulier de la semaine, mais un rendez-vous avec une fiancée dont la Présence réelle donne sens au temps :

Lekhah Dodi

Viens, mon bien-aimé, au-devant de ta fiancée,
Le sabbat paraît, allons le recevoir.

Le Dieu unique n'a fait entendre qu'une parole unique
Pour nous recommander de sanctifier le shabbat.
Allons au-devant du shabbat,
Source de toute bénédiction ;
Sanctifié dans le principe par l'Éternel,
Il a été le but de la création.

Sanctuaire royal, ville sainte,
Ô Jérusalem, sors de tes décombres.
Assez séjourné dans la vallée des larmes ;
Le Seigneur est miséricordieux.

Secoue le cilice et la cendre, Israël !
Revêts tes habits de fête, mon peuple !
Le fils de Jessé de Bethléem vient ;
L'heure de la délivrance est proche.

Sois la bienvenue, couronne ton époux,
Entre, ma bien-aimée ; viens, oh, viens !
Que la joie et l'allégresse te précèdent,
Au milieu de mes fidèles.
Viens, ma fiancée, oh, viens !

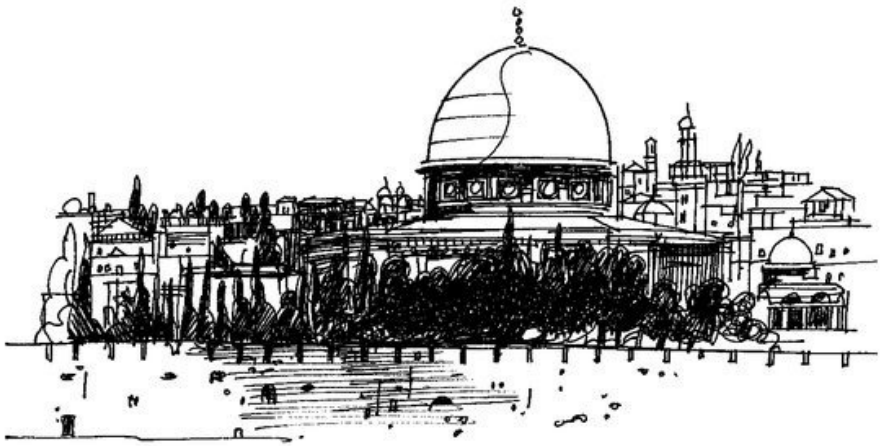
Viens, mon bien-aimé, au-devant de ta fiancée,
Le shabbat paraît, allons le recevoir.

Al-Kuds – la Sainte

Selon Ali Kamoun, « Jérusalem a plusieurs noms en arabe : celui d'Urishalim (la forme arabe de Jérusalem) n'est pas inconnu. Mais c'est dans la tradition musulmane seulement que le nom original a été pratiquement remplacé par l'épithète Al-Kuds, « la Sainte », c'est-à-dire la « Ville sainte ». Durant une courte période, après son *hijra* de La Mecque à Médine, le Prophète, comme les juifs, regardait du côté de Jérusalem quand il priait, bien qu'il lui fût commandé plus tard de se tourner vers le lieu vénéré par les Arabes : La Mecque. Le miraculeux voyage nocturne (*isra*) du Prophète, au début du dix-septième Sura, l'aurait, comme le veut la tradition, mené à Jérusalem, mais plusieurs commentateurs anciens pensent que le verset en question fait allusion à l'ascension du Prophète au ciel. Le rapport du voyage nocturne avec la ville de Jérusalem a prévalu, et suivant un *hadith* consigné par al-Zuhri, le Prophète a désigné La Mecque, Médine et Jérusalem, comme

des lieux de pèlerinage d'une égale valeur. En fait, il ressort, d'une version au moins de ce *hadith*, que Jérusalem devait avoir la priorité sur les deux autres cités.

Les califes et les autres chefs musulmans ont embelli le sanctuaire central de la Ville sainte, le *Kubbat al-sakhra* (le Dôme du Rocher) et l'éloquent éloge qu'en fit Makkadasi est encore valable aujourd'hui : « À l'aube, quand la lumière du soleil éclaire la coupole, alors cet édifice est une merveilleuse chose à voir. Dans tout l'Islam, je n'ai jamais rien vu qui l'égale. »



Allah

Cinq fois par jour, les rues de Jérusalem résonnent du nom d'Allah. Ce Nom est cité deux mille sept cents fois dans le Coran et invoqué sans cesse par des millions de musulmans.

Allah est en Islam le nom donné au Dieu unique, Un, Créateur, Maître des mondes et Seigneur du jugement dernier.

Quel est le sens de ce nom saint ou sacré par excellence ? « Allah » remonte à un mot désignant la divinité commune aux langues sémitiques *Il*, ou *El* – la variante *Allâhumma*, employée dans les prières, correspond au nom hébreu *Elohim*.

Les fidèles qui, à la mosquée d'el-Aqsa ou dans les rues du quartier musulman, invoquent le Nom d'Allah ne sont sans doute ni historiens des religions pour « associer » Allah à l'*El* ou l'*Elohim* des juifs, ni à l'*Abba* des chrétiens, ils ne s'encombrent pas non plus de lexicographie ou de théologie, le Nom d'Allah c'est ce qui sanctifie leur vie quotidienne, c'est ce qui est invoqué sur le moindre de leurs actes – *Inch Allah* qu'on peut traduire par « Si

Dieu le veut » ou « à la grâce de Dieu » est peut-être avec bakchich l'expression la plus employée dans les souks, *Inch Allah* rappelle au musulman sa soumission et celles des mondes et des marchés à « plus grand » que lui, « le plus grand que Tout ».

« Allah ! Il n'y a de Dieu que Lui. Il est Celui qui connaît ce qui est caché et ce qui est apparent. Il est Celui qui fait miséricorde, le Miséricordieux. Il est Allah ! Il n'y a d'Allah que Lui ! Il est le Roi, le Saint, la Paix, Celui qui témoigne de sa propre véridicité. Le Vigilant, le Tout-Puissant, le Très Fort, le Très Grand. Il est Allah ! Le Créateur ; Celui qui donne un commencement à toute chose ; Celui qui façonne, les Noms les plus beaux Lui appartiennent, ce qui est dans les cieux et sur la terre célèbre ses louanges. Il est le Tout-Puissant, le Sage » (Coran 59, 22-24).

Pourquoi Mahomet doit-il ajouter : « Il n'engendre pas, Il n'est pas engendré » (Coran 112) ?

Certains mystiques et certains savants poseront la question : « Pourquoi Allah n'engendrerait-il pas ? » N'est-ce pas là « le limiter dans sa toute-puissance » ? Ce que n'importe quel homme peut faire, son Créateur en serait incapable ? Et d'où viendrait chez l'homme et la femme cette capacité d'engendrer si ce n'est d'Allah lui-même ? Qui peut engendrer si ce n'est Dieu ? Si ce n'est Lui (*huwa*) ?

Dire qu'Allah « n'engendre » pas, n'est-ce pas Lui enlever toute « fécondité », le rendre impuissant, incapable d'engendrer non seulement « un autre que Lui » (la Création), mais un autre « de Lui » (un enfant ou un fils) ? Cet engendrement ne briserait en rien son Unité, elle rendrait cette Unité « féconde », non stérile et non stérilisante.

Cette phrase aurait-elle été ajoutée dans le Coran à un moment où les chrétiens ne voulaient pas se soumettre à la foi du Prophète ? De la même façon que l'orientation de la prière (*qibla*) vers Jérusalem fut changée pour celle de La Mecque, au moment où Mahomet ne put convaincre les juifs croyants de se rallier à lui ?

Peu de penseurs musulmans oseront dire que ce verset ajouté par Mahomet, « Allah n'engendre pas », est un « verset satanique », alors qu'il est considéré comme un des versets les plus sacrés du Coran. Ce serait un blasphème qui permettrait de ne plus considérer les chrétiens comme des mécréants ou des infidèles et empêcherait de justifier théologiquement toute « guerre sainte » – *djihad* – contre eux…

Amichaï, Yehuda (1924-2000)

Sur un toit de la Vieille Ville
Du linge où s'attarde un dernier rayon

Drap blanc d'une ennemie
Serviette d'un ennemi

Pour essuyer son front d'ennemi.

Et dans le ciel de la Vieille Ville
Un cerf-volant.
Et au bout du fil
Un enfant
Que je ne peux pas voir
À cause de la muraille.

Nous avons hissé beaucoup de drapeaux,
Ils ont hissé beaucoup de drapeaux.
Pour nous faire croire qu'ils sont heureux.
Pour leur faire croire que nous sommes heureux.

(Jérusalem, 1961.)

Anamnèse

Littéralement « faire mémoire », « rendre présent » ; dans la liturgie chrétienne orthodoxe de Jérusalem, c'est le moment où il est fait mémoire de la Présence passée du Christ, de ses œuvres, et de son invisible Présence actuelle.

Faire mémoire de Lui, c'est se rendre présent à Lui.

Il est, Je suis.

Anastasis

L'Anastasis, « le lieu de la résurrection » que les catholiques romains appelleront plus tard avec les croisés le « Saint-Sépulcre », est pour tous les chrétiens orthodoxes le cœur et le centre de Jérusalem, mais aussi le cœur et le centre de leur foi : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre enseignement est vain et vaine aussi notre foi » (1 Co 15, 13-14).

À cela, le philosophe pourrait ajouter : « Si le Christ n'est pas ressuscité, la vie humaine demeure un échec, elle reste vouée à la mort. » Il n'y a ni sens, ni issue. Tout ce qui est composé sera décomposé, « Vanité des vanités », « Buée de buée », traduirait Chouraqui. Tout est vacuité : « Être pour la mort »… est-ce là le message de Jérusalem ? Tant de fois construite, tant de fois détruite ? Son message ne serait-il pas plutôt celui de l'Anastasis ? Jérusalem meurt et ressuscite sans cesse.

Si le Christ est ressuscité, ce n'est pas la bêtise, la violence et la mort qui auront le dernier mot – l'Amour aura le dernier mot.

S'il n'est pas ressuscité, la vanité, la bêtise, la violence, la mort alors, en effet, auront le dernier mot.

L'histoire et les apparences parfois semblent avoir raison de Jérusalem,

pourtant la cité est toujours là et au cœur de Jérusalem, ce lieu étrange, chaotique, « incroyable » où continue à être proclamé : « Le Christ est ressuscité, Il est vraiment ressuscité. »

Il y aurait donc un sens, une issue ? Le sens de la vie, ce serait la vie elle-même, la vie donnée ? La vie véritable, éternelle, la vie ressuscitée (*Anastasis*) ? La Résurrection, c'est l'irruption de la droiture et de la verticale dans l'homme couché (l'étymologie du mot *anastasis* évoque l'acte de se lever, de se tenir debout – *ana* – et de se poser – *stasis* – en cette verticale).

On s'attendrait donc en entrant dans ce lieu où les humains font mémoire du Ressuscité à quelque élévation, à une ouverture de l'espace et du temps, à ce qui les transcende, à quelque pressentiment de la Vie éternelle qui s'insinuerait davantage dans les plis de nos enveloppes mortelles ou, encore, à une sorte de démangeaison des ailes au cœur de la chenille que nous sommes, l'assurance du papillon ou de la libellule à venir.

Ce n'est pas toujours le cas…

On s'attendait à l'Anastasis et c'est le Sépulcre que l'on découvre (les croisés auraient-ils raison ?). On se préparait à célébrer la Résurrection et nous voici dans un cimetière, un enchevêtrement de bâtiments et de ruines comme partout ailleurs à Jérusalem.

Qu'y aurait-il de plus ici ?

Et j'entends ce guide israélien ironiser : « Que viennent-ils faire ici, tous ces chrétiens et ces étrangers, voir un tombeau vide ? » Je lui rappelle que dans le Temple biblique, le *Qodesh Qodeshim*, le Saint des Saints, lui aussi est vide et que seuls les grands prêtres peuvent s'aventurer dans ce vide et lui donner un Nom – c'est le vide qui est le Temple, c'est le vide qui contient tout ce qui vit et respire, sans ce vide où pourrait se poser (*stasis*) l'existence ?

Dès que nous avons conscience de l'Espace dans lequel apparaissent les mille et une choses, nous sommes dans le temple, nous sommes dans ce tombeau, nous voyons toutes choses « s'élever à partir de rien », comme le dit le livre de la Genèse, nous assistons à la Résurrection, à l'insurrection perpétuelle du Vivant.

Cela n'est pas évident pour tout le monde. Nous cherchons sans cesse quelque chose de solide ou de particulier dans ce vide, ne serait-ce qu'une émotion, une confirmation de notre foi à défaut d'une vision ou d'une présence bien incarnée ; mais cela ne pourrait être qu'un « cadavre » du Vivant, une idole du Dieu invisible.

Malheureux celui qui entre en ces lieux sans entendre les paroles de l'Ange : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ! Il n'est pas ici, Il est Ressuscité » (Lc 24, 5).

Il n'est pas ici dans ce sépulcre, si saint soit-il, comme il n'est pas plus dans le temple ou dans la mosquée, Il n'est pas plus ici à Jérusalem, que partout ailleurs…

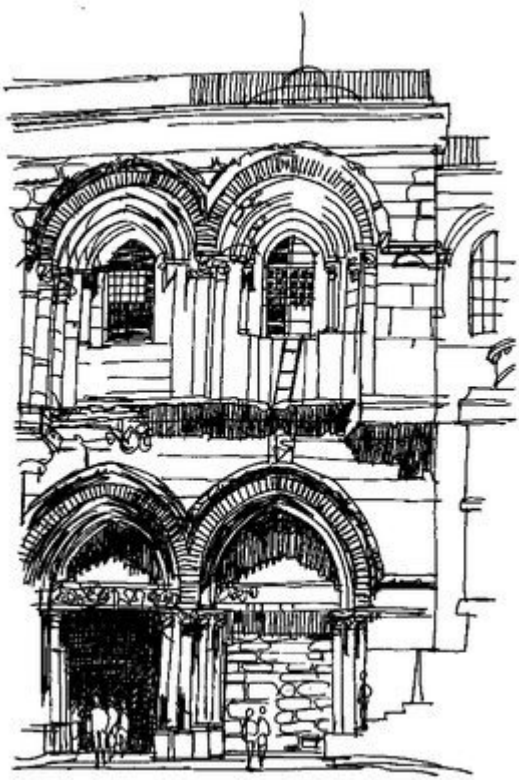
« Pourquoi chercher le Vivant parmi les morts ? » Pourquoi ce culte universel des nécropoles (pyramides et autres tombeaux) ? Ne faut-il pas

chercher le Vivant là où la vie fait battre le cœur, là où la vie circule et se donne ?

S'il y a un lieu où la vie circule, cela peut sembler paradoxal, c'est bien dans ce chaos de temples, d'églises et de communautés qu'est l'Anastasis ou le Saint-Sépulcre. Installez-vous une matinée, une journée au seuil de ses églises et vous verrez toutes les couleurs, toutes les odeurs de l'humanité qui défilent.

C'est devenu une attitude « politiquement correcte » que de s'indigner devant le manque d'unité des chrétiens ; les récits ne manquent pas, on fait l'inventaire de leurs querelles pour l'appropriation d'un territoire : bout de rocher, colonne de marbre ou, plus important, accès à l'eau ou à l'électricité.

Heureusement ou malheureusement, nul ne pense à s'approprier « le vide » du tombeau, l'Espace qui remplit les lieux, le Souffle qui l'anime, la Présence du Ressuscité…



Personnellement, je ne suis pas choqué par le manque d'unité des chrétiens, je suis plutôt émerveillé par la diversité du christianisme, par la richesse de cette diversité qui nous oblige à une vision plus haute de l'Unité. Une Unité qui ne se fait pas aux dépens des altérités, une Unité qui respecte et entretient les différences : le contraire de l'uniformisation, ou de l'universalité réductrice qui a été et est toujours la tentation de certains tyrans ou de

certaines Églises : réduire toutes les religions, tous les États autour d'un pouvoir central et unique. Tentation à laquelle le Christ a résisté au désert, tentation à laquelle cèdent tous les inquisiteurs qui veulent le bonheur de l'humanité sans prendre en compte sa liberté (cf. Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*).

Ce qui circule parfois dans le Saint-Sépulcre, c'est cette liberté, ce droit d'être chrétien et d'être différent des autres chrétiens, par l'habillement, le rite, la théologie, etc. Plus il y a de différences, plus l'Amour est nécessaire à l'Unité, c'est à cette exigence et à cette nécessité de l'Amour que font appel nos différences ; sans Amour, ces différences deviennent des séparations, des exclusions.

Si l'Amour est présent, ces différences deviennent des relations, des alliances, enrichissements mutuels.

Le Saint-Sépulcre est un microcosme dans le microcosme qu'est Jérusalem, le lieu de l'affrontement ou de la réconciliation des altérités. « Nous savons, nous, que nous sommes passés de la mort à la Vie parce que nous aimons nos frères – celui qui n'aime pas demeure dans la mort » (1 Jn 3, 14).

Peut-on être plus clair que saint Jean ? Celui qui n'aime pas demeure ou visite un sépulcre. Celui qui aime (l'autre dans son identité et son altérité) est passé de la mort à la Vie, il est passé du Sépulcre à l'Anastasis – « Il est Ressuscité ».

Anges

Ce sont les habitants les plus nombreux de Jérusalem. Leur nombre n'a pas été repertorié, mais leur présence est attestée par de nombreuses fresques et icônes, dans les églises chrétiennes orthodoxes. Sans leur protection, aucune vie humaine, aucune liturgie ne serait possible.

Saint Jean Damascène consacre aux anges un chapitre de son livre *Exposé de la foi orthodoxe* dans lequel il dit d'eux : *« Le léger, l'ardent, le brûlant, le pénétrant, l'aigu du feu en dépeignent bien l'élan, le divin office et la tension vers le haut qui leur fait écarter toute pensée matérielle […] Les murs, les portes, les serrures, les sceaux ne peuvent les enfermer ; ils échappent à ces limitations lorsqu'ils apparaissent à ceux qui en sont dignes et à qui Dieu l'accorde, car ils changent à ce moment et prennent l'aspect qui leur permet d'être vus et à ceux-ci de les voir. […] Ils sont pleins de force et de promptitude pour faire la volonté de Dieu et se trouvent là instantanément, au moindre signe divin pour veiller aux choses de la terre. »*

Sur l'icône de l'Annonciation, l'ange Gabriel, par exemple, est généralement représenté comme un messager dont l'attitude manifeste la force et le mouvement de Dieu vers les hommes. Les anges sont incorporels,

bien que créatures de Dieu. Ils sont innombrables et se répartissent traditionnellement selon une hiérarchie mystérieuse : séraphins, chérubins, trônes, dominations, vertus, puissances, principautés, archanges et anges. Ils sont divisés en « milices » ou « chœurs », et lorsqu'on appelle l'archange Michel le chef des armées, c'est de ces milices angéliques dont il est question.

Dans les textes anciens, l'ange de Dieu est traditionnellement compris comme manifestant Dieu Lui-même, apparaissant sous une forme visible à l'homme. Par exemple, dans Genèse 16, 7, il est fait d'abord référence à l'« Ange de YHWH » qui apparut à Agar, puis quelques versets plus loin (16, 13), à Dieu. À ce Dieu, Agar donne le nom : *El*… Quelquefois l'apparition de l'ange est relatée au singulier, quelquefois au pluriel ; ainsi l'ange manifeste Dieu comme Unité et comme Trinité. C'est cela que nous pouvons percevoir dans le jeu mystérieux du « il » et du « ils », de Dieu et de l'ange, dans différents textes : l'apparition à Abraham au chêne de Mambré (Gn 18) de trois « hommes » auxquels Abraham dit : « Mon Seigneur, je *t*'en prie » ; le sacrifice d'Isaac (Gn 22) où l'*Ange* de Dieu appelle Abraham et lui dit : « Je sais maintenant que tu crains Dieu, tu ne *m*'as pas refusé ton fils, ton unique. »

Lors du combat de Jacob avec l'ange (Gn 32, 23 s), Jacob lutte contre « quelqu'un », un ange, et il dit pourtant : « J'ai vu Dieu face à face. »

Dans le Livre de Tobie, l'ange Raphaël joue un rôle de guide et de protecteur (d'où la mention de ce récit dans certaines des prières que nous adressons à Dieu pour la sauvegarde des voyageurs et des pèlerins).

Le titre d'« Ange » est donné au Fils de Dieu lorsqu'aux fêtes de la Nativité sont reprises, appliquées au Christ Lui-même, ces paroles d'Isaïe : « Car un enfant nous est né, un fils nous est donné et on lui donne ce nom : Ange du Grand Conseil. »

La notion scripturaire que les anges louent perpétuellement Dieu (Is 6, 3 ; Lc 2, 13) s'exprime dans la liturgie orthodoxe, surtout dans les canons eucharistiques qui invitent les fidèles à se joindre au chœur des anges. Chez les juifs et les musulmans « l'angéologie » est tout aussi importante que chez les chrétiens – à quand un « Dictionnaire amoureux des anges » ?

Angoisse

Le taux d'angoisse devant la mort n'est pas plus élevé à Jérusalem qu'ailleurs, peut-être moins ; sans doute parce que la mort réelle y est partout présente et toujours possible. Le déni ou la distraction, le sommeil, la drogue ou la folie ne suffiraient pas à la faire oublier ; il s'agit plutôt de « faire avec ». « Faire avec », c'est peut-être ce qu'on appelle ici la sagesse ou le salut.

Qu'est-ce qui peut en effet nous sauver de l'angoisse devant la mort, sinon son acceptation ? Accepter d'être mortel et donc de mourir. « Mourir

avant de mourir », n'est-ce pas, dans toutes les traditions, la suprême initiation ?

Cette acceptation de ce qui nous fait souffrir et de ce qui nous tue, c'est-à-dire l'acceptation de ce qui est, la Vie… Cet *Amor fati*, n'est-ce pas ce qui ex-hausse l'être humain au-delà de lui-même ? N'est-ce pas à travers cette acceptation qu'il meurt mais aussi qu'il ressuscite ? Celui qui accepte de mourir est plus grand que la mort même.

Le Christ, c'est au cœur même de son angoisse, abandonné de tout et de tous, lorsqu'il accepte l'inacceptable et s'ouvre à plus grand que Lui – « non pas ma volonté mais Ta volonté », « que Ta volonté soit faite » – c'est à ce moment précis qu'Il est « sauvé » et qu'Il ressuscite. C'est par son écoute et son ouverture qu'« Il sauve l'humanité » qui est en Lui.

L'épître aux Hébreux (He 65, 7-10) parlera de son « obéissance » ; or en grec comme en latin, obéir c'est « prêter l'oreille » (grec : *Hupakoè*, latin : *oboedienta*), l'obéissance c'est d'abord l'écoute. Yeshoua, au cœur même de la souffrance et de l'angoisse qui le submergent (« Pourquoi m'as-tu abandonné ? »), garde l'oreille et l'imagination ouvertes à l'Autre possible. « Tu ne voulais ni sacrifice, ni oblation, tu m'as ouvert l'oreille » (Ps 39-40). C'est par cette ouverture, cette écoute que « l'être pour la mort » est « sauvé », guéri de ses limites ou plus exactement de l'enfermement dans ses limites, c'est-à-dire de son angoisse.

À Jérusalem, cette ouverture ou cette adhésion d'une vie mortelle à une vie plus vaste n'est pas le propre des chrétiens, ils ne sont pas les seuls à être « sauvés » – les juifs, les musulmans et les autres au moment de l'angoisse peuvent invoquer le Nom et accueillir la Présence de l'Être qui les sauve, qui les ouvre à leur dimension d'infini et d'éternité : Adonaï, Allah, Abba…

Mais avant de mourir, cet acte d'adhésion à ce qui nous transcende et que certains appellent la foi pourrait « opérer » une pacification exemplaire de nos vies et nous délivrer des comportements agressifs, destructeurs ou captateurs issus de l'angoisse de la mort…

Pour celui qui a accepté l'angoisse de la mort, la mort n'est plus devant lui comme une obsédante menace d'anéantissement : elle est derrière lui. Ne meurt que la peur de la mort.

Accepter que Jérusalem, tôt au tard, et de nouveau, sera détruite, c'est la seule façon de vivre à Jérusalem, sinon chacun de ses quartiers continuera à distiller l'angoisse avec toutes les violences ou les folies qui tentent de l'exorciser…

À Jérusalem ou ailleurs c'est lorsqu'on considère une « mort annoncée » comme une « bonne nouvelle » que la vie et la paix l'emportent. Ce n'est pas dans le refus morbide de ces évidences que Jérusalem trouvera la joie.

Arche

« Les aventuriers et amoureux de l'Arche perdue » (cf. le film de Spielberg, 1981) ne manquent pas à Jérusalem ; à leur avis, l'Arche, le coffre en bois qui contenait les Tables de la Loi (Ex 20, 10-22), serait enfouie sous la mosquée el-Aqsa, dans les fondations du mont Moriah, là où les Templiers au Moyen Âge la cherchaient déjà…

On transportait l'Arche à l'aide de barres de bois sous une tente sacrée couverte de peaux de chèvres (à l'époque, si vous vouliez faire un compliment à une femme, vous pouviez lui dire, comme dans le Cantique des cantiques : « Ma belle, ma Bien-Aimée, tu as une peau de chèvre… » C'était la considérer comme un tabernacle, une arche d'alliance où demeure la présence de Dieu).

C'est en dansant que David apporta l'Arche vers Jérusalem qu'il venait de conquérir et Salomon construisit le Temple pour l'y déposer. La description qu'en donne l'Exode (Ex 37, 1-9) correspond à l'Arche du Temple de Salomon placée sous les ailes déployées des chérubins. Arches et ailes étaient recouvertes d'une plaque d'or – c'était « le trésor du Temple ».

L'Arche disparaît à la destruction du Temple de Jérusalem en 587 av. J.-C. Ainsi le Temple que connut Jésus était un Temple vide. Les paroles de l'Alliance étaient déjà dispersées à travers le monde, comme autant d'étincelles que le Messie aura à rassembler à la fin des temps – le tombeau vide (vide du corps de Jésus) comme le Temple vide (vide de son Arche) rappellent également que la lumière de la Résurrection n'est pas liée à un lieu ou à un corps particulier, elle est répandue sur tous les continents. Ceux qui l'accueillent participent à la création d'un monde nouveau et entrent dans la clarté d'une conscience nouvelle.

Archéologie

On ne peut pas être amoureux de Jérusalem sans être amoureux de l'archéologie comme on ne peut pas être amoureux de l'archéologie sans être amoureux de Jérusalem.

L'intérêt pour les vestiges archéologiques de Jérusalem et de la Palestine est ancien. Déjà au Moyen Âge, les croisades suscitèrent en Europe une curiosité pré-scientifique pour la Terre sainte. Les pèlerins et voyageurs de cette époque et des siècles suivants nous ont laissé un grand nombre de récits, dont l'étude a été amorcée voici plus d'un siècle par l'érudit allemand Rohricht, où affleurent souvent des notations de type « archéologique ». Au XVI^{e} siècle, se rencontrent les premières observations méthodiques, par exemple chez le voyageur belge Jean Zuallart (1586). Elles se multiplièrent et furent de plus en plus critiques aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles ; ainsi, en 1738, l'évêque Pococke publia une foule de plans, de dessins et de copies d'inscriptions d'un grand intérêt. Auparavant, en 1709, avait paru l'énorme

manuel du Hollandais Adriaan Reland, la *Palestina ex Monumentis Veteribus Illustrata*, dont l'esprit scientifique était, pour l'époque, tout à fait remarquable. Le premier quart du XIXe siècle vit la multiplication des voyages d'exploration en Palestine : citons ceux de l'Allemand U. J. Seetzen (1805-1807), qui découvrit Césarée de Philippe, Amman et Gérasa, du Suisse J. L. Burckhardt (1801-1812), découvreur de Pétra, et des Anglais C. L. Irby et J. Mangles (1817-1818).

Mais l'examen systématique des sites de Palestine ne commença vraiment qu'avec l'Américain E. Robinson, qui, en 1838, en trois mois, reconnut des dizaines de lieux bibliques et accumula une somme d'observations plus importante que l'ensemble des contributions à la géographie palestinienne de ses prédécesseurs. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, furent entreprises les premières fouilles par F. de Saulcy (1850-1851 et 1863, déblaiement des « Tombeaux des Rois » à Jérusalem). En même temps, se créaient des institutions pour la promotion de ces fouilles : le Palestine Exploration Fund (1865), fondé par les Anglais, l'American Palestine Exploration Society (1870) et la Deutscher Palästina-Verein (1877). En 1890, l'égyptologue anglais Flinders Petrie fit faire un progrès considérable à l'archéologie biblique ; il travailla plus de six semaines à Tell el-Hesi, dans le sud-ouest de la Palestine, s'attachant surtout, comme il l'avait déjà fait en Égypte, à étudier la poterie pour établir des séquences chronologiques, il effectua une série de coupes verticales et nota le niveau exact auquel chaque tesson caractéristique était trouvé. Il établit que chaque période possède son propre type de poterie et que l'étude de l'évolution des différents types permet la reconstitution d'une chronologie relative qui peut être précisée ensuite en chronologie absolue (c'est-à-dire datée) grâce aux scarabées ou inscriptions trouvés dans les divers niveaux. Les travaux de Petrie, complétés par l'Américain F. B. Bliss, même si leurs résultats durent être corrigés, avaient jeté les bases de la chronologie de la céramique palestinienne.

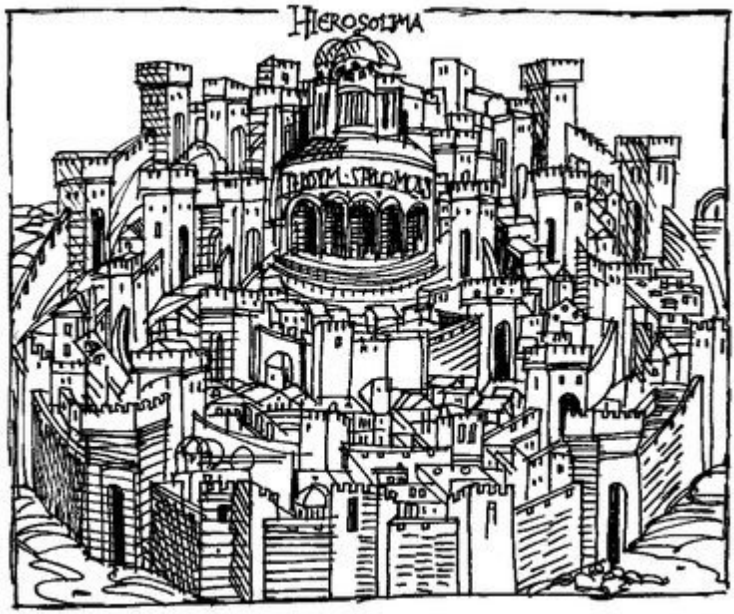
De 1890 à 1914, de nouvelles sociétés scientifiques naquirent : la Deutsche Orient-Gesellschaft (1898), l'École biblique (1890), les American Schools of Oriental Research (1900), le Deutsche Evangelische Institut für Altertumskunde des heiligen Landes (1902), etc. Dans la même période (avant la Première Guerre mondiale), des fouilles furent menées à bien ou commencées à Ta'anak (E. Sellin, 1901-1904), Megiddo (Schumacher, 1903-1905), Jéricho (Sellin-Watzinger, 1907-1909), Samarie (G. A. Reisner, 1908), etc. Le premier conflit mondial allait cependant interrompre toutes les activités archéologiques en Palestine.

Après 1918, les circonstances devinrent plus favorables ; à l'administration turque, tatillonne et peu compréhensive, avait succédé le Department of Antiquities du mandat anglais (1920) qui, sous la direction de J. Garstang, collabora intensivement à l'œuvre des savants. D'autres instituts furent encore créés : le Palestina (Rockefeller) Museum de Jérusalem, la

British School of Archaeology, l'Université hébraïque de Jérusalem (1925) et la filiale de l'Institut biblique pontifical de Jérusalem (1927). De 1921 à 1936, il ne se passa pas une année sans que plusieurs chantiers soient ouverts. Signalons seulement : les trouvailles en archéologie préhistorique de F. Turville-Petre au nord de la mer de Galilée (1925), la découverte de la civilisation dite « natoufienne » par Dorothy Garrod (1928), les fouilles entreprises à l'Ophel de Jérusalem par Macalister, Duncan et Crowfoot (1923 et 1928) ; c'est aussi durant cette période que Nelson Glueck commença l'examen archéologique systématique de la Transjordanie (de 1933 à 1946), identifiant et datant des centaines de sites, d'Aqaba à la frontière syrienne.

Après la Seconde Guerre mondiale, le travail reprit intensément, perturbé de temps à autre par les douloureux épisodes du conflit israélo-arabe. La Palestine, on le sait, fut divisée en deux États distincts : Israël, en Palestine occidentale, et le royaume hachémite de Jordanie, en Palestine orientale. En Jordanie, fut institué un Department of Antiquities of Jordan, et l'on fonda un musée à Amman, ainsi que le Musée archéologique de Palestine à Jérusalem (rappelons que la vieille ville de Jérusalem ainsi que la Cisjordanie furent jordaniennes jusqu'en 1967). En Israël, le Department of Antiquities of Israel, l'Israel Exploration Society et l'Université hébraïque de Jérusalem organisent l'essentiel des activités archéologiques, sans refuser le concours des Instituts étrangers. Tant du côté arabe que du côté juif, les fouilles, d'importance variable, ont été extrêmement nombreuses depuis 1948.

Depuis le XIXe siècle, près d'une soixantaine de campagnes de fouilles importantes ont été menées à bien dans la Ville sainte ; près de la moitié d'entre elles datent d'après la Seconde Guerre mondiale. Il est impossible de les signaler toutes ici. On évoquera celles, fort connues, qui se poursuivent actuellement autour de l'esplanade du Temple et du mur des Lamentations.



Ainsi, l'archéologie est l'étude des sources matérielles, concrètes (du plus humble vestige – détritus, tesson de poterie – au plus monumental), de l'histoire ancienne (par opposition aux sources écrites, dont s'occupe la philologie) ; il est évident qu'entre ces deux types d'approche du passé, il existe des liens importants car de nombreux documents relèvent à la fois de l'un et de l'autre. En quelque sorte, l'archéologie vise la connaissance de l'homme ancien par ses traces matérielles. On a coutume, depuis le XIXe siècle, d'appeler « archéologie biblique » celle qui s'applique à l'étude des vestiges laissés par les peuples anciens de Palestine et des pays voisins dont l'histoire est intimement mêlée à celle d'Israël (Égypte, Asie Mineure et Mésopotamie). Les époques de prédilection de l'archéologie biblique sont surtout celles où les textes qui pourraient compléter l'information livrée par la Bible elle-même nous font défaut ; aussi l'archéologie biblique revêt-elle son intérêt le plus évident lorsqu'elle étudie les périodes les plus reculées, celles des patriarches ou des débuts de la monarchie davidique, par exemple.

Israël Finkelstein, professeur d'archéologie et d'histoire des civilisations du Proche-Orient ancien à l'université de Tel-Aviv, dira que *« l'archéologie ne trouve pas la moindre preuve de l'existence d'une Jérusalem splendide à l'époque des rois David et Salomon (Xe siècle avant notre ère). À cette époque, ce devait être un village. Et il n'y avait pas non plus de royaume unifié, s'étendant sur de larges territoires. En revanche, Jérusalem est devenue une grande cité au VIIIe siècle. Les rédacteurs de la Bible ont donc en fait décrit leur propre ville. Cela dit, il n'y a pas de raison de nier que Jérusalem ait existé avant, ni de nier l'existence des rois David et Salomon, ni même celle d'un palais et d'un temple servant en quelque sorte de sanctuaire royal,*

comme c'était le cas dans tout le Proche-Orient ancien. Dans l'histoire de David contée par la Bible, il y a sûrement des fragments historiques originaux. Ce n'est pas tout l'un ou tout l'autre. Bien que l'ensemble ait été mis par écrit à partir de la fin du VIIIe siècle, et en majorité au VIIe siècle, il y a aussi des passages qui décrivent des éléments d'histoire plus anciens ».

On pressent les enjeux politiques et religieux des récentes découvertes archéologiques à Jérusalem, et les « interdits » d'explorer davantage par divers tunnels les fondements du « Mont du Temple » pour les uns, l'« Esplanade des mosquées » pour les autres.

Signalons, par ailleurs, que l'archéologie a fait beaucoup pour identifier et authentifier certains lieux de l'histoire chrétienne, le Golgotha, par exemple, par opposition à d'autres lieux plus récents (la tombe du jardin) où sont célébrées les mémoires de la Passion, de la mort et de la résurrection du Christ.

L'archéologie, comme toute science, doit se méfier des récupérations idéologiques ou religieuses. L'archéologie n'a rien d'autre à prouver que des traces, des « strates » de ce qui a été. Reste à interpréter avec compétence et humilité ces traces.

« Il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations », cela est vrai en archéologie, comme en histoire et en philologie – « Terres sacrées » comme « Textes sacrés » sont chargés d'explosifs herméneutiques, qu'il faut savoir manier avec délicatesse et prudence. L'avenir de Jérusalem dépend de l'exploration de ses couches les plus anciennes et les plus profondes.

Chacun sait, avant d'inventorier les strates qui lui sont chères, qu'au fond il y a le « désert » et quelques sources… une terre sauvage qui appartient à tous.

Arculf

L'évêque Arculf, dont le pèlerinage est rapporté par saint Adaman, nous propose dans sa description de la Palestine une étonnante vision de l'ambiance et de l'hygiène qui régnaient à Jérusalem au Moyen Âge. Les grandes eaux qui tombent toujours du ciel semblent pallier le manque de « tout-à-l'égout » et du service indispensable des éboueurs ; cela nous renseigne aussi sur l'époque de l'année où Arculf visitait Jérusalem. Aurait-il pu écrire la même chose lors des longs mois d'été quand tous désespèrent de voir tomber ne serait-ce qu'une goutte de pluie ?

« La ville de Jérusalem, commençant au sommet nord du mont Sion, a reçu de Dieu une pente si douce jusqu'au bas des murs du nord et de l'orient, que cette masse d'eau ne peut séjourner dans les rues comme les eaux dormantes, mais à l'instar des fleuves, descend de haut en bas. Toutes ces eaux pluviales, s'échappant par les portes de l'orient en entraînant avec elles

toutes les ordures, entrent dans la vallée de Josaphat et vont grossir le torrent du Cédron. Puis, après ce baptême, la pluie cesse dans Jérusalem. Aussi jugez combien cette ville est vraiment élue du Très-Haut, puisqu'il ne veut pas qu'elle reste souillée un seul jour. »

Arianisme

Pour Arius (256-336), prêtre d'Alexandrie d'origine égyptienne, le Christ n'était qu'une créature, bien qu'exceptionnelle, *homoiousios*, « semblable » à Dieu, mais non *homoousios*, de la même nature que Dieu (*consubstantialis*, diront les Latins).

On le voit : tout ne tient qu'à une seule lettre et la plus petite de l'alphabet grec, un iota. Pour les chrétiens orthodoxes de Jérusalem aujourd'hui, comme pour les pères du premier concile œcuménique de Nicée, en 325, ce iota est immense…

C'est parce que le Christ est véritablement Dieu et véritablement homme qu'Il peut nous unir à Lui, car seul Dieu lui-même peut ouvrir à l'homme la voie de l'union. Si le Logos incarné n'est pas de la même substance que le Père, s'il n'est pas vrai Dieu, notre *théosis* ou déification est impossible…

Ce iota « différencie » (pourquoi « séparerait-il » ?) les chrétiens des juifs et des musulmans qui seraient prêts à reconnaître en Jésus « un homme remarquable », *homoiousios*, ressemblant à Dieu par certaines de ses qualités (amour, intelligence, patience, etc.).

Cette question théologique n'est-elle pas aussi une question anthropologique ?

La conscience d'être « Je Suis » est-elle conscience d'être « Je Suis Relatif » (*homoiousios*) ou « Je Suis Absolu » (*homoousios*), seule la profondeur de l'expérience peut répondre…

Dans un cas, l'homme se reconnaît comme mortel (pendant quelques années, il ressemble à la Vie – il est *homoiousios*…).

Dans l'autre, il n'« a » pas la vie, il *est* la Vie. Il ne mourra pas, ne mourra que son être relatif, son « semblant » de Vie.

N'est-il pas vrai qu'il est les deux ?

Homoiousios – « il a la vie », cette vie lui sera enlevée (Jésus est vraiment mort).

Homoousios – « il est la Vie », cette Vie, nul ne peut la Lui prendre (Jésus est ressuscité).

Pour rester orthodoxe, sans doute ne faut-il jamais trop s'éloigner du paradoxe…

Arméniens

Les Arméniens tiennent une grande place à Jérusalem. Un des quartiers les plus calmes et les plus agréables de Jérusalem leur appartient et porte leur nom.

Selon la tradition, ce sont les apôtres Barthélemy et Thaddée qui auraient introduit le christianisme en Arménie, arrivant dans ce pays par Édesse et Antioche sur l'Oronte. On raconte que Thaddée aurait évangélisé Abgar, le roi d'Édesse, juste après la résurrection du Christ. À la mort d'Abgar, son royaume aurait été divisé en deux, la région d'Édesse revenant à son fils, tandis que la région arménienne revenait par héritage à son neveu Sanatrouk, qui aurait martyrisé l'apôtre à Artaz, près de Makon, au-delà de la frontière actuelle de l'Iran en même temps que sa propre fille sainte Sandoukht que ce dernier avait convertie à la foi chrétienne, considérée ainsi comme la première martyre de l'Église arménienne.

Historiquement, des sources fiables permettent au moins de montrer qu'un roi nommé Sanatrouk gouverna l'Arménie vers 114-117 où le christianisme d'origine syriaque avait pénétré peu à peu, entre le temps des apôtres et le IIIe siècle, y laissant des traces culturelles jusque dans le vocabulaire de l'arménien classique. La conversion officielle de l'Arménie s'est faite entre 301 et 313 apr. J.-C. Les chrétiens arméniens insistent ainsi avec fierté pour affirmer qu'ils forment le premier « État chrétien » de l'histoire.

En 301, quarante religieuses romaines se cachent en Arménie pour fuir les persécutions de Dioclétien. L'empereur semble avoir jeté son dévolu sur l'une des moniales, paraît-il très belle. Le roi Toridate IV (285-330) installé récemment sur le trône par Dioclétien veut lui rendre service en arrêtant les moniales, mais, à son tour, il tombe sous le charme de la belle qui lui résiste. Du coup, il fait massacrer toute la communauté. Intervient alors Grégoire dit « l'illuminateur », considéré comme le « Père » de l'Église arménienne. Il tente de démontrer au roi l'absurdité de son culte des idoles. Il est jeté en prison. Au même moment, le roi tombe malade ; on sort alors Grégoire de prison ; il évangélise le roi et toute sa cour et exige que les moniales soient enterrées dignement. Le roi l'autorise ensuite à enseigner l'Évangile dans tout son royaume.

Ordonné évêque à Césarée de Cappadoce, Grégoire baptise Tiridate, sa cour, son armée et tout le peuple arménien ! Grégoire, en arménien Grigor, fut nommé *catholicos* – chef de l'Église d'Arménie. Jusqu'à la mort de Sahak le Grand en 438, tous les chefs de cette Église appartenaient de père en fils à la lignée provenant de Grigor par son fils Aristakès dont on retrouve la signature comme représentant de l'Église arménienne au concile de Nicée en 325.

En 404-405, le moine Machtots inventa un nouvel alphabet pour écrire la langue arménienne – jusque-là l'Église avait utilisé l'alphabet grec ou syrien, alors que l'alphabet perse était communément employé dans l'administration.

Cela répond à la question qu'on m'a souvent posée à Jérusalem : « Pourquoi cette écriture différente, où on ne reconnaît ni son hébreu, ni son grec, ni son latin ? »

Dès les premiers siècles, les Arméniens sont nombreux à Jérusalem, mais ce n'est qu'aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, sous domination ottomane, que le quartier arménien a atteint ses dimensions actuelles. Déjà, à l'époque de l'occupation de Jérusalem par les croisés (1099-1187), ils jouissaient d'un certain nombre de privilèges, sans doute parce que les Arméniens constituaient la plus grande partie de la population des principautés créées au Moyen-Orient par les croisés. Par ailleurs, la plupart des femmes autochtones mariées à des croisés étaient d'origine arménienne, comme l'épouse de Baudouin I^er^, Arda, ou Morphine, l'épouse de Baudouin II ou encore la reine Mélisande (1131-1151), épouse de Foulques d'Anjou, dont la mère était également arménienne.

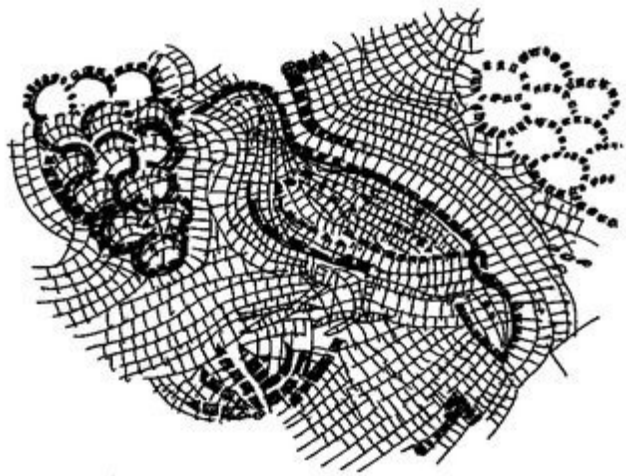
C'est aux XI^e^ et XII^e^ siècles que fut construite la cathédrale Saint-Jacques, siège principal de la communauté arménienne à Jérusalem. Elle aurait été édifiée sur l'emplacement supposé où saint Jacques le Majeur (fils de Zébédée, grand frère de Jean) aurait été tué par Hérode Agrippa I^er^ (37-44 apr. J.-C.).

La cathédrale a subi de multiples remaniements, particulièrement au XVIII^e^ siècle où fut réalisée la majeure partie de son décor actuel. Le sol est couvert de tapis – les quatre grands piliers carrés qui divisent le vaisseau en trois nefs sont décorés avec des carreaux de faïence bleu et blanc aux motifs floraux et géométriques dont on retrouve des « copies » dans les magasins

arméniens devenus « spécialistes » de ce type de faïence.

Dans le chœur de l'église, on peut remarquer deux trônes : l'un d'eux aurait appartenu à saint Jacques le Mineur, « petit frère » de Yeshoua et son « successeur » à Jérusalem.

À côté de la cathédrale, se trouve le musée Mardigian, un bel édifice de 1863 doté d'une longue cour centrale à portiques. Cet ancien séminaire des Arméniens abrite aujourd'hui quelques pièces intéressantes : des fragments de fresques du Ier siècle provenant de la cour de la maison de Caïphe, des vestiges d'églises arméniennes datant de la période byzantine, mis au jour près de la porte de Damas, recouverts aujourd'hui par diverses avenues et parkings. À côté de manuscrits très anciens, le musée possède les exemplaires des premiers livres sortis de la plus vieille imprimerie de Jérusalem qui fonctionne depuis 1833 dans le monastère arménien.



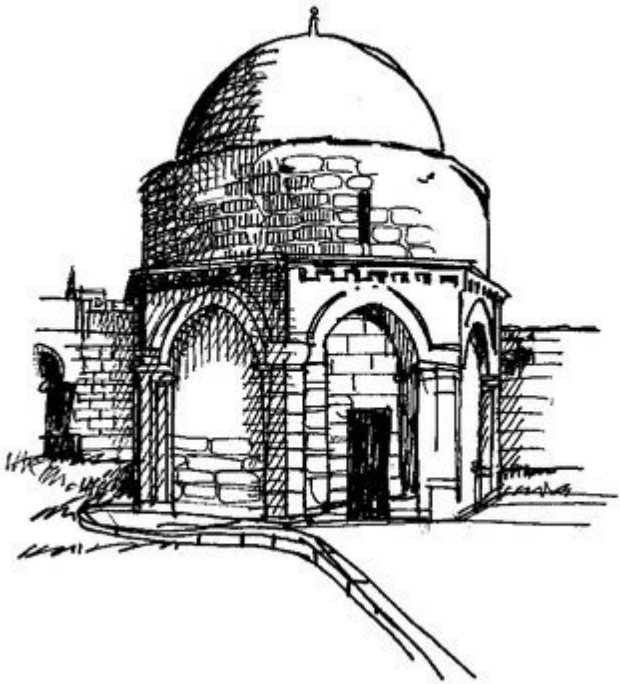
Ce musée garde également la mémoire du génocide (1905-1916) dont le peuple arménien fut victime (1,5 million de tués) qui a profondément transformé la communauté de Jérusalem, lorsqu'elle dut accueillir des milliers de réfugiés fuyant les atrocités de ceux qu'on appelait alors les « Jeunes-Turcs ». Aujourd'hui, la communauté arménienne, malgré une forte émigration (c'est le cas malheureusement de la majorité des communautés chrétiennes de Jérusalem), demeure une communauté forte et fervente dont on peut suivre quotidiennement les chants et les offices au Saint-Sépulcre et à la cathédrale Saint-Jacques.

Ascension

La dernière apparition du Ressuscité rapportée par Luc a lieu sur le mont

des Oliviers. Le souvenir des textes de Zacharie et d'Osée n'y est certainement pas étranger. S'il est fréquent à Jérusalem de chercher un texte, un verset d'écriture, pour illustrer et comprendre un versant de colline ou toute autre « trace », il arrive parfois qu'on cherche un lieu, une trace pour illustrer et comprendre le texte…

Souvent, plus la trace est « grossière » dans sa matérialité, plus le texte est subtil et symbolique ; c'est sans doute le cas avec cette « trace » du pied de Jésus, enfoncée dans la pierre, proposée à la piété des pèlerins dans ce qui est aujourd'hui appelé « mosquée de l'Ascension ».



C'est autour de cette « trace » de pied dans la roche que les Byzantins construisirent un petit monument, détaché de la roche environnante, comme le sont les tombeaux de la vallée du Cédron (Kidron).

Saint Jérôme, à la fin du IVe siècle, parle dans ses écrits de la « vénération que l'on vouait aux empreintes du Sauveur ». À peu près à la même époque, une riche dame romaine du nom de Poemenia fit édifier l'église de l'*imbomon*, terme hébraïque hellénisé qui signifie « hauteur ». Cette église était dans le style de celle du Saint-Sépulcre mais à « ciel ouvert » pour symboliser l'Ascension.

Beau symbole pour ceux qui rêvent d'une église qui n'enferme pas, une église « dont le toit reste ouvert » et qui nous rappelle que Dieu est plus haut que les murs qui nous séparent, et qu'aucun mur, en tout cas, ne monte jusqu'au ciel.

Incendiée par les Perses en 614, l'église fut rapidement restaurée par Modeste, patriarche de Jérusalem. Les croisés bâtirent un monastère et une nouvelle église qui respectait dans son ensemble l'édifice byzantin. Ils l'entourèrent d'une galerie octogonale soutenue par des colonnes à chapiteaux romans légèrement sculptés – ce sont les restes de cet édifice qu'on visite actuellement.

Avec la victoire de Saladin, l'ensemble devint, à la fin du XII^e^ siècle, propriété de l'Islam et converti en mosquée – les musulmans murèrent l'arcature de l'église croisée, coiffèrent le bâtiment d'une coupole et installèrent un *mihrad* qui indique la direction de La Mecque.

La tradition musulmane reconnaît aussi l'Ascension de « Jésus, fils de Marie, le messager (prophète) de Dieu (Allah), car ils ne l'ont pas tué, ils ne l'ont pas crucifié… Dieu (Allah) l'a élevé vers Lui, car Dieu (Allah) est puissant et juste » (Coran 4, 157-158).

Ainsi il arrive que la même trace n'illustre pas le même texte ; chacun donne un sens différent à la roche toujours muette. C'est aussi le cas au mont Moriah, sur le Dôme du Rocher : pour les uns, est remémorée la « ligature d'Isaac » et pour les autres « le sacrifice d'Ismaël », le fils premier-né d'Abraham.

Le récit de la Genèse, écrit plus d'un millénaire avant le Coran, et celui des Actes des apôtres, écrit six siècles avant, ont sans doute inspiré Mahomet (Ac 1, 6-11), mais il introduira pour ces événements une interprétation particulière et les musulmans doivent croire que c'est cette interprétation qui est juste, les Écritures des juifs et des chrétiens ayant été falsifiées.

Pour un chrétien, dire que Jésus n'a pas été crucifié, qu'il n'est pas mort et qu'il s'est ainsi élevé au ciel n'a pas beaucoup de sens. Si le Christ n'est pas mort il n'est pas non plus ressuscité. L'Ascension serait alors davantage un déni de la souffrance et de la mort, plus qu'une victoire sur la souffrance et la mort (par la puissance du Don), un déni de la réalité humaine et limitée du Christ plus qu'une *métamorphosis*, une transformation, une assomption, de cette réalité humaine. Signe de l'ouverture possible du fini à l'Infini.

Cette église de l'Ascension dont le toit était ouvert symbolisait aussi le tombeau dont on a roulé la pierre, la mort qui n'est pas niée mais qui demeure ouverte à la Vie, passage non obstrué du temps à l'Éternel.

Athéisme

On n'a pas encore fait suffisamment le lien entre l'athéisme et la Shoah. L'athéisme, comme la Shoah, est volonté humaine de nier l'humanité de l'homme, c'est-à-dire son ouverture au mystère et à la présence de Dieu. « Penser après Auschwitz », contrairement à ce que beaucoup ont dit, c'est ne plus pouvoir penser « sans Dieu », parce que penser « sans Dieu », sans

reconnaître sa Présence dans l'homme, tout le monde sait désormais où cela conduit.

S'Il demeurait « silencieux », Dieu n'a jamais été « mort » pour ceux qui mouraient à Auschwitz, puisque ceux-ci, d'après les témoins rescapés, mouraient en balbutiant le *Shema* et en confessant son Nom. Il était « mort » pour ceux qui les conduisaient au crématoire.

Toutes ces « théologies de la mort de Dieu après Auschwitz » ne sont-elles pas justifications pour les bourreaux et insultes pour les victimes ? Toutes ces propagandes athées, à force de ne vouloir reconnaître aucune profondeur dans l'homme, aucune transcendance ni dans la conscience ni dans le cosmos, ne nous conduisent-elles pas vers un nouvel abîme ?

Atmosphère

L'atmosphère à Jérusalem est une atmosphère des hauteurs. L'air y est vif. « Il faut être créé pour cette atmosphère, autrement, on risque beaucoup de prendre froid – la glace est proche, la solitude est énorme, mais voyez avec quelle tranquillité tout repose dans la lumière ! Voyez comment on respire librement – que de choses on sent au-dessous de soi[2]. »

Avenir

« Il arrivera dans l'avenir que la montagne de la maison de YHWH sera établie au sommet des montagnes et dominera sur les collines. Toutes les nations y afflueront. Des peuples nombreux se mettront en marche et diront : "Venez, montons à la montagne de YHWH, à la maison du Dieu de Jacob. Il nous montrera ses chemins et nous marcherons sur ses routes. Oui, c'est de Sion que vient l'instruction et de Jérusalem la parole de YHWH. Il sera juge entre les nations, l'arbitre de peuples nombreux, martelant leurs épées, ils en feront des socs ; de leurs lances, ils feront des serpes ; on ne brandira plus l'épée nation contre nation, on n'apprendra plus à se battre" » (Is 2, 2-4).

Aveugle

C'est à la porte de Damas que je rencontrai Jonas, l'aveugle ; il était assis près d'une marchande de légumes. Je heurtai sa canne, et comme je m'en excusais, il me dit : « Demande-moi quelque chose. » Sans réfléchir, je lui répondis : « Le chemin le plus court vers le Saint-Sépulcre ? »

Il se mit à rire et son rire était la réponse à toutes les questions. « Saint-

Sépulcre toi-même ! » Demander à un aveugle comment aller quelque part, c'est insensé ! Mais demander à un aveugle le chemin vers soi-même et la fin de soi-même, voilà qui est intelligent.

La vie, ta vie n'est pas quelque chose à voir, elle n'est pas « là-bas », dans ton Saint-Sépulcre, elle ne se révèle pas seulement au moment de ta mort, elle n'est pas ici non plus dans ce que tu appelles toi-même ton corps visible, ta vie perçue…

L'adresse que tu cherches, demande-la à ton attention, à ton émotion… Si tu es attentif à la vie qui va en toi, si tu la ressens, tu es arrivé ! Non pas « où tu vas »… tu es arrivé à Celui qui est, à Celui qui va en toi, où que tu ailles…

Il faut être aveugle pour voir cela, c'est-à-dire ne rien voir, mais sentir, ressentir, ou pressentir seulement « Celui qui va ». Ton enseigneur ne disait-il pas : « Vous dites, je vois et votre aveuglement demeure ! » ou « Je suis venu pour que ceux qui voient soient aveugles et que les aveugles voient » ?

Je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'il était en train de me dire, mais une sorte de vertige au cœur me faisait ressentir que ce qu'il disait était vrai – que c'était le réel.

Je pensais « voir » et « savoir » où aller, je pensais connaître celui qui visiblement y allait. Tous ces « extérieurs » d'une réalité dont je n'avais pas le pressentiment…

Ce qu'on voit nous aveugle !

Les apparences nous cachent leur apparition et les apparitions nous cachent le Réel qui nous apparaît – le Réel invisible et Saint qu'on ne peut qu'éprouver quand on ne cherche plus rien à voir, à avoir, à savoir, à pouvoir… La Vie qui s'éprouve elle-même dans notre corps et notre conscience résonne comme le rire inouï de cet aveugle à la porte de Damas, ou comme le jour très bleu dans lequel il m'était apparu.

Lorsque j'ouvris les yeux pour le remercier et le reconnaître, il n'était plus là…

1- Mahmoud Hussein, *Penser le Coran*, Paris, Grasset, 2009.

2- Nietzsche, *Ecce Homo*.

Basmallah ou *Bismillah*

« Au nom d'Allah » – petite phrase qui se dit en toute occasion, avant de passer à table, au moment de prendre la voiture, d'entrer dans la mosquée, d'ouvrir un livre, de rencontrer une personne, de vendre des épices ou un tapis…

Pour le musulman, toute action profane précédée de la *basmallah* est aussitôt sanctifiée : nulle action ne peut être entreprise sans cette invocation qui la replace sous le regard de Dieu (Allah). Ses vertus talismaniques remontent au fait qu'elle fut « inscrite sur le flanc d'Adam, sur l'aile de Gabriel, sur le sceau de Salomon et sur la langue de Jésus ».

Le cheikh maghrébin du début du XX^e^ siècle, Ahmed al-'Alawi, cite un dit du Prophète : « Tout ce qui est dans les livres révélés se trouve dans le Coran, tout ce qui est dans le Coran se trouve dans la fatiha, tout ce qui se trouve dans la fatiha se trouve dans Bismi Allahi ar-Rahmani ar-Rahim. Au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux. »

Invoquer le nom d'Allah sur toutes les choses, c'est normalement replacer toutes les choses et tous les actes dans un climat ou une présence de clémence et de miséricorde. Sorti de ce climat ou de cette présence, comme un mot hors de son contexte, le Nom d'Allah ne veut plus rien dire. Il peut même devenir maléfique, mis au service de desseins personnels ou intéressés.

Beauté

« Est-ce vrai, prince, vous auriez dit un jour que la "beauté" allait sauver le monde ? – Messieurs, s'écria-t-il, le prince affirme que le monde sera sauvé par la beauté ! Et moi, j'affirme qu'il professe des idées aussi enjouées parce qu'il est amoureux » (Dostoïevski, *L'Idiot*, 3, 5).

Hippolyte n'a pas tort quand il dit que le prince, qu'il considère comme un idiot, est « amoureux » ; il n'y a que les amoureux pour voir de la beauté partout, même ou surtout à Jérusalem. On n'est pas sauvé par ce qu'on voit

mais par la façon dont on le voit, c'est le secret de la « transfiguration » (du Christ, de Jérusalem et du monde), rien n'a changé, mais nos yeux se sont « ouverts ».

Les amoureux ont les yeux ouverts, ils voient la lumière, la beauté invisible qui enveloppe toutes choses visibles – c'est pour cela que ceux qui ne voient « rien d'autre que les choses » disent qu'ils sont aveugles. L'intelligence peut nous rendre « croyants », l'amour nous fait « voyants ».

Bédouin

En descendant de Jérusalem vers Jéricho, je rencontrai, parmi de rares et très pauvres cabanes, ce que je pensais être les derniers Bédouins. Il y avait parmi eux un homme au teint et aux yeux clairs qui, malgré sa tenue, ses guenilles et son keffieh, ne pouvait pas être bédouin. Par ailleurs, son français impeccable teinté d'un léger accent russe le trahissait. Alors que je lui demandais ce qu'il faisait là, s'il était « ethnologue », il se mit à rire.

Les Bédouins ne sont pas des Indiens d'Amazonie. Ce n'est pas parce qu'ils sont en voie d'extinction et de disparition qu'il faut les étudier comme des choses.

Quand l'homme devient objet d'étude pour l'homme c'est que la relation d'être à être, d'égal à égal, a été perdue. Qui a dit que l'homme civilisé était supérieur à celui qu'il appelle ou qu'il réduit à n'être qu'un sauvage quand ce n'est pas un esclave ? S'il savait ce que pense de lui le sauvage… Il faudra un jour que les Indiens d'Amazonie étudient le comportement des Blancs d'Amérique, la tribu de Washington par exemple, faisant un rapport « ethnologique » ou « éthologique » de leurs observations… Heureusement, ils ont autre chose à faire : chercher de la nourriture et préparer à manger. C'est ce que font aussi les Bédouins, et sans doute tous les hommes pauvres, pour ne pas mourir.

Je lui demandai ce que les Bédouins pensent de cette terre et particulièrement de Jérusalem. Son regard s'enflamma. Cette terre est à eux, c'est de la terre à chèvres, c'est de la terre à berger… C'était ainsi « au commencement », cela sera ainsi « à la fin ». Jérusalem était une colline dans le désert, on y plantait sa tente près de la source de Gihon, on venait y boire avec son troupeau. Tout le monde parle ici de « Terre sainte », mais qui se soucie de la terre, on y construit une ville, on creuse des routes, des tunnels – est-ce cela prendre soin de la terre ?

Je lui répondis que les Bédouins, qu'il semblait prendre pour des Indiens, n'étaient pas les seuls à aimer cette terre, et que s'il sollicitait leur avis, ils affirmeraient vouloir la « clim », un réfrigérateur et une télévision. La préoccupation majeure de beaucoup d'habitants de Jérusalem et de ses alentours n'est-elle pas de « prendre soin de la terre » ? Il se mit de nouveau à

rire :

— Regarde autour de toi, tu es aveugle ou quoi ? Sous ses habits de pierres, notre princesse étouffe, elle se meurt.

Je repris aussitôt :

— Tu crois peut-être qu'elle serait plus à l'aise dans une robe de Bédouin, mais cela sonnerait aussi faux que toi, faux Bédouin…

Je crus que la conversation allait s'arrêter là. Mais non, il ne cherchait plus à avoir raison. Il se laissait, comme beaucoup, emporter par la métaphore « Jérusalem, ma princesse, ma bien-aimée, parée comme une épouse pour son époux ». Il continua, regardant au loin…

Jérusalem, c'est comme Dieu, chacun l'habille à sa façon. Jérusalem est devenue aujourd'hui un musée d'anciens et somptueux costumes…

David certainement habillait sa Bien-Aimée de voiles vaporeux, la Torah respirait encore quand elle vivait sous la tente, puis Salomon inventa le corset, il construisit le Temple, un Saint des Saints où personne ne pouvait entrer, trop de lacets, trop de lanières et puis des tonnes d'encens et de parfums pour cacher l'odeur de la viande qui grille. Personne n'avait le droit de voir la princesse nue, personne n'avait le droit d'entrer et de voir le vide…

À l'exception du grand prêtre, une fois l'an, juste pour dire le Nom, pour appeler ce qui est toujours là, et qui toujours ne vient pas…

Ensuite, il y eut les Babyloniens, les Perses, qui lui ont pris toutes ses robes, qui ont réduit en miettes ses corsets, jeté aux ordures ses viandes et ses parfums, ils l'ont revêtue d'autres robes plus somptueuses les unes que les autres, mais cela faisait suer son corps déjà blessé par tant de déchirements…

Le grand Hérode vint, il lui tailla un costume de haute couture comme au temps du roi Salomon, un grand corset encore plus rigide, un si beau temple… Ce qu'il ne comprenait pas, c'est que les corsets excitent les fous, les parfums d'Orient, mêlés à l'odeur de la viande, rendent criminel… Et c'est ce qui est arrivé avec Titus et les Romains, ils ont arraché tous les bijoux de la Bien-Aimée, ils les ont emmenés à Rome dans leurs coffres, ils ont brûlé son corset…

Nul ne sait comment Jérusalem garda la vie sauve… On la retrouva bientôt en jupette et en vêtements amples, dociles à ces nouveaux amants qui lui avaient tissé de tout autres voiles que ceux du Temple, propices à la fréquentation des thermes, des atriums et des bains.

C'est alors qu'Hélène, la mère de Constantin, lui donna des robes de mosaïques somptueuses. Sa tête portait fièrement toutes sortes de dômes… Jérusalem ne fut jamais aussi belle, disent certains, que lorsqu'elle fut byzantine, des croix d'or et d'argent ornaient son cou et pendaient à ses oreilles.

Tant de richesses appellent les prédateurs et annoncent la ruine. De nouveau, Jérusalem fut dépouillée, elle dut s'habiller à la mode d'Omar, de Saladin, de Suliman et cela ne lui allait pas si mal. Le corps de Jérusalem est merveilleusement souple, il s'adapte à tous les vêtements, mais il est parfois

capricieux, il ne supporte pas longtemps la même robe… Son pire caprice fut de s'habiller à la mode franque, en tenue romane, de quoi rendre jaloux Byzantins et Sarrasins. Il y eut de nouveau du sang mêlé aux tissus de sa robe…

Puis vint le temps où Jérusalem voulut plaire à tous ses amants à la fois. Cela supposait que, dans la même journée, elle changeât plusieurs fois de forme, pour les satisfaire et correspondre à l'idée qu'ils se faisaient d'une femme « bien habillée » et surtout « bien à eux ».

On a beaucoup parlé de la polygamie des patriarches et des Orientaux, on n'a encore rien dit de la polyandrie de Jérusalem. Elle a actuellement plusieurs maris qui se disent légitimes et une multitude d'amants. Sa garde-robe s'agrandit, elle est même devenue moderne, elle porte des tee-shirts et des sandales à l'américaine et des pantalons kaki et très militaires, à la mode israélienne…

— Cela n'est pas possible, ça ne peut pas durer ! continua le faux Bédouin. Bientôt, je vous le dis, elle va se retrouver en tenue d'Ève, c'est d'ailleurs sa vraie tenue, sa vraie nature. Elle est toujours nue sous la multitude de ses costumes…

On l'a oublié, Jérusalem est la femme d'Adam. Avant d'être les enfants de Melchisédech, d'Abraham, de Moïse, de Jésus, avant d'être des enfants de Marie, de Mahomet, de César et de Crésus, nous sommes des enfants d'Adam et d'Ève. Jérusalem, la bien-aimée première.

Il y a beaucoup de lieux de mémoire à Jérusalem. Le seul qu'on ne visite guère – et pourtant n'est-ce pas le seul lieu authentique ? – est la chapelle d'Adam, chez les Grecs, sous les Russes, dit-il en souriant. Il n'y a que les chrétiens pour avoir une imagination pareille et une pareille logique : ils disent en effet que le Golgotha, « le lieu du crâne » où Jésus a été élevé de terre, c'est le lieu où repose le crâne d'Adam… le vieil homme.

Après cela, Melchisédech, Abraham, David et les autres peuvent bien venir, ils sont eux-mêmes tous des fils d'Adam, c'est-à-dire des fils de l'*Adamah*, la terre ocre, la terre glaise, la terre de Jérusalem.

Bédouins, juifs, chrétiens, musulmans, athées, nous sommes tous des « glaiseux », nous sommes tous de couleur peau, nous avons le sang rouge et notre souffle, quelle que soit son haleine, demeure invisible…

Quoi de plus évident, nous venons de la poussière et nous retournerons à la poussière. J'ajoutai : nous venons de la lumière et nous retournerons à la lumière.

Il continua :

— Bientôt Jérusalem revêtira sa robe de poussière, elle sera de nouveau comme le désert ; son seul amant ce sera la lumière. Entre eux, il n'y aura plus rien, Jérusalem et son Dieu seront Un.

— Et que fais-tu des hommes, prophète de malheur ?

— Ah, ce sont des ombres qui s'agitent entre la terre et le ciel, des ombres qui cherchent de l'ombre. Ce sont des Bédouins… Les seuls qui

résisteront au soleil et qui viendront s'asseoir avec leurs chèvres près de la source de Gihon, les seuls assez pauvres pour aimer la plus pauvre des Jérusalem, la plus dépouillée, mais aussi la plus vraie… Elle n'existera plus enfin ! Pour laisser toute la place à « Celui qui est », le vide qu'elle cachait sous toutes ses parures de pierre sera enfin visité… Comme au premier jour de la Création, dans ses narines il y aura du Souffle…

C'est sur ce mot que mon faux Bédouin partit respirer ailleurs, me laissant seul, la Terre sainte sous mes pieds…

Béthanie

Aujourd'hui difficile d'accès, à cause du mur qui sépare El-Azanêh de Jérusalem, Béthanie, où vivaient les amis de Jésus, Marthe, Marie et Lazare, n'est pourtant qu'à quelques pas du mont des Oliviers.

Sur le sentier qui descend de l'ancien village vers l'est sont alignées des tombes antérieures à la ruine de Jérusalem en 70. Parmi celles-ci, se trouve celle de Lazare, c'est là un « lieu saint », un « lieu autre » où une autre vie que la familière et très mortelle que nous connaissons nous a fait signe ; à moins qu'il ne s'agisse des profondeurs ignorées de cette vie même, sa dimension d'éternité, qui nous appelle à sortir du suaire de nos habitudes et de nos identifications ?

Le saint en chacun de nous, est-ce autre chose que cela, une porte ouverte à l'Autre dans la pierre tombale du cœur, un pauvre escalier comme celui de la grotte de Lazare, une échappée belle vers ce qui contient et transcende la mort ?

Les témoignages ou les écrits concernant cette « trace » qu'est le tombeau de Lazare sont nombreux : Origène (185-254), des auteurs de l'époque byzantine et cette chrétienne d'origine gauloise (Éthérie) qui, au IVe siècle, décrit dans son récit de pèlerinage la procession qui, le septième vendredi de Carême, part de Jérusalem pour le tombeau de Lazare. Un siècle plus tard, le pèlerin de Plaisance visite la tombe. Un siècle passe encore et Arculf, qui fit à l'abbé du monastère d'Iona en Écosse le récit détaillé de son pèlerinage en Terre sainte, mentionne deux églises à Béthanie, car, à côté du tombeau, il fallait aussi se remémorer cette maison qui accueillait Jésus, ce lieu où il se remettait de ses fatigues, après avoir chassé les marchands du Temple ou enseigné à des disciples non loin de là (aujourd'hui Eléona ou Carmel du *Pater*) qui semblaient toujours ne pas le comprendre.

À Béthanie, on peut se rappeler que Jésus n'avait pas seulement des ennemis et des disciples, il avait aussi des amis. Le signe que Jésus était habité d'un amour humain véritable nous est rappelé par cette simple mention de la maison de Béthanie – l'amour humain est fait de préférence, Il aimait tous les êtres jusqu'à ses ennemis, comme un Dieu, Il aimait Lazare, Marthe

et Marie comme un homme. Les Évangiles, comme celui de Philippe, nous précisent même que, parmi ses amis, il avait ses préférences : Myriam (Marie) du côté des femmes, Jean du côté des hommes. Ce n'est pas les aimer « plus » que Marthe ou que Pierre, c'est les aimer différemment avec cette connivence innée de ceux qui vibrent à un même son, respirent à un même Souffle.

Lazare aussi est présenté dans l'Évangile de Jean comme « celui que Jésus aimait ». Lazare va être l'occasion pour Jésus de manifester la force de cet « Amour plus fort que la mort » qui l'habite, cette force avec laquelle il va le réanimer et par laquelle Il sera lui-même « ressuscité » :

21. Martha dit à Ieschoua :
Si tu avais été là,
mon frère ne serait pas mort.
22. Mais maintenant encore
je sais que tout ce que tu demanderas
à Dieu,
Dieu te l'accordera.
23. Ton frère ressuscitera,
lui dit Ieschoua.
24. Martha répondit :
Je sais qu'il ressuscitera à la Résurrection
au dernier Jour.
25. Ieschoua lui dit :
Je Suis la Résurrection et la Vie [1]
qui adhère à Moi,
fût-il mort, vivra.
26. Celui qui vit et croit en Moi
ne mourra jamais,
es-tu certaine de cette Vérité ?
27. Elle lui dit :
Oui, Seigneur, je crois que tu es le Messie,
le Fils de Dieu, Celui qui devait venir
en ce monde.
38. Frémissant de nouveau en lui-même
Ieschoua se rendit au tombeau,
c'était une grotte fermée
par un bloc de pierre à l'entrée.
39. Ieschoua leur dit :
Enlevez la pierre.
Martha lui dit :
Seigneur, il sent déjà,
c'est le quatrième jour.
40. Ne t'ai-je pas dit,
reprit Ieschoua,
que si tu crois,
tu verras la Gloire de Dieu ?
41. On enleva la pierre.
Ieschoua, les yeux tournés vers le ciel,
disait :
Père je te rends grâce
de m'avoir exaucé.
42. Je sais que tu m'exauces toujours
tu m'entends et me réponds,
mais c'est pour tous ces hommes
qui m'entourent

que je parle
afin qu'ils croient que tu m'as envoyé.
43. Puis, Il cria d'une voix forte :
El'Azar – viens et sors !
44. Le mort sortit,
les pieds, les mains liés de bandelettes,
le visage enveloppé d'un suaire.
Ieschoua leur dit :
Libérez-le
et laissez-le aller.
45. À la vue de ce qu'Il avait fait,
beaucoup de Iehoudim venus avec
Miryam crurent en Lui[2].

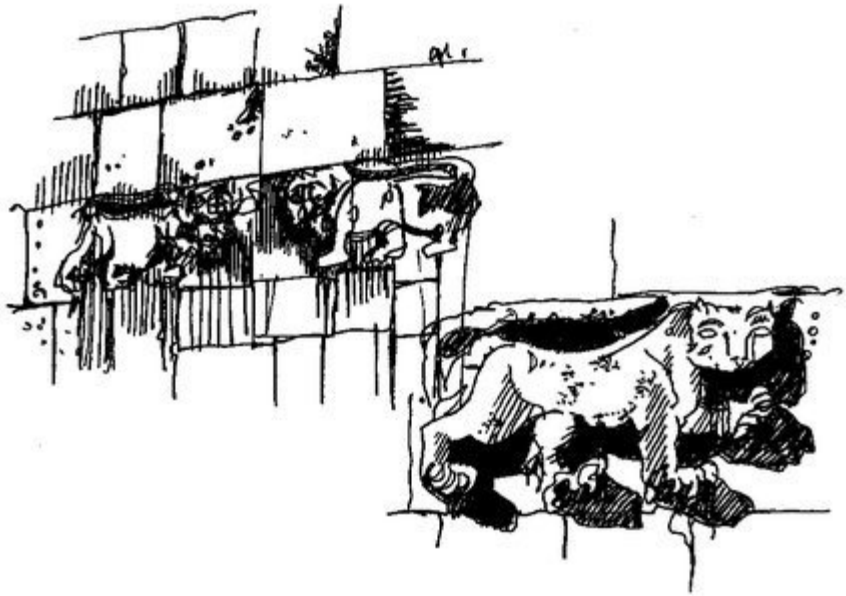
C'est cet événement parmi d'autres qui déclencha la colère des grands prêtres et précipita l'heure de sa condamnation et de sa Passion :

« Les grands prêtres et les Pérouschim *(pharisiens)*
réunirent alors un synode :
Que faisons-nous ?
Cet homme accomplit de nombreux signes.
Si nous le laissons agir ainsi
Tous croiront en lui, les Romains viendront,
Ils détruiront notre lieu saint et notre nation » (Jn 11, 47-48).

Il les avait prévenus – le lieu saint, le Temple c'était Lui. Le corps de l'homme, on peut le détruire, on ne peut pas l'anéantir. « Je Suis » est la Résurrection et la Vie. Celui qui croit cela, c'est-à-dire celui qui adhère à « Je Suis », qui en fait le fondement de sa vie, ne mourra pas. Il ne dit pas à Marthe qu'elle « aura » la vie éternelle après sa mort, un jour prochain ou à la fin des temps, mais que, si elle croit, si elle fait de « Je Suis » le fondement de son existence, elle a déjà la vie éternelle, elle est déjà ressuscitée.

Le philosophe confirmerait cette parole : la vie éternelle ce n'est pas ce qui est « après » mais ce qui est avant, pendant et après, ce n'est pas un long temps, c'est un non-temps, la Vie est éternelle ou elle n'est pas…

Bethesda



Non loin de la porte Saint-Étienne, appelée aussi la porte des Lions, emblème du sultan Baïbars qui les fit sculpter sur les murailles du XIIIe siècle, là se trouve Bethesda. Les ruines de la piscine probatique rappellent la guérison d'un infirme par Jésus, dans un lieu qui longtemps avant Lui était consacré à la guérison.

Dans cet établissement de bains publics, on a retrouvé en effet des ex-voto, et un serpent sculpté, attribut d'Esculape. Serions-nous dans un *asclépieion*, sanctuaire d'Asclépios, comme on en voit à Épidaure, à Pergame et dans d'autres sites anciens du Bassin méditerranéen ?

Asclépios, fils d'Apollon et de la nymphe Coronés, était, chez les Grecs, le dieu de la médecine. Les Romains lui donnèrent le nom d'Esculape. Ainsi, dans ce lieu cohabitaient le sanctuaire et l'hôpital, la médecine et la magie. Les foules y venaient pensant trouver dans ce jaillissement de la source sulfureuse, proche des deux grands bassins, un remède ou un soulagement à leurs maux.

Les monnaies découvertes sur place couvrent une période qui va du Ier siècle avant J.-C. jusqu'à la première révolte juive (66 apr. J.-C.) : Yeshoua a donc pu réellement connaître le site.

À l'époque d'Hadrien, on élèvera sur le site un sanctuaire dédié à Sérapis, un dieu égyptien de la guérison.

Certains disent, mais sans donner de preuves, que les Thérapeutes d'Alexandrie, dont parlait Philon et Flavius Josèphe, seraient venus en ce lieu pour y recevoir quelques initiations.

L'épisode rapporté par les Évangiles aurait sans doute de quoi les inspirer :

5. Il y avait là un homme qui
depuis trente-huit ans était infirme.
6. Yeshoua le voyant étendu
et sachant qu'il était là depuis longtemps
lui dit :
Veux-tu être guéri ?
7. Seigneur, lui répondit l'infirme,
je n'ai personne pour me plonger dans
la piscine lorsque les eaux s'agitent
et le temps que j'y aille
un autre descend avant moi.
8. Yeshoua lui dit :
Lève-toi, prends ton grabat
et marche !
9. À l'instant l'homme fut guéri
il prit son grabat…
Il marchait (Jn 5, 1-9)

Certains voient dans les « cinq portiques » de Bethesda où gisent une multitude d'infirmes, de boiteux et de paralysés les cinq sens par lesquels s'écoule et se disperse notre énergie ou notre vie.

Il faut revenir à la source bouillonnante de la Vie animée par l'Esprit (le *pneuma*) et y plonger pour être guéri, pour que notre être qui s'écoule inéluctablement vers la mort demeure dans la mémoire et le mouvement de la Source immatérielle.

« Veux-tu être guéri ? » demande Yeshoua. C'est l'occasion de remarquer que, dans les Évangiles, Il ne se présente jamais comme « celui qui guérit » – « ce n'est pas moi qui t'ai guéri, ta foi t'a guéri » ou ta foi t'a sauvé (puisque guérir et sauver renvoient au même mot en grec : *soteria*).

C'est la foi qui guérit ; on dirait aujourd'hui « la puissance du transfert », que ce « transfert » d'amour et de confiance se porte vers un homme, un lieu ou un dieu. Yeshoua remet ainsi entre les mains du malade sa guérison ; par la foi, il est son propre médecin, il ne le rend pas dépendant de Lui.

Il peut entendre alors la parole de résurrection : « Lève-toi » (on emploiera ce terme « *Egène* » pour parler du relèvement de Yeshoua d'entre les morts). Il ne le plonge pas dans la piscine extérieure, il le plonge dans les profondeurs de lui-même, là où est la source, bouillonnante, là où se tient « Je Suis ».

C'est à partir de « là » qu'il s'agit de se relever, cesser ainsi de s'identifier à l'infirme, au grabataire, à cette image de lui-même dans laquelle il est « arrêté », « enfermé » depuis de nombreuses années.

« Prends ton grabat », prends ton passé, tes mémoires, mais ne t'y arrête pas, va plus loin – « Va – en marche ». C'est de nouveau la grande parole, le Souffle moteur qui nous invite là où nous sommes paralysés, arrêtés, à faire « un pas de plus », un pas au-delà du moi, un pas au-delà du connu.

Retrouvant l'homme guéri dans le Temple, Yeshoua lui dira encore une étrange parole : « Tu es vivant, ne pèche plus désormais, il t'arriverait pis » (Jn 5, 14). Ne pèche plus, c'est-à-dire ne perds plus ton axe, ne t'éloigne pas

de ton centre, ne « vise plus à côté », à côté de la Source, à côté de la Vie éternelle qui te fait vivant… Fais de tes cinq portiques, de tes cinq sens, non des porches tournés vers la mort, mais des portes ouvertes à la grande clarté, Présence de l'Être « qui était, qui est et qui vient ».

Bouton

Ne pas appuyer sur un bouton le jour du shabbat (celui de l'ascenseur ou de son micro-onde, par exemple) est un vrai exercice et peut être à l'origine de grandes inventions (comme la programmation anticipée). De la même façon, ne pas employer certain mot ou une virgule dans le livre qu'on est en train d'écrire stimule l'attention, si ce n'est l'intelligence. C'est un jeu merveilleusement absurde et gratuit (voir *L'Oulipo* de Georges Perec), donc une loi divine… Mais, si ce n'est plus un jeu, au lieu de stimuler l'attention et l'intelligence, cela ne fait qu'augmenter la colère et la frustration, et devient une loi démoniaque.

Ainsi en est-il sans doute de toutes les observances religieuses. L'esprit du jeu nous garde dans l'Esprit de Dieu.

Buber, Martin (1878-1965)

Pour Martin Buber, l'être humain est avant tout un « être de relation », *homo dialogus*. Cette relation s'épanouit dans la rencontre et le dialogue avec l'autre homme, mais aussi avec la terre et avec l'Origine invisible de tout ce qui existe. Dans son livre fameux *Ich und Du* (1937, traduit en français par *Je et Tu*, 1981) qui influença non seulement des philosophes comme Levinas, mais aussi la société de Jérusalem où il était professeur, Buber distingue la relation Je-Il et la relation Je-Tu. Dans cette dernière, il y a dialogue avec réciprocité, ouverture, franchise et compassion – qualités vitales qui fondent toutes les valeurs humaines.

La relation Je-Tu trouve son expression la plus haute dans la relation avec « l'Être qui est ce qu'Il est », le « Tu » éternel. L'Être considéré non seulement par l'intelligence mais avec le cœur, me disait Graf Dürckheim, se révèle comme un « Toi ». L'Être n'a pas changé, c'est notre disposition à son égard qui a changé – on est passé d'une relation intellectuelle à une relation affective, on ne parlera plus alors de premier principe, de cause première ou de « fluctuation quantique » mais d'Elohim, de YHWH, du Seigneur ou du Père des mondes…

Notre regard modifie les réalités que nous appréhendons (cf. Heisenberg). Le regard, affectif ou subjectif, fait de la Réalité une réalité affective et subjective : un Sujet – un Dieu personnel – ou la Réalité comme

Sujet, « Sujet premier », fait-il de nous des êtres capables d'affectivité et de relation… des personnes ?

Dire, par exemple, que Dieu est Père, est-ce une projection de notre propre pouvoir d'engendrer, dans les plus hautes sphères ? Ou une qualité de l'Être capable d'engendrer, à laquelle nous participons lorsque nous exerçons une paternité humaine ?

La relation demeure pour Buber l'essentiel, bien qu'il n'en développe pas le caractère ontologique (cela l'aurait conduit trop directement dans la contemplation de ce que les chrétiens appellent la « Trinité » ou la foi en un « Être » qui est relation).

Pour Buber, la Bible témoigne du dialogue d'Israël avec le Tu éternel, et les lois du judaïsme font partie de la réponse dans ce dialogue qui est la révélation même. Mais chaque génération doit reformuler sa réponse, dans son propre dialogue avec « l'Être qui était, qui est et qui vient ». Les lois reçues et sanctifiées par une génération ne sont pas nécessairement valables pour les générations ultérieures, la réalité d'une relation n'est jamais déterminée, elle change sans cesse, elle est sans cesse en devenir, c'est une réalité « fluctuante ».

Cette vision, si elle ne trouve pas l'approbation des institutions religieuses (comment une orthodoxie dogmatique ou éthique pourrait-elle être toujours changeante ?), semble pourtant la seule possible dans la relation des hommes entre eux et des nations entre elles. C'est la condition même d'une véritable orthopraxie, qui doit chercher sans cesse sa juste adéquation à la situation « actuelle » (ni passé, ni futur, mais non pas sans référence à ce passé et à ce futur).

Pour Buber, cette philosophie de la relation, comme fondement de toute

éthique, se traduira dans des actes et des dialogues concrets avec les chrétiens et les musulmans. Jusqu'à la fin de sa vie, il s'investira dans l'éducation, voyagera autour du monde pour parler de l'humanisme hébreu, de la sagesse des hassidim (qu'il a grandement contribué à faire connaître).

À Jérusalem, il était de tous les combats, il préconisait un sionisme ou un socialisme humain, se préoccupant des besoins des Palestiniens qui « dans la patrie commune développeraient une république où les deux peuples auraient la possibilité d'un libre épanouissement » (cf. *Une terre et deux peuples*).

Lorsque la paix – c'est-à-dire le dialogue vrai et sincère entre ses habitants – sera installée à Jérusalem, l'héritage et la pensée de Martin Buber porteront des fruits qu'aux heures les plus noires il n'a pas renoncé à espérer et, parfois, dans l'étreinte inattendue de l'autre, à recueillir ; bien que « conformément à tous les critères et à la causalité prévisible, écouter ce qu'il y a à écouter ne conduise pas à une rétribution quelconque. La foi n'est pas une entreprise d'affaires qui implique des risques mis en balance par la possibilité de gains incalculables. C'est une aventure pure et simple, une aventure qui transcende la loi de la probabilité », une aventure qui ressemble à celle de Jérusalem…

Byzantin et Imaginaire

On sera peut-être surpris des nombreuses entrées « byzantines » ou relatives au christianisme orthodoxe de ce dictionnaire. C'est non seulement pour rappeler la présence chrétienne ininterrompue depuis la mort et la Résurrection du Christ à Jérusalem – l'importance des vestiges byzantins visibles ou occultés de la Vieille Ville –, mais aussi pour éclairer la variété étonnante des Églises présentes à Jérusalem dont on connaît peu les raisons de leur différenciation, plus dogmatiques que raciales ou ethniques, alors qu'on connaît bien les nuances ashkénazes et sépharades du judaïsme et les divergences chiites et sunnites de l'Islam. J'aimerais seulement apporter quelques éléments d'information et de réflexion sans transformer ce « Dictionnaire amoureux » en dictionnaire de théologie et d'histoire des Églises et des religions, l'imagination amoureuse n'ayant qu'un faible droit de cité dans ce genre d'ouvrage, bien que théologie, histoire des Églises et des religions ne soient peut-être rien d'autre que l'histoire de conflits ou de conciliations entre diverses « imaginations amoureuses ».

On différencie habituellement l'homme de l'animal par ses facultés rationnelles : l'homme est un animal « raisonnable », capable de pensée, de parole, de raison. Or, on le sait davantage aujourd'hui, l'animal aussi est intelligent, capable de mémoire et de langage (évidemment ce n'est pas un langage humain, même si certains se sont employés à décrypter le langage des

dauphins ou celui des oiseaux[3]). La « conduite » de l'animal semble plus droite et obéissante aux lois de la nature que celle de l'homme ; l'instinct et la raison ne semblent pas chez lui séparés.

Ce qui rend l'animal humain vraiment humain, c'est ce qui risque de lui faire perdre l'instinct et la raison, c'est-à-dire son imagination. C'est par son imagination également que l'homme est « plus qu'un ordinateur » (qui ne peut qu'obéir à la logique parfois complexe des multitudes de combinaisons des informations qu'il contient). C'est par l'imagination que l'homme se transforme et transforme le monde ; cette imagination est « créatrice », créatrice du pire et du meilleur ; certains la jugeront divine ou démoniaque, mais qui juge ? L'imagination elle-même ?

L'homme est un être de raison, de langage, il est aussi un être de désir. Qu'est-ce qui motive et oriente ce désir si ce n'est l'imagination ? Ainsi, le fil qui relie chaque entrée de ce dictionnaire, c'est le fil de l'imagination créatrice.

Imagination amoureuse ou poétique qui fait de Jérusalem la bien-aimée, la bienheureuse.

Imagination religieuse qui fait de Jérusalem la Ville sainte, la Terre promise.

Imagination politique qui en fait un enjeu stratégique au service d'une puissance particulière.

Qui serait assez libre pour ne se laisser emporter par aucune de ces imaginations ? Qui serait assez fort pour les maîtriser toutes ? Le Messie ? Le futur « roi de Jérusalem » ?

Si l'Imagination créatrice est une, les imaginaires par lesquels elle s'exprime sont bien différenciés : imaginaire juif, imaginaire musulman, imaginaire chrétien. Chacun imagine en effet la Réalité Absolue selon sa conscience et son expérience (selon sa Sagesse), en toute honnêteté.

Le Dieu imaginé par Moïse n'est pas le Dieu imaginé par Jésus, ni le Dieu imaginé par Mahomet. C'est pourtant la même imagination créatrice que l'on sent à l'œuvre dans chacune de ces représentations, ce même effort pour dire, à partir du relatif (de l'homme), l'Absolu (le divin).

La philosophie des religions devrait être plus que l'analyse des mythes, écritures, rites, histoires qui structurent les religions. Phénoménologie du « fait religieux », elle devrait être davantage l'analyse des processus *imaginants* qui sont à l'origine des mythes, écritures, rites, histoires, phénoménologie de celui qui imagine ou de celui qui croit. Cette phénoménologie n'est pas l'analyse ou la description d'un certain fonctionnement du cerveau, c'est la connaissance de soi-même ou la reconnaissance de celui qui connaît et qui imagine, pas seulement des instruments qui rendent sa connaissance, sa foi ou son rêve possible.

1- *Ego eimi è anastasis kai è zoè.*

2- *L'Évangile de Jean*, traduction et commentaires de Jean-Yves Leloup, Paris, Albin Michel, 1989.

3- Cf. le dictionnaire anglais-dauphin de John Lilly.

Calendrier

L'homme fait sa demeure dans l'espace, il fait aussi sa demeure dans le temps. Le calendrier de chaque culture, de chaque civilisation indique la façon qu'a l'homme de s'inscrire dans le temps – chaque fête est une façon d'ouvrir le temps présent à un passé, à un avenir, ou à une transcendance du temps.

Connaître Jérusalem dans l'espace, c'est en montrer les lieux, les monuments, la symbolique de ses architectures selon la foi ou l'intention de ceux qui les ont édifiés. On peut ainsi décrire un certain nombre de bâtiments antiques, juifs, chrétiens, babyloniens, musulmans, modernes, etc. Chaque « lieu » indique la façon qu'a l'homme d'habiter l'espace, de se l'approprier ou, au contraire, de l'ouvrir, de le rendre disponible à ce qui le transcende.

Connaître Jérusalem dans le « temps », c'est vivre son calendrier, participer à ses fêtes, et c'est découvrir que les habitants de Jérusalem, s'ils partagent plus au moins les mêmes espaces, ne vivent pas dans le même temps. Les différents calendriers, juif, chrétien, musulman, dans lesquels vivent les Jérusalémites donnent à la ville son charme et son étrangeté particulière, des couleurs, des odeurs, des sons et des chants qui, sans cesse, varient.

On est bien obligés de vivre ensemble dans l'espace mesuré de la ville, mais on ne vit pas à la même époque, ni dans le même millénaire, ni dans le même climat affectif, conditionnés par les fêtes célébrées par les uns et les autres : fêtes de commémoration, de jeûne, d'abstinence, de pardon, de foi, de lumière, de deuil… Ces différents « climats » s'opposent parfois et le visage hilare de celui qui fête son nouvel an doit comprendre la triste figure de celui qui se remémore son exil.

Des moments semblables, des « pleines lunes », auront aussi des interprétations différentes (voir la Pâque juive et les Pâques chrétiennes). Pour connaître quelqu'un, il ne suffit pas de lui demander : « D'où viens-tu ? Où habites-tu ? » mais : « Dans quel temps vis-tu ? »

Les juifs, longtemps privés d'un espace ou d'une terre où ils pouvaient vivre ensemble, ont établi particulièrement leur demeure dans le temps, et c'est grâce à la commémoration fidèle de leurs fêtes qu'ils ont pu garder leur identité. L'installation de leur temps dans l'espace qu'ils considèrent comme

leur étant promis provoquera quelques transformations rituelles.

Un calendrier n'est pas seulement un « emploi du temps », c'est aussi une façon de donner du sens au temps, de le verticaliser en le situant par rapport à un autre temps. Les fêtes « ouvrent » le temps à ce qui pourrait le relativiser. Un jour, un instant, le temps d'un rite, d'une célébration, d'un repos, l'homme « pense » échapper à sa platitude et à ses écoulements. Peut-être ne fait-il pas que le « penser » ? Il « éprouve » une autre temporalité où ni son âge, ni l'âge des siècles n'ont d'importance. Il s'éprouve lui-même comme transcendance du temps : vie éternelle.

L'année juive se calcule depuis la « création du monde » ; l'année chrétienne se calcule depuis l'avènement du monde nouveau, autrement dit depuis la naissance de Yeshoua de Nazareth, reconnu par certains comme étant le Messie attendu par les juifs. L'année musulmane commence à l'hégire – *hijra* –, c'est-à-dire l'exil de Mahomet quittant La Mecque pour Yathrib, la future Médine. La date de l'hégire a été fixée par le premier calife (Abou Bakr, le beau-père de Mahomet) au 16 juillet 622 (ère chrétienne) ; elle marque le début de l'ère musulmane.

À chacun ses commencements ! On notera également que, dans le monde sémite, Samaritains, Sadducéens et Esséniens ont leur propre calendrier, de la même façon que, dans le christianisme, les orthodoxes, les catholiques romains, les Arméniens, les Éthiopiens. Les touristes à Jérusalem s'étonnent parfois qu'on n'y fête pas à la même date la naissance du Christ, ni Pâques, selon qu'on utilise le calendrier grégorien ou le calendrier julien. Le calendrier grégorien (du nom du pape Grégoire XIII) est devenu en Occident le calendrier civil. C'est à ce calendrier qu'on se réfère généralement, même pour « calculer » le commencement du monde. Par exemple, selon les rabbins du IIe siècle, en l'an zéro de l'ère commune (ou grégorienne), le monde avait déjà 3 760 années derrière lui. Ainsi, pour connaître l'année « juive » correspondant à une date, il suffit d'ajouter le nombre 3 760 au chiffre de l'année commune. Depuis 358 (apr. J.-C.), le calendrier juif n'a subi aucune modification.

Étant donné que les mois de ce calendrier sont des mois lunaires de 29 ou 30 jours, il y a chaque année un retard de 11 jours à rattraper sur l'année solaire de 365 jours. Ce retard est comblé tous les trois ans (année dite embolismique) par un mois intercalaire.

À chacun sa façon de « découper » et de mesurer le temps. Je m'intéresse davantage à la façon qu'a chaque culture, chaque civilisation ou religion, de « sanctifier » le temps à travers ses grandes « fêtes » ; sans entrer dans le détail de ces fêtes (rituels, écritures, costumes, nourritures), je serai sensible à leur symbolisme, à leur façon d'ouvrir le temps, à le faire communiquer avec un « autre temps », un temps autre ou un non-temps, car le temps festif est un « temps qui déborde ». En tout cas, chaque fête, quelle que soit la communauté qui la célèbre, fait entrer Jérusalem dans un nouveau climat et lui donne des odeurs, des couleurs, des clameurs, qui changent son

quotidien et, plus que partout ailleurs, nous force à rompre nos habitudes.

Calendrier hébraïque – fêtes juives

1. Rosh Ha-Shana (tête de l'année)

C'est le nouvel an juif. Cette fête commémore le jour anniversaire de la création du monde et le jugement de toute créature. C'est un bon moment pour nous rendre contemporains de l'origine, nous interroger sur le commencement du temps et du monde. Les nouvelles cosmologies ne font qu'approfondir cette interrogation, les mythes scientifiques contemporains ne décrivent pas la genèse du monde, mais une certaine interprétation de cette genèse, de cette apparition de quelque chose et de quelqu'un qui pense ce quelque chose.

Rosh Ha-Shana est le jour du grand étonnement. Être là dans le temps et imaginer non seulement que « cela est » mais que « cela est bon ». L'univers ne serait pas une fatalité mais un don. Face à ce don, nous pouvons mesurer notre ingratitude, c'est ce qu'on appelle le jugement.

Outre ces considérations métaphysiques (très personnelles), la fête est joyeuse, tout le monde, la Torah comprise, s'habille de blanc – le *chofar* (corne de bélier sans défaut) est sonné cent fois, pour rappeler que l'Être qui fait être ce monde n'aime pas les sacrifices, surtout pas les sacrifices humains, et qu'il a refusé celui d'Isaac, fils d'Abraham. Ce qui doit être « sacrifié », c'est l'appropriation, l'attachement du père à l'égard de son fils, pour que son fils soit lui-même et devienne libre – à noter que l'animal sacrifié à la place d'Isaac est un bélier (d'où le chofar) et non un agneau – un animal père et non un animal fils.

C'est aussi le jour où on se régale de miel, de pommes et des premiers fruits de la saison pour que l'année soit « bonne et douce ». On peut également participer à la cérémonie (plutôt folklorique) du *tachlikh* où l'on jette symboliquement ses péchés dans un cours d'eau – une belle façon de se dire à soi-même que le passé « est passé » et que le Vivant peut faire toutes choses nouvelles, ce qui préfigure le jour du Grand Pardon.

2. Yom Kippour (jour de l'expiation ou jour du Grand Pardon)

« Les fautes de l'homme à l'égard de Dieu sont pardonnées par le Jour du Pardon ; les fautes de l'homme envers autrui ne lui sont pardonnées par le Jour du Pardon que si, au préalable, il a apaisé autrui », nous rappelle le Talmud de Babylone (Yoma 85b).

Il est intéressant de remarquer que si nous pouvons être sûrs que Dieu nous pardonne – c'est sa nature de donner et de pardonner –, nous ne pouvons l'être du pardon d'autrui ni être en paix tant que celui-ci n'est pas apaisé.

Si un jeûne strict de vingt-cinq heures, une abstinence de relations sexuelles, l'obligation de ne pas porter de chaussures en cuir, de ne pas se maquiller ni se laver le corps, sauf les yeux et les mains, si ces contraintes, relativement légères, suffisent à nous rappeler à l'essentiel et à nous confier à la miséricorde de l'Être qui nous fait être (YHWH Adonaï), cela ne suffit pas à nous réconcilier avec celui à qui nous avons fait du tort, que nous avons calomnié ou humilié. C'est vraiment le jour où on prend conscience de ses intentions et de sa responsabilité à l'égard d'autrui.

Toute la journée de Yom Kippour se passe à la synagogue en prières et supplications afin d'obtenir un cœur de miséricorde, sensible à la souffrance d'autrui, prompt à lui pardonner, comme YHWH Adonaï nous pardonne, et prompt aussi à se repentir si nous avons été pour lui, consciemment ou inconsciemment, cause de malheur.

C'est par la noblesse de ses intentions que l'homme s'inscrit de nouveau dans le « livre de vie » et qu'il devient digne d'être vivant, source de bénédiction pour toute la terre.

Yom Kippour est la commémoration suprême de toutes les fêtes juives. C'est dire que, sans pardon, il n'y a pas de calendrier, il n'y a pas d'histoire. Si nous ne nous pardonnons pas les uns aux autres, si nous ne cherchons pas à nous « apaiser », il n'y a pas de monde, pas de devenir possible.

Mais que faire quand on se trouve face au crime, face à la perversion,

face à l'impardonnable ? S'il ne faut pas réclamer vengeance, n'est-il pas nécessaire au moins de demander justice ? Peut-être ne pardonne-t-on que l'impardonnable ? Seul le pardon permet de relancer l'histoire et de reconstruire le monde malgré la « catastrophe » (*Shoah* en hébreu).

Le pardon n'est pas l'oubli, surtout pas l'oubli de la justice, son contenu n'est pas l'excuse socratique ou platonicienne (l'homme n'est pas méchant, il est ignorant, « il ne sait pas ce qu'il fait »). Ce n'est pas non plus l'insensibilité stoïcienne (il n'y a pas d'offenseur parce que je ne me sens pas offensé, il n'y a pas de tueur, que m'importe d'être tué). À l'impensable et l'indicible de l'impardonnable, on ne peut répondre que par la catégorie divine, impensable, indicible, du pardon.

Ce n'est pas pour rien qu'au jour de Yom Kippour on lit le Livre de Jonas, le prophète récalcitrant qui se révoltait devant YHWH, ce Dieu capable de pardonner aux criminels qui ont anéanti les neuf dixièmes de son peuple (les Assyriens).

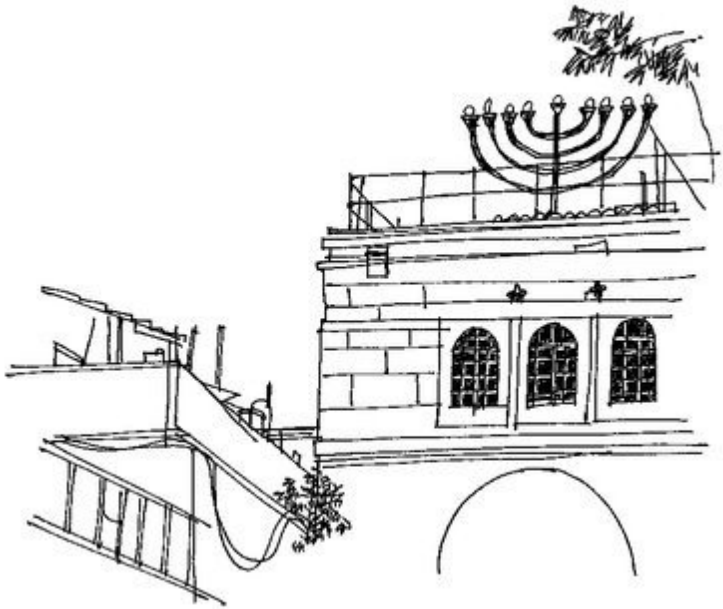
Jonas doit descendre dans les profondeurs de lui-même et au-delà de lui-même, au-delà de la justice qu'exige toute son âme, pour découvrir le secret de l'Être qui est miséricorde. C'est à cette descente dans les profondeurs ou à cette ascension vers l'ultime que chaque croyant est invité le jour de Yom Kippour.

Ce jour-là, certains l'ont remarqué, l'air est plus frais, plus léger à Jérusalem…

3. Soukoth – fête des Cabanes, des Tentes ou fête des Tabernacles

Cette fête commémore la vie des Hébreux à la sortie d'Égypte après leur libération de l'esclavage par Moïse.

« Vous demeurerez dans des cabanes pendant sept jours… car j'ai fait séjourner les enfants d'Israël dans les cabanes, lorsque je leur fis quitter l'Égypte, je suis YHWH, l'Être qui est ce qu'il est, votre Adonaï… » (Lv 23, 42).



Durant sept jours, les quartiers juifs de Jérusalem se couvrent de feuillages, on habite sur les terrasses, ce n'est pas « ma cabane au Canada », mais ma cabane dans mon jardin. Les enfants sont ravis, on mange et on dort dans la cabane dont le toit doit laisser voir le ciel, ce qui, à Jérusalem, est plus qu'agréable : à cette période de l'année (septembre-octobre), le ciel est toujours bleu et la nuit brille d'étoiles. Dans d'autres contrées, le ciel vous tombe sur la tête, les pluies, les orages, le froid, le vent violent menacent les jolies cabanes. On se souvient alors que l'important c'est le symbole – il faut se réjouir d'être sorti d'Égypte, c'est-à-dire de l'esclavage et de la tyrannie de l'ego. Le mot « Égypte », en hébreu *mitsraim*, signifie « étroitesse ». Il faut sortir de l'étroitesse, de l'enfermement en soi, habiter une maison, un temple, dont le toit est ouvert, habiter un corps dont le cœur et l'esprit sont ouverts. Construire une *soukoth*, une cabane, c'est ouvrir ses portes au ciel, à l'autre, à l'inattendu, c'est sortir d'une certaine sécurité, d'un certain confort, nous souvenir que nous sommes étrangers et de passage sur la terre, que toute « installation » est précaire.

Vivre sous la tente, c'est aussi se désencombrer des meubles inutiles, faire de la place aux tapis et aux coussins, donner de l'espace à l'espace, un espace d'accueil puisque la *soukoth* n'a pas de portes fermées ; les rires et les soupirs sont dans la rue, on entend le bruit des enfants qui s'amusent… Pendant quelques jours, Jérusalem est un terrain de camping. Les juifs jouent aux Indiens, étrange destin pour les cow-boys venus d'Amérique.

J'aime beaucoup cette fête, elle fait de Jérusalem pour un temps une patrie de nomades, un camp autour de la source de Gihon en plein désert. Je n'oublie pas que l'Arche d'Alliance habita longtemps une tente, avant de se

faire voler dans un temple aux portes closes – je n'oublie pas non plus que « le Logos se fait chair, il plante sa tente parmi nous » (voir le prologue de saint Jean).

La Présence du Logos, de l'information créatrice parmi nous, est légère, elle ne s'établit pas à demeure dans l'espace et dans le temps. Elle est de « passage » et elle fait de nous des « passants ».

La fête de *soukoth* est aussi « la fête des récoltes » : « Vous prendrez pour vous, le premier jour, un fruit de l'arbre de splendeur, une branche de palmier, des rameaux d'arbres touffus et des saules de rivière et vous vous réjouirez devant YHWH, notre Adonaï durant sept jours » (Lv 23, 40).

On prépare aujourd'hui un « bouquet » ou un « fagot » composé de quatre plantes spécifiques : le palmier, le cédrat, le myrte et le saule – on appelle *loulab* ce bouquet agité pendant la prière, dans les six directions : les quatre points cardinaux plus le haut et le bas.

Tout dans l'univers est appelé à « croître et à grandir », c'est-à-dire à la « fructification ». Le travail de l'homme – et particulièrement le travail de la terre – n'a pas d'autre sens que l'échange et le partage de ses récoltes, c'est alors qu'il reçoit son salaire de joie et de bénédiction.

Agiter le *loulab* et particulièrement les feuilles de palmier est aussi une façon d'appeler et d'accueillir le Messie ; on se souvient que c'est de cette façon que les juifs accueillirent Yeshoua à Jérusalem : « La foule nombreuse venue pour la fête apprit que Yeshoua venait à Jérusalem : ils prirent les rameaux des palmiers et sortirent à sa rencontre – ils criaient : "Hosanna, Béni soit Celui qui vient au Nom de YHWH, Adonaï." Yeshoua, trouvant un petit âne, s'assit dessus selon qu'il est écrit : "Sois sans crainte, fille de Sion, voici que ton roi vient monté sur un petit d'ânesse" » (Jn 12, 19).

4. Simhat Torah – la joie de la Torah

Cette fête célébrée au mois d'octobre (22 tichri) commémore la donation de la Torah à Moïse et sa transmission au peuple d'Israël. La loi qui devrait permettre aux hommes de vivre heureusement ensemble : « Si tu veux être heureux, obéis à mes lois et à mes préceptes. »

Aucune loi ne devrait être écrite ou prescrite pour rétrécir ou empêcher la vie, mais au contraire pour la célébrer. S'il faut la contenir, c'est pour faire monter plus haut les limites que la loi pose à mon désir. Elle ne le détruit pas, elle l'élève.

En ce jour, les rouleaux de la Torah sont extraits de l'Arche et portés en procession, on tourne sept fois autour de l'estrade de lecture (*bimah*).

Lorsqu'on souhaite honorer un membre de la communauté, on lui fait lire la dernière section du Deutéronome (il est alors appelé « fiancé de la Torah ») ou la première section de la Genèse (il est appelé fiancé du commencement).

Ces expressions disent bien le type de rapport que le *hassid* peut avoir

avec la Torah. Il ne s'agit pas seulement d'étudier la Torah, il faut danser avec elle, épouser la présence (*shekinah*) dont ses lettres carrées sont les bijoux et la parure.

5. Hanoukka – fête de la Dédicace ou fête des Lumières

Cette fête commémore le miracle de la lampe à huile lors de la purification du Temple (en 164 av. J.-C.) : « Lorsque les Grecs pénétrèrent dans le Temple, ils rendirent impures toutes les huiles qui devaient alimenter la *menorah* (le candélabre). Dès que la souveraineté des Hasmonéens se raffermit et qu'ils vainquirent les Grecs, ils pénétrèrent dans le Temple et cherchèrent l'huile, mais ils ne trouvèrent qu'une seule fiole d'huile qui était encore là, marquée du sceau du grand prêtre. Cette fiole ne contenait que la quantité suffisante pour allumer le candélabre pendant un jour ; un miracle se produisit et ils purent utiliser la fiole pendant huit jours – l'année suivante, ils fixèrent ces jours en fête, en prière de louange et de reconnaissance » (Talmud de Babylone, Shabbat 21, 2).

Dans le judaïsme, tout est prétexte à allumer des bougies et faire rayonner la lumière : *« Dieu dit que la lumière soit ! / et la lumière fut / et Il vit que la lumière était belle ! »* (voir Genèse, récit de la Création, la lumière est la première manifestation de YHWH – *Elohim*).

La victoire des Maccabées sur les Syriens qui voulaient helléniser les juifs et supprimer leur religion est un beau prétexte. Chaque jour, on allume une bougie de la *hanoukkiah* (le chandelier à neuf branches ; la neuvième étant séparée et servant à allumer les huit autres).

L'acte d'allumer une lampe est beau même si l'huile qui la nourrit, à la différence de celle des Maccabées, se consume, cela suffit à faire mémoire du Buisson ardent et de la lumière qui habite toute matière.

Le chiffre huit est également le rappel des temps messianiques vers lesquels nous allons, vers ces temps qui débordent le temps ; nous sommes cet homme du huitième jour, « en devenir ». L'humanité est une lampe à allumer comme Jérusalem est une histoire à raconter, une culture à comparer, un mythe à émerveiller…

6. Pourim – la fête des Sorts

Célébrée au mois de mars (mois d'*Adar, Adar cheni*), la fête de Pourim commémore le salut des juifs de l'Empire perse qui ont échappé aux intentions destructrices d'Haman, le grand vizir ou Premier ministre du roi Assuérus (généralement associé à Xerxès I^{er}).

Le terme *Pourim* vient du mot accadien *pour* qui signifie « tiré au sort » et fait référence aux dés lancés par Haman pour fixer la date propice (13 Adar) au massacre des juifs. Le « jeûne d'Esther » est aujourd'hui observé en souvenir du jeûne de la reine qui intercéda auprès d'Assuérus en faveur de son peuple terrifié (Est III, 7-14 ; IV, 16). Les lois concernant la fête de Pourim sont décrites dans le traité talmudique Megillah – la pratique la plus importante est la lecture du rouleau d'Esther aux deux offices du soir et du matin.

Dans la plupart des communautés, Pourim est marqué par une atmosphère joyeuse de Carnaval : adultes et enfants assistent, déguisés, à la lecture du livre d'Esther et, chaque fois que le nom d'Haman est prononcé, tout le monde frappe du pied et agite des crécelles. Cette pratique ancestrale provient de l'intention « d'effacer la mémoire d'Amalek » (Dt 25, 19) dont on dit qu'il était l'ancêtre d'Haman (Est 3, 1).

Il est intéressant de noter à quel moment le personnage d'Amalek apparaît dans la Bible : lorsque Israël « doute » de lui-même. Ce qu'il faut tuer alors, « effacer », ce n'est pas tant Amalek, l'ennemi extérieur, mais le doute, l'ennemi intérieur. Il ne s'agit pas du doute intellectuel (qui n'est pas une mauvaise chose en soi s'il est animé par un authentique désir de vérité), il s'agit du doute vital, qui ronge la volonté même de vérité, et le désir de vivre.

On se souvient que le Dr Baruch Goldstein (le meurtrier des musulmans rassemblés pour la prière dans la Tombe d'Abraham à Hébron) s'est servi du nom d'Amalek pour justifier son acte, en référence au livre de l'Exode (17, 26) où Dieu lui-même demande qu'on détruise le « méchant » et le « pervers ».

Le but d'une herméneutique spirituelle, c'est de désamorcer ce genre de « bombe scripturaire », le mot *Amalek*, selon la *guematria*, a la même valeur numérique que le mot *safek* – le doute (chiffre 240). Ce qu'il faut détruire, ce n'est pas un autre qu'on identifie au mal, qu'on l'appelle Amalek ou Haman,

c'est le « doute » en nous. Le doute personnel ou collectif qui mine l'identité d'une personne ou d'un projet, son droit, sa « légitimité » à exister.

Quand on a vaincu le doute, alors on peut se laisser aller à la joie, à la fête et même à l'ivresse ; les rabbins disent en effet qu'à Pourim il est louable d'être ivre (Meq 7b) : quand on est sûr de soi, on peut se moquer de soi et tituber sans honte dans les rues de Jérusalem… Après tout, qu'y a-t-il de plus redoutable pour un homme que son propre vomi ?

Curieusement, la célébration de Pourim et l'historicité des événements décrits soulèvent parfois les critiques des historiens, soulignant les difficultés à situer chronologiquement ce récit : dans les sources perses, on ne trouve aucune allusion à un roi Assuérus ayant un ministre juif. On fait également remarquer les analogies nominales entre Esther et Mordekhai et les dieux babyloniens Ishtar et Marduk.

Douter de la fête qui célèbre la victoire sur le doute et le mauvais sort, n'est-ce pas de nouveau un mauvais sort, jeté, cette fois, par les savants de son peuple, à Israël ? Ou est-ce un jeu pour sortir de l'ivresse ? L'ivresse bruyante, d'une certitude de soi qui oublierait ou qui « douterait » de la présence d'autrui ?

7. Pessah

La fête la plus importante et la plus célébrée à Jérusalem est la fête de Pessah. Elle repose sur des fondements à la fois historiques et agraires. Historiquement, elle commémore l'exode des Israélites, la fin de l'esclavage en Égypte. Sa signification agraire repose sur la célébration du printemps au début de la moisson de l'orge. Les différents noms en hébreu de la fête indiquent la pluralité de ses aspects :

Hag ha-matsot, la « fête des Azymes » (Ex 12, 15). Ce nom remonte à la prescription de manger du pain sans levain (*matsah*) et à l'interdiction de consommer du *hamets*, ou tout aliment à base de pâte levée, en commémoration de l'Exode précipité des Israélites hors d'Égypte, qui n'avaient eu que le temps de préparer du pain sans levain. Tandis que l'interdiction du *hamets* s'applique à toute la durée de la fête, la prescription de consommer de la *matsah* ne s'applique, à strictement parler, qu'au premier soir de Pessah.

Hag ha-Pèsah, la « fête de la Pâque ». Ce nom se réfère au récit biblique du « passage » de l'Ange de la mort « par-dessus » les maisons des enfants d'Israël, qui mit à mort tous les premiers-nés des Égyptiens (Ex 12, 27). Le terme désignait également le sacrifice pascal (*qorban Pèsah*). Selon le récit biblique, chaque famille reçut l'ordre de se tenir prête et de disposer d'un agneau, quelques jours avant l'Exode. À la veille du départ d'Égypte, l'animal fut abattu et un peu de son sang répandu sur les montants et le linteau des portes des maisons pour qu'à ce signe l'Ange de la mort, en route pour tuer les premiers-nés égyptiens, « passe par-dessus » ces maisons. L'agneau dut

être rôti et mangé à la hâte la nuit même, accompagné de *matsah* et d'herbes amères (*maror*). Par la suite, dans le désert (Nb 9, 1-5) et tout au long de l'époque du Temple, le rituel du *qorban Pèsah*, ou « agneau pascal », fut célébré comme un repas de fête sacrificiel, la veille de la Pâque. Le Talmud (Pes 64s) donne une description détaillée des lois et coutumes se rapportant au sacrifice pascal qui prévalaient à l'époque du second Temple.

Zeman hérouténou, l'« époque de notre liberté ». Cette expression figure en particulier dans la liturgie de la fête parce que Pessah célèbre la libération des enfants d'Israël de la servitude d'Égypte et leur constitution en un peuple libre.

Hag ha-aviv, la « fête du Printemps ». Nom qui renvoie à l'aspect agraire de la fête de Pessah qui marque le début de la moisson de l'orge.

Il serait intéressant de développer la dimension symbolique de chacun de ses aspects et de voir comment ils ont été intériorisés dans la tradition chrétienne. C'est, en effet, au moment même de la liturgie juive de Pessah que Yeshoua a vécu sa Pâque, son passage « de ce monde vers le Père » ouvrant par sa mort et sa Résurrection, non seulement un passage de l'esclavage à la liberté comme le fit Moïse, mais aussi un passage de la mort à la Vie, ou plutôt une ouverture de la vie mortelle à la Vie éternelle à travers le don de soi.

Ainsi, s'il arrive à Jérusalem que parfois les calendriers coïncident et que la Pâque juive et les Pâques chrétiennes soient célébrées en « même temps », « le climat » rituel et liturgique reste bien différent ; il suffit, à la même date, les mêmes jours où sont célébrés la Pâque, de passer d'un quartier juif à un quartier chrétien pour s'en rendre compte. Si le syncrétisme est aujourd'hui devenu impossible (ce qui n'était sans doute pas le cas au temps des judéo-chrétiens réunis autour de Jacques), l'étonnement et la sympathie sont encore possibles : on est bien en présence de deux sortes de Pâques. Dire que l'une accomplit l'autre n'est sans doute pas la solution ; dire que nous dormons (plutôt mal) sous la même lune et que c'est le même printemps pour tous pourrait nous mettre en accord, mais ne le dites pas avec des fleurs – les « pâquerettes » pourraient attirer un nouveau « conflit des herméneutiques », mieux vaut se contenter des « chevrettes » et se réjouir avec les enfants qui récitent la Haggada :

Une chevrette Une chevrette…
Que mon père m'acheta pour deux sous…

8. Chavouot – fête des Semaines ou Pentecôte

Cette fête a lieu cinquante jours après Pessah (d'où le nom de Pentecôte) :

« À l'époque du Temple, Chavouot était, pour les agriculteurs, l'occasion de monter à Jérusalem en joyeux cortège, pour y présenter une

partie des prémices de leurs récoltes (*bikkourim*) en offrande de grâce. La Misnah offre une description fort évocatrice des préparatifs de cette cérémonie et des nombreux rites qui l'entouraient (Bik 3). Après la disparition du Temple, le contenu de la fête de Chavouot se réduisit et s'identifia à la commémoration de la Révélation du Sinaï, du Don de la Torah et de la déclamation divine des Dix Commandements devant le peuple d'Israël assemblé. »

Les « premiers chrétiens », ou plus exactement les judéo-chrétiens, célébreront avec les autres juifs cette fête de Chavouot, elle aura pour eux néanmoins un autre sens, ce n'est plus la descente de la Loi qu'ils célébreront, mais la descente de l'Esprit qui les rendra capables d'« accomplir la Loi » car la Loi seule sans la force de l'Esprit qui nous rend capables « de faire ce qui est dit » reste « lettre morte ». La Loi n'est plus alors celle d'une religion ou d'une société, une « loi extérieure », mais une « loi intérieure » comme l'avaient annoncé les prophètes : un Esprit de vie.

Obéir à la Loi, c'est désormais « obéir à l'Amour » répandu par l'Esprit saint dans nos cœurs et devenir capables d'entendre et de parler « la langue de l'Autre », la langue du cœur intelligent (voir Actes des apôtres II, 1-13).

9. Ticha be Av

Il s'agit d'un jour de deuil et de jeûne qui commémore la destruction des deux Temples de Jérusalem (- 586 pour le premier, + 70 pour le second). À Jérusalem, restaurants et lieux de distractions sont fermés.

À travers toutes ces fêtes, Jérusalem demeure toujours contemporaine de son passé. C'est par le souvenir que l'homme devient humain et chaque fête est comme un arrêt dans l'écoulement du temps où il se rappelle ce qui pour lui est l'essentiel, ce qui le tient debout, en marche, ouvert à l'avenir, attendu et inattendu :

Souviens-toi de l'Être qui te fait être, de ton origine, de ta naissance à chaque instant (Rosh Ha-Shana).

Souviens-toi de l'Être qui te fait être, capable de pardon et de miséricorde (Yom Kippour).

Souviens-toi de l'Être qui te fait être « passant sur la terre », sans autre toit sur ta tête que Sa Présence qui t'accompagne (Soukoth).

Souviens-toi des Écritures qui te veulent du bien et te transmettent la joie (Smihat Torah).

Souviens-toi de la lumière qui brûle en toi, qui t'éclaire mais ne te consume pas (Hanoukka).

Souviens-toi de la foi, de la confiance qui te libère du doute et du mauvais sort (Pourim).

Souviens-toi de la Torah, fais-la descendre dans ton esprit, dans ton cœur, qu'elle dirige et habite tous tes actes (Chavouot).

Souviens-toi, tout temple est fragile, si ses murs s'écroulent, l'espace qu'il contenait et qui le contenait ne peut périr. Fais le deuil des murs, célèbre l'espace ! Il est mort – Il est Ressuscité, désormais tout est Temple…

Le calendrier des fêtes d'une religion n'est pas là seulement pour nous rappeler le passé, mais pour nous rappeler, à travers ces grandes dates de notre histoire, que l'Éternel Présent ne nous a jamais quittés – l'infinie fidélité de l'Être.

Calendrier chrétien

Si les fêtes juives nous rappellent la présence de YHWH, l'Être qui était, qui est et qui vient, la présence de l'Éternel dans le temps – présence que chacun peut « actualiser » par l'obéissance à Sa Loi (Torah), l'observation de ses rites et coutumes –, les fêtes chrétiennes nous rappellent la présence de l'Être qui était, qui est et qui vient non seulement dans les lettres écrites du Livre mais dans le corps d'un homme vivant. Cet homme vivant est reconnu comme étant le fils de Dieu, c'est-à-dire la manifestation ou l'incarnation de l'Être, de l'Éternel dans le temps. Ainsi sont rappelées à l'homme sa condition filiale, la relation, l'intimité qu'il est capable d'entretenir avec l'Être qui le fonde.

« Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu », répète sans cesse la tradition chrétienne la plus orthodoxe, la Conscience a pris corps, pour que le corps devienne conscience – l'Infini s'est révélé dans le fini, pour que le fini s'ouvre à l'Infini… Il y aurait bien des manières de traduire cet adage des Pères pour le rendre compréhensible.

Les fêtes dans le christianisme n'ont pas d'autre but que de rappeler à l'homme sa vocation divine – « L'univers est une machine à faire des dieux », disait Bergson plus récemment. Le sens des fêtes, c'est la *théosis*, divinisation de l'homme, c'est-à-dire la Révélation de la Présence de Dieu « au milieu de nous » (c'est d'ailleurs le sens du nom « Emmanuel » – l'autre nom hébreu de Yeshoua qui veut dire « Dieu avec nous »). Chaque fête, à travers les événements de la vie du Christ, décrit une étape de notre divinisation :

1. L'Annonciation

Croire à la parole de l'ange qui annonce à Marie qu'elle engendrera un fils qui sera appelé « fils du Très-Haut », c'est-à-dire croire à cette intuition qui s'adresse à notre matière, à notre matrice, lui disant qu'il n'y a pas en elle que de « l'Être pour la mort » mais du « Vivant » qui ne mourra pas, une ouverture à la Transcendance.

L'adhésion à cette intuition est ce qu'on appelle la foi. Croire à l'Imagination créatrice qui nous fait fils et filles de la terre, mais aussi fils et filles du ciel, « fils du Très-Haut ».

2. Noël

Noël décrit « la naissance de Dieu dans l'homme », thème qui sera souvent développé par les Pères et par les mystiques rhénans, particulièrement Tauler et Maître Eckhart. Répondre *Fiat* à « l'Annonciation », accueillir – accepter – la présence du Vivant dans notre étable, entre l'âne et le bœuf – nos instincts animaux –, entre l'homme et la femme (Marie et Joseph), c'est-à-dire notre âme rationnelle et intuitive, entourée des mages et des anges, qui symbolisent traditionnellement la

dimension contemplative de l'Être humain, le *noùs* dont parle l'évangile de Marie, capable de percevoir l'Anastasis (la Résurrection ou la Vie éternelle). Noël, c'est l'être humain dans son entièreté (corps – âme – esprit) qui accueille le Logos, l'information créatrice – pour que ce corps – âme – esprit, cette « humanité », devienne réellement « vivante » s'éprouvant comme la Vie qui s'engendre elle-même.

3. La circoncision

Autrefois fêtée le 1er janvier. Cette fête a disparu du calendrier catholique romain. Que dirait sainte Brigitte de Suède (1303-1373), elle qui avait une grande dévotion au Saint Prépuce, ainsi qu'au « membre sacré » du Christ ?

Non seulement la fête de la Circoncision rappelait l'inscription de la présence de l'Éternel dans un corps sexué, mais aussi dans un corps social, celui du peuple juif qui, depuis Abraham, pratique la circoncision comme signe de l'Alliance avec Dieu.

La sexualité, en effet, comme le rappelait Rozanov[1], est plus proche de Dieu qu'aucun autre élément du composé humain, plus que la raison et l'intuition, considérées par certaines anthropologies comme des « qualités divines » ; la sexualité est proche de la Vie et c'est à travers elle que YHWH, l'Être qui est ce qu'Il est, donne et communique Sa vie. C'est un organe créateur, qui mérite d'être vénéré, consacré, circoncis, ce que semblaient bien avoir compris sans pudibonderie les mystiques du Moyen Âge. On aurait tendance à les « suspecter » aujourd'hui, eux qui ne font pourtant que rappeler la tradition patristique : « Tout ce qui n'est pas assumé n'est pas sauvé. » Le sexe non assumé ne sera pas déifié, il sera exclu du Temple, on ne le reconnaîtra plus comme un des lieux privilégiés de la Présence divine. Exclure la circoncision du calendrier, c'est nier l'histoire et la naissance juive de Jésus, c'est aussi chasser le sexe de l'enceinte sacrée.

L'homme qui est né de Dieu (Noël) sait reconnaître Sa Présence dans toutes les dimensions de son être. Le sexe doit être de la « fête », sinon il ne sera pas divinisé, et que deviendra-t-il, si ce n'est un « péché, une cause de tourment », un « oublié de l'Être », livré au vice et au néant ?

Curieusement, l'Église catholique romaine a remplacé cette fête par une fête dédiée à Marie ou à Notre-Dame-de-la-Paix. Or, il n'y a pas de paix qui ne soit acceptation de notre « entièreté » (sens du mot *shalom*), il n'y a pas d'autre virginité que celle donnée par amour.

4. Épiphanie

Je ne sais pas comment les Éthiopiens fêtent l'Épiphanie à Jérusalem, mais en Éthiopie, c'est la grande fête. Épiphanie veut dire « manifestation de la lumière ». Cette épiphanie de la lumière de Dieu dans l'homme, certains orthodoxes la reconnaîtront le jour de la Nativité, d'autres le jour du baptême

du Christ, ou encore aux « noces de Cana », où saint Jean nous dit que, là, « Il révéla Sa gloire ». C'est, en effet, le premier miracle de Yeshoua, la première manifestation de la présence de Dieu en l'homme : « l'eau est changée en vin », le quotidien est transformé en allégresse. La matière est un nid pour la lumière, les relations humaines (il y eut des noces à Cana) peuvent être des relations non de concurrences ou d'affrontements, mais des relations de partage et de joie. Si nous invitons le Logos, l'Imagination créatrice à nos noces, le vin ne manquera pas, et le meilleur sera pour la fin… (Jn 2).

Les Éthiopiens célébreront davantage le baptême du Christ, celui-ci descend dans les eaux du Jourdain pour être baptisé par Jean (*baptizai* veut dire « plongé dans l'eau »). Alors, « le ciel s'ouvrit et l'Esprit saint telle une colombe descendit sur lui et du ciel une voix se fit entendre : Tu es mon fils, aujourd'hui je t'ai engendré » (Lc 3, 21-22). C'est vraiment l'épiphanie, la Révélation de ce qu'on appellera plus tard « la Trinité ».

À l'homme qui descend dans ses profondeurs, qui fait retour sur lui-même (sens du mot « pénitence »), il sera donné de voir « le ciel ouvert », c'est-à-dire d'entrer dans la relation ciel-terre, matière-esprit, fils-père, découvrir qu'« aujourd'hui », dans le présent, la Vie nous engendre sans cesse, et c'est comme le vol d'une colombe qui respire en nous, un Souffle (*Pneuma* : Esprit) qui nous élargit. Il vient de l'Infini et il retourne à l'Infini.

L'homme est cet instant entre deux infinis. Quand les soufis disent que « l'homme est le fils de l'instant », n'est-ce pas cette épiphanie qu'ils célèbrent ? La vie s'engendre elle-même dans un corps qui en prend à chaque instant davantage conscience, qui « l'éprouve » comme une « filiation divine », c'est-à-dire comme une relation non seulement cognitive ou vitale, mais aussi affective avec sa propre Source (que Yeshoua appellera « Son Père » et « Notre Père »).

5. La fête de la Transfiguration

La Transfiguration est aussi une épiphanie ou une théophanie puisque dans le corps humain du Christ, c'est la Présence même de « Je Suis », l'Être qui était, qui est et qui vient qui se révèle ; Moïse et Élie, représentant la Loi et les prophètes, attestent qu'il est bien l'Envoyé, la manifestation de YHWH (cf. Lc 9, 25-36).

Il faudrait méditer longuement cet Évangile et voir comment il décrit très précisément l'itinéraire initiatique de l'homme vers la lumière, à travers la distance (l'écart) à l'égard du quotidien, la montée et son symbolisme, l'ouverture du regard à la vision de « Celui qui est » (leurs yeux deviennent capables de le voir tel qu'Il était, nous dit la liturgie byzantine), l'expérience de la lumière qui nous aveugle et nous jette dans la poussière, la tentation de vouloir retenir, s'approprier l'expérience (« plantons ici trois tentes ») et enfin l'ombre au cœur de la lumière, puis le retour dans la vallée.

Chacune de ces étapes décrit bien la voie de la *métamorphosis* ou Transfiguration à laquelle les Pères du désert et l'Église orthodoxe actuelle sont tellement attachés. Les Latins n'y verront qu'une étape vers la Passion. Ainsi, à Jérusalem c'est davantage chez les orthodoxes qu'on comprendra le sens profond de cette fête, qui est l'annonce de la Résurrection du Christ et de notre propre résurrection – rappel que nous sommes de la poussière et que nous retournerons à la poussière mais aussi et surtout que nous venons de la lumière et que nous retournerons à la lumière.

L'importance donnée à une fête plutôt qu'à une autre va évidemment influencer le climat des Églises qui la célèbrent. Les franciscains à la suite de l'Église latine privilégieront davantage à Jérusalem les fêtes qui rappellent l'agonie, la flagellation, le chemin de croix qu'a dû vivre le Christ avant de « retourner vers le Père ». Tous les vendredis ce sont eux qui honorent avec foi et ferveur la Via Dolorosa ; mais si la souffrance n'est pas transformée, « transfigurée » par l'amour et la conscience, à quoi bon ? Passion et Transfiguration ne sont pas à opposer.

La Via Dolorosa peut devenir une impasse, elle conduit au tombeau (Sépulcre) et non à la Résurrection (Anastasis). Elle fait de Dieu un Dieu qui aime la souffrance et non un Dieu qui nous en délivre (un Dieu Sauveur).

Quelquefois, à Jérusalem, on peut ressentir que le Dieu de certains membres de l'Église catholique romaine n'est pas le Dieu de la grande tradition catholique orthodoxe (l'Église indivise du premier millénaire). L'oubli de la transfiguration, comme l'oubli de la circoncision et de la Passion, donnerait au Christ un visage au regard « éborgné » soit de son œil de chair, soit de son œil de lumière.

6. Passion – mort – résurrection : la Pâque du Christ

« La fête des fêtes », pour les chrétiens, c'est la Pâque du Christ. Elle est célébrée dans le Saint-Sépulcre et autour de lui par les différentes communautés, orthodoxe, latine, copte, arménienne, éthiopienne et syrienne.

La Pâque commence le jeudi soir où sont commémorés le lavement des pieds et le dernier repas que Yeshoua prend avec ses disciples, le lavement des pieds rassemblant les membres de chaque communauté autour de leur évêque ou de leur patriarche. Celui-ci, sans se dévêtir de ses habits somptueux ni quitter sa tiare ou sa couronne, lave les pieds de douze de ses prêtres (généralement archimandrites). C'est un moment spectaculaire que la foule amassée sur les parvis du Saint-Sépulcre paraît particulièrement apprécier, même si le sens profond du geste semble effacé par la présence du faste déployé…

« Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Car c'est un exemple que je vous ai donné, pour que vous fassiez, vous aussi, comme moi j'ai fait pour

vous.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que celui qui l'a envoyé. Sachant cela, heureux êtes-vous, si vous le faites » (Jn 13, 13-17).

Nous sommes toujours sur un chemin de divinisation. Accueillir la présence de l'Être en nous-même, ce n'est pas développer une volonté de puissance et de domination, mais découvrir notre capacité à servir « car il y a plus de bonheur à servir qu'à être servi, à donner qu'à recevoir ». Le geste du lavement des pieds n'est pas seulement un geste d'humilité, c'est aussi un geste de révélation. Si le Dieu qu'incarne Yeshoua le *Messiah* est Amour, il ne peut pas nous regarder « de haut », il nous regarde « d'en bas », il se met à nos pieds, non d'une façon servile, mais pour nous remettre debout.

Les pieds de l'homme, avant de se remettre « en marche », ont sans doute besoin d'être lavés. Les pieds symbolisent l'enfant en chacun de nous (cf. le jeux de mots entre *païdos* (enfants) et *podos* (pieds) – pédagogie et podologie). Cet enfant est souvent malade, mal aimé ou non désiré, il a besoin d'être guéri ; l'Amour guérit d'abord l'enfant en nous. Par ce geste de « confirmation affective », il nous reconstruit. À partir de cette certitude ou de cette foi que « nous sommes aimés » si ce n'est de nos parents ou de notre entourage, de l'Être qui nous donne l'être, les disciples peuvent se remettre en route et affronter les épreuves qu'Il leur avait annoncées.

Ce geste du lavement des pieds, remis en scène chaque Jeudi saint, rappelle aux chrétiens que « l'homme-divinisé » n'est pas le surhomme, ou un homme tout-puissant, mais un serviteur – « apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur » – et que c'est avec cette douceur et cette humilité qu'il doit faire face au « mal » et à la souffrance injuste, s'il veut en être « délivré » ou « sauvé ».

Ce n'est pas, en effet, les souffrances du Christ qui nous « sauvent » mais la façon dont il les affronte ; c'est ainsi qu'il nous « montre le chemin ».

Le Vendredi saint nous indique comment Yeshoua porte sa croix, comment il « sauve l'humanité ». La croix pour les anciens est « le grand livre de l'art d'aimer ». Le grand livre de l'homme ouvert aux quatre vents.

Sa « non-résistance » au mal et aux « méchants » peut nous sembler incompréhensible. N'est-ce pas, pourtant, la seule façon de ne pas rajouter de la violence à la violence, de la souffrance à la souffrance ? Son comportement est celui de la compassion incarnée, qui prend sur soi la violence, non pour s'y complaire, mais pour la transformer.

À aucun moment, il ne se laisse emporter par elle : « Ma vie on ne me la prend pas, c'est moi qui la donne. » Il ne se fait pas « objet » de l'injustice et de la souffrance, il demeure Sujet : « Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. » Ce n'est pas là une parole d'être soumis aux circonstances, mais une parole de Sujet, de Seigneur. Il « sauve » Son « humanité » dans des circonstances où nous ne pourrions que la perdre, il sauve l'essentiel de ce qui rend un être humain vraiment humain : la conscience et l'amour – on ne

trouvera dans les Évangiles nulle apologie de la souffrance, mais peut-être le moyen de la transfigurer, en tout cas, l'exemple de Celui qui la transfigure, Celui qui fait de l'impasse un chemin, de l'échec une victoire.

N'est-ce pas là un des aspects essentiels du christianisme ? L'échec – d'une prédication, d'un amour, d'une œuvre – n'est pas le dernier mot, c'est une Pâque, un « passage ». La mort elle-même n'est pas le dernier mot, elle est le passage obligé, sans doute, vers une vie plus haute ou plus simple, éternelle. Le lieu même de ce passage, c'est le vide, le vide du tombeau.

Les Latins, dans leur liturgie, oublient parfois ce temps du « vide ». Ils passent trop vite du Vendredi saint au dimanche de Pâques, ils oublient ce que les orthodoxes appellent « le grand samedi » ou le « shabbat des shabbats », le jour du grand repos… C'est de ce vide et de ce repos que doit naître la « vie nouvelle », quand toutes les autres formes de vie ont été épuisées au feu de la passion et de la patience.

Le jour du Samedi saint est aussi pour la tradition le jour de la « descente aux enfers », la descente non seulement dans les profondeurs de l'inconscient personnel mais aussi de l'inconscient collectif – là où demeurent nos mémoires ancestrales. Il s'agit de « sauver » la mémoire de l'humanité en nous, de l'accepter ; sans cette acceptation ou intégration, il n'y a pas de silence, il n'y a pas de repos, nous ne toucherons pas le fond, le vide de notre tombeau.

La vigile pascale nous rappelle, dans chacune des traditions chrétiennes présentes à Jérusalem, l'importance de ce « passage par le vide », symbolisé par le Samedi saint. Ce n'est que de ce vide que peut naître la flamme du Ressuscité. Si le Christ n'est pas vraiment mort, il n'est pas vraiment ressuscité. S'il est vraiment mort, s'il a touché la vacuité de sa nature humaine, sa nature divine peut alors se révéler.

L'Évangile de Philippe nous dit que Yeshoua était « déjà mort avant de mourir », Il était déjà ressuscité, c'est-à-dire éveillé à Sa vie éternelle ; mais il fallait que cela soit manifesté dans l'histoire d'un corps enseveli, mis au tombeau, et ressuscité le troisième jour.

Nous connaissons mal le processus par lequel un corps de matière devient un corps de lumière, comment s'effectue ce « passage sur une autre longueur d'onde » pour employer les termes de E. Kubler Ross. Mais toujours est-il que celui qui était mort et enseveli se rend présent à ses disciples dans une corporéité subtile, capable, d'après les témoins, de transgresser les lois et les limites des corporéités ordinaires.

Cet événement pour les chrétiens signe la victoire de l'Amour sur la mort, ce n'est pas pour eux la violence, la bêtise, l'absurde qui auront le dernier mot. *Christos anesti* : le Christ est ressuscité, Il est vraiment ressuscité, chanteront-ils tout au long de la vigile pascale. Leurs célébrations déborderont dans la ville, y semant pour quelques jours des œufs rouges et multicolores, mais surtout des gestes d'amitié et une véritable allégresse.

C'est là, en effet, pour eux, le sens de Jérusalem et de tous les

pèlerinages humains : la révélation que notre « Être pour la mort », à travers la conscience et l'amour (l'évangile incarné) est devenu un « Être pour la Résurrection ». S'il y a sans doute en nous une pulsion de mort « fatale », il y a aussi en nous une pulsion de mort « pascale ». C'est la joie qui sera la plus forte, la vie éternelle sans cesse recommencée.

La fête de Pâques n'est pas célébrée dans toutes les Églises avec la même intensité, quelquefois elle s'éloigne même du mystère qu'elle évoque et se réduit à un échange de nourriture, à des œufs en chocolat, des lièvres ou lapins de Pâques, à des cloches qui se remettent à sonner ou à des jours de congés : « vacances de printemps ». Mais il ne faudrait pas l'oublier, le « printemps » fait partie du symbolisme cosmique de la fête : la victoire renouvelée de la vie sur l'hiver, le froid, et toutes « les morts apparentes ».

À l'origine, la date des Pâques chrétiennes coïncidait avec la Pâque juive puisque, selon les Évangiles, c'est lors de cette Pâque que le Christ, « Nouvel Agneau », fut immolé (jeudi), a enduré Sa Passion (vendredi), fut mis à mort, puis enterré (samedi) et ressuscité le troisième jour (dimanche).

C'est à Nicée (325) qu'une controverse s'éleva : « Les uns soutenaient qu'il fallait suivre la coutume des juifs (les judéo-chrétiens), les autres (les "pagano" ou "helléno-chrétiens") prétendaient qu'il fallait examiner exactement le temps, et ne pas s'accorder avec un peuple si éloigné de la grâce des Écritures » (cf. Eusèbe, *Vie de l'empereur Constantin* III, 5).

Ce sont les « pagano » ou « helléno-chrétiens » qui l'emportèrent, pour mieux différencier les événements célébrés sous le même nom de Pâques (Exode des Hébreux pour les uns, Résurrection du Christ pour les autres). Par ailleurs, les catholiques orthodoxes utilisent toujours le calendrier julien tandis que les catholiques romains utilisent le calendrier grégorien ; tous les chrétiens ne vivent pas dans le même « temps » liturgique, l'écart entre leurs Pâques en est le signe. Ne pourrions-nous pas revenir au calendrier des origines, au calendrier cosmique ? Pâques alors correspondrait simplement au premier dimanche qui suit la première lune de printemps et s'il est vrai que ce n'est qu'à l'équinoxe que le soleil éclaire toute la terre et que la pleine lune continue durant la nuit à réfléchir ses rayons, il y a là un beau symbole qui simplifierait peut-être de trop difficiles calculs…

Il y a encore bien d'autres fêtes qui donnent aux quartiers chrétien et arménien de Jérusalem des tonalités et des couleurs changeantes : 39 jours après Pâques, la fête de l'Ascension ; 10 jours encore et c'est la fête de la Pentecôte (déjà évoquée à propos de Chavouot), puis toutes les fêtes consacrées à Marie : sa naissance, l'Annonciation, la Visitation, son Assomption pour les catholiques romains, sa Dormition pour les catholiques orthodoxes, etc.

On pourrait dire que le calendrier chrétien est le plus « saturé de sainteté », puisque chaque jour, en dehors des grandes fêtes, un saint est célébré qui témoigne de son union avec l'Éternel. Les « saints patrons » d'une église, d'un quartier, d'une nation sont particulièrement vénérés et donnent

l'occasion à des fêtes populaires, riches en folklore et en réjouissances.

En comparaison avec ces calendriers « religieux », les calendriers « civils » semblent bien ternes ; ce sont des fêtes d'indépendances, de batailles, de victoires… Ils rappellent davantage l'histoire sanglante, politique et guerrière d'un pays que son ouverture à ce qui transcende son histoire et lui donne un sens.

Calendrier musulman

Le calendrier musulman est basé sur le cycle de la lune (comme le calendrier juif ou le calcul des Pâques chrétiennes), la lune étant le régulateur des actes canoniques car « c'est Allah qui a déterminé les phases de la lune » (Coran 10, 5).

L'observation directe de l'apparition de la nouvelle lune joue un rôle particulier dans la détermination du début du mois et des rites qui lui sont liés comme le jeûne ou le pèlerinage (Coran 2, 185). Le nom même de *Shahr* (mois) aurait initialement désigné en arabe la nouvelle lune, ou néoménie.

L'année compte douze mois : telle est la religion immuable (Coran 9, 36). Sur ces douze, quatre sont sacrés, mais le Coran ne précise pas le nom de ces derniers – il ne mentionne de manière spécifique qu'un seul nom de mois, celui de Ramadan (Coran 2, 185).

N'est-ce pas ce mois qui, plus que tout autre, peut être considéré comme le mois sacré et la grande fête de l'Islam ? Arriver à Jérusalem pendant le mois de Ramadan, c'est découvrir une autre ville. Dans les quartiers musulmans, les activités sont au ralenti, les commerces dans le souk ferment et ouvrent à des heures différentes, les terrasses sont vides, les radios et la télévision diffusent des enregistrements du Coran, les ruelles bruyantes deviennent silencieuses, même les enfants semblent se soumettre à cette ambiance générale de tranquillité. Tout le monde jeûne et il serait mal venu de se promener avec de l'eau ou de la nourriture dans les poches ; forniquer et fumer sont également interdits (cela peut expliquer la nervosité de certains marchands de tapis, qui ne se « sentent » plus en mesure de discuter les prix).

En revanche, dès que le jour est tombé, tout ce qui était interdit est non seulement de nouveau permis, mais peut être consommé avec excès. Les nuits de Ramadan sont des nuits de banquets et de fêtes, de chants et de danses. Quelquefois jusqu'au petit matin où un copieux repas doit être pris avant le lever du soleil. Il ne s'agit donc pas d'un jeûne proprement dit ou d'une abstinence stricte comme le carême chez les chrétiens orthodoxes mais d'un changement d'horaire et de rythme dans la vie quotidienne, les repas du jour étant reportés aux heures de la nuit.

Le jeûne n'est qu'un aspect extérieur du Ramadan. L'important, durant ce mois, c'est de se réconcilier avec ses ennemis, rendre visite aux malades, aller à la mosquée, réciter le Coran et mettre en pratique avec plus d'intensité la Sharia, car il est dit : « Si quelqu'un accomplit son devoir durant le

Ramadan, cela équivaut à soixante-dix devoirs accomplis durant d'autres mois. »

À l'origine, Mahomet n'avait imposé qu'une seule journée de jeûne pour la fête de l'Achoura (le 10 du mois de Maharram, le premier mois de l'année musulmane). Le jeûne d'une journée était calqué sur celui des juifs, le 10 du mois de *tichri* (Yom Kippour), mais lorsque Mahomet se sentit rejeté par les juifs, il changea non seulement la direction de la prière (*qibla*) de Jérusalem vers La Mecque, mais il institua le jeûne au mois de Ramadan. Néanmoins, le jeûne de l'Achoura est toujours respecté dans les différentes communautés musulmanes où il prend des significations différentes. Pour les sunnites, c'est le rappel d'une disposition de Mahomet ; pour les chiites, cette journée de jeûne et de deuil commémore l'assassinat d'al-Husseyn, le petit-fils de Mahomet et fils d'Ali, troisième iman des chiites (tué par les sunnites à Karbala, le 10 octobre 680).

L'essentiel durant le mois de Ramadan, c'est la remémoration de « la descente du Coran » parmi les hommes : « Le Coran a été révélé durant le mois de Ramadan, c'est une direction pour les hommes, une manifestation claire de la direction et de la loi » (Coran 2, 185).

Cette nuit du Destin ou nuit de la révélation coranique est célébrée de la même façon que la nuit de Noël dans la tradition chrétienne. C'est la nuit où le Verbe est descendu, selon la tradition, dans l'esprit « vierge » de Mahomet, comme il était descendu dans le corps, l'âme et l'esprit vierges de Myriam.

Le Verbe pour l'Islam ne se fait pas « chair », il se fait « livre » et ce livre devra recevoir la même vénération que le corps du Christ chez les chrétiens. Ainsi chaque année, la nuit du destin, ou la nuit du décret (*laylat al qadr*), les portes de la miséricorde s'ouvrent généreusement pour répandre les bienfaits divins sur les hommes.

« La nuit du Destin est meilleure que mille mois ! Les anges et l'esprit descendent durant cette nuit avec la permission de leur Seigneur pour régler toutes choses, elle est paix et salut jusqu'au lever de l'aurore » (Coran 97, 3-4-5).

Pour les musulmans, le Coran est le livre ultime, l'ultime révélation, il n'y en aura pas d'autres, car il récapitule et confirme les livres et les révélations antérieures.

Ainsi, à Jérusalem dans les quartiers musulmans, le mois de Ramadan est le meilleur des mois, comme le vendredi est le meilleur des jours et le prophète le meilleur des envoyés, mais il n'est pas encore écrit que ceux qui, par hasard, se trouvent « en ces jours-là » à Jérusalem sont les meilleurs des habitants ou « les meilleurs des touristes »…

À la fin du mois de Ramadan, « la fête de la rupture » (rupture du jeûne *Aïd el-Fitr*) va donner lieu trois jours durant à d'importantes festivités. Bienheureux en effet ceux qui se trouvent là à cet instant, ils seront invités à mettre la main dans le couscous et à savourer de délicieux méchouis. Quant aux loukoums et aux pâtisseries sucrées, heureusement elles sont

accompagnées d'eau fraîche et de thé à la menthe.

À côté de ces grandes fêtes du mois de Ramadan à Jérusalem comme dans le monde islamique, sont encore célébrées trois autres fêtes : la naissance du Prophète (*al-mawlid mouloud*), une fête joyeuse comme on peut le deviner. C'est la naissance de l'« homme parfait », du « Khalife », c'est-à-dire du représentant de Dieu sur la terre, dont chaque musulman doit imiter les vertus.

Il y a aussi la fête du voyage nocturne de Mahomet (*laylat al miraj*) où les musulmans sont invités à le suivre dans son « ascension » à travers les divers états de conscience ou niveaux de réalité symbolisés par les prophètes qui l'ont précédé vers la pure Conscience ou l'ultime Réalité : Allah – Dieu lui-même… (voir *Miraj*).

Enfin, « la grande fête d'Aïd el-Kébir » (*Aïd el-Adha*) qui est célébrée à La Mecque au cours du pèlerinage et, en même temps, dans tout le monde musulman et particulièrement à Jérusalem (le 10 du mois de *dhou al-hijja*, le dernier mois du calendrier musulman). La bête sacrifiée est généralement un mouton ou un bélier mais parfois aussi un chameau. (C'est à Siwa, dans le désert égyptien, que j'ai entendu parler pour la première fois du sacrifice du chameau.) Cette bête est donc partagée avec la famille, les amis, les pauvres.

En Arabie Saoudite, les animaux sacrifiés sont ensuite congelés et envoyés dans le monde entier pour être distribués aux pauvres.

À Jérusalem, l'odeur de la ville est alors celle d'une immense boucherie, et lorsque les viandes sont grillées on peut imaginer ce que pouvait être l'odeur du Temple durant les sacrifices. Pour Brigitte Bardot, Aïd el-Kébir est considéré comme un « véritable holocauste, un meurtre des saints innocents, commis en toute impunité annuellement sans la moindre culpabilité et le soutien légal des nations ».

Concernant l'origine du sacrifice, comme pour la plupart des éléments cultuels de l'Islam, « on se trouverait en présence d'une tentative qui était probablement inédite de s'approprier, au nom de la croyance nouvelle, le rituel grand bédouin extérieur à La Mecque qui se terminait par le sacrifice de Minâ. La présence d'un rite aussi puissant à proximité immédiate de la cité mecquoise ne permettait vraisemblablement, ni de le laisser à lui-même, ni de l'ignorer. Il ne restait dès lors qu'à l'annexer à la religion nouvelle » (J. Chabbi, *Le Seigneur des tribus*, 1997, Noêsis).

Aïd el-Kébir, pour la majorité des musulmans, est l'occasion de se remémorer la foi d'Abraham qui était prêt à immoler son fils (son premier-né, donc Ismaël), mais Dieu arrêta son geste et, à l'enfant, fut substitué un animal :

Mon Seigneur !
Accorde-moi un fils qui soit juste.

Nous lui avons alors annoncé une bonne nouvelle :
la naissance d'un garçon, doux de caractère.

Lorsqu'il fut en âge d'accompagner son père,
celui-ci dit :

« Ô mon fils !
Je me suis vu moi-même en songe,
et je t'immolais ; qu'en penses-tu ? »

Il dit :
« Ô mon père !
Fais ce qui t'est ordonné.
Tu me trouveras patient,
si Dieu le veut ! »

Après que tous deux se furent soumis,
et qu'Abraham eut jeté son fils, le front à terre,
nous lui criâmes :
« Ô Abraham !
tu as cru en cette vision et tu l'as réalisée ;
c'est ainsi
que nous récompensons ceux qui font le bien :
voilà l'épreuve concluante. »

Nous avons racheté son fils par un sacrifice solennel.
Nous avons perpétué son souvenir dans la postérité :
« Paix sur Abraham ! » (Coran 37, 100-109)

Le geste d'Abraham, reproduit par les pèlerins à La Mecque le dixième jour du mois du pèlerinage et repris avec eux par toute la communauté musulmane, est interprété comme un geste de foi et de soumission (*islam*) aux ordres d'Allah – l'interprétation de la dimension spirituelle de ce sacrifice familial est rarement poussée plus avant, hormis dans les milieux mystiques.

Peut-on imaginer, comme le ferait Levinas, Ibrahim se penchant sur le visage de son fils, et dans l'acceptation et la vulnérabilité du visage qu'il contemple, il découvrirait le « vrai Dieu », celui de l'éthique, celui qui, à travers les yeux d'Ismaël, lui dirait : « Tu ne tueras pas… », Toi qui es Celui qui est : « Tu ne veux ni sacrifices ni holocauste, le sacrifice qui te plaît c'est un esprit et un cœur brisés » (Ps 5, 18). Comme le vase qui répand son parfum, le sacrifice de l'ego, plus que celui de l'enfant ou du mouton, est le sacrifice qui te plaît et ce n'est pas là perte ou renoncement, c'est l'offrande de ce qui n'est pas à « ce qui est », l'offrande de l'illusion et de l'attachement à la vérité qui demeure. Il n'y a pas d'autre réalité que la Réalité, c'est ce qui se prend pour « autre » que Toi, autre que la Réalité, qui doit être sacrifié. L'ami qui rend visite à l'Aimé ne sera reçu par lui que s'il s'identifie à ce dernier, s'il reconnaît qu'ils ne sont qu'un, car il n'y a pas de place pour deux « moi » (Roumi Matnawi I, 305b) :

« Entre toi et moi, il y a un « c'est moi qui me gêne », c'est lui l'agneau ou le chameau, la « bête », qui doit être offerte, sanctifiée – *sacra facere* : faite sacrée – puisque telle est l'étymologie du mot « sacrifice ».

« Aime celui qui ne cesse pas d'être lorsque toi tu cesses, afin d'être tel que tu ne cesseras jamais d'être » (Abbu Said).

Hegel avait une lecture intéressante du sacrifice d'Abraham : lui, Abraham, doit sacrifier le singulier (« son » fils) pour accéder à l'universel : « son fils unique lui apparaît à certains moments comme quelque chose

d'hétérogène qui altère l'unité pure et il se trouverait infidèle à cette unité dans l'amour de son fils » (*L'Esprit du christianisme et son destin* précédé de *L'Esprit du judaïsme*, Vrin, 2003, p. 41-43).

N'est-ce pas le message du Livre, qu'il s'agisse du Coran ou de la Genèse : « Ne sacrifie pas », ne sacrifie pas le singulier, le particulier, au nom de l'universel ? Ne sacrifie pas le multiple, la diversité au nom de l'Un ou de l'Unique, ne sacrifie pas l'ego au nom du Soi, ne sacrifie pas l'homme au nom de Dieu, ne sacrifie pas la sensibilité au nom de l'esprit, etc.

Le défi et la mission de l'homme ne sont-ils pas plutôt de tenir ensemble le singulier et l'universel, la diversité et l'unicité, l'ego et le Soi, le sensible et le spirituel ; il n'y a rien à sacrifier, tout est à bénir et à remettre à sa place dans le Tout. Seule l'union des contraires, l'unité des opposés, est le Réel. Ne rien sacrifier du Réel, c'est reconnaître que Tout est Dieu et on revient ainsi à la *Shahada* et à l'Évangile : « Il n'y a pas d'autre Réalité que la Réalité », « Tout est par Lui, sans Lui rien n'existe », en Lui tout est vie, replacer toutes choses en Lui – voilà l'offrande, le sacrifice qui Lui plaît et qui fait toutes choses « vivantes ».

La fleur ne « sacrifie » pas son parfum, elle le donne et ce n'est ni un effort, ni un acte indépendant d'elle-même, c'est sa nature. Parfois ce n'est pas seulement l'odeur des viandes grillées, des enfants ou des soldats sacrifiés que l'on respire à Jérusalem, c'est l'offrande de la rose et le chant pur du jasmin…

Cantique des cantiques

Le Cantique des cantiques est un long poème de 117 versets[2]. Il fait partie des *Ketuvim*, c'est-à-dire des écrits de Sagesse (les Psaumes, les Proverbes, Job, Ruth, les Lamentations, l'Ecclésiaste, Esther, Daniel, Néhémie, etc.) qui, à la suite de la Torah et des Prophètes, constituent la Bible.

Rabbi Akiba déclarait que si tous les livres de la Bible sont saints, le Cantique des cantiques l'est doublement ; mais comme tout ce qui est saint (selon l'étymologie même du mot « saint » = séparé), le Cantique demeure difficile d'accès.

Semblable au Buisson ardent, on ne l'aborde pas sans ôter d'abord « ses sandales de peau », c'est-à-dire sans changer son regard et son attitude, car dans ce buisson de mots exotiques brûle un feu singulier autant qu'universel…

Une ancienne tradition d'Israël enseigne qu'au Sinaï Dieu parla une fois, mais que les 600 000 auditeurs – au pied de la montagne – entendirent 600 000 discours !

Un autre principe de l'exégèse hébraïque veut que chaque verset biblique ait soixante-dix sens… Cela est particulièrement vrai du Cantique des

cantiques. On pourrait écrire un énorme volume sur l'histoire de ses commentaires : peu de livres ont été en effet davantage lus, traduits et commentés.

Le targum, le midrash, les textes rabbiniques, des plus anciens aux plus modernes, ne voient dans le Cantique rien d'autre qu'un exposé de l'histoire d'Israël dans ses trois grands actes : la sortie d'Égypte et la période biblique jusqu'à la destruction du Temple, l'Exil, et enfin la Rédemption messianique.

Pour le Zohar[3], le Cantique des cantiques constitue le résumé de toute la Bible et de toute l'œuvre de la Création, le résumé du mystère des patriarches, de l'esclavage en Égypte et de la délivrance d'Israël, celui du Cantique chanté lors du passage de la mer Rouge : il est le résumé du Décalogue et de la Théophanie du Sinaï, de tout ce qui s'est passé en Israël pendant son séjour dans le désert jusqu'à son entrée en Terre promise et jusqu'à la construction du Temple.

Il est la synthèse du mystère du Nom sacré d'En Haut. Il est la synthèse de la dispersion d'Israël entre les nations et de sa délivrance.

Il est la synthèse de la résurrection des morts et des événements qui se produisirent jusqu'au jour appelé le shabbat du Seigneur.

Le Cantique des cantiques renferme tout ce qui est, fut et sera.

Tous les événements qui se passeront au septième millénaire – qui constituent le shabbat du Seigneur – sont résumés dans le Cantique. C'est pourquoi la tradition nous dit que lorsqu'un homme se sert d'un verset du Cantique comme d'une chanson profane, l'Écriture s'en plaint à Dieu comme d'un avilissement !

Le mot *Shir*, Cantique, désigne le nombre « un » ; *Shirim*, cantiques, signifie « deux », ce qui fait trois… C'est le mystère de la Coupe des Bénédictions qui doit être saisie de la main droite et passée ensuite de la main gauche.

Le Cantique des cantiques forme la couronne du Roi de la Paix. On y trouve le mystère le plus sublime de l'Infini (*En soph*) et du Char sacré (*Merkaba*).

En unissant le roi David aux Patriarches, on obtient le nombre quatre, qui est celui du mystère du Char sacré d'En Haut… « C'est le mystère de toute la foi et la synthèse du Char de la Paix qui se connaît lui-même, mais qui n'est pas connu et que nul ne peut concevoir. »

L'exégèse chrétienne interprétera le Cantique des cantiques à la lumière de la Révélation particulière qu'elle a reçue par la vie et les paroles de Jésus de Nazareth.

L'union du Bien-Aimé et de la Bien-Aimée symbolisera l'Union du Christ et de l'Église, ou encore, chez des mystiques comme saint Jean de la Croix ou Thérèse d'Avila, l'union de l'âme et de son Dieu.

Plus récemment (particulièrement au XIXe siècle), on a donné du

Cantique des interprétations plutôt naturalistes où la physiologie l'emporte sur les chiffres de la mystique.

L'allusion aux seins et aux cuisses de la Bien-Aimée, cela suffit à en faire un poème purement érotique : « Rien d'autre que la passion d'un pâtre et d'une bergère[4]. »

« Je vois le monde tel que je suis », disait Paul Eluard. Chacun lit le Cantique de façon unique ; l'intensité de la lumière qu'il en reçoit dépend de la capacité et de l'ouverture de son regard.

Ces différentes interprétations se complètent pourtant plus qu'elles ne se contredisent, comme un tableau de Chagall : on peut le tourner dans tous les sens, tous les sens sont vrais. Chacun apporte son regard pour plus de clarté. La confusion commence lorsqu'une interprétation s'affirme comme étant « la seule recevable ». Alors, les 600 000 chants deviennent 600 000 discours. On ne s'entend plus. La parole qui était d'abord louange devient argument, polémique, avant de tomber en lettres mortes.

L'écriture n'est pas la parole entendue par le poète. Elle n'est que son écho… L'écho est riche parfois, comme dans le Cantique, mais ce n'est qu'un écho.

Il faut savoir les limites du poème ; il est loin du baiser. L'Écriture se tient là, en souvenir du Souffle, témoin de l'Haleine.

Ce qui a fait naître le Cantique reste intraduisible. Et c'est là pourtant qu'il faut retourner.

À l'aide de ces pauvres mots, de ces quelques rythmes, retrouver l'expérience du prophète, du poète, son Amour, sa déchirure, sa joie…

Et pour cela, il ne suffit pas d'un peu d'intuition et de beaucoup de dictionnaires.

De même que le « le Credo n'appartient qu'à ceux qui l'ont vécu » (Philarète de Moscou), le Cantique n'est compréhensible qu'à ceux qui le vivent.

« Connaître », dans le sens biblique, c'est « ne faire qu'un avec… » : « Adam connut Ève, sa femme… », ou encore comme le disait Claudel : connaître, naître-vivre avec…

« Celui qui n'a pas vécu un grand amour, quelle intelligence aura-t-il du Cantique ? Que comprendra-t-il à la Bible, cette histoire d'amour entre un Dieu jaloux et un peuple infidèle ? Que comprendra-t-il au Christ, cet homme que l'Amour écartèle et ressuscite ? »

Plus on avance en profondeur dans le Cantique, plus la lumière se fait obscure…

C'est que l'Amour n'est pas facile. Il ne se livre pas au premier regard. Il ne se raconte pas, il nous déroute et les images les plus hautes, les plus inattendues ne sont là que pour nous couper le souffle, nous changer le cœur.

Plus on lit le Cantique, moins on y trouve de sens, plus on y trouve de « charme »[5].

La Vérité, si elle demeure indissociable de l'Amour, est peut-être ce « charme », au sens magique du terme : Quelque chose qui nous fait vibrer à une autre Réalité, au cœur même de nos réalités les plus quotidiennes.

Le corps de la femme ou la terre d'Israël, souvent pris pour l'objet des symboles, se révèlent eux aussi comme des chemins, des signes et il faut marcher plus loin…

La parole s'effaçait dans le Sens, le Sens lui-même doit céder la place à un Chant pur…

Je vous en conjure,
filles de Jérusalem…
Par les gazelles,
par les biches des champs,
n'éveillez pas,
ne réveillez pas mon amour
avant l'heure de son désir !

Les filles de Jérusalem, selon de nombreux interprètes, ce sont les « nations » qui, un jour à venir, aux temps messianiques, se rassembleront dans la Ville sainte, quand le Souffle du Bien-Aimé inspirera les souffles de Jérusalem la Bien-Aimée…

« Il me baisera des baisers de sa bouche », dit le premier verset. *Nashak* – baiser, en hébreu – veut dire « respirer ensemble », « partager la même haleine ». Malheureusement, *nashak* peut être lu aussi *neshek*. Littéralement, ce sont « les armes » plus que les lèvres ; le baiser peut devenir morsure, il ne s'agit plus alors d'inspirer les nations mais de les dévorer, de nier leur altérité ou de les réduire au « même ».

« N'éveillez pas l'amour avant l'heure de son désir. » Il faudrait peut-être ajouter : n'éveillez pas l'amour avant l'heure de sa maturité. L'Amour (l'amour d'un pays) immature ne sait que mordre et dévorer, les baisers (*neshek*) et le Souffle de sa bouche sont dévastateurs comme la passion (ou la pathologie – *pathé* exprime les deux mots en grec).

L'Amour (l'amour d'un pays) qui a grandi à travers exils et déserts devrait être capable d'accueillir et d'embrasser. Les baisers (*nashak*) et le Souffle de sa bouche devraient inspirer l'harmonie et la paix pour « respirer ensemble », l'haleine du soir, la brise du Vivant, le grand air qui traverse murs et frontières et qui donne à la terre aimée son parfum d'oranges et de myrrhe.

Catholique

À Jérusalem, les chrétiens orthodoxes se considèrent comme « catholiques », c'est ce qu'ils confessent dans le Credo de Nicée-Constantinople.

Catholique au sens de « catholique romain » est considéré comme « hérésie », comportement schismatique, coupé, séparé de la véritable Église,

catholique orthodoxe.

Étymologiquement, le mot « catholique » – *katholikos* – vient de *kat-olon*, « selon le tout ». Il signifie davantage une idée de plénitude que d'universalité. Dire que l'Église est « universelle », ce n'est pas encore dire qu'elle est « catholique ».

La notion de catholicité est importante à comprendre. Par exemple, en ce qui concerne l'interprétation des Écritures, aucun verset ne peut être interprété si ce n'est en relation à la totalité du texte : *kat-olon*.

Un membre du corps ne trouve pas sa place dans le corps, si ce n'est dans sa relation avec « tout » le corps (*kat-olon*).

Une Église ne peut être considérée comme catholique que dans sa relation avec « toutes » les autres Églises (*kat-olon*) qui partagent la plénitude de la même foi orthodoxe (le Credo de Nicée-Constantinople).

Cédron (Kidron)

La vallée du Cédron (Kidron), appelée aussi vallée de Josaphat, entre le mont des Oliviers et la Vieille Ville, est couverte de tombes de structures et d'époques différentes. Avec l'espérance de la résurrection qui se fait jour vers la fin du IIe siècle av. J.-C., la pratique funéraire d'une seconde sépulture avec réinhumation dans les ossuaires apparaît chez les pharisiens : ceux-ci croyaient également que la résurrection commencerait à Jérusalem, puisque le jugement de Dieu se situerait dans la vallée de Josaphat (Jl 4, 1-14 et Za 14, 9-21). Tout juif pieux voulut alors que son corps reposât sur le mont des Oliviers. La tradition se perpétua chez les judéo-chrétiens. Les musulmans, par la suite, voulurent eux aussi être enterrés à proximité de la Porte Dorée puisque, selon eux, c'est le chemin qu'empruntera le Messie Jésus, au jour du Jugement.

La tombe des Beni Hézir est un complexe funéraire formé de salles souterraines, creusées dans l'escarpe orientale du Kidron. La façade de l'une d'entre elles, qui appartenait à une famille sacerdotale contemporaine des Maccabées, est encadrée de deux colonnes supportant un entablement dorique. Reliée à la tombe des Beni Hézir par un escalier abrupt, la « tombe de Zacharie » est un monument massif détaché du banc rocheux dans lequel elle a été creusée. Elle se présente comme un cube, couronné par une pyramide. Enfin, la Tombe dite « d'Absalom », fils de David, la plus élaborée de ces sépultures, est, elle aussi, en forme de cube, posée sur une base de pierre, décorée de tous côtés de colonnes ioniques. À la différence de la « tombe de Zacharie », la partie supérieure est faite de pierres polies rapportées qui forment un tombeau surmonté d'un cône renversé.

Ce tombeau d'Absalom est un lieu que j'affectionne particulièrement à Jérusalem. Il me plaît d'imaginer que c'est près de la sépulture de son fils que David découvrit, à partir de sa propre paternité, la paternité de YHWH, Adonaï, son Dieu. Le tombeau d'Absalom est-il le lieu où la notion de « Dieu Père » fut inventée ? Toujours est-il que dans l'Orient ancien, au deuxième et troisième millénaire avant Jésus-Christ, il arrive que la divinité soit invoquée sous le nom de Père – « Père Gracieux et Miséricordieux dans la main de qui repose la vie de tout le pays[6] » – mais cela est assez rare. De même, dans le « Premier Testament », Dieu n'est désigné comme « Père » que quatorze fois. Il est le « père d'Israël », « père des tribus », il n'est pas encore « Notre Père ».

À quel moment de l'histoire d'Israël la relation avec l'origine va-t-elle devenir plus « subjective » et empreinte non seulement de vénération et de crainte, mais aussi d'affection et de tendresse, relation qui ne sera pas seulement celle d'un « effet » avec sa cause première, ou d'une créature avec son Créateur, mais celle d'un fils à l'égard de son père ?

Quand fut « inventée » la paternité de Dieu ? Ou plus exactement le concept de paternité pour évoquer la Présence qui nous fonde ? Sans doute vers les années 1010 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'époque du roi David, quand, pour la première fois, furent rassemblés et mis par écrit des textes de la tradition orale pour constituer ce qu'on appellera plus tard la Bible.

Quelle est l'expérience qui va faire passer la conscience d'Israël du

« Dieu de nos pères » à « Dieu notre père » ? Qu'est-ce qui permettra aux scribes qui ont déjà rédigé le deuxième livre de Samuel de faire dire à Dieu à propos de David : « Je serai pour lui un père, il sera pour moi un fils » (2 S 7,14) ?

C'est la première fois qu'on se représente YHWH comme étant capable d'une relation d'intimité avec un homme.

Que s'est-il passé ?

David, le Roi-Messie, a tout simplement découvert lui-même sa paternité. Absalom, son fils révolté, tué pas ses propres soldats, demeure toujours son fils. La paternité lui apparaît comme un état absolu et non comme un état conditionnel. Le père d'un fils ou d'une fille ne saurait cesser de l'être.

Même si mon fils me renie ou que je renie mon fils, je ne cesse pas pour autant d'être son père et il ne cesse pas pour autant d'être mon fils, quels que soient ses actes et quels que soient les miens.

Si un père renie ses enfants, il est le père d'enfants reniés, mais il est toujours leur père… Cet absolu, David va le vivre dans son corps avec son fils Absalom. Absalom, le fils terrible qui voulait tuer son père et prendre sa place, tuer aussi ses frères et ses sœurs pour être seul à régner, considéré par tous comme l'« ennemi du peuple d'Israël », un danger pour la nation, qu'il faut donc mettre hors d'état de nuire.

David va demander à Joab de détruire l'ennemi du peuple, celui dont la violence menace non seulement sa personne, sa famille, mais l'avenir de la nation qui commence à se rassembler autour de lui.

Joab s'exécute, remporte bientôt la victoire et il vient l'annoncer à son roi : *« "Que Monseigneur le roi apprenne la bonne nouvelle. Yahvé t'a rendu justice aujourd'hui en te délivrant de tous ceux qui s'étaient dressés contre toi." Le roi demanda au Kushite : "Tout va-t-il bien pour le jeune Absalom ?" Et le Kushite répondit : "Qu'ils aient le sort de ce jeune homme, les ennemis de Monseigneur le roi et tous ceux qui se sont dressés contre toi pour le mal !"*

« Alors le roi frémit. Il monta dans la chambre au-dessus de la porte ; il parlait ainsi tandis qu'il s'en allait : "Mon fils Absalom ! mon fils ! mon fils Absalom ! que ne suis-je mort à ta place ! Absalom mon fils ! mon fils !" On prévint Joab : "Voici que le roi pleure et se lamente sur Absalom." La victoire, ce jour-là, se changea en deuil pour toute l'armée, car l'armée apprit ce jour-là que le roi était dans l'affliction à cause de son fils. Et ce jour-là, l'armée rentra furtivement dans la ville, comme se dérobe une armée qui s'est couverte de honte en fuyant durant la bataille. Le roi s'était voilé le visage et poussait de grands cris : "Mon fils Absalom ! Absalom mon fils ! Mon fils !" » (2 S 18, 31-32, 19, 1-5).

Que vient de vivre le roi David ? Son fils est toujours son fils. Il est « un traître, un criminel, mon ennemi… mais je suis toujours son père ».

Cette expérience de paternité inaliénable va le faire réfléchir et faire

réfléchir les théologiens qui sont avec lui – les rédacteurs du texte – sur cette « qualité d'Être » à laquelle son cœur et ses entrailles participent. La réflexion des penseurs de l'époque est à l'inverse de celle de nos contemporains, qui verraient aussitôt dans la « paternité de Dieu » une projection dans le ciel de la paternité humaine de David.

Pour eux, c'est exactement le contraire. Si David est capable d'une telle paternité, c'est que la « paternité en soi » existe, sinon, comment un homme en serait-il capable ? La Source de la paternité inconditionnelle qu'exprime David existe dans « l'Être qui est ce qu'Il Est » (YHWH). Dieu ne peut pas être moins que ce qui se manifeste dans ses créatures, donc « Dieu est père » et les prophètes pourront lui faire dire : « Ephraïm est-il donc pour moi un fils si cher, un enfant tellement préféré ? car après chacune de mes menaces je dois toujours penser à lui et mes entrailles s'émeuvent pour lui et pour lui débordera ma tendresse – oracle de YHWH » (Jr 31, 20).

Cette prise de conscience de David et de son entourage donnera naissance à de nombreux psaumes où YHWH n'apparaît plus seulement comme le Tout-Puissant – Créateur – Justicier et Maître des Mondes, mais comme ayant en lui une qualité d'Être qui est la paternité, et cette paternité est comme « le secret de Dieu » que Yeshoua le Nouveau « Roi-Messie » (*Christos*) aura lui aussi à transmettre.

« Comme est la tendresse d'un père pour ses fils, tendre est YHWH pour qui est attentif, il sait de quoi nous sommes pétris, il se souvient que poussière nous sommes » (Psaumes 103).

Anthropomorphismes ?

Est-ce Dieu qui est un anthropomorphisme créé par l'homme ? Ou est-ce l'homme qui est un anthropomorphisme créé par Dieu ? Tout dépend où on place l'origine de l'être. L'homme est-il l'origine de l'Être, ou l'Être est-il l'origine de l'homme ?

Comme, de toute évidence, l'homme semble incapable de créer son propre souffle (il peut seulement l'entretenir ou le supprimer, il ne se « donne » pas l'être ni la vie lui-même), il serait sans doute honnête de dire que c'est l'homme qui est une forme et une manifestation de l'Être (littéralement : un anthropomorphisme) et que la paternité (et la maternité) dont un être humain est capable est un écho (une manifestation, une participation) de celle qui se trouve à l'origine de l'Être même, dans cette « donation d'être », disent les phénoménologues.

Toujours est-il que l'invention ou la reconnaissance de la notion de paternité pour évoquer l'Absolu va être conduite à son comble, par l'expérience et la prière de Yeshoua.

Plus de soixante fois, dans les Évangiles, Yeshoua va appeler « son Dieu et notre Dieu » Abba, ce qui littéralement veut dire « papa ». Nulle part dans la littérature juive l'invocation de Dieu avec le mot *abba* n'est attestée.

Chemin faisant, vers le mont des Oliviers, Yeshoua s'arrêtait-il auprès de ce tombeau d'Absalom ? La douleur de David, son ancêtre, réveillait-elle en

lui une douleur plus haute, une blessure plus profonde ? Celle de Celui qu'Il appelait Abba, YHWH, son Père et notre Père, lorsque Celui-ci, tourné vers ses « fils et ses filles », éprouvait que Son Amour n'était toujours pas aimé…

Chagall, Marc (1887-1985)

Considéré comme l'un des plus grands peintres juifs de tous les temps, Marc Chagall est très présent à Jérusalem. D'abord par ce chef-d'œuvre qu'est la série de vitraux commandée en 1960 pour la synagogue de la clinique universitaire de Jérusalem par le professeur Myriam Frenad alors présidente de la Hadamah. Chaque vitrail représente une des douze tribus d'Israël. Lors de la cérémonie d'inauguration, Chagall déclara : « Comment est-il possible que l'air de la terre de Vitebsk et des milliers d'années d'exil se trouvent mêlés à l'air et à la terre de Jérusalem […] inversement c'est comme si les mouvements de résistance tragique et héroïque dans les ghettos de la guerre que vous menez ici se mêlaient à mes fleurs, à mes bêtes et à mes couleurs de feu […] comme si les couleurs et les lignes se déversaient de mes yeux comme des larmes. »

Abba Eban, à l'époque ministre de la Culture et de l'Éducation d'Israël, annonça que Jérusalem avait été enrichie par « un nouveau patrimoine de beauté et de grâce ». Les douze vitraux de Jérusalem avec leurs tons magnifiques de bleu, rouge, vert, jaune et pourpre resteront à jamais les joyaux de son œuvre sur verre.

Marc Chagall a laissé encore bien d'autres traces en Israël, plusieurs tableaux au musée de Tel-Aviv, plus trois superbes tapisseries et treize mosaïques à la Knesset. Si bien que plusieurs Israéliens voulurent lui construire un musée à Jérusalem. En 1964, le célèbre architecte suisse Marcus Diener réalisa même un projet de bâtiment.

Chagall préféra avoir son musée dans son pays d'adoption, la France. En 1966, il offrit à l'État français le cycle des tableaux *Le Message biblique* et le *Cantique des cantiques*. On peut les contempler aujourd'hui à Nice au Musée national Message biblique Marc Chagall. À noter également que le corps de Marc Chagall, mort en 1985, fut déposé dans le cimetière catholique de Saint-Paul-de-Vence, malgré l'insistance du grand rabbin Joseph Puisas pour qu'il soit inhumé dans le cimetière juif de Nice. C'est donc parmi les chrétiens que repose l'un des peintres juifs les plus aimés d'Israël – « Je trouve que c'est un manque de sensibilité de la part de sa famille », déclara Teddy Kollek, ancien maire de Jérusalem et ami de Chagall. N'est-ce pas plutôt fidélité à son ouverture d'esprit et à sa liberté souvent affirmées d'aimer tous les peuples qui cherchent Dieu : l'Un, adoré de multiples façons, l'unique lumière, célébrée par de multiples couleurs ?

Ce n'est ni en rabbin, ni en théologien que Chagall lit la Bible. Il n'y

projette ni une loi, ni un système de valeurs ; il laisse plutôt chanter les images et les émotions qu'elle fait naître en lui.

Chagall lit la Bible en poète. Il sait que la Bible est un livre de poésie et qu'il faut être poète soi-même pour bien la comprendre.

Quand le Christ dit qu'il ne faut pas jeter « les perles aux porcs », il a raison. Que feraient-ils, les porcs ?

Ils chercheraient à croquer les perles, ils y chercheraient quelque chose d'utile, de comestible, au lieu de s'éclairer à leur transparence…

Certains exégètes et rationalistes se conduisent parfois comme ces porcs : ils dissèquent l'Écriture, ils y cherchent quelque chose d'utile, de moral et ils oublient la poésie ! Ils oublient la perle précieuse cachée sous sa robe de terre, la perle nue qui est là, non pour donner des explications, mais pour partager sa lumière… et heureux les hommes dont elle ouvre les yeux !

Heureux Marc Chagall ! « Il m'a toujours semblé, dit-il, et il me semble encore que la Bible est la plus grande source de poésie de tous les temps. La Bible est comme une résonance de la Nature ; et ce secret, j'ai essayé de le transmettre. »

Chagall rejoint en cela les spirituels du Moyen Âge qui cherchaient à montrer les correspondances, l'harmonie secrète entre le livre de la Nature, le livre de la Bible et le livre du cœur.

Sa peinture est un beau témoignage de cette harmonie. On y retrouve les grands thèmes bibliques mêlés à l'histoire des hommes dans une nature riche de fleurs et d'animaux.

Chagall trouve ainsi dans la Bible l'écho imagé de son expérience profonde et de ce qu'il voit dans le monde.

La Sacré s'élabore et trouve sa sève dans la distance, dans ces abîmes qui séparent Dieu et l'homme, le créé et l'incréé.

Dans le monde de Chagall, ces distances semblent remplies de bleus et de rouges…

Tout est baigné ou plutôt tout s'illumine dans la Présence. Cette Présence, Chagall s'est refusé de l'enfermer dans un seul Nom. Elle éclaire aussi bien les synagogues que les temples ou les églises qui lui ont demandé des vitraux.

Le rôle du vitrail, c'est de donner des couleurs, de montrer davantage l'invisible lumière.

La peinture de Chagall n'est jamais close, jamais fermée ; décrire les objets ou les sujets qu'elle représente, ce n'est pas la décrire.

En cela, Chagall rejoint les peintres d'icônes – ces bâtisseurs de fenêtres où le visage lui-même est un symbole, une ouverture sur l'Au-delà, toujours Présent, toujours Absent, proche et inaccessible Présence.

On a trop cité la phrase de Malraux : « L'Art est la manifestation du Sacré pour notre temps. » Il y a plusieurs sortes de Sacré, comme il y a plusieurs sortes de folie (celle de Chagall n'est pas celle de Van Gogh, ni celle de Munch). C'est vrai que les artistes cherchent à traduire avec plus ou moins de bonheur la Source sacrée qui les inspire ou les tourmente…

Les peintres contemporains se font particulièrement l'écho de toute une angoisse et d'une exigence qui tendent à montrer la tripe des êtres plus que leurs visages (voir les fœtus « rétractés » de Victor Brauner, les ventres sanglants de Lipschitz, les viscères d'Echarren et surtout les « femmes éclatées » de Vladimir Uzlickovic).

Ce n'est pas sûr qu'il faille chercher chez Chagall une manifestation du Sacré au sens grec, romantique et moderne du terme. On ne trouve pas chez lui ce qu'Otto appelle le Numineux (*horror vacui* ou *le Tremendous*…).

Chagall s'inscrit davantage dans la tradition sémitique où le Sacré ne se sépare pas du quotidien et où la Présence de l'Éternel se manifeste avant tout dans l'histoire.

On dirait plutôt qu'il « désacralise » et, en ce sens, il rejoint les auteurs inspirés de la Genèse qui voyaient dans les étoiles de très beaux luminaires, des créatures et non pas des dieux, comme le croyaient « les païens ».

Le Merveilleux que l'on trouve dans ses tableaux n'est pas celui du magique ou du tragique, mais celui d'une Présence…

qui fait que le chandelier brûle parce que c'est la nuit,

que le crucifix est dans la rue parce que c'est la guerre,

que les chaises fleurissent parce que c'est l'Amour,

et que le poète est endormi parce que l'inspir lui vient des songes… Cette Présence qui mêle les temps (ce qui permet de représenter Moïse avec Jésus, les grandes figures du passé avec les chèvres contemporaines) semble élargir le présent. Par sa simplicité même, elle demeure invisible comme l'air qui se respire – impalpable comme le sang, comme la couleur de notre vie.

Marc Chagall peint la terre comme si elle était sur la lune, c'est-à-dire en état d'apesanteur – tout vole, tout est léger.

Si on se souvient de la théorie de la relativité, on pourrait dire que Chagall voit le monde « à une autre vitesse », il voit la « matière-énergie » en train de rêver. La réalité, pour les physiciens, est ce champ rempli de vibrations sonores et colorées. Rien n'est séparé, tout se tient.

Dans ses tableaux, la chèvre, le violon et l'homme sont sur le même plan. Il les peint ensemble, sans perspective ; sans dominant et sans dominé, comme si le monde était sans frontières, réconcilié.

Dans le Royaume qui vient, il n'y a plus de règnes animal, végétal ou humain qui se feraient la concurrence ; il y a un Roi qui joue et qui peut tirer tout un paysage de fleurs, de vaches et d'enfants du même tube de couleur…

Tous les êtres sont ensemble, mais contrairement à ce que croient certains qui comprennent mal les lois ou les non-lois de la physique : rien n'est mélangé. L'homme, même s'il a des ailes, n'en reste pas moins un homme. La preuve, c'est la barbe qui tombe sur ses genoux… et la chèvre, devenue très familière, n'en a pas perdu ses cornes pour autant…

C'est que Marc Chagall est un poète et, comme tous les poètes, il sait qu'un fil unit tous les êtres et qu'ils se ressemblent tous en ce qu'ils ont d'Invisible, mais chacun a son « grain de beauté », chacun est un visage unique et particulier de l'Unique Vérité.

Et c'est cela qui rend l'Amour si terrible : toutes les femmes sont femmes, mais il n'est pas d'autre Bella que Bella et rien ne remplacera Valentine…

L'image précède la pensée. C'est vrai de l'évolution psychique de l'enfant, c'est vrai aussi de la création artistique.

Il y a d'abord une image, une visualisation, à laquelle il faut donner corps, couleurs ou paroles (si c'est un poème).

Le symbole est une forme particulière et universelle de l'image. Connaître la symbolique d'un artiste, c'est connaître sa pensée et davantage. Les images – les symboles – gardent encore la forme et la couleur de son inconscient ; celui de Chagall est rouge et bleu…

Les symboles qu'on retrouve dans ses tableaux : le coq, la chèvre, le crucifix, la Torah, le chandelier, sont les moins abstraits qui existent. Chez lui, pas de mandalas, pas d'ésotérisme. Une pendule dans la cuisine, cela suffit pour parler du temps.

Il préfère le Crucifié à la croix, à cause de la chair et du sang qui souffrent et qui aiment… Parole incarnée qui raconte mieux la hauteur, la profondeur, la largeur du Dieu vivant. Et le juif tient la Torah, comme on tient sa fiancée ou son violoncelle. Ce n'est pas seulement un Livre, c'est le chant et c'est l'histoire de tout son peuple.

On a dit que la chèvre et le coq étaient des symboles sexuels. C'est plutôt le sexe qui est un symbole de la chèvre et du coq et de tout ce qui ergote et de tout ce qui est en rut dans la basse-cour universelle… Et puis, il faut savoir qu'une chèvre qui vole est aux boucs de la terre ce qu'est la tendresse aux éjaculations mécaniques…

Quelquefois, le chandelier n'a pas toutes ses branches et il n'éclaire rien. Il se tient là, dans la nuit, témoin de la catastrophe, mais il atteste aussi le jour qui vient. Il n'est pas le symbole d'une lumière qui dissipe toutes les ténèbres ; au contraire, il les agrandit, mais il met de la chaleur au cœur de ces ombres.

Chat

Les chats de Jérusalem sont des chats, ni plus beaux, ni plus sauvages que ceux de la Grèce ou d'ailleurs, mais sans en faire des idoles comme en Égypte, les amoureux de Jérusalem les écoutent attentivement : en effet, selon la kabbale, le chat qui miaule prononce assez bien le Nom de YHWH – il énonce les voyelles qui lui manque… Cela aurait confirmé la passion d'André Malraux pour les chats. Dans son livre *Hôtes de passage*, il s'est attaché à découvrir les racines profondes du culte que l'on vouait aux chats dans l'ancienne Égypte. Il paraissait y être parvenu par le détour des religions primitives qui considéraient le Nom sacré comme ineffable.

Dans la tradition juive, seul le grand prêtre avait le droit de le prononcer, une fois l'an, « comme un souffle », couvert par le son des trompettes et les chants de l'assemblée.

Le musée du Louvre possède une momie de chat, Sathi, dont le nom, traduit de l'écriture sacerdotale, signifierait : « Celle qui a l'honneur de prononcer le Nom de la puissante nature. »

On se souvient qu'après la mort de Malraux le 23 novembre 1976, une cérémonie se déroula le 27 novembre dans la Cour carrée du Louvre. On y avait placé la statue hiératique d'un chat égyptien. Mais à quoi bon, quand on n'a plus d'oreilles, écouter un chat qui n'a plus de voix ?

À Jérusalem, chacun le sait : « Mieux vaut un chat vivant qu'un lion mort » et, si les hommes se taisent, si « les pierres crient », les chats…

Chateaubriand, François-René, vicomte de (1768-1848)

Enfant, j'aimais me perdre dans le parc et les couloirs étroits du dernier étage du château de Combourg, m'attarder aussi dans la chapelle un peu triste où Madame de Chateaubriand entretenait sa flamme fragile entre dévotion et dépression. À l'époque, comme Victor Hugo, « Je voulais être François-René ou rien » – heureusement ou malheureusement l'envie est passée, mais je dois reconnaître à Chateaubriand de m'avoir donné le goût de l'imaginaire et du voyage, plus particulièrement de cet « imaginaire d'outre-tombe » qui est le seul grand voyage.

Chateaubriand, que ce soit à Jérusalem, en Égypte ou dans les nombreux pays où il connut l'exil, n'a jamais quitté cet imaginaire dans lequel il recréait le monde, c'est ce qui lui permit de survivre à ce tombeau morose qu'est le pur granit de Combourg, c'est aussi ce qui lui donna une grâce toute littéraire pour évoquer « l'autre sépulcre », celui qui engendra « le génie du christianisme » :

« Parmi les ruines de Jérusalem, deux espèces de peuples indépendants trouvent dans leur foi de quoi surmonter tant d'horreurs et de misères. Là vivent des religieux chrétiens que rien ne peut forcer à abandonner le tombeau de Jésus-Christ, ni spoliations, ni mauvais traitements, ni menaces de mort. Leurs cantiques retentissent nuit et jour autour du Saint-Sépulcre. Dépouillés le matin par un gouverneur turc, le soir les retrouve au pied du Calvaire, priant au lieu où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche est riante. Ils reçoivent l'étranger avec joie. Sans forces et sans soldats, ils protègent des villages entiers contre l'iniquité. Pressés par le bâton et par le sabre, les femmes, les enfants, les troupeaux se réfugient dans les cloîtres de ces solitaires. Qui empêche le méchant armé de poursuivre sa proie, et de renverser d'aussi faibles remparts ? la charité des moines ; ils se privent des dernières ressources de la vie pour racheter leurs suppliants. Turcs, Arabes, Grecs, Chrétiens schismatiques, tous se jettent sous la protection de quelques pauvres, religieux qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. C'est ici qu'il faut reconnaître avec Bossuet, "que des mains levées vers le ciel enfoncent plus de bataillons que des mains armées de javelots". […] Les Perses, les Grecs, les Romains ont disparu de la terre ; et un petit peuple, dont l'origine précéda celle de ces grands peuples, existe encore sans mélange dans les décombres de sa patrie. Si quelque chose, parmi les nations, porte le caractère du miracle, nous pensons que ce caractère est ici. Et qu'y

a-t-il de plus merveilleux, même aux yeux du philosophe, que cette rencontre de l'antique et de la nouvelle Jérusalem au pied du Calvaire : la première s'affligeant à l'aspect du sépulcre de Jésus-Christ ressuscité ; la seconde se consolant auprès du seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles ! »

Chevalier

Jérusalem a vu la naissance de nombreux ordres de chevalerie : les hospitaliers du Saint-Sépulcre, les hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, les Templiers, les chevaliers de Saint-Jacques-de-l'Épée, les chevaliers Teutoniques. La fonction de ces ordres était de spiritualiser par l'ascèse et l'obéissance à une autorité supérieure les instincts guerriers et destructeurs de l'homme ; ils devaient avant tout « servir », servir Dieu et servir les humains, non seulement le roi et la dame comme dans les romans courtois, mais surtout les malades, les pauvres, les démunis, les pèlerins en marche vers Jérusalem.

L'idéal de la chevalerie peut se pervertir dans différentes directions : celle de la puissance (les chevaliers Teutoniques), de la richesse (les Templiers, qui s'appelèrent d'abord « les pauvres chevaliers du Christ »…), de la cruauté, de la mégalomanie, ou de l'irréalisme – les chevaliers ne sont plus alors des serviteurs, à l'image et la ressemblance du Christ, le Maître qui est venu « pour servir et non pour être servi ». Ils se considèrent comme des « seigneurs », des souverains, qui défendent leur territoire, leur trésor, leurs visions de l'homme et du monde, au lieu de partager ce qu'ils ont, et d'anoblir tout ce qu'ils rencontrent.

L'histoire de Jérusalem et de la Terre sainte garde davantage en mémoire le « courage » et les exploits des chevaliers pour dominer les territoires ennemis et annihiler leurs occupants que « le courage » et les exploits intérieurs, pour se dominer soi-même et annihiler les démons qui inspirent l'agression et la violence.

Pourtant le chevalier se définit comme celui qui, pour mieux servir, doit être « maître de sa monture ». Sa monture corporelle d'abord : être maître de ses pulsions et impulsions, être libre à l'égard de ses réactions pour devenir capable d'action véritable, ordonnée au Bien qu'on a choisi de servir.

Sa « monture » psychique ou affective ensuite ; être maître de ses affects, de ses attractions et de ses répulsions, ne plus être l'esclave de ses désirs et de ses attentes, de sa peur et de son ambition. Le chevalier, enfin, doit être maître de ses pensées. Comment prétendrait diriger les autres celui qui ne se dirige pas lui-même, mais est dirigé par ses pensées, ses affects, ses pulsions ? À quoi bon vouloir dominer le monde si on ne se domine pas soi-même ? La véritable guerre sainte n'est-elle pas de lutter contre nos mauvais penchants ? Notre colère, notre tristesse, l'ennemi est intérieur. Peut-être

n'avons-nous pas d'autre ennemi que nous-mêmes ? Lorsqu'il est vaincu, nous découvrons alors qu'il n'y a plus d'ennemis à l'extérieur et que le vrai courage n'était pas de les détruire mais de les aimer.

Ce n'est pas par hasard si le mot « courage » fut inventé au XIe siècle par les chevaliers, ces hommes forts qui ont un « cœur », qui mettent leur force et leur énergie au service de la compassion.

Cet idéal de la chevalerie ne fut sans doute pas suivi par le plus grand nombre, ni dans le christianisme, ni dans l'Islam, qui pourtant a développé lui aussi, à la même époque d'ailleurs, un très haut idéal chevaleresque dont feraient bien de se souvenir nos *djihadistes* contemporains ! Certains disent même que ce sont les mœurs de ces chevaliers arabes (*fatah*) qui influencèrent les chevaliers francs, célèbres pour leur brutalité et la bestialité de leurs mœurs. D'autres disent évidemment le contraire : Saladin était-il le sage chevalier capable de clémence et de mesure dont parlent les chroniques arabes ? Ou le *malik* (roi) sanguinaire qui s'acharne avec une particulière véhémence sur les chevaliers du Temple dont parlent les chroniques franques ?

Toujours est-il que les uns et les autres devraient se souvenir des textes admirables de la Futuwah, c'est-à-dire de l'ensemble des traditions, coutumes, et pratiques qui constituaient le code de la vie chevaleresque au Moyen Âge : *« Parmi les obligations de la Futuwah figurent : la véracité, la loyauté, la générosité, l'excellence du comportement, la noblesse de l'âme, la douceur envers ses frères, la convivialité. Elles consistent à ne pas prêter l'oreille aux bassesses, à éprouver un penchant à faire le bien, à avoir un comportement noble envers ses voisins, à converser avec autrui avec finesse et douceur, à respecter sa parole, à traiter avec bienveillance ceux que Dieu a mis sous notre garde, famille ou serviteurs, à veiller à l'éducation de ses enfants, à prendre exemple sur ceux qui sont plus avancés que nous, à rejeter loin de soi toute rancune, tromperie ou sentiment de haine, à travailler à l'aide de ses frères par son rang et ses biens sans attendre de reconnaissance ou de compliments*[7]*. »*

Pour les musulmans, le chevalier par excellence c'est le Prophète, non seulement parce qu'il était un excellent cavalier qui prenait grand soin de ses montures (terrestres mais aussi célestes – on se souvient de Bouraq, la jument fantastique avec laquelle il accomplit son ascension ou *miraj*), mais aussi par la noblesse de son comportement.

On connaît le célèbre *hadith* où le Prophète dit : « J'ai été envoyé pour parfaire la noblesse du comportement[8] », et on rapporte qu'au moment de la Révélation du verset coranique suivant :

> *Pratique le pardon,*
> *Ordonne le Bien*
> *Et écarte-toi des ignorants* (Coran XII, 199)

l'archange Gabriel est venu trouver le Prophète et lui a dit : « Ô

Mahomet, je t'ai apporté l'excellence du comportement […] [elle consiste en ce] que tu pardonnes à celui qui a été injuste envers toi ; que tu donnes à celui qui te refuse son don ; que tu rendes visite à celui qui s'est détourné ; que tu t'écartes de celui qui fait preuve d'incompréhension à ton égard, et que tu pratiques le bien envers celui qui agit envers toi par le mal[9]. »

D'autres civilisations connurent également cet idéal du chevalier : les samouraïs au Japon, les Kshatriya en Inde… Leur but n'était pas seulement d'assumer la sécurité et la liberté des peuples dont ils avaient la garde, mais d'exprimer par leur comportement la noblesse dont l'être humain est capable ; de même, pour les bodhisattvas ou « héros pour l'éveil » dans la tradition tibétaine.

J'entends encore la voix de Kalou Rimpotché, lors de mon séjour à Karma Ling, disant :

Puissent mon corps, ma chair et mon sang,
tout ce dont je suis constitué
contribuer de la manière la plus appropriée
au bien de tout être sensible
[…]
Aussi longtemps que perdure ce monde
Puissé-je ne jamais avoir
Fût-ce un seul instant
De pensée malveillante envers autrui.

Puissé-je toujours, avec énergie
Agir pour le bien de tous les êtres
Sans relâcher mes efforts devant la tristesse
La fatigue ou d'autres obstacles.

À ceux qui ont faim, qui ont soif
Aux pauvres et aux indigents
Puissé-je naturellement prodiguer
L'abondance à laquelle ils aspirent.

Puissé-je assumer le lourd fardeau
Des terribles souffrances de tous les êtres
et puissent-ils tous en être libérés.

On peut préférer ce type de chevalier qui ne se contente pas de faire des vœux mais qui agit réellement pour le bien-être et l'éveil de tous et de chacun, aux « Don Quichotte », « chevaliers à la triste figure » qui, au nom de la paix, de la démocratie et autres grandes valeurs, se regardent en train de combattre des « géants » qui se révèlent être leurs miroirs : des moulins à vent ou des moulins à paroles ; des mains vides de tout acte concret à l'égard de ceux qui souffrent de la violence.

Les derniers chevaliers à Jérusalem seraient-ils ceux de « la résignation infinie » dont parle Kierkegaard et qu'illustre peut-être, d'une certaine façon, *L'Idiot* de Dostoïevski ?

Le courage pour « le chevalier de la résignation infinie » consiste à endurer le démenti permanent qu'inflige le spectacle du monde à la compassion et à la foi.

Il faut du courage pour ne pas se réfugier alors dans des « rêves » de paix (Don Quichotte) ou « passer à l'acte » dans un geste de colère ou de bravoure désespérée dont on ne mesure pas les conséquences (Achille, Œdipe) ou encore être incapable de toute action tellement on a pesé le pour et le contre : « trop conscient pour agir » (Hamlet).

Le chevalier qu'attend Jérusalem, est-ce le Messie qui viendra d'en haut sur son cheval blanc (voir le livre de l'Apocalypse ou le Kalki des mythes indo-européens) ? Ou l'homme lucide, mais non désespéré, qui ose un acte simple, minime sans doute, contre une détresse concrète, infime ou immense, sans souci, non pas des conséquences, mais de la réussite à ses propres yeux ou aux yeux du monde de cet acte ; le chevalier sans armes et sans bouclier, sans peur et sans haine, vulnérable toujours, mais habité par la force invincible de l'humble amour…

Chouraqui, André (1917-2007)

Parmi tous les amoureux de Jérusalem que j'ai rencontrés, André Chouraqui fut sans doute le plus véhément. Il incarnait l'utopie en marche. Bien que lucide, parfois même désespéré devant la « réalité qui résiste » aux songes les plus beaux, il croyait à l'unité possible et apaisée des pierres, des hommes, des femmes, des chats, des enfants et des fantômes… rassemblés à Jérusalem ; témoin des miracles du passé et des miracles du présent, il ne pouvait douter des miracles de l'avenir, comme il le dit dans son prologue à *Jérusalem, une ville sanctuaire* : « L'utopie n'a-t-elle pas été la plus constante loi de la survie des mondes et de l'humanité ? Notre génération n'est-elle pas celle qui a vu l'utopie triompher de tous les périls mortifères qui la menaçaient ? »

Malgré les critiques qu'elles ont suscitées, on continue à lire les

traductions très personnelles d'André Chouraqui, de la Bible, des Évangiles et du Coran – œuvre colossale que de traduire dans un seul souffle tant de souffles convergents mais parfois hostiles. Nous en parlions souvent, que ce soit à la Sainte-Baume, à Paris, à Brasilia, ou dans le désert marocain, où l'amitié et certains colloques nous rassemblaient.

Lors de ma traduction de l'évangile de Jean, je lui écrivais avec quelque malice : « Consciente des eaux mêlées du grec et de l'hébreu, notre traduction ne devrait néanmoins pas devenir un mélange d'hébreu, de grec, d'araméen accommodés au français.

« Ainsi nous avons volontairement évité tout hébraïsme afin que le texte reste lisible, sans perdre pour autant sa saveur et son "accent" d'origine. Les noms de personnes et de lieux non traduits voudraient rappeler le contexte historique, l'ambiance et le sens de la langue parlée par Yeshoua et les premiers chrétiens. Traduction de la lettre mais aussi de l'"accent" qui, dans l'écoute, réveille la mémoire et crée le dépaysement… »

Mais dans l'introduction à cet évangile, je tenais à lui rendre hommage : « Même si ma traduction s'écarte souvent de celle d'André Chouraqui, elle demeure néanmoins dans le même "esprit". Depuis notre rencontre à Brasilia, nous nous savions unis dans une même recherche d'un "œcuménisme des sources, si loin d'un œcuménisme de surface qui les masque parfois". Je fais miennes les paroles par lesquelles il introduisait sa traduction du Nouveau Testament » :

« Ma tentative correspond, semble-t-il, à certaines exigences de cette fin du XX^e siècle. La recherche passionnée de la vérité historique, souvent altérée et masquée par la poussière des siècles, naît aussi du besoin de dépasser de faux conflits, provoqués ou aggravés par la rivalité de religions ou de confessions ennemies que le grand courant œcuménique force à se retrouver dans l'unité originelle des racines, en leurs sources.

« Si le péché contre l'Esprit, dont Jésus disait qu'il est irrémissible, existe, il faut le trouver peut-être dans le fait que ces textes rédempteurs aient servi de prétexte à tant de guerres, de luttes implacables entre sectes, confessions, religions et nations, qu'ils aient servi d'armes aux déviations de toute espèce que Jésus lui-même dénonçait en termes cinglants.

« Il serait ainsi contraire à l'Esprit de ces textes, comme de leur présente traduction, que l'on puisse s'en servir, sous quelque prétexte que ce soit, comme d'une arme. Au lieu d'alimenter de lamentables polémiques, des controverses qui ont fait le déshonneur de l'humanité, ces textes aspirent au contraire à constituer un lieu de convergence, de rencontre, d'inspiration et de salut. »

Entre autres confidences, André Chouraqui me disait avoir traduit les Psaumes et le Cantique des cantiques à la grotte de la Sainte-Baume auprès de notre ami commun, le père Ceslas Rwezski ; un jour, au moment où il entrait dans la grotte où aurait vécu Marie Madeleine, le premier témoin de la

Résurrection, il se mit à trembler et « frémit » intérieurement… C'est de cette expérience que serait née cette merveilleuse traduction : à ce qui est rendu habituellement en français par : « craindre Dieu, principe du Savoir », il préféra « frémir d'Adonaï, principe du Savoir »… C'est ce « frémissement » dans la chair de l'homme ou de la terre d'Israël qui est le fil conducteur de toutes ses traductions, le fil qui nous relie à la présence « fascinante et terrifiante » qui nous fonde et fonde tout ce qui existe.

Je me souviens aussi de sa traduction du Cantique des cantiques dans sa première version (celle publiée en 1970) : « Lève-toi, mon amie, ma belle et va vers toi-même » (Ct 2, 13) avec le commentaire suivant : *« Les traducteurs qui interprètent : "Viens donc ma bien-aimée, viens" trahissent, me semble-t-il, le mouvement le plus profond et le plus significatif du Cantique. Sans aucun doute possible en ce qui concerne le texte :* "Lekhi lakh" *signifie bien "pars vers toi-même". L'amant retrouve l'appel initial de la vocation d'Abraham :* "Lekh lekha"*, "Va vers toi-même loin de ta terre, de ta patrie, de la maison de ton père, vers la terre que je te montrerai". C'est à un départ que l'amant invite l'amante – non pas à une arrivée. Il ne lui dit pas de venir vers lui, mais de partir vers elle-même. Il veut un éveil, une résurrection et un départ qui permet à l'amante de se retrouver elle-même et de rencontrer son propre destin, son propre visage… »* (Cantique des cantiques, PUF, 1970).

Quatre ans plus tard, il traduira le texte de la Genèse : « Va-t'en de ta terre, de ta patrie. » Le « va vers toi-même » a disparu de la parole de YHWH… Onze ans après, il traduira avec Rachi : « Va pour toi. » De nouveau « va vers toi-même » n'est plus… Marie Balmary interprète ainsi ces différences de traduction : *« L'audace de traduire "va vers toi" est venue à Chouraqui lorsqu'il s'agissait d'une parole de désir d'un homme envers une femme. Belle parole, désir non d'un objet sexuel mais d'un sujet sexué. Là où il s'agissait de l'homme et de la femme, le surmoi, dirait-on en psychanalyse, n'a pas eu de pouvoir : Chouraqui ne s'est pas privé du bonheur de l'écrit. Mais lorsqu'il s'agit du dieu, il traduit d'abord, comme les autres, dans la culture qui l'environne sans doute encore, "reniant" ainsi la parole du dieu – et la sienne – dans un premier temps. Puis le désir insiste, il entreprend une seconde traduction en français. Et le "va pour toi" apparaît selon une référence à un juif de France, Rachi. Tandis que le "va vers toi" que l'homme amoureux avait osé dans le Cantique a disparu… »*

J'ai eu la chance de ne connaître que l'« homme amoureux », amoureux de Jérusalem par-dessus tout, et d'un Adonaï qui fait frémir le corps, le cœur et l'esprit de l'homme, lorsqu'il ose s'aventurer vers lui-même, vers le fond, où YHWH a laissé sa trace, silencieuse, « intraduisible »…

Chrétiens sionistes

« Chrétiens sionistes » : le terme ne désigne pas l'ensemble des chrétiens favorables au principe d'un État juif mais recouvre seulement une catégorie d'entre eux, les « évangéliques » – ils se présentent comme les grands « amoureux » d'Israël et de Jérusalem et militent activement pour « le grand Israël » défendu par la droite israélienne ultranationaliste. Leur soutien à Israël est à la fois spirituel et financier : *« Prenant la Bible comme cadastre, ils se sont farouchement opposés au retrait de Gaza effectué à l'été 2005. À tel point que, lorsque le Premier ministre, Ariel Sharon, est tombé dans un coma profond à la suite d'une attaque cérébrale en janvier 2006, le plus célèbre de leurs représentants, le sénateur américain Pat Robertson, a clairement laissé entendre que cet accident de santé était une punition de Dieu pour avoir déserté Gaza. Quelques jours après l'hospitalisation de Sharon, l'ancien candidat à la présidence des États-Unis d'Amérique en 1988 a déclaré lors de son émission sur CBN, Christian Broadcasting Network : « Dieu estime que la terre est sienne […] Si un Premier ministre d'Israël décide de la dépecer et de l'abandonner, Dieu dit, "non cette terre est la mienne*[10]*". »*

En juin 2004, Benny Elon, membre du forum des alliés chrétiens à la Knesset, y déclare : *« Nos meilleurs amis dans le monde sont ceux qui ont cette connaissance de la Bible. Ce qui nous unit est plus fort que ce qui nous sépare. Le temps est venu de s'apprécier mutuellement tels que nous sommes sans arrière-pensée de conversion. Les bases du pont, qui existe entre nous, sont faites du passé. »*

Il cite par ailleurs dans *L'Alliance de Dieu avec Israël*, best-seller parmi les évangélistes « amoureux d'Israël », le Livre de Josué : *« Après la mort de Moïse, serviteur de l'Éternel, Dieu parla ainsi à Josué, fils de Noun, qui avait servi Moïse : "Mon serviteur Moïse est mort. Maintenant, dispose-toi à traverser le Jourdain avec tout ce peuple, pour entrer dans le pays que je donne aux enfants d'Israël. Toute région que foulera la plante de votre pied, je vous la donne, ainsi que je l'ai déclaré à Moïse. Depuis le désert jusqu'au Liban que voilà et jusqu'au grand fleuve, le fleuve de l'Euphrate, tout le pays des Hétéens jusqu'à la grande mer, au couchant, tel sera votre territoire. Nul ne pourra te résister, tant que tu vivras ; comme j'ai été avec Moïse, je serai avec toi, je ne te laisserai faiblir ni ne t'abandonnerai. Sois ferme et vaillant ! car c'est toi qui vas mettre ce peuple en possession du pays que j'ai juré à ses ancêtres de lui donner. Mais sois ferme et bien résolu, en t'appliquant à agir conformément à toute la doctrine que t'a tracée mon serviteur Moïse : ne t'en écarte ni à droite, ni à gauche, pour que tu réussisses dans toutes tes voies." »*

Et pour que les choses soient bien claires, le texte est accompagné d'une carte dessinant les contours des Douze Tribus d'Israël à l'époque de Josué.

Opposé au retrait de Gaza, Elon a bien sûr voté contre les accords d'Oslo le 23 septembre 1993 signés entre le gouvernement israélien et l'Organisation

de Libération de la Palestine. Pour lui, « les différents plans de paix qui ont été proposés ces dernières années ont échoué parce que chacun d'entre eux a tenté d'ignorer le principe fondamental selon lequel Dieu a donné cette terre à Israël. […] Seuls ceux qui lisent la Bible peuvent comprendre ce phénomène et sont en mesure de proposer une solution politique réaliste ».

Il est évident que ce genre de discours non seulement inquiète les juifs modérés, mais aussi les chrétiens de Jérusalem, en majorité arabes et palestiniens.

Pour Benny Elon, « l'État palestinien existe déjà et il est donc inutile et dangereux d'en créer un second. Il s'appelle la Jordanie – de fait 60 à 70 % de la population jordanienne est palestinienne –, installée sur les terres des tribus de Reouven, Gad et Menashe ». Sans renoncer formellement à ces terres bibliques, Elon accepte cette situation de fait puisque l'Angleterre a cédé la partie orientale de la Palestine au prince Abdallah dès 1922, soit avant la création de l'Israël moderne.

À la fin du livre de Benny Elon, le lecteur peut s'engager en signant une sorte de contrat moral, intitulé « Promesse de protéger Israël. Mon alliance personnelle avec Dieu » : « Ici, je promets d'agir conformément à la volonté de Dieu pour maintenir la souveraineté d'Israël sur la Terre sainte et d'empêcher que le cœur biblique de la terre d'Israël, la Judée et la Samarie, et que sa capitale éternelle, Jérusalem, soient séparés de l'État et du peuple juif. » Suit une liste de douze actions concrètes possibles (prière pour la paix à Jérusalem, visiter Israël, faire une donation, parler de cette alliance en famille et auprès des amis, écrire à son sénateur).

Démontrant que la terre appartient aux juifs, il cite les Écritures : Genèse, Deutéronome, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, Amos, Zacharie, Lévitique, Joël…

Pour les chrétiens sionistes, la rédemption, le salut, l'avènement de la fin des temps sont l'objectif, la restauration d'Israël en est la condition. Leur livre préféré est évidemment l'Apocalypse de Jean, lu de la façon la plus horizontale qui soit, sans référence au genre littéraire de l'Apocalypse ou à travers une symbolique complexe, c'est davantage de dévoilements et de révélations intérieures qu'il s'agit (*Apocalypsis* veut dire d'abord « Révélation », « Dévoilement » et non catastrophe ou fin des temps). Pour eux, la grande bataille ou le grand combat (*djihad* en arabe) ne se situe pas à l'intérieur dans une lutte contre leurs dragons, démons, haines, violences et autres « mauvais penchants » ou « obstacles » à la paix (sens du mot *shatan* en hébreu) ; non, il s'agit bien d'histoire et de « lieux » concrets. Par exemple, Armaggedon (Meguido) au sud-ouest de Nazareth : « C'est là sur cette via Maris, qui reliait autrefois l'Égypte à la Mésopotamie et qui fut le lieu de nombreuses batailles entre les empires régionaux, c'est là donc que l'apôtre Jean situe la bataille de la fin du monde, mettant aux prises tous les rois de l'univers, qui assurera le triomphe de ceux du Bien sur ceux du Mal. »

De nouveau, il faut rappeler l'importance de l'interprétation de ces

grands écrits, fruits de l'Imagination créatrice. « La lettre tue, c'est l'Esprit qui vivifie », cette lecture « à la lettre » continue de tuer, en tout cas elle exclut les Palestiniens (chrétiens et musulmans) de leur terre. C'est l'Esprit qui vivifie, qui découvre dans les paroles non le glaive qui assassine, mais le discernement qui éclaire.

Une vérité qui n'écoute pas l'autre n'est pas une vérité ou c'est une vérité sourde – elle mérite de rester muette.

Christ Church

Michaël Salomon Alexander, né à Poznan en Pologne (Prusse à l'époque) en 1799, fut d'abord rabbin, avant de se convertir à l'Église anglicane et de devenir le premier évêque protestant en Terre sainte. Kelvin Crombie dans *A Jewish Bishop in Jerusalem* décrit bien l'aventure unique de ce juif qui allait poser la première pierre de la « Christ Church » de Jérusalem à la porte de Jaffa : *« Débarqué en Angleterre en 1820, Michaël Salomon Alexander sévit d'abord dans une synagogue de Plymouth, bâtie dans l'enclos de la cathédrale anglicane de Saint Andrew. C'est là que le jeune rabbin découvre le Nouveau Testament. Il s'y fait baptiser en 1825, et est ordonné diacre en 1827. À partir de 1830, il travaille activement à la London Jews Society et jusqu'à sa mort en 1845 n'aura de cesse de convaincre des juifs d'emprunter le même chemin que lui. Il aime à citer l'épître aux Romains (1, 16) : "L'Évangile est le pouvoir de Dieu pour le salut de chacun, pour les juifs d'abord et aussi pour les non-juifs", un texte qui reste une référence de base parmi les juifs messianiques d'aujourd'hui.*

« En 1836, il publie un livre de prières quotidiennes en hébreu, le meilleur moyen de lever les préventions des juifs à l'égard du christianisme. Le recueil est envoyé à tous les évêques d'Angleterre et d'Irlande. Il est utilisé pour la première fois en public en 1837 à la chapelle épiscopale des juifs. À cette occasion, il écrit : "Après des siècles d'interruption, le culte chrétien renoue avec la langue sainte de la nation hébraïque […]. Cette remarquable restauration du culte chrétien hébraïque peut être considérée comme une divine promesse de la restauration prochaine de l'Église hébraïque." »

Nommé évêque en 1841, Michaël Salomon Alexander s'emploie à la création d'une communauté de « juifs croyants », c'est-à-dire, pour lui, de juifs qui croient en Jésus comme leur Messie, sans oublier leurs racines juives – il instaure des offices en hébreu et pose la première pierre des fondations de ce qui deviendra le premier temple protestant de Jérusalem. L'endroit est aujourd'hui un des plus tranquilles et agréables de la ville – le bâtiment principal très sobre n'a rien d'exceptionnel, il ressemble plus à une synagogue qu'à une église, c'est pourtant ici que, pour la première fois depuis des siècles, les cloches se remirent à sonner à Jérusalem, à la fin des années 1850, après la

guerre de Crimée : *« Les Turcs, redevables aux Anglais qui les ont aidés à gagner la bataille contre les Russes, acceptèrent que l'édifice protestant soit surmonté d'un modeste beffroi et que les cloches soient utilisées pour appeler les chrétiens à la prière, comme les musulmans étaient ralliés par la voix du muezzin. Cette liberté donnée aux protestants fut, bien sûr, vite imitée par les autres communautés chrétiennes. C'est ainsi que les cloches du Saint-Sépulcre retentirent de nouveau après de longs siècles de silence et que la cathédrale orthodoxe de la Trinité, inaugurée par les Russes en 1872, fit de même. »*

Au-dessus du porche de la Christ Church, une inscription gravée dans la pierre grise rappelle le nom de la London Society for Promoting Christianity among the Jews. Étonnant ! Dès le départ, ce lieu de culte chrétien afficha donc ses intentions de manière ostentatoire : la conversion du peuple juif. Cette mention figure toujours sur l'édifice. Depuis la création d'Israël en 1948 et plus précisément depuis la conquête de la vieille ville par Israël en 1967, les autorités israéliennes n'ont pas jugé utile de la faire supprimer.

Très peu nombreuse à l'origine, la communauté de la Christ Church s'est grandement développée : il existe maintenant une centaine de communautés « messianiques » dont une vingtaine à Jérusalem. Elles restent néanmoins discrètes (à la différence des chrétiens sionistes d'origine non juive), elles craignent que la découverte de leur nouvelle foi ne provoque un licenciement, une résiliation de contrat de location, voire une expulsion. On retrouvera cette même attitude chez les juifs russes dont la majorité étaient ou sont devenus chrétiens orthodoxes. Ils pratiquent « en cachette » un peu à la façon des marranes à l'époque d'Isabelle la Catholique… Comme Jacques Attali, j'avoue avoir quelques sympathies pour ces marranes (*marrano* est un porc en espagnol) : *« Le marrane est celui pour qui la seule résistance possible à l'idéologie totalitaire dans laquelle il vit passe par la dissimulation de ses croyances, parce qu'il ne peut espérer renverser l'ordre environnant. Élevé dans un climat de crainte et comme en contrebande, écartelé entre deux vérités, l'officielle et la cachée, toujours aux aguets, cherchant le neuf dans les interstices laissés par les certitudes des siens et des autres, le marrane finit par refuser les définitions univoques du vrai, du juste, du beau, du normal. Il relativise sa propre identité ; il se met à croire en des choses contradictoires, à douter, et il invente ainsi, entre autres, l'esprit scientifique.*

« Tout créateur (en art comme en science, en littérature comme en philosophie, en peinture comme en musique) est, aujourd'hui encore, nécessairement un marrane en ce qu'il refuse de se soumettre à la dictature des vérités et des modes du moment. »

Cités

« Deux amours ont fait deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu (*amor sui usque ad contemptum Dei*), la cité terrestre (*civilatem terrenam*), l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi (*amor Dei usque ad contemptum sui*), la cité céleste (*civitateur caelestem*). » Tout le monde connaît cette phrase de *La Cité de Dieu* de saint Augustin et il ne fallait pas se priver de la rapporter dans le charme et la concision du latin.

Elle a été généralement interprétée dans un sens dualiste, comme si à Jérusalem il y avait « deux mondes qui s'opposaient ». Il ne s'agit pas de deux mondes ou de deux cités au sens spatial du terme mais de deux manières différentes de se rapporter à Dieu et à soi-même. La cité terrestre est fermeture sur soi et donc aussi à l'autre et à Dieu ; la cité céleste est ouverture à l'autre ou à Dieu et donc aussi à soi.

Emmanuel Falque fait remarquer dans son livre *Métamorphose de la finitude* (Cerf, 2004) : « Il en va en quelque sorte ici des deux cités comme des deux modes d'être du corps (*soma*) chez saint Paul : le corps selon la chair ou incurvé sur soi (*sarx*) et le corps selon l'esprit ou retourné vers Dieu (*pneuma*). Terre et ciel ne marquent pas en ce sens, comme on le croit parfois à tort jusque dans le christianisme, l'opposition d'un "haut" et d'un "bas" absolus, mais au contraire et seulement des manières différentes d'être au monde : l'une selon l'ouverture à Dieu (ciel) et l'autre selon la fermeture sur soi (terre). »

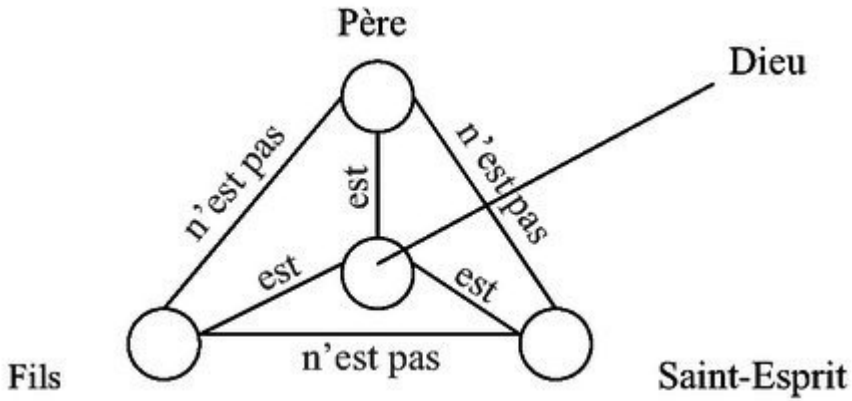
Nous n'avons finalement le choix qu'entre l'« ouvert » et l'« enfer » ; qu'entre notre ouverture au « mouvement de la Vie qui se donne » ou notre fermeture (refus) à celui-ci. Jérusalem « ville ouverte » ou ville « fermée », « enfermée » ? Ville « céleste » ou ville « infernale » ? Les frontières entre les deux cités sont, comme toute frontière, dans le cœur de l'homme…

Clef

La « clef de voûte » de certains édifices du Moyen Âge, architectures ou

sommes théologiques, pourrait être aussi une « clef » pour l'édification et la survie de Jérusalem.

Les théologiens chrétiens symbolisaient ainsi l'unité et la diversité en Dieu, l'union et la non-confusion, des hypostases :



Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont « Un » « Dieu » dans leur essence, cette essence une se manifeste dans des noms, dans des dons différents, la paternité n'est pas la filiation, n'est pas la *spiration*. Chaque façon d'exprimer l'Être Un est Unique. Dans la tradition juive, il y a de nombreux noms de Dieu. Dans la tradition musulmane, il y a traditionnellement quatre-vingt-dix-neuf noms, pourtant « Dieu est Un », « il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ».

Dans le christianisme, ces trois noms de Dieu impliquent tous les autres « noms » ou toutes les autres « qualités », qu'Il « Est » en son essence toujours cachée.

Au Père, on pourrait rattacher le Créateur, l'Éternel, l'Infini, l'incréé, etc.

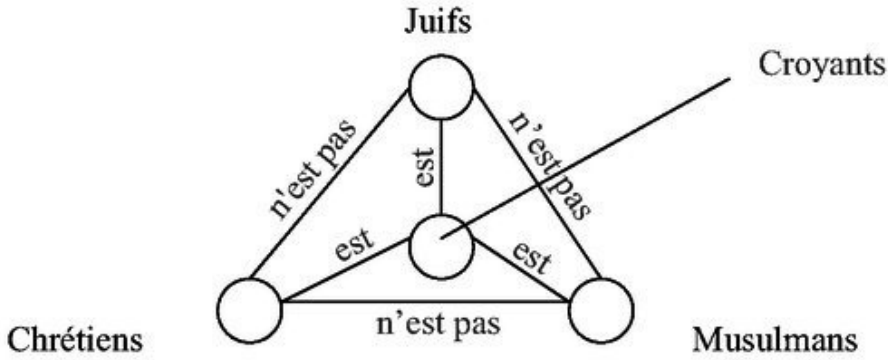
Au Fils, le Verbe, la Lumière, Celui qui pardonne, la Vérité, etc.

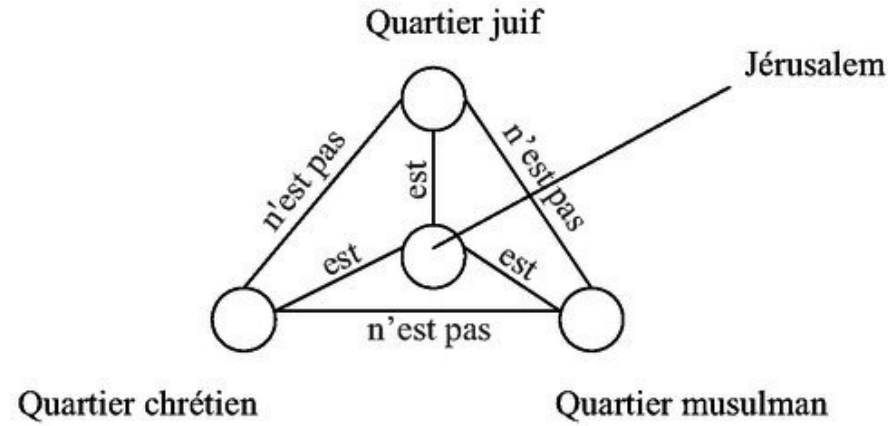
Au Saint-Esprit, l'Amour, la Joie, la Béatitude, la Résurrection, etc.

Dieu est Un et Inconnaissable ; pour être connu Il se multiplie, Il se manifeste dans de multiples formes, noms, qualités… Où est le problème ?

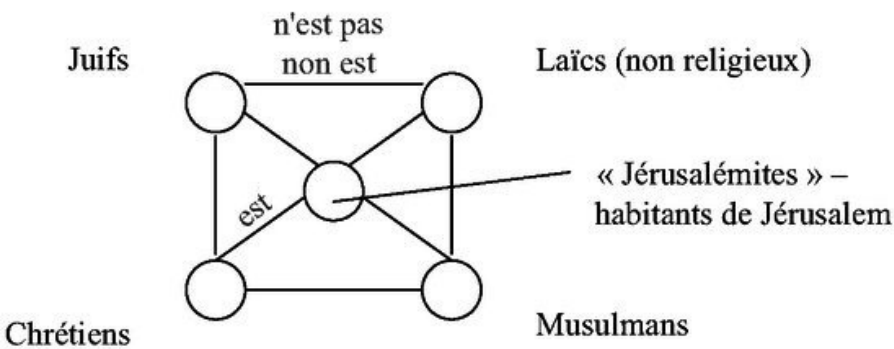
Tout être fini, toute conception limitée ne peut être existant et vivant que dans l'Infini. Qu'est-ce qui ne serait pas l'Infini ? L'Infini seul « est »…

Si on utilise cette clef pour symboliser Jérusalem, pourrait-on dire que Jérusalem est la ville Une des croyants, juifs, musulmans, chrétiens, et qu'un juif exprime sa foi dans le Dieu Unique d'une façon différente d'un chrétien et qu'un musulman et qu'il n'y pas à confondre ou à mélanger islam, judaïsme, christianisme, dans une seule et même croyance ?





Peut-être faut-il encore élargir la clef :



La clef, de nouveau, n'est-ce pas celle de l'amour, qui unifie et qui différencie ? Ni confusion, ni séparation, ni mélange, ni exclusion, ni syncrétisme, ni sectarisme, respecter ce que nous avons en commun et ce que nous avons de différent, le même et l'autre – Jérusalem, une et plurielle, indivise et différenciée.

Il faut trouver la clef avant qu'on ne défonce la porte…

Climat

Pour un Européen accoutumé aux paysages alpins, entendre que Jérusalem est bâtie sur des montagnes, dans la région des monts de Judée, peut sembler ridicule. En effet, le plus haut sommet n'atteint pas neuf cents mètres ! On dit donc parfois que ce sont des monts (bien qu'en hébreu le même mot *har* désigne à la fois le mont et la montagne), parfois des collines : Har Hatsofim est le mont Scopus, Har Hazeitim, le mont des Oliviers, mais Guivat Chaoul désigne la colline de Chaoul et Guivat Havradim la colline des Roses.

Pourtant, le climat est véritablement montagneux. En été, il peut faire très chaud durant la journée mais, la nuit, il fait toujours frais, sauf pendant les périodes (courtes) de *sharav*. L'air est sec et transparent.

« J'ai fait l'expérience de tous les climats.

« C'est vrai, vous trouvez à Jérusalem le véritable sharav*, vague de chaleur continue, accablante, et la lumière qui danse à travers les larmes. Le* sharav *de Jérusalem brûle comme un four, échauffe les pierres sacrées, dérobe ce qui reste d'humidité. Comme le témoin qui doit prêter serment au tribunal de dire "la vérité, toute la vérité et rien que la vérité", Jérusalem dit le soleil, tout le soleil et rien que le soleil. Mais Celui qui a créé la lumière a également créé son ombre. C'est pourquoi l'ombre dans nos régions est si précieuse. Elle n'est pas mêlée aux lumières, à la douceur des nuances, comme dans l'Europe nuageuse et pluvieuse. Elle est totalement différente. Elle est le contraste absolu. Elle est comme la "clandestinité" de l'ombre dans le royaume du soleil. Vous voulez la remercier, la louer pour son courage.*

« Ombre hiérosolomytaine, ombre d'un arbre et ombre d'une maison, ombre d'un souk couvert, comme dans la Vieille Ville. Voilà la véritable offrande de la miséricorde. L'ombre des maisons à l'intérieur de l'autre côté des gros murs de pierre, par-delà le volet fermé. Les passions qui montent. Puis le sharav *se fragmente, survient un vent qui fait trembler drapeaux et langes, et dans la soirée la ville est remplie d'un remerciement solennel, tout le monde sort pour "prendre l'air", l'air pur hiérosolomytain. Mais celui qui a fait l'expérience du* sharav *accablant de Jérusalem est également trempé jusqu'aux os par les cataractes de pluie quand les nuages de l'hiver arrivent dans la ville, avec la folie zigzagante des éclairs, les chariots de grondements du tonnerre qui roule sur sa tête… Et encore des nuages et encore de l'eau. Il convient de rappeler que la neige rend visite de temps à autre à notre ville, elle s'amoncelle dans les rues, elles casse les grosses branches, coupe les fils électriques et bloque les chemins jusqu'à ce que vous imploriez un peu de*

soleil et que vous soyez jaloux des gens de la riviera tel-avivienne. Telle était Jérusalem, sharav*, neige, pluie battante, années de sécheresse, vent agréable et réconfortant, et lumière répandue » (*Haïm Gouri*, Au coin de la rue des Paras et de la rue des Prophètes).*

L'espérance chez nous n'est pas vertu théologale. Nous sommes ces gens de pluie qui vivent avec la promesse d'un beau temps, ces gens de brouillard qui ne sauraient attendre que l'éclaircie. Pour nous, le Messie ne peut être qu'un « meilleur climat »…

Co-éternel

Selon le symbole de Nicée-Constantinople : « Le Fils est né du Père avant tous les siècles. » Cela veut dire que les chrétiens orthodoxes croient que le Fils de Dieu est co-éternel au Père et partage avec Lui la même éternité.

Le croyant uni au Fils peut s'approcher de cette expérience de co-éternité ; la Vie éternelle ce n'est pas la vie après la mort ; si elle est éternelle, c'est la Vie avant, pendant et après cette vie ; c'est la dimension d'éternité au cœur de cette vie présente, l'expérience du non-temps au cœur du temps.

La vie mortelle et la Vie éternelle ne sont pas « deux vies », ce sont deux niveaux de réalité de la même et unique Réalité.

Refuser au Christ sa co-éternité avec le Père c'est refuser à l'être humain la co-éternité de « la vie qu'il a » avec « la Vie qu'il est ». C'est déplacer le temps en dehors et en exil de l'éternité ; c'est vider le présent fugace de son lien ténu avec la présence éternelle ; c'est dissocier, séparer le pur Instant de l'Éternel ; c'est enfermer l'homme dans « son être pour la mort », dans sa vie mortelle, coupée de la Vie éternelle.

Un fleuve coupé de sa source est-ce encore un fleuve ? Une vie coupée de la Vie est-ce encore une vie ?

Conciles œcuméniques

L'Église chrétienne orthodoxe est souvent appelée l'« Église des Sept Conciles » parce que toutes les Églises locales qui ensemble la forment reconnaissent l'autorité de sept grands conciles (assemblées) œcuméniques (c'est-à-dire universels), nommés ainsi parce qu'ils réunissaient l'épiscopat de l'« univers habité » (ce qui est le sens du mot *ækoumene*).

Ces conciles furent reçus et acceptés par toutes les Églises et tout le peuple dans l'accord plénier. Il ne s'est jamais agi de faire triompher l'avis d'une majorité, mais de faire confesser par tous la même foi révélée. Ils eurent pour tâche d'organiser l'Église, de définir son enseignement sur les doctrines

fondamentales de la foi et de maintenir l'unité du Corps du Christ – l'Église. C'est devant la nécessité de barrer la route à l'erreur, de préserver des vérités menacées par des hérésies, que les conciles œcuméniques élaborèrent leurs formulations. Les évêques conciliaires ne prétendaient pas expliquer ou définir les mystères qui dépassent l'entendement humain, mais les protéger en excluant toutes fausses approches. Ces conciles étaient convoqués par l'empereur et leurs décisions considérées comme des lois de l'empire.

Tous se souviennent de sept grands conciles œcuméniques :

1. Nicée (325) : il condamna l'arianisme, insista sur la pleine divinité du Christ, consubstantiel au Père, et formula la doctrine de la Sainte Trinité.

2. Constantinople (381) : il reprit le travail du 1er concile et s'attacha au développement du Credo, mettant l'accent sur le Saint-Esprit, qui « procède du Père ».

3. Éphèse (431) : il condamna l'hérésie de Nestorius et affirma que Marie est la Mère de Dieu – *Theotokos* – parce qu'elle a donné naissance au Verbe de Dieu fait chair.

4. Chalcédoine (451) : il condamna le monophysisme. Il affirme que le Christ est une personne unique, sans division ni séparation, avec deux natures unies sans confusion ni altération, parfait dans sa divinité, parfait dans son humanité, véritablement Dieu et véritablement homme.

C'est à Chalcédoine que fut établi le système connu plus tard sous le nom de Pentarchie donnant aux cinq sièges leurs places respectives selon un ordre de préséance : Rome avait le premier rang, puis Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem. L'évêque de chacune de ces villes reçut le titre de patriarche. L'ordre de préséance n'indique pas une suprématie quelconque d'un siège sur l'autre. Il s'agit de primauté d'honneur et d'une présidence dans la charité *parmi des égaux*.

5. Constantinople (553) : il renforça les décisions de Chalcédoine, expliqua de façon plus positive comment les deux natures du Christ ne forment qu'une personne.

6. Constantinople (680-681) : il condamna l'hérésie monothélite, forme bâtarde du monophysisme. Il affirma que le Christ a deux volontés : une humaine, l'autre divine.

7. Nicée II (787) : il définit la théologie de l'icône. Il proclama que les icônes devaient être honorées dans les églises, les maisons, etc. « Celui qui vénère l'image vénère en elle la réalité qu'elle représente. »

Les conciles œcuméniques ne devinrent à aucun moment des organes automatiques d'infaillibilité doctrinale. Ils n'emportèrent pas toujours l'adhésion immédiate de toute l'Église. Ainsi le 1er concile fut discuté pendant près de cinquante ans avant de devenir l'exemple idéal du concile œcuménique. Un concile œcuménique réuni à Éphèse en 449 fut entièrement rejeté. Après le concile de Chalcédoine, certaines Églises orientales refusèrent pour des raisons diverses les textes du concile. Appelées Églises « non chalcédoniennes », elles n'ont pas encore retrouvé la communion avec

l'ensemble de l'orthodoxie, bien que des pourparlers d'union soient en cours.

Il ne faut pas confondre les conciles œcuméniques avec le mouvement œcuménique qui, depuis le début du siècle, regroupe diverses Églises chrétiennes au sein de conseils et commissions auxquels participent les orthodoxes.

Elles organisent des rencontres entre représentants qualifiés pour tenter de substituer le dialogue à l'incompréhension.

À Jérusalem, parmi les chrétiens, l'histoire de ces conciles n'est pas une « histoire passée » mais une histoire toujours présente.

Conquérant

Après la prise de Jérusalem par Saladin en 1187, un chroniqueur, le cardinal Henri d'Albano, écrivait : « Parce que nous nous sommes comportés en conquérants, nous avons perdu la Jérusalem céleste, voilà pourquoi nous avons perdu la Jérusalem terrestre. Redevenons dignes de la Jérusalem céleste et nous retrouverons le chemin de la Jérusalem terrestre. »

La question est toujours la même.

Est-ce possible d'être les gardiens de la terre et ne pas se comporter en conquérants ?

Pratiquer l'hospitalité plutôt que la colonisation ? Ce fut le rêve des patriarches et des prophètes… Aujourd'hui tous s'accordent pour dire que ce ne fut qu'un rêve et que, pourtant, il n'y a pas d'autre réalité, d'autre avenir possible pour Jérusalem.

Copte

Le mot « copte » est une altération arabe du mot grec *aigyptos*. Il se réfère à l'Église nationale égyptienne. À Jérusalem, le monastère copte et son patriarcat demeurent auprès de l'Anastasis, les coptes se trouvent aussi au chevet du Saint-Sépulcre, là où ils nous invitent à vénérer la pierre du tombeau « originel ».

J'ai de bonnes raisons d'aimer les coptes, non seulement à cause de l'évangile de Thomas, de Marie et de Philippe que j'ai eu à traduire du copte en français, mais aussi pour la beauté des déserts égyptiens, près des ermitages de Saint-Antoine et de Saint-Paul de Thèbes où je fus accueilli lors de plusieurs séjours par des moines « doux et humbles de cœur », témoins de la plus antique tradition monastique.

L'Égypte est aussi, près d'Alexandrie, la patrie des Thérapeutes et de Philon d'Alexandrie. Creuset de la rencontre entre la sagesse des pharaons, l'esprit grec et la pensée sémite, lieu de genèse de la gnose orthodoxe avec

Clément d'Alexandrie, Origène et Évagre le Pontique.

Les célébrations de la divine liturgie au Caire, aux côtés du pape Shenouda, déjà rencontré dans son monastère de Wadi Natrum, m'ont laissé des souvenirs ineffaçables. Aussi, chaque fois que je vais à Jérusalem, je suis heureux de retrouver leur présence fervente et amicale.

Bien que moins nombreux, et moins arrogants que les Grecs et les Arméniens à Jérusalem, leur place est importante, particulièrement dans le dialogue œcuménique – leur théologie vient davantage du cœur, elle s'inspire des dogmes, sans s'imposer de façon « dogmatique ».

Traditionnellement, les coptes considèrent l'évangéliste Marc comme le fondateur de leur Église et « le lion de saint Marc » est l'un de leurs plus importants symboles. Sur le plan ethnique, ils se considèrent à juste titre comme les descendants des Égyptiens des temps pharaoniques. À cause de leur religion, ils ne se mélangèrent pas aux immigrants arabes lors des invasions du VII^e^ siècle, ils ont ainsi préservé la langue populaire, le copte, qui descend directement de la langue des pharaons alors que les musulmans ont totalement adopté l'arabe.

Une communauté juive assez importante vivait à Alexandrie – entre le V^e^ et le I^er^ siècle av. J.-C. ; des savants de cette communauté traduisirent la Bible juive de l'hébreu et de l'araméen en grec. Cette traduction appelée la Septante est la référence dans les Églises catholiques orthodoxes (comme la Vulgate de saint Jérôme dans l'Église catholique romaine).

C'est à la communauté juive d'Alexandrie que les premiers judéo-chrétiens venus de Jérusalem annoncèrent la Bonne Nouvelle (*evangelium* en grec) de la Résurrection de Yeshoua qu'ils reconnaissaient comme le Messiah annoncé par les prophètes. Selon la tradition, saint Marc serait arrivé à Alexandrie autour de 43-48 apr. J.-C., mais avant lui, Yeshoua lui-même, selon l'évangile de Matthieu, se rendit en Égypte avec sa mère et son père, Marie et Joseph, à la suite des persécutions d'Hérode. Événement que l'Église copte garde fidèlement dans sa mémoire et a abondamment illustré dans son iconographie.

L'Église d'Égypte se développa d'abord en relation étroite avec la communauté juive d'Alexandrie, demeurant ainsi en contact avec Jérusalem. Mais très tôt, à Alexandrie comme partout ailleurs, l'accueil des « non-juifs », la non-circoncision et la non-pratique des coutumes propres aux Hébreux donna un visage nouveau à la communauté des croyants et l'éloigna de la synagogue.

C'est à Alexandrie que fut fondée la première académie chrétienne, environ 180 apr. J.-C., par l'évêque Demetrios d'Alexandrie, connue sous le nom de Didascaleion. Elle n'avait rien à envier aux anciennes écoles de Platon et d'Aristote, mais ici « l'Être » avait un corps et un visage, Jésus-Christ était le visible de son invisible Présence. L'amour de la vérité n'éclairait pas seulement l'intellect, il réchauffait le cœur.

Parmi les grands maîtres de cette école, il faut citer son premier recteur

Pantène, suivi aux alentours de 190 par son disciple Clément, puis par Didyme et enfin par Origène (185-253) qui allait avoir une influence si importante dans les Églises d'Orient comme d'Occident (avant de se retourner contre lui, Jérôme fut d'abord son disciple). Alexandrie est sans doute un des lieux de naissance de ce que nous pourrions appeler « l'herméneutique chrétienne ».

À la suite de Philon et d'Origène, on eut davantage conscience qu'il n'y a pas d'accès direct au « texte ». La traduction elle-même est une interprétation, il importe donc d'interpréter la lettre et savoir que cette interprétation n'est qu'une interprétation, « c'est la vérité mais non pas toute », sinon « la lettre tue ». La plupart des anciens patriarches d'Alexandrie ont été étudiants ou enseignants au Didascaleion. Malheureusement, les persécutions sous Septime Sévère (202 apr. J.C.), Dèce (249), Valérien (257) et surtout Dioclétien (284-305) empêchèrent le développement de cette école. Les coptes ouvrent leur calendrier avec l'année 284 – « l'année des martyrs » – en souvenir du grand nombre de chrétiens tués durant la grande persécution de 303-304 sous Dioclétien.

Ce n'est qu'avec l'édit de Milan en 313 que l'Église copte connut la paix. C'est alors que naquit le monachisme, « les pères et les mères du déserts »… Les deux grands noms qui hantent aujourd'hui encore les déserts d'Égypte mais aussi la tradition monastique tout entière sont Paul de Thèbes (341) et Antoine dit le Grand (251-356). Athanase d'Alexandrie racontera la vie de ce dernier et en fera le « père de tous les moines ». Ses combats avec les « mauvais esprits » ont inspiré de nombreux peintres et encore la littérature contemporaine (voir Flaubert, *La Tentation de saint Antoine*).

C'est au concile de Chalcédoine en 451 que les coptes se séparèrent des Églises catholiques orthodoxes et de l'Église catholique romaine dites « chalcédoniennes ». Ils pensaient ainsi rester fidèles à leur patriarche Cyrille d'Alexandrie mort en 444, fervent défenseur du « monophysisme » qui ne reconnaissait dans le Christ qu'une seule nature (*mono – physis*), la nature humaine du Christ étant comme absorbée dans sa nature divine.

Encore aujourd'hui cette insistance sur la divinité du Christ, plutôt que sur sa divino-humanité, est ce qui sépare les coptes des catholiques orthodoxes et romains.

Étrangement, par rapport aux chrétiens grecs et romains, je trouve les coptes « plus humains », plus simples. Cette insistance sur la divinité du Christ leur aurait-elle fait découvrir que « Dieu seul est humain » ?

On peut également éprouver ce sentiment auprès des autres Églises « non chalcédoniennes » : les Syriens, les Arméniens et les Éthiopiens, c'est-à-dire un grand nombre d'Églises à Jérusalem.

Mais de nos jours les circonstances font que les chrétiens appartenant à ces « vieilles Églises » ou plutôt à ces Églises des origines se font de plus en plus rares à Jérusalem – exclus d'un côté par les juifs et de l'autre par les musulmans, ces chrétiens sont bien obligés de se rapprocher les uns les autres

et de pratiquer ensemble l'Évangile, quelle que soit la riche histoire de leurs dogmes, de leurs liturgies et de leur coutumes – il n'y a rien de tel pour nous rendre, avec la grâce de l'Esprit, « plus humains et plus divins », c'est-à-dire plus « humbles » (nous sommes de l'humus, de la matière) et plus « frères » (nous sommes aussi lumière, conscience et amour invincibles).

Coran (Qur'an)

Pour la plupart des musulmans vivant à Jérusalem et dans le monde, il s'agit de la « parole d'Allah » révélée à son prophète Mahomet sans interférence de celui-ci (voir Inspiré – Inspiration).

Cette parole exige du croyant une soumission absolue, elle tient lieu de loi et s'immisce dans tous les domaines de la vie sociale et de la vie privée.

Le caractère divin de l'inspiration du Coran (mis à part les versets dits « sataniques » et les versets « abrogés » de la période mecquoise) oblige chacun de ses lecteurs à le tenir pour vrai, comme étant la vérité même « descendue d'en haut ».

Cette « descente » du Coran, précisent les historiens, s'est néanmoins développée dans un temps et une époque particuliers.

Mahomet reçut d'abord dans la solitude d'une des cavernes du mont Hira (Mont de la Lumière, Djebel an-Nour) des signes puis des paroles qu'il répéta à sa première épouse Khadija. Celle-ci l'encouragea à transmettre les messages qu'il recevait. Vinrent des disciples qui écoutèrent et, car telle est la coutume dans les traditions orales, ils apprirent ces paroles par cœur. Ce n'est que beaucoup plus tard que ce texte, « descendu directement du ciel » selon certains, sera mis et constitué par écrit.

Trois grandes étapes marquent cette constitution ou reconstitution de la parole inspirée à Mahomet :

— la récitation de mémoire ;

— la fixation par écrit sur des matériaux de fortune, omoplates de chameaux, morceaux de cuir, etc. ;

— la réunion en un recueil au temps du calife Uthman des éléments épars (Uthman, gendre du Prophète, fut le troisième calife, il dirigea la communauté musulmane de 664 à 655 [25-35 de l'hégire]).

La calligraphie ancienne, maintenue jusqu'au Xe siècle, ne comportait ni points diacritiques ni voyelles brèves. Ces textes étaient utilisés à titre d'aide-mémoire et incompréhensibles aux étrangers, d'où les diverses interprétations ou « lectures ». Jusqu'au XIIe siècle, il y eut sept lectures autorisées.

La recension d'Uthman avait suscité les critiques des chiites qui lui reprochaient d'avoir volontairement supprimé des textes concernant Ali. C'est l'imprimerie qui a fixé le contenu du Coran de façon définitive. L'édition reconnue comme officielle par les plus hautes autorités musulmanes a été

imprimée une première fois au Caire en 1923 ; c'est l'édition dite de Boulag.

À propos du Coran tel que nous le connaissons (version d'Uthman), il faut admettre qu'il est considéré comme un faux par les disciples d'Ali, « le frère du Prophète et l'ami de Dieu ». Pour les chiites, qui se réclamaient de lui, seul Ali, le vrai initié et héritier de Mahomet et son plus intime ami et secrétaire, détenait une recension complète de la Révélation. Ce Coran originel intégral est près de trois fois plus volumineux que la vulgate officielle sunnite. La majorité des compagnons du Prophète et les hommes influents de la tribu de Quraysh, Abu Bakr et Umar (les deux premiers califes) en tête, rejetèrent ce texte originel et mirent au point un texte falsifié, puisque amputé de ses parties les plus importantes, le Coran devint alors texte établi et déclaré officiel par le troisième calife Uthman qui ordonna la destruction des autres recensions.

Selon les traditions chiites, la Révélation originelle contenait un grand nombre de versets où Ali et les descendants du Prophète – c'est-à-dire Fatima et les imams – étaient nommément cités comme des modèles et des chefs par excellence de la communauté.

Au-delà des conflits sanglants qui opposent depuis des siècles sunnites et chiites, la question nous est toujours posée : quels sont les critères de discernement qui nous permettront de distinguer un « vrai » d'un « faux » Coran ? Une écriture falsifiée et une écriture authentique ? Vient ensuite la question de l'interprétation ; qui est autorisée à interpréter un texte dit révélé ou inspiré ? Le contexte historique bien que nécessaire à rappeler n'étant pas suffisant pour en découvrir la pluralité de sens.

On peut regretter qu'après la mort de Mahomet le couple ou la fraternité d'Ali et du Prophète ait été brisé car c'est le couple indissociable de la Révélation et de l'interprétation qui vola en éclats. Le texte révélé, s'il n'est pas interprété « dans le même Esprit », risque de devenir lettre morte et mortifère – la « descente » du Coran accueilli par Mahomet était transmise pour être « écrite », c'est-à-dire interprétée, directement par Ali.

Ali était l'interprète authentifié par celui-là même qui inspirait les paroles transmises par Mahomet, c'est en ce sens que les chiites peuvent dire que le Coran était destiné à Ali autant qu'à Mahomet, peut-être même davantage puisque Allah lui donnait pour tâche d'en comprendre la signification… Ces considérations, tant qu'elles demeurent inaudibles pour un sunnite, « cassent » la Révélation en deux et enlèvent au Coran « uthmanien » sa légitimité.

Il est dit qu'à la fin des temps le Coran sera révélé et interprété dans sa plénitude – le Mahdi (l'Imam) sera de nouveau aux côtés du Prophète… La fraternité retrouvée des deux frères séparés, n'est-ce pas pour l'Islam, comme pour les autres religions, un des éléments essentiels de ce qui doit être « révélé » ? La Vérité en acte, la Miséricorde et le pardon vécus sans grands discours : le Verbe qui se fait chair… ?

Corbin, Henri (1903-1978)

Henri Corbin est le fondateur de l'université Saint-Jean de Jérusalem dont il définit ainsi le projet : « Après la débâcle entraînée par la trahison des clercs, il nous faut concevoir un état de l'homme spirituel qui n'est ni celui du clerc, ni celui du laïque. Quant à la finalité de notre fondation : ménager enfin, en la cité spirituelle de Jérusalem, un foyer commun, qui n'a encore jamais existé, pour l'étude et la fructification spirituelle de la gnose commune aux trois grandes religions abrahamiques, bref l'idée d'un œcuménisme abrahamique fondé sur la mise en commun du trésor caché de leur ésotérisme, non point sur l'accommodation diplomatique de relations officielles. »

Cette université reste encore à créer, à Jérusalem ou ailleurs ; dans l'esprit d'Henri Corbin, philosophe méconnu du XX^e^ siècle, elle aurait pour tâche de nous rappeler à travers l'enseignement de divers « vrais philosophes » que le Réel n'est pas la réalité telle qu'elle se présente à nous – il demeure inaccessible en lui-même mais la réalité en est le signe. Les deux sont inséparables, toute réalité peut alors être abordée comme « phénomène », manifestation, signifiant du Réel – un livre saint est un phénomène, une théophanie et il a à être interprété comme tel.

Pour Henri Corbin, *« ces textes permettent, par une exégèse spirituelle, une remontée vers le principe. Ils condensent toute l'essence herméneutique du réel. Ce phénomène du Livre saint présuppose une distinction entre un sens exotérique, "littéral", le point le plus bas de la descente du texte, et des sens ésotériques, "spirituels" ou encore "intérieurs", qui se dévoilent lors de la remontée. Autrement dit, les sens ésotériques ne sont pas des sens "secondaires", "dérivés", "métaphoriques", mais bien des sens plus originaires. »* Ainsi qu'il l'exprime : *« Étymologiquement, le mot* ta'wîl *veut dire "reconduire une chose à sa source, à son archétype". C'est la technique dans laquelle ont excellé les théosophes chiites, duodécimains et ismaéliens, dans leur herméneutique ésotérique du Qorân. C'est "occulter l'apparent et faire se manifester l'occulté", et les vrais alchimistes eux-mêmes ne comprenaient pas autrement leur grand œuvre. »*

Henri Corbin va encore plus loin, et c'est dire l'actualité de sa pensée à Jérusalem et dans le monde : il nous faut transposer, dit-il, cette réalité phénoménologique au plan du divin lui-même, reprenant ainsi la distinction de Maître Eckhart entre la Déité (le Réel) et Dieu (la réalité).

« Contre une "idolâtrie métaphysique" qui ferait de Dieu l'Être suprême, le plus grand de tous les existants dont la curiosité enfantine démontre l'inanité en demandant : "Qui a créé Dieu ?", la gnose, musulmane ou non, fait de la Cause de toutes les causes un Inconnu au-delà de l'essence auquel même le nom de Dieu est inadéquat. Par conséquent, la divinité manifestée est amenée à l'existence par ce Principe qui se tient en amont de l'existence. Les théophanies ne sont pas Dieu en soi. »

L'université Saint-Jean de Jérusalem pourrait être ce lieu d'études des grandes théophanies du monde, qui encore aujourd'hui peuvent l'éclairer et lui donner du sens. Si on ne fait pas de ces théophanies des idoles, si on ne fait pas de leurs livres des codes absolus, mais des invitations à le chercher et à le découvrir ensemble, cet Absolu que nul ne peut prétendre « posséder ».

Henri Corbin et quelques-uns de ses amis (Mircea Eliade, Gershom Scholem et tout le groupe d'Eranos) nous proposent, avec Reizbehan, de « Le chercher dans la demeure mystique de l'amour » : mais, dit Corbin, « quiconque ose cette recherche se trouvera dans l'obligation de défier les normes de la religion commune et socialisée… ».

Croisades

L'histoire des croisades, selon celui qui la raconte, et selon les sources auxquelles il se réfère, apparaît bien différente ; aucune objectivité ne semble possible dans cette « histoire ». Que s'est-il réellement passé ?

Selon l'interprétation catholique romaine, la plus connue en Occident, il s'agit d'un soulèvement religieux et populaire pour délivrer les Lieux saints, c'est-à-dire, essentiellement les lieux qui gardent la mémoire de la Passion, de la mort et de la Résurrection, de l'Ascension de Jésus – Yeshoua – ainsi que la descente du Saint-Esprit (le Cénacle) qui fonde le Nouvel Israël, la communauté de ceux qui croient en Jésus et dans les « informations » qu'il communique (Son Verbe), le reconnaissant comme Messie (Christ).

Ces Lieux saints étaient, dit-on, « occupés » et « souillés » non par les « musulmans » (le nom n'apparaît pas dans les chroniques), mais par « les païens », « les infidèles », les « antéchrists ». Parfois on trouve le mot « Sarrasins ».

C'est oublier que des « chrétiens », à cette époque et depuis le IVe siècle, vivaient à Jérusalem, et entretenaient, selon les pouvoirs dominants, des relations plus ou moins difficiles et tendues avec les autres imaginaires qui se partageaient alors Jérusalem, Yehoudim et Muslim. Ainsi chrétiens orthodoxes, juifs et musulmans ont un autre point de vue sur les croisades et il importe de le reconnaître si on veut prétendre non à l'objectivité, mais à une approche honnête de cette page incontournable de l'histoire de Jérusalem.

Dès ses débuts, le christianisme eut à résoudre la contradiction entre son idéal de paix et les agressions dont il était l'objet. Le cinquième commandement « Tu ne tueras pas », les propos pacifiques attribués au Christ – « Bienheureux les artisans de paix… Si on te frappe sur une joue, tends l'autre joue… Ne rendez pas le mal pour le mal… Aimez vos ennemis… » – semblent exclure toute forme de « guerre ». Pour les chrétiens orthodoxes, aucune « guerre sainte », aucune « croisade » n'est possible si on veut rester fidèle à l'Évangile.

C'est saint Augustin (354-430) qui élabora la théorie de la « guerre juste » ; cette théorie est toujours défendue aujourd'hui dans l'Église catholique romaine et reprise sous des formes différentes dans certaines théologies de la libération où la lutte contre l'injustice ne peut, semble-t-il, pas faire l'économie de la violence et de la lutte armée. La question se pose aussi aux chrétiens palestiniens de Jérusalem face aux humiliations et exclusions qu'ils doivent subir de la part de certains mouvements islamiques et israéliens.

Doivent-ils « se laisser faire » et disparaître ou soulever une « croisade » en réponse au *djihad* de leurs adversaires ?

Pour saint Augustin, la « guerre juste » doit correspondre à quatre critères : déclaration de guerre par une autorité légitime, motif conforme au droit, impossibilité d'une autre solution, guerre menée avec mesure. Il précisait que la guerre ne devait pas être utilisée pour convertir les païens ni menée avec esprit de haine. Ainsi la guerre semble justifiée lorsqu'il s'agit de faire face à un envahisseur. Elle est avant tout défensive. Certains diront qu'il

s'agit là d'une guerre « naturelle », n'importe quel animal défend son « territoire »…

Après l'invasion sarrasine en Espagne et en France, on peut comprendre que les croisades naissent à une époque où il s'agit de reconquérir les territoires occupés. Elles font partie de ce mouvement de reconquête, qui est une « guerre juste » parce que c'est la réponse à une agression territoriale évidente ; il est moins évident que la reconquête s'étende au-delà de ces territoires. Jérusalem n'a jamais été la propriété des rois ni des papes d'Occident. Mais la croisade a été conçue non comme une action menée pour défendre un territoire, mais pour défendre « la Chrétienté » et pour défendre Dieu lui-même, contre l'hérétique, l'infidèle, envahisseur de la « vraie foi ». Il s'agira donc d'une « guerre sainte » non seulement autorisée, mais recommandée, encouragée, et de surcroît garantie par un certain nombre de privilèges spirituels et matériels. Une codification de ces dispositions a eu lieu au concile de Latran en 1215 : rémission de tous les péchés y compris le meurtre sans confession publique, protection par l'Église (romaine) des biens et de la famille du croisé durant son absence avec moratoire des dettes.

Si on ajoute à ces privilèges le climat eschatologique dans lequel naît le deuxième millénaire, on peut comprendre les bonnes raisons de se croiser : non seulement l'amnistie totale, moyen particulièrement efficace d'assurer son salut, mais aussi occasion de s'enrichir, occasion de s'approprier un fief dans ces terres lointaines, qui ne peuvent être bénies et saintes que si on les délivre de « tous ces chiens et ces impurs » que sont les infidèles (le langage des anciennes chroniques est malheureusement de nouveau d'actualité).

Il est intéressant de noter que Rome ne s'était jamais, avant le pape Urbain, préoccupée du sort des chrétiens vivant en Palestine ni de celui des pèlerins. C'est en 1095 qu'Urbain II prit la décision de « lancer » une croisade (on remarquera que cette date est précédée de celle de 1054 où l'Église de Constantinople et l'Église de Rome s'excluent et s'excommunient réciproquement – un des motifs de la croisade, sera non seulement de détruire le Sarrasin infidèle, mais aussi le frère chrétien qui relativise, donc « menace » l'autorité et la légitimité du pouvoir romain).

Ainsi, en 1095 à Clermont le pape Urbain II annonce officiellement la croisade. Foucher de Chartres rapporte dans son *Historia hierosolymitana*, l'exhortation célèbre du pape, invitant les « brigands à devenir « chevaliers du Christ » : *« Comme la plupart d'entre vous le savent déjà, un peuple venu de Perse, les Turcs, s'est avancé jusqu'à la mer Méditerranée, au détriment des terres des chrétiens […] Beaucoup sont tombés sous leurs coups ; beaucoup ont été réduits en esclavage. Ces Turcs détruisent les églises ; ils saccagent le royaume de Dieu […].*

« Aussi je vous exhorte et je vous supplie – et ce n'est pas moi qui vous y exhorte, c'est le Seigneur lui-même –, vous, les hérauts du Christ, à persuader, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, chevaliers ou piétons, riches ou pauvres, par vos fréquentes prédications, de se rendre à

temps au secours des chrétiens et de repousser ce peuple néfaste loin de nos territoires. Je le dis à ceux qui sont ici, je le mande à ceux qui sont absents : le Christ l'ordonne !

« À tous ceux qui y partiront et qui mourront en route, que ce soit sur terre ou sur mer, ou qui perdront la vie en combattant les païens, la rémission de leurs péchés sera accordée.

« Et je l'accorde à ceux qui participeront à ce voyage, en vertu de l'autorité que je tiens de Dieu.

« Quelle honte, si un peuple aussi méprisé, aussi dégradé, esclave des démons, l'emportait sur la nation qui s'adonne au culte de Dieu et qui s'honore du nom de chrétienne !

« Qu'ils aillent donc au combat contre les infidèles, ceux-là qui jusqu'ici s'adonnaient à des guerres privées et abusives, au grand dam des fidèles ! Qu'ils soient désormais des chevaliers du Christ, ceux-là qui n'étaient que des brigands ! Qu'ils luttent maintenant, à bon droit, contre les barbares, ceux-là qui se battaient contre leurs frères et leurs parents ! Ce sont les récompenses éternelles qu'ils vont gagner, ceux qui se faisaient mercenaires pour quelques misérables sous.

« Que ceux qui voudront partir ne tardent pas. Qu'ils louent leurs biens, se procurent ce qui sera nécessaire à leurs dépenses, et qu'ils se mettent en route, sous la conduite de Dieu, aussitôt que l'hiver et le printemps seront passés » (Jean Richard, *L'Esprit des croisades*, Le Cerf, 1969).

Après trois années de voyage pleines de dangers et de meurtres, les croisés arrivent le 7 juin 1099 en vue de Jérusalem. L'émotion est grande. De la colline de Nébi Samwil, ils contemplent ses murailles, l'endroit sera appelé « Mont Joie ».

La ville est défendue par une garnison fatimide d'Égypte. À l'approche des croisés, les chrétiens orthodoxes qui habitaient la ville ont été expulsés de crainte qu'ils n'aient partie liée avec les assaillants.

« Sachant la cité bien défendue, les croisés prient pour qu'un miracle se produise et qu'ils puissent s'en emparer sans combat. Des prêtres, pieds nus, font sept fois le tour de la ville, espérant le même miracle que jadis à Jéricho. À l'intérieur, juifs et musulmans se préparent à résister au siège. Les juifs sont d'autant plus enclins à faire cause commune avec les musulmans que la nouvelle des massacres des communautés juives sur la route des croisés est parvenue jusqu'à Jérusalem.

« Commencé le 7 juin, le siège dure cinq semaines. Les assiégés gardent espoir car les croisés sont mal ravitaillés, mal préparés, mais bientôt ils reçoivent des renforts. Au matin du vendredi 15 juillet 1099, Godefroy de Bouillon réussit à faire approcher une tour mobile et à lancer une passerelle à l'angle nord-est ; franchissant ainsi les murailles, il pénètre avec son armée directement dans le quartier des juifs. Ceux-ci se défendent vigoureusement

mais ne peuvent résister longtemps. Une autre armée croisée, sous le commandement de Tancrède, pénètre par le côté nord-ouest. Tancrède est le premier à s'emparer du mont du Temple. La ville entière tombe, en quelques heures, aux mains des croisés.

« Pendant deux jours, les conquérants se livrent à un pillage effréné et à un abominable massacre. Ils incendient les synagogues où de nombreux juifs se sont réfugiés pour invoquer le secours divin. Les juifs sont brûlés vifs. Les croisés ne laissent la vie sauve à personne, ni juif ni musulman. C'est une tuerie sans précédent depuis le siège de Titus en 70. Les chroniqueurs chrétiens du temps en gardent un souvenir de fierté mêlée d'horreur : "Il y eut un tel carnage que les nôtres marchaient dans le sang jusqu'aux chevilles[11]*."* »

Devant un tel carnage et une telle cruauté, qui expliquera la joie de Raymond d'Aguilliers ? Cette joie n'est malheureusement pas sans rappeler certaines manifestations contemporaines devant la destruction de milliers d'innocents considérés comme des « Satans » ou ennemis de Dieu : « Un jour nouveau, une joie nouvelle et une allégresse éternelle, la fin des épreuves, des mots nouveaux et un chant nouveau surgissaient. Ce jour, qui sera chanté par toutes les générations, toutes nos peines et douleurs devinrent joie et allégresse : ce jour-là furent confondus tous les païens, la Chrétienté fut renforcée et sa foi rénovée. C'est ici la journée que l'Éternel a faite : qu'elle soit pour nous un sujet d'allégresse et de joie… »

L'odeur de l'encens couvrira bientôt l'odeur des cadavres, les chants d'église le râle des agonisants. Godefroy de Bouillon est élu roi de Jérusalem, il demande qu'on l'appelle plus humblement « avoué du Saint-Sépulcre ». C'est à ce moment que l'« Anastasis », le lieu de la Résurrection pour les chrétiens du premier millénaire, prend le nom de « Sépulcre », appellation contradictoire pour un lieu censé rappeler à tous les hommes la victoire de l'amour sur la mort. Il est vrai qu'après ce qui vient de se passer, Jérusalem est bien un tombeau. On y compte plus de morts que de vivants – c'est l'Amour qu'on y enterre une fois de plus, « saint sépulcre » blanchi par le sang des innocents ?

Après la mort de Godefroy (1100), c'est son frère Baudouin qui prendra le titre de « roi de Jérusalem ». Il sera le seul à se faire couronner à Bethléem, ses successeurs seront couronnés dans l'« église du Saint-Sépulcre » entièrement remise en état et agrandie. C'est elle dont on voit les vestiges aujourd'hui. Le clergé latin rattaché au pape est venu avec les croisés supplanter le clergé local rattaché au patriarcat grec orthodoxe de Constantinople et c'est le commencement de rivalités sans fin, entre cette Église nouvellement arrivée et les antiques Églises d'Orient qui demeuraient sur place.

Il faut se souvenir à ce propos de ce que représentent pour les chrétiens

orthodoxes les croisades – celles-ci se révélaient en effet non seulement dirigées contre les juifs et les musulmans considérés comme « infidèles », mais contre les chrétiens d'Orient considérés comme « hérétiques », alors qu'ils se veulent simplement les gardiens de la foi de leurs « pères » (les sept premiers conciles) et du style de vie évangélique qui ne peut justifier aucune guerre sainte.

Olivier Clément, avec la sobriété qui est la sienne, nous rapporte un condensé des chroniques de l'époque : *« Au début du XIIe siècle, les Normands demandent une croisade contre l'Empire grec. La deuxième croisade est sur le point de commencer par un assaut contre Byzance, que la "croisade des Allemands", en 1195-1198, vise presque autant que la Terre sainte. Et tout culmine à la déviation par les Vénitiens de la quatrième croisade contre Constantinople et au sac inouï de la ville le 13 août 1204. Au son des trompettes, les Latins pillent les maisons et les églises, violent les religieuses et massacrent les prêtres, brisent les icônes, jettent les reliques "en des lieux infâmes" (bientôt il est vrai, ils préféreront en faire un fructueux commerce), répandent "le corps et le sang du Sauveur", trinquent avec les calices et se soûlent de vin liturgique, installent sur le trône patriarcal une prostituée qui chante des chansons obscènes. Le chroniqueur qui rapporte ces faits esquisse un parallèle amer entre les croisés et les musulmans : "Ceux-ci au moins ne violaient pas nos femmes, ne réduisaient pas les habitants à la misère, ne les dépouillaient pas pour les promener nus à travers les rues, ne les faisaient pas périr par la faim et le feu… Voilà pourtant comment nous ont traités ces peuples chrétiens qui se croisent au nom du Seigneur et partagent notre religion. Cité qui fut la splendeur du monde, mère des Églises, source de la foi, maîtresse de l'orthodoxie, siège des connaissances, tu as donc bu la coupe de la colère" (Nicétas Choniatès,* Histoire*).*

« Le pape Innocent III, lorsqu'il apprendra ces violences, les blâmera avec indignation. Mais sa première réaction est un chant de triomphe ; dans sa lettre Legimus in Daniele*, au clergé et à toute l'armée chrétienne, il écrit : "Dieu a voulu que l'empire de Constantinople soit transmis 'des rebelles aux fils, des schismatiques aux catholiques, des Grecs aux Latins'. Les croisés ont accompli le mystère de l'union, il n'y a plus qu'un seul troupeau, un seul pasteur."*

« Le pape confirme la désignation d'un patriarche latin de Constantinople. En 1205, dans une lettre circulaire aux archevêques et aux ordres religieux en France, il lance un appel à la latinisation : que les moines latins remplacent en Orient les moines grecs, que les maîtres et les étudiants de Paris apportent en terre grecque l'"étude des lettres".

« Venise s'était réservé le quart de l'Empire.

« La colonisation culturelle et économique du monde orthodoxe commençait [12] *. »*

Ne suis-je pas en train de dresser un tableau trop noir des croisés et des

croisades ? Mon enfance ne fut-elle pas bercée par les exploits de tous ces pieux chevaliers, exaltée par leur foi et leur courage – oublierai-je ce « temps béni » où on parlait français à Jérusalem et où une croix d'or surmontait le Dôme du Rocher et faisait rayonner sa gloire sur toutes les nations ? Est-ce renier ses ancêtres, leur foi et leur histoire que de reconnaître qu'il en existe d'autres versions et d'autres interprétations ? et d'autres façons de vivre la foi chrétienne ?

Si, à Jérusalem, je demeure sensible aux bâtiments qui datent de l'époque croisée, particulièrement cette merveilleuse église Sainte-Anne, joyau de l'architecture et de l'acoustique romanes, je demeure également sensible aux utilisations que l'on peut faire du Nom de Dieu et du Christ et aux justifications « religieuses » que l'on peut donner à nos plus bas instincts et ambitions politiques – c'est toujours d'actualité.

« Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée », disait Jésus, et c'est ce qui arriva au royaume latin de Jérusalem : *« En Égypte, après une période de troubles et le renversement de la dynastie fatimide, émerge un homme nouveau, Saladin, fondateur de la dynastie musulmane ayyubide. Vaincre les croisés devient le but essentiel de sa politique. Il est servi par les luttes intestines qui les affaiblissent, notamment au cours de la deuxième croisade. Une éclatante victoire aux Cornes de Hattin, en juillet 1187, marque la première revanche de Saladin, d'autant plus spectaculaire qu'il fait prisonnier le roi de Jérusalem, Guy de Lusignan. Après avoir reconquis une grande partie du royaume des croisés, Saladin met le siège devant Jérusalem le 20 septembre 1187. Les assiégés prennent peur ; des pourparlers s'engagent. En l'absence du roi de Jérusalem prisonnier, c'est le patriarche latin de Jérusalem et de hauts dignitaires du clergé qui mènent les négociations. Tout d'abord ils se heurtent au refus catégorique de Saladin : il agira aussi brutalement que les croisés lorsqu'ils ont pris la ville, ce sera sa vengeance. Finalement il accepte, si la ville se rend, de ne pas massacrer les chrétiens ; il les traitera en prisonniers de guerre. Se voulant magnanime, il leur permet de se racheter, moyennant une somme fixée au cours des pourparlers, mais ils devront tous quitter Jérusalem. Le 2 octobre 1187, les clés de la Ville sont remises au vainqueur. Les chrétiens, avant de sortir de Jérusalem, sont obligés de passer, tête baissée, devant Saladin assis sur un trône près de l'actuelle porte de Jaffa, et de lui remettre le montant de leur rachat.*

« Saladin refait rapidement de Jérusalem une ville purement musulmane. Les croix géantes qui surmontaient les anciennes mosquées sont abattues, le "temple de Salomon" redevient la mosquée el-Aqsa. Tous les emblèmes chrétiens et les scènes des évangiles qui décoraient le Dôme du Rocher sont soigneusement recouverts de plâtre. L'église Sainte-Anne devient une école coranique[13] *. »*

Jérusalem restera sous domination musulmane jusqu'en 1229. À leur

tour, les chrétiens se voient interdits de séjour à Jérusalem sauf les chrétiens orientaux qui peuvent y revenir pour garder l'« Anastasis ».

À l'unification de Saladin, les droits de la communauté juive furent également reconnus. En 1229, le sultan égyptien Al-Kamil, faisant peu de cas de la ville, offrit à l'empereur Frédéric II le contrôle de Jérusalem, les musulmans conservant le Dôme du Rocher et la mosquée el-Aqsa. Frédéric II, bien qu'il se couronnât lui-même au Saint-Sépulcre, comme nouveau roi de Jérusalem, ne s'y attarda guère : son intérêt était ailleurs.

La nouvelle domination des croisés sera donc de courte durée. En 1244, les hordes de Tartares (nomades turcs venus du Kharzem en Asie centrale) à la solde du sultan ayyoubide d'Égypte, pillèrent Jérusalem, massacrèrent les chrétiens et dévastèrent le Saint-Sépulcre : fin du royaume latin.

Suivront une période mamelouk (1250-1516), puis une période ottomane (1517-1917). Durant ces quelques siècles, moyennant impôts et lourdes charges, les chrétiens comme les juifs seront plus ou moins tolérés. On peut ne pas être amoureux de la tolérance, et la préférer à l'exclusion.

Croissant

Avec la croix, l'étoile et le chandelier, le croissant est un des principaux symboles qui illuminent ou qui hantent Jérusalem. Il fait partie de nombreux drapeaux de pays musulmans (Algérie, Comores, Maldives, Tunisie, Turkménistan, Pakistan et Turquie). Il est aussi utilisé (sur fond blanc) comme Croissant rouge, un équivalent de la Croix-Rouge.

À l'origine, le croissant de lune s'intègre dans les différentes phases ou formes que prend la lune et symbolise ainsi le temps et ses divers cycles d'apparition, de croissance, de plénitude, de disparition et de retour. Il figurera pour le musulman le temps rituel ou le temps replacé dans l'éternité d'Allah. Je me souviens que, durant le mois de Ramadan, nous montions sur le toit des maisons pour observer le premier croissant de lune qui détermine la fin de la journée et l'ouverture des festivités.

Le croissant est aussi pour l'Islam un signe de résurrection, comme me l'expliquait uns de mes amis sunnite, grand amateur de symboles : « Le croissant n'est pas une figure finie ou achevée, ce n'est pas un cercle ou une sphère close sur elle-même – les théologiens musulmans disent que le croissant est à la fois ouvert et fermé, ouvert à l'éternité et pourtant limité dans le temps. C'est une image pour l'homme, qui doit ainsi rester ouvert à la transcendance sans perdre pour autant ses limites, mais sans s'y enfermer sinon il n'y aurait pas d'extase et pas de résurrection… Le croissant, c'est l'homme mortel ouvert à une dimension Autre – Infinie, c'est pour cela qu'on place le signe du croissant sur nos tombes et sur nos mosquées. Dans l'alphabet arabe, la lettre *noun* a la forme d'un croissant, arc de cercle

surmonté d'un point, on l'appelle la "lettre de la Résurrection". »

On se souvient qu'au temps des croisades on opposait dans une lutte sans merci (sans miséricorde) la croix et le croissant. Malheureusement, cela est de nouveau d'actualité. Les symboles manipulés avec ignorance deviennent souvent signes d'opposition, drapeaux dont on veut imposer l'autorité.

Dans leur symbolique profonde, en quoi s'opposeraient la croix et le croissant ? Pour Abû Ya'qûb Sejestani, les quatre branches de la croix symbolisent les quatre mots de la Shahada, la profession de foi musulmane, et, pour les chrétiens, la Vierge Marie est comparée, dans les litanies, à la lune et est souvent représentée debout sur un croissant de lune…

Croix

La croix, avec le croissant et l'étoile, est un des symboles dominants de Jérusalem. Que ce soit dans les quartiers arméniens, grecs ou latins, elle annonce l'appartenance de ses habitants à la foi chrétienne. Durant la période byzantine (324-638) et la courte période latine avec les croisés (1099-1187), elle seule régnait sur la ville.

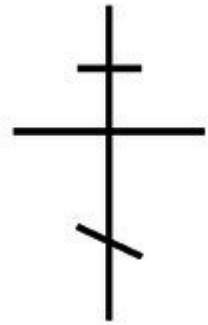
Elle apparut d'abord en songe à Constantin accompagnée d'une voix qui lui disait : « C'est par ce signe que tu vaincras. » Puis sa mère, Hélène, durant son séjour à Jérusalem, la découvrit enfouie sous un temple dédié à Vénus. La ville construite par Hadrien s'appelait alors Aelia Capitolina.

André Chouraqui me racontait qu'un juif nommé Judas lui aurait révélé le secret de sa cachette ; après avoir accompli un jeûne de six jours, il indiqua à la reine un lieu où, après avoir creusé, on découvrit les trois croix du calvaire. Mais toutes les trois étaient du même format et du même bois. Laquelle était celle du Christ ? Pour le décider, on eut recours au jugement de Dieu : une malade proche de la mort recouvrit la santé dès qu'elle toucha ce qui sera reconnu désormais comme la « vraie croix ».

Hélène demande à Constantin d'ériger sur les lieux de la découverte une église – l'Anastasis ou basilique de la Résurrection – qui sera construite par les architectes Zénobius et Eusthaens de Constantinople.

Les descriptions anciennes et les fouilles archéologiques ont permis de reconstituer le plan de l'ensemble architectural conçu par l'évêque Macaire pour célébrer le lieu de « l'invention de la vraie croix ». Le mot *invention*, n'ayant pas alors le sens contemporain, voulait dire « la venue au jour » de la vraie croix (du latin *in venire* : « venue au jour »).

Une icône traditionnelle célèbre cette « invention » : Hélène y est représentée debout assistant à l'érection de la croix tenue par Macaire et Eusthaeus.



Cette croix sur les icônes est une croix orthodoxe, avec les trois barres transversales, l'une au sommet avec l'inscription : « Celui-ci est le Roi des juifs », titre messianique. La seconde, au centre où sont attachés les bras et les mains du Christ. La troisième légèrement inclinée représente non seulement la planche où sont cloués les pieds du Christ, mais aussi la « balance de la justice » qui rappelle le choix des deux larrons crucifiés auprès de Jésus : l'un croit au Règne et à la victoire de l'Amour qu'Il a incarné, l'autre n'y croit pas… La croix nous rappelle ainsi que, devant l'Amour, tout homme est libre. Elle symbolise « l'épreuve de la liberté », croire ou ne pas croire ? Là est la question posée par la croix : est-ce l'Amour ou la mort qui aura le dernier mot ? Inutile de dire que nous sommes les deux larrons à la fois et que notre « cœur » balance d'un côté et de l'autre, notre doute et notre foi ont ainsi leur place dans la représentation de la croix : aux pieds de Yeshoua.

Nombreuses sont les interprétations du symbole de la croix : les Pères de l'Église la considéraient comme la source de toute vraie théologie, « le grand livre de l'art d'aimer » ; ce n'est plus un gibet, signe d'infamie et de douleur, mais la révélation de « l'Amour qui se donne jusqu'à l'extrême » et ouvre l'homme aux quatre vents… Son écartèlement, c'est son ouverture, la participation à toutes les douleurs du monde, transfigurées par la conscience et la compassion. « Ma vie on ne me la prend pas, c'est moi qui la donne » ; « Père, pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font ». Ce ne sont pas là des paroles de victime, mais de Seigneur, ce ne sont pas les mots de quelqu'un qui se fait « objet » de l'inacceptable, mais qui, au cœur même de l'inacceptable, sauve son humanité et toute l'humanité qui est en elle. Il demeure sujet, Il est Je Suis.

« Lorsque je serai élevé de terre, disait-il, alors vous verrez que Je Suis. »

C'est pour cela que les chrétiens considèrent la croix comme le symbole par excellence de leur rédemption et de leur salut. Ils font sur leur propre corps « le signe de la croix » en se rappelant que le mot *stavra* en grec veut dire « se tenir debout » (*stavra* donnera le verbe *to stand* en anglais).

Se tenir debout face à l'adversité, face à l'absurde, c'est ce qui fait de nous des sujets, des « Je Suis ». C'est ce qui sauve notre humanité.

« Prendre sa croix » et marcher avec Jésus c'est « se tenir debout », c'est se relever sans cesse, témoigner ainsi de la Présence de Je Suis qui nous permet de marcher et de continuer notre route malgré les obstacles, malgré la nuit…

Pour les anciens, la croix symbolise aussi l'enseignement fondamental de l'Évangile : « aimer Dieu » (la verticale), « aimer son prochain » (l'horizontale). Comme l'étoile de David ou le sceau de Salomon, la croix nous rappelle l'Archétype de la Synthèse à l'œuvre en chacun de nous, pour ne plus opposer la matière et l'esprit, le fini et l'Infini, l'Éternité et le temps, l'immanence (horizontale) et la Transcendance (verticale). C'est un symbole de la non-dualité, de la non-séparation de Dieu et de l'homme au cœur même de nos écartèlements et de nos déchirures.

Si, à Jérusalem, la croix est considérée avant tout comme un symbole chrétien, on n'en oublie pas pour autant sa signification universelle. La croix est en effet un des symboles attestés dès la plus haute Antiquité : en Égypte, à Chypre, à Cnossos, en Crète où l'on a trouvé une croix de marbre datant du XV^e^ siècle avant Jésus-Christ. La croix est le troisième des quatre symboles fondamentaux avec le centre, le cercle et le carré. Elle établit une relation entre les trois autres : par l'intersection de ses deux droites qui coïncide avec le centre, elle ouvre celui-ci sur l'extérieur, elle s'inscrit dans le cercle qu'elle divise en quatre segments : elle engendre le carré et le triangle quand ses extrémités sont reliées par quatre droites. La symbolique la plus complexe dérive de ces simples observations.

La croix dirigée vers les quatre points cardinaux est à la base de tous les symboles d'orientation. C'est la croix qui découpe, ordonne et mesure les espaces sacrés, comme les temples. La croix possède aussi la valeur d'un symbole ascensionnel – elle est souvent représentée comme un arbre dont les racines sont en enfer (ou sous terre) et le sommet au trône de Dieu (au ciel) et qui englobe le monde entre ses rameaux… De nouveau, elle est symbole de *coincidentia oppositorum*, elle incarne l'*unus mundus*, le monde Un, qui contient extrémités et extrêmes. C'est l'« arbre de vie ».

La croix est ainsi, selon Cyrille de Jérusalem, « le pôle du monde » : « Dieu a ouvert ses mains sur la croix pour embrasser les limites de l'univers – le mont Golgotha est vraiment l'axe et le centre du monde » (Catéchèse 13, 38). « Croix historique » et « croix cosmique » n'apparaissent pas alors comme séparées, le Christ étant lui-même un être historique et la récapitulation de tout le cosmos, dans un corps ouvert à Dieu.

Certains visionnaires aujourd'hui disent que si on arrache de nouveau la croix à Jérusalem, c'est non seulement la ville qui perd son axe, mais aussi le monde entier qui bascule vers l'absurde et le néant. Si « l'oubli de l'Être » rend l'homme « insensé » et « inconsistant », qu'en sera-t-il, s'il oublie l'Amour, « Celui qui est » et qui donne l'Être ? Les fous et les innocents, les amoureux de la croix, veillent. Jérusalem est leur ville par excellence. Tant de fois crucifiée, tant de fois ressuscitée…

Crucifixion

Chaque vendredi après-midi à Jérusalem, c'est sous le regard sceptique, parfois navré, des boutiquiers musulmans, que s'ébranlent de petits groupes de pèlerins sur la Via Dolorosa, le chemin de croix des franciscains. Pour les musulmans, en effet, tout cela est un mensonge, une parodie, le Coran nie de façon explicite que Jésus soit mort sur la croix. À l'affirmation des juifs : « Oui, nous avons tué le Messie, Jésus fils de Marie, le prophète de Dieu », il répond catégoriquement : « Mais ils ne l'ont pas tué, ils ne l'ont pas crucifié (*mâ salabûhu*), cela leur est seulement apparu ainsi (*walâkinb shubbiha lahum*), ceux qui sont en désaccord à son sujet restent dans le doute ; ils n'en ont pas une connaissance certaine ; ils ne suivent qu'une conjecture : ils ne l'ont certainement pas tué (*wa mâ qatalûlu yaqînan*) mais Allah l'a élevé vers lui – Allah est puissant et juste » (Coran 4, 157-158).

Selon l'optique coranique, Jésus, en tant que prophète, ne pouvait subir l'humiliation de la crucifixion, une peine administrée par le Pharaon à ses adversaires qu'Allah lui-même recommande comme une des peines à affliger aux transgresseurs : « Telle sera la rétribution de ceux qui font la guerre contre Allah et contre son prophète… ils seront tués ou crucifiés (Yusahabû) » (Coran 5, 33). À la suite de ce verset, la loi musulmane prescrit la crucifixion comme une des sanctions possibles contre les brigands de grand chemin, les hérétiques et les sorciers. Dans ces conditions, il est évident que Jésus ne pouvait pas être crucifié – c'est un « sosie » qui a été crucifié à sa place.

Pour les chrétiens, la mise à mort et la crucifixion réelle de Jésus sont un élément important de leur foi, selon les paroles de saint Paul : « Nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour les juifs et folie pour les païens » (1 Co 1, 23) ; on pourrait ajouter également : « scandale et folie pour les musulmans ».

On pourrait citer encore la réaction horrifiée de Pierre qui pourtant venait de reconnaître en Jésus le Messie, devant l'annonce de sa souffrance et de sa mort (Mt 16, 21). En bon juif, il savait qu'un condamné pendu au gibet portait sur lui la marque de la malédiction divine (Dt 21, 22). La veille de sa passion, Jésus annonce avec raison que tous seront scandalisés à son sujet (Mt 26, 31). Il faudra attendre sa Résurrection pour comprendre « qu'Il fallait que le Messie souffre pour accomplir les Écritures » (Lc 24, 25). Tout ce qui n'est pas assumé n'est pas sauvé. Il fallait que le Christ assume la souffrance, la mort injuste, la malédiction, l'absurde pour que ceux-ci soient, eux aussi, habités par la conscience et l'amour de « Celui qui est » et qu'ainsi « rien ne soit perdu », et que tout devienne pour l'homme une « occasion favorable » (*kairos*) de manifester la Présence de Dieu. Cela, le judaïsme ne saurait l'admettre, et même les chrétiens des premiers siècles l'acceptèrent difficilement – ceux qu'on appelle aujourd'hui « docètes » distinguaient le Jésus « pléromatique ou pneumatique » de sa dimension terrestre et corporelle ; seule cette dernière, simple enveloppe charnelle, a pu souffrir sur

la croix alors que le Jésus « pneumatique » avait quitté ce corps avant la crucifixion, pour rejoindre son origine céleste. Certains docètes ont même soutenu que le corps qui a souffert et qui est mort n'était pas celui de Jésus, mais celui d'un « remplaçant » ayant pris son apparence. On retrouve là, cinq siècles avant sa rédaction, la « christologie » qui influencera le Coran.

De nombreux musulmans aujourd'hui se réfèrent à l'Évangile « islamique » de Barnabé qui contiendrait la vérité sur la crucifixion : au moment même de son arrestation par des juifs et des Romains dans le jardin des Oliviers, Jésus fut élevé au ciel par les anges Gabriel, Michel, Raphaël et Uriel, tandis que Judas fut crucifié à sa place. On peut être étonné de retrouver ici Judas. Dans l'évangile de Judas récemment découvert, n'est-il pas écrit que Judas était celui qui allait aider Jésus à se dépouiller de son enveloppe charnelle ? Bien qu'il soit présenté comme le plus noble de ses disciples, il ne semblait pas qu'il dût pour autant prendre la place de Jésus.

Symbole de gloire pour les uns (saint Jean) ou d'infamie pour les autres, la croix reste une source d'adoration, de controverses et de spéculations. Je pense à Henry Corbin qui, dans sa christologie chiite, inspirée du docétisme, rappelle que Jésus, comme les autres saints et prophètes, est une figure épiphanique dont l'essence divine (*lâhut*) se manifeste dans une humanité (*nâsut*) conçue comme une simple enveloppe charnelle. Ainsi, le *nasût* de Jésus a souffert et est mort sur la croix, tandis que son *lâhut*, inaccessible à la souffrance, a été élevé au ciel.

Cette théorie ne semble pas en contradiction avec la foi orthodoxe qui reconnaît dans la personne de Jésus deux natures, humaine et divine. S'il souffre et meurt réellement dans sa condition humaine, n'est-il pas déjà « ressuscité » dans sa condition divine ? Ne disait-il pas à Marthe après avoir réanimé son frère : « "Je Suis" est la Résurrection et la Vie », la Vie éternelle au-dedans et au-delà de toute souffrance, absurdité et affliction ?

N'est-ce pas l'intuition d'Hallaj (857-922), ce grand mystique musulman qui proclamait : « Je suis la vérité, la vie éternelle. Je suis celui qui est » et qui demandait à ses frères dans la mosquée al-Mansûr : « Tuez-moi, Allah vous a rendu mon sang licite. Tuez-moi… il n'est pas pour les musulmans de devoir plus urgent que ma mise à mort… »

Délivrez-moi donc de ce moi qui me sépare de Lui. « C'est dans la religion de la croix que je veux mourir » (cf. Massignon, Hallaj, Diwân).

Ainsi croient non seulement tous les vrais musulmans, mais aussi tout homme qui a conscience que la crucifixion, la mise à mort de sa vie mortelle, est éveil, libération de sa vie éternelle, « passage » (Pâques) de « la vie que j'ai à la Vie que je suis »…

1- Rozanov, *Apocalypse de notre temps*, Paris, Plon, 1930.

2- Selon André Chouraqui, la division en huit chapitres serait assez tardive (cf. *Le Cantique des cantiques et les Psaumes*, traduits et présentés par André Chouraqui, Paris, PUF, 1970).

3- II, 144, a.

4- Pour de plus amples informations sur le Cantique, sa composition, ses interprétations : André Chouraqui, *op. cit.* ; Paul Vuillaud, *Le Cantique d'après la tradition juive*, Paris, PUF, 1925 ; A. Robert et R. Tournay, *Le Cantique des cantiques*, Paris, 1963. La bibliographie de ce livre, bien que partielle, ne comporte pas moins de 250 titres.

5- Charme, du latin *carmen*, qui veut dire à la fois « chant » et « envoûtement ».

6- Hymne d'Ur (Sumer) au dieu de la lune Sin.

7- *Futuwah – traité de chevalerie soufie*, traduction et introduction par Faouzi Skali, Paris, Albin Michel, 1989, p. 130-131.

8- Muwatta, Husa al Khulaq 8.

9- Sulami Al Muqaddima Fi al Tesawwuf.

10- Catherine Dupeyron, *Chrétiens en Terre sainte*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 194.

11- Renée Neher-Bernheim, *Jérusalem. Trois millénaires d'histoire*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 90-91.

12- Olivier Clément, *Dialogues avec le patriarche Athénagoras*, Paris, Fayard, 1976.

13- Renée Neher-Bernheim, *op. cit.*, p. 93-94.

Dante (1265-1321)

Dans la cosmogonie de Dante, Jérusalem est le centre et le pôle d'un hémisphère, celui des terres émergées, tandis que l'autre a pour pôle le paradis terrestre – ce n'est pas autour de Rome ou de Constantinople (deuxième Rome), ni de Moscou (troisième Rome) que le monde s'ordonne mais autour de Jérusalem.

David

Jérusalem est souvent appelée « la cité de David » en souvenir du Roi-Messie qui vint y établir la capitale de son royaume et le temple de son Dieu. Certains historiens et archéologues datent la naissance du peuple d'Israël dès l'établissement de David à Jérusalem. Avant lui, n'existaient que des tribus et des peuples en proie à des rivalités incessantes. Par ailleurs, c'est au temps du roi David (1000 av. J.-C.), que furent mis par écrit un certain nombre de récits de la tradition orale, assurant un passé (une origine) sans doute plus mythique qu'historique au nouveau peuple en train de naître (Israël Finkelstein pense que toute la Bible aurait été écrite au temps de Josias – 639-609 av. J.-C. – et que David serait à l'origine de ce processus afin de fortifier l'identité de son peuple).

Malgré la découverte, en 1993, de la stèle araméenne de Tell Dan, gravée par le roi Hazaël dans le dernier quart du IXe siècle où il est fait mention de la « Maison de David », certains historiens et archéologues mettent encore en doute son existence réelle, car bien peu de témoignages extérieurs au texte biblique attestent de la réalité de son histoire.

Il existe également un passage dégradé d'une autre stèle contemporaine de celle de Tell Dan. Elle est conservée au Louvre et attribuée à Mésha, roi de Moab.

Sans nier l'existence de David et de Salomon, et de leurs royaumes, on peut seulement relativiser leur présence historique. On ne trouve en effet aucune mention de leur royaume dans la liste des peuples vaincus par le

pharaon Shoshenq lors de sa campagne militaire en Canaan au Xe siècle av. J.-C., telle qu'elle est gravée sur les murs du temple d'Amon à Karnak. Quant aux fouilles, David et Salomon n'auraient été que des chefs marginaux de petites bandes, à peine sédentarisées. Ils auraient été magnifiés par les textes bibliques rédigés sous le règne de Josias, roi de Juda (640-609 av. J.-C.) pour susciter un sursaut national face à la menace assyrienne. Les Israélites démembrés se seraient alors, rétrospectivement, projetés, unis et puissants : un seul peuple hébreu, un royaume singulier, un Dieu unique…

Or, selon Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman, le royaume de Juda était une sorte de désert qui n'avait rien d'un modèle à offrir en partage : « un petit royaume rural, autour d'une minuscule place forte de montagne, Khirbet-el-Tell (Jérusalem) développant une culture primitive et une céramique très rudimentaire, tout aussi tenté par les idoles que leurs frères du Nord[1] ».

Les fouilles archéologiques de « la cité de David » au sud de la colline du temple ne nous ont sans doute pas encore révélé tous leurs secrets. Cette crête rocheuse qui longe la vallée du Cédron était habitée avant David par les Jébuséens, un peuple cananéen du XXe siècle av. J.-C. C'est probablement à ces derniers que David prit la ville ou le village vers 1000 av. J.-C. Mais pour affirmer cela nous devons faire appel à ce qui ne sera pas considéré comme une source « scientifique » par les spécialistes : la bibliothèque hébraïque et particulièrement les livres de Samuel et les quinze premiers chapitres des Livres des Rois.

Qui, si ce n'était par la Bible (et les livres qu'elle a inspirés : Évangiles, Coran…), s'intéresserait aujourd'hui à David… et à Jérusalem ?

Si le David historique a laissé bien peu de traces sur les terres qu'il a foulées, le David biblique hante encore aujourd'hui la mémoire des peuples. La figure de David, en effet, comme homme et comme roi, demeure pour Israël le type du Messie qui doit naître de sa race. À partir de David, l'alliance avec le peuple passe désormais par le roi (Si 47, 2-11). Ainsi le trône d'Israël est-il le trône de David (Is 9, 6 ; Lc 1, 32) ; ses victoires annoncent celle que le Messie remportera sur l'injustice.

Les chrétiens interpréteront la résurrection de Jésus comme l'accomplissement des promesses faites à David (Ac 13, 32-37) et ce qui donnera à l'histoire son sens (Ap 5, 5).

Mais qui est David pour les Écritures ? Pourquoi accorder à un personnage plus mythique qu'historique une telle importance ?

Il est « l'élu de Dieu », appelé par YHWH et consacré par l'onction (S 16, 1-13). David est constamment le « béni » de Dieu, celui que Dieu assiste de sa présence. Parce que « Dieu est avec lui », il réussit dans toutes ses entreprises (16, 18), dans sa lutte avec Goliath (17, 45), dans ses guerres au service de Saül (18, 14) et dans celles qu'il mènera comme roi et libérateur d'Israël : « Partout où il allait, YHWH lui donnait la victoire » (2 S 8, 14).

Comme Moïse, David, chargé d'être le pasteur d'Israël (2 S 5, 2), hérite des promesses faites aux Patriarches, et d'abord de celle de posséder la terre de Canaan. Il est l'artisan de cette prise de possession par la lutte contre les Philistins, inaugurée au temps de Saül et poursuivie sous son propre règne (2 S 5, 17-25 ; 10-12). La conquête définitive est couronnée par la prise de Jérusalem (2 S 5, 6-10), qu'on nommera « ville de David ». Elle devient la capitale de tout Israël, autour de laquelle se fait l'unité des tribus. C'est que l'Arche introduite par David en a fait une nouvelle cité sainte (2 S 6, 1-19) et David y accomplit les fonctions sacerdotales (2 S 6, 17). Ainsi, « David et toute la maison d'Israël » ne forment qu'un seul peuple autour de leur Dieu.

Si David est l'élu de Dieu, il n'en est pas moins un homme et la Bible ne cache pas ses faiblesses, notamment ses relations avec la femme d'Urie, son fidèle soldat qu'il envoie se faire tuer au front. C'est de cette union avec Bethsabée que naîtra Salomon, son héritier et le constructeur du Temple de

Jérusalem.

David, le « doux chanteur d'Israël », fut idéalisé par la tradition juive. La paternité des Psaumes lui fut attribuée, de même que la musique au Temple. À chaque occasion du calendrier juif, David est mentionné dans l'espoir et la prière. La *Amidah*, l'action de grâce après le repas, les bénédictions suivant la lecture de la Torah ne sont pas considérées comme effectives si la prière pour la restauration de la maison de David en est omise. La bénédiction de la nouvelle lune affirme que « David, roi d'Israël, vit pour l'éternité », et David est l'un des sept invités (*ouchpizin*) dans la *soukkah*. Sa personnalité fascina les générations suivantes et la tradition nationale juive a investi sa mémoire de mystique et de prestige, de sorte qu'il est devenu le symbole des aspirations messianiques.

De ces aspirations messianiques, le christianisme semble l'héritier. Comme David, Jésus serait né à Bethléem et les Évangiles font remonter sa généalogie à David.

La réussite du David dont parle « l'histoire » biblique aurait pu faire croire que les promesses étaient réalisées, que le royaume de David était le royaume de YHWH sur la terre.

À David projetant de construire un Temple, Dieu répond qu'il veut lui construire une descendance éternelle : « Je te bâtirai une maison » (7, 27) : en hébreu, *banah* peut s'appliquer aussi bien à un édifice de pierre qu'à une maison de fils, *ben*. Dieu tourne ainsi vers l'avenir le regard d'Israël. Promesse inconditionnelle, qui ne détruit pas l'alliance du Sinaï, mais la confirme en la concentrant sur le roi (7, 24). Désormais, c'est par la dynastie de David que Dieu, présent en Israël, la guide et la maintient dans l'unité. Le psaume 132 chante le lien établi entre l'Arche, symbole de la présence divine, et la descendance de David.

On comprend alors l'importance du problème de la succession au trône davidique et les intrigues qu'elle soulève (2 S 9-20 ; 1 R 1). On comprend mieux encore la place de David dans les oracles prophétiques (Os 3, 5 ; Jr 30, 9 ; Ez 34, 23 S). Évoquer David, c'est, pour les juifs, affirmer l'amour jaloux de Dieu pour son peuple (Is 9, 6) et sa fidélité à son alliance (Jr 33, 20 sq.), « alliance éternelle, faite des grâces promises à David » (Is 55, 3). De cette fidélité on ne peut pas douter, même au cœur de l'épreuve (Ps 89, 4 sq. 20-46).

Quand les temps sont accomplis, le Christ est donc appelé « Fils de David » (Mt 1, 1) ; ce titre messianique n'a jamais été refusé par Jésus, mais il n'exprime pas pleinement le mystère de sa personne. C'est pourquoi, venant accomplir les promesses faites à David, Jésus proclame qu'il est plus grand que lui : il est son Seigneur (Mt 22, 42-45). Il n'est pas seulement « le serviteur David », pasteur du peuple de Dieu (Ez 34, 23 sq.), il est Dieu Lui-même venant paître et sauver son peuple (34, 15 sq.), ce Jésus, « rejeton de la race de David », dont l'Esprit et l'Épouse attendent et appellent le retour (Ap 22, 16 sq.).

Le Coran fait allusion à plusieurs reprises au roi prophète David (Däwud). Des récits complexes des deux livres de Samuel dans la Bible, le Coran n'a retenu que quelques éléments utiles à la prédication de Mahomet. David (Däwud) est avant tout un prophète, il a reçu d'Allah la révélation d'un texte sacré, le Zabür, de même que Moussa (Moïse) a reçu la Torah et Issa (Jésus) l'Évangile (Coran 4, 163 ; 17, 55). On identifie le Zabür avec le Livre des Psaumes, il n'apporte pas une loi nouvelle se substituant à celle déjà révélée à Moussa (Moïse) son contenu relève de la louange et de la pieté.

La figure de Däwud (David) pour les musulmans est préfiguratrice de celle de Mahomet. Celui-ci sera, comme Däwud, à la fois un chef politique et un prophète, un guerrier et un poète.

Le récit de la faute de David qui fait tuer Urie pour jouir de Bethsabée de même que l'intervention du prophète Nathan sont présents dans le Coran sous forme allusive et modifiée (Coran 38, 21-25), mais l'interprétation en est différente, selon les commentateurs, Däwud avait demandé à Allah le degré supérieur de l'élection prophétique. Allah répondit que cela ne pouvait se faire que par le biais d'une épreuve, comme celle subie par Abraham, à qui fut demandé le sacrifice de son fils premier-né (Ismaël), ou comme celle subie par Joseph vendu par ses frères ou celle de Moussa (Moïse) affrontant le Pharaon.

Däwud (David) accepta le principe de l'épreuve mais il n'y pensa plus lorsqu'une suggestion de *Chaytan* (Satan) lui fit désirer la femme d'Urie, alors que lui-même possédait déjà quatre-vingt-dix-neuf épouses. Provoquant la mort de ce dernier, il put jouir de sa femme et enfanter Salomon (selon le récit biblique, le premier enfant de Bethsabée et de David mourut ; ce n'est qu'après son repentir qu'il eut Salomon, signe que Miséricorde lui était accordée).

La tradition musulmane raconte que deux anges vinrent rappeler à Däwud le pacte de l'épreuve. Däwud versa des larmes jusqu'à ce qu'il obtienne le pardon divin.

Cette réécriture du texte biblique permet de préserver ce dogme essentiel de l'Islam qu'est l'impeccabilité ou l'infaillibilité des prophètes. La faute si grave de David ne résulte plus d'un penchant charnel incontrôlé : c'est une épreuve induite par Dieu, dont le but est le progrès spirituel et moral du prophète. David en ressort grandi, malgré la gravité de son acte. Par ailleurs, et de façon plus secondaire, la possibilité qu'un prophète du plus haut niveau spirituel puisse en même temps disposer d'un harem important a permis aux musulmans de réfuter les critiques de certains juifs médinois concernant le nombre des épouses de Mahomet.

Le rôle de « lieutenant de Dieu sur la terre » (*Khälife*) que Dieu attribue à David selon le verset 26 de la sourate 38 rappelle la fonction dévolue à Adam au moment de sa création. Il ne s'agit pas seulement d'assumer la responsabilité d'un royaume mais aussi de prolonger sur terre une action proprement divine de responsable de la marche de la création.

Plusieurs versets du Coran rappellent qu'Allah a « soumis » les montagnes et les oiseaux au chant de Däwud, afin qu'ils proclament la louange d'Allah soir et matin (21, 79 ; 34, 10 ; 38, 18-19). La tradition mystique musulmane reconnaîtra à Däwud la fonction de « pôle du monde », homme parfait par l'intermédiaire de qui Allah gouverne le monde. Présent à chaque génération, il est généralement caché aux hommes. Dans le cas de Däwud, de Salomon et de Mahomet, la royauté spirituelle coïncide avec la souveraineté extérieure, politique.

La tradition précise également l'habileté concrète et technique de Däwud. Il serait par la grâce d'Allah l'inventeur des cottes de mailles « afin de vous protéger de votre violence » (21, 8 ; 34, 10-11). Ainsi les bienfaits apportés par les prophètes ne se limitent pas à la prédication pour l'autre monde, ils peuvent également concerner la vie matérielle.

Certains « historiens » disent que c'était une manière pour Däwud de gagner sa vie, mais est-ce vraiment nécessaire pour un roi ? Il s'agit plutôt de construire à partir de ces anecdotes l'image d'un homme parfait car, selon le prophète Mahomet, « la meilleure nourriture que l'on puisse manger est celle que l'on a gagnée du travail de ses mains ».

Le modèle du prophète Däwud est loué pour sa façon de prier (un tiers de la nuit) et de jeûner (un jour sur deux). Il est invoqué par le prophète Mahomet dans plusieurs *hadiths*. La tradition affirme enfin que Däwud (David) serait mort en posture de prosternation, c'est-à-dire en parfait musulman.

On comprend, d'après ces derniers exemples, que l'importance de la réalité historique de David l'est peut-être moins que sa réalité archétypale – c'est l'image de David plus que son existence qui inspire les croyants (juifs – chrétiens – musulmans) et oriente, éclaire parfois, leurs comportements.

L'archétype qu'il demeure dans l'inconscient de nos contemporains semble quelquefois le simplifier à l'extrême. On retient surtout de lui l'enfant vainqueur de Goliath le Philistin (S 17), le joueur de cithare et le compositeur des Psaumes (1 S 16), l'amant de Bethsabée, fille d'Eliam et femme d'Uri, le Hittite, qu'il envoya se faire tuer au front de Tébec (2 S 11), mais il est aussi l'ami de Jonathan, le père d'Absalon et de Salomon et surtout « l'oint du Seigneur », le Roi-Messie…

Les anciens seront d'abord sensibles au « chantre », celui qui exprime dans les Psaumes la variété innombrable des sentiments qui habitent le cœur humain : l'amour, la haine, la louange, le désespoir, l'appel à la vengeance et l'appel au pardon. Rien ne manque : du plus meurtrier au plus poétique…

Si la maladie est un « mal-à-dire », retrouver le « David de son être », « c'est retrouver le chant et les mots pour le dire », les plus violents et les plus doux.

Il faudra reconnaître aussi que « David et Goliath » sont en guerre en tout être. Goliath symbolisant cette menace sourde, « angoisseuse », qui rôde dans les profondeurs de l'inconscient. Cela peut être le remords ou la rancune,

ces vagues muettes de néant qui « abîment » le moindre de nos actes, la peur irrationnelle qui cloue sur place et paralyse…

« David » va symboliser – dans ce combat avec « l'ombre » – l'innocence, la pureté indestructible du « berger de l'Être ». Son arme, ce sont la fronde et un caillou blanc ramassé au bord du fleuve. Il vise Goliath à la tête.

Les anciens diront que ce caillou, c'est le Nom de Dieu, le Nom du Réel Absolu qu'il s'agit d'introduire dans le front de nos pensées. La Présence contenue dans ce Nom nous ramènera vers le Réel et nous délivrera de l'emprise des réalités relatives que sont la peur, l'angoisse, la haine ou le remords.

C'est ainsi également que les chrétiens orthodoxes interpréteront le Psaume « Briser la tête des enfants de Babylone contre le roc » : briser les pensées (*logismoï*) négatives et destructrices à leur racine même « contre » le Nom de Jésus…

Lorsque nous découvrons en nous une peur, une angoisse, si on l'observe bien, à sa racine il y a une pensée, une mémoire qui se projette sur le présent. C'est cette pensée qu'il faut viser ! On connaît, dans toutes les traditions, cet emploi d'invocation ou de répétition de mantras pour « chasser les pensées mauvaises » et apaiser le mental.

Entrer en résonance avec « le David de son être », c'est retrouver sa capacité d'expression, mais aussi la puissance du Son, la puissance du Chant et de l'Invocation du Nom pour apaiser et vaincre l'« ombre géante » qui, à certains moments, nous oppresse.

Une autre dimension archétypale de David qui peut nous être familière, c'est celle du « pécheur pardonné ». David, en effet, peut être considéré comme coupable à bien des points de vue. Alors qu'il dispose d'un nombre appréciable de concubines, pris de désir pour Bethsabée, il la viole et fait tuer son mari.

Adultère, viol, crime, mais surtout abus de puissance, utilisation erronée de sa position de Roi-Messie d'Israël. Le prophète Nathan lui propose alors une parabole :

« Il y avait deux hommes dans la même ville, l'un riche et l'autre pauvre.

« Le riche avait petit et gros bétail en très grande abondance. Le pauvre n'avait rien du tout qu'une brebis, une seule petite qu'il avait achetée. Il la nourrit et elle grandissait avec lui et avec ses enfants, mangeant de son pain, buvant dans sa coupe, dormant sur son sein : c'était comme sa fille.

« Un hôte se présenta chez l'homme riche, qui épargna de prendre sur son bétail de quoi servir au voyageur arrivé chez lui. Il vola la brebis de l'homme pauvre et l'apprêta pour son visiteur. »

David entra en grande colère contre cet homme, selon le texte, et il dit à Nathan : « Aussi vrai que YHWH est vivant, l'homme qui a fait cela mérite la mort ! Il remboursera la brebis au quadruple pour avoir commis cette action et

n'avoir pas eu de pitié. » Nathan dit alors à David : « Cet homme, c'est toi ! »… David prend alors conscience de son acte : « J'ai péché contre YHWH ! » Nathan dit à David : « De son côté, YHWH pardonne ta faute, tu ne mourras pas. Seulement, parce que tu as outragé "Celui qui Est" en cette affaire, l'enfant qui t'est né mourra. »

Ce texte est intéressant. Il montre la prise de conscience de David : tuer le mari de Bethsabée, c'est non seulement criminel aux yeux des hommes, c'est offenser YHWH. La destruction de toute réalité relative concerne la part de Réalité Absolue qui est en elle. Pourtant, s'il doit payer la conséquence de ses actes (c'est la loi de la cause et de l'effet, le karma dont parlent les hindous), grâce à son repentir, il ne mourra pas : YHWH pardonne.

On remarquera que David, dans cet acte de lucidité, ne s'enferme pas dans le remords ou la culpabilité. Il se repent, c'est-à-dire qu'il se remet dans l'axe du divin et de sa nature véritable, car le péché (*hamartia* : littéralement, viser à côté du but), c'est s'égarer, s'éloigner du bon usage des puissances et de la liberté qui nous ont été données.

Cette prise de conscience est perçue dans un contexte où l'Absolu est considéré comme personnel ; se repentir sera donc aussi se réconcilier avec Dieu.

Paul Ricœur, dans *Finitude et Culpabilité*, nous rappelle qu'un des drames de l'homme contemporain est son enfermement dans le cycle du remords et de la culpabilité parce qu'il ne se reconnaît aucun juge plus grand que lui-même.

Entrer en résonance avec « le David de son être », c'est se reconnaître soi-même dans la lucidité poignante de son « meurtre » ou de ses égarements quels qu'ils soient et expérimenter que « si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur » (1 Jn, 3, 20).

Désir

Jérusalem est la ville du désir par excellence. C'est un corps dont il faut s'éloigner sans cesse pour le garder désirable. Jérusalem se refuse au plaisir et à la jouissance. Il n'y a de plaisir qu'à la désirer, y habiter risque d'être la fin d'un grand amour…

Jérusalem n'est pas une ville réelle, mais une ville imaginaire, une ville désirée par plusieurs imaginaires, la ville du désir mimétique par excellence : on la désire parce que l'autre la désire, plus qu'il ne la possède parce qu'il n'y a rien à posséder ou si peu…

Si peu d'eau, si peu de sécurité, si peu de plaisir…

Jérusalem symbolise tous les objets imaginaires, objets du plus intense désir. Jérusalem n'a pas en elle suffisamment de réalité qui en fasse un objet de plaisir. Peut-être Jérusalem nous rappelle-t-elle qu'il n'y a de réalité

qu'imaginaire, le Réel étant ce qu'on ne peut pas imaginer (on dira qu'il n'existe pas).

Y a-t-il une Jérusalem réelle, une Jérusalem qu'on n'imagine pas ? alors ce n'est plus Jérusalem, mais un gros village qui s'épaissit de jour en jour sous le poids de ses commerces, de ses armes, de sa violence et de ses rêves perdus. Ce n'est plus Jérusalem, c'est Sodome, une ville qu'on n'imagine pas et donc qu'on ne désire plus, soumise tout entière à l'immédiateté de ses plaisirs.

Une des fonctions du judaïsme, c'est de maintenir l'homme dans le désir. Au nom de ce désir, certains refuseront l'appropriation de la terre.

La différence entre un chrétien et un juif, c'est la différence entre un homme de désir et un homme de plaisir.

Le désir du Messie : Il sera toujours à venir…

Le plaisir d'être avec Lui : « Il est avec nous, jusqu'à la fin du monde. »

Mais nous ne sommes ni des juifs ni des chrétiens, nous sommes des humains et notre cœur est partagé entre Absence et Présence. L'Être est là, mais ce que nous en appréhendons est infime, plaisir et désir à la fois, présence et absence…

Diatessarion

Un chrétien de Jérusalem me demanda un jour si je ne pouvais pas rassembler les quatre Évangiles en un seul : « Cela serait utile, de la même façon qu'il n'y a qu'un Coran, il n'y aurait qu'un Évangile. » Je lui répondis : « C'est justement ce qui différencie l'Évangile du Coran, le Coran est l'œuvre d'un seul homme, c'est peut-être là sa grandeur mais aussi sa fragilité, la perception de Dieu qu'il nous transmet est peut-être trop dépendante des "limites" de son prophète, de son inconscient personnel ou collectif. Les regards contradictoires posés sur Jésus, l'écoute diversifiée de son enseignement ne sont pas une pauvreté mais une richesse ; comment un seul regard, un seul point de vue, une seule écoute, conditionnée par des intérêts personnels et collectifs, pourraient-ils suffire ? »

C'est pour cela que le Diatessarion, compilation des quatre Évangiles (on peut traduire en français « harmonie des Évangiles »), n'a jamais été considéré comme une référence. Le premier Diatessarion fut composé en grec par Tatien (vers 120 apr. J.-C.), il fut ensuite traduit en syriaque vers 162. Ce ne sont plus les « Évangiles » mais un « choix » qui exprime autant la subjectivité de Tatien que l'enseignement transmis par les évangélistes.

Différent – Différences

C'est parce que nous avons le même Dieu, le même Créateur, que nous sommes si différents les uns des autres.

Là où les différences sont le mieux affirmées, là peut se révéler l'unité la plus profonde.

Là où il n'y a aucune ressemblance possible ou visible, là est la ressemblance invisible, notre participation diversifiée, différenciée à l'unique Réalité…

Divinité (du Christ)

Il n'y a de problème avec la « divinité » du Christ que lorsqu'on fait de cette divinité un « extérieur à l'homme qu'il est ».

La divinité du Christ, comme la divinité de tout homme, c'est son intériorité, son essence – le lieu même ou la Vie est engendrée en lui. La divinité est le principe ou la source de tout être.

Recevoir sa vie comme « donnée », c'est ce qui s'exprime dans la métaphore du « Fils ». La vie n'est pas reçue comme « causée » ou produite par quelque cause ou interconnexion abstraite, mais reçue comme un don, le Don que la Vie se fait à elle-même. C'est la Vie qui est « reçue de Dieu » ou du « Père d'où procèdent toute lumière et tout bien ».

Que signifie le Coran quand il dit qu'il ne peut y avoir d'« associé » à Dieu ? Qu'il ne peut y avoir que « participation » à Dieu ? « Alliance participative » ? Il n'y a pas « d'autre » à Dieu ?

La Réalité est Une – elle se rend « participable » à différents niveaux (d'où l'altérité), mais ne perd pas son unicité. La Divinité du Christ n'est pas une association à Dieu ou avec Dieu, mais une participation, par le fait même qu'il est vivant il participe au Vivant qui engendre toute vie, il n'y a pas d'autre réalité que la Réalité. Si un homme est « réel », c'est qu'il participe à cet Unique Réel. Dire que le Christ est Dieu implique qu'il n'y a pas d'autre que Dieu et que cet homme en a conscience ; l'incarnation de cette pleine conscience, c'est ce qu'on exprime de façon toujours inadéquate quand on dit qu'il est « fils de Dieu ». « Vous êtes tous des fils de Dieu, des fils du Très-Haut », disait déjà le psaume.

Il ne peut y avoir d'autre origine à la communion et à la fraternité humaine que la reconnaissance de la Réalité qui nous fonde, de la Vie qui nous engendre ; sans cette reconnaissance nous demeurons étrangers les uns aux autres.

« Nous sommes participants de la nature divine », *homoousios*. Nous ne sommes pas des « associés » à Dieu ou de Dieu, nous sommes ses « fils ». Il en découle que nous ne sommes pas les « associés » les uns des autres, nous sommes des frères, « consanguins » en quelque sorte.

Le sang n'a qu'une couleur : celle de la vie. Nous sommes de la même

famille, de la même race : celle des vivants. L'oubli ou le refus de notre divinité, c'est aussi l'oubli ou le refus de notre fraternité.

Docètes

Du grec *dokein*, « sembler », « paraître ».

Le docétisme est la plus vieille et la toujours nouvelle hérésie du christianisme pour laquelle le Christ n'est pas vraiment un homme, mais un dieu descendu d'on ne sait quel Panthéon, qui a « fait semblant », qui a « joué » le rôle d'un humain. Sa forme physique, sa sexualité, ses émotions, ses sentiments, ses souffrances, sa mort n'étaient pas réels, seulement des « apparences ».

C'est contre ces « docètes » et particulièrement contre Cerinthe qui aurait enseigné à Antioche à la fin du Ier siècle que l'apôtre saint Jean s'oppose avec force en les nommant des « Anti-Christs ».

« Dans le monde sont entrés plusieurs séducteurs qui ne confessent pas Jésus-Christ venu dans la chair. Voilà le séducteur et l'Anti-Christ » (2 Jn, 1-7) (2 Jn 2, 22 ; 1 Jn 4, 2-3).

Certains chrétiens orthodoxes en sont encore étonnés. Le séducteur, le menteur, l'Anti-Christ n'est pas celui qui nie la divinité du Christ et la spiritualité de l'homme, mais celui qui refuse que cette spiritualité et cette divinité se vivent dans le concret du corps : « Tout ce qui n'est pas assumé n'est pas sauvé. » Si le Christ n'a pas assumé sa sexualité et les autres composantes de l'humain, la sexualité, le plaisir, la souffrance, le désir, l'apaisement du désir, l'agonie et la mort, etc., ne sont pas réellement sauvés. Ce ne sont pas des lieux où la Vie s'incarne. La « matière » ne peut pas être transfigurée, divinisée.

Pour saint Jean et la spiritualité orthodoxe, être « spirituel », ce n'est pas aller vers la « désincarnation » ou tenter par toutes sortes de macérations ou d'excès de « sortir du corps ». Cela, c'est l'œuvre du mensonge, de l'illusion ou de l'Anti-Christ en nous.

Introduire de l'Esprit (du *Pneuma*), du Souffle dans nos épaisseurs les plus charnelles, c'est « confesser Jésus-Christ dans la chair », reconnaître le Vivant « Je Suis » en tout acte et en toutes choses.

« Tout ce que vous faites au plus petit d'entre mes membres, c'est à Moi, "Celui qui Est" que vous le faites » qu'il s'agisse du corps individuel, du corps social, du corps ecclésial ou du corps cosmique.

Dogme, dogmatisme

Jérusalem est réputée pour être un repaire du dogme et du dogmatisme.

Peut-être faudrait-il mieux distinguer les deux : autant j'aime les dogmes, autant j'ai horreur du dogmatisme.

Le dogme n'a jamais eu pour fonction d'obliger à croire en une opinion particulière mais il invite au contraire à dépasser les opinions et les partis pris, les « choix » *(haeresis* en grec) d'un homme ou d'une communauté particulière. Le dogme se réduirait alors à n'être que dogmatisme :

obligation au lieu d'être proposition,

définition au lieu d'être paradoxe.

Le dogme, en effet, est un paradoxe dont la fonction est de conduire l'intelligence et le cœur humain au-delà des limites étroites de la raison[2], au-delà de ce que les anciens philosophes appelaient le « principe de non-contradiction », au-delà de ce qu'on appelle aujourd'hui le fonctionnement « binaire » du cerveau…

Le dogme est *coincidentia oppositorum*, passage au-delà des contraires. Il invite à un processus d'intégration qui est passage du tiers exclu au tiers inclus ou plus exactement « incluant ».

Élaboration d'un sens qui excède toute explication et dont la compréhension suppose l'expérience ou la connaissance participative (*gnosis* ou *théosis*).

Le dogme, pour être compris, doit être vécu, il appelle à un dépassement du mental ordinaire (*méta-noïa*) et à la transformation de tout l'être (*méta-morphosis*).

Le dogme invite l'être humain à ne pas se considérer comme « achevé », mais en « devenir ». « L'homme passe infiniment l'homme », c'est par cette capacité à se dépasser qu'il devient proprement humain. Cette ouverture à plus grand que lui, c'est là son fondement, sa vocation et sa grâce…

Ce ne sont pas des définitions à croire, mais des expériences à vérifier, des expériences paradoxales. Par exemple : « Deux natures dans une seule personne » (Chalcédoine, 451) – c'est prendre conscience de sa dimension divine, incréée, silencieuse (Espace, Vacuité) et de sa dimension humaine, créée, composée, dense, matérielle et de la relation (hypostase) qui les tient ensemble, s'éprouver comme lumière et matière, visible et invisible, forme et espace. Voilà une expérience paradoxale (dogmatique) dont il ne faudrait pas se priver.

Il ne faudrait pas non plus se priver du dogme du premier concile de Constantinople (381) qui nous entraîne dans les profondeurs de l'Un :

« En Dieu l'unité absolue (l'*ousia)* est inséparable d'une diversité non moins absolue (les hypostases). »

Ce paradoxe nous invite à tenir ensemble l'un et le multiple, l'unité et la diversité ; les Trois sont Un, l'Un est Trois… Ce qui est dépassement des philosophies qui réduisent le multiple à l'Un (monisme) ou qui ne reconnaissent que l'existence de la multiplicité (atomisme, dualisme, etc.).

« Une seule nature en trois hypostases », ce dogme de la Trinité est le paradoxe même de l'Amour. L'Amour unifie et, dans le même mouvement, il

différencie.

L'Amour n'est pas réduction de l'Autre au « même », il est respect de la différence, il n'est pas non plus enfermement dans la différence, mais unité de nature et alliance d'altérité.

Sans différence, il n'y a pas d'alliance, de « relation » possible, mais mélange, indifférenciation. Sans nature « semblable » à partager, il n'y aurait pas non plus d'union possible. Ainsi l'Être n'est pas une monade, « un sublime célibataire », il est communion, relation (*hypostasis*).

Dire que l'Un est Trinité, c'est dire que « l'Être de l'Un » est Amour (Relation), c'est passer de l'unité indifférenciée (l'un – mélange) à l'unité différenciée (Alliance), au-delà des monismes réducteurs ou régressifs et des dualismes déchirants ou séparateurs.

Pour être Un, il faut être Trois : « l'Amant, l'Amour et l'Aimé ».

L'oubli du Troisième, c'est l'oubli du paradoxe qui habite les profondeurs de l'Être, le dogme du premier concile de Constantinople nous le rappelle…

Pourquoi le dogme dont la fonction était d'ouvrir l'intelligence et le cœur est-il devenu instrument de clôture, fermeture et « arrestation » de la pensée ?

Comment cette formulation paradoxale (ni… ni… – et… et…) : « ni seulement ceci », « ni seulement cela » mais « et ceci » « et cela »… formulation excitante et vivifiante pour la pensée, est-elle devenue engourdissement, répétition, abrutissement et pis parfois : instrument de torture et d'inquisition ?

Est-ce un défaut de « transmission » ?

Que transmet-on ? Des mots qui aliènent et qui tuent la vie ? Ou des mots qui libèrent et stimulent la vie ? « Obligation » à se soumettre à une opinion particulière ? Ou « proposition » à vérifier cette opinion par l'expérience ?

Le dogme comme proposition ou invitation à garder l'esprit dans l'Ouvert est bien le contraire du dogmatisme…

Dôme du Rocher

Quel que soit le lieu « hors les murs » d'où on contemple la Vieille Ville de Jérusalem, le Dôme du Rocher apparaît comme son centre, l'or de sa coupole attire tous les regards. Non, pas tous : certains s'en détournent. On trouvera dans le Cardo des cartes postales ou des peintures où le Dôme du Rocher est intentionnellement effacé, ou remplacé par une représentation du « Troisième Temple ».

Car le Dôme du Rocher, devenu symbole de l'Islam, malgré son architecture typiquement byzantine, est construit sur le lieu saint du Temple

de Salomon et d'Hérode. Il est considéré comme l'abomination de la désolation pour les juifs pieux. Tant qu'il ne sera pas détruit, le mur de soubassement du Temple continuera à s'appeler le Mur des Lamentations.

Peut-être faudrait-il le regarder « autrement » et, au lieu de voir dans ce Dôme du Rocher le symbole de la discorde entre trois religions mondiales et une lourde menace pour la paix au Proche-Orient, non seulement s'attarder sur sa beauté mais y reconnaître le symbole d'une intégration dans la pierre de ces trois religions et de leur dialogue possible ?

Si le « fondement » en effet est bien celui du Temple, le rocher d'Abraham, l'édifice est évidemment chrétien. La symbolique de l'octogone, qui est aussi celle des fonts baptismaux, est connue de tous, c'est le symbole du Christ, « l'homme du huitième jour », symbole de Résurrection et de Transfiguration. La coupole qui surmonte cet octogone est, par ailleurs, directement inspirée de celle de l'Anastasis (Saint-Sépulcre). Sur ce fondement juif et cette architecture chrétienne, l'Islam apportera le décor qui lui est propre, bien que la plupart des mosaïques et faïences actuelles soient d'origine arménienne. Ce n'est qu'à une époque tardive que le Dôme du Rocher a été mis en relation avec l'ascension de Mahomet.

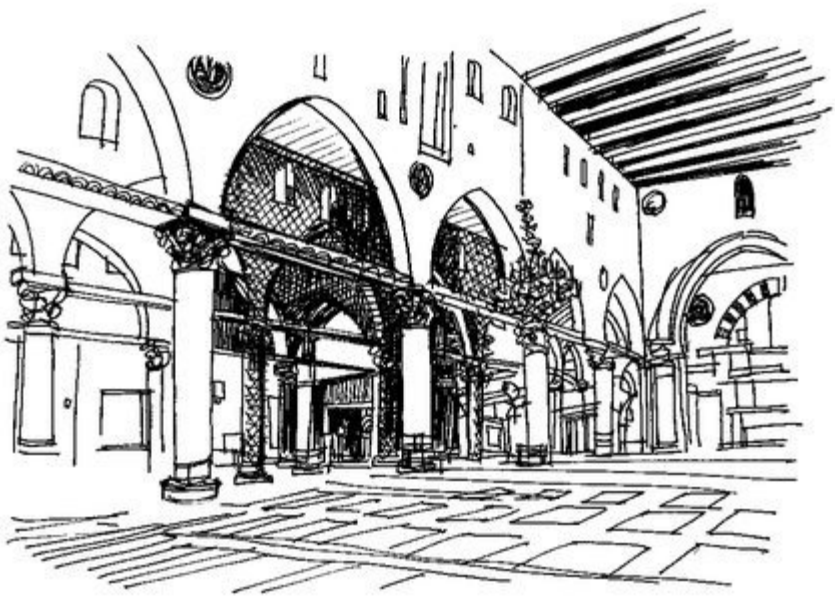
Avant d'affirmer cela – ce qui ne manquera pas d'en choquer ou d'en réjouir certains –, il est nécessaire de rappeler l'histoire de la construction de cet édifice fascinant. C'est le calife Abd al-Malik (685-705) du clan des Omeyyades qui le fit construire vers la fin du VII^e siècle. Sa construction fut l'œuvre d'architectes byzantins et syriens. Comme on l'a remarqué, le Dôme du Rocher se situe par sa forme architecturale en dehors de l'Islam. Ce n'est pas l'architecture d'une mosquée. Seuls peuvent être considérés comme « islamiques » le décor et les inscriptions en arabe.

Les intentions qui ont présidé à l'exécution de l'édifice restent controversées : pourquoi Abd al-Malik a-t-il choisi l'endroit où se trouvait autrefois le Temple juif ? Quand on entre dans le Dôme du Rocher, on peut voir cette roche de 17,7 mètres × 13,5 mètres carrés qui se trouve dans une rotonde couronnée par la coupole. Un consensus de spécialistes a établi que

l'ancien autel des holocaustes du Temple était situé sur ce rocher. Des traces de remaniements du temps des croisés ne mettent pas en question cette affirmation. Sous le rocher, se trouve une cavité avec des conduits et des ouvertures qui servaient à l'évacuation du feu, à l'écoulement de l'eau et des libations de vin et au nettoyage de l'autel.

Si, autrefois, au jour du Grand Pardon, le grand prêtre déposait la pelle avec des charbons ardents sur les deux barres qui portaient l'Arche, depuis l'exil, il la posait sur la roche sainte et brûlait l'encens sur elle. C'est dire que cette roche est un des lieux les plus sacrés du judaïsme ; c'est aussi le lieu où YHWH arrêta le bras d'Abraham pour qu'il ne sacrifiât pas son fils (Isaac ? Ismaël ?), mettant fin ainsi aux sacrifices humains par lesquels les religions archaïques pensaient se concilier la force des dieux ou apaiser leur courroux.

Abd al-Malik prend donc le rocher de la foi d'Abraham et le rocher du Temple de la tradition juive comme fondement de son édifice, mais pourquoi alors lui donne-t-il une architecture si spécifiquement chrétienne ?



L'ensemble du Dôme du Rocher et de la mosquée el-Aqsa imite la basilique constantinienne de l'Anastasis. Celle-ci, en effet, comportait aussi deux bâtiments : une rotonde sur la tombe du Christ et la grande basilique (l'actuelle basilique du Saint-Sépulcre ne conserve que la rotonde). Les deux édifices étaient séparés l'un de l'autre par une cour entourée de portiques. Par ailleurs, le Dôme du Rocher a les mêmes dimensions que la rotonde de l'Anastasis. Il repose sur « douze » colonnes et « quatre » paires de piliers, ce qui fera dire à certains comme Christophe Luxenberg que le Dôme du Rocher était originellement un sanctuaire chrétien. Cela ne tiendrait pas seulement à

son architecture, mais aussi aux inscriptions à l'extérieur et à l'intérieur du Dôme : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, il n'y a pas de Dieu si ce n'est Dieu, Il n'a pas d'associé… à lui appartient la Souveraineté et à lui la louange… Il donne la vie et fait mourir, Il est Tout-Puissant… Est à louer le serviteur de Dieu, son envoyé, Dieu et ses anges disent bénédictions sur le prophète, vous qui croyez dites bénédictions et paix sur lui – Dieu le bénisse, paix sur lui et Miséricorde… »

D'après Luxenberg, « le serviteur du Dieu et l'envoyé » serait Yeshoua et non Mahomet. Le mot « Mahomet », à cette époque, ne désignait pas encore un nom de personne mais voulait dire seulement « le loué ». La suite du texte de l'inscription le confirme : « Seigneur, bénis ton envoyé et serviteur Yeshoua, fils de Myriam ! Paix sur Lui… »

À la fin du VII^e^ siècle, lors de la construction du Dôme du Rocher, l'islam en tant que religion instituée n'existait pas encore. Antérieurement à l'islam se placent des querelles entre Églises byzantines et syro-arabes qui tournent autour de la personne du Christ. Le christianisme syro-arabe aurait affirmé ici en termes démonstratifs sa conception christologique suivant laquelle seul Dieu (le Père) est Dieu, Jésus est un « homme de Dieu », il n'est pas fils de Dieu « de même nature que le Père ». Abd al-Malik, en tant que représentant du christianisme syro-arabe, ou judéo-chrétien (d'où a émergé le Coran), aurait témoigné ainsi d'une christologie pré-nicéenne (concile de Nicée : 325) contre la christologie de l'Église impériale.

Il faut rappeler également qu'au temps de la construction du Dôme du Rocher le Coran lui non plus n'existait pas. Si on trouve à l'intérieur de l'édifice des inscriptions qui seront par la suite écrites dans le Coran, c'est qu'il existait un document de base, sans doute un livre liturgique chrétien rédigé dans une langue qui est un mixte d'araméen et d'arabe.

À partir de ces hypothèses savantes et bien fondées, on pourrait inventer toutes sortes d'aventures et de rebondissements… Tel n'est pas le propos de Luxenberg ou de Joachim Guilka à sa suite. Il s'agit de replacer un des plus beaux monuments de Jérusalem dans le contexte de son édification et de sa vérité historique.

Joachim Guilka particulièrement nous rappelle ce courant « judéo-chrétien », issu de la première Église de Jérusalem rassemblée autour de Jacques, « le frère de l'Enseigneur », des juifs restés fidèles à la Torah de Moïse et à la Circoncision, tout en reconnaissant Yeshoua comme leur Messie (Christos) envoyé de Dieu mais non pas « associé » ou « identique » à Dieu. Ce courant n'aurait pas disparu, malgré Constantin et les empereurs qui, par la suite, consacrèrent la doctrine des « pagano-chrétiens » (celle des apôtres Pierre et Paul). Le Dôme du Rocher serait ainsi un monument « judéo-chrétien » qui s'opposerait au monument « pagano-chrétien » (le Saint-Sépulcre) proclamant la gloire du Dieu Un et de son envoyé Yeshoua le Messiah – « Ressuscité, monté au ciel, qui reviendra à la fin des temps juger les vivants et les morts » (autant d'éléments de la doctrine chrétienne qu'on

retrouve mot pour mot dans le Coran). « La Vie éternelle c'est qu'ils te connaissent toi le seul vrai Dieu et Ton envoyé Jésus-Christ », disait déjà saint Jean.

Si le Dôme du Rocher est un monument « judéo-chrétien », courant théologique dont serait issu le Coran[3], alors pourquoi cette inscription : « La seule vraie religion pour Dieu est l'islam » ? Luxenberg fait remarquer de nouveau qu'à la fin du VII^e^ siècle le mot islam n'a pas le sens qu'on lui donne aujourd'hui comme religion instituée. Le mot islam dérive du syro-araméen *salmûtâ* qui veut dire « consensus », « concorde ». Il faudrait donc mieux traduire : « Pour Dieu, l'attitude juste, la vraie religion est celle qui "concorde", s'accorde, aux Écritures », c'est-à-dire aux écritures auxquelles se réfère Mahomet : la Torah et l'Évangile.

L'affirmation que l'islam est une forme de judéo-christianisme considérée par les pagano-chrétiens (l'Église impériale) comme une « hérésie » chrétienne (c'est ce que dira saint Jean Damascène) pourra sans doute susciter polémiques et commentaires. Elle ne me semble pas, pour ma part, donner suffisamment de place à l'inspiration propre à Mahomet : le Coran n'est pas seulement un texte judéo-chrétien, même si les références à la Torah et à l'Évangile sont évidentes. Il a son génie propre issu de la culture et de la langue arabes, de la même façon que des textes issus du « pagano-christianisme » se détachent de leur source sémitique et s'enrichissent des apports de la pensée et de la culture hellènes.

À propos du Dôme du Rocher, il me semble « réducteur » de n'en faire qu'un monument « judéo-chrétien », de la même façon qu'il me semble « réducteur » de n'en faire qu'un monument « purement islamique » (le monument islamique c'est la mosquée el-Aqsa).

Cet édifice intègre en lui la foi et la beauté des trois grands monothéismes – juif, chrétien et musulman – qui expriment chacun avec ses nuances propres la Réalité de l'Un et de sa manifestation (le Livre, l'Envoyé).

Le symbolisme de ses formes indique non seulement l'union possible du ciel et de la terre, de la lumière (l'or de la coupole) et de la roche, mais aussi de l'humain et du divin, si l'homme demeure ouvert à l'Infini qui le contient, ce qu'exprime l'octogone, ouverture du carré, transfiguration et élévation du « quatre », ouverture du « terreux » (*adamah*) à ce qui le transcende et le limite à la fois, pour son bien-être et le bien-être de tous…

Viendra-t-il, le temps où les juifs pieux comprendront qu'il n'est pas nécessaire de détruire ce Dôme, pour y construire leur Temple ? La pierre sacrée y demeure toujours et y est préservée à jamais, « tout entourée d'or et de faïences bleues ».

Viendra-t-il, le temps où les musulmans fervents comprendront que le Dôme n'est pas leur propriété et qu'ils n'ont pas à la fermer à ceux qui n'appartiennent pas à leur religion, mais aux religions sur laquelle la leur se fonde ?

Viendra-t-il, le temps où les chrétiens reconnaîtront dans ce Dôme leur

« baptistère », l'homme du huitième jour, dans lequel ils doivent sans cesse se « plonger » (*baptizeï* en grec) pour vivre et ressusciter ?

Viendra-t-il, le temps où tout homme reconnaîtra dans ce Dôme le symbole minéral et lumineux du « Je Suis » qui fonde et éclaire son existence ?

Viendra-t-il, « Celui qui vient » sans cesse, habiter ce temple et en faire « une maison de prière pour tous les peuples » ?

S'Il ne vient pas, si rien ne vient, la coupole dorée qui domine Jérusalem connaîtra-t-elle un nouvel effondrement, la faillite d'un dialogue, d'une alliance possible, celle d'une humanité ?

Dominicains

Je n'oublie pas que c'est avec les dominicains, dans les couvents de Toulouse, de Montpellier, de Strasbourg et de la Sainte-Baume, que j'ai passé les quinze années les plus belles et les plus heureuses de mon existence. Ainsi, chaque fois que je vais à Jérusalem, il me faut « résister à la tentation » d'aller les rejoindre dans leur paisible couvent près de l'église Saint-Étienne, siège de la fameuse École biblique de Jérusalem.

Il fait bon vivre auprès de ces admirables « vieux garçons ». Parmi eux, d'éminents archéologues, biblistes, historiens, etc. Entre deux bouffées de cigare (l'Inquisition n'est pas encore passée par là) et en sirotant quelque délicieux cognac, on peut s'entretenir des sujets les plus futiles et les plus pointus (en exégèse, archéologie, etc.) avant de s'enflammer enfin pour la cause palestinienne, car nous sommes bien ici à « Jérusalem-Est » et le discours de ces « doctes » qui parlent presque tous l'hébreu (suffisamment pour critiquer les traductions de la Bible de Chouraqui) n'est pas favorable à l'État d'Israël.

Les arguments qu'ils avancent, ainsi que des faits trop évidents, ne manquent pas de pertinence – mais c'est le problème parfois avec les dominicains : l'intelligence pas plus que la charité ne font de ces moines de bons politiques (c'est vrai aussi pour les franciscains). Quoi qu'il en soit, fréquenter l'École biblique qui a formé depuis un siècle tant d'étudiants et de professeurs de renom, dans les lieux mêmes où vécut le père Lagrange, audacieux précurseur de l'exégèse critique et scientifique, quel apprenti exégète n'en rêverait ?

Tel était mon rêve. Et quand je demandai à mon prieur de Toulouse d'aller étudier à Jérusalem, dans cette École, il m'envoya aussitôt… à Strasbourg ! Il faut croire à la puissance amoureuse de son désir puisque, par d'autres chemins (un peu longs et tortueux), je me suis retrouvé souvent à Jérusalem.

La bibliothèque de l'École m'a longtemps fasciné avec ses 140 000

volumes, incroyable trésor d'érudition et de recherches, en accès direct. Les étudiants, dès le premier jour, peuvent inscrire leur nom sur une des tables de travail et commencer leurs études dans le calme. Avec Internet, nous avons accès aujourd'hui à des bibliothèques infiniment plus grandes, mais il manquera toujours aux « autodidactes » qui l'utilisent l'accompagnement exigeant d'un tuteur, qui leur permettra de discerner le meilleur et l'utile, dans l'infinie quantité d'informations qui leur sont proposées.

Aujourd'hui, ce ne sont pas les « informations » qui manquent, mais les « formations » et particulièrement celles qui pourraient nous apprendre à mieux lire et à interpréter un texte considéré comme sacré. Les différentes écoles bibliques de Jérusalem sont à ce propos importantes (celle des dominicains bien sûr, mais aussi celle des franciscains, des assomptionnistes, des sœurs de Sion, de l'Institut pontifical, etc.). Ces écoles ou instituts (et le père Lagrange n'y est pas pour rien) ont accepté de passer leurs « Écritures » au « feu de la critique ». Il y a, dans les « Écritures » inspirées, de l'humain et du divin. Ce n'est pas la « parole de Dieu » en direct, l'Imagination ou la Parole créatrice passe à travers un certain nombre de « réceptacles » qui la conditionnent (individu – société – contexte historique, etc.). Comprendre cela peut nous éviter les dérives où nous conduisent parfois le sens dit « littéral »… Par exemple, il existe des juifs en Israël et ailleurs qui considèrent que les textes bibliques sur les promesses de la terre leur donnent des droits absolus et indiscutables sur la terre d'Israël. Les chrétiens sionistes ou évangéliques font la même interprétation. Difficile de leur faire comprendre que les livres bibliques portent les marques de leur époque, de la sensibilité de leur auteur et de leur lecteur.

À côté de ces « études critiques », historiques et archéologiques, les dominicains n'en oublient pas pour autant la prière et la contemplation. La foi et la raison chez les fils de saint Dominique et de saint Thomas ne s'opposent pas mais demeurent complémentaires, ce qui explique sans doute la fidélité à son église d'un « savant » comme le père Lagrange.

Me reviennent les paroles de saint Anselme de Canterbury dans son *Proslogion* : « Je ne tente pas, Seigneur, de pénétrer ton élévation, parce que je ne lui compare à aucun degré mon intelligence ; mais je désire avoir jusqu'à un certain point l'intelligence de ta vérité, que croit et aime mon cœur, car je ne cherche pas à comprendre pour croire mais je crois pour comprendre. »

« Si je ne crois pas, je ne comprendrai pas. » J'ajouterai aussi : « Si je ne comprends pas, je ne croirai pas. » « Comprendre pour croire » et « croire pour comprendre » me semblent deux attitudes complémentaires et il m'a toujours semblé profitable, ce va-et-vient de l'oraison silencieuse au livre d'étude, bien symbolisé dans les couvents dominicains par la proximité de l'église ou de l'oratoire et de la bibliothèque.

À Nablus Road, l'église est aussi celle de saint Étienne, le premier martyr chrétien du fanatisme religieux. Tandis qu'on le lapide « au nom de Dieu », il voit les « cieux ouverts » et prie pour ses bourreaux : « Seigneur

Jésus reçoit mon souffle… ne leur impute pas ce crime. » En disant cela, il s'endort. Saül, qui deviendra par la suite l'apôtre Paul, approuvait ce meurtre (Ac 7, 59). Il lui faudra encore un long chemin, et qu'il tombe de son piédestal de certitudes, pour découvrir dans l'autre qu'il persécute au nom de sa foi la présence même de Celui qu'il aime et en qui il croit…

L'église qui garde la mémoire de cet événement et de la sainteté d'Étienne est fondée sur une ancienne basilique byzantine, construite par l'impératrice Eudoxie vers 460. Elle fut détruite par les Perses en 614 apr. J.-C. La chapelle qui la remplaça au VII^e^ siècle fut, elle aussi, abattue : les croisés la sacrifièrent pour empêcher Saladin de l'utiliser comme base pour attaquer la ville. Le couvent actuel a été édifié entre 1891 et 1901. Son architecture éclectique réunit une tour orientale, des murs romans et des arcs-boutants néogothiques. L'intérieur abrite des vestiges du sol en mosaïques de l'église byzantine originelle. Une belle sculpture dans l'atrium de l'église représentant saint Étienne, réalisée récemment par le père Ioan, moine sculpteur, a été bénie avec solennité par le patriarche latin, le 26 décembre 2006.

Cette sculpture est pour moi une belle invitation à « l'admiration », une vertu bien vivante dans ce haut lieu d'étude et de fraternité : « L'admiration est un certain désir de savoir, qui se produit dans l'homme du fait qu'il voit l'effet et ignore la cause ou que la cause d'un tel effet excède sa connaissance ou ses facultés. Pour cette raison, l'admiration est cause de plaisir pour autant qu'elle possède jointe à elle l'espoir d'atteindre par la suite la connaissance de ce qu'elle désire savoir » (Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, I-II, p. 32, 7).

Dominus Flevit

Le site du *Dominus Flevit* (le Seigneur a pleuré) est intéressant non seulement pour les fouilles archéologiques qui y ont été effectuées mais parce qu'il offre une des plus belles vues sur l'antique cité. C'est dans un lieu proche ou semblable à celui-ci que Yeshoua aurait pleuré sur Jérusalem : « À la vue de la ville, Yeshoua est en larmes ; si tu accueillais mon message de paix. Pourquoi demeure-t-il voilé à tes yeux ? Voici venir des jours où tes ennemis t'environnent, t'investissent, te pressent de toutes parts, ils t'écraseront toi et tes enfants. Il ne restera de toi que chutes de pierres, parce que tu n'as pas reconnu le temps où YHWH, Je Suis, te visitait » (Lc 19, 41-44).

Les larmes de Yeshoua devant Jérusalem font penser aux larmes et à l'intercession d'Abraham devant Sodome et Gomorrhe avant leur destruction.

La haine suscite la haine.

La violence engendre la violence.

La destruction appelle la destruction ; Yeshoua, comme Abraham, est

sensible à cette loi de la cause et de l'effet. Chacun récolte collectivement et personnellement les conséquences de ses actes ; ce n'est que justice. Mais comme Abraham, il n'en éprouve aucune joie, aucune consolation, il en est davantage blessé, ses larmes témoignent de la miséricorde qui l'habite : YHWH, l'Être qui est Celui qu'Il est, Abba, Son Père, ne veut pas la mort des pécheurs et des impies, mais qu'ils vivent !

Pourtant, il ne peut rien contre la liberté de l'homme. Chacun pourra toujours refuser son message d'amour et de paix et cultiver davantage sa volonté de domination et de puissance, tout en sachant ce que cela va entraîner… Ils ont des oreilles, ils n'entendent pas. Les avertissements de l'Enseigneur au temps de sa visite, ils s'en moquent.

Yeshoua n'est pas blessé parce qu'on refuse de l'entendre ; c'est le sort de tous les prophètes. Il pleure sur la souffrance de ces hommes et de ces femmes, fermés à la Présence qui peut les apaiser et les rendre heureux : « Elle vient chez les siens, les siens ne La reçoivent pas. »

Pourquoi, hier comme aujourd'hui, ce refus d'hommes capables de raisons à l'égard de ce qui pourrait leur donner la paix ? Cette peur d'aimer et d'être aimé ? Ce refus de l'Être qui les fonde et leur donne d'être ce qu'ils sont ?

Pourquoi l'Amour n'est-il toujours pas aimé ? Aujourd'hui, face à la ville ancienne avec ses mosquées, ses églises, ses murs du Temple ; face à la ville nouvelle avec ses tours, sa Knesset, sa population séparée à l'est et à l'ouest, ses armées ; face à Jérusalem, Yeshoua aurait-il aujourd'hui de quoi se réjouir ou de quoi pleurer ? Larmes de joie ou larmes de tristesse ? Larmes de lucidité certainement, car à Jérusalem comme ailleurs, il y a trop d'injustices et de misères de toutes sortes.

L'Amour y est toujours mal aimé.

Doxologie

Du grec *doxa*, « louange ». Parole de louange, acte de louer l'Être qui est Présent.

Être orthodoxe – *ortho* : « droit » ; et *doxa* : « louange » – c'est se tenir droit dans la louange de l'Être qui est Présent. C'est célébrer l'Instant. Cet Instant est Celui où le Fils, en nous, est tourné vers le Père, dans le Souffle (*Pneuma*). La doxologie qui revient sans cesse dans la liturgie comme dans la vie des Églises orthodoxes, c'est : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit… »

« Gloire » : que soit réellement présente en tout ce que je vis, dis, fais, la Présence du Père (l'origine, la Source de ce qui est). La Présence du Fils, la manifestation, l'incarnation de « l'Être qui est ». La Présence du Saint-Esprit (la conscience d'être relié dans la manifestation que « Je Suis » avec YHWH,

l'origine du Sujet que « Je Suis »)…

La vie doxologique ou orthodoxe est aussi une participation à la vie des anges qui chantent sans cesse la grande doxologie : le Trisagion (Is 6, 3), célébration de l'Unique trois fois saint.

« Saint Dieu, Saint Fort, Saint Immortel… » C'est la reconnaissance de « l'Autre » de « l'Autre Vie », la grande, au cœur de notre petite vie mortelle.

Elle est « Saint Dieu » – lumière.

Elle est « Saint Fort » – énergie.

Elle est « Saint Immortel » – éternité.

Quand on dit que les croyants « doivent » mener une « vie angélique », cela ne veut pas dire qu'ils doivent « sortir de leur corps » ou de la matière, mais qu'ils doivent introduire dans leur corps et dans la matière les qualités de louange et de joie propres aux anges…

Dans de nombreux skites et monastères de Jérusalem, comme dans le secret des cellules, on entend souvent cette grande doxologie, écho d'une doxologie plus intime.

Tout dogme, toute célébration liturgique orthodoxe a un caractère doxologique. Rendre gloire à Dieu, c'est reconnaître en Lui l'Essence et la manifestation de la vraie Vie au-dedans et au-delà du temps, de l'espace.

1- *La Bible dévoilée, les nouvelles révélations de l'archéologie*, Paris, Bayard, 2002.

2- Les Japonais appellent cela *koan*.

3- On ne trouvera dans le Coran aucune référence aux écrits des pagano-chrétiens. Il privilégie l'évangile de Matthieu et d'autres évangiles considérés comme « apocryphes » par les hiérarques de l'Église impériale.

Échelle

Quand on parle de Jérusalem, il s'agit de distinguer et d'unir à la fois deux Jérusalem.

Yeroushalayim shel mata, « la Jérusalem d'ici-bas, maintenant », et *Yeroushalayim shel ma'ala*, « Jérusalem au-dessus, en haut », qui est aussi *'olou haba*, « le monde qui vient ».

La Jérusalem d'en bas, c'est un lieu, un espace où on peut s'appliquer à vivre selon la Torah (la Loi), c'est un lieu d'exercices (*mitsvots*), l'exercice principal étant d'apprendre à vivre avec l'autre plus ou moins proche. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même »…

La Jérusalem d'en haut, c'est ce vers quoi nous aspirons, c'est l'état d'Être, d'Amour et de Conscience vers lequel nous conduit la pratique des exercices : la communion avec YHWH.

Entre ces deux Jérusalem, ces deux espaces, d'en haut et d'en bas, il y a une troisième Jérusalem, celle du temps, celle du corps et du cœur humain, dressée comme une échelle, l'échelle de Jabob-Israël, mais aussi l'échelle de Mahomet qui, lors de son voyage nocturne, monte de la Jérusalem d'en bas vers la Jérusalem d'en haut en traversant tous les échelons, les stations ou les « saveurs » de la Sagesse.

C'est encore l'échelle de la croix glorieuse qui symbolise la montée de Yeshoua vers Abba, son Père, à travers les souffrances de la Passion, la mort et la Résurrection. Yeshoua ne disait-il pas à Nathanaël : « Amen, amen, je vous le dis : vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du fils de l'homme » (Jn 1, 51) ?

Jérusalem est cette échelle par où les esprits et les anges (c'est-à-dire les différents niveaux de présences et de conscience de l'Être (YHWH) se manifestent. Jérusalem est l'échelle, la voie, par laquelle Dieu descend vers l'homme et par laquelle l'homme monte vers Dieu.

Jérusalem symbolise alors l'espace et le temps dans lequel s'incarne tout être humain. En lui, la Vie « descend » et, s'il le veut, la Vie « remonte ». Jérusalem est le lieu du retour de la communauté des êtres humains vers Dieu comme le cœur est le lieu où l'être humain retourne à la Vie qui lui est donnée, vers l'Être ou la Source qui la lui donne.

Jérusalem, plus qu'un lieu, est une orientation, une réorientation, un retournement (une conversion, une *métanoia… teshuva*) de la vie vers son principe. Plus qu'un temps qui s'écoule (*chronos*), elle est une « occasion » (*kairos*) de redressement, de verticalisation…

Dans l'horizontalité du monde, Jérusalem se tient comme prototype de la ville verticale, la ville des hommes debout, tournés vers Dieu. Les métaphores du bas, du haut et de l'entre-deux signifient à l'homme la possibilité de « tenir les deux bouts de l'échelle », de s'accepter comme matière et comme esprit.

La réunification des deux Jérusalem, c'est-à-dire des deux composantes de notre être, peut se faire par l'introduction d'un troisième terme ou d'une troisième Jérusalem, qui n'est autre que celle de notre liberté.

Liberté de laisser descendre la Vie et sa Lumière dans les espaces les plus obscurs et les plus épais de notre finitude, liberté de laisser remonter cette Vie vers les espaces de silence et de clarté de notre ouverture à l'Infini, accompagnant cette remontée des éclats de conscience et de joie d'une promesse qui s'accomplit, d'un arbre qui donne ses fruits.

Écrits – Écriture

Sous les pavés, le livre !

S'il y a un lieu où chaque pierre cache une autre pierre, qui elle-même cache un livre, un livre qui cache un sage ou un prophète qui cache… c'est bien Jérusalem.

Aucune pierre n'y est seulement une pierre, tout y est trace, et chaque trace est celle d'une Écriture, qui évoque ou donne sens à ce qui s'est passé, sur, avec ou autour de cette pierre ; « celui » qui l'a touchée, bénie ou maudite…

Jérusalem, plus que toute autre ville, est un palimpseste – l'immense et compliqué palimpseste d'une mémoire, une véritable pâte feuilletée d'écrits et de traces.

On peut la décrypter en partant du plus solide, un mur, une ruine, y découvrir une histoire et le texte qui la raconte, puis les interprétations du texte, pressentir la présence de ceux qui ont construit ces murs et fait cette histoire, pour arriver peut-être à la présence immatérielle de l'Être qui inspire l'histoire et les textes ; l'Être qui construit et efface les traces.

Édit de Milan

Nul n'ignore les conséquences qu'eut la conversion de l'empereur Constantin au christianisme. L'édit de Milan en 713 fut reçu par les chrétiens de Jérusalem et de tout l'empire avec un immense soulagement et une grande

allégresse : « Moi, Constantin Auguste, et moi, Licinius Auguste, résolus à garantir respect et révérence de la divinité, accordons aux chrétiens et à tous les autres le droit de suivre librement toute forme de culte qui leur convienne, pour que, quelle que soit la divinité aux cieux, elle nous soit favorable ainsi qu'à tous ceux qui dépendent de notre autorité. »

La fin des persécutions ne fut malheureusement pas la fin des divisions entre chrétiens, particulièrement entre judéo-chrétiens, restés enracinés dans la tradition juive, et les « helléno- » ou « pagano-chrétiens » ouverts à la pensée grecque et prenant des distances par rapport aux us et coutumes juifs (circoncision, shabbat, dates des fêtes, etc.).

C'est Constantin lui-même qui trancha à Nicée (324) en faveur des helléno-chrétiens dans une langue et une fermeté qui laissent pressentir ce que sera l'attitude du « christianisme impérial » à l'égard des juifs : *« La question qui regarde la célébration de la fête de Pâques ayant été ensuite agitée, on a jugé tout d'une voix qu'il était fort à propos qu'elle fût célébrée au même jour dans toute l'étendue de l'Église. Que pouvons-nous faire de plus conforme à la bienséance, et à l'honnêteté, que d'observer tous de la même sorte, cette fête où nous avons tous reçu l'espérance de l'immortalité ? On a jugé que cela aurait été une pratique indigne de la sainteté de l'Église, de la solenniser selon la coutume des juifs, qui ont les mains souillées, et l'esprit aveuglé par leurs crimes. Nous pouvons rejeter leur usage et en faire passer aux siècles à venir un plus raisonnable, que nous avons suivi depuis le premier jour de la passion jusqu'à ici. N'ayons donc rien de commun avec la nation des juifs, qui est une nation ennemie, nous avons appris du Sauveur une autre voie, et on tient une autre route dans notre sainte religion. Demeurons-y tous, mes très chers frères, et éloignons-nous d'une société aussi infâme qu'est celle de ce peuple. Il n'y a rien de si ridicule que la vanité avec laquelle ils se vantent que nous ne saurions célébrer cette fête comme il faut, si nous n'en apprenons la méthode dans leur école. Que peuvent savoir des hommes qui depuis qu'ils se sont rendus coupables de la mort du Seigneur, ne se conduisent plus par la lumière de la raison, mais sont emportés par la fureur de leurs passions […] la prudence ne laisserait pas de vous obliger à souhaiter que la pureté de votre conscience ne fût salie par l'observation d'aucune coutume qui ait rapport à celles d'une aussi méchante nation qu'est celle des juifs »* (Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, livre III, chapitre XVIII, p. 104-105).

Ce petit texte, qu'il soit de Constantin ou de l'évêque Eusèbe, signe l'arrêt de mort des judéo-chrétiens et la victoire des helléno-chrétiens. Il peut être également considéré comme étant la première manifestation « souveraine » de ce qui allait devenir « l'antisémitisme chrétien ».

Eichmann, Adolf (1906-1962)

Adolf Eichmann, chef de service du bureau de la Gestapo chargé de la « solution du problème juif en Europe », fut capturé en Argentine par des agents israéliens et jugé à Jérusalem.

Hannah Arendt fut chargée par le *New Yorker* de « couvrir l'événement ». Ce fut l'occasion, pour elle et pour beaucoup, de réfléchir sur « la banalité du mal » et l'importance de la pensée non seulement à l'origine mais au cœur de notre action.

« Penser n'est pas une opération politiquement neutre, qui tiendrait celui qui pense à distance de la réalité et à l'abri de toute responsabilité. Il dépend de la pensée que le monde soit sensé ou non et que persiste entre les humains un sens commun qui les prévient de commettre le pire. »

Eichmann a cessé de penser et a donc perdu toute faculté de juger. Il affirme avoir obéi aux ordres de façon irréfléchie, avoir été un serviteur modèle de l'État – son conformisme est l'expression même de l'irresponsabilité. C'est cette absence de réflexion, cette incapacité de juger des actes obéissant à des ordres qui rendent le mal « banal », ordinaire, comme invisible aux yeux de celui qui le commet. Les plus grands criminels ne sont pas toujours des psychopathes, mais parfois de simples et bons fonctionnaires. C'est ce que révèle le procès d'Eichmann.

Nous n'avons pas besoin de dispositions psychiques particulières pour commettre le mal : il suffit de ne plus chercher à voir, à « ça-voir », et de rendre un autre, une autorité, un État, responsable de ses actes.

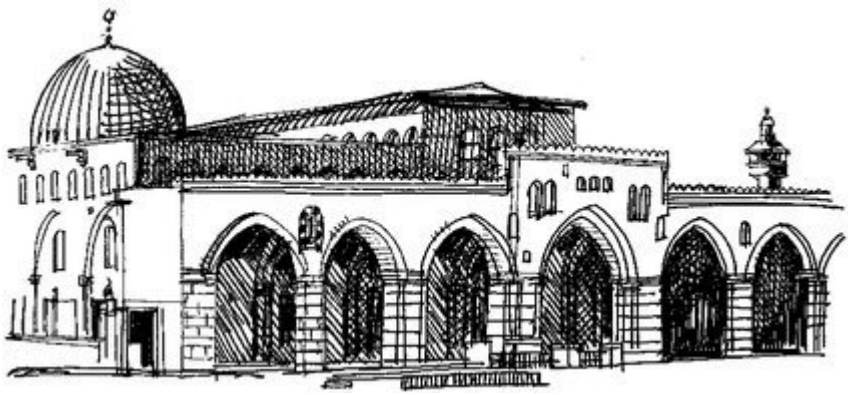
Dans *Les Origines du totalitarisme*, Hannah Arendt précise que le mal n'est pas dit radical parce qu'il résulterait d'une perversion de l'homme à la racine, mais qu'il est systématisé – le totalitarisme repose sur un endoctrinement idéologique qui parvient à généraliser la non-pensée, à répandre le mal, à en rendre la production banale.

À Jérusalem aujourd'hui, les endoctrinements idéologiques mais aussi religieux ne manquent pas et ce sont des « totalitarismes » qui s'affrontent. Suffirait-il de « penser » ce que l'on dit et ce que l'on fait pour que l'avenir soit possible ? Et que des « fonctionnaires » tristes, comme Eichmann, appartenant aux différents partis, cessent de s'affronter ? Peut-être manque-t-on de philosophes et de poètes à Jérusalem ?

À l'origine, les textes sacrés n'étaient-ils pas des textes de pensée et de poésie qui invitaient à des actes d'insurrections, responsables et libres face aux idéologies et aux totalitarismes des puissants (Égypte, Babylone, etc.) ? Aujourd'hui peuvent-ils être utilisés pour l'endoctrinement et l'irresponsabilisation de ceux qui les invoquent au point de « banaliser » le meurtre ou le suicide ?

El-Aqsa

Sur le Haram esh-sharif ou Esplanade du Temple, face au Dôme du Rocher qui est par son emplacement, son architecture et sa décoration, un beau symbole d'intégration des trois monothéismes (voir Dôme du Rocher) se trouve le sanctuaire musulman proprement dit : la mosquée el- ou al-Aqsa (ce qui veut dire la lointaine ou l'éloignée). Sa construction commença peu de temps après l'achèvement du Dôme du Rocher. Contrairement à ce dernier dont la structure et l'intérieur sont restés inchangés, el-Aqsa a subi d'importantes modifications. En soixante ans, elle fut à deux reprises totalement détruite par des séismes. Sa forme actuelle remonte au début du XIe siècle.



Lorsque les croisés prirent Jérusalem en 1099, el-Aqsa devint le siège des Templiers. Leur héritage transparaît dans les trois travées centrales de la façade principale, qui en compte désormais sept : au milieu du XIVe siècle, les mamelouks ajoutèrent deux travées de part et d'autre du porche croisé d'origine.

L'intérieur est dominé par des ajouts du milieu du XXe siècle, entre autres les rangées de colonnes en marbre – un don de Benito Mussolini – et le plafond richement peint financé par le roi Farouk d'Égypte. Parmi les éléments plus anciens, on peut remarquer le *mirhrah* restauré en 1187 par Saladin, ainsi que les mosaïques au-dessus de l'arcade de la nef centrale et sur le tombeau de la coupole qui datent de 1035. Jusqu'en 1969, la mosquée possédait une belle chaire sculptée de l'époque de Saladin, elle fut détruite lors d'un incendie.

Lors d'un premier séjour à Jérusalem en 1972, j'aimais beaucoup venir prier dans cette mosquéee où, selon la tradition musulmane, Mahomet se serait rendu avant de s'élever, à travers différents niveaux de réalités ou plans de conscience symbolisés par les prophètes qui l'ont précédé, vers la pure essence du Réel (voir *Miraj*).

Cette pure essence du Réel, ou l'essence même de la manifestation, il ne me fut pas donné de la contempler très longtemps. Un violent coup de pied dans les reins me jeta sur le tapis et une voix tonitruante et autoritaire me

rappela que cette contemplation était reservée aux musulmans et qu'un sale juif n'avait rien à faire dans ce saint sanctuaire. Bien que n'étant pas juif, j'acceptai cet héritage et me retrouvai assez rapidement au-dehors – le ciel était impassiblement bleu, d'un bleu impeccable, lumière indemne de tous les coups et de toutes les vanités qu'endurent ceux qu'elle illumine. L'espace à l'intérieur du temple c'est l'espace qui remplit tout l'univers – on peut vous chasser du temple, nul ne peut vous priver de l'espace qui le contient…

Eléona

Le mont des Oliviers était creusé de grottes qui abritaient des pressoirs à olives, elles servaient aussi de lieux de repos aux voyageurs et aux pèlerins. C'est dans une de ces grottes, près du sommet de la colline, que la tradition a situé, dès les premiers siècles de notre ère, le lieu de l'Ascension de Yeshoua mais aussi le lieu où Il transmettait à ses disciples les informations et les enseignements qu'Il recevait de son Père.

Cette grotte, après sa mort et sa Résurrection, fut aménagée en crypte. Elle fut un lieu de sépulture pour les juifs devenus chrétiens. Au IVe siècle, on y édifia une basilique en même temps que la basilique de la Nativité à Bethléem et la basilique de l'Anastasis au cœur de Jérusalem ; c'est dire en quelle estime était tenu ce lieu. La basilique construite par Hélène, la mère de l'empereur, avait trois nefs avec atrium et s'appelait l'Eléona (en grec « oliveraie »). Elle fut incendiée par les Perses en 614 et détruite par les Arabes. Au temps des croisades, l'oratoire d'un monastère perpétua la tradition. En 1330, l'endroit y était encore connu sous le nom d'« école du Christ ». Au XIVe siècle, la tradition situe au mont des Oliviers la composition du symbole des apôtres…

En 1868, la princesse Aurélie de la Tour d'Auvergne acquit le terrain sur lequel se trouvait la grotte et fonda un couvent de carmélites. Elle y est aujourd'hui enterrée.

Les murs du couloir d'entrée du Carmel, ceux de la chapelle et du cloître sont ornés de grands panneaux de céramiques, une centaine actuellement, qui contiennent chacun une traduction du Notre Père, car c'est à Lui désormais qu'est attaché ce lieu antique de pèlerinage et de dévotion et il est bon de se retirer dans cette grotte « mythique » ou « mystique » pour se rappeler que Yeshoua de Nazareth n'a jamais transmis à ses disciples une loi (Torah, Charia ou Dharma), mais une prière, c'est-à-dire une relation, une attention à l'Autre qui peut réorienter l'intelligence, le désir et les actes, dans les situations les plus triviales et les plus sublimes de l'existence humaine.

Cette prière récapitule à la fois toute la prière juive et rejoint les questions fondamentales du monde contemporain, celles de l'origine, de la paternité, du Nom, celles de l'identité, de la nourriture, de la dette, du pardon, de l'épreuve et de la perversion.

Qui est mon père, qui est ma mère ?
Quelles sont mes racines, mes origines ?
Qui est le père, l'origine, le Principe des mondes, l'origine des choses, l'origine de l'être qui a un visage ?
D'où me vient l'expérience de la paternité, de la maternité ?
Qu'est-ce que je dis quand je dis : « Abba, notre Père qui êtes aux cieux » ?

Quel est mon nom ?
Quel est le nom par lequel la vie m'appelle à être ?
Qui suis-je ?
Quel est le Nom de l'Être qui est ? du Je Suis que Je Suis ?
Comment discerner ce Nom, le différencier de tous les noms, l'honorer ?
Qu'est-ce que je dis quand je dis : « Abba, que ton Nom soit sanctifié » ?

Qui est le Maître de mon désir ?
Qu'est-ce qui règne sur moi ?
Qui me délivrera de toutes formes de tyrannies extérieures ou intérieures ?
À qui puis-je remettre mon désir, être en confiance, m'abandonner ?
Qu'est-ce que je dis quand je dis : « Abba, que ton Règne vienne » ?

Qu'est-ce que je veux vraiment ?
Qu'est-ce qui veut en moi ?
Qu'est-ce que la vie et l'Amour veulent en moi ?
Qu'est-ce que je dis quand je dis : « Abba, que ta Volonté soit faite » ?

Qu'est-ce qui me nourrit vraiment ?
Quelle est la nourriture de mon être essentiel ?
Quels sont l'unique et le plus « nécessaire » pour vivre ?
« On devient ce qu'on mange. » Qu'est-ce que je deviens ?
Qu'est-ce que je dis quand je dis : « Abba, donne-nous aujourd'hui la nourriture nécessaire à notre Vie » ?

Qu'est-ce que je dois ?
Qu'est-ce qu'on me doit ?

Quelles sont mes dettes et mes débiteurs ?
Qu'est-ce qu'on ne me pardonne pas ?
Quels sont mes torts, mes offenses, mes manquements ?
Qu'est-ce que je ne pardonne pas aux autres ?
Qu'est-ce que je ne me pardonne pas ?
Qu'est-ce qui pardonne en moi ?
Peut-on pardonner l'impardonnable ?
Qu'est-ce que je dis quand je dis :
« Abba, libère-nous de nos dettes, comme nous-mêmes libérons nos débiteurs » ?
ou
« Abba, pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés » ?

Qu'est-ce qui me tente ?
Qu'est-ce qui me détourne de la voie que je ressens comme juste ?
Qu'est-ce qui m'éloigne et me fait oublier ce que « Je Suis » ?
Comment suis-je « éprouvé » ?
Quelle est ma plus grande épreuve ? Celle qui me conduit à désespérer ? à ne plus croire ? à ne plus aimer ?
Qu'est-ce qui en moi est plus fort que la tentation et me permet de ne pas être emporté par l'épreuve et de m'identifier à mon expérience ?
Qu'est-ce qui m'empêche de sombrer ?
Qu'est-ce que je dis quand je dis : « Abba, ne nous laisse pas emporter par l'épreuve » ?

Qu'est-ce qui m'empêche d'être en paix ? d'être heureux et libre ?
Qu'est-ce qui fait « obstacle en moi » à l'Amour, à la vérité, à la Vie ?
Qu'est-ce que j'ai de plus mauvais, de plus sombre, de plus pervers en moi ?
Qu'est-ce qui peut être pire que le pire de moi-même ?
Qu'est-ce qui me rendra libre de mes fonctionnements pervers ?
Qu'est-ce qui me permettra d'accepter mon ombre et d'être libre à son égard ?
Qu'est-ce que je dis quand je dis : « Abba, délivre-nous du pervers » ?

Qu'est-ce que je dis quand je dis enfin :
« YHWH, à Toi appartiennent le Règne, la Puissance et la Gloire » ?

Toutes ces questions ici deviennent des prières – elles n'ont toujours pas de réponses, mais la présence de l'Être qui les prie en nous les éclaire de Sa Présence.

Les anciens se servaient aussi de cette prière comme d'un exorcisme ; si nous pouvons dire d'un bout à l'autre le Notre Père, aucun démon, aucun mauvais esprit ne peut demeurer en nous. Ne demeure que l'Esprit du Fils.

Le Saint-Esprit qui dit en nous « Abba, Père » :

Abba

Notre Père dans les cieux

Que ton Nom soit sanctifié
Que ton Règne vienne

Que ta Volonté soit faite
Sur la terre comme au ciel
Donne-nous aujourd'hui
La nourriture nécessaire à notre Vie
Libère-nous de nos dettes
Comme nous-mêmes libérons nos débiteurs

Ne nous laisse pas emporter

Par l'épreuve
Délivre-nous du Pervers.

Au-delà des mots et au cœur des mots qui nous sont plus ou moins familiers, il s'agit sans cesse de « revenir » au silence (la langue sacrée), de revenir à son centre (le Temple Saint) et là d'entrer dans le Souffle (l'Esprit, le *Pneuma*) de celui qui a prié ces paroles, unir notre désir à son Désir, notre intelligence à son Intelligence, notre être à son Être.

« Laisser être Celui qui aime. »
Alors ce n'est plus moi qui prie, c'est « Je Suis » qui prie en moi…
Tout cela ne sera pas le fruit d'une spéculation ou d'un rêve, mais davantage d'une pratique. Je pense à ce que disait Simone Weil à ce propos : « Je me suis imposé pour unique pratique de réciter le Notre Père une fois chaque matin avec une attention absolue. Si pendant la récitation, mon attention s'égare ou s'endort, fût-ce d'une manière infinitésimale, je recommence jusqu'à ce que j'aie obtenu une fois une attention pure… la vertu de cette pratique est extraordinaire et me surprend chaque fois, car, quoique je l'éprouve chaque jour, elle dépasse chaque fois mon attente[1]. »

Elohim

On connaît les premiers versets de la Torah (Genèse) : *Bereshit Bara Elohim*, traduit généralement par « Au commencement Dieu créa ». Or le mot ou le nom *Elohim* est un pluriel, on pourrait alors mieux traduire *Elohim* par « Énergies divines » ou « forces de la Nature ». Il s'agit toujours du Dieu Un, mais celui-ci se déploie dans le multiple à travers ses énergies créatrices. La nature, qu'on appelle encore la « création », est la manifestation de YHWH (l'Inconnaissable, l'Innommable), la présence de ses énergies, certains diront sa Shekinah (Présence)…

La valeur numérique du mot « nature », en hébreu *hatéva*, est équivalente à celle du mot *Elohim*. Les deux mots font un total de 86. La nature est à la fois une et plurielle… Pourquoi dit-on que Spinoza ne croyait pas en Dieu, ou qu'il n'était que « panthéiste » ? Quand il disait *Deus sive Natura* (« Dieu, c'est-à-dire la nature »), il lisait simplement le premier verset de la Bible en hébreu…

Il serait également intéressant de remarquer que, dans la théologie orthodoxe, on n'oppose pas « l'Essence de Dieu », qui demeure transcendante et inconnaissable, et « les Énergies » de Dieu qui sont immanentes et qui rendent l'Inconnu d'une certaine façon « participable » – c'est sur cette différenciation non séparative que se fondent Grégoire de Nysse, Grégoire Palamas et toute la pensée chrétienne orthodoxe pour affirmer le réalisme de la *théosis* ou divinisation possible de l'homme, mais aussi pour reconnaître la

Nature comme un Être vivant, porteur des énergies divines. La nature est un « temple de Dieu », le Temple d'*Elohim*, elle est sacrée, comme le Temple de YHWH est saint. Temple de la transcendance, Temple de l'Immanence, deux Temples pour un seul Dieu – YHWH – *Elohim* ; Essence – Énergie – Soleil unique en son centre obscur et en ses rayons étincelants…

Émotions (Écritures, gratitude)

L'ouverture émotionnelle du Vivant à sa propre essence, telle est la fonction des Écritures, tel est l'usage que nous devrions en faire – le commencement de cette ouverture, c'est l'écoute de ce que ces Écritures nous disent de notre condition. Elles sont le rappel de notre condition de vivants engendrés par la Vie, elles nous rappellent aussi que vivre dans l'oubli de cette condition, c'est nous priver de la grande émotion qui nous constitue comme être humain : la conscience d'être aimé par la Vie et de lui devoir notre essence – ce qui suppose un retour en gratitude.

Le drame de l'être humain, ce n'est pas l'oubli de l'Être qui est son essence et l'essence de tout être – ce ne serait là qu'un drame intellectuel, l'oubli d'une vérité simple – mais bien la perte de la relation avec cet Être, ce manque d'émotion qui nous empêche de le reconnaître en soi et en l'autre, comme l'Autre qui nous fonde et fait de chacun un « élu », un bien-aimé.

Ce manque d'émotion, cette fermeture du vivant à sa propre essence, est une perte vitale, un drame qui concerne notre totalité qui ne trouve sa béatitude et sa paix que dans l'adhésion à ce « mouvement de la Vie qui se donne », reconnue dans une conscience qui est gratitude. L'ingratitude, c'est ce que les Écritures appellent « le monde ». La gratitude, ce que les Écritures appellent « le paradis » ou « le Royaume ». Une véritable éthique, si elle ne veut pas être seulement morale du devenir, ne peut naître que de cette gratitude.

C'est de l'ouverture émotionnelle du Vivant à sa propre essence que peuvent naître la pensée, la parole, l'acte justes. Un être habité par la gratitude ne peut pas penser, vouloir, dire ou faire le mal… Le mal qui est oubli, absence vitale, manque d'ouverture consciente et émotionnelle à la Présence du Vivant qui engendre toute vie, du Vivant et de ses uniques et innombrables visages dont témoignent les Écritures.

Énergies

La tradition orthodoxe, on vient de le dire, établit une distinction entre « l'essence de Dieu », d'une part, et ses « Énergies » – c'est-à-dire ses opérations et les manifestations de sa puissance –, d'autre part.

Dieu est, par son essence, au-delà de notre compréhension, radicalement transcendant. Cependant, ses énergies, sa grâce, sa puissance, ses actions emplissent l'univers et nous sont accessibles. Il n'y a pas de division en Dieu, la Trinité est une et indivisible. L'essence, c'est Dieu dans son intégralité, tel qu'il est en lui-même. Les énergies sont Dieu également dans son intégralité, tel qu'il est dans l'action. L'homme participe par la grâce non à l'essence de Dieu, mais à ses énergies, sans fusion ni confusion. L'homme reste humain. Il n'est pas absorbé, annihilé, dissous comme une poupée de sel dans une mer infinie. Il y a toujours, entre Dieu et l'homme, une relation de personne à personne ; de nouveau, nous nous trouvons face à une « vérité paradoxale », une antinomie : Dieu au-delà de tout ce que nous pouvons penser et dire et en même temps Dieu plus proche de nous que nous-mêmes.

L'exemple classique nous est fourni par saint Grégoire Palamas : le soleil nous est inaccessible, mais il nous communique son rayonnement, sa lumière, sa chaleur. De même, l'essence, l'être de Dieu nous est inaccessible, mais il nous communique sa sainteté, son amour, sa grâce, qui ne sont pas des effets créés en nous mais la participation à ses énergies incréées. Dieu, en quelque sorte, nous imprègne, nous irradie de ses Énergies, pour nous faire « participer à sa nature de Dieu » (2 P 1, 4).

Épectase

Du grec *epectasis* signifiant littéralement « être tendu » et, de là, une extension, un allongement. Pour Grégoire de Nysse, ce terme est appliqué à la doctrine de la divinisation de l'homme : « Pour qu'il n'y ait pas d'anxiété dans le désir, il s'agit d'être rassasié tout en désirant et pour que le rassasiement n'entraîne pas de dégoût, il s'agit de désirer tout en étant rassasié. » Le plaisir et le désir ne sont pas opposés. Le plaisir de la Présence proche guérit le désir de son anxiété et de son manque ; le désir de la « Présence jamais atteinte » guérit le plaisir du risque de fermeture sur lui-même et d'autosatisfaction. L'épectase évoque cette union de la soif et de la source.

Épiclèse

D'un mot grec qui signifie « invocation ».

Invocation du Saint-Esprit qui transfigure tout ce qui s'accomplit dans la liturgie en particulier et dans tous les actes sacramentels.

C'est toute la vie humaine qui devrait être une épiclèse, un appel au Souffle Saint pour qu'Il vivifie et transfigure toute chose à chaque instant. La qualité de notre prière, c'est la puissance de notre désir, la force de notre

invocation (épiclèse) pour que soit reconnue la présence de « Celui qui est ».

L'épiclèse est alors ouverture, du corps, du cœur et de l'esprit, à Ce qui nous est donné depuis toujours et que nul ne peut nous enlever : « L'Être qui est ce qu'il est – YHWH. Là, dans l'Instant considéré comme favorable (*kairos*). »

Un moment d'épiclèse, de descente de l'Esprit saint, est un moment de pure coïncidence de notre être à l'Être qui est là, de pure adéquation ou adhérence de notre « Je Suis » à « Je Suis qui est »…

Épictète

Jean habite Jérusalem depuis sept ans. « Dieu merci, pas la Vieille Ville ! » me dit-il en soupirant… « Je suis devenu "a-religieux", pas "athée", ce qui serait un manque d'imagination ou une régression imbécile, mais "a-religieux". Jérusalem m'a rendu allergique à toutes représentations d'un Dieu extérieur à l'homme. Ce Dieu extérieur et ses représentations idéologiques, les politiques et les religieux le manipulent pour affirmer leurs pouvoirs, c'est l'huile sur le feu de nos conflits d'humains immatures. Un peu de philosophie nous ferait du bien et nous aiderait à vivre selon les lois du Dieu intérieur. »

Il me cite alors un magnifique passage des entretiens d'Épictète : *« Tu es un fragment de Dieu. Tu as en toi une partie de ce Dieu. Pourquoi donc ignores-tu ton affinité ? Pourquoi ne sais-tu pas d'où tu es venu ? Ne voudras-tu pas te rappeler, quand tu manges, qui tu es, toi qui manges et te nourris ? Dans tes rapports sexuels, qui es-tu, toi qui uses de ces rapports ? Dans ta vie sociale, dans tes exercices physiques, dans tes conversations, ne sais-tu pas que c'est un dieu que tu nourris, un dieu que tu exerces ? Tu portes Dieu partout avec toi, malheureux, et tu l'ignores. Tu crois que je parle d'un dieu extérieur d'or ou d'argent ? C'est en toi que tu le portes et tu ne t'aperçois pas que tu le souilles et par tes pensées impures et par tes actions malpropres. Devant une image de Dieu, tu n'oserais en vérité accomplir aucune des actions que tu accomplis. Et devant Dieu lui-même présent en toi et qui voit et entend toutes choses, tu ne rougis pas de les penser et de les accomplir, homme inconscient de ta propre nature… »*

Il me dit encore : « C'est à ce Dieu intérieur qu'il nous faut revenir et partager la conscience d'être "en lui, avec lui, par lui" puisque c'est là notre nature profonde et elle nous est commune. Cesser de projeter Dieu à l'extérieur et de lui construire des temples ou des demeures qui attirent les violences et les convoitises, pour mieux le "vivre ensemble" du dedans, dans le quotidien de Jérusalem. »

Eschatologie

Du grec *eschaton*, « dernier », et *logos* : « parole », « information ».

Parole ou information concernant la finalité de l'homme et du monde ; par dérivation parole ou information concernant la fin du monde et la fin des temps (Jugement dernier).

La vie monastique est souvent présentée à Jérusalem comme étant une « eschatologie » réalisée. Le moine étant considéré comme celui qui accomplit la finalité de l'être humain, par sa contemplation et son amour ou encore par sa *praxis* et sa *gnosis*.

Lorsque la Vie Trinitaire, l'Amour divin qui est la Vie à venir de l'homme, se réalise dans le présent, il y a eschatologie ou plus exactement « Parousie », déploiement de la Présence dans le présent. Le monde à venir n'est pas un monde « autre », c'est déjà ce monde vécu « autrement » : dans la Conscience d'Être « Je Suis » tourné vers le Père, tourné vers les autres, dans le « Saint Amour »…

Essence

Dérivé du latin *esse*, qui signifie « être ».

Lorsque nous parlons de l'« essence » de Dieu, nous évoquons le mystère de Dieu, son Être en soi, entièrement autre, invisible, inconcevable, au-delà de tout ce que nous pouvons en dire ou en penser, radicalement transcendant.

Il est incompréhensible, au sens où comprendre signifierait qu'on peut le définir, le cerner, le connaître entièrement avec les ressources de notre intelligence.

L'essence désigne Dieu tel qu'Il est en Lui-même, restant au-delà de toute connaissance humaine ; selon Grégoire de Nazianze : « Ce que Dieu est par Sa nature et Son essence, nul humain ne l'a découvert et ne le découvrira jamais. »

Mais ce Dieu est toutefois proche de nous, présent partout et remplissant tout. Il se révèle à nous en tant que personne : son Verbe incarné, son Fils fait homme. Il se manifeste par ses actions, ses énergies. « Il est, par son essence, en dehors de tout, mais Il est en tout par sa puissance » (saint Athanase). « Nous ne connaissons pas Dieu dans son essence. Nous le connaissons plutôt par la magnificence de sa création et l'action de sa Providence qui nous présentent, comme en un miroir, le reflet de sa bonté, de sa sagesse et de sa puissance infinies » (saint Maxime le Confesseur).

Éthiopiens

C'est un secret que j'ai longtemps gardé, seul, avec Rimbaud : Jérusalem n'est pas en Palestine, elle est en Éthiopie. Lors de mon premier voyage en Éthiopie, je découvris en effet à Lalibela la « terre sainte ». Des églises creusées sous terre, qui portent le nom de Thabor, Galilée, Bethléem, Jourdain, Jérusalem.

Pourquoi imaginer que « la terre sainte est ailleurs que chez nous », telle avait été, au XIIIe siècle, la pensée du roi Lalibela qui donna son nom à l'ensemble de ces extraordinaires églises, pyramides invisibles, enfouies dans les profondeurs de la terre.

L'attitude de ce roi, n'est-ce pas l'attitude du roi David qui, un jour, décide que la terre sainte, c'est là où il est, dans ce territoire acheté aux Jébuséens, que c'est là que doit être déposée l'Arche d'Alliance, que les nomades connaîtront un temps de repos, un temps de plaisir, après ce long désir que fut la quête d'une terre qui leur appartienne. À noter que les Éthiopiens imaginent encore aujourd'hui que l'Arche d'Alliance est chez eux, rapportée par un des fils du roi Salomon et de la reine de Saba.

Lalibela et le roi David sont de grands rois ; ils imaginent que tout est saint, Dieu est là, « Tout est là », là où ils sont. Chaque pays, chaque empire, grâce à leur roi, a un nombril, un centre du monde, un plus « haut lieu », mont Meru, mont Fuji, Arunachala, mont Sinaï, mont Moriah… C'est l'imagination du roi qui pose là où il est le nombril du monde. Notons qu'à Jérusalem il y a deux nombrils, celui du mont Moriah (de David et de Salomon) et celui du Saint-Sépulcre (de Yeshoua, « fils de David »).

Le poète avait raison, « la terre sainte est là où on imagine Dieu présent » et pourquoi ne pas l'imaginer « partout présent » ? Nous manquons d'imagination ; pas les Éthiopiens et l'histoire de ce peuple aux femmes si fines, si pauvres et si incroyablement belles est passionnante : une histoire qui remonte très loin dans le passé, la dynastie salomonienne des empereurs, celle qui a régné le plus longtemps sur le pays, jusqu'en 1974, a comme origine Ménélik, un fils du roi Salomon et de la reine de Saba.

La chronique royale éthiopienne, *Kebral Naoeyaest* (gloire des rois), relate comment Ménélik, dans sa prime jeunesse, rendit visite à son père (Salomon) et ramena avec lui à Axoum, capitale d'Éthiopie en ce temps-là, non seulement des premiers-nés d'Israël, de nombreux jeunes prêtres appartenant au Temple de Jérusalem, mais même l'Arche d'Alliance qui ensuite fut placée dans l'église de Marie à Axoum où une tradition locale affirme qu'elle se trouve encore aujourd'hui… Les aventuriers de l'Arche perdue ont-ils bien exploré toute l'Éthiopie ?

Selon la tradition, les Éthiopiens se convertirent d'abord au judaïsme et, plus tard, au christianisme, grâce au zèle de l'eunuque de la reine Candace dont parlent les Actes des Apôtres.

Historiquement, nous savons que l'Éthiopie a embrassé officiellement le

christianisme au début du IVe siècle quand le roi Ezana et sa famille furent baptisés grâce à l'évangélisation de deux jeunes Syriens, Frumentius et Edisius. Nous connaissons leurs activités à travers les écrits de l'historien Rufin d'Aquilée qui déclare avoir entendu l'histoire d'Edisius lui-même à son retour de Syrie. Durant les VIIe et VIIIe siècles, les armées musulmanes envahirent tout le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord ainsi qu'une grande partie de l'Espagne et le sud de la France, mais pas l'Éthiopie ! La tradition chrétienne éthiopienne ainsi que la tradition musulmane conservent en effet le souvenir que, lorsque le prophète Mahomet et ses disciples furent persécutés, ils trouvèrent refuge à la cour royale d'Éthiopie. En reconnaissance de cette hospitalité, les musulmans s'abstinrent d'attaquer Axoum – on peut penser également que le christianisme éthiopien, n'ayant pas été influencé par les Églises byzantine ou romaine (les Syriens sont des Araméens), soit resté proche du judéo-christianisme de ses origines et que leur « christologie » était donc proche de celle qu'on trouve dans le Coran. L'attachement des chrétiens éthiopiens à la tradition biblique explique également l'origine des *falashas*, ces chrétiens qui, au XVe siècle, se séparèrent de leur Église parce qu'ils se considéraient comme la véritable « maison d'Israël ».

Aujourd'hui les *falashas* sont considérés par l'État d'Israël comme des juifs à part entière, mais lors de l'immigration massive des années 1980, on sait que de nombreux chrétiens se sont mêlés aux *falashas* qui faisaient leur « montée » vers Israël. En cela les Éthiopiens ne diffèrent pas des autres groupes d'immigrants : les autorités israéliennes avouent depuis peu que le nombre de chrétiens parmi les immigrés juifs des pays de l'ex-URSS s'élève au moins à 30 % des arrivants. Ces nouveaux immigrés de différentes nations se reconnaissent parfois comme étant des « judéo-chrétiens ». Ils sont circoncis, observent la Torah, le shabbat et vont communier dans leur église le dimanche (souvent en cachette, comme des marranes). S'ils n'affichent aucun trait distinctif à l'extérieur, à l'intérieur de leur maison, ils font leur prière autour de l'icône de leur Messie, crucifié, mort et ressuscité.

À la suite des conflits avec les autres Églises, les Éthiopiens ne peuvent plus officier au Saint-Sépulcre, mais dans deux petites chapelles adjacentes, celles des « quatre vivants » et de Saint-Michel, et c'est sur le toit de l'Anastasis – Deir as-Sultan –, sous la tente, qu'ils peuvent célébrer leurs Pâques, ce qui ajoute au charme et à la ferveur des cérémonies.

Malgré les conflits qui les opposent toujours aux coptes qui s'estiment « légalement » les propriétaires des lieux, j'aime beaucoup cet espace pauvre et désolé qui abrite quelques moines dans des cellules étroites, si semblables à celles proches du Saint-Sépulcre, de la « Jérusalem » de Lalibela.

C'est un bon endroit, parfois paisible, pour méditer seul ou en groupe les Écritures, près de ce toit de tôle qui abrite « le nombril du monde ».

Avant de plonger dans le chaos du Saint-Sépulcre il est salutaire d'entendre la parole de l'Ange : « Ne le cherchez plus ici, Il est Ressuscité. » « Pourquoi chercher parmi les morts [les tombeaux] Celui qui est Vivant ? »

Éthique

À Jérusalem plus qu'ailleurs, on peut s'interroger sur la possibilité d'une éthique universelle.

Pour le juif, l'éthique naît de son étude de la Torah, de son écoute des paroles inspirées à Moïse, aux sages et aux prophètes, plus profondément l'éthique naît de son écoute savante et contemplative de ce que YHWH, « l'Être qui est ce qu'Il est et qui fait être toutes choses », lui inspire.

Pour le chrétien, l'éthique naît de l'eucharistie, de la présence sans cesse renouvelée en lui de Jésus-Christ, fils de Dieu ; c'est une éthique qui naît de la louange et de l'action de grâce, de la présence bienheureuse du Ressuscité en Lui. Cette éthique qui naît de la joie semble avoir été oubliée dans les institutions où on lui préfère une éthique d'avertissements, et d'adaptation à une convention sociale, c'est-à-dire une morale considérée comme la volonté

de Dieu (cela est également vrai dans les autres religions).

Pour les musulmans, l'éthique naît de sa soumission à la volonté d'Allah telle qu'elle s'exprime dans le Coran ; plus profondément, de son *dhikr*, de sa remémoration incessante de « Celui qui sait tout » et mène le monde.

Pour le bouddhiste, l'éthique naît de sa méditation, d'un état de bien-être qui s'approcherait du nirvana de l'Éveillé (Bouddha). De cet état de bien-être naissent la compassion et le désir du bien-être de tous les autres vivants.

Pour le taoïste, comme pour d'autres traditions ancestrales, l'éthique naît de son harmonie avec la nature (le Tao), il faut donc tout faire pour revenir à cette harmonie et éviter tout ce qui nous en éloigne.

Pour l'homme non religieux, c'est-à-dire non « relié » à un principe transcendant ou immanent, l'éthique naît du souci de progrès et de production ; non seulement acquérir les biens qui nous maintiennent en vie, mais nous enrichir chaque jour davantage, en se protégeant du déplaisir, de la maladie et de la mort. Telle est l'éthique du « monothéisme de marché » qui semble régner aujourd'hui sur le monde.

À Jérusalem, on peut observer l'affrontement de ces différentes éthiques. Elles sont incarnées par des hommes sincères, pieux et militants, qui croient que leur comportement est en adéquation avec ce qu'ils considèrent comme la seule et unique Réalité.

C'est là qu'il conviendrait de distinguer différents « niveaux de Réalité » et les « lois » qui en découlent.

Les lois du marché ne sont pas les lois enseignées par Moïse ou Mahomet, ni celles qui naissent de l'eucharistie ou de la méditation.

Avant toute réflexion éthique aboutissant à des « droits » ou à des « devoirs » de l'homme, il faudrait s'interroger sur ce que celui-ci imagine comme étant le plus réel, ou comme Réel absolument ; s'interroger sur le fonctionnement et l'usage qu'il fait de son imaginaire et veiller à la « fabrique » d'un réel qui soit non seulement supportable mais heureux, harmonieux, pour tous…

Étoile

Avec la croix et le croissant, l'étoile de David est un des symboles qui illuminent ou qui hantent la ville de Jérusalem. On ne la porte plus comme signe d'infamie contre la poitrine et accompagnée d'un matricule, elle est devenue signe de fierté et de victoire. Devant elle, on s'incline, elle éclaire le drapeau d'Israël.

Comme toutes les étoiles, elle est d'abord symbole de lumière, source de lumière. Dans les textes de la bibliothèque hébraïque, les étoiles non seulement obéissent à la volonté de YHWH, mais elles transmettent ses volontés (Is 40, 26 ; Ps 19, 2). Ce ne sont donc pas des créatures ordinaires,

leur « matière céleste » ressemble peut-être au corps des anges ? L'Apocalypse de Jean parle d'« étoiles tombées » comme on parle de « chute des anges » (Ap 6, 13).

Daniel, décrivant le sort des hommes à la résurrection, utilise le symbole de l'étoile pour caractériser la vie éternelle et bienheureuse des justes (Dn 12, 3).

Les étoiles sont des fenêtres ou des portes vers un autre plan du Réel. Pour les premiers chrétiens, l'étoile est une « porte étroite », entre deux niveaux de réalité, « l'instant » qui est entre le temps et l'éternité. Comme le dit Jésus, il faut passer par cette porte étroite, cet instant paradoxal pour entrer dans le Règne ou le domaine de l'Esprit de Dieu.

L'étoile de David ou sceau de Salomon forme une étoile à six branches, composée de deux triangles équilatéraux entrecroisés. Les interprétations de ce symbole sont évidemment sans fin : le triangle qui descend représenterait la grâce de Dieu, le triangle qui monte, le désir de l'homme, le point central ou l'espace créé par cette rencontre serait la sagesse, l'Anthropos ou la divino-humanité, l'union sans confusion et sans séparation de l'Amour de Dieu pour l'homme (*agapè*) et de l'Amour de l'homme pour Dieu (*eros*). On retrouvera ce symbolisme dans celui de la croix, union de la verticale et de l'horizontale, de la transcendance et de l'immanence, c'est-à-dire de l'humain et du divin, de l'Éternité et du temps, de l'Infini et de la finitude, etc. Symbole de la *coincidentia oppositorum*, archétype de la Synthèse, vers lequel il tend, l'étoile indique le chemin et éclaire les pas de l'homme.

Selon la prophétie du Livre des Nombres (24, 17), l'étoile est une image et un nom du Messie attendu. Ainsi s'explique la présence d'une étoile sur les monnaies frappées par Simon Bar-Kokhba qui se présentait comme « fils de l'étoile », c'est-à-dire le Messie, dans les années 132-135. On se souvient comment il souleva l'espérance des juifs jusqu'à les conduire à une révolte armée contre l'Empire romain. La répression fut sanglante.

On se souvient également d'une autre étoile, celle de Bethléem qui annonce la venue d'un autre Messie que d'autres juifs, quelques années avant Bar-Kokhba, reconnaîtront comme leur maître et sauveur. Dans le Livre de l'Apocalypse, « étoile du matin », n'est-ce pas le nom que Jean donne au Christ ?

Dans la tradition de l'Islam, l'étoile est aussi théophanie, manifestation de Dieu dans la nuit de la foi, pour préserver des embûches et des brigands qui sont sur le chemin qui conduit la créature vers son Créateur.

Il ne suffit pas d'être « né sous une bonne étoile », il s'agit de la garder… N'est-ce pas plutôt elle qui nous garde ? La comparaison avec l'« ange gardien » s'impose : « Dans cette nuit ténébreuse, j'ai perdu le chemin de la quête, je me suis arrêté aux réponses, je n'ai pas gardé la question, apparais donc, ô étoile, qui nous guides… » (Shabestâri)

Étoile de David, étoile de Bethléem, étoile du matin, étoile polaire… Ce ne sont pas les étoiles qui manquent ! Extérieures ou intérieures, symboliques

ou cosmiques… Ce n'est pas la lumière qui nous manque, ce sont des yeux pour la voir. Ce n'est pas l'étoile qui nous manque mais un ciel (cœur ? esprit ?) pour la contenir… Une terre, une ville pour l'accueillir ?

Jérusalem ?

Eucharistie

L'eucharistie est au cœur de toutes les liturgies chrétiennes célébrées à Jérusalem. Le mot « eucharistie » vient du mot grec *effaristo* qui veut dire « merci ». L'eucharistie, c'est le moment où on remercie « l'Être d'être ce qu'Il est », où on pratique ce qu'on appelle encore « l'action de grâce » qui n'est plus acte de quête ou de question, mais acte pur : célébration.

L'eucharistie est certainement la plus haute forme d'action, présence du corps, du cœur, de l'intelligence à « ce qui est », avec une infinie gratitude, gratuitement. Pour les chrétiens, le moment de l'eucharistie c'est aussi le moment de la « consécration » du pain et du vin, reconnus comme étant la présence réelle du Christ ressuscité. Le Messie n'est pas à venir, il n'est pas dans le passé, il est là… Ni attente ni nostalgie, mais anamnèse, mémorial, de Celui qui est là, toujours et partout présent…

L'eucharistie est pure présence, pur bonheur de laisser être « Je suis » – Jésus – qui est la Vie, intériorisée, assimilée, sous les « espèces » symboliques du pain et du vin.

Ce pur bonheur de laisser être « Je Suis » là, présent, peut se vivre ensemble, c'est alors la liturgie, « l'œuvre commune », l'action de grâce partagée et offerte « pour le bien-être et le salut du monde ».

Célébrer l'eucharistie à Jérusalem est un moment particulièrement intense ; savoir dire « merci », plutôt que de demander et de se plaindre sans cesse est peut-être la clef d'une Jérusalem nouvelle. Substituer à l'action intéressée l'action de grâce et de gratuité, c'est entrer dans l'empire et l'économie du Don, ce qu'on appelait autrefois le « Royaume de Dieu » ou la « Jérusalem céleste ».

On connaît aussi le jeu de mots entre *Denken* et *Danken* : penser c'est remercier. L'homme devient humain le jour où il devient capable de dire « merci » et de « faire eucharistie en tout lieu et en toute occasion » sans naïveté ni complaisance. Le pur bonheur de laisser être « Je Suis », là, présent, c'est aussi la pure rigueur de « laisser être », de donner existence à Sa justice et à Sa compassion.

Évolution

Le *miraj* ou l'ascension céleste de Mahomet de la Jérusalem d'en bas à

la Jérusalem d'en haut, chère aux musulmans qui vénèrent la pierre d'où il prit son envol, est un thème qu'on retrouve souvent dans la mystique soufie, notamment chez Roumi. Pour celui-ci, l'échelle que doit parcourir le croyant n'est pas seulement l'échelle des prophètes, mais l'échelle même de l'évolution. Le but de l'évolution cosmique et humaine, c'est de réintégrer dans l'unité les parties d'un Tout dispersé dans la multiplicité (thème qu'on retrouve aussi dans la *kabbale*). Le but, c'est l'Anthropos, ou l'humain accompli (l'homme parfait). « Il n'y a pas d'autre cause finale que l'homme, dit Shabestarî, les deux mondes étaient moyens de sa production. »

Roumi décrit ainsi cette évolution :

Du moment où tu vins dans le monde de l'existence,
une échelle a été placée devant toi pour te permettre de t'évader ;
d'abord, tu fus minéral, puis tu devins plante ;
ensuite, tu es devenu animal : comment l'ignorerais-tu ?
Puis, tu fus fait homme, doué de connaissance, de raison, de foi ;
considère ce corps, tiré de la poussière : quelle perfection il a acquise !
Quand tu auras transcendé la condition de l'homme, tu deviendras, sans nul doute, un ange ;
alors tu en auras fini avec la terre : ta demeure sera le ciel.
Dépasse même la condition angélique : pénètre dans cet océan ;
Afin que ta goutte d'eau puisse devenir une mer…

De même, dans le Mathnawî, sont décrites les différentes étapes par lesquelles l'âme doit passer avant de retourner à Dieu, et l'état d'inconscience qui accompagne ces changements : « L'homme vint tout d'abord dans le règne des choses inorganiques, puis de là il passa dans le règne végétal, ne se souvenant pas de sa condition précédente. Et lorsqu'il passa dans l'état animal, il ne se rappela plus son état en tant que plante : il ne lui en reste que l'inclination qu'il éprouve pour cet état, notamment à l'époque du printemps et des fleurs, telle l'inclination des petits enfants à l'égard de leur mère : ils ignorent la raison qui les attire vers le sein maternel ; ou comme l'inclination du disciple pour le maître spirituel : l'intelligence partielle du disciple dérive de cette Intelligence universelle… Puis l'homme est entré dans l'état humain ; de ses premières âmes il n'a point de souvenance, et il sera de nouveau changé à partir de son âme actuelle. »

Il peut donc s'écrier : « Je suis mort à l'animalité et devenu Adam : que craindrais-je ? Quand ai-je été diminué par la mort ? Puis je mourrai à l'état d'homme afin de pouvoir prendre mon essor parmi les anges. Et je dois échapper même à cet état angélique : Tout passe, hormis Sa Face. À nouveau je serai sacrifié et je deviendrai ce que l'imagination ne peut concevoir… »

Dans un passage de *Fîhi-mâ-fîhi*, commentant le verset coranique « Vous irez certainement d'étape en étape » et rappelant à nouveau cette ascension de l'homme *ad infinitum*, Roumi déclare que c'est la passion, le désir et la souffrance qui permettent d'accéder à un degré supérieur, de même que ce sont les douleurs de l'enfantement qui amenèrent Marie jusqu'au palmier desséché qui devint alors rempli de fruits. La mort – physique ou initiatique – est dès lors considérée comme « les souffrances et les angoisses de la

naissance ».

Le « voyage » cosmique de l'âme est un périple spirituel :

Le saint dit : « J'ai voyagé longtemps entre ses deux horizons. Durant des années et des mois, j'ai parcouru la route par amour de la Lune, inconscient du chemin perdu en Dieu… Ne regarde pas ces pieds qui marchent sur la terre, car c'est sur son cœur que marche l'amoureux de Dieu ; et le cœur qui est enivré de l'Aimé, que sait-il de la route, de l'étape, de la distance, courte ou longue ? Longs et courts sont des attributs du corps : le voyage des esprits est d'une autre sorte. Tu as voyagé de la semence jusqu'à la raison : ce n'était pas en faisant des pas, ou en voyageant d'étape en étape, ou en allant d'un lieu à un autre. Le voyage de l'esprit est inconditionné par le Temps et l'Espace : c'est de l'esprit que notre corps a appris à voyager[2]. »

« Nous sommes embarqués », disait Pascal. L'Évolution est un des noms donnés à notre voyage de la Jérusalem terrestre à la Jérusalem céleste.

Exil – Éthique

Il y a des éthiques du Présent – être là, bien là, cela suffit, quelles que soient les circonstances agréables ou désagréables, il n'y a pas d'autre lieu ou d'autre temps que l'ici et le maintenant. Tout souci d'un ailleurs ou d'un autre (transcendance, paysage ou personne) serait considéré comme manque d'éthique, manque de présence au présent qui est donné.

L'exil serait alors une faute ou la conséquence d'une faute, d'un oubli de l'Éternel Présent ; « oubli de l'Être » pour le philosophe ; « oubli de Dieu » pour le croyant, oubli de ce qui est toujours là, présent.

Il y a aussi des éthiques de l'exil, prendre le présent pour le but serait pour cette éthique illusion ou idolâtrie. La Vérité est toujours ailleurs, « Je » est toujours un « Autre » ; se croire arrivé est le pire des leurres, nous ne sommes pas d'ici, ou nous n'avons pas ici de demeure permanente, nous sommes de passage sur la terre, l'oubli de l'impermanence et de la vanité de nos attachements à un lieu, un temps, une personne sera considéré comme un manque d'éthique, l'attachement à une terre, fût-ce la terre d'Israël, serait le pire des crimes : l'idolâtrie, prendre pour Dieu une créature, prendre pour l'Absolu une réalité relative.

Celui qui vit à Jérusalem est confronté à cette double éthique. Il doit demeurer exilé tout en demeurant sur la Terre promise, présente sous ses pieds. Il n'est plus en « terre étrangère » et pourtant il est toujours « étranger sur la terre ». Est-ce un refus, infirmité structurelle ou très haute éthique, qui nous rend incapables d'être totalement heureux « ici et maintenant » ? Est-ce un choix secret qui nous fait préférer le bonheur du désir plutôt que le bonheur de la jouissance ?

Les éthiques du présent seraient-elles davantage pour les animaux et les

enfants tandis que les éthiques de l'exil seraient pour les adultes, les patients et les forts ? L'éthique de ceux qui savent discerner « Jérusalem d'en haut » et « Jérusalem d'en bas », terre au ciel et terre à terre – ceux à qui on ne fera pas prendre l'épaisseur glauque du quotidien pour de la claire lumière ou pour le « Réel ». Jérusalem aussi a ses platoniciens !

Quelques chrétiens (non pas tous) au Nom de l'Incarnation cherchent une éthique paradoxale qui tiendrait ensemble le sens de l'exil et de la Présence – ils ont un infini respect pour la moindre pierre et pour le plus petit des habitants de Jérusalem et en même temps ils ne sont pas dupes. La Jérusalem véritable, comme le « royaume » qu'ils attendent, est « déjà là », mais « pas encore là ». Cela leur donne d'être heureux sans être satisfaits – ce qu'ils possèdent, c'est « la vérité, mais non pas toute ». Prendre soin de la terre comme s'ils en étaient les propriétaires, y être attachés comme s'ils en étaient les locataires…

Éthique paradoxale qui les tient à distance de toutes formes d'idolâtries, de mépris ou d'indifférence. Éthique d'un Amour qui s'est habitué à contempler l'Éternel dans le temps, l'Infini dans le fini ; dans le beau visage d'un enfant-Dieu, visible de l'Invisible, image et ressemblance de l'Inconnu qui ne se laisse étreindre qu'au moment où on le lâche ; dont on peut « jouir » si « on ne cède pas sur son désir », Présence au cœur même de l'exil. Il est fils de l'Instant qui est « déjà et pas encore » l'Éternité…

1- Simone Weil, *Attente de Dieu*, Seuil, 1977, p. 78-79.

2- Eva de Vitray Meyerovitch, *Mystique et poésie en Islam*, Paris, Desclée de Brouwer, 1972.

Faim

« L'âme sait de manière certaine qu'elle a faim. L'important est qu'elle crie sa faim… Le danger n'est pas que l'âme doute s'il y a ou non du pain, mais qu'elle se persuade par un mensonge qu'elle n'a pas faim » (Simone Weil, *Attente de Dieu*, p. 307).

Entre ceux qui crient et ceux qui se mentent, lesquels auront le plus de chances de vivre ?

Quand on a compris cela, qui se plaindrait de l'immense clameur qui monte de Jérusalem ?

Fiat

Mot latin qui signifie « que cela soit » ou que cela advienne. C'est un des mots les plus sacrés de l'Évangile, celui qui rend l'incarnation et la divinisation possibles. Il exprime l'ouverture totale du corps, du cœur et de l'Esprit, à la Vie qui se donne, la confiance qui nous fait adhérer à ce qui arrive. Ce n'est pas seulement une attitude d'acceptation ou de « lâcher prise », c'est une façon d'« épouser » le Réel, de ne faire qu'un avec « Celui qui est », de lui dire « oui ».

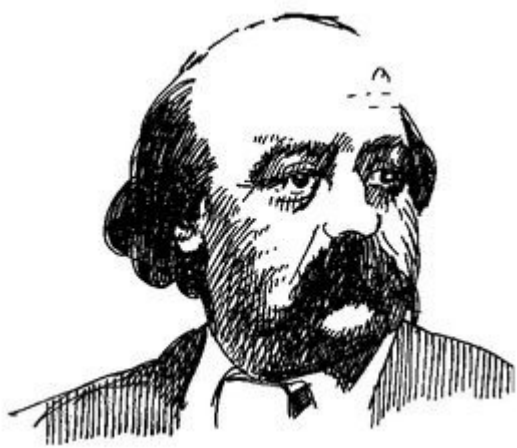
Cette parole d'acquiescement, c'est la parole de l'esprit vierge, du cœur silencieux, la parole de Marie à l'Ange et, à travers lui, à Dieu.

Nicolas Cabasilas exprime cette idée dans son homélie sur l'Annonciation : « L'Incarnation, dit-il, fut non seulement l'œuvre du Père, de sa Puissance et de son Esprit, mais aussi l'œuvre de la volonté et de la foi de la Vierge. Sans le consentement de l'Immaculée, sans le concours de la foi, ce dessein était aussi irréalisable que sans l'intervention des trois Personnes divines Elles-mêmes. Ce n'est qu'après l'avoir instruite et persuadée que Dieu la prend pour Mère et lui emprunte la chair qu'elle veut bien Lui prêter. De même qu'Il s'incarnait volontairement, de même voulait-Il que sa Mère l'enfantât librement et de son plein gré[1]. »

Flaubert, Gustave (1821-1880)

Parmi les visiteurs de Jérusalem, il n'y a pas que des amoureux ou des lucides. Il y a aussi des dégoûtés. S'ils le sont avec style, qui ne leur pardonnerait ?

Malheureusement, tout le monde ne décrit pas comme Flaubert avec humour et gourmandise ce qui lui fait horreur et le scandalise, et là où Flaubert nous donne à sourire, combien de récits sincères sur le même sujet éveillent en nous de la colère ou nous font pleurer… *« Jérusalem, comme un charnier entouré de murailles. Tout y pourrit, les chiens morts dans les rues, les religions dans les églises. Il y a quantité de merdes et de ruines. Le juif polonais avec son bonnet de peau de renard glisse en silence le long des murs délabrés, à l'ombre desquels le soldat turc engourdi roule, tout en fumant, son chapelet musulman. Les Arméniens maudissent les Grecs, lesquels maudissent les Latins, qui excommunient les coptes. Tout cela est encore plus triste que grotesque. Ça peut bien être plus grotesque que triste. Tout dépend du point de vue […] Le Saint-Sépulcre est l'agglomération de toutes les malédictions possibles. Dans un si petit espace, il y a une église arménienne, une grecque, une latine, une copte. Tout cela s'injuriant, se maudissant du fond de l'âme, et empiétant sur le voisin à propos de chandeliers, de tapis et de tableaux, quels tableaux ! C'est le pacha turc qui a les clefs du Saint-Sépulcre : quand on veut le visiter, il faut aller chercher les clefs chez lui. Je trouve ça très fort : du reste c'est par humanité. Si le Saint-Sépulcre était livré aux chrétiens, ils s'y massacreraient infailliblement. »*



Foi

Nous sommes sauvés par la foi et non par l'application de la loi ou la pratique des « œuvres ». Nous sommes sauvés par notre adhésion au « Je

suis le Bienheureux » qui est en nous, c'est à partir de Lui qu'il s'agit d'accomplir la loi et de réaliser les œuvres. Sans cette adhésion (foi), sans le sentiment de cette présence et notre abandon (confiance) à cette présence, nos œuvres sont artificielles, extérieures, elles ne nourrissent pas en nous la vie intérieure, la vie bienheureuse. La foi est cet acte de retour à la Présence Bienheureuse (consciente, vivante, aimante, libre) au cœur de nos souffrances, craintes, angoisses, malheurs, considérés alors comme « extérieurs » à cette Présence essentielle…

Vivre et agir en tout lieu et en toutes circonstances dans la lumière de cette Présence essentielle que « Je Suis » par adhésion : tels sont le vivre et l'agir du croyant (de l'adhérant à la vie bienheureuse).

Yeroushalaïm ne pourra être la « cité de la paix » que lorsqu'elle sera la cité des bienheureux, la capitale des croyants, c'est-à-dire de ceux qui adhèrent à la vie bienheureuse comme étant la vraie vie, sachant que les malheurs du siècle n'ont qu'une existence relative et extérieure. Plutôt que de parler de Jérusalem céleste et de Jérusalem terrestre, peut-être pourrions-nous parler de Jérusalem intérieure et de Jérusalem extérieure ?

Ce que disent les prophètes de l'Apocalypse, c'est que la Jérusalem extérieure sera détruite, se révélera alors la Jérusalem intérieure qui est la somme ou plutôt la communion des vies intérieures de tous ses habitants.

De même, au moment de nos apocalypses personnelles ou au moment de la mort, s'effondrent nos apparences extérieures (apparences d'échecs ou de réussites). Se révèle alors ce qui demeure : notre vie intérieure, notre adhésion à la vie invisible et bienheureuse, notre vraie vie, notre foi…

Fondation – Fondateur (récit)

À côté du récit de la Genèse où, sur le mont Moriah, Abraham renonce sous l'Inspiration de YHWH à sacrifier son fils, Marc-Alain Ouaknin nous propose un autre récit fondateur, qui justifierait l'édification du Temple en cet endroit où pour la première fois dans l'histoire de l'humanité une main arrêta un « acte de violence » et où se révéla un « autre Dieu » ou un « Dieu Autre » – Celui qui veut la paix (*Shalom – Salam*) – et une ville qui porte son nom *Yerushalaïm* – ville « sainte » – demeure de Paix, Maison de Dieu.

« Le roi Salomon se heurtait à un problème insoluble : comment connaître l'emplacement du Temple ?

« Depuis qu'il était roi, plusieurs années s'étaient écoulées, et chaque fois qu'il choisissait un lieu, une catastrophe survenait.

« Salomon en avait perdu le sommeil. Une nuit, il sortit de son palais. Il alla jusqu'à un champ au milieu duquel se dressaient des gerbes de blé fraîchement coupé. Soudain, il aperçut un homme qui portait, en se cachant,

une gerbe de blé. L'homme posa la gerbe au bord du champ voisin, et retourna en chercher d'autres. Cinquante fois. Puis s'en alla.

« Un autre homme arrivait, qui lui aussi prit cinquante gerbes, pour les transporter dans le premier champ !

« Le lendemain soir, Salomon se retrouva à nouveau à attendre dans le champ. Vers minuit, il vit apparaître deux hommes, l'un venant de la droite, l'autre de la gauche, portant chacun une gerbe. Ils se rencontrèrent devant le roi. Effrayés et surpris, ils abandonnèrent leur fardeau et s'examinèrent avec méfiance. À la grande stupéfaction de Salomon, les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre en s'embrassant.

« Salomon, très intrigué, les interrogea.

« — Seigneur, répondit le plus jeune, nous avons chacun hérité de la moitié du champ de notre père, cependant mon frère est marié et il a trois enfants à nourrir, alors que moi je suis seul. Il a besoin de plus de blé que moi, c'est pourquoi je profite du secret de la nuit pour lui en apporter, car il refuse que je lui donne quoi que ce soit.

« L'autre frère renchérit :

« — Mon frère vit seul et doit faire venir des ouvriers qu'il paie pour l'aider dans son travail, de telle sorte qu'il ne lui reste presque rien, alors que moi, ma femme et mes trois enfants m'aident dans mon travail. C'est pourquoi, à la fin de la moisson, nous avions décidé, ma femme et moi, de lui porter secrètement quelques gerbes afin que, ne sachant rien, il ne puisse pas refuser. J'étais très surpris ce matin de voir que mon tas de gerbes n'avait pas diminué, mais à présent je comprends tout, mon cher frère.

« Très ému, le roi dit aux deux frères :

« — Vous méritez toute mon admiration pour votre amour désintéressé et votre noblesse de cœur. Je vous en supplie, accédez à ma demande : vendez-moi ces champs, car ils sont dans tout le pays l'endroit le plus digne pour y construire le Sanctuaire de Dieu.

« Les frères exaucèrent volontiers le désir de Salomon. Les fondements du Temple furent creusés à cet endroit. Et nulle catastrophe ne vint plus troubler la construction du Temple sacré[2] *. »*

Frédéric le Grand

« À Frédéric le Grand, qui demandait à un pasteur de lui donner la preuve du christianisme, ce dernier répondit par un argument décisif : "Les juifs, majesté." D'eux, les chrétiens ne peuvent douter, leur existence est la garantie de leur vérité. Ainsi est-il, du point de vue chrétien, rigoureusement logique que Paul fasse subsister les juifs jusqu'à la fin, jusqu'à ce que la totalité des nations soit entrée, c'est-à-dire jusqu'au moment où le Fils remettra la royauté au Père » (F. Rosenzweig, *L'Étoile de la rédemption*).

1- Nicolas Cabasilas cité par Vladimir Lossky, in *Essai sur la théologie mystique de l'Église d'Orient*, Paris, Le Cerf, 2005, p. 137.

2- Marc-Alain Ouaknin, Dory Rotnemer, *op. cit.*, p. 102-104.

Gamaliel

Célèbre rabbin de Jérusalem ; les Actes des Apôtres lui attribuent cette parole pleine de sagesse : « Ne vous occupez pas de ces gens-là [les premiers chrétiens ou juifs reconnaissant Jésus comme étant le Messie annoncé par les prophètes], laissez-les, car si leur propos ou leur œuvre vient des hommes, elle se détruira d'elle-même, mais si vraiment elle vient de Dieu, vous n'arriverez pas à les détruire. Ne risquez pas de vous trouver en guerre contre Dieu » (Ac 5, 35).

Les chrétiens disent : « Voyez, cela fait deux millénaires que nous existons. »

Gamaliel avait raison.

Les juifs disent : « Que reste-t-il de l'empire de Babylone, de l'empire d'Alexandre, regardez-nous, nous sommes toujours là. »

Gamaliel avait raison.

Que diraient la terre, le soleil et les étoiles lointaines ?

Le monde a commencé, il finira…

Gamaliel a raison pour encore un peu de temps…

Gay Pride

Qu'est-ce qui peut, à Jérusalem, provoquer l'unité de responsables religieux qui, par ailleurs, se détestent cordialement et ne céderaient pas un pouce de leur territoire ?

Vont-ils se réunir ensemble pour lutter contre la guerre, l'injustice, le « monothéisme du marché », le monothéisme qui réduit un peu plus chaque jour la crédibilité des anciens monothéismes qu'ils représentent ?

Non !

En mars 2005, sous l'œil de dizaines de caméras de télévision, se réunirent pour la première fois dans un grand hôtel de Jérusalem-Est « tous » les responsables religieux de la ville trois fois sainte. Non seulement les patriarches, orthodoxes, latins, arméniens, évêques coptes, éthiopiens,

anglicans, évangélistes mais aussi les principaux cheikhs et rabbins de toutes obédiences.

Qu'est-ce qui pouvait, enfin, les réunir ainsi ?

« Tous » ils ne furent qu'un seul corps, une seule âme, une seule parole, pour dénoncer la « gay pride internationale » qui devait avoir lieu dans leur ville…

« *Non possumus* », dirent-ils. « Nous ne pouvons pas admettre l'iniquité sur une terre foulée par tant de saints, de prophètes et de martyrs. » Isaïe ne demandait-il pas qu'on ferme les portes de la Ville sainte à qui n'en était pas digne :

« Revêts tes habits les plus magnifiques
Jérusalem ville sainte
Car ne viendront plus désormais
Chez toi l'incirconcis et l'impur » (Is 52, 1).

Pourtant le même Isaïe disait quelques lignes plus loin : « Et tes portes seront toujours ouvertes ; ni le jour, ni la nuit elles ne seront fermées » (Is 61, 11).

Tous les clergés, en ce beau jour de printemps, avaient revêtu leurs habits les plus magnifiques et décidèrent dans une harmonie non moins splendide de garder fermées les portes de Jérusalem à ceux qu'ils considérèrent à l'unanimité comme des « impurs »…

N'est-ce pas toujours ce même rituel multimillénaire du bouc émissaire ? On fait l'unité et on se décharge de ses propres fautes sur un seul. Les ennemis se retrouvent amis dans leur haine commune d'un « autre ». Quand on connaît les tendances refoulées d'un certain clergé, leur goût du costume et du spectacle qui n'a rien à envier aux « gay pride », on peut comprendre que voir en plein jour ce qu'on cache scrupuleusement et religieusement dans l'ombre est insupportable.

Mais qu'on ne fasse pas de nouveau de cela un « drame » : aucun homosexuel n'a été immolé, aucun sang pur ou impur n'a été versé – il n'y eut pas de parades de bourreaux ni de victimes mais seulement un défilé d'affirmations et de lieux communs qui font que « l'autre », à Jérusalem comme ailleurs, est toujours exclu… On est toujours l'homosexuel, l'hétérosexuel, le juif, l'arabe, le croisé, l'infidèle… de quelqu'un. On est toujours l'« autre » de quelqu'un. L'hôte est encore absent.

L'an prochain… peut-être… à Jérusalem !?

Gerbasi, Vincente (1913-1992)

Parmi les poètes amoureux de Jérusalem, Vincente Gerbasi chante sa rue et y découvre des pierres immortelles. C'est ainsi qu'on fait d'une chanson un psaume :

J'habite Rehov Rahel Iménou
– Rue Rachel notre Mère –
La nuit j'entends Rachel qui se lamente,
Pleurant ses enfants
Dans les montagnes de Judée,
Du côté où le vent, passant par les cyprès,
Nous élève jusqu'aux grands luminaires.
Ma maison
Entourée de bougainvillées
Ressemble à une citerne
De pierres de Jérusalem.
Pierres du Temple de Salomon.
Pierres des remparts d'Hérode.
Pierres du Sépulcre,
Pierres à la tristesse de crépuscule,
Pierres sur lesquelles s'épandent
Des oiseaux éblouis
Par le soleil des prophètes,
Vêtus de nuages aux couleurs intenses.
Entourée de bougainvillées,
Ma maison retourne à la nuit,
Non loin du Tombeau de David,
sur lequel scintillent des étoiles,
avec la musique des Psaumes.

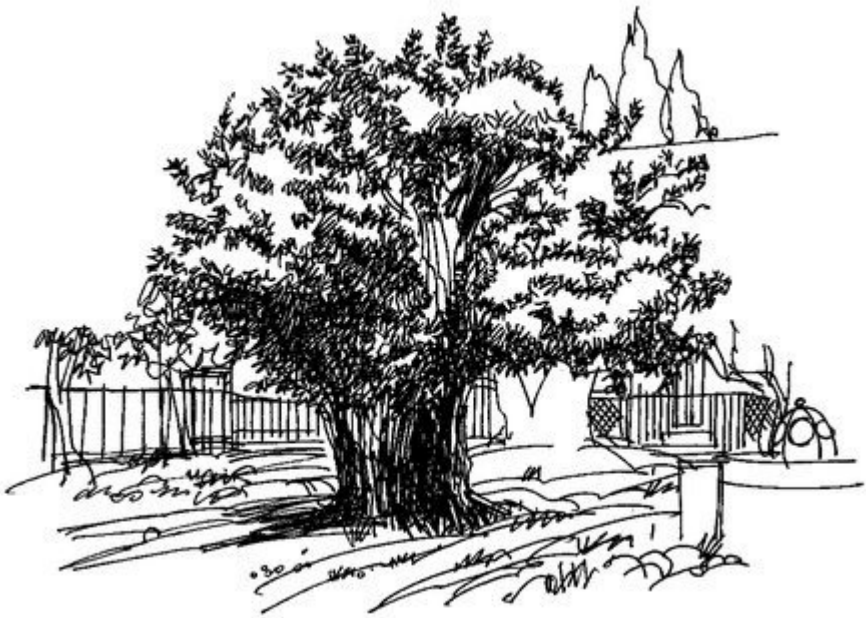
Geste de bénédiction

Chaque geste, chaque couleur, dans les icônes, a du sens et est susceptible d'une interprétation non seulement subjective mais selon la tradition.

Par exemple : une main qui bénit est une main qui parle, littéralement « qui dit une bonne parole » (*bene dicere*), avec une « bonne diction ». En hébreu, main se dit *yad*, semblable en cela au *yod*, première lettre du tétragramme sacré YHWH. En outre, *yada* signifie « je connais ». Sur l'icône, « Celui qui est l'Être qu'Il est » se fait connaître : il nous donne la main. Il s'agit de la connaissance inséparable de l'amour et de l'expérience sensible, comme lorsqu'il est dit qu'« Adam connut Ève et qu'ils enfantèrent ». Demander sa main à quelqu'un, c'est lui demander de nous connaître, de nous toucher et de nous féconder. La main du Pantocrator nous apaise, nous rend intelligents. Elle nous « dit bien » ce qu'est l'Incarnation. Elle bénit à la façon des prêtres orthodoxes : les deux doigts dressés symbolisent les deux natures du Christ, unies sans confusion et sans séparation ; les trois autres symbolisent l'Uni-Trinité. La position de l'ensemble des doigts dessine généralement le monogramme grec qui désigne le Christ : IC-XC. Ainsi, comme le précise un manuel d'iconographie : « Par la divine providence du Créateur, les doigts de la main de l'homme, qu'ils soient plus ou moins longs, sont disposés de manière à pouvoir figurer le nom du Christ. »

Gethsémani

Au jour du Jeudi saint, la veille de sa Passion, Yeshoua sortit du Cénacle avec ses disciples et emprunta vraisemblablement la rue à degrés qui, traversant le jardin de l'église Saint-Pierre-en-Gallicante, descend de la colline de Sion vers la vallée du Cédron (Kidron).



Après la traversée du Cédron, se trouvait l'oliveraie appelé « Gethsémani » (« pressoir à huile » en araméen). Yeshoua se rendit dans ce lieu familier où, pense-t-on, Il passait souvent la nuit avec Ses disciples. C'est là que, selon les Évangiles, Il vécut son grand combat ou son *agonia* (*agonia* veut dire « lutte » en grec).

Était-ce un combat avec l'Ange, « Présence de Dieu », comme son ancêtre Jacob-Israël ? Ou était-ce le combat plus intime entre sa volonté humaine et sa volonté divine, comme le pensaient les Pères de l'Église (particulièrement saint Maxime le Confesseur, qui voyait dans ce « combat » entre les deux volontés le signe de la réalité d'une volonté humaine dans le Christ, contre les « monothélites » qui affirmaient que cette volonté humaine n'existait pas, autrement dit que « le Christ n'avait pas d'ego », seule la volonté divine subsistait en lui) ? Toujours est-il que ce combat nous rappelle la « bonne santé » du Christ, sa non-complaisance avec la souffrance, son absence de masochisme ou d'« instinct suicidaire », comme le diront certains. Il dit « non » à la souffrance : « Si c'est possible, que cette coupe s'éloigne de moi. » Ce n'est qu'après avoir lutté qu'il consent à ce qui désormais lui apparaît comme inévitable : « Non plus "ma" volonté, mais que "ta" volonté

soit faite. »

Cet abandon de Sa liberté à une liberté plus haute, cette ouverture de Sa volonté à une volonté plus vaste, ce « oui » à la Source de Sa vie qu'il appelle « Abba », son père, n'a rien d'une défaite, c'est peut-être le commencement de sa victoire : croire à la force et au sens de l'Amour contre toutes apparences, ce « oui » à ce qui lui arrive n'est pas seulement un *Amor fati* nietzschéen, c'est un « amour d'autrui », « l'Autre » pour lequel il donne sa vie étant à la fois son Père et ses frères.

« Ils parviennent à un domaine du nom de Gethsémani, et il dit à ses disciples : "Restez ici tandis que je prierai." Puis il prend avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il commença à ressentir effroi et angoisse. Et il leur dit : "Mon âme est triste à en mourir ; demeurez ici et veillez." Étant allé un peu plus loin, il tombait à terre, et il priait pour que, s'il était possible, cette heure passât loin de lui. Et il disait : "Abba (Père) ! tout t'est possible : éloigne de moi cette coupe ; pourtant, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux !" » (Mc 14, 32-36).

À noter que Pierre, Jacques et Jean, les trois qui furent témoins de Sa Transfiguration sur le mont Thabor, sont les trois présents à Gethsémani. Après avoir été les témoins de la divinité qui habitait en lui et du rayonnement de sa lumière, ils sont aussi les témoins de son humanité, de son angoisse, de son refus de la souffrance et de la mort injustes ; en lui nul déni de ces réalités et des émotions douloureuses qu'elles provoquent. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger.

L'Évangile décrit également ces trois disciples incapables de veiller et de prier longtemps avec Lui, « l'esprit est ardent, mais la chair est faible », le désir est grand, la fatigue plus grande encore. C'est contre cette immense fatigue de vivre que Yeshoua se tiendra debout, « luttant » jusqu'à la fin, et c'est les yeux ouverts, la conscience vive qu'il entrera dans la mort. C'est « éveillé » qu'il dormira de son dernier sommeil.

On comprend que les disciples, après Sa Résurrection, et, plus tard, les pèlerins aient particulièrement vénéré ce lieu. Yeshoua leur a laissé là une clef pour leur salut et leur divinisation : « Abba, que ta volonté soit faite », non pas « ma » volonté, mais « ta » volonté, peuvent-ils dire désormais au « mouvement de la Vie qui se donne » en eux et traverser ainsi peut-être les pires angoisses…

Les oliviers de Gethsémani aux troncs noueux et tourmentés sont certainement plusieurs fois centenaires, mais ils ne peuvent être deux fois millénaires et remonter à l'époque évangélique comme le disent parfois les gardiens du lieu. Les oliviers du Ier siècle n'ont pu résister aux deux sièges de Jérusalem par les Romains, en 70 et 135. Ils furent sans doute utilisés pour construire des palissades autour de la ville selon la tactique de siège pratiquée par les légions. En revanche, le lieu où Jésus avait passé la nuit en prière avant son arrestation n'était pas oublié ainsi que le lieu du calvaire et du tombeau. Saint Cyrille, évêque de Jérusalem au IVe siècle, rapporte comme une tradition

bien établie à l'époque que les chrétiens rassemblés autour de leur pasteur sur la crête du mont des Oliviers descendaient à la lumière des flambeaux jusqu'au lieu où Yeshoua était entré en « agonie » pour y célébrer la liturgie du Jeudi saint.

En ce lieu vénéré, Théodose construira, à la fin du IVe siècle, une première basilique à trois absides, dont il ne reste que quelques vestiges de mosaïques. Les sanctuaires se succéderont sur le site jusqu'à la « basilique des Nations » que nous voyons aujourd'hui (elle fut terminée en 1924). Ces sanctuaires seront tous édifiés autour d'une roche qui serait le lieu même où le Christ suait « sang et eau » lors de cet ultime combat (*agonia*) avant de remettre Sa Volonté dans la Volonté du plus grand Amour, Son Souffle (Son esprit, *Pneuma*) dans le Souffle même de Dieu, YHWH, « Celui qui était, qui est et qui vient ».

Ghazâli (1058-1111)

Considéré comme un des plus grands penseurs de l'Islam. Son itinéraire spirituel et son œuvre intellectuelle sont attachés à Jérusalem. Quittant le rectorat de l'université Nizâmiyya à Bagdad, dans le désir mystique de se consacrer à Dieu, Ghazâli part en pèlerinage vers Jérusalem, cinq ans avant son occupation par les croisés. Il y commence l'*Ihyá'ulum ad-dim (Reviviscence des sciences religieuses)*, qui correspond en Islam à la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin. Il enseigne et il prêche à la mosquée el-Aqsa. C'est là que son auditoire, ébloui par sa parole, lui demande un exposé de la foi islamique… À cet exposé qu'il rédige aussitôt il donnera le nom de *Traité de Jérusalem*.

Gibran, Khalil (1883-1931)

Khalil Gibran, en écrivant son livre *La Ville bénie*, pensait-il à Jérusalem, la ville trois fois bénie, où les habitants vivent sous le règne de trois lois et de trois saintes Écritures ?

« J'étais jeune quand j'appris que dans une certaine ville tout le monde vivait selon l'Écriture.

« Et je dis : "J'irai à la recherche de cette ville et connaîtrai sa béatitude." Et comme elle était lointaine, j'emporterai des provisions considérables pour le voyage. Et après quarante jours, j'aperçus la ville ; et le quarante et unième jour j'y fis mon entrée.

« Mais voici que ses habitants étaient tous borgnes et manchots. Saisi d'étonnement, je me dis : "Faut-il donc être borgne et manchot pour être citoyen de cette ville bénie ?"

« Puis, je vis qu'ils étaient eux aussi très étonnés de voir que j'avais deux mains et deux yeux.

« Et comme ils parlaient entre eux, je leur demandai et dis : "Est-ce là vraiment la Ville Bénie, où tout le monde vit selon l'Écriture ? – Oui, répondirent-ils, c'est la ville même."

« "Que vous est-il donc arrivé, dis-je, pour avoir perdu l'œil droit et la main droite ?"

« Et il y eut un remous parmi les gens. "Venez donc voir", me dirent-ils.

« Et ils m'emmenèrent au temple situé au milieu de la ville.

« Et dans le temple je vis un amoncellement d'yeux et de mains. Tous flétris.

« Alors, je leur dis : "Hélas ! Quel agresseur put commettre contre vous une telle cruauté ?"

« Et un chuchotement se fit parmi eux. Et l'un de leurs aînés s'approcha de moi et dit : "C'est nous qui avons agi ainsi de plein gré. Dieu nous a aidés à vaincre le mal qui était en nous."

« Et il me conduisit à un autel élevé, et tout le peuple nous suivait. Et il montra une inscription gravée au-dessus de l'autel, et je lus :

« "Si ton œil droit te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi ; car mieux vaut pour toi perdre un seul de tes membres que de voir tout ton corps jeté dans la géhenne. Et si ta main droite te scandalise, coupe-la et jette-la loin de toi ; car mieux vaut pour toi perdre un seul de tes membres que de voir tout ton corps jeté dans la géhenne."

« À ce moment-là je compris. Je me retournai vers tout le peuple et criai : "N'y a-t-il pas parmi vous un homme ou une femme qui ait deux yeux ou deux mains ?"

« Et ils répondirent en me disant : "Non, pas un. Il n'y a que ceux qui sont trop jeunes encore pour lire l'Écriture et comprendre ses commandements."

« Et quand nous sortîmes du Temple, je m'empressai de quitter cette Ville Bénie ; car je n'étais plus trop jeune, et je pouvais lire l'Écriture. »

Aujourd'hui encore, on coupe des mains et on arrache des yeux au nom de saintes Écritures… mais ces Écritures ne sont-elles pas lues par des aveugles ? Seul l'amour ouvre les yeux et peut nous en faire découvrir le sens, on passe alors de la lettre à l'esprit.

Si ton œil droit te fait tomber, c'est qu'il est malade… Guéris-le, soigne ton regard ; apprends à regarder sans convoitise et sans mépris, avec amour et respect.

Observe ce qui démange et habite ta main droite, guéris-la, qu'elle devienne de nouveau capable de recevoir et de donner, sans avoir besoin sans cesse de prendre et de garder.

Mieux vaut pour toi perdre tes idées et tes principes que de voir ton esprit perdu dans le fanatisme et le jugement. Mieux vaut pour toi perdre

l'image que tu as de toi-même et ta sainte réputation que d'attenter à la vie et à l'image de ton frère…

Gihon

À l'origine de toute ville, comme de toute vie, il y a une source. Celle de Jérusalem s'appelle Gihon.

Les trois systèmes hydrauliques qui, tour à tour, seront utilisés pour alimenter la ville en eau partent de la source du Gihon qui jaillit par intermittence plusieurs fois par jour, encore aujourd'hui, sous la dernière marche de l'escalier d'accès.

En hébreu, le mot *gihoni* signifie jaillissante ; si on le rattache à la racine *giha* que l'on trouve sept fois dans l'Ancien Testament, dans Michée et dans le Psaume 22, il exprime l'irruption de l'enfant au moment de sa naissance et, dans Ézéchiel comme dans Job, le jaillissement des eaux. C'est donc ici, à cette source jaillissante, que Jérusalem fut enfantée. C'est ce lieu qu'après les Jébuséens David choisit pour établir sa ville. C'est aussi auprès de cette source qu'il transmit à Salomon la royauté : « Réunissez les serviteurs de votre Seigneur ; vous ferez monter mon fils Salomon sur ma propre mule et vous descendrez avec lui à la source de Gihon. Là le prêtre Sadoq et le prophète Nathan le consacreront comme roi d'Israël : vous sonnerez du cor et tout le monde criera : Vive le roi Salomon ! Puis vous remonterez derrière lui et il viendra s'asseoir sur mon trône car c'est lui qui va régner, c'est lui que j'ai choisi pour diriger Israël et Juda » (1 R 1, 33-35).

Au X^e^ siècle av. J.-C. un tunnel, attribué ultérieurement à ce même Salomon, fut creusé pour permettre l'irrigation des champs de la vallée du Cédron avec l'eau de la source du Gihon. Devant le risque d'invasion assyrienne vers 700 av. J.-C., le roi Ezéchias fit construire un tunnel conduisant l'eau au cœur de la ville, ce tunnel s'étendait sur 533 mètres, reliant la source à un vaste réservoir – la piscine de Siloé.

Aujourd'hui, le tunnel d'Ezéchias est devenu une attraction pour touristes bien bottés qui peuvent venir y patauger, sans trop se soucier du miracle que pouvait être pour les premiers habitants de Jérusalem cette source en plein désert.

Yeshoua, à la suite des prophètes, utilisera souvent cette métaphore de la Source pour parler de YHWH, l'Être qui est ce qu'Il est, ou de son Père, « Abba », comme étant la source de toute vie, de toute conscience et de tout amour.

Les hommes ont oublié la source d'eau jaillissante, ils se sont construit des citernes qui ne tardent pas à s'épuiser ou à se lézarder (Jr 2, 13). Le jour de la fête des Tentes, Yeshoua se présentera lui-même comme celui qui peut nous relier à la « Source » :

« Celui qui a soif, qu'il vienne vers "Je Suis"… de son sein couleront des fleuves d'eaux vives. » Jean précise : « Quand Yeshoua disait cela, il pensait au Souffle (*Pneuma*) que devaient recevoir ceux qui croient en "Je Suis" » (Jn 7, 37-39).

Plutôt que de parler de « l'oubli de l'Être », comme cause de tous nos maux, ou de « retour à l'Essentiel », comme solution à nos problèmes, comme le font certains philosophes contemporains, je parlerai plutôt d'« oubli de la Source » et de notre contingence à l'égard de cette Source de vie, de pensée et de don, comme cause de notre épuisement ou de notre sécheresse.

Le retour à la Source ou à la conscience de ce « lieu » où jaillissent en nous la vie, la pensée et l'amour est sans doute la condition pour que se construise notre identité vivante – comme la Source de Gihon a rendu possible la construction de l'antique Jérusalem, la cité de David.

Graal

C'est de Jérusalem que Joseph d'Arimathie (certains disent Marie Madeleine) aurait emporté le Graal, la coupe qui a recueilli le sang du Christ.

Aujourd'hui, beaucoup se posent, peut-être de la mauvaise façon, la question : « Où est le Graal ? », le cherchant ici ou là dans une épuisante course au trésor. La question pourtant est la bonne, si on la pose au niveau qui est le sien, c'est-à-dire métaphysique et spirituel. Où est le Graal ? C'est se poser la question du centre, ou de l'essentiel. Qu'est-ce qui, en nous, est capable de recevoir le sang de la Vie, de la Lumière et de l'Amour ? Où est le cœur capable d'accueillir et d'être « Je Suis » ? Où est « Je Suis » ? Ou autrement dit, de façon peut-être plus simple : où est le Réel ?

C'est la question fondamentale qu'on oublie de se poser en temps de « crise » ou est-ce l'oubli de cette question qui provoque la crise ? À ce propos, il est bon de se rappeler la légende de Perceval et du Roi Pêcheur.

Quelle est la mystérieuse maladie qui paralyse le vieux roi, détenteur du secret du Graal ? Car ce n'est pas seulement lui qui souffre. Tout, autour de lui, s'effondre, s'effrite et pourrit : palais, tours et jardins, les animaux sont stériles, plusieurs espèces vont disparaître, les arbres ne portent plus de fruits, les sources tarissent…

De nombreux médecins tentent de soigner le roi sans le moindre résultat. Jour et nuit arrivent des chevaliers dont la première et la seule question est : « Comment va le roi ? » Qu'en est-il de sa santé et de ce qui l'environne ?

Un seul chevalier, un naïf sans doute ou un ignorant de « la situation », ne tient pas compte de ce cérémonial obligé. Perceval est son nom, il se dirige directement vers le roi et lui demande, avec la brutalité de l'exigence ou de l'urgence qui le fait courir : « Où est le Graal ? »

À l'instant même, tout se transforme. Le roi se lève de son lit, les

sources jaillissent de nouveau, la végétation renaît, le château est mystérieusement restauré… Quelques mots, une simple question ont suffi pour régénérer la nature de l'homme et du monde, mais ces quelques mots constituent la question centrale, celle qui concerne le roi malade mais aussi le cosmos. Où se trouve le Réel, le centre de la Vie, la source de l'Amour ? Où trouver le cœur, ou la conscience, capable de l'accueillir : où est le Graal ?

Accablé de soucis concernant l'avenir de l'homme et du monde, nul ne pense à se poser la question qui recentre : où est le Réel ? Où suis-je ?

Le vieux mythe est toujours d'actualité. Pourquoi faut-il que l'homme soit tellement préoccupé de son avenir et si peu soucieux de son éternité ? Pourquoi ces inquiétudes concernant l'avenir de nos illusions et cette absence de question concernant ce que nous sommes vraiment, sur ce qui est Réel et sur ce qui ne l'est pas ?

« Où est le Graal ? » Ni à Jérusalem, ni sur cette montagne, ni dans cette grotte, ni…

Il est là où est « Je Suis ».

Le Réel, qu'aucun monde, aucun espace ne saurait contenir, mais dont le cœur humain est la coupe et le Temple…

Grâce

Nous connaissons Dieu par ses énergies. Les énergies sont Dieu Lui-même, agissant et se révélant au monde. C'est par elles que Dieu entre en relation avec l'humanité. Par rapport à l'homme, cette énergie divine n'est autre que la *grâce* de Dieu. C'est la manifestation même du Dieu vivant, c'est « l'énergie ou procession de la nature une, la divinité en tant qu'elle se distingue ineffablement de l'essence et se communique aux êtres créés en les déifiant. Dans le Saint-Esprit, la volonté n'est plus extérieure à nous : elle nous confère la grâce par l'intérieur, se manifestant dans notre personne même, tant que notre volonté humaine demeure en accord avec la volonté divine et coopère avec elle en acquérant la grâce, en la faisant *nôtre* » (V. Lossky, *Essai sur la théologie mystique de l'Église d'Orient, op. cit.*, p. 169).

Grecs-Byzantins

L'Église grecque semble dominer à Jérusalem. En tout cas, c'est elle qui occupe la partie centrale de l'Anastasis (Saint-Sépulcre) et elle se déclare par la voix de ses patriarches au fil des siècles comme étant la légitime gardienne des lieux saints chrétiens, la seule et véritable Église catholique orthodoxe.

Les catholiques romains n'étant venus en Terre sainte qu'avec les croisés, les franciscains de la custode ne peuvent prétendre à une quelconque

légitimité. Impossible de faire entendre à un Grec qu'il n'est pas là « depuis toujours » (et qu'avant le règne des « helléno-chrétiens » [pagano-chrétiens] il y avait des judéo-chrétiens à Jérusalem, notamment autour de Jacques, « le frère du Seigneur »). L'Empire byzantin, bien que disparu, habite toujours le clergé grec, son imaginaire, ses rites, ses costumes… Le parfum d'encens qui plane dans les rues proches du patriarcat est le même que celui qui enveloppait, il y a quinze siècles, la basilique de Constantin.

À l'heure de sa victoire au pont Milvius près de Rome (312), le nouvel empereur romain (Constantin) s'était en effet déclaré chrétien. Les historiens discutent encore sur les motifs de cette déclaration, sans doute politiques (de plus en plus de sujets de son empire étaient chrétiens : plutôt que de les persécuter, mieux valait se les concilier). Sans doute aussi « surnaturels », comme le pense Eusèbe de Césarée dans sa *Vie de Constantin*. C'est à la croix et à la grâce du Christ qu'il aurait attribué sa victoire.

Toujours est-il que cette « conversion » va signifier pour les chrétiens la fin de l'ère des persécutions et des martyrs. Dans l'édit de tolérance proclamé à Milan en 313, le christianisme est ajouté à la liste des religions tolérées dans l'Empire romain. En même temps, naît la notion d'Église-État, même si le christianisme ne devint religion officielle de l'Empire que plus tard, après 390, sous Théodose. Constantin a vite compris que, pour sauver l'unité de son Empire, il fallait une unité doctrinale, nécessaire autant à l'Église qu'à l'État. C'est pourquoi il va convoquer un premier concile œcuménique dans sa résidence de Nicée en 325. C'est à ce concile et à celui qui suivit en 381 à Constantinople que les catholiques orthodoxes et les catholiques romains doivent leur Credo.

L'empereur Constantin et sa mère, l'auguste Hélène, s'intéressaient grandement à la Terre sainte. Vers 326 déjà, donc immédiatement après le concile de Nicée, l'impératrice se rendit à Jérusalem bien décidée de retrouver sur cette terre les lieux mêmes dont parlent les Évangiles. C'est ainsi que, guidée par son imagination créatrice, elle put mettre en résonance « l'écriture et la trace », particulièrement celle de la croix, du calvaire et du tombeau alors cachés par les temples païens que l'empereur Hadrien y avait fait ériger après la répression contre les juifs et sans doute aussi contre les judéo-chrétiens en 135.

À côté de la basilique de l'Anastasis, construite sur les lieux de « l'invention de la croix » (*in venire* : « ce qui vient au jour »), Hélène et Constantin firent construire la basilique de la Nativité à Bethléem ou plus exactement de l'Épiphanie du Christ, la fête de la Nativité, le 25 décembre, n'existant pas encore, elle fut introduite seulement au Ve siècle par le patriarche Juvénal. Au temps de Constantin et Hélène, on célébrait au jour de l'Épiphanie à la fois la Nativité et le Baptême du Christ, comme c'est encore le cas de nos jours dans l'Église arménienne. Saint Jérôme qui vécut à Bethléem vers l'an 390 exprimait son regret qu'à cette époque on n'ait pas encore institué une fête séparée pour Noël.

Il faudra bien des années et de l'imagination pour instituer un calendrier chrétien, une organisation du temps où seront célébrées les grandes heures de la vie et de la mort du Christ, ainsi que la fête de tous les saints qui l'ont suivi. De même, il faudra bien des années et de l'imagination pour organiser l'espace, « inventer » des Lieux saints répondant aux indications des Écritures et faire ainsi de toute la terre d'Israël et de Palestine une « terre sainte ». Empereurs et impératrices auront à cœur d'y édifier de nouvelles églises et bâtiments. Par exemple, au Ve siècle, l'impératrice Eudoxie fonde une église à quelques centaines de mètres de la porte de Damas en l'honneur du premier martyr Étienne (c'est aujourd'hui le siège de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem). On peut dire que, du IVe siècle au XIe siècle (arrivée des croisés), les Byzantins furent la chrétienté dominante à Jérusalem, même

durant les temps de la souveraineté musulmane.

Au musée du Patriarcat grec orthodoxe, on peut voir une collection de *firmans* (édits impériaux) et, parmi eux, un exemplaire attribué au calife Omar en 638 confiant à l'Église grecque orthodoxe la garde de tous les Lieux saints. Cette position de « dominance » due au soutien des empereurs et des conciles leur valut bien des inimitiés. Après le quatrième concile de Chalcédoine (451), coptes, syriaques, Éthiopiens et, plus tard, les Arméniens se séparèrent des Byzantins. D'Églises autonomes en communion avec l'Église catholique orthodoxe, elles devinrent peu à peu des Églises rivales parfois adverses.

L'Église qui était à l'origine une « communion d'Églises », diversités unies ou unité diversifiée à l'image de l'Uni-Trinité, devint une juxtaposition d'Églises séparées opposant leurs diverses interprétations de Dieu et du Christ, au lieu de les faire dialoguer. Incapables de reconnaître la complémentarité et l'enrichissement mutuel de ces différents « points de vue », les Églises offrirent au monde l'image d'une « communion brisée ». C'est de cette déchirure et de la faiblesse qu'elle avait engendrée qu'allait naître l'Islam, avec sa forte insistance sur l'unité de Dieu et l'unité de sa communauté.

Des sources grecques aussi bien que latines nous racontent comment, dès la chute de Constantinople, le patriarche de Jérusalem, Athanase III, s'y rendit avec une copie de l'*athtname* (promesse du calife Omar) à la main et une requête au nouveau conquérant Mehmet II Fâthi d'assurer aux Grecs orthodoxes l'autorité complète sur tous les Lieux saints. Il conférait ainsi au nouveau souverain musulman les prérogatives mêmes qu'avait l'empereur byzantin par rapport à Jérusalem. Dans l'esprit des Grecs, il y a toujours cet « aigle à deux têtes » qui continue de voler ; cette difficulté à séparer l'Église de l'État – la foi et le pouvoir… L'héritage de Byzance est quelquefois lourd à porter.

Un autre empire, un autre pouvoir, une autre Église vont se charger de dépouiller les Byzantins de leurs restes de puissance. C'est peut-être le moment le plus sombre de leur histoire et qui initiera pour longtemps une sourde méfiance des orthodoxes à l'égard des Latins : la prise de Constantinople par les croisés catholiques romains, un événement préparé de longue main. C'est la revanche des « barbares » contre les lettrés et les docteurs de l'Orient chrétien (voir Croisades).

Les catholiques orthodoxes de Jérusalem en furent alors chassés, les franciscains prendront leur place. Les fidèles de François d'Assise ne se comportèrent sans doute pas en conquérants, mais davantage en serviteurs de tous les fidèles. Ils tenteront même d'établir un dialogue avec les musulmans, à l'instar de François parti à Damiette à la rencontre du sultan Malik al-Kamil. Désormais, entre catholiques orthodoxes et catholiques romains, la confiance est rompue, il faudra peut-être attendre la rencontre du patriarche Athénagoras et de Paul VI à Jérusalem en 1965 pour que la réconciliation et le dialogue

deviennent de nouveau possibles.

Guerre (sainte)

Ce qui fait une guerre « sainte », une guerre différente de toutes les guerres, une guerre « autre », c'est la substitution de la force des armes par l'insurrection des âmes.

C'est le sens premier du mot *djihâd*, qui vient de *djuhd* qui veut dire « effort » : c'est le combat que chacun doit mener en lui-même, pour vaincre sa violence, sa colère et sa peur, pour se délivrer de toute haine et de tout ressentiment afin de parvenir à la paix intérieure (*salam*), condition de toute paix, c'est-à-dire à l'islam.

Le mot islam dérive lui-même de la racine qui a donné *salam* (*salub* : paix, bonne santé, calme…). Les terroristes se moquent sans doute de l'étymologie, ils se moquent aussi du Coran : « Ô vous qui croyez, ne mangez pas vos biens entre vous, en vanité, en flux de hasard et en ostentation… Ne vous entretuez pas, Dieu est miséricordieux envers vous » (Coran VI, 29).

Dieu (Allah) est miséricorde – soyez miséricordieux comme Il est miséricordieux. Soyez saints comme Il est saint. Cela commence par ne pas gaspiller les richesses de la terre inutilement, ne pas risquer ses biens dans des jeux de hasard, car alors c'est se dispenser de *djihâd* : l'effort personnel, la conquête de soi qui nous évitera de nous entretuer les uns les autres.

Les violences auxquelles on donne le nom de *djihâd* n'ont rien de « saintes », ce sont les violences les plus ordinaires qui soient, des violences tribales, des guerres de prédateurs.

Djihâd ou croisade, c'est le même niveau de réalité, la même humanité immature qui ne s'est pas conquise elle-même et ne reconnaît pas l'altérité. Elle tient à assurer sa dominance en détruisant la sainteté et la différence de l'autre… Tout le contraire d'une guerre sainte, cet « effort » pour s'accepter soi-même et accepter souverainement la souveraineté de l'autre.

Habiter

Habiter en poète à Jérusalem ? L'habiter comme ouverture hospitalière, « le recueillement dans une maison ouverte à autrui ».

Accueil à tout ce qui demeure invisible dans le visage qui me regarde. Cet « entre nous » dont chacun devrait se rendre responsable comme du seul bonheur possible…

On est toujours vivant et, à plus forte raison, heureux pour quelqu'un, pas nécessairement pour quelque chose.

On ne vit pas seulement pour se maintenir en vie (loi de conservation), mais pour connaître ce qui veut se maintenir en vie, l'être de ce désir, le Sujet de la vie, non pas l'Être, sans « hypostase », mais celui qui dit « je » – dans « Je » Suis (je ne dis pas « je » dans la solitude, je ne dis « je » que si « tu » es là). L'Être est cette interrelation.

Habiter en poète à Jérusalem, c'est imaginer que l'Être n'a pas d'autre visage que tous les visages que je rencontre – l'oubli de l'Être est oubli de l'autre.

L'imagination, c'est ce pouvoir que nous avons de donner un visage à la vie, un visage à la vie invisible, un visage étant toujours plus qu'une apparence de la vie, son apparition même… et qui me regarde. Si j'oublie que Dieu est ce « Je Suis » qui m'apparaît dans un visage, qu'il est ce toujours invisible du regard dans les yeux visibles qui me voient (même s'ils ne me regardent pas), alors non seulement j'oublie Dieu, l'Être et l'Autre, je m'oublie moi-même en tant que « Je Suis » invisible, je m'identifie à mon apparence dans le regard de celui qui me voit (apparence sans effet d'apparition). Nous ne sommes plus que « choses » contre « choses », éléments et énergies d'un vaste continuum où toute identité se résorbe. La foi ou l'imagination poétique est cette faille dans le continuum du même ; je vois du « non-chose » (*no-thing*) dans l'objet humain, je découvre un visage qui le contient, le préserve ou le donne, je perçois un regard invisible dans les yeux que je vois et qui me voient. J'entends une écoute dans l'oreille qui m'entend et m'écoute, j'entends une parole qui se dit dans les dires que nous partageons. Un invisible silence qui n'est pas seulement absence de bruits ou de formes, mais présence de la vie même qui n'a pas d'autres moyens que ce

visage, cette écoute, cette parole pour me rejoindre et m'inviter plus qu'à une fusion, à un dialogue.

Le salut, ce qui peut me faire sortir du moi qui souffre et qui meurt, ce ne peut être qu'un autre que moi : cet autre que moi vers lequel je suis l'issue, l'ouverture…

Quel Dieu pourrait nous sauver ? Quel autre ? Suffisamment autre pour que j'en oublie et ma maladie et ma mort ?

Ce qui nous sauve, est-ce d'imaginer qu'il y a de l'Autre ? Si cette imagination nous manque, nous sommes toujours seul avec tous les autres réduits à être toujours les mêmes dans le Même.

Quelle est cette « qualité » dans la vie qui nous permet d'imaginer de l'autre et de sortir de soi, cette qualité qui nous permet de dire « je » et de dire « toi » ?

Qualité sans cesse créatrice qui nous permet d'habiter en poète à Jérusalem et sur la terre. Est-ce autre chose que d'y habiter en philosophe, en théologien ou en croyant ? C'est avoir moins d'idées sans doute, moins d'attachements, davantage de sensations, d'étonnements et parfois de bonheurs. Habiter en poète sur la terre, c'est entrer dans une vision nouvelle, non désenchantée du monde.

Haghiophanie – Hiérophanie

Être attentif à ce que la Vie nous montre d'elle-même tout en demeurant cachée nous conduit à une double sensibilité. Sensibilité à la Présence de la vie « présente » dans une forme particulière, une pierre, un événement, un paysage, une personne… forme ou matière « numineuse » à la fois « fascinante et terrifiante ». La rencontre ou l'ouverture à ce qui se présente ainsi constitue ce que les historiens des religions, Mircea Eliade en particulier, appellent une *hiérophanie*, manifestation du sacré dans ce qui est là présent, manifestation de la vie invisible dans ce qui est là visible.

Être attentif à ce que la Vie toujours invisible nous montre d'elle-même en toutes réalités visibles, c'est aussi une sensibilité à ce qui demeure caché dans toutes les choses que nous voyons. Cet invisible n'est pas un « arrière-monde », c'est l'essence, la réalité, l'intériorité même de ce que nous voyons. Cette perception ou cette sensibilité à l'invisible présent dans tout visible, je l'appellerai une *hagiophanie*, manifestation du « Saint » ; la présence perçue ou imaginée est présence d'un « Absent », d'un inaccessible, d'une altérité non réductible à ce que j'en perçois – présence de l'Autre.

Sensibilité à la Présence ou à l'évidence simple, fascinante ou terrifiante de ce qui est là présent : *hiérophanie* du visible dans l'Invisible.

Sensibilité à la Présence ou à l'évidence simple, fascinante ou terrifiante de ce qui est là absent : *hagiophanie* de l'Invisible dans le visible.

La Sagesse n'est-elle pas de tenir ensemble les deux ? Sensibilité à la double évidence de la vie visible et invisible ? Certains paysages ou certains objets d'art nous donnent à contempler cette double évidence, particulièrement les « pierres trouées » vénérées par les plus anciens cultes. Elles nous donnent en effet à voir la densité de la pierre, de la matière visible. En même temps, son centre est vide et l'espace dans lequel elle se tient, invisible…

Jérusalem est faite de pierres trouées. Certains seront sensibles à leurs densités, aux matières qui s'érigent ici ou là, dans leurs évidences visibles et sacrées (temples – murs). D'autres le seront davantage à l'espace dans lequel se tiennent ces « pierres érigées » dans son évidence invisible et sainte.

Les *hiérophanes* auront tendance à faire de toute pierre (de toute découverte archéologique) une idole sacrée.

Les *hagiophanes* auront tendance à renverser toutes ces idoles et à s'attacher à ce qui, dans sa transcendance, ne peut être « localisé » ou rendu « visiblement présent » dans une réalité matérielle. Ils préféreront les ruines qui montrent davantage l'évidence de ce qui est absent dans ce qui est présent.

L'attachement au visible comme l'attachement à l'invisible nous privent de l'attention à la Réalité de la Vie qui est à la fois visible et invisible.

S'il est une grande pierre trouée à Jérusalem, n'est-ce pas la pierre trouée ou plutôt « ouverte » du tombeau du Christ (pierre « introuvable » par ailleurs, plus « sainte » que « sacrée » !) ?

Elle symbolise la « matière » ou « l'être pour la mort » troué (ouvert) par un espace, un infini, que la matière et la mort ne peuvent contenir. Elle symbolise le temps où de nouveau « l'être pour la mort » troué (ouvert) par un non-temps, un éternel que le temps et la mort ne peuvent contenir.

On peut être sensible au caractère fascinant et terrifiant « visible » de la vie mortelle (*hiérophanie*), on peut être sensible au caractère fascinant et terrifiant, « invisible » de la vie éternelle (*hagiophanie*).

Il n'y a pas que les pierres trouées de Jérusalem qui peuvent nous manifester l'unique Réel visible et invisible, il y a aussi les hommes et les femmes « troués » (ouverts) qui, quelle que soit leur appartenance religieuse, témoignent du Saint et du Sacré. Ils ont une « sacrée » présence et une « sainte » discrétion, ils sont dans le monde, mais ils ne sont pas de ce monde (l'espace dans la pierre n'est pas la pierre). Ce qu'ils nous donnent à connaître d'eux-mêmes est à la fois dévoilé et caché.

Ils demeurent un mystère, ils sont « profondément » humains…

Hérésies

Les chrétiens orthodoxes de Jérusalem sont de grands pourfendeurs d'hérésies. Ils nous rappellent que les conciles n'ont été rassemblés que pour

lutter contre les hérésies, c'est-à-dire contre « les vérités partielles qui se prennent pour toute la vérité ».

Le grec *haeresis* implique un choix une sélection, un parti pris, aux dépens de la « vision du Tout » (*kat – olon* : catholique, c'est-à-dire, selon le tout).

L'hérésie, c'est l'oubli que la vérité est un paradoxe, comme l'erreur est l'oubli de la vérité contraire.

Par exemple : Arius avait raison quand il disait que le Père était plus grand que le Fils. C'est ce que Jésus disait Lui-même : « Le Père est plus grand que moi » (Jn 14, 28). Il oubliait une autre parole de l'Évangile : « Le Père et moi sommes Un » ou « Avant qu'Abraham fut, Je Suis » ; « Je Suis », *ego eimi*, étant le Nom divin révélé à Moïse dans le buisson « qui brûlait sans se consumer » (autre paradoxe, la divinité au cœur de l'humanité brûle et brille, mais ne détruit pas l'épineuse humanité)…

Herzl, Theodor (1860-1904)

Le 2 novembre 1898, un après-midi sur le mont des Oliviers, Theodor Herzl contemple Jérusalem : *« Vue grandiose. Que ne pourrait-on faire de ce paysage ? Une ville comme Rome, dont le mont des Oliviers serait le Janicule.*

« La Vieille Ville avec ses reliques, je l'aurais isolée, j'en aurais retiré toute la circulation bruyante ; seuls les lieux de prière et les établissements de charité resteraient à l'intérieur des vieilles murailles. Et sur les pentes des collines d'alentour, qui reverdiraient grâce à notre travail, s'étalerait une superbe Jérusalem Nouvelle. Les gens les plus raffinés du monde entier monteraient le chemin qui mène au mont des Oliviers. Le travail pourrait transformer Jérusalem en un joyau. Renfermer dans les vieilles murailles tout ce qui est sacré, édifier alentour tout ce qui est nouveau. »

Hésychia

Certains moines orthodoxes pensent que Yeroushalaïm veut dire « cité de la paix », c'est-à-dire patrie de l'*hésychia* (paix et silence en grec). Le devenir de la ville est pour eux une longue ascèse : l'*hésychia* est une absence de tout souci, selon le commandement du Seigneur qui reproche à Marthe son agitation et son inquiétude. Il a dit à Ses apôtres : « Ne vous souciez pas ni du lendemain, ni de ce que vous mangerez, ni de quoi vous vous vêtirez. » Un chrétien devrait se libérer du monde pour trouver l'unique nécessaire : l'Esprit saint.

L'*hésychia* conduit à l'*apatheia*, cet état où l'homme transformé par l'Esprit saint ressemble à Dieu. L'*apatheia* chrétienne n'est pas celle des philosophes stoïciens. Il n'y a rien de dur en elle, et un saint est le contraire d'un indifférent. L'humilité l'a rendu paisible et il n'y a plus que l'amour qui brûle en lui, aussi voit-il toutes choses d'un œil égal.

L'hésychaste est délivré des mauvaises passions et des mauvaises pensées. Sa volonté et son intelligence ne sont pas détruites mais transfigurées, toutes orientées vers le Bien. Quoi qu'il fasse, où qu'il aille, son seul souci est de se garder humble et d'aimer davantage.

Hillel

Rabbin du temps de Jésus dont le Talmud de Babylone nous rappelle cette histoire : un païen va voir Shammaï et lui dit : « Convertis-moi, mais à condition de m'apprendre toute la Torah pendant le temps que je peux tenir sur un pied. »

Shammaï le chassa en le frappant avec la règle de maçon qu'il avait à la main.

L'homme s'en fut trouver Hillel qui le convertit : « Ne fais pas à ton prochain ce que tu n'aimerais pas qu'il te fasse, voilà toute la Torah, lui dit-il. Le reste n'est que commentaires – Va, et étudie-les » *(Talmud de Babylone ([Shabbat 31a])*.

Hospice autrichien

Non loin de la porte de Damas, sur la Via Dolorosa, cet hospice construit en 1869 ne manque pas de charme. On peut y écouter sur un fond de Mozart le chant du muezzin de la mosquée toute proche ; sous le portrait de l'empereur François-Joseph et de l'impératrice Élisabeth d'Autriche, on peut aussi y déguster un délicieux goulash…

On ne sait plus très bien « où » on se trouve, ni à quelle époque… C'est le signe certain qu'on est bien à Jérusalem ! Si on en doute, il suffit de regarder les cactus et les chats dans le jardin et de se pencher de la terrasse pour y découvrir le souk, mais l'ambiance est « d'ailleurs »…

À Jérusalem, on est partout « ailleurs », mais à l'hospice autrichien particulièrement…

Hospitalité

« Si un étranger réside avec vous dans votre pays, vous ne le molesterez pas. L'étranger qui réside avec vous sera pour vous comme un compatriote et tu l'aimeras comme toi-même, car vous avez été étrangers au pays d'Égypte » (Lv 19, 33-34).

« Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, escorté de tous les anges, alors il prendra place sur son trône de gloire. Devant lui seront rassemblées toutes les nations, et il séparera les gens les uns des autres, tout comme le berger sépare les brebis des boucs. Il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux de droite : "Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume qui vous a été préparé depuis la fondation du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus me voir." Alors les justes lui répondront : "Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, assoiffé et de te désaltérer, étranger et de t'accueillir, nu et de te vêtir, malade ou prisonnier et de venir te voir ?" Et le Roi leur fera cette réponse : "En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à 'Moi' [Je suis] que vous l'avez fait" » (Mt 25, 31-40).

Juifs, chrétiens, musulmans semblent d'accord pour faire de l'hospitalité une des plus hautes vertus de leur religion. Par ailleurs, « humanité » rime avec « hospitalité ». Alors pourquoi cette exclusion réciproque ? Sans doute l'accueil, l'hospitalité à l'égard de l'étranger ou du malheureux sont-ils possibles, mais l'accueil à l'égard du « frère », du « prochain », c'est-à-dire des membres de notre propre famille, est-il plus difficile ?

Le juif qui accueille un Palestinien, n'est-ce pas un sémite qui accueille un autre sémite ? Un catholique orthodoxe qui accueille un catholique romain ou arménien, n'est-ce pas un chrétien qui accueille un autre chrétien ? Plus les « tribus » sont proches, plus les relations semblent difficiles – Caïn peut-il recevoir Abel ? Ismaël, Isaac ? Sarah, Agar ? Là est la question : on n'est pas prophète pour les gens de sa propre famille, on n'est pas « hospitalier » avec ceux qui nous sont les plus proches. Pourquoi ? On les traite comme sa propre chair, c'est-à-dire « mal », parce qu'on ne s'aime pas soi-même…

Se faire l'hôte du plus misérable, le « visiter », c'est accueillir son propre néant. Une fois ce néant accepté, il y a de la place pour tous en soi-même.

Hystérique

Jérusalem est-elle une ville hystérique qui déploie sans cesse ses charmes et tente de séduire les hommes sans jamais se donner, leur échappant à la moindre tentative d'étreinte et de possession ?

Pauvres hommes, pauvres peuples qui veulent la « mériter », au prix parfois de leur sang. Elle leur demeure belle et indifférente comme la pierre… Mais il ne faut point prêter aux lieux et aux villes les pathologies de l'homme ; ce sont les hommes et les femmes qui sont « hystériques » dans leur désir fou d'être aimés, et si ce n'est par un Dieu, que ce soit par une cité ou un Temple qu'on imagine être sa demeure.

Quand on connaît mieux Jérusalem, on découvre que ses charmes sont « relatifs », ce qui la rend sans doute plus émouvante, plus attachante. On ne songe plus alors à la « posséder » : on aimerait simplement « vivre avec » elle, comme dans n'importe quelle ville… On ne lui demande plus d'être « idéale », mais seulement d'être « habitable ». L'hystérique se calme non quand on lui « prend » la main ou quand on lui touche les fesses, mais quand on regarde ailleurs et qu'on lui demande « le temps qu'il fait » ou le temps qu'il faut pour dresser la table et cuire l'agneau…

Ibrahim

Nous marchions avec Ibrahim vers la mosquée d'Omar, celle qui est près du Saint-Sépulcre, non celle du Dôme du Rocher. Je tentais de lui expliquer que notre représentation ou conceptualisation de Dieu et de la Réalité, celle des chrétiens, des juifs, des musulmans, des philosophes et des savants, est issue d'une même « imagination créatrice », mais que cette imagination prend des formes différentes selon les « instruments » à travers lesquels elle s'exprime. Nul ne connaît Dieu comme nul ne connaît la Réalité. Nous ne connaissons que des perceptions relatives de cette Réalité, cela est aussi vrai pour le savant, le philosophe que pour le croyant.

Nous ne pouvons pas changer la Réalité, peut-être pouvons-nous changer nos modes de perception de la Réalité, notre façon de nous la représenter ou de l'interpréter, mais pouvons-nous accorder nos « instruments » d'interprétation du Réel, c'est-à-dire nos humanités, et, dans cet accord, transmettre une « harmonie » qui ne prétendrait pas encore être la Réalité mais un écho de celle-ci qui la rend heureusement supportable ?

Ibrahim resta un moment silencieux. « Un écho, dis-tu ? »

« Notre Dieu, celui des chrétiens, des juifs, des sabéens et de toutes les sectes égarées, est Un, ainsi qu'Il nous l'a enseigné. Mais Il S'est manifesté à nous par une théophanie différente de celle par laquelle Il S'est manifesté dans Sa révélation aux chrétiens, aux juifs et aux autres sectes. Plus encore : Il S'est manifesté à la communauté muhammadienne elle-même par des théophanies multiples et diverses, ce qui explique que cette communauté à son tour comprenne jusqu'à soixante-treize sectes différentes, à l'intérieur de chacune desquelles il faudrait encore distinguer d'autres sectes, elles-mêmes variées et divergentes, ainsi que le constate quiconque est familier avec la théologie. Or tout cela ne résulte de rien d'autre que de la diversité des théophanies, laquelle est fonction de la multiplicité de ceux à qui elles sont destinées et de la diversité de leurs prédispositions essentielles. En dépit de cette diversité, Celui qui s'épiphanise est Un, sans changement de l'éternité sans commencement à l'éternité sans fin. Mais Il Se révèle à tout être doué d'intelligence à la mesure de son intelligence. "Et Allah embrasse toute chose, et Il est le Savant par excellence" (Coran 2, 115).

« Quiconque ne connaît pas Dieu de cette connaissance véritable n'adore en réalité qu'un seigneur conditionné par la croyance qu'il a à son sujet, et qui ne peut donc se révéler à lui que dans la forme de sa croyance. Mais le véritable Adoré est au-delà de tous les "seigneurs" ! »

« Au-delà de tous les minarets, de tous les clochers », ajoutai-je en contemplant avec lui, dans un seul regard, le dôme du Saint-Sépulcre et le doigt levé du minaret de la mosquée d'Omar.

Je ne savais pas alors qu'il venait de me citer mot pour mot un des écrits d'Abd el-Kader, héros et guerrier de l'Algérie indépendante, mais aussi un grand saint de la lignée d'Ibn Arabi.

Je lui demandai : « Pourquoi ne voyons-nous pas Dieu dans les formes où Il se manifeste ? Nous connaissons pourtant le fameux *hadith* où Allah dit : "J'ai été malade, et tu ne m'as pas visité, j'ai eu faim et tu ne m'as pas nourri…" qui est une reprise de l'évangile de Matthieu (Mt 25, 41-45). »

Il me répondit de nouveau, avec les paroles mêmes de son maître Abd el-Kader : *« S'ils sont incapables de voir Dieu dans les formes où Il Se manifeste et les déterminations particulières qu'Il S'assigne, si leurs yeux sont couverts d'un voile qui les empêche de se souvenir de Lui dans le moment même où ils perçoivent les formes manifestées, s'ils ne peuvent entendre Sa parole, c'est en raison de leur attachement exclusif à la transcendance (*tanzîh*) divine telle que la conçoivent leurs intellects, sans que cette transcendance soit chez eux mitigée par l'immanence (*tashbîh*) dont elle est inséparable dans la Loi sacrée. Ils n'ont pas su qu'Allah est infiniment transcendant et exalté au-dessus de toute inhérence, de toute union ou de tout mélange avec la créature, dans le moment même où, sous le rapport de Son nom l'Apparent (*al-zâhir*), Il Se manifeste dans les formes et est donc appréhendé par tous les sens, perçu par tout organe de perception, interne ou externe. C'est Lui que voit le sens de la vue, Lui qu'entend le sens de l'ouïe, Lui que touche le sens du toucher, car Celui qui Se manifeste est l'essence même de ce qui Le manifeste. »*

La saveur de ces dernières paroles était particulièrement forte. Nous fûmes obligés de nous arrêter, de nous asseoir. Jérusalem avait disparu. Il n'y avait plus de clochers, de minarets, de foules et de religions – il n'y avait plus que la Réalité Une et nue et c'était Jérusalem telle que nous ne l'avions jamais vue avec ses clochers, ses minarets… sa foule et ses religions, Dieu lui-même qui avait besoin d'être reconnu, nourri et caressé.

Icône

Généralement traduite par « image ». La nomination *ikon*, qui vient du grec, a un sens plus profond, qui provient du verbe *eiko*, « c'est-à-dire faire de la place en se retirant devant Cela qui doit prendre toute la place… »

(Heidegger). À la différence d'une idole, l'icône s'efface devant ce qu'elle représente, n'est que le signe visible d'un Invisible : le sujet ou l'hypostase proposé à la contemplation de celui qui ne saurait se contenter d'en rester le spectateur.

Pour la tradition orthodoxe, l'existence même des images, et leur vénération dans les églises, est une confession de l'incarnation du Christ et de toute l'économie du Salut. Cet aspect de la doctrine de la vénération des images est toujours resté assez étranger à l'Occident et à l'Islam. Il était cependant au cœur de la querelle iconoclaste, qui agita le monde chrétien de 726 à 787, et de 815 à 843, et il a toujours gardé une importance primordiale pour l'orthodoxie.

Selon la tradition occidentale, la présence des images dans les églises se justifie par leur utilité catéchétique et pédagogique. Dès l'an 600, dans une lettre à l'évêque Serenus de Marseille, le pape Grégoire le Grand légitimait l'usage des peintures en disant qu'elles sont aux illettrés ce que les Écritures sont à ceux qui savent lire. On ne doit donc pas les détruire, mais il n'y a pas lieu de les vénérer. Ce texte restera l'autorité fondamentale pour l'Occident. Pour les Grecs au contraire, ce point de vue pédagogique est secondaire. Le recours aux images est une exigence qui découle du mystère de l'Incarnation lui-même. Comme l'enseignaient saint Jean Damascène et les docteurs byzantins, si le Fils de Dieu est réellement devenu homme pour notre salut, alors, sans aucun doute possible, nous pouvons et devons le représenter par l'image, et nous pouvons aussi représenter les saints, qui sont ses membres. Rejeter l'image, c'est rejeter toute l'économie du salut accomplie par l'Incarnation du Christ. Dans son deuxième discours pour la défense des saintes images, Jean Damascène écrit : « Si nous avions fait une image du Dieu invisible, nous aurions commis un grand péché : il est en effet impossible de représenter par l'image ce qui n'a pas de chair, ce qui est invisible, inconcevable et dépourvu de forme. Mais lorsque Dieu assuma la chair et apparut incarné sur terre, vivant parmi les hommes, lorsque, dans son indicible bonté, il emprunta la nature, le volume, l'aspect et la couleur de la chair, nous ne commettons pas de péché en le représentant, car nous désirons ardemment contempler son visage. »

Le lien entre l'icône et son prototype, tel que le conçoit la théologie orthodoxe, entraîne une conséquence importante. La chair du Christ n'est pas seulement unie à la nature divine dans la personne du Logos. En vertu de cette union, elle est intimement pénétrée et transfigurée par le rayonnement incréé de la nature divine. Or, parce que l'icône représente la personne du Christ selon son humanité, elle participe à cette imprégnation divine, elle est porteuse de grâce pour ceux qui la vénèrent.

Idolâtrie

« Il n'y a qu'un péché, disent les religieux, c'est l'oubli de Dieu. »

« Il n'y a qu'un remède, disent les religieux, c'est le souvenir, la remémoration de Dieu. »

« Il n'y a qu'une erreur, disent les philosophes et les savants, c'est l'oubli du Réel. »

« Il n'y a qu'un remède, disent les philosophes et les savants, c'est l'étude, c'est de revenir au Réel. »

« Il n'y a qu'une maladie, disent les thérapeutes, c'est l'oubli de la Grande Santé, l'oubli de la Vie Bienheureuse. »

« Il n'y a qu'un remède, ajoutent les thérapeutes, c'est de découvrir la Source de la Grande Santé, de la Vie Bienheureuse et d'y demeurer. »

L'oubli de Dieu, c'est l'oubli du Réel, c'est l'oubli de la vie bienheureuse.

L'oubli du Réel, c'est l'oubli de Dieu, c'est l'oubli de la vie bienheureuse.

L'oubli de la Vie Bienheureuse, c'est l'oubli de Dieu, c'est l'oubli du Réel.

Le remède, c'est le souvenir, la remémoration de Dieu, du Réel, de la Vie Bienheureuse.

Le remède, c'est l'étude, la connaissance, le retour, à Dieu, au Réel, à la Vie Bienheureuse.

Le remède, c'est de demeurer en Dieu, la Vie Bienheureuse, l'Unique Réel…

« Le grand péché, disent les religieux, c'est l'idolâtrie, prendre pour Dieu ce qui n'est pas Dieu. »

« La grande erreur, disent les philosophes et les savants, c'est l'illusion, prendre pour Réalité ce qui n'est pas Réel. »

« La grande maladie, disent les thérapeutes, c'est prendre les objets du plaisir et du désir, pour la Source de la Vie Bienheureuse, c'est prendre une santé, un bien-être passagers pour la Grande Santé. »

L'idolâtrie, l'illusion, la maladie, c'est de demander le bonheur, la vérité, la divinité à ce qui n'est pas la Source de la Vie Bienheureuse, la Lumière de la Vérité, l'Être qui est ce qu'il est et qui fait être tout ce qui est.

Demander le bonheur à la Source de la Vie Bienheureuse, demander la vérité à la Source du Réel, demander Dieu à la Source de Dieu, c'est être libre à l'égard de tout mal-être et de tout bien-être, toujours transitoires, c'est être libre à l'égard de toutes réalités, vraies ou fausses, toujours impermanentes. C'est être libre à l'égard de toute représentation, image ou idées de Dieu toujours relatives. Cette liberté est délivrance de toutes idoles religieuses, mentales, psychiques ou médicales, cette liberté est adoration véritable, connaissance authentique, Vie Bienheureuse…

La prière est le plus grand remède contre l'idolâtrie. Elle tourne notre intelligence, notre affectivité, notre sensibilité vers la Source de la Vie Bienheureuse. Toutes choses bonnes ou agréables qui nous arrivent sont alors

reçues avec louange et gratitude comme émanations de cette Source que l'on peut nommer ou garder innommable.

Dans le même mouvement, on est délivrés de l'erreur ou de l'illusion qui nous faisait prendre telle richesse, telle situation, telle personne, telle doctrine ou expérience comme source de bonheur durable.

Toutes choses douloureuses ou désagréables qui nous arrivent sont reçues avec patience et courage comme épreuves ou entraves à surmonter, qui délivrent notre appréhension de la Vie Bienheureuse de toutes représentations terrifiantes ou faussement consolatrices.

La peur est une forme d'idolâtrie, qu'il s'agisse de la peur d'une personne, d'une situation, d'une maladie ou de la mort. C'est donner à une réalité relative la puissance du Réel – c'est croire qu'un malheur peut nous séparer de la Vie Bienheureuse. C'est perdre confiance, manquer d'adhérence ou d'adhésion à l'unique Réel, la Vie Bienheureuse que certains appellent Dieu ou d'un autre Nom. Prier, au cœur de l'épreuve, fait de notre corps le mémorial blessé de la Source. Prier, au cœur du plaisir ou de la joie, fait de notre corps le mémorial béni de la Vie Bienheureuse.

Illettré

C'est une tradition tenace de dire que le prophète de l'Islam fut un « illettré », ce qui le rendrait totalement « passif », « pur », « vierge » dans la réception du Coran. Mais pourquoi lui demande-t-on alors de « lire » s'il ne sait pas déchiffrer les lettres arabes de sa vision ?

Par ailleurs, le simple fait de parler une langue, cela ne suppose-t-il pas un inconscient collectif, l'appartenance à une culture et à ses représentations de l'homme, du cosmos et de la divinité ?

On pose souvent la question : « Quel livre emporteriez-vous dans une île déserte ? » Mahomet, lorsqu'il se retire dans la grotte de Thira, n'emporte aucun livre, il est lui-même le livre, c'est-à-dire la mémoire de tous les livres qu'il a lus, ou qu'il a entendus de la bouche de tous ceux qu'il a rencontrés.

Mahomet n'est-il pas alors, comme le dit le Coran, « celui à qui advient la parole qui rappelle » (Coran XV, 5-6). Ce rappel (*dhikr* !) n'est-il pas la traduction en parole et en langue arabe, non seulement de la mémoire d'une époque, mais aussi des générations qui l'ont précédée ?

> *« Nous vous avons fait advenir un livre*
> *où se trouve votre mémoire*
> *ne raisonnez-vous donc pas ? »* (Coran XXI, 10.)

Douter de la « virginité » intellectuelle du prophète, ce n'est pas blasphémer. N'est-ce pas simplement « raisonner » comme le Coran le conseille et reconnaître dans la mémoire magnifique de cet homme une des sources de son inspiration, un rappel (*dhikr*) de ce qui a été dit et prophétisé

avant lui ? En sachant que ces « dits » subirent les altérations et les modifications de son interprétation.

Imaginaire

« Jérusalem n'existe pas : Je l'ai rencontrée. »

Jérusalem est, avec Venise, sans doute la ville qui existe le moins (objectivement) au monde. C'est une ville imaginaire.

Sa plus grande réalité est dans l'esprit de ceux qui y passent. Il n'y a dans ses murs aucune pierre « objective ». Toutes sont rêvées, investies de mille et une histoires et subjectivités.

Certains rêves sont sources de malentendus car on ne s'approprie pas les rêves d'un autre, ce serait lui voler son esprit, porter atteinte à son identité la plus intime…

Le jour où tous s'éveilleront de leur rêve, Jérusalem aura disparu. Il ne restera que des pierres sur des pierres, une ville parmi d'autres…

Imagination créatrice

L'Imagination créatrice est la « mère des dieux » ou la « mère de Dieu » ; Dieu étant la façon la plus subtile et la plus abstraite d'imaginer

l'origine toujours actuelle des mondes, la Présence originelle, présente à tout ce qui vit et respire, présente à tout ce qui a été, à ce qui est et à ce qui sera. Selon la culture et la langue dans lesquelles elle se manifeste et s'exprime, l'Imagination créatrice donnera des noms différents à cette Présence : YHWH, Allah, Abba, Theos, Deus, Zeus… Des noms plus ou moins abstraits ou plus ou moins concrets.

Le propre de l'imagination étant de produire des images et ces images des « présences », les images divines seront considérées comme des formes du « Sans Forme », des manifestations du « non manifesté », des créations de l'incréé. L'imagination ne pouvant s'imaginer elle-même, elle ne pourra produire qu'une image plus ou moins visible ou invisible d'elle-même, c'est-à-dire d'un Dieu aux noms et aux formes diverses.

De la même façon, la conscience ne peut avoir conscience d'elle-même qu'en se faisant « objet de conscience », donc toujours inadéquat à ce qu'elle est. La conscience de la conscience ne peut être qu'une conscience sans objet, une conscience silencieuse. L'Imagination créatrice ne peut s'imaginer elle-même que comme image toujours inadéquate à ce qu'elle est essentiellement. L'imagination de l'Imagination créatrice ne peut être qu'une imagination sans images, une imagination silencieuse, mais le terme même d'« imagination silencieuse » est une imagination, une façon de dire ce qui ne peut pas se dire. Ainsi, toutes les théologies, qu'elles soient cataphatiques ou apophatiques, sont des produits de l'Imagination créatrice. Tous les dieux, tous leurs noms, leur qualités, leur représentations subtiles ou terrestres, incarnés ou non incarnés, sont des « enfants » de l'Imagination créatrice.

Les grands textes saints et sacrés des différentes religions et traditions présentes à Jérusalem sont des produits de l'Imagination créatrice, celle-ci « descendant » dans l'esprit du prophète, du sage ou du saint… « l'illuminant » de paroles et d'images qu'il transmettra dans les limites et les conditionnements de sa langue et de sa culture, sous forme d'exhortations, de paraboles ou de discours rationnels ou allusifs. Ces « informations » censées porter du sens et de la vie seront recueillies, mises par écrit et deviendront le Livre saint.

Le Livre saint sera considéré comme parole de Dieu, c'est-à-dire parole de l'Imagination créatrice dans une de ses représentations privilégiée par une personne, puis par un peuple. Le Livre saint ne sera vivant que s'il est interprété. L'Imagination créatrice continuera ainsi à l'écrire, dans l'esprit de ceux qui se penchent sur le texte et tentent de lui imaginer une richesse et une pluralité de sens.

À travers chaque Livre saint et ses diverses interprétations, l'Imagination créatrice continue son œuvre en ceux qui viennent y chercher une inspiration, pour régler leur vie, construire leur temple, bâtir leur ville et leur civilisation. À ce propos, plutôt que de parler de choc des civilisations, on devrait parler de « choc des imaginations ». S'il y a choc et conflit entre différentes façons d'imaginer Dieu, l'homme, et le monde, c'est qu'il y a oubli de l'Imagination

créatrice elle-même, oubli que ces différentes représentations de « ce qui doit être », de « ce qui est bien » ou de « ce qui est mal » sont des imaginaires, des images du Réel et non le Réel lui-même. Les images coupées du courant vivant et vital de l'Imagination créatrice se sont « figées », « objectivées ». Elles sont devenues des idoles au lieu d'être simplement des icônes, des signes visibles de l'Invisible.

Ainsi les paroles « figées » ou « objectivées » du Coran, de l'Évangile ou de la Bible deviennent des représentations, des idoles qui se font la guerre, au lieu d'être des icônes qui diffusent, sous des formes différentes, l'unique et invisible Lumière de l'Imagination créatrice.

La contemplation de cette Imagination créatrice, à l'œuvre non seulement dans la nature, mais aussi dans l'esprit des hommes et dans leurs productions littéraires ou architecturales, devrait être source de paix et de liberté : chacun imagine, autant qu'il le peut, le Réel dans les limites de son état de conscience plus ou moins éveillé, plus ou moins endormi, mais aucun n'échappe à l'Imagination créatrice, c'est-à-dire à la mise en images du Réel, celui-ci n'existant que « représenté ». L'univers n'est pas un « fait », mais une « représentation » ; tout « fait » est une représentation, une imagination, c'est-à-dire l'interprétation d'un certain mode de perception de « ce qui est ».

Si on arrête de percevoir, donc d'interpréter, donc d'imaginer, il n'y a plus ni homme, ni Dieu, ni monde. Demeurer dans cet arrêt, c'est, d'une certaine façon, rejoindre ce qui précède l'Imagination créatrice et ses créations, c'est se tenir dans l'origine silencieuse et incréée des mondes. Mais, dès que la vie s'éprouve comme consciente d'elle-même, dès qu'elle s'imagine « vivante » et consciente d'elle-même, nous sommes dans le déploiement de l'Imagination créatrice.

Qui dit Imagination créatrice dit aussi liberté. C'est parce que nous nous sommes représenté l'univers d'une certaine façon et que nous sommes conscients que cette représentation est une interprétation, mise en images et en concepts de ce que nous « percevons », c'est-à-dire « imaginons » être le Réel, que nous pouvons ne pas en faire un Absolu. Nous pouvons également nous le représenter « autrement », sinon il n'y aurait pas de progrès dans les sciences. Une science sans Imagination créatrice, c'est-à-dire sans possibilité de renouveler ses représentations du monde, n'est plus une science, mais un scientisme qui enferme le Réel dans une seule de ses représentations. De même, en théologie, on peut enfermer « Dieu » dans une de ses représentations. Ce n'est plus alors un Dieu vivant, sans cesse fécondé et renouvelé par l'Imagination créatrice, c'est un Dieu mort, une idole. Il ne peut pas y avoir de guerre faite au nom d'un Dieu vivant, au nom d'une Imagination créatrice, inspiratrice de liberté et de vie.

À l'origine de toutes les guerres, comme de tous les athéismes, il y a un manque d'imagination, un oubli de l'Imagination créatrice, mère des dieux.

Inspiré – Inspiration

À Jérusalem, les « inspirés » ne manquent pas. Il est légitime de se demander d'où vient la source de leur inspiration. Malheureusement, les « inspirés » ne s'embarrassent pas de ce genre de question. Il est évident que, pour eux, c'est « Dieu » qui leur parle ou qui parle à travers eux. Annonçant pour la plupart la fin des temps, ils ne se posent pas non plus la question de savoir quel « Dieu » leur parle, puisqu'il n'y en a qu'un et cet « unique » est le leur.

Au-delà de ces hommes et femmes « inspirés », souvent pathétiques et sincères, rencontrés aujourd'hui à Jérusalem, je ne peux pas m'empêcher d'interroger l'origine des textes dits « inspirés », « saints » ou « sacrés », Torah, Coran, Évangile… On les présente souvent comme « Parole de Dieu », faisant ainsi l'économie des inconscients à travers lesquels la Source d'inspiration, ou l'Imagination créatrice, s'exprime : inconscient personnel, transgénérationnel, collectif, etc. Il ne s'agit pas de douter de la pureté de la Source, mais de constater les pollutions de l'embouchure.

Je pense à l'exemple de Nietzsche. Qui oserait dire aujourd'hui que c'est Zarathoustra qui parle ? Nietzsche, avec toute la force et le génie de son désir, ne suffit-il pas ? Mais Nietzsche lui-même est persuadé d'être inspiré. L'Imagination créatrice qui parle par sa bouche n'est-elle pas pour lui ce qu'il y a de plus sacré ?

« Est-il, en cette fin du XIX^e^ siècle, quelqu'un qui ait une idée nette de ce que les poètes des époques fortes appelaient inspiration *? Si ce n'est pas le cas, je m'en vais le décrire. – Pour peu que l'on conserve un grain de superstition, on ne saurait qu'à grand-peine repousser la conviction de n'être qu'une incarnation, un porte-voix, le médium de forces supérieures. La notion de révélation, si l'on entend par là que tout à coup, avec une sûreté et une finesse indicibles, quelque chose devient* visible*, audible, quelque chose qui vous ébranle au plus intime de vous-même, vous bouleverse, cette notion décrit tout simplement un état de fait. On entend, on ne cherche pas ; on prend sans demander qui donne, une pensée vous illumine comme un éclair, avec une force contraignante, sans hésitation dans la forme – je n'ai jamais eu à choisir. […] Telle est mon expérience de l'inspiration : je ne doute pas qu'il faille remonter à des milliers d'années pour trouver quelqu'un qui soit en droit de me dire : "C'est aussi la mienne*."[1]*. »*

Il n'est pas nécessaire de remonter à des milliers d'années pour retrouver quelqu'un qui partage avec Nietzsche la certitude d'être inspiré. Sans parler des prophètes juifs, Jérémie, Isaïe, Ézéchiel, il y a aussi Mahomet, dont la tradition fait un « illettré », pour affirmer le caractère transpersonnel de son inspiration. Le Coran est né d'un « esprit vierge », il est une immaculée conception. C'est pour cela que la moindre critique du texte peut être considérée comme un blasphème, comme un refus de reconnaître l'origine

divine du texte… Pourtant, chacun peut reconnaître dans le texte du Coran non seulement des extraits de textes antérieurs, empruntés à la Torah, aux Évangiles, mais surtout aux textes et contextes judéo-chrétiens de l'époque où l'inspiration du Coran est née avant d'être mise par écrit plus tard sous le troisième calife, Uthman, qui cherchera à unifier les traditions et les diverses recensions des paroles du Prophète.

Beaucoup de paroles inspirées à Mahomet sont également conditionnées par le contexte militaire et séculier dans lequel il construit ce qui deviendra une nouvelle civilisation (par exemple, les « dits » du Coran reçus à La Mecque peuvent être contredits ou plus exactement « abrogés » par les messages reçus à Médine [voir Abrogé – Abrogeant]).

Ne faut-il pas chercher à comprendre les paroles prophétiques ou inspirées, c'est-à-dire à les interpréter ?

Car, comme tous nos rêves, avec leurs images et leurs symboles, la parole de Dieu est livrée à notre interprétation, et selon le sens que l'on donne à ces paroles, celles-ci peuvent nous tuer ou être ferments de libération. « La lettre tue, c'est l'esprit qui vivifie », la lettre non interprétée, non actualisée par l'Esprit.

Prenons juste un exemple dans le Coran, mais nous pourrions faire la même chose avec la Bible ou tout autre texte considéré comme sacré, ou avec des textes de révélations contemporaines :

> *« Épousez comme il vous plaira*
> *deux, trois ou quatre femmes »* (Sourate IV, 3).

« Les hommes ont autorité sur les femmes en vertu de la préférence que Dieu leur a accordée sur elles et à cause des dépenses qu'ils font pour assurer leur entretien… Frappez celles dont vous craignez l'infidélité, reléguez-les dans des chambres à part et battez-les.

« Si elles vous sont soumises, ne leur cherchez plus querelle.

« Dieu est élevé et grand » (Sourate IV, 34).

Est-ce vraiment Dieu qui parle ? Ou est-ce un homme ? Une société particulière ? C'est une question qu'on peut parfois se poser, ne serait-ce que pour ne pas mettre sur le dos de Dieu les méandres de notre propre subjectivité avec ses inconscients et ses volontés de puissance. Dieu ne parle jamais en direct, il parle à travers un homme qui, aussi pur soit-il, a un inconscient et qui, du simple fait qu'il parle, appartient à une certaine culture, société, civilisation, histoire avec toutes ses limites.

Il s'agit donc de faire la part du Message, de son origine qui peut être divine et du messager, de son origine qui est certainement humaine puisque c'est en tant qu'humain qu'il parle à d'autres humains. Ce n'est nullement nier le fait de l'inspiration, c'est rappeler les conditions dans lesquelles a lieu cette inspiration.

Claude Tresmontant, reprenant le sujet déjà traité par Thomas d'Aquin

dans la *Somme*, au chapitre sur la prophétie, remarque : « On s'imagine plus ou moins que l'inspiration divine se substitue à l'intelligence du prophète, que le prophète est totalement passif et inerte sous Inspiration, comme une secrétaire de nos jours à qui son patron dicte son courrier. Mais non. Il suffit d'étudier de plus près les grands prophètes hébreux, Amos, Osée, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et d'autres pour se rendre compte que les prophètes hébreux sont actifs, éminemment, dans l'œuvre prophétique. Ils opèrent avec leur intelligence, leur courage, leur sainteté, leur tempérament. Le prophétisme hébreu est l'œuvre conjointe de Dieu et de l'homme. Il l'enseigne, il l'instruit, il l'éclaire, il l'informe du dedans. Il le recrée. Il le prépare du dedans. »

Voici ce que nous dit le livre de Jérémie (VII^e^ siècle avant notre ère) : « La parole de YHWH fut sur moi pour me dire : Avant même que je te forme dans le ventre [de ta mère], je te connaissais, et avant que tu sortes de la matrice, je t'avais consacré, je t'avais sanctifié, Prophète [nabi] pour les nations je t'ai placé ! » (Jr 1, 4.)

Le prophète est préadapté à cette fonction qui va être la sienne : communiquer à l'humanité la science qui vient de Dieu : l'Imagination créatrice. Il est humainement préparé à cette œuvre, et cela se voit, dans son caractère, lorsqu'on étudie son œuvre de près.

Au XIX^e^ siècle, et encore au XX^e^, des savants s'imaginent ceci : ou bien c'est Dieu qui enseigne dans cette bibliothèque que l'on appelle la Bible, ou bien c'est l'homme. Or, la science que constitue la critique biblique montre que ce sont manifestement des hommes qui s'expriment avec les idées de leur temps, leur tempérament, leurs défauts même. Donc, ce n'est pas Dieu.

C'était le sophisme de Renan. L'erreur de base, c'est de s'imaginer qu'il faut admettre le présupposé : ou bien, ou bien. En réalité, il n'y a pas d'alternative, c'est Dieu avec l'homme et l'homme avec Dieu qui parlent.

Israël

Israël est le nom qu'un inconnu donne à Jacob « parce qu'il a lutté *im* [avec et contre] Elohim, avec et contre les hommes et qu'il a prévalu » (Gn 32, 29). Le peuple « de migrants » (étymologie du mot « hébreu ») descendant d'Abraham et de Jacob, à la suite de ce combat (*agonia* en grec), s'appellera le peuple d'Israël.

Le nom d'Israël apparaît comme nom de personne à Ougarit. Comme nom de peuple, on le lit sur la stèle du pharaon Méneptah (vers 200 av. J.-C.) puis sur celle de Meisha, roi de Moab (vers 840 av. J.-C.), et les inscriptions assyriennes à partir de Salmanasar III (vers 850 av. J.-C.).

Dans le mot Israël il y a *Isch*, l'homme, la racine *charah*, lutter – étreindre, et *El*, contraction d'Elohim.

Israël, c'est l'homme (*Isch*) qui lutte avec El (le mot *El* traduit par Dieu

indique aussi le « sens », la direction). Israël, c'est l'homme qui, dans son épreuve, trouve du sens ; il sort de cette épreuve boiteux mais plein d'allant…

L'affrontement avec l'inconnu dont on demande « le nom » peut nous « briser », il ne nous achève pas.

L'articulation entre le haut et le bas, le ciel et la terre, la matière et l'esprit, symbolisée par la hanche de Jacob, est ébranlée dans ce désir de sens ou dans ce désir de tenir le tout ensemble.

Yeshoua connaîtra lui aussi ce combat (*agonia*) dans la nuit de Gethsémani. Il en ressortira écartelé, crucifié. Nouvel Israël, il ne sera pas seulement un boiteux qui marche mais un crucifié qui ressuscite, un sens qui assume le non-sens, une Vie qui fait de l'absurde et de la mort les « moments » (*kairos*) d'une plus vaste bénédiction (*beraka*).

Ces spéculations nous entraînent-elles loin de ce qui se passe aujourd'hui à Jérusalem ?

C'est toujours le même combat, la même *agonia*, l'épreuve de l'absurde et du non-sens, l'étreinte de l'Inconnu.

Accepter cette épreuve, accepter d'être blessé, de souffrir aux « articulations » qui tentent de tenir ensemble des « irréductibles », y a-t-il d'autre issue ? À Jérusalem, seule une vérité écartelée peut livrer passage au repos…

1- Stefan Zweig, *Nietzsche*, Paris, Stock, 2004.

Jacques

Jacques, « le frère du Seigneur », est encore vénéré à Jérusalem dans l'église des Arméniens, mais il ne semble pas qu'on lui donne toute la place qu'il mérite dans l'histoire des Églises et dans l'histoire de Jérusalem. Pourtant, selon Origène, Flavius Josèphe aurait considéré la destruction de Jérusalem comme le châtiment mérité des juifs pour la mort injuste de Jacques : « Flavius Josèphe, bien que ne croyant pas que Jésus fût le Christ, cherche la cause de la chute de Jérusalem et de la ruine du temple. Il aurait dû dire que l'attentat contre Jésus avait été la cause de ces malheurs pour le peuple, parce qu'on avait mis à mort le Christ annoncé par les prophètes. Mais comme malgré lui, il n'est pas loin de la vérité quand il affirme que ces catastrophes arrivèrent aux juifs pour venger Jacques le Juste, frère de Jésus appelé le Christ, parce qu'ils l'avaient tué en dépit de son éclatante justice » (Origène*, Contre Celse*, Livre I, 47).

Le texte des « antiquités juives » est plus sobre et moins explicite. Néanmoins, la vénération pour Jacques de ceux qui pratiquent la loi à Jérusalem est rappelée.

L'événement relaté peut être daté de l'année 62 de notre ère. Festus, le procurateur de Judée, venant juste de mourir, l'empereur Néron envoya Albinus pour le remplacer. À peu près au même moment, Agrippa II, roi de Galilée et de Pérée, confia à Anan la charge de grand prêtre : *« Anan le jeune […] était d'un caractère fier et d'un courage remarquable ; il suivait, en effet, la doctrine des sadducéens qui sont inflexibles dans leur manière de voir si on les compare aux autres Juifs […]. Anan, croyant bénéficier d'une occasion favorable entre la mort de Festus et l'arrivée d'Albinus, réunit un sanhédrin et y traduisit Jacques frère de Jésus appelé le Christ et certains autres, en les accusant d'avoir transgressé la Loi, et les fit lapider. Mais tous ceux des habitants de la ville qui étaient les plus modérés et observaient la Loi le plus strictement en furent irrités et ils envoyèrent demander secrètement au roi d'enjoindre à Anan de ne plus agir ainsi, car déjà auparavant il s'était conduit injustement. Certains d'entre eux allèrent même à la rencontre d'Albinus qui venait d'Alexandrie et lui apprirent qu'Anan n'avait pas le droit*

de convoquer le sanhédrin sans son autorisation[1]. »

Ce passage des *Antiquités juives* (20, 198-203) est considéré comme authentique. Il n'est pas si fréquent qu'on parle de Jésus chez les historiens juifs ou romains de l'époque. Le nom de Jésus y est associé à celui de Jacques son frère.

Parmi les apôtres, sa primauté apparaît clairement ; dans les Actes des Apôtres, il est considéré comme présidant le premier « concile » de Jérusalem.

Dans les homélies clémentines, Pierre reconnaît la suprématie de Jacques qu'il appelle « le Seigneur et évêque de la sainte Église ». Il conclut une lettre contenant ses recommandations par la phrase : « Je viens de te signaler clairement ce qui m'a paru bon pour toi, mon seigneur, prends, comme il convient, les mesures que tu jugeras opportunes. »

Il proclame que tout enseignement devra être approuvé par Jacques : « C'est pourquoi, avant tout, souvenez-vous de fuir tout apôtre, docteur ou prophète qui n'aura pas auparavant soumis exactement sa prédication à Jacques, appelé le frère de mon Seigneur et chargé de gouverner l'Église des Hébreux à Jérusalem » – ce que fera l'apôtre Paul (Ac 21, 17-24).

Pierre-Antoine Bernheim, dans son beau livre *Jacques, frère de Jésus*, nous rappelle ainsi, se fondant sur les textes les plus anciens, que Jérusalem était bien l'Église mère des Églises, reconnue par tous, particulièrement par Pierre. Ce n'est que plus tard, après la destruction de Jérusalem par Titus et la destruction des communautés « judéo-chrétiennes » dépendantes de Jacques, que la primauté reviendra, conformément à l'évangile de Marc, à l'apôtre Pierre.

P.-A. Bernheim nous rappelle par ailleurs que Jacques est bien « le frère de sang » de Jésus (*adelphos*) et non pas son cousin ou son frère spirituel (*anepsios*) comme le dira plus tard saint Jérôme, voulant à tout prix que Jésus soit le fils de parents vierges et le demeurant toute leur vie, ce qui est en contradiction avec l'Évangile :

« Celui-là n'est-Il pas le charpentier, le fils de Marie, le frère (*adelphos* et non *anepsios*) de Jacques, de Joseph, de Jude et de Simon ? Et ses sœurs ne sont-elles pas ici chez nous ? » (Mc 6, 3.)

Ainsi Jérusalem n'est pas seulement la cité de David, de Salomon, de Jésus, c'est aussi la cité de Jacques et de la première Église. Le logion 12 de l'évangile de Thomas reconnaît même Jacques comme le « successeur » de Jésus :

« Les disciples dirent à Jésus : nous savons que tu nous quitteras ; qui est-ce qui deviendra grand sur nous ? Jésus leur dit : où que vous alliez, vous irez vers Jacques, le Juste, pour qui le ciel et la terre ont été faits. »

Pourquoi un tel homme, un tel juste semble-t-il aujourd'hui oublié des chrétiens ? Le pèlerinage à Jérusalem, aux sources historiques du christianisme, nous rappelle sa présence…

Jalousie

Le drame de Jérusalem, n'est-ce pas le drame de la jalousie ?

L'homme jaloux pense moins à la femme qu'il aime qu'à « l'autre homme » qui la désire. L'amour de celle qu'il aime est sans cesse troublé par la haine et la peur de l'autre qui l'aime autant, si ce n'est plus, et qui risque à chaque instant de la lui prendre.

Peut-être faudrait-il savoir ce que veut Jérusalem, ce qu'elle désire, quel époux veut-elle pour son avenir ?

Mais que veulent les pierres ?

Que veut la source de Siloé, si ce n'est être bue, sachant qu'elle ne pourra pas répondre à toutes les soifs ?

Et que veut Dieu ?

Peut-être les pierres, la source et Dieu ne « veulent »-ils rien ? Ils sont comme cet enfant dont il est question dans le jugement de Salomon : *« Deux prostituées vinrent vers le roi et se tinrent devant lui. L'une des femmes dit : "S'il te plaît, Monseigneur ! Moi et cette femme nous habitons la même maison, et j'ai eu un enfant, alors qu'elle était dans la maison. Il est arrivé que, le troisième jour après ma délivrance, cette femme aussi a eu un enfant ; nous étions ensemble, il n'y avait pas d'étranger avec nous, rien que nous deux dans la maison. Or le fils de cette femme est mort une nuit parce qu'elle s'était couchée sur lui. Elle se leva au milieu de la nuit, prit mon fils d'à côté de moi pendant que ta servante dormait ; elle le mit sur son sein et son fils mort elle le mit sur mon sein. Je me levai le matin pour allaiter mon fils, et voici qu'il était mort ! Mais, au matin, je l'examinai, et voici que ce n'était pas mon fils que j'avais enfanté !" Alors l'autre femme dit : "Ce n'est pas vrai ! Mon fils est celui qui est vivant, et ton fils est celui qui est mort !" et celle-là reprenait : "Ce n'est pas vrai ! Ton fils est celui qui est mort et mon fils est celui qui est vivant !" Elles se disputaient ainsi devant le roi qui prononça : "Celle-ci dit : 'Voici mon fils qui est vivant et c'est ton fils qui est mort !' et celle-là dit : 'Ce n'est pas vrai ! Ton fils est celui qui est mort et mon fils est celui qui est vivant !' Apportez-moi une épée", ordonna le roi, qui dit : "Partagez l'enfant vivant en deux et donnez la moitié à l'une et la moitié à l'autre." Alors la femme dont le fils était vivant s'adressa au roi, car sa pitié s'était enflammée pour son fils, et elle dit : "S'il te plaît, Monseigneur ! Qu'on lui donne l'enfant vivant, qu'on ne le tue pas !" mais celle-là disait : "Il ne sera ni à moi ni à toi, partagez !" Alors le roi prit la parole et dit : "Donnez l'enfant vivant à la première, ne le tuez pas. C'est elle la mère." Tout Israël apprit le jugement qu'avait rendu le roi, et ils révérèrent le roi car ils virent qu'il y avait en lui une sagesse divine pour rendre la justice »* (1 R 3, 16-28).

L'enfant, Dieu, les pierres, la source, Jérusalem ne veulent rien, ils sont « donnés ». Aux hommes d'en faire ce qu'ils veulent…

Déchirer Jérusalem, la couper en deux ?

À qui appartient Jérusalem ?

À ceux sans doute qui sont prêts à y renoncer pour qu'elle ne soit pas de nouveau détruite. La logique des amoureux, c'est aussi la sagesse de Salomon, quand la logique de tous les envahisseurs et de tous les jaloux dont la jalousie a étouffé l'amour, c'est de la détruire plutôt que d'y renoncer…

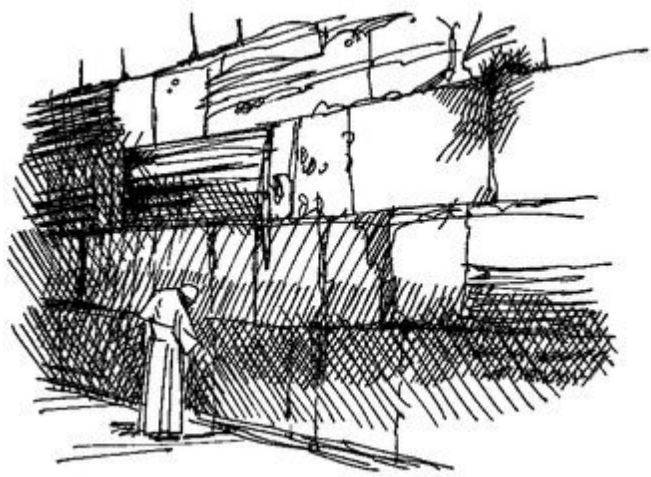
Jean-Paul II

Ehoud Barak, alors Premier ministre d'Israël, s'adresse ainsi à Jean-Paul II lors de sa visite à Jérusalem en l'année 2000 : « Vous avez fait plus que quiconque pour le changement historique de l'attitude de l'Église envers le peuple juif, amorcé par le bon pape Jean XXIII, et pour panser les blessures béantes, qui ont suppuré pendant de nombreux siècles d'amertume. […] Votre venue ici aujourd'hui, dans le sanctuaire du souvenir à Yad Vashem, est l'apogée de ce voyage historique de cicatrisation. »

À la fin de la cérémonie, Jean-Paul II rencontre des survivants de la Shoah, des juifs polonais, des compatriotes. Tout à coup, ce lieu, généralement écrasé d'un lourd silence, résonne d'un brouhaha de retrouvailles émues et chaleureuses en polonais. « Cela ressemblait plus à une réunion d'anciens camarades de classe qu'à un événement historique », écrira un journaliste. Une femme, Edith Tzirer, pleure en saluant celui qui lui aurait sauvé la vie. C'était en janvier 1945, la jeune fille de quatorze ans, atteinte de tuberculose, n'avait pas réussi à suivre le convoi de déportés libérés. Elle s'était effondrée par terre. Un jeune prêtre lui a offert un morceau de pain, donné une tasse de thé et l'a portée sur trois kilomètres. Un épisode dont Jean-Paul II ne se souvenait pas.

C'est à Yad Vashem qu'est conservée la prière de repentance de l'Église à l'égard du peuple juif, lue par Jean-Paul II à Saint-Pierre de Rome, le 12 mars 2000, et qu'il a lui-même déposée dans les interstices du Mur des Lamentations (une appellation chrétienne) le 26 mars de la même année. Par ce geste, Jean-Paul II agissait à l'instar de ces juifs, religieux ou non, qui viennent confier au Mur Occidental leurs vœux inscrits sur de petits morceaux de papier. Ce document est ainsi rédigé : « Dieu de nos pères, tu as choisi Abraham et sa descendance pour que ton Nom soit apporté aux nations : nous sommes profondément attristés par le comportement de ceux qui, au cours de l'histoire, les ont fait souffrir, eux qui sont tes fils, et en te demandant pardon, nous voulons nous engager à vivre une fraternité authentique avec le peuple de l'Alliance. »

La visite de Jean-Paul II au Mur était prévue, mais ce geste-là ne l'était pas. Et il a bouleversé nombre d'Israéliens.



C'est à Jérusalem sous le pontificat de Jean-Paul II que sera signé l'« Accord sur quelques principes fondamentaux entre Israël et le Vatican » (le 30 décembre 1993). C'est ce texte qui va permettre l'établissement de relations diplomatiques entre « un petit État et un autre encore plus petit » : « L'accord que nous signons aujourd'hui est signé entre un petit État et un autre encore plus petit. Mais son impact s'étend au-delà de ses frontières géographiques pour toucher les cœurs de millions de juifs et de plus d'un milliard de chrétiens à travers le monde. […] Derrière cet accord, il y a des milliers d'années d'histoire, remplies de haine, de peur et d'ignorance – et quelques îlots de compréhension, de coopération et de dialogue. Derrière cet accord, il y a très peu d'années de lumière, et trop d'années d'obscurité. […] Cet accord constitue une victoire de la raison, pour le peuple juif et pour l'État d'Israël. »

Jean-Paul II restera jusqu'à la fin de ses jours fidèle à sa lettre apostolique *Redemptoris Anno* (qu'il rédigea sur Jérusalem en 1984). Elle lui a valu le titre souvent rappelé par les Israéliens de « héros de la réconciliation ».

« ... Jérusalem, avant d'avoir été la ville de Jésus Rédempteur, a été le lieu historique de la révélation biblique de Dieu, l'endroit où, plus que partout ailleurs, s'est engagé le dialogue entre Dieu et les hommes, comme un point de rencontre entre la terre et le ciel. [...]

« En plus de fameux et splendides monuments, Jérusalem contient des communautés vivantes de croyants, dont la présence est un gage et une source d'espérance pour les nations qui, dans toutes les parties du monde, regardent la Ville sainte comme un patrimoine spirituel et un signe de paix et de concorde.

« Oui, en tant que patrie du cœur de tous les descendants spirituels d'Abraham, qui lui vouent un profond amour, et en tant que lieu où se rencontrent, aux yeux de la foi, l'infinie transcendance de Dieu et les choses

créées, Jérusalem est un symbole de rassemblement, d'union et de paix pour toute la famille humaine.

« La Ville sainte renferme donc un ferme appel à la paix pour l'humanité tout entière, et notamment pour les adorateurs du Dieu unique et grand, Père miséricordieux des peuples. Hélas, il faut avouer que Jérusalem continue d'être un motif de continuelle rivalité, de violence et de revendications. […]

« L'humanité tout entière, et en premier lieu les peuples et les nations qui ont à Jérusalem leurs frères dans la foi, chrétiens, juifs et musulmans, a des raisons de se sentir remise en cause et de s'employer de toutes ses forces à préserver le caractère sacré, unique et sans égal de la ville. Non seulement les monuments ou les Lieux saints, mais l'ensemble tout entier de la Jérusalem historique et l'existence des communautés religieuses, leur situation, leur avenir ne peuvent manquer d'être un objet d'intérêt et de sollicitude de la part de tous.

« En réalité, il est nécessaire de trouver, dans un esprit de bonne volonté et de largeur de vue, une solution concrète et juste qui permettrait aux différents intérêts et aspirations de se rejoindre sous une forme harmonieuse et stable et d'être protégés d'une manière adéquate et efficace par un statut spécial internationalement garanti, de telle sorte qu'aucune des parties ne puisse le remettre en cause.

« Je pense, en effet, qu'il est de mon devoir, un devoir urgent, de souligner devant les communautés chrétiennes, devant ceux qui professent la foi en un Dieu unique et devant ceux qui sont engagés dans la défense des valeurs fondamentales de l'homme, que la question de Jérusalem est essentielle pour une paix juste au Moyen-Orient. C'est ma conviction que l'identité religieuse de la ville, et en particulier la commune tradition de foi monothéiste, peut aplanir la voie pour promouvoir l'harmonie entre tous ceux qui, pour des raisons diverses, regardent comme leur la Ville sainte.

« J'estime que la négligence dans la recherche d'une juste solution dans le problème de Jérusalem, de même que le renvoi résigné de ce même problème, ne font que compromettre le souhaitable règlement pacifique et équitable de la crise du Proche-Orient tout entier. »

Il m'a semblé important de citer longuement cette lettre. Elle sait prendre en considération les différentes populations qui habitent Jérusalem ainsi que leurs « imaginaires » ou leurs « religions ». Elle reconnaît quel défi peut être la coexistence pacifique de ces imaginaires, et les corollaires qui en découlent « pour la vie du monde ». C'est la lettre d'un amoureux éclairé et patient de Jérusalem.

Jérôme, saint

Nous devons à saint Jérôme la traduction latine de la Bible à partir des textes originaux grecs et hébreux – cette « vulgate » fameuse qui allait influencer toutes les traductions occidentales postérieures. En 392 ou 393, il écrit à Marcella, une de ses nobles amies de Rome, pour lui décrire Jérusalem comme étant la ville de David et de Salomon, mais aussi comme étant le lieu de naissance d'Adam, c'est-à-dire de la vieille humanité, et comme le lieu de naissance de la nouvelle humanité, c'est-à-dire du Christ mort et ressuscité.

« C'est dans cette ville, ou plutôt en ce lieu même, tel qu'il était alors, qu'Adam, assure-t-on, aurait habité et serait mort. De là, le lieu où a été crucifié Notre Seigneur s'appelle Calvaire, parce que là même aurait été enterré le crâne de l'Homme ancien. De la sorte, le second Adam, le sang du Christ étant tombé goutte à goutte de la croix, aurait lavé les péchés du premier Adam, du propagateur de la race humaine qui gisait au-dessous ; ainsi se serait accomplie la parole de l'Apôtre : "Réveille-toi, ô toi qui dors, ressuscite des morts, et le Christ t'illuminera."

« Combien cette ville a-t-elle produit de prophètes, combien de saints personnages ? Le recensement en serait long. Notre Mystère tout entier est indigène de cette province-là, de cette ville. En ses trois noms elle manifeste le dogme de la Trinité. On l'appelle Jébus, Salem, Jérusalem. Le premier nom signifie "foulée", le second "paix", le troisième "vision de paix". C'est peu à peu, en effet, que nous parvenons au but, et après avoir été foulés aux pieds, nous nous érigeons jusqu'à la paix de la vision. De cette paix, Salomon – c'est-à-dire "le pacifique" – est né : "Et sa place en est devenue apaisée" ; figure du Christ, à cause de l'étymologie de la ville, il a reçu le nom de "Seigneur des dominateurs" et "Roi des régnants". Qu'est-il besoin que nous rappelions David et toute sa lignée qui régna dans cette cité ? Autant la Judée est plus élevée que les autres provinces, autant cette ville l'est plus que la Judée. »

Jésus

« Pour vous, qui suis-je ? ». Telle est la question posée par Jésus à ses disciples et on se souvient des différentes réponses qu'Il reçut :

« Simon Pierre lui dit : Tu ressembles à un ange juste.

Matthieu lui dit : Tu ressembles à un sage philosophe.

Thomas lui dit : Maître, ma bouche n'acceptera pas de dire à qui tu ressembles… » (Thomas, logion 13).

« N'ayant avec Lui que les disciples, Il les interrogeait : "Qui suis-je au dire des foules ?", ils répondirent : "Jean le Baptiste, pour d'autres Élie, pour d'autres, un des anciens prophètes, ressuscité…" Mais pour vous, leur dit-il, qui suis-je ? Pierre répondit : "Tu es le Christ de Dieu." Mais il leur prescrit de ne le dire à personne » (Lc 9, 18-21 ; Mt 16, 13-20 ; Mc 8, 27-30).

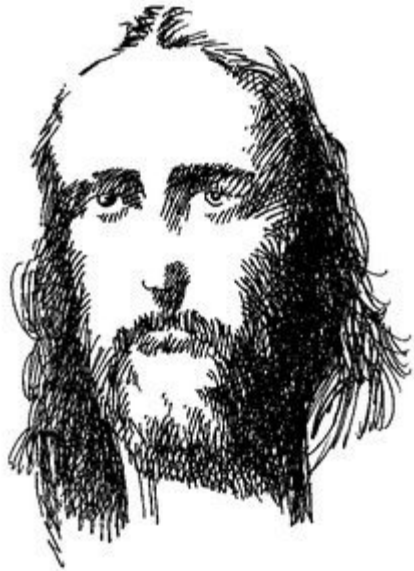
La question continue de se poser à travers les siècles, non plus seulement à un petit groupe de Judéens, mais à toutes sortes de peuples et de nations ; là aussi, les réponses varient, les unes s'opposant aux autres, certaines définitions s'imposant parfois par la force, reléguant ceux qui ne partagent pas l'avis de la majorité au statut d'hérétiques, les vouant à l'exil, au bûcher ou plus directement à l'enfer, demeure commune de tous les « infidèles »…

C'est à Jérusalem que, pour la première fois, on s'est posé la question : « Qui est Jésus ? » Beaucoup se demandaient s'il n'était pas le Christ (*Messiah* en hébreu), un Messie comme les autres, c'est-à-dire un imposteur, ou un vrai Messie, celui dont parlaient les prophètes, qui vient accomplir et non pas abolir la loi.

N'était-il pas seulement un rabbin, un beau parleur, un homme généreux sans doute, mais trop sensible aux injustices de son époque pour ne pas devenir un agitateur, un fanatique peut-être, en tout cas, quelqu'un qui trouble l'ordre connu, la *Pax Romana* de Ponce Pilate ? Pour les grands prêtres, ne s'agit-il pas d'un blasphémateur, ce Galiléen qui se prend pour YHWH, alors que tout le monde connaît son père, sa mère, ses frères, ses sœurs ? Chacun trouvera des motifs pour qu'il soit mis à mort, crucifié parmi la multitude des crucifiés de son époque.

Les historiens et les archéologues nous disent que Jérusalem garde des « traces » de tout cela, inscrites dans la pierre ou dans les textes. S'il y a un lieu où Jésus n'est pas « un homme de papier », un mythe littéraire, un archétype de « l'homme Dieu » ou du « Dieu-homme » comme les autres, c'est bien à Jérusalem. Il y a là trop d'histoire, de lieux qui le concernent, trop de monuments détruits ou reconstruits qui font mémoire de Lui, pour qu'on puisse douter de son existence historique, sur laquelle se grefferont sans doute toutes sortes d'existences imaginaires, fantastiques ou réductrices. Mais « il n'y a pas de fumée sans feu »…

Ce qui est troublant, c'est que le foyer originel de ce feu n'est toujours pas éteint. Quels que soient l'épaisseur des fumées et le poids des cendres qui le recouvrent, il est toujours vivant… Certains aujourd'hui à Jérusalem ne parlent pas de Jésus au passé, comme on le fait pour n'importe quel homme politique qui a marqué ce territoire, évêque, patriarche, sultan, roi ou Premier ministre. On ne l'évoque pas non plus comme s'il était n'importe quel homme religieux ou spirituel qui continue à inspirer les habitants de la Ville sainte : Abraham, David, Moïse, les prophètes, Mahomet et les autres. Ils sont tous « morts » et appartiennent au passé et cela ne viendrait à l'idée de personne de dire qu'ils sont encore « vivants » aujourd'hui, d'une présence qui ne fait pas que hanter nos mémoires, mais nourrit notre corps, élargit notre souffle, fait battre notre cœur. En effet, pour les chrétiens de Jérusalem, le Christ n'est pas seulement « mort » à Jérusalem, Il y est « ressuscité » et à ceux qui commémorent les souffrances et la Passion qu'Il dut endurer dans cette ville, ils rappellent qu'Il est Vivant…



Chacun le sait, le sort des chrétiens à Jérusalem est menacé, les extrémistes juifs ou musulmans veulent à tout prix s'en débarrasser, et après avoir été les plus nombreux pendant plusieurs siècles, ils ne sont plus aujourd'hui qu'une infime minorité. Mais l'un d'eux me disait : « Ils peuvent nous détruire, nous chasser ; le Christ demeurera toujours Vivant, ici à Jérusalem, comme ailleurs. "Il est vraiment ressuscité !" Et nul ne peut rien contre ce fait – c'est écrit dans les Écritures, mais aussi dans les pierres, c'est écrit dans le temps… On peut changer de calendrier, effacer tout ce qui nous rappelle sa mémoire, c'est crucifier et enterrer de nouveau son corps mortel, mais ce n'est pas Jérusalem devenue alors son tombeau qui l'empêchera de se tenir debout. On détruit les corps, les bâtiments, les mémoires, on ne détruit pas la Vie. Jésus le Vivant sera toujours vivant à Jérusalem ; c'est Sa ville et la ville de ceux qui croient en Lui, chrétiens, juifs, musulmans, et les autres sans étiquettes, peu importe. C'est Sa ville pour toujours ! »

Tous ne parlent pas ainsi. Si on pose aux habitants de Jérusalem la question : « Pour vous, qui est Jésus ? », leurs réponses sont riches et variées, surtout parmi les chrétiens. Ils ne croient pas tous en effet au « même » Jésus. Il n'y a qu'à voir les différentes façons dont on le représente : Il n'a pas le même visage chez les maronites, les Éthiopiens, les évangéliques, les catholiques romains ou les catholiques orthodoxes. Parce que la foi n'est pas la même, chacun a sa façon de lire et d'interpréter les Évangiles.

Que dire alors des juifs et des musulmans qui ont des avis bien arrêtés sur Jésus ? Encore faudrait-il préciser quel juif et quel musulman. Nul ne peut prétendre en effet être à lui seul la pensée de toute sa communauté, bien que les uns et les autres renvoient à des « textes », Talmud, Coran, censés être « communs ».

« Pour vous, qui est Jésus-Christ ? » Je me suis limité à poser la question à quelques hommes et femmes de Jérusalem. Jérusalem est un bon microcosme. Comme au jour de la Pentecôte, on y trouve « des gens de toutes races, peuples et nations », mais tous ne semblent pas habités ou enivrés par l'Esprit saint ; Jésus n'est pas pour tous « Seigneur », Ressuscité, Vivant à jamais. Il demeure une interrogation et parfois celle-ci est plus brûlante, plus vivante que n'importe quelle réponse convenue et impersonnelle.

William vit depuis plusieurs années à Jérusalem. Il travaille pour une banque internationale. Quand je le questionne, il me regarde, étonné. « Savez-vous que je suis un peu historien et archéologue durant mes temps de loisir ? – Alors dites-moi si Jésus a bien existé ? »

Un sourire aux lèvres, il me précise : « Vous savez, je ne suis pas croyant, ni juif, ni chrétien, ni ceci ou cela. La religion, les dieux, tout cela nous complique la vie, à Jérusalem évidemment plus qu'ailleurs. Mais pour répondre à votre question, je ne doute pas un instant qu'un homme du nom de Yeshoua ait vécu à Jérusalem et même qu'il y soit mort – cela, les historiens "païens" de son époque l'attestent.

« Personne n'avait de raison de parler de Jésus au Ier siècle, sinon ceux qu'Il avait gagné à sa cause. Du point de vue de l'Empire romain, comment sa vie et sa mort auraient-elles le moindre intérêt ? Ponce Pilate avait des problèmes bien plus sérieux à résoudre et l'époque ne manquait pas d'agitateurs autrement plus dangereux que Lui ; pourtant Tacite, l'un des plus grands historiens du monde romain, né vers 55-56, précise que les "chrétiens" s'appellent ainsi parce qu'ils sont les disciples du Christ, "celui que, sous le principat de Tibère, le procurateur Ponce Pilate a livré au supplice" (Annales XV, 44.5).

« Il y a aussi cette lettre de Pline le Jeune (lettre 96), proconsul de la province romaine de Bithynie (Asie Mineure), adressée vers 112 à l'empereur Trajan pour l'informer des nombreux "crimes" dont il accuse les disciples de Jésus, notamment leur refus du culte de l'empereur…

« Cela me plaît bien, les premiers chrétiens condamnés pour "athéisme" ! Ils refusaient d'adorer tous ces "veaux politiques" qui voulaient leur imposer leurs lois et leur pouvoir – quelle force pouvait bien leur communiquer Jésus pour qu'ils témoignent ainsi au prix de leur sang d'une telle liberté ? Vous voyez, je ne crois pas en Lui, ni en Dieu, mais je me pose quand même des questions… »

Flavius Josèphe, le fameux historien juif, nous donne aussi quelques indications sur lui dans ses *Antiquités juives* composées en 93-94 : « Survint Jésus, un homme sage (si toutefois, il faut l'appeler un homme), car il était en effet faiseur de prodiges, le maître de ceux qui reçoivent avec plaisir des vérités. Il se gagna beaucoup de juifs et aussi beaucoup du monde hellénistique. Et Pilate l'ayant condamné à la croix, selon l'indication des premiers d'entre nous, ceux qui l'avaient chéri ne cessèrent pas de le faire »

(*Antiquités juives* 18, 63-64).

William me précise que le texte qu'il vient de me citer a été expurgé de certains versets considérés comme « suspects » en raison de ses références à la « résurrection » de Yeshoua (comme si un historien ne devait prendre en considération que les « faits » qu'il peut expliquer et non simplement les faits).

« Le témoignage de ceux qui se considéraient comme ses ennemis peut être important pour confirmer son existence.

« Deux références à Jésus figurent dans le traité Sanhédrin du Talmud de Babylone : le verset 43a cite un certain Yeshoua qui a pratiqué la sorcellerie et a séduit et égaré Israël avant d'être mis à mort à la veille de la Pâque ; le verset 170b reprend la même accusation à l'encontre de Yeshoua "qui pratiquait la magie et égarait Israël".

« Je vous avoue que le témoignage de ses "amis" me semble plus intéressant, même si certains disent que leurs Évangiles ont été écrits plusieurs années après sa mort. Chaque fois que je lis la recension des enseignements et des actes de cet homme, des larmes me montent aux yeux. Tant de force et de douceur, de sagesse et de bonté, comment ne serais-je pas bouleversé ? Même ses contradictions me touchent… Qu'un tel homme ait existé me suffit. Était-il un prophète, un messie, un Dieu ? Je ne comprends pas ce que ces mots veulent dire, c'était un homme et, dans l'histoire de l'humanité, je n'ai jamais rencontré aucun personnage qui ne soit aussi totalement humain, dans toutes ses dimensions charnelles et spirituelles. Mais pour découvrir cela, il vous faut lire l'Évangile en entier.

« Qu'Il ait vécu ici à Jérusalem comme l'attestent les historiens et les archéologues (il y a eu des recherches récentes sur les fondations du Golgotha, "lieux clefs" de sa Passion et de sa Résurrection), cela transforme ma vision de Jérusalem. J'essaie de voir la ville et ceux que je rencontre avec la lumière de ses yeux – tout devient alors différent. Si les institutions qui se réclament de lui vivaient "ce qu'Il dit", le monde serait différent !

« Je reste peut-être à Jérusalem parce que je suis amoureux de cet homme qui y a vécu. Montrez-moi dans l'histoire quelqu'un de plus humain, de plus beau, de plus sage, de plus aimant et, avec toutes ses contradictions, de plus libre ? Dites-moi où il habite, où il a habité… Je quitte demain Jérusalem… »

Après ce témoignage « amoureux » d'un « athée », je me demandais quel pourrait bien être celui d'un « croyant ». Peu après, je rencontrai Yossef. Il sautillait bizarrement autour de moi en essayant de me vendre des cartes postales. Après quelques achats et quelques mots pour établir la relation entre nous, je lui posai ma fameuse question.

À ma grande surprise, il se mit à sautiller davantage et, en riant, il me dit : « C'est Celui qui m'a mis debout !… J'étais paralysé, je souffrais beaucoup. Toute une nuit, je l'ai prié, Il m'a guéri… Vous ne me croyez pas ?

Demandez à cet homme là-bas, le vendeur de pamplemousses, il vous dira si je mens.

« Pour moi, Jésus c'est celui qui a dit au paralysé : "Lève-toi, prends ton grabat et marche !" Ce n'est pas seulement autrefois dans l'Évangile (Mc 2, 11-12), c'est aujourd'hui.

« À Jérusalem il y a beaucoup de miracles, on n'en parle pas beaucoup ou plutôt on trouve d'autres explications. La psychologie, le transfert… Tout cela est évidemment raisonnable, mais qu'y a-t-il de plus raisonnable que de dire "c'est la foi qui guérit, c'est l'amour qui guérit" ?

« Pour moi, Jésus était un homme qui inspirait la foi, qui inspirait l'amour et cela était source de guérison ; oui, Jésus était un grand guérisseur, un thérapeute. Il guérissait avec des gestes, des mots, son écoute, sa patience, sa Présence surtout… et cette Présence est la même hier, aujourd'hui, toujours… !

« Très peu de gens le suivaient pour ses enseignements, beaucoup pour les miracles et les guérissons qu'Il opérait, n'est-ce pas ce que dit l'Évangile de Marc : "Ils parcouraient le pays, on lui apportait les malades sur des brancards là où on apprenait qu'Il était. Partout où Il entrait on mettait les malades sur les places ; on le suppliait de les laisser seulement toucher la frange de son vêtement et ceux qui le touchaient étaient tous guéris" [ou sauvés – *soteria* en grec veut dire indifféremment "salut" ou "guérison"] » (Mc 6, 54-56).

Je lui fis remarquer que jamais Jésus ne disait « je t'ai sauvé », ou « moi, je t'ai guéri », mais « toi, ta foi t'a guéri, ta foi t'a sauvé » et qu'il n'était pas un guérisseur ordinaire.

« Oui, vous avez raison, me répondit-il, mais qui aujourd'hui pourrait m'inspirer une telle foi, une telle confiance, pour que je tienne ainsi debout, avec cette envie folle de danser malgré tous les malheurs qui nous guettent ici à Jérusalem ? »

L'homme était légèrement exalté, mais il ne cherchait pas à me convaincre. Il avait seulement un peu de mal à contenir quelque chose de chaud qui débordait de son corps et de ses yeux – le bonheur, sans doute ?

Je me dirigeai alors vers le Kotel. Mon désir était d'interroger un juif pieux, un *hassid* ou un rabbin peut-être. À la question : « Pour vous, qui est Yeshoua ? », beaucoup m'écartèrent d'un geste, m'invitant sans tarder à poursuivre mon chemin, d'autres me répondaient en yiddish ou en hébreu ce que j'interprétais comme une menace ou une insulte – ou une bénédiction pour chasser les esprits impurs ?

L'un d'entre eux, après quelques profonds soupirs, consentit enfin à me répondre : « Yeshoua ? C'est un juif ! Un vrai juif comme nous », et il me montra la foule qui remplissait ce jour-là l'esplanade, au pied du Mur. « Un juif pratiquant, continua-t-il, qui allait au Temple pour la Pâque, n'est-ce pas ? Et il lisait la Torah dans sa synagogue de Nazareth, n'est-ce pas ?

« C'était aussi un rabbin – tout ce qu'il a enseigné se trouve déjà chez

Hillel et Shammaï, les grands rabbins de son époque –, vérifiez bien les textes, vous verrez que Yeshoua était un pharisien, sa doctrine n'était pas celle des sadducéens.

— Mais alors pourquoi cette querelle avec les pharisiens ? »

Le petit homme trapu commença à rire doucement, son ventre tressautant : « Mais parce qu'il était pharisien ! Vous n'êtes pas juif, n'est-ce pas ? Vous comprendriez qu'on ne se querelle qu'avec ses amis, ses plus proches. Là où deux juifs sont ensemble, il y a au moins trois avis différents. J'aime beaucoup le rabbi Yeshoua. À la différence de beaucoup de nos rabbins d'hier et d'aujourd'hui, Il faisait ce qu'Il disait, Il disait ce qu'Il pensait et Il pensait ce qu'Il était…

— Il pensait qu'Il était Dieu ?

— Ça, monsieur, ce n'est pas une pensée, c'est une illusion, c'est de l'inflation, c'est du blasphème !

— Est-ce un blasphème de penser qu'Il était la Conscience, l'Amour, la Liberté, la Vie qui habitent tout homme venant en ce monde ?

— Si vous voulez… Yeshoua était un poète – "Je est un autre", n'est-ce pas ? C'est vrai que nous sommes habités par plus grand que nous-même, mais cet autre plus grand, justement ce n'est pas "Je". Comment a-t-on pu lui attribuer un tel délire ? Je suis sûr que le rabbi ne s'est jamais pris ni pour le Saint – béni soit-Il – ni pour le *Messiah*. Ne dit-il pas à ses disciples de ne rien affirmer de tel ? »

La conversation se prolongea dans la nuit. Je ne me souviens plus de tous nos propos. La conclusion de Shlomo (Salomon) – tel était son nom – était claire : Jésus était un juif pieux, un rabbin qui maîtrisait parfaitement le style du Midrash, mais un rabbin perverti par les femmes. Il y avait trop de femmes autour de lui, et, pour un rabbin, c'est une source de distractions qui devait l'éloigner de l'étude. Il avait aussi d'autres fréquentations « louches » : des zélotes, les terroristes de l'époque, des « collabos » de l'occupant romain (Zachée et les publicains), etc.

« Comment voulez-vous qu'on prenne un tel homme au sérieux ? Lisez plutôt les biographies de nos rabbins, voyez leur sainteté, leur vertu, leur vie de famille, vous comprendrez que pour nous leurs écrits, leurs interprétations humbles et infinies de la Torah sont davantage une référence que les Évangiles de ce que nous devons bien appeler en toute justice un "imposteur", même si je vous ai dit toute ma sympathie pour cet imposteur. Il y a des limites à ne pas franchir. Et je ne vous dis rien de ses disciples, les chrétiens qui ont fait de nous, le peuple dont ils sont issus, le peuple élu, un peuple maudit. »

Je me permis d'intervenir en lui disant que le temps avait passé, qu'il y avait aujourd'hui des possibilités de dialogue. « Dialogue de sourds, me répondit-il. Hypocrisie ! Celle que dénonçait le rabbi Yeshoua en son temps, paix des compromis ! Qu'on nous rende d'abord la souveraineté sur notre ville, notre "capitale éternelle". "Dehors les chiens, les incirconcis, les

impurs…" N'est-ce pas une apocalypse chrétienne qui dit cela ? (Apocalypse de Jean). Ce n'est que justice ! C'est par là qu'il faut commencer, nous parlerons ensuite de miséricorde… »

Comme il commençait à s'agiter et à se fâcher, je me levai en le remerciant pour cet entretien. Je me retrouvai seul, face au Mur, la tête pleine de chagrin…

Jésus : un homme admirable, un juif, un thérapeute, un guérisseur, un rabbin, un rabbin qui se prend pour le Messie… La mosaïque de son visage commençait à se dessiner, les différentes facettes d'un unique diamant brillaient pour moi.

Le lendemain de mon entretien avec Shlomo, je rencontrai un homme qui lui ressemblait, un autre « juif observant », près de la citadelle de David, là où se rassemblent ceux qui se désignent comme « juifs messianiques ». Pour lui, Yeshoua n'était pas un « rabbin qui se prenait pour le Messie », comme tant d'autres, c'était vraiment le Messie, et il se mit à me citer les écritures depuis Abraham en passant par Moïse et les prophètes à propos de tout ce qui le concernait.

Stupéfié devant sa connaissance des textes qu'il me citait directement en hébreu et devant la puissance de sa conviction, je lui dis : « Mais vous n'êtes pas juif, vous êtes chrétien…

— Non, me répondit-il, je suis juif comme tous les chrétiens du Ier siècle, avant qu'on ne les appelle des chrétiens. Je suis un juif qui reconnaît en Yeshoua l'Être saint – béni soit-Il –, celui qui est oint de son Esprit (les termes *messiah, christos* veulent dire en effet "celui qui est oint"), celui qui porte son Nom. Pourquoi voulez-vous que j'appartienne à une Église chrétienne qui a persécuté les juifs ? Jésus était juif, il l'est toujours resté, il n'a pas renié la religion de ses pères. Il est le Messie d'Israël, celui qui vient accomplir et non pas abolir la Loi. Il est notre nouveau Moïse, ses enseignements ne contredisent pas un *iota* de ce que nous ont transmis nos pères ; comme le Messie attendu, il réalise dans ses paroles et dans ses actes notre Torah.

« Il est la "Torah incarnée". Si nous le suivons, si nous mettons en pratique ce qu'il nous enseigne, nous serons sauvés et heureux et le monde avec nous. L'aimer c'est faire ce qu'il dit, c'est incarner nous aussi sa Parole, partager sa joie… » Il m'invita alors à danser avec lui, comme le faisaient hier soir les hassidim devant les touristes médusés.

Je le quittai un peu essoufflé après quelques heures de danse et de citations bibliques, en hébreu, car, me disait-il, « nul ne peut comprendre qui est Yeshoua s'il ne comprend pas l'hébreu… Si un jour tu veux, malgré l'interdiction de faire des images, te représenter Yeshoua le Messiah, n'imite surtout pas tous ces "blasphèmes en plastique" qui se vendent dans les magasins du souk, dessine son visage avec les lettres carrées de la Torah, tu pourras "lire" alors sa Sagesse et sa beauté… ».

Je me dirigeai ensuite vers le lieu le plus saint du christianisme, celui

que les orthodoxes appellent l'Anastasis et que les Latins appellent « le Saint-Sépulcre ». Je m'arrêtai un moment pour goûter un peu de fraîcheur dans l'église luthérienne du Rédempteur, une belle église néo-romane bâtie pour l'empereur allemand Guillaume II et achevée en 1898.

Une jeune femme au visage avenant vint à ma rencontre et s'enquit de ce que je cherchais. Elle-même semblait attendre quelqu'un dont elle ignorait sans doute l'identité. Sans entrée en matière, je lui posai ma question : « Pour vous, qui est Yeshoua ? »

Son émotion était sensible, elle me parut sincère.

« Pour moi, Jésus est mon Sauveur, mon Seigneur, mon Bien-Aimé… » Elle me demanda de m'asseoir et je reçus le témoignage de ses yeux humides, de sa bouche souriante :

« J'étais ce qu'on appelle une "fille perdue". Perdue pour qui, pour quoi ? Pour ma famille, en Allemagne, pour mes amis aussi, pour la société bourgeoise dans laquelle je vivais et dans laquelle je me sentais inadaptée. La tristesse et l'amertume étaient le climat de mon âme.

« Comme aux yeux des autres, paraît-il, "je ne manquais pas de charmes", je les utilisais de toutes sortes de façons et de pire en pire, au point d'en vivre et d'extorquer à certains hommes un peu naïfs d'importantes sommes d'argent, ce qui me permettait de me nourrir et de fuir en même temps mon désespoir dans l'usage de stupéfiants. Je vous épargne les détails. Imaginez ce que vous voulez, l'état dans lequel je me suis retrouvée peut bien être qualifié de "diabolique", si on entend par là ce vice qui vous ronge et qui veut entraîner tout ce qui l'entoure dans sa déchéance.

« J'hésitais entre le meurtre d'une personne proche ou le suicide… Connaissez-vous ce besoin de salir, de détruire qui s'empare parfois d'un être ? Je comprends les terroristes, je comprends aussi que ce qu'ils cachent derrière un motif religieux ou politique est parfois plus profond, plus dévastateur… La "pulsion de mort" dont parle Freud dans son *Au-delà du principe de plaisir*, oui, je connais !

« Est-ce d'ailleurs au-delà du principe de plaisir ? N'y a-t-il pas un plaisir pervers à se détruire et à détruire ? N'est-ce pas là l'assise du mal en nous ? Ce refus mystérieux de toute vie et de toute bonté possible ?

« J'ai "craqué". Il faut dire que j'étais en mauvais état physique et psychique, je n'avais pas grand-chose à lâcher, et c'est là que ça s'est passé… Au lieu de la mort que j'attendais, c'est Lui qui est venu… Une paix, une lumière, et un visage dont les plus belles icônes ne sont qu'un lointain écho. Malgré tout ce que j'avais fait, ma haine et mon refus de la vie, mais aussi ma haine et mon refus de Dieu et de toutes les doctrines et consolations dans lesquelles on me demandait de croire, malgré tout cela, je me sentis pardonnée, aimée, infiniment aimée… même si le mot "amour" n'est pas le mot juste, ce serait plus que l'amour tel que nous le connaissons et l'éprouvons… »

Elle s'arrêta un instant, les yeux pleins d'une étrange lumière qui ne

regardaient rien mais qui semblaient voir quelque chose d'immense, d'inaccessible et de proche à la fois. « Voilà, dit-elle, vous me demandiez qui est Jésus pour moi : c'est ce qui est au fond et au-delà du fond, au-delà du principe de plaisir et au-delà de la pulsion de mort, ce silence, ce calme, cette lumière, qui nous pardonne, qui "nous met au large", c'est le sens du mot "salut" en hébreu, n'est-ce pas ?

« Jésus est mon Sauveur, mon libérateur. J'essaie aujourd'hui de garder le contact avec ce fond, cette Présence, j'invoque son Nom pour ne pas m'éloigner dans l'oubli.

« Doucement, après ce "moment", je suis revenue à la vie, à l'amour de la vie et de toutes les formes que prend la vie, merveilleuses ou terribles, ici, à Jérusalem et ailleurs.

« Je dois vous dire aussi que depuis ce jour "Jésus" est devenu mon "bien-aimé", mon *rabbouni*… Ça vous fait rire ? Encore une Marie Madeleine, une de plus, pensez-vous ! Passer de la pathologie de la dépression à la pathologie de l'hystérie, ce ne serait pas une très grande Pâque ! Non, je veux dire par là que non seulement j'ai cessé d'empoisonner la vie des hommes avec mes attentes, mes caprices, mon insatisfaction permanente, mais que, pour moi, Jésus est le visage du Bien, du Bon, du Vrai que l'on peut aimer sans mesure. La foi ne détruit pas l'éros, mais l'oriente vers "le plus beau des enfants des hommes"…

« Cela me rend libre à l'égard de tous les autres attachements que je peux avoir. Je sais à qui j'ai donné mon cœur ; j'ai ainsi la possibilité d'aimer chacun pour ce qu'il est. Nul n'est Dieu et nul n'est rien, mais, en chacun, il y a quelque chose qui lui ressemble. C'est ainsi que je comprends la parole : "Tout ce que vous faites au plus petit d'entre les miens c'est à moi que vous le faites." Si je suis vraiment au service de ce "Bien-Aimé"-là, je suis aussi au service de tous. Ma chambre nuptiale pour le moment c'est Jérusalem ! »

Elle devait sentir que je commençais à trouver son discours un peu trop séduisant ou sublime. Elle ajouta, comme pour me confirmer que nous étions bien sur terre : « Ce qui me plaît encore chez Jésus, c'est qu'il aime les femmes… Ce qui est, à Jérusalem et dans les trois grandes religions ici représentées, quelque chose de toujours inattendu et révolutionnaire… Vous avez sans doute écouté quelques rabbins et ce qu'ils pensent des femmes ! Vous savez aussi qu'il y a quelques jours on a condamné à la mort Pervez Kambaksh, un étudiant de vingt-trois ans qui distribuait à ses camarades un article lu sur Internet réclamant l'égalité des sexes dans l'Islam. "Blasphème !" ont dit les mollahs. Le tribunal de Mazar-e Charif a condamné le "traître" à la pendaison, le sénat afghan a confirmé…

« Jésus était entouré de femmes, et Il les traitait en "égales" des hommes, dignes d'êtres enseignées et dignes d'enseigner, mais l'exemple de la Samaritaine ou de Marie Madeleine continue encore d'en choquer certains dans les Églises… Je n'ai aucune envie d'être prêtre ou évêque, comme quelques-unes de mes amies, je crois que les femmes ont mieux et plus

profond à faire que de mimer les hommes dans des postures institutionnelles. Je ne parle que pour moi, mais rien n'empêche si on reconnaît à l'homme et à la femme une égale dignité qu'elle soit appelée à un même honneur ou à un même service… »

Après un moment de silence, je me hasardai à lui dire que le Prophète Mahomet, lui aussi, il aimait les femmes, et de lui citer mon *hadith* préféré : « De votre monde, Dieu m'a fait aimer les femmes et les parfums agréables, et l'oraison est la consolation de mes yeux. »

La réponse ne se fit pas attendre. « Oui, il les a aimées pour son plaisir ou pour leur maternité, mais jamais comme des égales, sinon pourquoi ce jeune étudiant dont je viens de vous parler aurait-il été pendu ? Mais balayons devant notre propre porte, saint Paul que j'admire tant par ailleurs ne dit-il pas : "Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur car le mari est le chef de la femme…" (Ép 5, 22) et "L'homme n'a pas été créé à cause de la femme, mais la femme à cause de l'homme" » (1 Cor 11, 7-11).

C'est vrai que Paul, comme Pierre d'ailleurs, n'avait pas lu les Évangiles. Ceux-ci n'étaient pas encore écrits. Ils pouvaient encore penser avec le Siracide que « l'origine de l'erreur, c'est la femme et nous mourons tous par sa faute » (Si 25, 24) et ils pouvaient prier dès l'aurore comme chaque juif pieux : « Sois béni, ô Saint, de ne pas m'avoir créé femme. »

Il y eut de nouveau un silence puis elle enchaîna : « Ne croyez pas que je sois féministe, il ne s'agit pas d'être femme "contre" l'homme ou à sa place. Le Jésus qui s'est révélé au fond de moi, le Sauveur, nous rend libres à l'égard de nos identifications sexuelles. "En Christ il n'y a ni mâle, ni femelle", il n'y a plus que des personnes, de même qu'il n'y a plus de riches ou de pauvres, de malades ou de bien portants, de justes ou d'injustes, de bons ou de méchants. Il n'y a plus que des personnes et un unique soleil qui les éclaire toutes…

« Excusez-moi, je ne voudrais pas me laisser déborder par l'émotion… »

Elle m'embrassa et sortit de l'église. Resté seul, je ne pouvais pas m'empêcher de penser à l'évangile de Marie de Magdala, premier témoin de la Résurrection et apôtre des apôtres et à son bel enseignement sur « l'Anthropos » : Au-delà du masculin et du féminin. Nous avons à épouser la moitié qui nous manque, pour devenir pleinement des êtres humains. Mais qui aujourd'hui dans les églises, les mosquées, les synagogues serait prêt à écouter cet Évangile ?

« Devons-nous changer nos habitudes écouter tous cette femme ? » (Évangile de Marie, 17, 9-20)

Sortant de l'église du Rédempteur, je fis quelques pas dans le souk el-Dabbagha et décidai de marcher encore, au-delà de l'hospice Alexandra, dans le quartier arabe qui suit la Via Dolorosa. C'est à l'intérieur d'un magasin rempli d'épices hautes en couleurs et en parfums que je rencontrai Ibrahim. Il finissait sa lecture du Coran et semblait disponible pour une conversation « spirituelle ».

Lorsque je lui posai la question : « Pour vous, qui est Jésus ? », il me répondit, me montrant le Livre qu'il venait juste de fermer : « Notre Coran ignore le Jésus ou le Yasù des chrétiens ou le Yeshoua des juifs, mais il parle beaucoup de "Issa, fils de Maryam" – *al masih Isa ibn Maryam*. » Et il commença à enchaîner les versets du Coran le concernant (les sourates 3, 4, 5, 19, 21, 23, 43 et 61). Je crus un moment que le Coran ne parlait que de lui :

Oui, il en est d'Issa comme d'Adam auprès d'Allah :
Allah l'a créé de terre,
Puis il lui a dit : « Sois », et il est (Coran III, 59).

Issa, fils de Maryam, dit :
« Ô fils d'Israël !
Je suis, en vérité, le Prophète d'Allah
Envoyé vers vous
Pour confirmer ce qui, de la Tora, existait avant moi ;
Pour vous annoncer la bonne nouvelle
D'un Prophète qui viendra après moi
Et dont le nom sera : "Ahmed" » (Coran LXI, 6).

Les Chrétiens ont dit :
« Le Messie est fils d'Allah ! »

Telle est la parole qui sort de leurs bouches ;
Ils répètent ce que les incrédules disaient avant eux.
Que Dieu les anéantisse !
Ils sont tellement stupides !

Ils ont pris leurs docteurs et leurs moines
Ainsi que le Messie, fils de Maryam,
Comme seigneurs, au lieu d'Allah.

Mais ils n'ont reçu l'ordre
Que d'adorer un seul Allah :
Il n'y a d'Allah que lui !
Gloire à lui !
À l'exclusion de ce qu'ils lui associent (Coran IX, 30, 31).

Je dus l'interrompre et, comme je m'étonnais qu'il puisse ainsi retenir du Coran tous les versets concernant Jésus, il me dit : « Je ne t'ai pas dit l'essentiel. Jésus est un prophète, qui annonce la venue d'un plus grand prophète, notre Mahomet. C'est aussi un sage, un maître spirituel, mais ne dites surtout pas que c'est le "fils d'Allah", cela serait "associer" une créature à Dieu, c'est le pire des péchés pour nous et ce péché mérite la mort. Ne dites pas non plus qu'Issa, le fils de Maryam, a souffert sur la croix, qu'il a donné sa vie pour la vie du monde :

Mais ils ne l'ont pas tué ;
Ils ne l'ont pas crucifié,
Cela leur est seulement apparu ainsi.

Il n'y a personne, parmi les gens du Livre,
Qui ne croie en lui avant sa mort
Et il sera un témoin contre eux,
Le Jour de la Résurrection (Coran IV, 157-159).

« Je suis à Jérusalem, poursuivit-il, pour être avec Issa le jour de la Résurrection, le jour du Jugement qui ne saurait tarder, c'est Lui qui doit annoncer l'heure :

> *Issa est, en vérité, l'annonce de l'heure*
> *n'en doutez pas.* (Coran XLIII, 61).

« Son retour sur la terre sera le signe précurseur de la fin du monde et c'est à Jérusalem qu'il dénoncera les juifs et les chrétiens qui ont trahi son message en ne se convertissant pas à l'Islam. Tout est en place pour l'affrontement apocalyptique.

« "Allah enverra le Messie, fils de Maryam, qui descendra sur le minaret blanc à l'est de Damas, habillé de deux vêtements teintés de safran et posant ses mains sur les ailes de deux anges. Quand il baissera la tête, des gouttes de sueur en tomberont et quand il la lèvera, des gouttes telles des perles en couleront. La mort frappera tout infidèle qui respirera l'odeur du Messie et son haleine aura autant de portée que sa vue. Issa cherchera l'Antéchrist jusqu'à la porte de Lod, où il le tuera." »

Ibrahim sentit que je ne l'écoutais plus et que je me préparais discrètement à partir. Il chercha à retenir mon attention en faisant le lien entre tout ce qu'il était en train de « m'annoncer » et certains faits d'actualité.

« Ahmadinejad, murmura-t-il, l'actuel président de l'Iran, est sans doute le chef des forces du *Mahdi* (Messie) qui libéreront Jérusalem. Certaines de nos "autorités" affirment que le projet nucléaire est lié à l'apparition du *Mahdi* et qu'il n'y a nulle place pour la négligence. »

Un voisin qui avait écouté quelques bribes de notre conversation s'approcha en disant : « Nul autre *Mahdi* si ce n'est Jésus. Oui, nous, les musulmans, nous sommes là à Jérusalem pour attendre son retour. Bientôt la justice sera rétablie, il n'y aura plus qu'une seule religion, nous serons tous "soumis" [*muslim*] à Allah. »

Je lui répondis, citant Ibn Arabi (1165-1240), que Mahomet est le « sceau des prophètes » parce qu'il est le plus grand témoin de Dieu par la langue ; Jésus est le « sceau de la sainteté » parce qu'Il est le plus grand témoin de Dieu par le cœur.

Parfois je rêve que les langues se taisent et que les cœurs se rassemblent…

Après ces annonces de « fin des temps », j'avais besoin d'un peu de repos. J'allai m'asseoir auprès d'un vieil homme endormi, au seuil d'une boutique où j'entrevoyais dans la pénombre une multitude de visages ; des christs, des sages ou des prophètes ? Tous de *face* comme le fameux suaire de Turin.

Je m'aperçus que le vieil homme ne sommeillait pas, il n'était qu'abruti par on ne sait quelle herbe ou alcool. Je pensais le réveiller en lui posant ma question : « Ces visages-là, dans votre boutique, c'est Jésus-Christ ? »

Il me répondit comme dans un rêve. Sa parole hésitait entre le délire, l'explication et le poème :

« Nous sommes très pauvres ici, touristes à vie, nous passons nos vacances au bord de la merde. Notre rien à faire, les vacances, c'est sacré. Une heure de sommeil en plus, une heure de sommeil si vous saviez… On oublie tout : c'est le saint sacrement.

« Mon drame, c'est que je ne dors pas, je ronfle debout, alors je peins comme un pauvre qui n'a pas de quoi s'acheter de la peinture et qui ne vend rien…

« Ici, les regards sont comme des verrous. Impossible ni de les fuir ni de les regarder. Le seul qui m'a toujours accueilli, les bras ouverts, c'est le Crucifié… Il est beau cet homme qui n'a plus rien de beau, d'une beauté qui n'a plus de corps, ni d'âme, seulement celle du sang qui sèche dans la lumière.

« Depuis toujours je cherche son visage. Autrefois j'étais peintre, puis peintre d'icônes, maintenant je ne suis pas encore peintre… ça se passe bien avant la peinture. Je dialogue avec la toile blanche comme on dialogue avec l'ange. Je n'attends pas une parole, mais un regard, une tache de lumière dans ma nuit.

« Parfois, j'oublie que ce visage que je cherche, je l'ai entre mes mains, mais ces mains, vous voyez, elles sont sourdes, elles sont gourdes, elles ne voient rien venir. Alors sans rien voir, je les jette sur la toile, je peins à mains nues, les ongles pleins de charbon et elle vient parfois, l'empreinte de Son Visage, l'empreinte d'un pauvre et jeune innocent qui porte sur Lui toute la bêtise et la souffrance de Jérusalem d'abord, parce qu'il faut bien commencer à souffrir quelque part, mais chez Lui ça ne s'arrête pas, Sa douleur n'a pas de frontières.

« Je ne l'ai encore jamais vu sourire sur ma toile, j'ai essayé pourtant en trichant un peu, c'est ce qu'on appelle de l'art, un coup de crayon en plus, une couleur vive… Mais c'est du mensonge et avec Lui je n'arrive pas à mentir.

« Je ne ferai jamais de Son visage une œuvre d'art… Mais j'ai compris, Son icône ne pourra jamais sourire tant que Son sourire n'est pas en moi…

« Mais je suis trop vieux maintenant, je ne sais plus m'arrêter de souffrir, c'est une vieille habitude à Jérusalem, on accumule des siècles de torture, le Crucifié nous n'avons rien d'autre pour nous consoler.

« Pourtant, je vous l'avoue, certains soirs, je L'ai vu tranquille apparaître sur ma toile. Un visage d'innocent, Il n'avait pas besoin de larmes ou de sang pour souffrir, Il n'avait pas besoin non plus de sourire ou de couleurs pour être heureux – une simple clarté sur la toile, un éclair qui nous foudroie de son silence…

« Voilà, monsieur, qui est Jésus-Christ pour moi, l'Invisible qui me visite chaque nuit et qui me donne cet air égaré que vous voyez ce matin, celui qui laisse chaque nuit quelques traces de sa Présence ou de son absence, je ne sais pas, enfin, il y a des traces sur ma toile blanche.

« Un jour, je l'espère, je serai sa Véronique (*vera – icona*), c'est sur mon âme qu'il laissera quelques traces, mais pour le moment je n'ai pas l'âme ni assez blanche ni assez noire pour qu'il puisse y écrire son Nom ou son visage. Comme je vous disais, je suis avant la peinture, je tisse ma toile… »

Comme je lui demandais si je pouvais quand même lui acheter un de ses tableaux, il me répondit : « Non, je ne les montre à personne, vous pouvez me donner de l'argent si vous voulez, cela vous autorise encore un peu de temps à ne pas voir.

« L'Invisible, c'est le visible quand il est béni (*poli*) par nos yeux.

« Ne le cherchez plus sur la toile, il est dans la rue : "Tu as vu ton frère, tu as vu ton Dieu", disaient les Pères du Désert.

« Ce qui nous manque à Jérusalem, c'est le regard fraternel.

« Alors il ne faut pas se plaindre si on ne voit que des dieux ou des christs en papier, on ne voit rien, et nous ne savons même pas que nous sommes aveugles… Ne crois pas que c'est une de mes toiles qui pourrait t'ouvrir les yeux.

« Donne-moi quelques euros quand même pour me remplir le ventre ; quand je mangerai ma soupe aux piments, je prierai pour toi, je demanderai au Ressuscité de venir avec son arrosoir et qu'Il te lave, qu'Il t'essore comme du bon linge où il pourra essuyer son visage.

« Ne crains pas Ses plaies, c'est là qu'Il cache l'Amour et la lumière qu'Il a, qu'Il est, pour toi… »

En quittant le vieillard, je me rendis compte que je n'avais pas encore interrogé des « hommes d'Église » sur ce qu'était Jésus pour eux. Je me dirigeai alors vers la basilique de l'Anastasis ou Saint-Sépulcre. En y entrant, je tournai tout de suite à droite au lieu dit Golgotha, le « crâne » en hébreu ou le « calvaire » pour les Latins.

William, lors de notre première rencontre, m'avait bien précisé que les fouilles archéologiques avaient démontré qu'avant les constructions des nouveaux remparts de Jérusalem en 43 après J.-C., le site se trouvait hors les murs, et il était, au début du Ier siècle, occupé par une carrière abandonnée dont une zone, contenant des pierres fissurées, était restée en l'état. S'y trouvaient également des tombes taillées dans la pierre utilisées au Ier siècle avant J.-C. et après J.-C.

Tout cela concorde avec le récit de la Crucifixion dans les Évangiles, mais reste difficile à reconnaître à l'œil nu, sous les épaisseurs de plus de deux mille ans d'architectures et d'histoire. C'est même un miracle ou l'effet d'une grande foi que d'imaginer qu'un des moments les plus « magiques » de l'histoire du monde (magique évidemment n'est pas le mot – trouvez-en un plus juste, plus pathétique, mais n'enlevez rien au mystère qu'on appellera plus tard, celui du Salut ou de la Rédemption) s'est produit là.

C'est le frère Placide qui m'accueille en haut des escaliers qui montent vers le Golgotha, là où aurait été plantée la croix de Jésus avec celles des deux

larrons (Luc).

Placide est un homme étonnamment gai dans cet endroit particulièrement sinistre, qui ne respire le sacré que pour ceux qui ont une sacrée conviction. Dès qu'il eut entendu ma question, il fondit en larmes :

« Nul n'a parlé comme cet homme, ses mots sont des charbons que je mets sur mon cœur pour faire fondre la glace… Voyez, je ne peux pas entendre son Nom – Jésus – Yeshoua – sans pleurer.

— Le christianisme ne serait-il qu'une émotion ? » lui demandai-je.

Il se ressaisit assez vite.

« Oui, d'abord une émotion. Quelqu'un d'insensible au Christ ne manquerait-il pas d'humanité ? Une émotion, un sentiment plutôt, comme celui qui nous ouvre le cœur la première fois qu'on rencontre l'amour, quelque chose d'immense qui nous enveloppait depuis toujours et dont on n'avait jamais encore pris conscience, quelque chose… quelqu'un plutôt… Voilà que tout à coup Dieu n'est plus seulement une force, une énergie anonyme, mais une Présence et dans cette Présence j'ai un nom et un visage, je ne suis pas effacé par l'infini, j'ai ma part de vague et d'écume à accomplir pour que s'accomplisse l'océan.

« Cela peut vous sembler bien personnel, ne croyez pas pourtant que je sois à la recherche d'une quelconque expérience mystique, que je me serve du beau visage de mon Seigneur comme d'une drogue d'accès à l'Immense.

« Je n'oublie pas la communauté, la fraternité plutôt, je ne suis pas franciscain pour rien, "françoisier" peut-être et, comme tous les "françoisier", sensible à l'enseignement du vent et des érables… C'est l'enseignement qui nous manque le plus aujourd'hui, mais le vent et les érables, "ces gens-là", on ne peut pas les garder dans la tête, ils vous mettent dehors… En pleine foule, avec les riches et les miséreux, avec tous les n'importe qui, qui font n'importe quoi… Le Christ, c'est l'Église, l'Église c'est l'humanité quand elle fraternise. Je ne peux pas être sauvé ni être heureux tout seul – "là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux", disait Jésus. On ne peut le connaître qu'ensemble, quand on partage le pain et le vin de nos vies quotidiennes…

« C'est au moment d'un repas que Jésus s'est révélé aux disciples d'Emmaüs. Dans ces moments de partage du plus simple, du plus essentiel, nous avons devant nous Sa Présence Réelle, son vrai corps et son vrai sang. Quand nous communions les uns avec les autres, nous entrons alors dans l'Église qui est l'humanité en voie de "divinisation" ou de "réalisation". »

Je lui avouai que le mot « Église » semblait pour beaucoup aujourd'hui avoir un autre sens… « Et cette communion dont vous parlez ne faut-il pas commencer à la réaliser dans ce Saint-Sépulcre ? Tout le monde connaît les échauffourées, où, à coups d'encensoirs et de cantiques, chaque Église veut s'approprier le territoire », lui demandai-je.

De nouveau je crus qu'il allait se mettre à pleurer.

« Oui, c'est vrai – le corps de Jésus est toujours déchiré, sa croix est

devenue un bijou qui nous tombe sur le ventre ou un glaive dans le dos de nos frères, elle n'est plus, ou elle n'est pas encore, la force qui nous ouvre les bras, qui nous vide de nos prétentions et laisse de la place à l'autre… » Il se mit à me lire l'Épître aux Philippiens : *« Je vous en conjure par tout ce qu'il peut y avoir d'appel pressant dans le Christ, de persuasion dans l'amour, de communion dans l'Esprit, de tendresse compatissante, mettez le comble à ma joie par l'accord de vos sentiments : ayez le même amour, une seule âme, un seul sentiment ; n'accordez rien à l'esprit de parti, rien à la vaine gloire, mais que chacun par l'humilité estime les autres supérieurs à soi ; ne recherchez pas chacun vos propres intérêts, mais plutôt que chacun songe à ceux des autres. Ayez entre vous les mêmes sentiments qui sont dans le Christ Jésus.*

« Lui qui est de condition divine n'a pas revendiqué son droit d'être traité comme l'égal de Dieu, mais il s'est dépouillé prenant la condition d'esclave. Devenant semblable aux hommes et reconnu à son aspect comme un homme, il s'est abaissé devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix. C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a conféré le nom qui est au-dessus de tout nom afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre et que toute langue proclame que le Seigneur c'est Jésus Christ à la gloire de Dieu le Père » (Ph II, 1-11).

« Que puis-je vous dire de plus ? Pour savoir qui est Jésus, comme le dit Paul, il faut avoir les sentiments qui étaient en Lui : s'abaisser, descendre jusqu'au fond, au fond de notre déchirure intime et de notre chaos collectif, toucher le fond pour nous redresser ensemble et célébrer le Nom au-dessus de tout Nom, celui de l'Amour, sans cesse crucifié, sans cesse ressuscité. »

De nouveau l'émotion semblait envahir frère Placide. Il m'embrassa les mains. J'eus peur un moment qu'il ne tombe à mes pieds. Il comprit ma pensée et c'est avec un rire d'enfant qu'il me quitta, me laissant seul au milieu de la foule bruyante des pèlerins.

Après la chapelle franciscaine, toujours sur le Golgotha, se trouve la chapelle orthodoxe. Changement de décor, d'ambiance aussi, d'odeur, d'éclairage : les habits orientaux de la roche froide et nue sont là sans doute pour nous rappeler que le culte de la croix n'est pas un culte de la douleur, mais de la souffrance transfigurée par l'Amour. On ne se prosterne pas devant un gibet, un instrument de torture, mais devant la force de l'Esprit capable de transformer l'absurdité et l'injustice en révélation de la liberté et de la grâce qui habitent le corps de l'homme.

« Ma vie on ne me la prend pas, c'est moi qui la donne », disait le Christ. La croix est désormais « glorieuse », parce qu'elle rappelle que l'homme n'est pas seulement l'objet des événements qui lui arrivent, il peut être « sujet » par la conscience et l'amour qui transcendent ce qu'il doit « subir », ou pâtir (*pathos* qui sera à l'origine du mot passion). Il sauve son humanité, certains

disent sa « divinité » puisque « Dieu est la liberté de l'homme » (Berdiaev).

Une moniale russe se tient auprès de la croix, un cierge allumé dans une main, un chapelet de laine noire dans l'autre, son visage est extraordinairement beau, une plénitude de féminité et d'humanité… Comment ne pas s'étonner devant l'apparition d'un visage ? Comment l'univers a-t-il pu produire dans sa lente évolution une telle merveille ? Le visage humain, c'est ce lieu où l'univers prend conscience de lui-même, de la Conscience qui le crée. En regardant cette moniale, je pourrais dire que « le visage humain c'est le lieu où l'univers prie », et que c'est dans cette prière ou cette contemplation que l'univers et la Conscience qui « l'envisage » trouvent leur accomplissement… Dans ce regard innocent tourné vers une lumière qui éclaire et quitte tour à tour chaque forme qui s'y agite et y danse.

Je m'approche ; sa peau est blanche comme seule peut l'être celle d'une jeune Russe en exil, ici à Jérusalem. Elle appartient sans doute au couvent Marie Madeleine dont l'église aux bulbes d'or resplendit sur le mont des Oliviers. Elle me regarde ou plutôt elle m'enveloppe de son immense regard bleu. Au-delà de mon corps et de mon âme, elle regarde l'Inconnu, inconnu à mes propres yeux, si familiers, me semble-t-il, aux siens.

Qui est Jésus-Christ ? Elle me montre son chapelet comme si Jésus était au bout, comme si elle le tenait attaché par le fil fragile de son invocation incessante…

Gospodi Pomiluj… Kyrie Eleison – « Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur ».

« C'est là qu'est la réponse, me dit-elle, cette prière résume tout l'Évangile et la foi des chrétiens.

« Quand je dis Seigneur, j'appelle le Maître de mon désir et de ma vie, la lumière qui peut guider mes pas… le Seigneur est aussi le Maître de l'Univers et de l'histoire, la Conscience toujours créatrice. Nous venons de la lumière et nous retournons à la lumière en faisant l'expérience – douloureuse ! affirme-t-elle en riant – de la matière… Nous venons de l'Infini, nous retournons à l'Infini, en faisant au passage l'expérience de la finitude… La prière est ce qui nous remet à notre place, dans le mouvement, dans l'attention à la Présence, au Silence d'où vient notre Souffle et où retourne notre Souffle.

« Seigneur Jésus, je n'oublie pas le nom humain de Dieu, sa manifestation en chair et en os. Si Dieu ne s'était pas fait homme, comment l'homme pourrait-il retourner à Dieu ? Si la Conscience ne prenait pas corps, comment le corps prendrait-il conscience ?

« Jésus accueille l'Esprit, il respire en lui, c'est un homme qui ne fait qu'un avec le mouvement de la grande Vie qui se donne. Il nous montre le chemin…

« "Fils de Dieu", si nous marchons avec Lui, en Lui, par Lui, la Conscience, la Vie, l'Amour, la Liberté, qu'Il est, s'incarnent dans nos corps, nous entrons dans la Trinité, le Royaume de Dieu, c'est-à-dire la relation dans laquelle vivait Jésus à chaque instant de sa vie. Être chrétien, c'est vivre dans la Trinité, comme le Fils tourné vers le Père dans le Souffle (*Pneuma*).

« Ce sont les images employées par les anciens pour signifier comment la conscience humaine peut s'unifier et s'unir à la Conscience Première. Il s'agit non seulement d'une "relation causale", mais d'une "relation filiale" avec la Source de notre être ; c'est-à-dire une relation affective et non seulement intellectuelle avec l'origine de nos vies, c'est pour cela que nous parlons dans l'orthodoxie de "prière du cœur"… »

Cette femme ne se contentait pas d'avoir la peau blanche, un beau visage et des yeux immenses, elle me transmettait dans une langue presque contemporaine la sagesse des anciens.

« "Seigneur Jésus-Christ Fils de Dieu", je comprendrai ce que tout cela veut dire lorsque, comme vous, je prierai sans cesse et pratiquerai l'Évangile, mais pourquoi "Aie pitié de moi, pécheur" ? demandai-je.

— Se reconnaître pécheur, c'est une grande grâce qui n'est accordée qu'aux sages et aux saints, me dit-elle. C'est l'épreuve de la lucidité, reconnaître que nous sommes "à côté" de notre véritable nature et identité. Le mot grec *hamartia* veut dire "viser à côté", "être en dehors de son axe" : nous sommes plus ou moins désaxés, à côté de notre véritable destinée, nous ne sommes pas vraiment pleinement humains. S'en rendre compte, c'est cela se sentir "pécheur". La conversion, disait saint Jean Damascène, c'est "revenir de ce qui est contraire à la nature vers ce qui lui est propre". "Aie pitié de moi, pécheur" exprime cette nostalgie de l'homme qui a oublié l'Être d'où il vient et où il va et qui se sent comme perdu.

« Aie pitié (cf. l'étymologie de *eleison* : miséricorde, compassion) cela veut dire : "Que la miséricorde et la compassion de l'Être soient sur moi, en

moi, que son Esprit vienne en tout et en tous, que tous retrouvent leur bon sens, comme l'arbre plein de sève, droit dans ses racines et tourné vers la lumière.

« Quand je dis "aie pitié de 'moi'", ce n'est pas mon petit "moi", c'est le "moi" de l'Univers et de la société dans lesquels je suis, que je le veuille ou non, immergée.

« Je vis en solitaire, mais je vis au cœur du monde, je ne peux pas être "complètement" heureuse tant qu'un seul être souffre. Alors j'intercède jour et nuit, j'invoque le Nom du plus humain de tous les dieux, pour que tous retrouvent la mémoire de l'Être et reviennent de l'oubli, ou plutôt je laisse l'Esprit Saint, l'Esprit de Jésus, l'Esprit de Celui qu'Il appelait son Père, intercéder pour tout et pour tous… »

La belle moniale s'excusa d'avoir trop parlé. Ce n'était sans doute pas son habitude et elle voulait retourner au Silence. Elle me dit encore : « Vous trouverez la réponse à votre question dans la prière, mais prier ce n'est pas réciter des prières, c'est devenir ce que vous invoquez, il vous faudra du temps, ne perdez pas de temps, tout passe si vite… »

En la quittant, je pensai à cette anecdote qu'on retrouve dans presque toutes les traditions d'Orient et d'Occident : l'Univers ne subsiste que par la prière de quelques justes, qui font ainsi le lien entre le créé et l'Incréé, entre ce monde et sa Source. Si ces justes venaient à disparaître, le monde disparaîtrait avec eux… Combien de justes sont à Jérusalem ? Combien d'hommes et de femmes invisibles, reclus dans leurs monastères qui intercèdent pour que Jérusalem ne soit pas détruite ? Combien d'hommes et de femmes invisibles intercèdent aujourd'hui dans le monde pour que ce monde encore subsiste ?

La logique voudrait que, descendant les marches du Golgotha, je poursuive mon enquête en interrogeant les représentants des différentes Églises présentes dans le Saint-Sépulcre, je n'écrirais alors plus un *Dictionnaire amoureux de Jérusalem*, mais un *Dictionnaire amoureux de Jésus-Christ*. Cela serait certainement passionnant, il y a tant de façons de l'aimer… et aussi de le renier ou de le trahir. Chaque Église a une façon particulière d'entrer en relation avec Lui, les uns insistant davantage sur sa dimension divine, d'autres sur sa dimension humaine ; nestoriens, Chaldéens, Arméniens, Syriens, Éthiopiens, Grecs… Chaque fois, c'est une surprise, un nouveau visage qui m'apparaît, un autre point de vue…

Cherchant à faire la synthèse de toutes ces approches, je m'adressai au père Ioannis, un des « gardiens » de l'Anastasis, qui vous laisse rarement plus de cinq minutes en contact avec le marbre du tombeau. « Sinon vous risqueriez, dit-il, de tomber dans l'abîme… Le tombeau est vide, regardez-y de plus près… Circulez, il n'y a rien à voir… Le Christ n'est pas ici, Il est Ressuscité. »

Je lui fais remarquer que, s'Il est Ressuscité, Il est partout, Il est donc

ici ! Pour toute réponse, je n'ai droit qu'à un fou rire. Il me prend par le bras et me conduit dehors, sur le parvis. Puis, ayant entendu ma question, il m'invite dans son monastère, et me laisse un bon quart d'heure à l'attendre dans une antichambre un peu sombre. Il revient avec un loukoum, un verre d'ouzo et une tasse de café. En quelques secondes, je me retrouve au mont Athos. C'est l'odeur mêlée du loukoum, de l'ouzo et du café sans doute, mais aussi ce visage grave et enfantin d'un homme sans âge qui vous regarde droit dans le cœur.

Tranquillement il écoute le récit de mes rencontres. Après un moment de silence, il me dit : « Tous ont raison, tous décrivent la facette du diamant qui les éclaire et les fascine ; ce qui nous manque à tous, c'est la vision d'ensemble de toutes les facettes, c'est le diamant lui-même… C'est pour cela que la tradition est précieuse, elle s'efforce de rassembler tous ces points de vue partiels qui peuvent devenir partials et exclusifs, s'ils se coupent de l'ensemble.

« C'est vrai que Jésus est un homme, "le plus beau des enfants des hommes" ou "sans beauté, ni éclat", comme le disent les Écritures. Cet homme évidemment était un juif, un rabbin, un herméneute, c'est-à-dire un interprète des Écritures qui, à la différence de beaucoup, vivait ce qu'Il disait. Il incarnait ce qu'Il pensait, oui, Il accomplissait la Loi, il la dépassait aussi, car, nulle part dans la loi de Moïse, il n'est demandé "d'aimer ses ennemis". C'était aussi un prophète qui transmettait la Parole et les informations créatrices qui viennent de Dieu ; c'était certainement un sage, un grand maître spirituel, un gourou comme le disent les hindous, mais aussi, plus que tout

cela, “plus qu’un sage, plus qu’un prophète…”. “Il y a ici plus que Jonas, plus que Salomon”, disent les Évangiles, mais chacun le perçoit selon la capacité de ses instruments de perception. Il ne peut pas être plus pour nous que ce que nous pouvons en contenir, c’est pour cela que notre image du Christ peut évoluer, s’élargir, s’approfondir. C’est d’ailleurs ce que nous révèle la pratique de la prière du cœur. Pour saint Jean qui le connaissait bien, Jésus, ce n’était pas seulement son rabbi, son Maître Bien-Aimé, c’était aussi “le Logos incarné”, l’Intelligence qu’il voyait à l’œuvre dans la création, il la voyait aussi dans la sagesse que lui transmettait Jésus ; c’est le même Logos qui nous parle dans la création et par la bouche de cet homme, la force qui conduit les astres nous parle à travers Lui dans un langage humain.

« Si nous avions l’ouverture du cœur, et la finesse de l’intelligence d’un homme comme saint Jean, nous n’aurions pas de difficulté à reconnaître la Divinité dans l’humanité de Jésus, la Présence de YHWH, Celui qui est, l’Être qui est, dans le “Je Suis” de Jésus qui renverse les soldats venus le saisir au Jardin des Oliviers.

« “Jésus est vraiment Dieu et vraiment homme” – que puis-je te dire de plus que ce que disent nos pères dans la foi depuis plus de deux millénaires ? Si Jésus n’est qu’un homme, il ne m’intéresse pas, aussi grand, aussi généreux soit-il. Il mourra et toi et moi avec lui, comme lui – à quoi bon vivre, penser, aimer, si c’est la mort qui a le dernier mot et qui emporte tous nos trésors d’intelligence et d’amour accumulés au cœur de notre histoire et de l’histoire des siècles ?

« Si Jésus n’est qu’un Dieu, il ne m’intéresse pas. Il ne connaît rien à notre humanité, à nos souffrances, à notre mort, il a fait semblant d’avoir un corps, un sexe, une affectivité et une pensée humaine… Il a fait semblant. Ce Dieu-là serait un imposteur, un Dieu qui joue à l’homme, mais qui ne connaît rien de l’homme, de ses limites, sa graisse fragile, son incurable épaisseur.

« Si Jésus n’est pas mort, il n’est pas ressuscité non plus. S’il n’est pas ressuscité, notre être pour la mort reste enfermé dans la mort – c’est ça l’enfer…

Je crois en Jésus-Christ, Fils de Dieu,
né du Père avant tous les siècles,
lumière née de la lumière,
vrai Dieu né du vrai Dieu,
engendré non pas créé,
consubstantiel au Père par qui tout a été fait,
qui pour nous les hommes et pour notre salut
est descendu des cieux,
s’est incarné par l’Esprit Saint de Marie la Vierge
et s’est fait homme,
qui a été crucifié pour nous
sous Ponce Pilate, a souffert,
a été enseveli,
qui est Ressuscité le troisième jour selon les écritures,
qui est monté au ciel, est assis à la droite du Père,
il reviendra avec gloire juger les vivants et les morts
et son Règne n’aura pas de fin.

« Que te dire de plus ? Ma foi et la foi de nos pères qui s'exprime dans ce beau texte symbolique résume bien tout ce qui a été écrit le concernant, mais comme tous les mots, tous les symboles, cela demande à être intériorisé pour être compris. Il nous faudrait plus que la nuit pour développer chacune de ces paroles du "symbole de Nicée-Constantinople" que je viens de te citer et que je récite chaque matin ; et chaque matin c'est une grande lumière qui m'élève au-dessus des pensées trop mesquinement humaines. Comme j'aimerais partager avec toi cette sagesse oubliée, rejetée même, des philosophes chrétiens des premiers siècles, des philosophes qui étaient aussi des saints, qui témoignaient de leur connaissance non seulement par la parole, mais surtout par la vie, des "verbes faits chair" eux aussi. Denys, Grégoire de Nysse, Grégoire de Nazianze, Maxime le Confesseur, Jean Damascène… »

À l'évocation de chacun de ces noms, sa contemplation du Christ semblait s'approfondir.

« Oui, pour les pères, "Jésus est l'Archétype de Synthèse, l'Anthropos, celui qui unit en Lui le ciel et la terre, l'Éternité et le temps, le fini et l'Infini, Dieu et l'homme". Cet archétype il est à l'œuvre en nous, c'est le Christ intérieur qui nous conduit à la réalisation de ce que nous sommes "à l'image et à la ressemblance de Dieu" :

— conscience qui participe à cette Conscience pure qu'Il est

— amour qui participe à cet Amour inconditionnel qu'Il est

— vie qui participe à cette Vie Éternelle qu'Il est

— liberté qui participe à cette Liberté sans entraves qu'Il est

« "Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu." Il n'y a pas de repos avant cela. "Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos avant qu'il ne se repose en toi."

Mais "Dieu est là !", n'est-ce pas ?

Pourquoi chercher la Vie ? Vivons.

Pourquoi chercher l'éveil ? Soyons conscients, éveillés.

Pourquoi chercher l'Amour ? Aimons.

Pourquoi chercher la Liberté ? Qu'est-ce qui nous empêche d'être libres ?

Pourquoi chercher Jésus ? Je suis ! Sois ! »

Le Père Ioannis était assis, sa parole calme et apaisante. Il semblait vouloir me faire partager une évidence qui n'avait rien de fantastique ou de miraculeux : la présence tranquille de Dieu dans l'homme et de l'homme en Dieu. Cette invincible tranquillité du cœur (*hésychia* en grec) n'est-ce pas la Présence du Christ en cet instant au milieu de nous ?

Le chant du muezzin de la mosquée voisine se fit entendre, puis les cloches de l'Anastasis… Nous n'avions pas vu la nuit passer ; c'était l'heure d'aller célébrer Celui que nos mots cherchaient en vain à saisir. Il ne se donne à contempler qu'au mental et au cœur silencieux…

« Thomas Lui dit : "Maître, ma bouche ne peut pas dire à qui tu ressembles."

« Jésus lui dit : “Je ne suis plus ton Maître puisque tu as bu et que tu t’es enivré à la Source jaillissante d’où moi-même je jaillis” » (Thomas, logion 13).

Ce n’est pas la source qui nous manque, mais la soif pour la boire.

Ce n’est pas la lumière qui nous manque, mais des yeux pour la voir.

Ce n’est pas Dieu qui nous manque, mais d’être assez profondément humain pour le découvrir et le connaître…

« Seigneur Jésus, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur. »

Gospodi pomiluj – Kyrie Eleison…

C’était le murmure de nos matines dans Jérusalem endormie, et ce murmure se mêlait à d’autres murmures dans les mosquées et les synagogues voisines…

« Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ! »

Non !

« Réveillez-les tous, tous reconnaîtront que Dieu n’est pas que le sien. »

Joie

Je finissais, désespéré, la lecture de *La Colère de Dieu* d’Ugo Rankl. Jérusalem semblait attirer toutes les folies, toutes les guerres. Le Nom de Dieu y était utilisé pour justifier les actes les plus sanglants d’un côté comme de l’autre.

Je demandai à un passant : « Y a-t-il une issue ? »

Il me dit : « Oui, le plaisir, l’instant présent, Jérusalem est maléfique si on pense à son passé ou si on imagine son avenir ; en revanche, l’instant présent y est vécu comme un miracle, comme une grâce éprouvée, comme en nul autre endroit au monde… comme l’oasis qu’elle était à l’origine, dans un désert qui n’a jamais cessé de l’étouffer, que ce soit celui des sables, celui des armes ou celui des doctrines.

« Mettre un pied l’un devant l’autre, caresser une pierre, respirer, respirer, s’arrêter de respirer, boire un pamplemousse, regarder un juif en papillotes, un Arabe, un chrétien “toqué”, le plaisir de l’instant te sauve de Jérusalem…

« Dieu est là, Dieu est la joie, il n’est rien d’autre… Jérusalem, c’est la joie qui reste quand il n’y a plus que des ruines, c’est la joie qui a survécu à combien de destructions…

« C’est la joie qui est la force de son peuple, Dieu désarmé, l’invincible joie, il n’y a pas d’autre puissance en Dieu.

« Le mur des larmes, des lamentations, c’est le mur du passé, du Temple défunt, ou c’est le mur de l’avenir parce que même le mur sera détruit, il n’en restera pas une pierre…

« Le mur de la joie, c'est le mur du Temple véritable, c'est le mur du Présent, de l'instant qui nous est donné de vivre, c'est le Temple de ton corps où respire le Souffle (la *Rouah*) du Saint, béni soit-Il. C'est la joie qui déborde du Saint des Saints et le Saint des Saints c'est ton cœur quand il est présent à la paix qui le fonde, quand il chante le Nom de la Présence qui rend vains tous les sacrifices…

— Les enfants écrasés, les bombes humaines… Où est la joie ?

— Quand tu es cela, tu es dans le passé ou dans le futur… tu n'es pas présent… Si tu dois affronter de telles épreuves, dans la présence tu auras la force de les surmonter, dans le présent seulement. Tes pensées ne servent à rien si elles n'enlèvent rien à la douleur du monde. Il n'y a que les pensées de joie qui sont du "progrès" pour l'humanité. On ne dit plus : "L'an prochain, demain à Jérusalem !" puisque aujourd'hui nous y sommes. Il nous faut découvrir une joie plus forte que celle de la nostalgie. Cela, nul ne nous l'a encore enseigné, les anges peut-être, mais qui les écoute quand ils nous disent : "Réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse, un enfant ne cesse jamais de naître en nous, c'est l'Instant, c'est l'Éternel" ? »

Josaphat

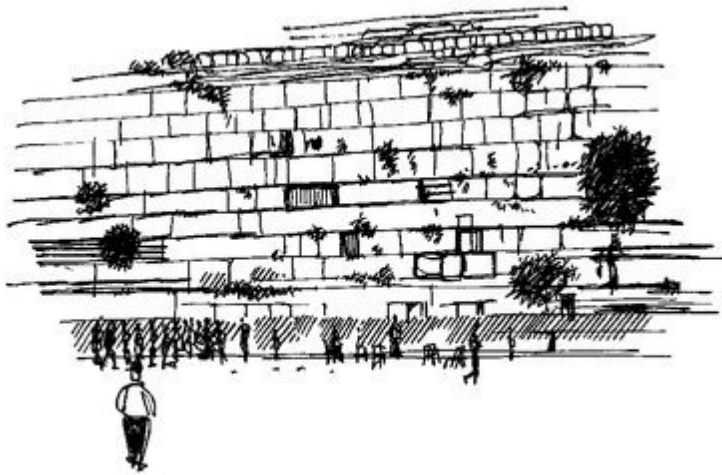
« Il y a une autre scène de paysage de Jérusalem que je voudrais me graver à moi-même dans la mémoire ; mais je n'ai ni pinceau ni couleur. C'est la vallée de Josaphat ! Vallée célèbre dans les traditions de trois religions, où les juifs, les chrétiens et les mahométans s'accordent à placer la scène terrible du jugement suprême ! – vallée qui a vu déjà sur ses bords la plus grande scène du drame évangélique : les larmes, les gémissements et la mort du Christ ! vallée où tous les prophètes ont passé tour à tour, en jetant un cri de tristesse et d'horreur qui semble y retentir encore ! vallée qui doit entendre une fois le grand bruit du torrent des âmes roulant devant Dieu, et se présentant d'elles-mêmes à leur fatal jugement ! » (Lamartine).

Jubilation

Un vieil ami (André Chouraqui) me disait : « On ne devrait plus appeler le Mur (*Kotel*) le "Mur des Lamentations", mais "le Mur des Jubilations". C'est vrai qu'aujourd'hui on y danse plus qu'on y pleure.

« Ceux qui continuent à pleurer pleurent sur le Temple détruit, celui qu'ils veulent à tout prix reconstruire, sans se rendre compte des conséquences – ce Temple serait le tombeau de la paix. Ses murs seraient construits avec les lamentations de tous les autres… N'ont-ils pas compris que le Temple c'est eux, c'est nous tous, ici rassemblés sur cette terre pour y faire

régner la justice et la joie de l'Éternel ? » On lui rétorquait : « Ce sont là les paroles d'un juif qui a trop lu l'évangile » (Jn 2, 13-21). Oui, et qui l'a même admirablement traduit, du grec en hébreu, pour en retrouver, disait-il, la saveur, « la jubilation », le frémissement, originels… (Voir Chouraqui, André.)



Judéo-chrétien

Les judéo-chrétiens sont des chrétiens d'origine juive qui ont reconnu la messianité de Yeshoua. Certains vont même jusqu'à reconnaître Sa divinité, mais tous continuent à observer la Torah. Ils sont ce que, dans l'histoire des premiers siècles, on appelle « l'Église des circoncis ».

On connaît mieux aujourd'hui leur liturgie et leurs textes de référence, l'évangile de Pierre, l'évangile des Hébreux ou l'évangile des Nazaréens (qui va particulièrement influencer les écrits du Coran), l'évangile des Ébionites, l'évangile ou épître de Barnabé, la didaché, etc.

Difficile de suivre leurs traces, surtout après le IVe siècle qui consacre l'helléno-christianisme de l'Église impériale et exclut toute autre forme de christianisme comme « hérétique ». Pourtant des recherches récentes sur les sources du Coran (VIe siècle) montrent l'influence de leur liturgie et de leurs évangiles sur l'Islam naissant et sur les inscriptions à l'intérieur du Dôme du Rocher.

Une définition plus brève du judéo-chrétien m'a été donnée lors du baptême de l'un d'eux : « Ça fait un chrétien de plus, ça ne fait pas un juif de moins… »

Justice

Offrir son pain ou son argent à celui qui en manque donne certainement plus de plaisir qu'une extase amoureuse où l'autre ne serait que prétexte à sa jouissance.

Le plaisir de la justice excède toute jouissance, relativise toute extase. Pourquoi se prive-t-on d'un tel plaisir ? L'absence de ce plaisir singulier peut empoisonner tous les autres plaisirs – qui miment avec effort ce que le don ou la bonté nous fait éprouver sans effort.

1- Pierre-Antoine Bernheim, *Jacques, frère de Jésus*, Noêsis, 1996, p. 12.

Kénose

Action de se vider de soi-même et de se faire « rien », « néant ». L'épître aux Philippiens parle ainsi de la *kénosis* du Christ :

> *« Ayez entre vous les mêmes sentiments qui sont dans le Christ Jésus :*
> *Lui qui est de condition divine n'a pas revendiqué son droit d'être traité comme l'égal de Dieu,*
> *mais il s'est dépouillé,*
> *prenant la condition d'esclave.*
> *Devenant semblable aux hommes*
> *et reconnu à son aspect comme un homme,*
> *Il s'est abaissé,*
> *devenant obéissant jusqu'à la mort,*
> *à la mort sur une croix.*
> *C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé*
> *et lui a conféré le nom qui est au-dessus de tout nom,*
> *afin qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse*
> *dans les cieux, sur la terre et sous la terre.*
> *Et que toute langue proclame que le Seigneur, c'est Jésus-Christ à la gloire de Dieu le Père. »*

Le chrétien, et particulièrement le moine, peut vivre à la suite du Christ cette expérience d'abaissement et de relèvement, de mort et de résurrection, de vide et de plénitude. « Il faut qu'il croisse et que je diminue », disait Jean-Baptiste ; il faut que le moi diminue pour que le Soi advienne.

Quand on lui pose la question « Qui es-tu ? », Jean-Baptiste répond : « Je ne suis pas, un autre est "Je Suis", et c'est dans l'anéantissement (*kénosis*) de mon "Je Suis", que le sien peut advenir… »

Cette *kénosis* peut prendre une forme négative et tragique de « destruction », ou une forme positive d'ouverture, de l'être fini à l'Être infini.

C'est par la désappropriation de mon être que l'Être peut advenir. C'est lorsque je ne suis « rien », *no-thing*, pas une chose, lorsque je ne m'identifie à rien, à aucune pensée ou image, que le Tout peut se révéler.

C'est dans ce silence immaculé que le Logos s'incarne, c'est dans la perte de toutes mes identités passagères et illusoires que m'est révélé mon nom, au-dessus de tout Nom : « Je Suis qui Je Suis. »

Khadija

L'Arabie préislamique était-elle aussi patriarcale et misogyne qu'on le dit ? Le Prophète aurait-il vraiment senti la nécessité de libérer les femmes ? La personnalité de Khadija semble prouver le contraire.

Avant son mariage avec Mahomet, Khadija avait eu deux maris, Abû Hâla al-Tamini du clan mekkois des 'Abd el-Dâr, et 'Uttayik 'Abd Allâh du clan également mekkois des Makhzûm. Elle divorça d'Abû Hâla pour 'Uttayik ; 'Uttayik l'aurait laissée veuve et disponible pour d'autres noces. Khadija était riche non seulement des richesses de ses maris, mais de la gestion de ses propres biens personnels et de son succès dans le commerce, comme Asma'bint Mukkarri, mère d'Abu Djahl.

Khadija est sans doute une femme d'exception, mais elle n'est pas une exception. Comme beaucoup de femmes de son époque, elle est libre financièrement et affectivement. C'est ainsi qu'elle choisira Mahomet, un jeune chamelier illettré (de vingt ans son cadet), pour en faire non seulement son employé, mais son époux.

Vers 605, Khadija chargera Mahomet de convoyer ses marchandises à Bassora (ou Basra) et l'histoire nous dit qu'il s'acquitta d'une manière satisfaisante de sa mission. Peu après, elle obtint un contrat de mariage établi pour elle par son oncle 'Amr b. Asad, tandis que Hamza représentait Mahomet, son neveu. Le couple semble avoir vécu un certain temps dans un bayt du dâr du neveu de Khadija.

Ainsi c'est Khadija qui fit (avec la grâce d'Allah) du jeune orphelin un homme entier et un père – elle eut avec lui au moins cinq enfants : quatre filles (Zaynab, Umm, Kulthûm, Fatima) et un ou peut-être deux garçons : al Kasim et Abd Allah qui moururent en bas âge.

Son mariage avec Khadija transforma Mahomet. Elle avait, paraît-il, des dons de guérisseuse et elle savait calmer son angoisse quand il était visité par d'étranges visions. C'est elle qui l'encouragea à faire confiance à la « voix » angélique (Gibril) qui lui parlait et elle l'aida à devenir « prophète », aidé en cela par son parent Waraka b. Nawfai, un chrétien convaincu, qui confirma lui aussi Mahomet dans sa mission, en lui donnant les références scripturaires dont il avait besoin pour élaborer son message et une nouvelle religion pour les Arabes non encore convertis au judaïsme ou au christianisme et donc toujours idolâtres.

Quel fut le rôle de Khadija dans la création du Coran ? Nul ne saurait le dire. Ce qui semble certain, c'est que sans elle Mahomet n'aurait pu le transmettre. D'après les historiens il n'en avait ni le courage, ni l'intelligence, ni la force et, à ce titre, Khadija mériterait peut-être, à côté de Mahomet, d'être appelée « mère du Coran », ce qui, selon Soussan Azarin, pourrait donner non seulement à Khadija, mais aussi aux femmes de l'Islam la place qui est la leur et qu'Allah, dans son dessein bienveillant, leur a accordée.

Il serait intéressant de remarquer la différence entre les sourates reçues

quand Khadija était présente et celles reçues après sa mort. À noter également que, du vivant de Khadija, le Prophète ne « connut » pas d'autres femmes.

Khaled

C'est un vendredi peu avant la prière que je rencontrai le cheikh Khaled. À un moment où quelques « extrémistes islamistes » s'apprêtaient de nouveau à mettre le feu à cette poudrière qu'est devenue Jérusalem, j'aimais entendre ses paroles pleines de mesure et de modération : « C'est à la voie du milieu à laquelle nous invite le Coran quand il dit : "Nous avons fait de vous la communauté du milieu, pour que vous soyez les témoins" » (Coran 2, 143).

« "Celui qui tue un homme tue toute l'humanité, celui qui sauve un homme sauve toute l'humanité" » (Coran 5, 32).

« Cela ne devrait pas rester des mots dans un livre mais des actes dans nos vies », me disait le cheikh et il ajoutait : « Le commandeur des croyants Umar ibn al Khattâb disait : "Du vivant de l'envoyé de Dieu les hommes étaient jugés par la révélation. Mais la révélation a pris fin et nous vous jugeons dorénavant sur votre comportement…"

« Qu'on soit musulman, juif, chrétien ou athée, n'est-ce pas notre comportement qui compte ? À quoi bon les écritures si elles ne changent pas notre cœur, c'est-à-dire nos intentions et nos actes ?

« Wabisa ibn Mabad raconte qu'il se rendit auprès du Prophète qui lui dit : "Tu es venu t'informer du bien ? – Oui. – Consulte ton cœur, poursuit le Prophète, car le bien est ce qui procure à ton âme et à ton cœur la tranquillité et la sérénité, alors que le péché te trouble intérieurement et suscite dans le cœur l'embarras, même si les gens (doctes) t'apportaient toutes les justifications juridiques possibles."

« Ce *hadith* du prophète résonne comme une sentence des pères du désert, "l'hésychia" est le critère de l'action juste, cela devrait être le climat d'une "cité de Dieu". »

Quelques « frères musulmans » s'étaient approchés de nous et écoutaient notre entretien. Khaled continua, s'adressant particulièrement au plus jeune d'entre eux : « La loi, c'est toi et moi, c'est le respect dû à chaque créature ; la voie c'est "toi c'est moi et moi c'est toi". C'est par la voie de l'amour et de l'univers que l'être se réalise ; la connaissance c'est "ni toi, ni moi mais Lui", nul orgueil et nulle prétention car tout vient de Dieu et retourne à Lui. » Il se fit un grand calme… là où deux ou trois humains partagent leur adoration, la communion en « Lui » est tangible. La « poudrière » devint poussière rayonnante sous le soleil…

Kook, Abraham Isaac (1865-1935)

La déclaration d'indépendance de l'État d'Israël, promulguée le 15 mai 1948, souligne le lien établi entre la terre d'Israël et le peuple juif : « Eretz Israël est le lieu de naissance du peuple juif, c'est ici que pour la première fois fut formé un État, créé des valeurs culturelles de portée nationale et universelle et fut transmis au monde le livre des livres éternel. Après avoir été expulsé par la force de sa terre, le peuple a gardé la foi durant la dispersion et n'a jamais cessé de prier et d'espérer dans un retour et une restauration de sa liberté politique… »

Cette déclaration avait été préparée dans les esprits par les fortes prédications du rabbi Abraham Isaac Kook. Celui-ci joua un rôle décisif en donnant une coloration religieuse à la vision laïque de Herzl. Ses arguments sont toujours utilisés aujourd'hui par un nombre grandissant de jeunes juifs pieux à Jérusalem et dans les colonies : « Eretz Israël n'est pas quelque chose de séparé de l'âme du peuple juif, ce n'est pas seulement une possession nationale, servant à unifier notre peuple et confortant sa survie matérielle ou même spirituelle. Eretz Israël fait partie de l'essence de notre identité nationale, elle est liée organiquement à sa véritable vie et à son être intérieur. La raison humaine, même dans ce qu'elle a de plus sublime, ne peut commencer à comprendre la sainteté unique d'Eretz Israël. Elle ne peut toucher les profondeurs d'amour pour la terre qui sont en sommeil dans notre peuple. »

Ces « fragments d'un discours amoureux » transformés imperceptiblement en discours politique ne manquent pas de créer en moi un certaine malaise : que peuvent répondre des musulmans ou des chrétiens à un tel amour sincère, sans aucun doute, des juifs pour « leur » terre ? Personnellement cela aurait tendance à me rendre davantage « breton », car comme le dit saint Jérôme : « Les portes du ciel restent ouvertes aussi bien en Bretagne qu'à Jérusalem… Ne pensez pas qu'il manque quelque chose à votre foi si vous n'avez pas vu Jérusalem. Ne pensez pas que nous sommes meilleurs parce que nous pouvons vivre en ces lieux » (saint Jérôme, lettre 58, PL 22, col. 582-583). La question sans doute, c'est d'« être meilleur » quel que soit le lieu, mais c'est là une parole de chrétien qui se sait « étranger et de passage sur la terre » et qui ne peut donc idolâtrer aucune « terre », que ce soit celle de Bretagne ou celle d'Israël.

Mais pour un juif est-ce possible ?

Dans la tradition juive on « monte » (*aliyah*) à Jérusalem ou on « descend » (*yeridah*) quand on s'en éloigne. Le Talmud de Babylone (achevé au Ve siècle apr. J.-C.) ne dit-il pas : *« Nos rabbins ont enseigné : on doit toujours vivre sur la terre d'Israël, même si c'est dans un village où la majorité des habitants sont des idolâtres ; car celui qui vit dans la terre d'Israël peut être considéré comme ayant un Dieu, mais celui qui vit en dehors de la terre peut être considéré comme n'ayant pas de Dieu. Car il est*

dit dans l'Écriture : "pour vous donner le pays de Canaan, pour être votre Dieu" (Lv 25, 38). *Alors, est-ce que celui qui ne vit pas dans la terre n'a pas de Dieu ? C'est ce que le texte veut nous dire. En effet celui qui vit en dehors de la terre peut être considéré comme quelqu'un qui adore les idoles. De même il a été dit dans l'Écriture, dans le récit de David : ils m'ont chassé aujourd'hui au point de m'exclure de l'héritage du Seigneur me disant : "Va servir d'autres dieux !"* (1 S 26, 19). *Mais qui dit à David : "Sers d'autres dieux" ? Ainsi le texte veut nous dire que quiconque vit en dehors de la terre peut être considéré comme quelqu'un qui adore des idoles »* (Talmud de Babylone, Ketoubot, 11a).

Des utopistes pensent que devant cet « amour » et cet attachement pour Jérusalem et pour la terre d'Israël on devrait donner aux juifs le droit d'y habiter en paix. En tant que « frères aînés » de la famille monothéiste, ils pourraient prendre soin de cette terre qui est un héritage commun. Le frère aîné prendrait soin de la ville et de la terre de ses ancêtres pour mieux accueillir ses frères cadets (le christianisme et l'Islam)… à condition que les frères cadets ne veuillent pas prendre la place de « l'aîné » et « confisquer » pour eux seuls l'héritage. Il doit bien y avoir des issues non sanglantes à ces histoires de famille : « Messieurs les politiques, messieurs les croyants, messieurs les messies, criait Shlomo à la porte de Jaffa. Encore un effort, un peu d'imagination. » Il en faut tant pour faire la paix et si peu pour laisser venir la guerre.

Laboratoire

Le couple, la famille, la société sont des écoles où on apprend la différence, où on s'initie patiemment à ce respect de l'altérité qu'on appelle l'amour.

Jérusalem n'est pas seulement l'école, ni même l'université, de cette initiation ou de cet apprentissage, elle en est le laboratoire spécialisé… L'examen d'entrée pour vivre à Jérusalem exige un peu plus que de la patience : un étonnement général et passionné…

Lagrange, Albert (1855-1938)

Albert Lagrange est né le 7 mars 1855. Après avoir passé un doctorat à la faculté de droit de Paris et fréquenté le séminaire d'Issy, il entra au noviciat des frères dominicains de Saint-Maximin, près de la Sainte-Baume où je vécus plusieurs années. C'est là que j'entendis souvent parler de lui comme d'un saint et en même temps comme d'un grand savant. « Nous avons besoin aujourd'hui de savants qui soient des saints et de saints qui soient des savants », disait Simone Weil, et Gustave Thibon me répétait souvent cette phrase, d'où une certaine fascination pour le père Lagrange.

Celui-ci, après des études à l'université de Vienne (Autriche), pour y perfectionner sa connaissance des langues orientales, va se rendre à Jérusalem pour y fonder une « école pratique d'études bibliques ». Le 15 décembre 1890, dans un ancien abattoir turc où pendaient encore les anneaux destinés aux animaux, il ouvre enfin son école. Fidèle à l'encyclique *Providentissimus Deus* du pape Léon XII, il cherche la solution des difficultés soulevées par l'analyse rationaliste de la Bible par une exégèse à la fois traditionnelle et progressive.

Sa méthode rigoureuse et scientifique faisait peur à certains membres de la hiérarchie, comme si la science et la raison pouvaient être des menaces pour la foi. Pour le père Lagrange il s'agissait davantage d'élaborer des instruments susceptibles d'approfondir la foi et de la délivrer de l'illusion ou de la

superstition. Néanmoins, il fut « censuré » par les autorités de son ordre et les autorités romaines et il dut, en 1912, s'éloigner de Jérusalem et de l'école qu'il avait fondée. Il ne fut jamais formellement condamné mais jamais non plus réhabilité, ce qui fut pour lui source de questions et de souffrances. Il continua pourtant à mettre son intelligence au service des Écritures et d'une interprétation qui en respecte le contexte et l'inspiration.

Âgé de quatre-vingt-trois ans, Marie Joseph Lagrange mourait le 10 mars 1938 à Saint-Maximin. Son corps fut enseveli dans le cimetière conventuel, puis transporté à Jérusalem et inhumé (novembre 1967) dans la basilique Saint-Étienne.

Un procès en vue de sa béatification a été ouvert en 1988, cinquante ans après sa mort. Sa mémoire et sa présence continuent d'inspirer les frères et les étudiants de l'École biblique de Jérusalem dans leurs laborieuses recherches où la « saveur » de la certitude n'est pas toujours au rendez-vous – la foi demeure…

Lamartine, Alphonse de (1790-1869)

À propos de Jérusalem : *« Elle n'a point d'horizon derrière elle, ni du côté de l'Occident, ni du côté du nord. La ligne de ses murs et de ses tours, les aiguilles de ses nombreux minarets, les cintres de ses dômes, éclatants, se découpent à nu et crûment sur le bleu d'un ciel d'Orient ; et la ville, ainsi portée et présentée sur son plateau large et élevé, semble briller encore de toute l'antique splendeur de ses prophéties, ou n'attendre qu'une parole pour sortir tout éblouissante de ses dix-sept ruines successives et devenir cette "Jérusalem Nouvelle" qui sort du sein du Désert, brillante de clarté. »*

À propos du Saint-Sépulcre : *« Pour le chrétien ou pour le philosophe, pour le moraliste ou pour l'historien, ce tombeau est la borne qui sépare deux mondes ; le monde ancien et le monde nouveau ; c'est le point de départ d'une idée qui a renouvelé l'univers, d'une civilisation qui a tout transformé, d'une parole qui a retenti sur tout le globe ; ce tombeau est le sépulcre du vieux monde et le berceau du monde nouveau. »*

Légendes

À Jérusalem le poids des légendes est plus lourd que celui des pierres ; plus lourd que celui des pierres énormes du temple d'Hérode ?

Le Dôme du Rocher, particulièrement, est l'abri de toutes les légendes du judaïsme, du christianisme et de l'islam réunies : pierre de fondation du monde, milieu de la terre, nombril du monde, pierre du paradis, pierre du

sacrifice d'Abraham, autel du temple de David puis de Salomon, là où l'arche d'Alliance a été déposée, là où Jacob a posé sa tête et où il a placé l'échelle par laquelle montaient et descendaient les anges, c'est aussi le lieu où Mahomet a laissé son empreinte avant de s'élever aux cieux. Hérode avant lui, Jésus, Moïse y ont également laissé une empreinte « que tous peuvent voir ». C'est sur cette pierre que les Tables de la Loi furent écrites…

La liste des traditions « oculaires » ou non, des songes, des « observations » faites en ce lieu est sans fin. Comment ne serait-il pas alors « le saint des saints », même s'il faut le rappeler : le Saint des Saints est « l'inaccessible de l'inaccessible », « l'incréé de l'incréé » ?

Comme l'a écrit Unamuno, nous sommes bien obligés de reconnaître « que le passé n'est plus et que rien n'existe en vérité que ce qui agit ; que l'une de ces légendes, comme on les appelle, quand elle pousse les hommes à l'action, en leur embrasant le cœur ou en les consolant de la vie, est mille fois plus réelle que la relation d'un acte quelconque qui pourrit dans les archives ».

Les légendes, diront certains, sont les doigts de Dieu qui nous poussent à l'action, quand les sciences ne motivent que notre scepticisme et notre impuissance à vouloir.

À Jérusalem nul ne peut nier que la force des légendes l'emporte sur toute autre forme d'« information » ; mieux vaut les connaître et les reconnaître comme des légendes, si on veut ou si on ne veut pas se laisser emporter par elles. Chercher en elles parfois la force d'inspiration qui manque à notre agir, en apprécier le charme (au sens magique du terme) et le danger…

Levinas, Emmanuel (1905-1995)

C'est au Centre international de la Sainte-Baume que je rencontrai pour la première fois Emmanuel Levinas. Il aimait beaucoup le paysage qu'il contemplait de mon bureau. « Cela me fait penser à certains paysages de Judée », me disait-il, mais il ne s'attardait pas… Son indifférence à la Nature, « domaine du Sacré », m'étonnait un peu. Sans aucun doute, il préférait la ville, « le domaine du Saint » et de la rencontre des visages. C'est pour cela qu'il me parlait de sa fascination pour Jérusalem, « la Ville sainte, la ville où chacun doit faire face à l'altérité la plus radicale ».

J'étais assez critique à l'égard de la phrase de Dostoïevski qu'il citait souvent : « Tout le monde est responsable de tout et pour tous, et moi, plus que les autres – cela devrait être la seule loi à Jérusalem ou ailleurs », ajoutait-il.

« Ne faut-il pas être le Christ, ou chrétien pour dire cela ? » « Non, répondait-il, ni même juif… il suffit d'être humain, vraiment humain, mais pas seulement "humaniste"… »

De ces entretiens à la Sainte-Baume devait naître une longue correspondance que je lui adressai depuis l'île de Patmos où saint Jean écrivit son Apocalypse. J'y développais la symbolique de « l'Agneau, égorgé et debout », image de la force invincible de l'humble amour, la seule énergie qui puisse faire face à la violence sans rajouter de la violence. Image ou rêve d'une victoire qui ne ferait ni vainqueur, ni victimes… mais qui à Jérusalem serait capable d'inaugurer une politique de la compassion ? Le contraire d'une politique de la passivité ou de la passion ?

Le penseur français, décédé en 1995, fut tardivement reconnu à Jérusalem. Sa philosophie serait pourtant utile pour mieux penser la diversité, c'est-à-dire, pour lui, la sainteté, de cette ville où chacun dans l'affirmation de sa différence, appelle le face-à-face d'une véritable rencontre et l'éthique qui en est l'avènement.

L'aventure qui ouvre la séparation (la sainteté) est absolument nouvelle par rapport à la béatitude de l'Un et à sa fameuse liberté qui consiste à nier ou à absorber l'Autre pour ne rien rencontrer : « L'extériorité comme essence de l'être signifie la résistance de la multiplicité sociale à la logique qui totalise le multiple. Pour cette logique la multiplicité est une déchéance de l'Un, du fini à l'infini. Le métaphysique, le rapport avec l'extériorité (la transcendance)

indique que le rapport entre le fini et l'infini ne consiste pas, pour le fini, à s'absorber dans ce qui lui fait face, mais à demeurer dans son être propre… » (*Totalité et Infini*, p. 268).

« Le Transcendant c'est ce qui refuse à être englobé » (*ibid.*, p. 269).

« À l'idée de totalité où la philosophie ontologique réunit – ou "comprend" – véritablement le multiple, il s'agit de substituer l'idée d'une séparation résistante à la synthèse » (*ibid.*, p. 269).

Cette résistance à la synthèse, cette affirmation des particularismes, ce refus d'une unité qui effacerait les arêtes et le « visage » de chacun, n'est-ce pas le symptôme de la « sainteté » de Jérusalem ? L'alliance ou le face-à-face possible d'altérités reconnues comme essentielles à l'identité de chacun et, comme telles, irréductibles ?

Le Dieu de l'un n'est pas le Dieu de l'autre, de même que le visage de l'un n'est pas le visage de l'autre ; il ne s'agit pas de réduire l'autre au même, le même Dieu, le même visage, mais de reconnaître que nous avons en commun un Dieu et un visage ; que ce Dieu et ce visage, « unique » pour chacun, est la possibilité et l'occasion d'un dialogue entre nous ; d'une rencontre de ce que chacun a d'unique, de séparé, de « saint ».

Cette rencontre, cette union non dissolvante, non réductrice au Même, nous pourrions l'appeler l'Alliance entre « autres », la communion des saints : « Les relations sociales ne nous offrent pas seulement une matière empirique supérieure, à traiter en termes de la logique du genre et de l'espèce. Elles sont le déploiement originel de la Relation qui ne s'offre plus au regard qui embrasserait ses termes, mais s'accomplit de Moi à l'Autre dans le face-à-face » (*ibid.*, p. 265).

(Concernant la pensée de E. Levinas, voir également l'entrée Yad Vashem.)

Lieu

Ha-Maqour : « le Lieu » est un des noms de l'Être. « Il est le lieu du monde, mais le monde n'est pas lui. » Il est le lieu de Jérusalem, mais Jérusalem n'est pas lui, il est le lieu du Temple, mais le Temple n'est pas lui…

Il n'est pas contenu, dans Jérusalem ou dans le Temple, c'est lui qui les contient. Connaître *Ha-Maqour*, « le Lieu », c'est être délivré de l'idole du monde, de Jérusalem et du Temple. Développer notre sensibilité et notre attention à l'Espace qui contient toute chose, au « Lieu » qui contient tous les lieux, des plus profanes aux plus sacrés, c'est vivre dans le Temple véritable, dans la Présence qui rend toutes choses présentes sans jamais s'y identifier, c'est vivre libre (non idolâtre, rien n'est Dieu – rien n'est l'Absolu) et respectueux (tout est en Dieu – sans Lui, rien).

Jérusalem est en Dieu, comme l'oiseau est dans l'espace (au ciel et sur la terre). Heureux ceux qui voient l'oiseau, plus heureux encore ceux qui voient l'Espace (qui contient l'oiseau, l'homme, le ciel, la terre et les autres étoiles).

Liturgie

Dans l'Église orthodoxe, la célébration eucharistique que l'Église latine appelle « messe » est désignée sous le nom de « Divine Liturgie ». Cette célébration a un caractère foncièrement dominical, car, dans l'Église orthodoxe, d'une part le dimanche a gardé son caractère de célébration hebdomadaire de la Résurrection et, d'autre part, la Divine Liturgie n'est pas centrée uniquement sur la mort sacrificielle du Christ sur la Croix, mais elle rend sacramentellement présents tout le mystère du Salut et très particulièrement la Résurrection.

De ce fait, la Divine Liturgie a un caractère essentiellement festif. Comme, au cours des âges, les fêtes des saints se sont multipliées et ont été assimilées dans une certaine mesure au dimanche (puisque les saints participent au ciel à la gloire du Christ ressuscité), la Divine Liturgie peut être actuellement célébrée presque tous les jours de l'année ; elle ne peut l'être cependant les jours qui ont une forte tonalité pénitentielle, comme les jours de semaine du Grand Carême (du lundi au vendredi), les jours de la Semaine sainte (sauf le Jeudi saint) et certaines vigiles de grandes fêtes.

Durant les trois premiers siècles, il n'existait pas de textes fixes de la Divine Liturgie. L'évêque qui célébrait improvisait en suivant un schéma traditionnel, substantiellement identique dans toute l'Église. Peu à peu cependant, dans les principaux centres de la Chrétienté, on prit l'habitude de consigner par écrit certaines de ces anaphores (ou canons eucharistiques) improvisées, et ces textes donnèrent naissance aux grandes traditions liturgiques de l'Église, notamment celles de Rome, d'Alexandrie, de Jérusalem, puis de Constantinople, ville qui reçut le deuxième rang après Rome, en tant que nouvelle capitale de l'Empire romain.

Trois liturgies sont aujourd'hui célébrées dans l'Église orthodoxe : celle de saint Jean Chrysostome, celle de saint Basile et celle de saint Jacques, frère du Seigneur.

La liturgie de saint Jean Chrysostome est sans doute une ancienne liturgie d'Antioche, retouchée par ce saint et introduite par lui à Constantinople quand il devint archevêque de cette ville. La liturgie de saint Basile a été composée par celui-ci sur la base de l'ancienne liturgie de Cappadoce, issue elle-même d'Antioche. La liturgie de saint Jacques se rattache à la tradition de Jérusalem.

Jusqu'au XI^e^ siècle, c'était la liturgie de saint Basile qui était

habituellement utilisée dans l'orbite de Constantinople. Celle de saint Jean Chrysostome, plus courte, était seulement un texte d'appoint. Mais ce fut elle qui s'imposa finalement comme texte ordinaire de la Divine Liturgie. Celle de saint Basile n'est plus utilisée qu'une dizaine de fois dans l'année, les cinq dimanches du Grand Carême, le Jeudi et le Samedi saints, les vigiles de Noël et de la Théophanie (6 janvier), et le 1er janvier, fête de saint Basile.

La liturgie de saint Jacques est encore célébrée par les Églises grecques le 23 octobre, fête de saint Jacques, premier évêque de Jérusalem.

Livre

Jérusalem est moins réelle que les livres qui en parlent. La véritable matière dont est composée Jérusalem est faite de lettres, qu'elles soient hébraïques, arabes, grecques ou latines. Jérusalem n'est vraiment réelle que pour ceux qui habitent les livres qui l'évoquent.

Ceux qui n'ont pas lu ces livres s'y promènent comme dans n'importe quelle ville étrangère. Ce n'est plus Jérusalem, la Cité sainte, mais une ville folle, moderne et archaïque. Ce n'est plus le chant de la harpe qui la célèbre, mais celui des sirènes et des klaxons.

Si le Temple est détruit, notre temple désormais sera le livre. La Torah sera notre Ville sainte, avec chacune de ses lettres, nous construirons dans nos cœurs et nos esprits, comme autant de pierres, l'« édifice invisible ». Celui qui a eu l'intuition de cela, c'est sans doute rabbi Yohanan ben Zakaï qui, dans les années 70, sentant la destruction prochaine du Temple, fait à l'empereur Vespasien une étrange requête.

Marc-Alain Ouaknin nous raconte ainsi son histoire : *« L'armée romaine encercle Jérusalem sous la conduite de Vespasien. Les juifs résistent avec acharnement, mais la faim et la maladie commencent à les affaiblir sérieusement. L'un des rabbins importants de la ville, Rabbi Yohanan ben Zakaï, comprenant que la partie est militairement perdue, va tenter le tout pour le tout en essayant de s'adresser directement à Vespasien. Pour sortir de la ville assiégée, il use d'un stratagème. Il fait annoncer sa maladie, puis sa mort, se fait mettre dans un cercueil et se fait porter par ses disciples en dehors des murailles. Il se rend chez Vespasien et, quand il se présente à lui, il prononce ces paroles : "Salut à toi, Empereur !" Vespasien, qui n'est que général, s'étonne de cette formule, et s'apprête déjà à châtier l'insolent qui lui donne du grade de manière intempestive. À ce moment précis arrive un coursier de Rome, qui crie : "Vive l'Empereur !" Vespasien se tourne vers Rabbi Yohanan et lui dit : "Pour te récompenser d'avoir été le premier à m'appeler Empereur, demande-moi ce que tu désires, je l'exaucerai."*

« Rabbi Yohanan, qui aurait pu demander la fin du siège et l'annulation

du projet de détruire le Temple, a une requête, étrange au premier abord, mais qui est l'une des révolutions mentales les plus importantes de l'histoire du peuple juif.

« "Je désire, dit-il, l'autorisation pour quelques disciples et moi-même de fonder une école talmudique dans la petite ville de Yavné." Interloqué, Vespasien accepte sur-le-champ. Cet épisode scelle l'acte de naissance du judaïsme, que je résume de la manière suivante : nous assistons au passage du cultuel au culturel, du culte à la culture !

« Malgré cette perte infinie du Temple de pierre construit par le roi Salomon, un nouveau Temple est en train de naître, celui de l'esprit et de l'étude, grâce auquel le peuple juif va pouvoir traverser l'histoire, les exils et les souffrances les plus terribles [1] *... »*

Maurice Blanchot pourrait ajouter : « S'il y a un monde où, cherchant la vérité et les règles de vie, ce que l'on rencontre, ce n'est pas le monde, c'est un livre, c'est bien le judaïsme, là où s'affirme, au commencement de tout, la puissance de la parole et de l'exégèse, où tout part d'un texte et tout y revient, livre unique, dans lequel s'enroule une suite prodigieuse de livres, bibliothèque non seulement universelle, mais qui tient lieu de l'univers et plus vaste, plus énigmatique que lui. »

Logos

Terme grec qui, dans la tradition chrétienne, traduit l'hébreu *davar*, lequel signifie à la fois « parole », « relation » et « événement ». Traduit en latin par *verbum*, lui-même traduit en français par « verbe », il perdit progressivement de sa force, toujours dans la tradition chrétienne, pour retrouver son sens philosophique grec et ne plus signifier que le discours ou la raison, et non plus l'action ou l'information créatrice « par qui » tout existe.

Logos, *davar* en hébreu = intelligence, parole, verbe, information créatrice…

Là encore, traduire, c'est trahir, c'est réduire.

Le logos n'est pas la parole, le verbe ou la raison au sens ordinaire du terme. C'est la parole créatrice. Le *davar* biblique donne forme et consistance à toutes choses. Il est intéressant de noter également que *davar* (D.B.R.), en hébreu veut encore dire :

1. promesse, ordre, commandement, conseil,
2. événement, quelque chose – fait, action,
3. cause, motif.

Pour les Sémites, la parole et l'événement ne sont pas séparés.

Il s'agit d'une parole en acte, d'un verbe efficace.

Le concept contemporain qui se rapprocherait le plus de ce *davar*

hébraïque, c'est le concept d'information.

Pour qu'une chose exise, elle a besoin d'être « informée » au sens génétique du terme. Sans cette information, comme le dira saint Jean par la suite, rien ne subsiste. Rien ne prend forme.

Au commencement, à l'origine, il y a donc cette Intelligence, cette Parole Créatrice qui « informe » toute chose ; mais la Parole, c'est aussi ce qui nous tient dans l'Attente, dans la possibilité d'une Écoute et d'une Relation.

Dire qu'au commencement est la Parole, c'est dire que ce qui est premier est de l'ordre de la Relation. Entre l'aleph, l'inconnaissable et la création, il y a cette Parole, ce « dialogue », ce Logos qui pose la dualité et dans le même mouvement appelle et rend possible l'Unité, non l'unité indifférenciée ou fusionnelle, mais l'unité de relation : l'Amour.

Dans la pensée grecque, les études sur le Logos – qu'elles aboutissent ou non à une comparaison avec le Logos du Prologue – commencent toutes à Héraclite. C'est à lui que saint Justin attribuait déjà l'honneur d'avoir proclamé le premier l'existence du Logos ; bien plus, d'avoir vécu selon le Logos, si bien qu'il méritait le nom de chrétien, tout comme Socrate.

Amélio, le néoplatonicien, faisait lui aussi mémoire d'Héraclite à propos de ce « barbare » qui l'avait plagié dans son Évangile !…. C'est vrai que le Logos fut proclamé à Éphèse par Héraclite six siècles avant Jésus-Christ, six siècles avant que saint Jean proclame de nouveau – à Éphèse – le beau visage de Celui qui incarne pour lui le Logos : Jésus-Christ, « Lui le visible de l'invisible… ».

Loi et Vie

Est-ce la loi qui détermine la vie ?

Ou est-ce la vie qui détermine la loi ?

La question se pose avec acuité à Jérusalem où différentes « lois » – Torah, Sharia, commandements – semblent déterminer dans les détails la vie et les modes du vivre jérusalémite.

Yeshoua guérissait les infirmes le jour du shabbat, ce qui était et est contraire à la Torah. L'argument qu'il opposait aux prêtres est celui-ci : « Mon Père ne s'arrête pas d'œuvrer, et j'œuvre moi aussi » (Jn 5, 16-17).

Ce qu'on pourrait traduire : « L'Origine, la Vie, ne cesse pas de se donner ; demeurant dans le courant de la Vie qui se donne, je me donne moi aussi. Il n'y a pas de loi contre cela. Un acte de compassion n'enfreint aucune loi de la Vie, il ne s'oppose qu'à des idéologies qui figent la Vie dans des comportements coupés du Réel. »

Mieux vaut obéir à la Vie, à l'Amour, à la Conscience, à la Liberté qui sont en nous plutôt qu'à n'importe quelle loi écrite qui nous dicterait de l'extérieur ce qui est « juste et bon ».

La Loi ou la Vie ? À l'origine, il n'y avait pas d'opposition, la loi était au service de la vie, elle était « la parole de la vie » et invitait à vivre plus et mieux ensemble. Une loi qui n'exprime plus la Vie, qui ne donne pas la parole à la Vie, est une lettre morte qui sclérose et qui tue.

Si Jérusalem ne veut pas devenir une « ville morte », elle aura sans cesse à découvrir de nouvelles lois qui éclairent et fortifient la vie – cela ne veut pas dire que les anciennes lois sont caduques, il y a sans doute d'autres façons de les exercer.

Que ce soit pour le texte ou pour la loi qui est au cœur du texte, le devoir d'interprétation est infini…

Loti, Pierre (1850-1923)

Au printemps 1894, Pierre Loti est à Jérusalem, il s'attarde dans ses rues à l'écoute du « grand souvenir qui semble chanter partout dans les pierres ». Il se laisse émouvoir par une « horde de pèlerins venus du Caucase ». Son émotion au contact des plus humbles parmi les croyants n'est pas sans rejoindre la nôtre si l'ignorance et le mépris ne nous l'ont pas encore entièrement interdite.

« En arrivant au kiosque du Sépulcre, ils en font le tour, embrassant chaque pierre, soulevant dans leurs mains des petits enfants pour qu'ils puissent embrasser, aussi, et leurs yeux, à travers des larmes, sont tous levés, en prière extasiée, vers le ciel…

« Est-il possible vraiment que tant de supplications – même enfantines, même idolâtres, entachées, si l'on veut, de grossièreté naïve – ne soient entendues de personne ? Un Dieu, ou seulement une suprême Raison de ce

qui est – ayant laissé naître, pour tout de suite les replonger au néant, des créatures ainsi angoissées de souffrance, ainsi assoiffées d'éternité et de revoir ! Non, jamais la cruauté stupide de cela ne m'était encore apparue aussi inadmissible que ce soir, et voici que ce raisonnement tout simple, vieux comme la philosophie et que j'avais jugé vide comme elle, prend dans ce lieu, devant ces grandes manifestations de détresse humaine au Saint-Sépulcre, un semblant de force ; voici qu'il réveille au fond de moi-même, d'une façon inattendue et douce, les vieux espoirs morts ! Et je bénis fraternellement, pour ce peu de bien qu'ils m'ont fait, les humbles qui passent là devant moi, chuchotant dans les ténèbres leurs confiantes prières… »

Louange

« Aux hommes droits convient la louange » (Ps 32).

L'orthodoxie qui se veut droite (*ortho*) n'a pas d'autre mission que celle de la louange (*doxa*) – (voir Doxologie).

Le chrétien orthodoxe n'est pas d'abord un modèle de vertu ou de fidélité à la vraie foi, il est avant tout un être de louange et de célébration, il est là avec toute la création pour être une joyeuse offrande « à la louange de la gloire du Très-Haut ».

Comme le dit saint Proclus de Constantinople (V^e^ siècle) dans une homélie sur l'Annonciation : *« La nature entière prépare ses dons pour l'enfant conçu sans Père. La terre offre la crèche, les pierres offrent les jarres de Cana, les montagnes une grotte, les villes Bethléem ; les vents leur obéissance et la mer sa soumission ; les profondeurs de la mer offrent les poissons de la pêche et les poissons eux-mêmes la pièce de monnaie ; les eaux offrent le Jourdain, les fontaines la Samaritaine, le désert Jean-Baptiste, les animaux l'ânon, les oiseaux la colombe, les mages leurs présents. Les femmes offrent Marthe, les veuves Anne et les stériles Élisabeth, les vierges offrent Marie Mère de Dieu ; les bergers leurs chants, les prêtres Syméon, les enfants leurs rameaux ; les persécuteurs offrent Paul ; les pécheurs les païens la Cananéenne, l'hémorroïsse sa foi, la prostituée son parfum ; les arbres offrent Zachée, les forêts la Croix et la Croix le larron, l'orient une étoile, l'air la nuée, les cieux les anges, Gabriel sa salutation. »*

Lumière

Quelle est la récompense du Bien si ce n'est le Bien ?

« On dit que la lumière est un enfant qui joue, qui ne veut rien, qui rêve ou chante. Si elle vient à nous c'est par jeu encore, touchant le sol d'un pied distrait qui serait l'aube » (Yves Bonnefoy, *Ce qui fut sans lumière*).

1- Marc-Alain Ouaknin, Dory Rotnemer, *Carnets de Jérusalem*, Paris, Bibliophane-Daniel Radford, 2003, p. 61-63.

Mahomet (Mohammed)

Mahomet est né à La Mecque vers 570 et il est mort à Médine en 632. À cette époque, les Mérovingiens se partageaient la Gaule. Dagobert régnait sur la Neustrie (628-639). Héraclius était empereur des Romains de 610 à 641 ; Kosroès II, roi d'Iran, à l'apogée de sa puissance, prit Antioche en 610 et Jérusalem en 614. Maurice (582-602), Phocas (602-610) et Héraclius (610-641) furent tour à tour empereurs à Byzance. L'église Sainte-Sophie qui affirmait le rayonnement de la Chrétienté sur le monde méditerranéen avait été construite par Justinien en 532 et inaugurée en 537. Augustin avait écrit *La Cité de Dieu* en 420, saint Benoît composé sa Règle et fondé le monastère du Mont-Cassin vers 530. Grégoire le Grand, pape, docteur de l'Église et exégète, s'éteignait en 604.

Quelques éléments de la vie de Mahomet nous sont connus grâce à des allusions du Coran et par des traditions recueillies par son entourage immédiat. Malheureusement cet entourage immédiat était divisé – on connaît la haine d'Aïcha, une des veuves de Mahomet à l'égard d'Ali, cousin, « frère » et compagnon du Prophète depuis son adolescence (le père d'Ali avait adopté Mahomet après la mort de ses parents). Ces querelles de pouvoir et de droits à la succession donnèrent naissance à diverses versions du Coran et à différentes collections de *hadiths* (paroles attribuées au prophète).

Selon qu'on fait référence à une collection de *hadiths* sunnite ou chiite, la « biographie » de Mahomet nous apparaîtra différente – on peut s'entendre néanmoins sur un certain nombre de points communs :

Le Prophète naquit vers 570 à La Mecque. Son père aurait porté le nom de ʻAbdallah (« Serviteur de Dieu ») et appartenait à une tribu influente, celle des Quraysh, et plus précisément à sa subdivision des Bânû Hâshim qui n'était peut-être plus aussi puissante en cette fin de VI^e^ siècle qu'elle avait pu l'être dans le passé. Mahomet le perdit prématurément, puis sa mère, peu de temps après Amîna. Il fut élevé par son grand-père, ʻAbd al-Muttalib. Après le décès de ce dernier, son oncle Abû Tâlib, le père de ʻAli, le recueillit : le texte coranique conserverait le souvenir de cette protection qui, en dépit des difficultés suscitées par la prédication de Mahomet, se maintint jusqu'à la mort d'Abû Tâlib en 620. Le Prophète connut donc une enfance pénible,

marquée par la pauvreté, à laquelle fait probablement allusion le verset 6 de la sourate 93 :

« Par la clarté du jour
Par la nuit quand elle s'étend
Ton Seigneur ne t'a ni abandonné ni haï
[…]
Ne t'a-t-il pas trouvé orphelin et il t'a procuré un refuge
Il t'a trouvé errant et il t'a guidé
Il t'a trouvé pauvre et il t'a enrichi
L'orphelin, ne le brime pas
Le mendiant, ne le repousse pas
Quant aux bienfaits de ton Seigneur, raconte-les. »

Devenu adulte, Mahomet entra au service d'une riche veuve, Khadija, qu'il épousa malgré la différence d'âge (elle était de quinze ou vingt ans son aînée). Il eut d'elle plusieurs enfants, mais seules survécurent des filles, dont Fatima qui allait devenir l'épouse d'Ali.

Bien que les légendes abondent, on sait peu de chose des voyages et des rencontres de Mahomet durant cette période et nul ne peut dire avec précision les influences extérieures qui se sont exercées sur lui durant ces années – on parle beaucoup du moine syrien Bahira qui l'aurait enseigné et lui aurait révélé sa vocation de prophète.

Mahomet avait l'habitude de faire des retraites et de méditer dans les grottes de la région de Hirâ. Il avait alors quarante ans quand il reçut sa première « révélation » – il pourrait s'agir d'une vision dont le Coran conserve le souvenir :

« Par l'étoile lorsqu'elle disparaît
notre compagnon n'est pas un égaré
il n'est pas dans l'erreur
il ne parle pas sous l'empire de la passion
c'est seulement une Révélation qui lui a été inspirée
le Puissant, le fort la lui a fait connaître.
[…]
Il révéla à son serviteur ce qu'il lui révéla
le cœur n'a pas inventé ce qu'il a vu
Allez-vous donc élever des doutes
Sur ce qu'il voit ?…. » (Coran LIII, 1-18).

Son entourage (témoignages de *hadiths* sunnites et chiites) dit qu'il connut alors une période de doute et d'attente. L'Imagination créatrice le travaille et le purifie du dedans jusqu'à ce qu'il puisse dire :

« Lui, Allah, Un !
Allah, l'impénétrable » (Coran CXII, 12).

« Il n'y a pas d'autre Réalité que la Réalité », « Allah seul est Allah », « Pas d'autre Dieu que Dieu » (*là ilaha illa 'llah)* – ce sont les paroles que répéteront sans cesse Mahomet et les musulmans à sa suite, hier et aujourd'hui.

L'Imagination créatrice lui demande de ne se représenter l'Absolu sous

aucune image connue, l'image de l'Un étant abstraite et impénétrable. Il n'y a qu'une Réalité, il n'y en a pas deux. Toutes les réalités relatives n'ont d'existence que par participation à cette Unique Réalité. Mahomet reprend ici dans son langage ce qui était dit dans l'évangile de Jean :

« Au commencement le Logos…
Tout existe par Lui, sans Lui Rien » (Jn 1).

« Tout passe, hormis Sa Face »
« Sans Allah, Rien » (Coran, XXVIII, 88).

Dieu dans son « acte d'être » fait être tout ce qui est. Mahomet, comme saint Jean, « voit » cet acte d'être dans son premier rayonnement ou son essentielle manifestation, comme lumière.

« Au commencement le Logos
Il est la Vie
La Vie est la Lumière des hommes » (Jn 1, 4).

« Allah est la lumière des cieux et de la terre !
Sa lumière est comparable à une niche
où se trouve une lampe,
la lampe est dans un verre
le verre est semblable à une étoile brillante
cette lampe est allumée à un arbre béni :
l'olivier qui ne provient ni de l'Orient
ni de l'Occident
et dont l'huile est près d'éclairer
sans que le feu la touche
lumière sur lumière
Dieu guide vers Sa lumière qui Il veut » (Coran XXIV).

Tous les messages ou toutes les informations que reçoit Mahomet ne sont pas aussi métaphysiques et aussi lumineux et il faudra sans doute distinguer les lumières reçues d'abord à La Mecque et ensuite à Médine où l'Imagination et la Sagesse créatrices auront à s'exercer par la bouche du Prophète en répondant à des questions plus concrètes.

On comprend que ces messages troublent celui qui les reçoit, sa conscience finie et limitée ayant du mal à s'adapter et à s'unir à la Conscience Infinie, son imagination conditionnée par son enfance, son milieu, ses rencontres, ayant du mal à trouver les images, les symboles, un langage « juste » qui ne trahisse pas l'Imagination créatrice qui « passe » à travers lui.

D'après les traditions, c'est avec « crainte et tremblement » qu'il confiera à ses proches ces éclairs de sens, ces exhortations au retour vers Allah (le Réel Un et Absolu), ce rappel de tous les messages qui l'ont précédé. Il se confiera d'abord à Khadija et à Ali qui deviennent les premiers « croyants » « soumis » (*muslim*) à la Vérité et aux vérités que leur transmet Mahomet.

« Il n'y a pas d'autre Réalité que la Réalité
là ilaha illâ allah
Mahomet [ce qui veut dire "le glorifié"] *est*
Son témoin, son prophète [envoyé]

Muhammadan Rasûlu ‘llah » (Coran).

Le premier et le second témoignage (*Shahada*) sont désormais indissociables. Il n’y a qu’une seule Réalité, mais plusieurs niveaux à cette réalité unique, Allah et Mahomet « représentent » deux niveaux de l’Un, l’Absolu et le Relatif, l’Être et sa manifestation, Dieu et son Prophète.

Adhérer dans un même mouvement à ces deux niveaux de la Réalité Une, c’est adhérer au Tout, au plus humain comme au plus divin. L’écriture même du Coran gardera l’empreinte et la trace de ce plus humain dans le plus divin – il suffit de replacer dans leur contexte historique les sourates « descendues » dans l’esprit de Mahomet.

L’Imagination ou la Sagesse créatrice s’adapte aux circonstances et au niveau de conscience de ceux qui l’interrogent. Prenons l’exemple de quelques sourates éclairées (certains diront « assombries ») par le contexte dans lequel, selon la Sira[1], eurent lieu ces « révélations » :

« Une musulmane alla voir le Prophète et lui dit :

— Messager de Dieu, les femmes sont désemparées.

— Pourquoi cela ?

— Parce que le Coran ne les cite pas avec faveur, comme il le fait pour les hommes.

« Alors Dieu révéla : “Les musulmans et les musulmanes, les croyants et les croyantes, les hommes pieux et les femmes sincères, les hommes patients et les femmes patientes, les hommes humbles et les femmes humbles, les hommes qui s’acquittent de l’aumône et les femmes qui s’acquittent de l’aumône, les hommes qui jeûnent et les femmes qui jeûnent, les hommes chastes et les femmes chastes, les hommes et les femmes qui invoquent souvent Dieu – à tous ceux-là, Dieu réserve Son pardon et un grandiose salaire.” » (XXXIII, 35) (Al-Wâhidî, p. 370) (Variante : Muqâtil, t. III, p. 46).

Verset fondamental. Sur le plan spirituel, femmes et hommes en Islam ont statut égal devant Dieu.

Pourtant à d’autres moments, Allah ne semble plus considérer la femme comme l’égale de l’homme :

« La femme de Sa’d ibn al-Rabî’lui ayant manqué de respect, il la gifla. Elle s’en plaignit à son père. Il l’emmena chez le Messager de Dieu et dit à celui-ci :

— Ma fille a manqué de respect à son mari et il l’a frappée.

« Le Messager de Dieu répondit :

— Qu’elle lui rende la pareille !

« Père et fille repartirent, mais furent peu après rappelés par le Messager de Dieu, qui leur dit :

— Gabriel vient de me visiter. Dieu révèle : “Les hommes ont autorité sur les femmes en vertu de la préférence que Dieu leur a accordée sur elles et de ce qu’ils dépensent de leurs propres biens… Celles dont vous craignez l’insoumission, admonestez-les, désertez leurs couches, frappez-les. Mais si elles reviennent à l’obéissance, ne leur cherchez pas querelle.” » (IV, 34) (Al-

Zamakhsharî, p. 235) (Al-Wâhidî, p. 155).

On vient de voir plus haut que le Coran reconnaît à l'homme et à la femme un statut d'égalité sur les plans métaphysique et eschatologique, c'est-à-dire une égale dignité spirituelle. On voit ici que, en revanche, il accrédite leur inégalité sociale. C'est un exemple de solution médiane entre la Loi de Dieu et la coutume tribale et patriarcale de l'époque – exemple frappant, donc, de l'inscription de la transcendance divine dans le temps humain[2].

Un temps où la polygamie était permise : *« Épousez selon votre gré deux, trois ou quatre femmes. Si vous craignez de ne pas être équitables, épousez une seule femme, ou bien des esclaves »* (Coran IV, 3).

Ce chiffre de quatre épouses ne vaut que pour les croyants mais non pour le Prophète, un certain nombre des « privilèges » dont on ne mesure pas toujours les exigences lui sont accordés : *« Toi le Prophète, Nous avons déclaré licites pour toi les épouses auxquelles tu as donné leur douaire, les captives de guerre que Dieu t'a destinées, les filles de ton oncle paternel et de tes tantes paternelles, les filles de ton oncle maternel et de tes tantes maternelles, qui ont émigré avec toi, ainsi que toute femme croyante qui s'est offerte au Prophète et que le Prophète a voulu épouser. Ce privilège t'est accordé à l'exclusion des autres croyants.. Que tu fasses attendre celles d'entre elles que tu veux, que tu accueilles celles que tu veux ou encore certaines de celles que tu as auparavant délaissées, on ne peut t'en faire grief… Mais il ne t'est plus permis de changer d'épouses, ni d'en prendre de nouvelles, même si leur charme te séduit, en dehors de tes esclaves…* » (XXXIII, 50-52).

À propos du « voile » qui a fait couler tellement d'encre en Europe et ailleurs, le contexte des versets coraniques le concernant pourrait « dépassionner » la question : *« Les maisons de Yathrib étant trop petites, les gens devaient sortir pour leurs besoins. Les femmes sortaient à la nuit tombée. Les débauchés les suivaient, s'approchaient d'elles, leur faisaient des avances. Lorsqu'elles se taisaient, ils les importunaient davantage ; lorsqu'elles les repoussaient, ils finissaient par s'éloigner d'elles.*

« Ces débauchés poursuivaient surtout les esclaves, mais dans l'obscurité de la nuit, ils ne pouvaient distinguer les femmes libres des esclaves, puisqu'elles étaient toutes vêtues de robes et portaient des foulards.

« Les femmes parlèrent de ces choses à leurs maris, qui en parlèrent au Messager de Dieu.

« Alors le Très-Haut révéla :

« Prophète, dis à tes épouses, à tes filles, aux femmes des croyants, de revêtir leurs mantes. C'est le plus sûr moyen pour elles de se faire reconnaître et de ne pas subir d'offense » (XXXIII, 59) (Al-Wâhidî, p. 377).

On sait par ailleurs que, dans l'Arabie pré-islamique, le port du voile était un signe de noblesse et distinguait des esclaves ; il deviendra un signe distinctif pour les épouses du Prophète.

« Ô Prophète,
dis à tes épouses, à tes filles
et aux femmes des croyants
de se couvrir de leurs voiles
c'est pour elle le meilleur moyen
de se faire connaître
et de ne pas être offensées
Dieu est celui qui pardonne
Il est miséricordieux » (Coran).

Ces exemples nous rappellent que l'Imagination, la Sagesse créatrice qui inspire le Prophète doivent faire face à des situations concrètes et que la « révélation » est sans cesse en devenir, la question des versets abrogés et des versets abrogeants évoquées par ailleurs en est la preuve, ce qui est vrai à un moment ne l'est plus à un autre, Dieu n'a pas changé d'avis, c'est Sa Sagesse, Son Imagination qui s'adaptent aux réalités qu'elles rencontrent.

L'attitude du Coran à l'égard du vin évolue selon les circonstances auxquelles Mahomet doit faire face. Au début « Il » (Allah – Mahomet) reconnaît les aspects positifs du vin, puis devant l'état d'ébriété de certains croyants, incapables de réciter la prière, « Il » va en interdire l'usage.

« 'Umar ibn al-Khattâb avait exprimé tout haut le souhait :

— Seigneur, dis-nous ce qu'il faut penser du vin !

Le Messager de Dieu lui récita le verset suivant : "Ils t'interrogent sur le vin et sur le jeu de hasard. Dis : Ils comportent tous deux, pour les gens, un péché grave et certains avantages. Mais le péché l'emporte sur les avantages."

« 'Abd al-Rahmân ibn 'Awf prépara un repas, auquel il invita plusieurs des compagnons du Messager de Dieu. Ils mangèrent et burent du vin.

« Lorsque vint l'heure de la prière du soir, il voulut la conduire et récita :

— Dis : Ô vous les incroyants…

« Il ne put continuer.

« Apprenant cela, 'Umar s'exprima à nouveau :

— Seigneur, éclaire-nous par un verset explicite sur le vin !

« *Dieu révéla un autre verset : "Vous qui croyez, n'approchez pas la prière en état d'ivresse, pas avant de savoir ce que vous dites…" »*

« Mais l'oncle du Prophète, en état d'ébriété, tua sauvagement deux chameaux appartenant à son neveu 'Ali. Lorsque le Prophète alla le lui reprocher, il l'accueillit avec des insultes. Excédé, 'Umar demanda un verset sur le vin qui fût plus péremptoire.

« Allah révéla alors ce troisième verset : "Le vin, le jeu du hasard, les bétyles et les flèches divinatoires sont une souillure, l'œuvre de Satan. Écartez-vous-en, dans l'espoir de connaître le salut." » (II, 219 ; IV, 43 ; V, 90-91) (Al-Harawî, p. 249).

On le voit, le Coran replacé dans le contexte historique où il fut « donné » apparaît comme une parole, une révélation sans cesse en train d'évoluer, de se corriger (cf. les versets dits sataniques), de se parfaire, on ne

peut en aucun cas en idolâtrer la lettre, ce serait faire du Coran un « associé » à Dieu, une autorité créée qui se substitue à celle de l'Unique, Un, Transcendant. À ce propos, les historiens reconnaissent aujourd'hui une grande différence entre les versets inspirés dans un premier temps à La Mecque, et ceux inspirés plus tard à Yathrib (qui deviendra Médine – Medina – la ville du Prophète). C'est qu'entre-temps Mahomet est devenu un chef, un chef de guerre qui doit faire face aux incroyants (polythéistes) ou aux mal-croyants (juifs-chrétiens) qui n'acceptent pas son message et refusent de le suivre dans son projet d'unification de tribus autrefois rivales sous la bannière d'un seul Dieu (Allah) et d'un seul prophète (Mahomet).

Ce n'est pas le lieu ici de relater toutes les batailles et tous les événements de l'existence du Prophète ; nous n'avons évoqué que quelques situations dont on trouve un écho dans le Coran – ce n'est évidemment pas rendre justice à toutes les facettes du génie de cet homme qui sera considéré avec Ali comme un « modèle » ou un représentant (*Khalife*) d'Allah sur terre. C'est seulement insister sur ce qu'il considérait comme le sens de son passage sur la terre et de sa mission : donner un livre, transmettre une parole, de la part de l'Absolu au peuple arabe, et dans la langue qui est la sienne :

> *« Lis !*
> *car ton Seigneur est le très généreux*
> *qui a instruit l'homme au moyen du calame*
> *et lui a enseigné ce qu'il ignorait »* (XCVI, 3-5).

Dieu enseigne par le « calame », la plume, et c'est par ce calame qu'il va communiquer sa volonté comme ce fut le cas auparavant pour Moussa (Moïse) et Issa (Jésus). L'ange Gabriel est le Messager, le niveau de conscience ou le plan de réalité intermédiaire entre le Dieu inaccessible et l'humanité de Mahomet, le Messager céleste qui communique au messager terrestre ce qu'il doit lire et transmettre.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'ouverture de la conscience de Mahomet à ces consciences supérieures ou intermédiaires, qu'on appellera des anges, ou des « mondes subtils » ; tout cela pour rappeler que le contexte historique ne suffit pas à expliquer tout le Coran, notamment les percées métaphysiques dont il est le témoin, l'unicité de l'Un. Toujours est-il que selon le *Sïra Waraqa*, un chrétien à qui Mahomet avait partagé ses premiers messages, le rencontrant près de Ka'aba, lui dit : « Tu es le prophète de cette *umma* (communauté) et le *Namoûs* (le Verbe) qui a été donné à Moussa (Moïse) t'a été donné. » Les commentateurs insisteront sur l'*arabité* originelle de la mission du Prophète.

On ne sait pas de quelle maladie exactement est mort Mahomet. Les traditionnistes nous disent qu'il souffrait de violents maux de tête, et que parfois il semblait absent de ce monde, le regard et les mains tendus vers un invisible que ne pouvaient percevoir ceux qui l'entouraient.

Ibn Hazour el Macrizi rapporte en des termes à peu près semblables les derniers jours de Mahomet : *« Quand il fut au plus haut point de la douleur, le*

prophète dit : "Apportez-moi de l'encre et une feuille pour que je vous rédige un écrit qui vous évitera, par la suite, de jamais errer." Les [personnes présentes] se divisèrent en deux camps. Les uns dirent : "Qu'a-t-il dit ? Délire-t-il ? Faites-le revenir à lui-même." Zaynab bint Djahch et ses amies [les autres épouses du Prophète] dirent : "Qu'on apporte à l'Apôtre d'Allah, que la prière et la paix d'Allah soient sur lui, ce qu'il réclame." Omar, qu'Allah soit satisfait de lui, dit alors : "Il est vaincu par la souffrance ! Et vous avez le Coran ! Que le Livre d'Allah nous suffise ! Le Prophète, que la prière et la paix d'Allah soient sur lui, n'est pas mort." Le Prophète dit alors : "Laissez-moi ! L'état où je suis est meilleur que ce que vous demandez… Allez-vous-en[3]*." »*

« Ces textes posent problème. Pourquoi cette attitude réticente d'Omar par rapport à un testament dont la plupart des historiens modernes s'accordent à dire que Mohammed aurait souhaité le confier à ses héritiers présomptifs ? On peut penser – et on n'a pas manqué de le faire – qu'Omar, de connivence sans doute avec Aïcha et le parti d'Abou-Bakr, père de la jeune fille, préparait ainsi l'éviction d'Ali, cousin et gendre du Prophète et l'un des fidèles de la première heure[4]*. »*

Ces textes laissent pressentir les haines (Aïcha détestait Ali) et les déchirures qui vont suivre la mort du Prophète. On fait dire à Mahomet lui-même lors de sa dernière prière à la Mosquée : *« Ô peuple ! Le feu est attisé, les subversions sont proches, comme les quartiers de la nuit ténébreuse. Par Allah, vous ne m'en tiendrez en rien responsable. Je n'ai permis que ce que le Coran a permis et n'ai prohibé que ce que le Coran a prohibé*[5]*. »*

Rentré chez lui, sa chambre étant proche de la Mosquée, Aïcha, selon la tradition, l'entendit murmurer : *« … ceux qu'Allah a comblés de ses bienfaits, les prophètes, les saints, les martyrs et les justes, ce sont là d'excellents compagnons, c'est la grâce qui vient d'Allah, Allah possède une science suffisante »* (IV, 69).

On lui fait dire encore (Ibn Sa'ad) : « Va, toi, ami suprême, au Paradis » et il expira… Nous sommes le lundi 12 Rabï al-awwal de la onzième année de l'hégire, le 8 juin de l'an 632.

« Telles furent la vie, la mission et la mort de Mahomet. Jamais homme ne se proposa volontairement ou involontairement un but plus sublime, puisque ce but était surhumain : saper les superstitions interposées entre la créature et le Créateur, rendre Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, restaurer l'idée rationnelle et sainte de la Divinité dans ce chaos de dieux matériels et défigurés de l'idolâtrie. Jamais homme n'entreprit, avec de si faibles moyens, une œuvre si démesurée aux forces humaines puisqu'il n'a eu, dans la conception et dans l'exécution d'un si grand dessein, d'autre instrument que lui-même et d'autres auxiliaires qu'une poignée de barbares dans un coin du désert. Enfin jamais homme n'accomplit en moins de temps une si immense et si durable révolution dans le monde, puisque, moins de deux siècles après sa prédication, l'islamisme prêché et armé régnait sur les trois Arabies,

conquérait à l'unité de Dieu la Perse, le Khorassan, la Transoxiane, l'Inde occidentale, la Syrie, l'Égypte, l'Éthiopie, tout le continent connu de l'Afrique septentrionale, plusieurs des îles de la Méditerranée, l'Espagne et une partie de la Gaule. Si la grandeur du dessein, la petitesse des moyens, l'immensité du résultat sont les trois mesures du génie de l'homme, qui osera comparer humainement un grand homme de l'histoire moderne à Mahomet ? » (Lamartine, *La Vie de Mahomet*, dans le premier tome de sa *Grande Histoire de la Turquie*, en huit volumes, parue en 1854-1855).

Mal

Le mal est-il *privatio boni* ou *crucifixio boni* ? C'est une question qu'on ne peut s'empêcher de se poser à Jérusalem. Le mal est-il seulement « absence du bien », de la béatitude, ou une perversion, une crucifixion du bien et de la béatitude ?

« Délivre-nous du pervers », c'est plus que de dire « délivre-nous du mal », c'est demander l'arrêt de cette perversion qui consiste à persécuter et à annihiler le meilleur de nous-même, le crucifier ou l'empêcher de naître ou s'en moquer, le détruire s'il est déjà né.

La crucifixion du Bien, du Beau, du Bon, du Vrai, qu'est-ce d'autre que la perversion de l'amour, la désorientation du désir ?

Ce que le Christ révèle dans sa crucifixion, ou le peuple juif dans la Shoah, c'est à la fois l'essence du Bien et l'essence du Mal. Tout cela est vécu dans un corps humain, dans une singularité humaine, il ne s'agit pas d'une abstraction philosophique. Le Mal est dans cette négation de l'Amour à la fois transcendant et immanent, invisible et incarné ; cette négation est un choix, une perversion de la liberté, qui au lieu d'adhérer au Bien pour son propre bonheur, le refuse et s'en dégage pour son propre malheur et celui des autres, et parfois au nom même de la religion (qui alors n'est plus une religion mais une idéologie ou une idéologie devenue religion comme dans le cas du racisme).

Le Mal, considéré comme *privatio boni* ou comme *crucifixio boni*, entraîne des comportements différents dans différents domaines.

Dans celui de la *privatio boni*, par exemple : si la maladie est seulement une « absence de la santé », cette absence est-elle considérée dans toute sa douleur ? « Seul le Bien existe, seule la Santé existe, le mal ou la maladie n'existent pas » – ce sont des paroles qu'on peut encore aujourd'hui entendre dans la bouche de certains religieux. Si cela est « métaphysiquement » vrai, cela est pour celui qui subit un « mal », qu'il soit physique, psychique ou social, « douloureusement » faux.

La maladie est une « crucifixion de la santé », une perversion de l'énergie et de la vie qui se donne. Le traitement sera alors différent, il ne

s'agit plus de traiter un « manque » ou une différence, mais une « perversion » de l'énergie, perverse dans le sens où elle fait réellement souffrir ce qu'elle devait au contraire vivifier. S'agit-il alors de débusquer dans le sujet malade une « complicité », si ce n'est une complaisance avec la maladie ? N'est-ce pas aller trop loin, vouloir à tout prix placer de la liberté là où il n'y aurait que fatalité ?

La crucifixion du Christ nous enseigne sans doute à faire de cette fatalité, de cette souffrance non cherchée mais subie, un acte de conscience et de miséricorde. Cet acte est en même temps un acte de salut, puisque, par cette conscience et cette miséricorde, l'homme se révèle plus grand que ce qu'il subit. « Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. »

En même temps que l'essence du Mal – non par absence mais perversion du Bien, du Beau, du Bon, du Vrai dans l'homme ou, plus simplement, usage néfaste et négatif de la vie, de l'intelligence, de la liberté et de l'affectivité qui nous sont donnés comme constituants de notre humanité –, nous est révélée aussi l'essence du Bien, comme conversion ou rédemption du mal que nous avons à souffrir et à endurer. Dans l'homme Jésus, en tout cas, il nous est donné de voir dans un seul regard les ravages de la perversion qui conduisent l'être humain à la mort injuste, et la gloire de la liberté humaine (divine ?) capable de transformer la douleur et l'infamie en « amour plus fort que la mort », en sérénité de la résurrection.

Si Jérusalem n'est pas en paix, cela ne veut pas dire que Dieu y « manque » ou qu'Il y est « absent ». Au contraire, « Dieu y est » mais de façon pervertie. Il ne s'agit plus alors de l'appeler pour qu'il vienne, mais d'arrêter de pervertir Sa Présence, à des fins intéressées, d'utiliser son Nom à des fins de pouvoir, ou de le proposer en marchandise aux appétits de consommation de tous les peuples.

Ce n'est pas la Présence dans le Temple qui manque, c'est la multitude des marchands qui l'encombrent et qui nous empêchent de le voir. On ne peut pas se priver de Dieu (*privatio Dei*), Il est toujours là ! En revanche, on peut « crucifier » Dieu et tout ce qui l'incarne (*crucifixio Dei*), c'est se priver de Sa Présence et en priver les autres. Jérusalem sera toujours en paix, malgré les apparences, malgré tout, pour ceux qui ne se complaisent pas dans la maladie, le mal et le malheur… « N'évite rien, traverse tout. » « Soyez passants », « soyez pascals ».

Mamilla

Luxe, calme et volupté, avenue Mamilla. Ceux qui fréquentent les magasins et les restaurants de cette avenue sont fiers d'être israéliens et ils m'expliquent pourquoi : ne sont-ils pas en train de transformer « en plus belle ville du monde » ce qui était, il y a quelques années, « un amas de

constructions précaires, des taudis arabes ».

Ai-je bien entendu ? Les bâtiments qu'ils restaurent ne semblent pas pourtant manquer de style. Je demande s'ils savent qu'à quelques kilomètres de là, dans la proche banlieue de Jérusalem, à Bethléem très exactement, sœur Corinne fait les poubelles, non pour y trouver la nourriture qui lui manque mais pour y ramasser des nouveau-nés encore vivants…

Non, ils ne le savent pas. Ce qu'ils savent, c'est que « ce n'est pas dans les poubelles de Mamilla qu'on trouverait "des choses" pareilles ; nous ne sommes pas, nous, des sauvages, on n'abandonne pas ainsi nos enfants… De toute façon, on ne sait pas ce qui se passe de l'autre côté du mur, à un quart d'heure de notre belle avenue, on ne veut pas savoir, ou plutôt nous savons que ce sont des terroristes, ils récoltent ce qu'ils ont semé…

« Nous, on a bien le droit de rire et de danser maintenant, nous aussi, il n'y a pas si longtemps, "personne ne savait" ce qui se passait derrière les murs, dans les camps d'extermination, à un quart d'heure de ces jolis petits villages laborieux et cossus – on pouvait, avec la meilleure conscience du monde, fêter l'anniversaire de ses grands-parents ou du petit dernier… Vous êtes mal placés pour nous faire la morale… Vous prendrez bien encore un verre… C'est ainsi : chacun son tour… »

Oui, c'est ainsi que le monde tourne, tourne sur lui-même et n'avance pas… Est-ce cela « l'Éternel retour » célébré par Nietzsche, l'*Amor Fati* d'un monde qui ne change pas ?

La faim et la soif de justice sont des appétits de pauvres. Les nantis se nourrissent d'ordre et de sécurité – cet homme brave et sincère, un peu gras, dans la nuit douce et chaude de Mamilla me le rappelle.

Maqdisi

Le géographe arabe Maqdisi est un amoureux, enthousiaste et lucide. Il évoque avec style la Jérusalem du Xe siècle au « goût de paradis » pour la clémence de son climat, l'élégance de ses édifices, la beauté des fruits de sa terre, de sa vocation spirituelle, et au « goût de poison » à cause de ceux qui la salissent, y sèment l'injustice, la concupiscence et l'ignorance. « Une cuve d'or remplie de scorpions », écrit-il en citant la Torah. Du Xe au XXIe siècle – cela a-t-il beaucoup changé ?

« Jérusalem ignore le grand froid et il n'y fait pas chaud ; rarement la neige y tombe. Le cadi Abu Qasim, fils du cadi des deux enceintes sacrées (al-Haramayn = La Mecque et Médine), m'interrogea sur la qualité de son air ; je lui répondis : "Il est tempéré, ni chaud, ni très froid. – C'est l'attribut du paradis", dit-il.

« Ses raisins sont exceptionnels et ses prunes n'en ont pas de semblables…

« Et pour la beauté, il n'y a pas plus élégant que ses édifices, aucune ville n'est plus propre, aucune mosquée plus réjouissante. Et pour l'abondance de ses biens, Dieu y a réuni les fruits des vallées, des monts et des plaines, que de choses inconciliables tels que cédrats, amandes, dattes, noix, figues, bananes. Pour l'excellence, elle est l'enceinte qui accueillera le Jugement, par elle commencera la Résurrection, vers elle convergeront les foules pour le Rassemblement. La Mecque et Médine acquirent leur excellence par la Ka'aba et le Prophète. Le jour du Jugement, elles y seront conduites, alors elle recèlera toute l'excellence. Et pour l'étendue, tous y seront rassemblés : où trouver plus vaste territoire ? » Alors ils apprécièrent mes propos et en convinrent.

« Cependant, elle a des défauts. Il est écrit, dit-on, dans la Torah : "Jérusalem est une cuve d'or remplie de scorpions." Ensuite, tu ne rencontres pas plus sales que ses bains, ni plus coûteux que ses vivres. Elle manque de savants et abonde en chrétiens dont le sens de l'accueil est aussi évanescent que l'écume. Les hostelleries et places de négoce sont soumises à de lourdes taxes. Pour ce qui s'y vend, des gardiens sont postés à ses portes, aussi personne ne peut vendre de ce qui est utile aux gens sinon intra-muros, avec peu de profit. Point de défenseur pour la victime. Le vertueux est accablé de souci, le riche envié, le savant délaissé, l'homme de lettres non reconnu. »

Marchandage

Et si le marchandage était une quête d'amitié ? Ce matin encore, dans le souk, à la fin d'un dur et âpre marchandage, le commerçant me dit : « Je te le donne [à ce prix], parce que c'est toi… »

« Parce que c'est toi. » C'est la parole de Montaigne qui tente de justifier son amitié pour La Boétie. L'objet tout à coup semblait perdre sa valeur commerciale, il était le prétexte d'un échange de paroles entre humains, l'objet coûteux et dérisoire garda longtemps l'empreinte de cet échange. La taxe sur la valeur ajoutée s'appelle ici un sourire, un café, une hypocrisie peut-être, ou le miracle d'une vraie rencontre…

« Va au marché, vends ton habileté et achète l'émerveillement », disait Roumi.

Marcher

Comme toute architecture, ce n'est qu'en marchant que Jérusalem devient compréhensible, c'est par les pieds qu'on s'approche de ce qui en fait le sens, les pieds amoureux, qui prient quand ils dansent. Marcher dans les rues, les temples, les églises, les musées, sans trop s'arrêter, si ce n'est pour

reprendre son souffle ou contempler. Tout est à traverser, demeurer « passant » c'est la condition de l'homme qui veut rester libre à Jérusalem. Sinon il ne sera que l'habitant d'un quartier, le gardien d'un temple, le titulaire d'une religion, l'esclave de sa boutique ou de son commerce.

« Demeurer le moins possible assis : ne prêter foi à aucune pensée qui n'ait été composée au grand air, dans le libre mouvement du corps, à aucune idée où les muscles n'aient été aussi de la fête. Être "cul de plomb", je le répète, c'est le vrai péché contre l'esprit », disait Nietzsche. Une vision « non arrêtée » de Jérusalem suppose l'exercice de la marche, de ses étonnements, de ses surprises… « Pour faire l'estimation d'un livre, d'un homme, ou d'une musique, notre premier réflexe est de nous demander : sait-il marcher ? » Ces propos du *Gai Savoir* s'appliquent particulièrement aux livres écrits sur Jérusalem, ont-ils été « marchés », avant d'être pensés puis écrits ? Un livre qui prétendrait « expliquer » Jérusalem n'est certainement pas un livre de bon marcheur, il risque de manquer d'air, il sent l'odeur des bibliothèques ; elles ne manquent pas à Jérusalem et elles y sont particulièrement vivantes. Mais une ville, c'est aussi l'odeur des boucheries, du café, des égouts… de certains moines, moniales ou juifs observants qui se lavent peu…

Pour découvrir Jérusalem, il faut marcher, en voir de toutes les couleurs, en respirer toutes les odeurs. L'arc-en-ciel de la nouvelle alliance n'est pas seulement à visualiser, il est à renifler. La ville ne sent pas que le nard et la myrrhe, mais qu'est-ce que « l'odeur de sainteté », si ce n'est celle du vent qui court et qui marche, au milieu de tout ce qui, suave ou sale, sent le renfermé.

Marie

Nombreux sont les lieux à Jérusalem où il est fait mémoire de « Marie » ; celle qu'on appellera la « Vierge Marie », la *Theotokos* ou encore la « Fille de Sion ».

L'*Haghia Sion*, « la sainte Sion ». La première basilique de ce nom, construite en 390 apr. J.-C., apparaît sur la carte de Madaba : elle est à l'intérieur des murailles de Jérusalem. C'était une des plus grandes églises de Jérusalem. Elle s'étendait sur tout le quartier où se trouvent l'église moderne de la Dormition, le Cénacle et le tombeau de David. Le sanctuaire, qui appartient aujourd'hui à la tradition juive, se trouve sur le lieu où fut bâtie la première de toutes les églises construites dans le monde par la suite.

Incendiée par les Perses en 614, elle fut restaurée par Modeste, patriarche de Jérusalem, et préservée pendant trois siècles. Sur les ruines de ce sanctuaire détruit au X^e^ siècle par le calife fatimide Al-Hakim, les croisés érigèrent une nouvelle église, Sainte-Marie-au-Mont-Sion, ainsi qu'un monastère. Les fouilles ont mis au jour d'épaisses murailles et une grande

citerne. En 1219, l'ensemble fut de nouveau détruit par le sultan de Damas et le site abandonné. À la fin du XIXe siècle fut construite l'église de la Dormition consacrée en 1910 à l'occasion de la venue de l'empereur Guillaume II. L'architecture de l'église s'inspire de la chapelle palatine de Charlemagne à Aix-la-Chapelle.

Le souvenir de Marie à Jérusalem semble particulièrement rattaché aux événements évangéliques du mont Sion, vécus par la première « communauté » de disciples qui s'y était rassemblée après l'Ascension. Une tradition rapporte que Marie, après la mort et la Résurrection de Jésus, s'était retirée sur le mont Sion et c'est là qu'elle se serait « endormie du sommeil de la mort » avant d'être mise au tombeau dans la vallée du Cédron (Kidron). C'est là en effet que se trouve ce qu'on appelle aujourd'hui « le tombeau de la Vierge ».

Le sanctuaire date de l'époque byzantine, il fut érigé au Ve siècle par Juvénal, évêque de Jérusalem. Après plusieurs destructions et reconstructions, à l'époque du royaume franc de Jérusalem, la crypte servit de nécropole à des membres des familles royales : Marie, femme de Baudouin II, deuxième roi de Jérusalem, et leur fille Mélisande, épouse de Foulques d'Anjou, y furent enterrées.

Concernant le tombeau de Marie, la mère de Jésus, proprement dit, il se trouverait « au fond » de cette église qui paraît déjà s'enfoncer dans les profondeurs de la terre. Une inondation due à des pluies torrentielles en février 1972 entraîna la restauration du sanctuaire. On dut démonter l'autel byzantin et mettre à nu la banquette funéraire. C'est alors qu'on découvrit que celle-ci, avant d'être prise dans la construction de l'autel, avait été creusée de nombreuses cavités par la dévotion des fidèles qui en emportaient des fragments à titre de reliques, authentifiant par là le tombeau vénéré où, selon

la tradition de Jérusalem, le corps de Marie avait été déposé.

Inutile de préciser que le « tombeau de Marie », comme celui de son fils, au cœur de Jérusalem, demeure dans l'Ouvert, il est vide. Nombreux néanmoins les auteurs qui témoignent de la sépulture de Marie dans la vallée du Cédron et cela avant le concile de Chalcédoine (451) où Juvénal, alors évêque de Jérusalem, atteste le fait devant l'empereur Marcien et l'impératrice Pulchérie.

Il est à noter que ce sanctuaire, tenu par les chrétiens orthodoxes, grecs, arméniens, coptes et syriens, est aussi fréquenté par les musulmans qui ont une grande dévotion à l'égard de Marie.

Marie, *Maryam* en arabe, la mère de Jésus, est la seule femme dont le Coran mentionne le nom. Toutes les autres sont évoquées de façon anonyme. Le Livre se montre particulièrement prolixe quant à la figure et aux qualités de Marie : son élection par Dieu, sa naissance et sa consécration à Dieu, sa fécondation par le Saint-Esprit et la naissance miraculeuse de Jésus, sa sainteté et, en particulier, sa pudeur. La dix-neuvième sourate du Coran, dans laquelle sont rapportés beaucoup de ces éléments, porte son nom (*sûrat Maryam*), mais les événements de sa vie, et ses hauts faits sont également racontés en détail dans la sourate 3 (*al murân*).

Les renseignements sur Marie issus du texte coranique correspondent pour une part aux récits des Évangiles canoniques (Luc particulièrement), mais de nombreux éléments sont empruntés aux Évangiles dits « apocryphes ». Par exemple, la naissance de Jésus au pied d'un palmier dont parle le Coran (19, 23-26) renvoie à l'évangile du pseudo-Matthieu, ainsi qu'à d'autres évangiles de l'enfance.

Le Coran considère Marie comme une prophétesse qui bénéficia d'une grâce surnaturelle. En même temps, il insiste sur sa nature humaine. Sous la forme d'un dialogue entre Dieu et Jésus, le Coran précise bien que Marie ne peut faire partie de la divinité : *« Allah dit : "Ô Jésus fils de Marie ! Est-ce toi qui as dit aux hommes : nous prenez-vous, moi et ma mère, pour deux divinités, en dessous d'Allah ?" Jésus dit : "Gloire à toi ! Il ne m'appartient pas de déclarer ce que je n'ai pas le droit de dire. Tu l'aurais su si je l'avais dit. Tu sais ce qui est en moi, et je ne sais ce qui est en toi. Toi en vérité tu connais parfaitement les mystères incommunicables. Je ne leur ai dit que ce tu m'as ordonné de dire : adorez Allah, mon Seigneur et votre Seigneur" »* (5, 116-117).

On retrouve là un écho des querelles que Mahomet aurait pu avoir avec les collyridiens plus connus sous le nom de Marianistes qui adoraient Marie comme une incarnation divine (voir à ce propos les témoignages d'Origène [IIIe siècle] ou d'Épiphane [IVe siècle]).

Une comparaison très présente dans la littérature exégétique musulmane (surtout dans le chiisme) est celle qui est établie entre Marie et Fatima, la femme d'Ali, considérée comme la mère de tous les imams à venir. Les deux

femmes sont présentées comme deux figures exemplaires, dotées de qualités merveilleuses : aucune des deux, par exemple, ne fut jamais soumise à « l'impureté des menstrues » et lorsqu'elles enfantèrent, elles ne perdirent pas une seule goutte de sang. Les commentateurs relèvent également la ressemblance de leur vie et de leurs destins respectifs : toutes deux donnèrent naissance à des hommes saints qui connurent une fin tragique. Jésus et Hussein (le fils de Fatima) furent tués par des religieux jaloux dans leur propre communauté.

Marie est ainsi considérée comme une sorte de « prototype » de celle qu'on appelle parfois « la plus grande Marie » (*Maryam al-Kubra*) : Fatima.

Al-Azraqî (524 de l'hégire / 1130 apr. J.-C.), le grand historien de La Mecque, raconte que lorsque Mahomet donna l'ordre de « purifier » la Ka'aba des idoles qui s'y trouvaient ainsi que des images accrochées à ses murs, il protégea de sa main un portrait de Marie et de Jésus qui en faisait partie et déclara à ses disciples : « Effacez toutes les peintures sauf celle-ci. »

Le rappel de la dévotion des premiers musulmans pour Marie et son fils pourrait-il inspirer les musulmans d'aujourd'hui à ne pas « effacer » trop vite les quelques chrétiens qui restent encore en Terre sainte ?

Est-ce un hasard si Marie choisit Fatima (au Portugal) pour révéler les secrets des « derniers temps » ? La prochaine guerre mondiale annoncée, la plus sanglante de toutes étant sans doute une guerre des religions ou se servant des religions comme prétexte ?

Marie, dans la tradition chrétienne, est d'abord considérée comme une pieuse femme juive, fidèlement soumise à la Torah (Lc 2, 22-27, 39), exprimant avec les mots mêmes du Premier Testament les réponses qu'elle donne au message de l'ange Gabriel (c'est également Gabriel qui annonce à Mahomet, le « vierge d'esprit », le Coran. On parlera d'une « immaculée conception » du Coran – le Verbe se fait Livre dans l'esprit vierge de Mahomet).

Le Magnificat qui répond à l'annonce de Celui qu'elle va mettre au monde est un condensé de psaumes et du cantique d'Anne (Luc 1, 46-55, et 1 S 2, 1-10), mais pour l'évangéliste Luc, Marie n'est pas une simple femme juive. Dans les mises en scène de l'Annonciation et de la Visitation (Lc I, 26-56), il présente Marie comme la « fille de Sion » au sens qu'avait cette expression à Jérusalem et dans le Premier Testament : la personnification du « peuple du Dieu ».

Le « réjouis-toi » de l'ange (I, 28) n'est pas une salutation usuelle. Il évoque les promesses de la venue de YHWH à Jérusalem (So 3, 14-17 ; Za 9, 9). Le titre « comblée de grâces » évoque l'épouse du Cantique des cantiques, autre figure du « peuple élu ». Dans son Magnificat, elle dépasse sa gratitude personnelle (I, 46-49) pour prêter sa voix à la race d'Abraham, dans la reconnaissance et la joie (I, 50-55). C'est dire la place que pourrait avoir Marie et, à travers elle, la femme dans les rencontres difficiles entre juifs, chrétiens et musulmans…

À côté du « tombeau de la Vierge », des églises anciennes disparues et de l'église moderne du mont Sion, il existe encore d'autres lieux ou d'autres traces de dévotion à Marie à Jérusalem (en sachant que sa présence est signifiée par de nombreuses icônes dans la majorité des églises).

L'église Saint-Marc se trouve à la limite du quartier arménien, au nord-est de celui-ci, une petite église prétend conserver l'emplacement de la maison de Marie à Jérusalem et le lieu où Pierre avait rejoint la première communauté après sa délivrance miraculeuse.

Le texte des Actes des Apôtres (Ac 12, 1-17) faisant référence à cet événement est écrit en syriaque sur le côté de l'église ; on conserve ici une peinture sur cuir : la tradition de la communauté syrienne jacobite, dont cette église Saint-Marc est le centre spirituel, voit dans ce tableau le portrait de la Vierge Marie peint par saint Luc lui-même.

Mille et une autres légendes ou révélations abondent à propos de Marie, certains diront que sa maison était à Éphèse, que c'est là qu'elle mourut, entourée de Jean et de Marie Madeleine (dont les tombeaux seraient également à Éphèse).

Marie est certainement l'archétype le plus fécond du Nouveau Testament (et par la suite du Coran), à la source d'une multitude d'histoires, d'images et de monuments. L'église de la Néa à Jérusalem, « la nouvelle église » de la Vierge Marie construite par Justinien en 543, en est un bel exemple, il s'agit d'y vénérer, non plus la « fille de Sion », mais la *Théotokos*, la Mère de Dieu (cf. la proclamation du concile d'Éphèse en 431).

Connue par un texte du VI^e^ siècle, cette grande église fut repérée grâce à une inscription en grec retrouvée au cours des fouilles menées au sud du quartier juif. Cette église détruite par un tremblement de terre au VII^e^ siècle était construite sur le plan basilical classique des églises byzantines. Si on en juge d'après les plus récentes découvertes archéologiques, ses dimensions étaient impressionnantes, à la mesure sans doute de la dévotion accordée à Marie dans le christianisme d'hier et d'aujourd'hui.

Réjouis-toi, oraison de la secrète foi
Réjouis-toi, portique des miracles du Christ
Réjouis-toi, assise de son enseignement
Réjouis-toi, échelle élue par Dieu pour Sa descente
Réjouis-toi, pont qui relie la terre au ciel
(hymne acathiste, première strophe,
traduit par J. Lacarrière).

Maritain, Jacques (1882-1973)

C'est un grand privilège pour moi que d'avoir rencontré Jacques Maritain à Toulouse lors des dernières années de sa vie ; il se présentait alors comme le « paysan de la Garonne ». Nous partagions souvent des temps d'oraison dans la chapelle des petits frères de Foucauld qui se trouvait dans le

parc du couvent des dominicains. On a souvent évoqué à son propos le diamant, avec sa clarté un peu froide, sa rigueur imputrescible, sa pureté et sa dureté dogmatique ; c'était bien mal le connaître. À la fin de sa vie il ne desavouait pas ses écrits de jeunesse : *« Ce qui fait le fond, ce qui a été au fond du christianisme, ce n'est pas telle ou telle formule doctrinale, tel ou tel idéal abstrait. C'est un certain commandement d'action ; la mise en demeure de faire un certain choix… Il faut choisir entre le royaume de Dieu et les soins des hommes attachés au monde ; entre le salut éternel et la vanité pernicieuse de la terre… Ce qu'il faut choisir, ce n'est pas un idéal à penser, c'est une vie à pratiquer… »* (Maritain, *La Tribune russe*, 20 mars 1905).

C'est à propos de « cette vie à pratiquer » qu'il me disait que les chrétiens, dans leur comportement à l'égard des juifs, semblaient avoir oublié l'Évangile, « le but final des chrétiens et des juifs [il faudrait ajouter des musulmans] est le même – la réalisation de la loi divine dans l'univers de l'homme, et l'incarnation du céleste dans le terrestre ».

Par-delà toutes les explications psychologiques, sociologiques ou historiques que l'on pouvait avancer, la racine de haine de l'antisémitisme avait pour lui un sens spirituel : *« Le refus des hommes de leur vocation, de leur ouverture possible à la transcendance, si le monde hait les juifs, c'est qu'il sent bien qu'ils lui seront toujours surnaturellement étrangers ; c'est qu'il déteste leur passion de l'absolu et l'insupportable stimulation qu'elle lui inflige. C'est la vocation d'Israël que le monde exècre. La haine des juifs et la haine des chrétiens viennent d'un même fond, d'un même refus du monde qui ne veut pas être blessé, ni des blessures d'Adam, ni des blessures du Messie, ni par l'aiguillon d'Israël pour son mouvement dans le temps, ni par la croix de Jésus pour la vie éternelle. On est bien comme on est, on n'a pas besoin de grâce ni de transfiguration, on se béatifiera dans sa nature. Ce n'est pas l'espérance chrétienne en Dieu auxiliateur, ni l'espérance juive de Dieu sur terre, mais c'est l'espérance de la vie animale et sa force profonde et en*

quelque sorte sacrée, démoniaque, quand elle s'empare de l'être humain qui se croit trompé par les messagers de l'Absolu. »

Il rêvait d'aller à Jérusalem, non pour y fonder une école mais pour y ouvrir un bistrot où on partagerait les Écritures mais aussi les loukoums, le thé et le café à la cardamome – on n'y exercerait la pensée non pour « avoir raison », mais pour célébrer la vérité de l'Être qu'on ne peut connaître qu'en communiant les uns avec les autres. Le plus grand métaphysicien de notre temps me faisait comprendre que si on ne trouvait l'Absolu que dans le Silence, il avait aussi le goût du vin chaud…

Vieil homme et jeune homme, nous étions heureux, à la chapelle comme au bistrot.

Mar Saba

C'est au patriarcat grec orthodoxe de Jérusalem que je découvris les collections médiévales de la bibliothèque de Mar Saba – le monastère du désert de Judée, non loin de la ville. C'est à Mar Saba que Cyrille de Scythopolis écrivit son *Histoire des moines de Palestine*, où il fait preuve d'une intelligence et d'un sens critique rares. Quant à l'hymnographie de Mar Saba, œuvre – entre autres – de Romanos le Mélode, à en croire Bréhier, grand spécialiste de Byzance, il n'y a pas de manifestation plus originale du génie poétique chez les Grecs médiévaux. Pour couronner le tout, c'est dans une cellule de Mar Saba que saint Jean Damascène écrivit *La Source de la connaissance* qui, par son raffinement et sa portée encyclopédique, reste sans doute la plus grande somme théologique jusqu'à Thomas d'Aquin. D'ailleurs, ce dernier s'en est beaucoup inspiré et a même dit que, dès l'âge adulte, il en lisait chaque jour quelques pages. Mais c'est une des œuvres les plus surprenantes du Damascène qui illustre le mieux l'envergure de cette collection (et l'érudition de Jean) : l'*Histoire de Barlaam et Josaphat*, conte indien mettant en scène un Bouddha « christianisé » qui sera traduit du grec en latin et connaîtra une large diffusion en Occident.

Le Damascène est sans doute l'hôte le plus éminent à avoir jamais résidé à Mar Saba. Il était le petit-fils du dernier gouverneur byzantin à Damas, un Arabe chrétien de Syrie, appelé Mansour ibn Sargoun, qui remit la ville aux mains du général musulman Khalid ibn Walid en 635, trois ans à peine après la mort de Mahomet.

Jean Damascène est un des premiers Arabes chrétiens capables de jeter un pont entre monde chrétien et monde musulman, même si – et ce fut souvent le cas de ceux qui tentèrent de concilier ces civilisations divergentes – il finit par s'attirer la méfiance des deux camps : démis de ses fonctions à la mort de Yazid et injustement accusé de collusion avec l'empereur byzantin, il n'en fut pas moins traité avec la plus grande méfiance dans la capitale

byzantine, où on le qualifiait de *Sarakenophron* – « celui qui pense [en Sarrasin][6] ».

Jean Damascène est le premier théologien chrétien à rédiger un traité sur l'Islam et c'est à Mar Saba qu'il le rédigea. *La Source de la Connaissance* parle de l'islam comme d'une hérésie chrétienne liée à l'arianisme (comme la religion musulmane, cette doctrine nie la nature divine du Christ). Il semble qu'il ne lui soit jamais venu à l'esprit de considérer l'islam comme une religion à part entière, et s'il s'en méfiait beaucoup, il lui reconnaissait tout de même le mérite d'avoir converti les Arabes en les détournant de l'idolâtrie ; de plus, il admirait ouvertement l'insistance opiniâtre avec laquelle l'islam affirmait le caractère unique de Dieu.

William Dalrymple, dans son passionnant récit de voyage, *Sur les traces des chrétiens d'Orient*, précise : *« Le fait qu'un théologien de sa stature ait pu tenir l'islam pour un avatar hérétique du christianisme aide à comprendre comment la religion musulmane a pu conquérir une si grande partie de la population du Proche-Orient en si peu de temps, même si le christianisme devait y rester majoritaire jusqu'aux croisades. L'islam fut le produit du bouillonnement intellectuel de la basse Antiquité autant que le gnosticisme, l'arianisme et le monophysisme, et comme ces hérésies, il remporta un vif succès dans les contrées mécontentes de la férule byzantine. Maints Syriens, par exemple, affichaient leur désaccord avec Byzance ; ils accueilleront à bras ouverts les armées du conquérant arabe, dans lequel ils voient un libérateur, et nombreux sont ceux qui se reconvertiront, cette fois-ci à l'islam. C'est donc que, pour eux, la croyance nouvelle n'était pas très éloignée du monophysisme ; d'ailleurs, les deux dogmes partaient d'un même principe : Dieu ne pouvait devenir pleinement humain sans compromettre sa nature divine*[7]*. »*

William Dalrymple va jusqu'à se demander à propos de Jean Damascène, mais aussi de Jean Moschos et de tous ces grands érudits et ascètes qui vécurent au monastère de Saint-Saba dans la proximité de Jérusalem, « où ceux-ci trouveraient-ils aujourd'hui le plus d'éléments familiers à leur pratique ancestrale ? Dans les pratiques de l'islam (le jeûne, les prosternations, les oratoires, les salles de prière indépendantes, l'importance des religieux errants), ou dans les rites observés par la chrétienté occidentale ?

« En ces temps où islam et christianisme sont de nouveau opposés par un "conflit de civilisations" et considérés comme prétendument "irréconciliables et forcément antagonistes", il serait bon de se remémorer la dette considérable de l'islam envers le monde chrétien et la fidélité avec laquelle il a préservé certains éléments d'un patrimoine chrétien que nous-mêmes avons laissé sombrer dans l'oubli[8] ».

Massignon, Louis (1883-1962)

Avant d'être professeur au Collège de France, célèbre spécialiste d'Hallaj et de la mystique musulmane, Massignon fut, en 1917, officier adjoint au Haut Commissariat de France pour la Syrie et la Palestine – il se lie d'amitié avec l'émir Fayçal et T. E. Lawrence ; c'est avec ce dernier qu'il entre à Jérusalem.

À peine sorti « de cette olivaie parsemé de violettes » (le mont des Oliviers) il tombe « en pleine fusillade judéo-arabe, menée avec une grande haine réciproque ». Il confie alors à son ami *« que cette terre sainte ne devrait pas être objet de partage entre privilégiés, mais la tunique sans couture de la réconciliation mondiale, un lieu d'intime mélange entre tous, et, pour commencer, entre ceux qui ont tout de même plus de raison de s'unir que de se haïr : Sémites, Juifs et Arabes, fils d'Abraham, et chrétiens spirituellement sémites, qui devraient avoir tous renié le culte des idoles car ces idoles sont celles de crimes parfaitement vains : que rapporte, en effet, un assassinat, comme le disait Gandhi, puisque l'âme est immortelle ?*

« Il convient… de montrer comment, sous les apparentes oscillations de l'histoire, les Juifs ont gardé le désir spirituel de la Terre sainte, considérée comme le gage matériel d'une promesse dépassant la matière… Les Arabes, eux aussi, ont eu, dès l'origine, le désir de cette terre, d'où le nomade est exilé ; et chaque été, les Bédouins y viennent pour faire paître leurs troupeaux. L'Islam a connu ce désir sous la forme d'un rêve du Prophète, un an avant l'hégire, quand il se crut transporté de nuit à Jérusalem, et de là, au ciel… La réconciliation aurait dû venir d'un troisième élément, l'élément chrétien… Sous la domination islamique, la minorité chrétienne, reconnue, mais souvent humiliée, ne pouvait que se recueillir, moines, pèlerins cherchant en Terre sainte les traces du Maître de la Vie parfaite. Quant aux chrétiens étrangers, les croisades les mobilisèrent, pour "chasser les fils d'Agar", et recommencer, après la Pentecôte, une conquête à la Josué…

« … Pour les chrétiens, la Terre sainte n'est pas une villégiature archéologique, c'est la patrie des âmes, même avant la mort ; et il faudra bien, un jour, que les évêques, l'Évêque même des évêques, reviennent à Jérusalem[9]*. »*

Mecque (La) – Jérusalem

Si La Mecque est la ville sainte du pèlerinage musulman, vers laquelle le croyant se tourne déjà lors de chacune de ses prières, Jérusalem est pour lui la ville des origines comme celle de la fin des temps. C'est à Jérusalem qu'aura lieu le jugement dernier et que l'histoire, alors, s'arrêtera. C'est pourquoi Jérusalem est une ville sainte pour l'Islam. Elle est ville sainte métaphysique et mythique, mais elle appartient en même temps à l'histoire.

« Tu n'es pas un désert de pierres liées de chaux, de sable et d'eau, comme les villes des hommes, mais au sein du Réel, dans le silence de la tête le placement muet de l'or intérieur. » Ainsi parle Milosz. Philon d'Alexandrie disait déjà que la ville bâtie de Jérusalem est comme une cire dont le prototype est au ciel. Dieu pose son anneau comme un sceau sur la cire – la bague porte l'image de la Jérusalem céleste, la cire reçoit l'empreinte et la ville idéale ne fait qu'un avec la ville de pierres. Le concept et la réalité matérielle correspondent ainsi avec exactitude. (Nadjan oud-Dine Bammate.)

Méditation

Qu'est-ce que la méditation ?

Seuls ceux qui méditent savent ce qu'est la méditation. Ils savent qu'ils ne peuvent pas en parler ou simplement en parler pour inviter à en faire l'expérience.

Il faut avoir bu de l'eau fraîche au moment de sa plus haute soif pour savoir ce qu'est l'eau fraîche. Il faut avoir fait l'expérience de la méditation à un moment où on en ressentait le besoin ou le désir pour savoir ce qu'est la méditation…

On reconnaît un arbre à ses fruits : la méditation, c'est ce qui nous rend « calmes, clairs et bons ». Si la méditation ne nous rend pas plus calmes dans notre corps et dans notre souffle, plus clairs dans nos pensées et nos jugements, meilleurs avec nous-mêmes et avec les autres, c'est-à-dire, davantage patients, respectueux et aimants, ce n'est pas la méditation.

Si la méditation enfin ne nous rend pas plus légers, plus libres, quelles que soient les épreuves que nous avons à rencontrer, ce n'est pas la méditation.

Ce n'est qu'une contrainte ou une habitude, un exercice vain, une

posture seulement « extérieure », c'est-à-dire une imposture. Il n'y a qu'une posture, celle où on s'abandonne à la présence de l'Être qui est Vie – Conscience – Liberté – Amour…

Allongé, assis, debout, à genoux, en marche… Il n'y a qu'une posture, celle où on se pose, se dépose dans le mouvement même de la Vie qui se donne, dans le silence clair et généreux d'une bonté qui rayonne.

Le but ou la fonction de la méditation comme de toute religion, c'est de faire de nous des êtres bons, simples et heureux. La lucidité et la bonté sont des religions universelles. Méditer, c'est demeurer dans une attitude, détendue et ouverte, à tout ce qui est, une écoute, un regard bienveillant. Allongé, assis, debout, à genoux, en marche…

Pour ceux qui en ont le temps, l'assise est le privilège et la grâce même, celle d'être et de demeurer avec l'Ami, le Bien-Aimé, la Source de tout ce qui vit et respire : boire à la Source et indiquer à ceux qui nous le demandent le chemin ou la patience vers le lieu intime et ultime qui délivre de toute soif.

À Jérusalem, chaque mosquée, chaque temple, chaque église est un puits. Pour ceux qui n'en restent pas à la margelle, ceux dont la soif les invite à plonger ou à puiser, chaque puits est une source d'eau vive. Méditer, c'est plonger et c'est puiser…

Melchisédech

Au hasard de mes vagabondages dans les rues de Jérusalem, je rencontrai un vieillard solitaire, le visage entre les coudes, assis sur une ruine ; il rêvait… Comme je n'arrivais pas à discerner dans son regard s'il s'agissait de nostalgie, d'espérance ou de prophétie, je m'approchai.

Les ruines étaient grandes, il y avait de la place pour deux et davantage. Après quelques mots de politesse, je lui demandai s'il voulait bien partager avec moi sa rêverie ou quelques-unes de ses pensées.

« Je m'appelle Melchisédech », me dit-il… Je frémis au nom du roi de Salem, premier habitant de ce qui allait devenir « Jérusalem », bien avant Abraham, David, Salomon et tous les autres rêveurs qui hantèrent les murs et les déserts de cette ville.

Melchisédech n'est plus un nom qui se porte beaucoup de nos jours ici à Jérusalem. Ce n'est pas un nom juif, ni chrétien, ni musulman, ni bouddhiste, ni indien… Je m'approchai un peu plus du vieil homme comme on s'approche d'une stèle engloutie, longtemps disparue et qui refait surface pour quelques raisons inconnues.

« Je pense à mes quatre fils, me dit-il. Je pense au cinquième aussi, à celui qui doit venir… »

Melchisédech avait en effet quatre fils.

D'abord « un fils rebelle » qui aimait les disputes ou qui aimait que ça

discute ; il n'était jamais content, rien ne semblait le satisfaire, mais parfois, après de longues palabres avec son père, il finissait par l'accepter et même lui obéir…

Le deuxième fils était davantage « un fils soumis ». Il ne discutait jamais la parole de son père, il ne se risquait à aucune interprétation personnelle, mais il avait tendance à imposer aux autres ce qu'il avait entendu et compris de ces paroles pour qu'eux aussi se soumettent sans discussion.

Le troisième fils avait l'air d'un « enfant responsable », qui se sentait assez libre pour discuter ou pour obéir selon ses humeurs. L'important pour lui, c'était d'être en bonne relation avec son père et de deviner ce qui pouvait lui faire plaisir…

Le quatrième fils était un « fils silencieux », plutôt distant et assez peu soucieux de ce que disait ou pensait son père. L'important pour lui était de ne pas souffrir et de ne pas faire souffrir et parfois même d'être heureux.

Melchisédech aimait ses quatre enfants ; ses quatre enfants l'aimaient, chacun à sa façon ; mais ses quatre enfants ne s'aimaient pas entre eux…

Le fils rebelle voulait toujours avoir raison sur les autres et les laissait rarement en repos, les harcelant sans cesse de remises en cause et de questions.

Le fils soumis et le fils rebelle avaient particulièrement du mal à s'entendre – même si l'un et l'autre faisaient sans cesse référence aux paroles de leur père et à quelques-uns de ses écrits. L'un disait que cette parole devait être interprétée, discutée sans fin, sinon elle peut nous empêcher de penser, elle peut détruire notre intelligence au lieu de la stimuler, disait-il.

L'autre lui répondait que ce n'était là que prétention et arrogance. L'intelligence de l'enfant, c'est de se soumettre d'abord à l'intelligence et à la parole de son père, sinon il ne fera qu'errer et entraîner les autres dans la compréhension délirante ou limitée de ce qui a été dit et écrit. Il ne faut pas interpréter la parole, il faut s'y soumettre – là est la Sagesse.

Melchisédech voyait bien que ses deux premiers enfants ne s'écoutaient pas, comment auraient-ils pu s'entendre ? Tous les deux se considéraient comme « le plus raisonnable », le plus fort, l'élu et le bien-aimé du père…

Melchisédech aimait l'un autant que l'autre, chacun pour ce qu'il était dans sa différence de caractère. Il n'avait pas de préférence, il aurait seulement préféré que ces deux-là ne se fassent pas la guerre.

Le troisième fils semblait plus conciliant, plus instable aussi dans sa position ; ses références, ce n'étaient pas seulement les paroles ou les écrits de son père, mais sa relation personnelle avec lui.

Par moments, son amour l'entraînait dans des dialogues et des interprétations sans fin, non seulement avec ce que son père disait, mais avec ce que « lui » en « ressentait ». À d'autres moments, son amour le conduisait à renoncer à toute intelligence et à toute volonté propre dans un mouvement d'abandon amoureux, il « épousait » alors, plus qu'il ne se soumettait, la parole de son père.

Ce troisième fils, qui ne voulait pas avoir raison mais seulement aimer son père, se montrait plutôt conciliant avec ses frères, il était tantôt en accord avec le premier, tantôt avec le deuxième. Ce qui lui valut d'être détesté par les deux. Ils lui reprochaient ses atermoiements, sa subjectivité, son incapacité à prendre parti…

Le quatrième fils, le silencieux, semblait indifférent. Il n'écoutait pas son père, il ne lisait pas ses écrits et n'avait aucune relation filiale ou même amicale avec lui, mais il prenait soin de la terre que son père lui avait confiée.

Chaque jour, il l'arrosait doucement et pendant que les trois premiers étaient occupés par leurs discussions, leurs études ou leurs dévotions, il préparait ses repas et buvait du vin.

Les trois premiers enfants avaient un peu de mépris pour ce quatrième qui ne discutait jamais avec eux et qui semblait indifférent à l'amour comme à la querelle, seulement soucieux de son petit bonheur et qui avait compris que pour être en paix avec ses frères il lui suffisait de cultiver le jardin, de faire la cuisine et de partager sa soupe, quand ils ne voulaient pas boire de son vin…

Melchisédech aimait ses quatre fils – il connaissait bien les qualités et les défauts de chacun :

L'intelligence du premier, sa quête infinie de vérité, mais aussi son insatisfaction perpétuelle, son impossibilité à être heureux, son manque de sécurité intérieure qui le conduisait à en vouloir toujours plus et à prendre aux autres parfois pour se rassurer lui-même.

Il savait bien pourtant qu'être rassuré, ce n'est pas être certain et que la sécurité ce n'est pas encore la paix du cœur.

Ce premier fils d'ailleurs semblait n'être à l'aise que dans les discussions et les conflits – il avait appris cela dès la chambre d'étude : c'est en s'opposant à l'opinion de l'autre qu'on grandit en intelligence et qu'on devient soi-même, disait-il ; mais cela l'entraînait aussi à se contredire lui-même, avec humour, sans doute…

La dérision et l'autodestruction faisaient partie de son caractère et si Melchisédech aimait l'humour de son premier enfant, il redoutait son goût pour la dérision et l'autodestruction.

Le deuxième fils n'appréciait pas du tout l'humour du premier ; on ne se moque pas de la parole de son père, on ne rit pas de ce qui est sacré, toutes ces joutes verbales étaient pour lui comme des agressions armées…

Melchisédech aimait le caractère entier de ce deuxième fils, cette façon inconditionnelle de se soumettre à la vérité et son incapacité à concevoir qu'il puisse exister une autre vérité que la sienne. Il ne peut y avoir qu'« une » vérité, une et non pas deux, s'il y avait deux vérités, l'une des deux serait obligatoirement fausse…

Melchisédech pressentait ce qu'il y avait de logique mais aussi d'intolérant dans une telle attitude. Il savait aussi à quel point cette logique et cette intolérance peuvent être contagieuses, source de jouissance sans doute quand on s'y soumet, mais dangereuse quand on y résiste… Le deuxième fils

essayait de convertir les trois autres en affirmant que c'était là la volonté de son père… mais les trois autres résistaient et il se sentait menacé par cette résistance comme les trois autres se sentaient menacés par son intolérance.

Le troisième fils disait souvent au deuxième : « Ton amour est grand, mais comment peux-tu vouloir l'imposer par la violence ? Ta violence détruit ton amour, comme l'orgueil du doute de notre premier frère détruit la vérité qui se donne à lui et qu'il refuse d'accueillir. »

Melchisédech aimait la compréhension et la patience de son troisième fils, il appréciait particulièrement les moments de communion tranquille qu'il partageait avec lui, mais il savait que cette « certitude du cœur » qu'il éprouvait irritait les autres et qu'au nom de l'amour son fils était capable de laisser passer bien des erreurs, des hérésies et des injustices et que cela aussi était le contraire de l'amour…

Un autre point faible de son troisième enfant était que celui-ci avait tendance non pas à donner des ordres comme le deuxième, ou à poser des questions comme le premier, mais à donner des conseils, à faire la morale à tous, à les culpabiliser, pour de bonnes raisons peut-être : « Parce qu'ils ne s'aiment pas bien, parce qu'ils ne s'écoutent pas, parce que, parce que, etc. »

Il était tout aussi implacable et insupportable avec lui-même, il se sentait davantage coupable que responsable de l'avenir de la terre et cette culpabilité, comme le doute du premier, comme la violence du second, inhibait et pervertissait son action…

Le quatrième fils ne semblait pas avoir tous ces problèmes ou plus exactement il ne voulait pas les avoir. La vérité, l'amour, la justice, « tous ces grands mots ne se mangent pas en salade », pensait-il… Dormir, boire, manger, ne pas se faire de souci semblaient être ses seuls soucis. Son père et les enfants de son père étaient pour lui des étrangers, des « autres », parfois des « hôtes » à sa table qu'il tenait toujours ouverte, non par générosité, mais parce que fermer une porte, élever un mur ou une frontière lui semblaient des efforts inutiles. Tout cela, tôt ou tard, retournerait à la poussière. Le désert aura le dernier mot, comme il avait eu le premier mot à Jérusalem…

Ce quatrième fils avait un sens aiguë de l'impermanence de toutes choses et particulièrement des relations entre les hommes, de leurs vérités évanescentes et de leurs amours changeantes.

Melchisédech admirait la lucidité de son enfant, il craignait aussi son indifférence ; il admirait son sens pratique, sa façon détachée de prendre soin de la terre, de l'eau et de chaque chose instant après instant. Il ne comprenait pas son insensibilité aux visages, le peu de cas qu'il faisait des personnes, de ses frères et sœurs qu'il voyait déjà prêts à disparaître avec le reste de l'univers dans un proche, imprévisible et inévitable trou noir…

Il n'y avait aucune faille, aucun sourire dans son silence, pas une larme dans ses yeux, splendide enfant, mais trop plein comme la pierre ou trop vide comme le tombeau.

Et Melchisédech rêvait d'un cinquième enfant, celui qui devrait venir,

pour tout réconcilier, la quintessence des quatre qui ne s'écoutent pas, qui se font la guerre. La quintessence : tout ce qu'ils ont de bon et de lumière en commun.

Un enfant plein d'humour et de questions, mais délivré du doute et sans arrogance.

Un enfant avide de certitude et de justice, mais sans mépris et sans violence.

Un enfant plein d'amour, mais sans culpabilité et sans faiblesse.

Un enfant enveloppé de silence, bien « accordé » à la terre et aux instants, mais sans dureté et sans indifférence.

Melchisédech rêvait…

Je m'approchai de lui et lui dis en riant : Le cinquième enfant, c'est toi, c'est l'éternel enfant que tu es, et tes quatre fils ne sont pas autres que toi-même…

Comment pourrait-il en être autrement ? Nous sommes dans le temps, chacun de tes fils est une façon partiale, partielle, irremplaçable, unique, d'être éternel.

Tous les quatre te ressemblent, ils sont tous des enfants de Jérusalem. Ton cinquième fils, Melchisédech, celui qui vient, c'est celui qui est caché à l'intérieur de chacun, celui qui n'est pas seulement juif, druze ou musulman, bouddhiste, athée ou chrétien… mais « Celui qui est ce qu'Il est » plus simplement ou plus profondément humain…

Melchisédech, doucement, tourna vers moi son visage :

« Oui, mon enfant, Dieu seul est humain… »

Messie

Un personnage invisible et essentiel hante les rues et le cœur de Jérusalem. Certains de ses habitants le cherchent, l'attendent, d'autres disent déjà le connaître et préparent son retour. Tous voient dans les troubles actuels, crises et secousses qui ébranlent le monde, les signes de sa venue prochaine. Beaucoup restent à Jérusalem, où ils veulent être enterrés, à cause de « Lui », afin que, vivants ou morts, leurs poussières soient effleurées par son haleine et resplendissent, ainsi qu'il est écrit, « comme des soleils »…

Qui est-il cet Inconnu que tant de fois et d'imaginaires prétendent connaître ?

« Le Messie… »

Le terme « Messie » est, à travers le gréco-latin *Messias*, la transcription de l'hébreu *Mashiah* – « oint » – dont la traduction grecque, couramment employée dans la Septante, est *Christos*, « Christ ». En arabe, *Al-Masih*, traduit l'araméen *Meshikhâ* ou l'hébreu *Mashiah*. On parlera aussi du *Mahdi*, celui qui vient au dernier jour accomplir les Écritures, et juger les vivants et

les morts.

Le mot « Messie » signifie littéralement « celui qui a reçu l'onction ». C'est cette onction qui en fait un élu et un envoyé de Dieu (l'Être qui est ce qu'il est : YHWH selon Moïse ; Abba selon Jésus ; Allah selon Mahomet). Cette onction est faite avec de l'huile d'olive selon une coutume assez répandue au Proche-Orient : elle est utilisée lors de l'intronisation des prêtres. « Tu prendras l'huile d'onction, tu en répandras sur sa tête et tu l'oindras » (Ex 29).

L'huile assouplit les corps – le Messie sera « souple » et docile à l'inspiration de l'Esprit. L'huile fait briller le visage et le corps de celui qui en est oint – le Messie rayonnera de la Présence de l'Esprit qui habite en lui. L'huile « flotte » au-dessus de l'eau – le Messie surmontera ses passions et ses mémoires, il sera « au-dessus » de son inconscient personnel ou collectif.

L'huile rend transparent le parchemin sur lequel elle s'étend – le Messie rendra les écritures « transparentes » et les antiques parchemins « compréhensibles ». Autant de qualités qui, à travers les métaphores liées à l'huile, sont censées enrichir l'individu ou le peuple qui a ainsi reçu « l'onction ».

Dans la Bible, c'est le prophète Nathan qui fait de David « l'oint de YHWH » et qui promet la permanence à sa lignée (25 S 7), mais les échecs et la conduite répréhensible de la plupart des successeurs de David vont apporter un démenti à ce messianisme « dynastique » et l'espoir se concentrera sur un roi particulier dont on attendait la venue dans un avenir proche ou lointain. Il ne suffit plus désormais de recevoir l'onction royale ou sacerdotale pour être considéré comme un Messie, c'est-à-dire comme celui qui, habité par son Esprit, transmet les désirs et la Volonté de YHWH. Les prophètes imaginent « Celui qui vient » comme venant d'en haut, pour sauver son peuple et annoncer la liberté à toutes les nations.

Le Messie sera néanmoins de la lignée davidique, « fils de David » (Is 11, 1 ; Jr 23, 5). Comme lui, il naîtra à Bethléem-Ephrata (Mi 5, 1). Il recevra les titres les plus magnifiques : « Merveilleux conseiller ; Dieu fort ; Père à jamais ; Présence de la Paix » (Is 9, 5) et l'Esprit de « Celui qui est l'Être qu'il est » reposera en lui avec tous ses dons, « esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de crainte de Dieu » (Is 11, 2). Il sera un messager de Paix (Is 52, 7), « les armes de guerre seront détruites » (Éz 39, 9).

Pour Isaïe, Il est « l'Emmanuel – Dieu avec nous » (Is 7, 14). Pour Jérémie, YHWH *çidgenu* : « YHWH est notre Justice. »

Zacharie (9, 9-10) annoncera la venue d'un roi, mais sans les manifestations de la puissance, il sera humble et pacifique « monté sur un ânon » (Za 9, 7).

Pour le second Isaïe, le Messie ne se comportera pas en Maître, mais en « Serviteur », il sera sans belles apparences, rejeté par les siens, mais il les sauvera par le don de sa propre vie (Is 52, 13 à 53, 12).

Daniel (chap. 7) voit venir le Messie sur les nuées du ciel comme un « fils d'homme » qui reçoit de Dieu un royaume qui ne passera pas…

Certains diront que c'est à partir de toutes ces données que les chrétiens ont « construit » leur image de Jésus comme « Christ », c'est-à-dire comme Messie : Jésus, Messie, Yesou Christo, est une construction littéraire et non une réalité historique.

Les chrétiens pensent au contraire que c'est en contemplant la réalité historique de Jésus que la première communauté chrétienne a reconnu en Lui non seulement un prophète, mais « Celui qu'annonçaient les prophètes ». Il est le descendant de David, né à Bethléem, il est le Roi pacifique de Zacharie, le Serviteur souffrant du second Isaïe, « l'Emmanuel d'Isaïe », le « fils de l'homme » de Daniel.

Les Évangiles pourtant ne tiennent pas à enfermer « l'enseigneur » Yeshoua dans ce seul titre de « Messie », surtout dans ses connotations sacerdotales, royales ou politiques. Mais, frappés par sa sainteté, son autorité et sa puissance, ses auditeurs s'interrogent : « N'est-ce pas le Messie ? » (Jn 4, 29) ou « n'est-ce pas le fils de David ? » (Mt 12, 23). Ils le pressent de se déclarer ouvertement (Jn 10, 24).

Il se laisse appeler par les malades qu'il va guérir « fils de David », mais il interdit aux démoniaques de déclarer qu'il est le Messie (Lc 4, 41) et lorsque Pierre en réponse à sa question : « Pour vous, qui suis-je ? », lui dit : « Tu es le Messie » (Mc 8, 29), il lui recommande ainsi qu'aux douze de ne pas dire qu'il est le Messie (Mt 16, 20).

Sans doute pressent-il que le titre de « Messie » peut être entendu dans une perspective de royauté temporelle (Jn 6, 15) et, comme les « démons », on peut se servir de ce nom pour affirmer sa puissance au lieu de dispenser son amour. Ce n'est qu'à une femme, une Samaritaine (hérétique pour les juifs), qu'il dira : « Le Messie qui viendra à la fin des temps : "Je Suis", moi qui te parle » (Jn 4, 25).

Comme si sa messianité pour être comprise devait être accueillie de façon féminine, contemplative, soucieuse d'éveil plus que de pouvoir et de politique. « Je Suis » (*ego eimi*) qui est le nom divin lui-même peut alors s'incarner dans le cœur de celui qui l'écoute et inspirer sa vie…

Toujours est-il que dans la lumière de Sa Résurrection, les premiers croyants, judéens et galiléens, l'appellent désormais « Messie » – « Christ » en grec – et c'est le nom par lequel on l'appellera dans les générations futures : « Jésus-Christ » et ces premiers « croyants » seront eux-mêmes désignés comme « chrétiens », ceux qui partagent l'« onction », l'« Esprit » de celui qui a parlé, a souffert, est mort, a été enseveli, est ressuscité le troisième jour, comme l'annonçent leurs Écritures.

Dans le Livre d'Isaïe, la mission du Messie-Serviteur était celle d'un prophète persécuté. Pierre, dans les Actes des Apôtres, insiste sur ce thème et rappelle comment « Dieu l'a oint de l'Esprit saint » (Ac 10, 38). À la veille de Sa mort, Jésus proclamait sa dignité de « fils de l'homme » (Mt 26, 63) et la

prédication apostolique annoncera son retour au dernier jour en qualité de fils de l'homme et de Messie pour instaurer un monde nouveau (Ac 7, 55).

C'est ainsi qu'à Jérusalem et ailleurs les chrétiens attendent le « retour » du Messie… Mais ils ne sont pas les seuls. Les musulmans partagent en cela la foi chrétienne ou messianique. Ils attendent eux aussi le retour de Jésus comme « Messie » – c'est le titre en effet par lequel on introduit dans le Coran le nom de Jésus (Issa) : « Ô Marie ! Allah t'annonce la bonne nouvelle d'un Verbe venant de Lui. Son nom est le Messie, Jésus fils de Marie, illustre dans ce monde et dans la vie future et parmi les proches [de Dieu] » (sourate Al-'Iuran, Coran 3).

La tradition musulmane reconnaît « le Messie, Issa, fils de Maryam » (Coran IV, 171), celui qui doit revenir à la fin des temps, il est auprès d'Allah le Maître du Jugement, il incarne la fatalité de l'« Heure dont il révèle le secret ». Il est déjà venu sur terre avec des preuves manifestées (*bayyinat* – Coran XLIII, 63) et il reviendra pour clore le cycle de la création : « Jésus est, en vérité, la science de l'heure. N'en doutez pas et suivez-moi – voilà un chemin droit ! Que le démon ne vous écarte pas. Il est votre ennemi déclaré » (Coran XLIII, 61).

Concernant cette « Heure », les *hadiths* – ou paroles attribuées à Mahomet – en parlent davantage que le Coran : *« L'Heure dernière n'arrivera pas avant que deux personnages n'en viennent aux mains et qu'un grand combat ne soit livré entre eux ; tous deux prêcheront la même chose. Elle n'arrivera pas avant que n'apparaissent de faux messies au nombre d'environ trente, qui tous prétendront être l'envoyé d'Allah. Elle n'arrivera pas avant que la science n'ait disparu, que les troubles ne se soient multipliés, que la durée du jour ne se soit rapprochée de la durée de la nuit, que les troubles ne se manifestent et que le* herj*, c'est-à-dire, le meurtre, ne devienne fréquent. Elle n'arrivera pas avant que la richesse, devenue si grande parmi vous, ne déborde au point que l'on ne trouve plus personne qui accepte une aumône. Celui à qui on offrira une aumône dira à celui qui la lui offre : je n'en ai pas besoin. Elle n'arrivera pas avant que les gens ne construisent des édifices d'une hauteur exagérée et que celui qui passera auprès d'une tombe ne dise : plût à Allah que je fusse à la place de celui qui est enterré ici*[10]*. »*

On croirait entendre un écho de l'Apocalypse de Jean : *« En ce temps-là les hommes chercheront la mort et ils ne pourront la trouver, ils souhaiteront mourir, et la mort s'enfuira d'eux. »*

« Ce hadith *prédit l'irruption d'une trentaine de "faux messies", littéralement des "charlatans" ou des "imposteurs" (*dajjâl, dajjâlûn *au pluriel). Mais leurs ravages ne seront rien, comparés à ceux perpétrés par un seul d'entre eux, l'Antéchrist (*Dajjâl*), qui dispute à Jésus le titre de "messie" (*masîh*) : "L'Antéchrist viendra et ira descendre dans le voisinage de Médine. La ville éprouvera trois secousses et, après cela, les infidèles et les hypocrites iront trouver l'Antéchrist*."[11]*. »*

Les musulmans pourront conjurer les sortilèges de l'Antéchrist en récitant la sourate XVIII du Coran, dite de la Caverne (qui est une islamisation du mythe des « sept dormants » diffusé au IIe siècle par l'évêque d'Éphèse).

Tout sera en place pour l'affrontement apocalyptique : « Alors Allah enverra le Messie, fils de Marie, qui descendra sur le minaret blanc à l'est de Damas, habillé de deux vêtements teintés de safran et posant ses mains sur les ailes de deux anges. Quand il baissera la tête, des gouttes de sueur en tomberont et quand il la lèvera, des gouttes telles des perles en couleront. La mort frappera tout infidèle qui respirera l'odeur du Messie et son haleine aura autant de portée que sa vue. Jésus cherchera l'Antéchrist jusqu'à la porte de Lod, où il le tuera[12]. »

Al-Soyouti précisera plus tard que Jésus sera l'instrument de la gloire ultime de l'Islam en abolissant toute autre religion : « Il brisera la croix, il tuera le porc, il établira la concorde et il chassera l'inimitée » (Al-Soyouti, *La Descente de Jésus et l'apparition de l'Antéchrist*, *in* Jean-Pierre Filiu, *op. cit.*, p. 35), car quelles que soient les catastrophes apocalyptiques, le triomphe de l'Islam est inévitable, Al-Soyouti se réfère ici à Mahomet : « Comment périrait une communauté de laquelle je suis au commencement, et Jésus, fils de Marie, est à la fin ? » (*ibid.*, p. 38).

Il n'est pas nécessaire de citer d'autres textes pour comprendre que les mêmes mots et les mêmes noms ne recouvrent pas toujours les mêmes réalités. Chrétiens et musulmans attendent sans doute le retour du Messie Jésus, mais ils n'attendent sans doute pas les mêmes conséquences de ce retour.

Il serait difficile pour les chrétiens d'accepter que Jésus revienne pour détruire la croix et le christianisme, et je n'ai pas cité les nombreux textes où il est question de la destruction « nécessaire et inévitable » de tout ce qui est « juif ». Nous sommes loin du « prince de la paix » annoncé par les prophètes. C'est sans doute autour de ce thème du Messie et de la fin des temps que la querelle des imaginaires se fera le plus sensible.

Pour la tradition juive, le Messie n'est pas Jésus et ce n'est pas lui qui est attendu à la fin des temps. Cette tradition reconnaît de nombreux « faux messies » et Jésus est l'un d'eux. Certains individus en effet suscitèrent en Israël l'espérance d'une restauration du trône de David. Autour d'eux, devaient se rassembler tous les exilés sur la terre d'Israël, depuis Zorobabel à l'époque du retour de Babylone jusqu'à Bar-Kokhba chef de la révolte contre les Romains au IIe siècle, acclamé comme le Messie par le célèbre rabbi Aquiva.

Parmi les nombreux « supposés messies » de l'histoire juive, on retient généralement le nom de Sabbataï Tsevi, né en 1625 à Smyrne, qui souleva une espérance folle parmi les juifs du XVIIe siècle. Scholem raconte en détail son aventure et le mouvement qu'elle a suscité dans le livre devenu un classique

Sabattaï Tsevi – le messie mystique.

Dans une de ses lettres, Nathan de Gaza, qui fut considéré comme son précurseur, écrit que le Messie doit se distinguer du commun des mortels non par sa capacité à opérer miracles et prodiges, mais par sa compréhension de YHWH, « l'Être qui est ce qu'Il est ». « Il doit être capable de saisir la grandeur de Dieu pour être considéré comme Messie, sinon il ne faut pas l'accepter comme tel, même s'il accomplit tous les miracles et les prodiges envisageables, il ne faut pas, à Dieu ne plaise, croire en lui, car c'est un prophète d'idolâtrie. » À la différence de son maître Sabbataï Tsevi, Jésus, pour Nathan de Gaza, a voulu réduire le peuple par des prodiges et des miracles, et le peuple, à tort, n'exigea pas davantage de Lui.

Persuadées que, grâce à sa connaissance de Dieu, Sabbataï Tsevi est bien le Messie, de nombreuses communautés polonaises, lituaniennes, hollandaises, etc., « vendent tout » pour le suivre. Jusqu'au jour où celui-ci se convertit à l'Islam, avant de finir tranquillement sa vie en Albanie sans revenir au judaïsme… On comprend la déception de ceux qui « croyaient » en lui. On lui demande pourquoi il a renié la foi de ses pères, lui le Messie tant attendu. Pour sauver sa peau, n'est-il pas en train de perdre son âme et l'âme de ceux qui, en foule, l'ont suivi ?

Sabbataï Tsevi répond « qu'il n'a pas subi de pressions extérieures, il dit avoir obéi à une révélation qui lui a ordonné de se placer sous l'autorité de la loi islamique (comme autrefois en Espagne les marranes se soumettaient à la loi des Rois Catholiques) afin de punir le peuple d'Israël, incapable de saisir la véritable doctrine de la divinité[13] ».

Messie ou pas, n'est-ce pas le bon sens que de préférer la Vie à la volonté d'avoir raison et de posséder la meilleure religion ? Un des signes des temps messianiques, n'est-ce pas la primauté accordée à la Vie sur l'idéologie ? On peut mourir par amour, en donnant sa vie, on ne meurt pas pour des idées, ou des images, des « représentations toujours inadéquates de la vie et du Dieu qui est à son origine » ; la « gloire de Dieu c'est l'homme vivant ».

Toujours est-il qu'après Sabbataï Tsevi, le judaïsme montrera peu d'intérêt pour les individus qui se prendront pour le Messie. *« La tradition juive orthodoxe contemporaine considérera essentiellement l'ère messianique comme celle où les Juifs, finalement réunis sur la terre ancestrale, après le processus dramatique du rassemblement des exilés, pourront remplir toutes leurs obligations religieuses et en particulier celles qui sont liées à la terre d'Israël. Selon les penseurs orthodoxes, on réintroduira même les sacrifices rituels au temple de Jérusalem.*

« À l'inverse de la conception orthodoxe, le judaïsme réformé classique du XIXe siècle rejeta le concept d'un Messie humain et chercha à transformer l'idée messianique en notion de progrès vers une condition de perfection humaine intellectuelle et morale. Dans le Programme de Pittsburgh, en 1885, le judaïsme réformé interprétait le messianisme juif comme un mouvement

vers le progrès et la justice universels, et non comme un mouvement visant à la renaissance d'une vie nationale juive en Erets Israël, ou à la restauration, dans la patrie juive ancestrale, d'une communauté liée par l'observance religieuse et les sacrifices rituels au temple de Jérusalem. Cette croyance au progrès et à la nature perfectible de l'homme fut brisée par la montée du nazisme et le Programme de Pittsburgh de 1937 définit comme objectif messianique l'aide à l'édification d'un foyer juif et la coopération avec tous les hommes afin d'instaurer le Royaume de Dieu, la fraternité universelle, la justice, la vérité et la paix sur la terre.

« Le judaïsme conservateur a, lui aussi, traduit la foi dans le Messie par une croyance en une ère messianique. Une telle période sera caractérisée par la paix universelle, la justice sociale, la solution du problème des maladies et de toutes les formes du mal. Il n'y aura en cela rien de surnaturel, et le monde sera sauvé par les efforts de tous les gens de bien. Le Juif doit prendre place à l'avant-garde de tous ceux qui œuvrent pour l'avènement de l'ère messianique[14]. *»*

Il serait intéressant de développer ce thème du Messie dans la kabbale. J'avoue avoir un faible pour Abraham ben Chmuel Aboulafia, né à Saragosse aux confins de l'Aragon en 1240. Dans son *Sefer Hamelitz*, il considère que « le nom "messie" s'applique dans trois cas : tout d'abord, à propos de l'intellect agent, puis de l'homme qui doit nous faire sortir de l'exil et nous délivrer du joug des nations, cet homme aura reçu l'influence de l'intellect agent ; enfin il faut appeler "messie" l'intellect humain qui sauve et donne sa force à l'âme et aux autres forces spirituelles supérieures. Malgré l'opposition déclarée et le poids des rois et des peuples – c'est-à-dire des désirs –, opposition qui commande d'ailleurs le devoir de la rédemption à tout homme intelligent en Israël[15] ».

Ce texte me semble intéressant, il inaugure un processus d'intériorisation du thème messianique. Le Messie est en chacun de nous, c'est la puissance de l'« intellect agent » (ou de l'Esprit saint pour les chrétiens) qui nous fait passer du possible au Réel, du désir à la sainteté (de la puissance à l'acte dans le langage aristotélicien). Il ne s'agit pas de rêver d'amour et de justice, il s'agit d'« incarner » cet amour et cette justice et ne pas attendre qu'un autre le fasse à notre place. « Celui qui était, qui est et qui vient » n'a pas d'autres mains que nos mains pour agir, il n'a pas d'autres bouches que notre bouche pour communiquer Sa Parole ou Son Verbe, il n'a pas d'autre cœur que le cœur humain (mais que sait-on de celui des bêtes ?) pour aimer.

Prendre conscience de notre messianité, ce n'est rien d'autre que de « laisser Dieu être Dieu en nous », laisser être « le fils de l'homme » qui émerge des nuées de notre inconscience. Le Messie sera là lorsque tous les hommes incarneront les quatre grandes valeurs qu'Il représente : la Connaissance – l'Amour – la Vie – la Liberté…

Ces « quatre » valeurs tenues et vécues ensemble, c'est « Je Suis », le Tétragramme incarné. Il ne s'agit plus alors d'« attendre » le Messie, mais

d'être « attentif » à Sa Présence « qui était qui est et qui vient » « en tout et en tous ».

Ce passage de l'attente à l'attention, ce n'est pas « combler le manque », car ce à quoi il nous est demandé d'être attentif ne s'arrête pas en route. Le Messie, comme la Vie, comme le Souffle, est un éternel passant, on ne peut ni le saisir, ni le retenir, on peut seulement entrer dans le mouvement de Son être qui se donne.

Dans le passage de la puissance à l'acte, ou du possible au Réel, l'important c'est « le passage » (la Pâque), le mouvement ou devenir, soyez « passants », soyez « pascal », disait le Messie Jésus. Le Réel est toujours « possible ». Comme le prochain, il est toujours proche mais jamais assimilable, et il faut sans cesse passer vers Lui ou le laisser passer vers nous. Présent, l'Autre reste toujours prochain, toujours à venir. Notre avenir, c'est l'autre toujours prochain, toujours proche, à portée de main dans la distance qu'instaure la parole.

Le Messie est considéré souvent comme celui qui vient combler le manque. Or le Messie est une présence qui ne comble pas le manque ou qui le comble à la manière du Souffle qui passe et c'est bien là sa manière, son style, celui-là même de la Vie qui se donne en passant, chercher à le retenir serait l'empêcher de suivre son cours qui est de se donner sans cesse, car telle est la révélation cachée au cœur de notre manque essentiel ou de notre essence comme manque : la donation d'être qui peut alors s'y manifester.

Jacques Attali, dans son *Dictionnaire amoureux du judaïsme*, écrit : « Ce serait le moment pour le judaïsme comme pour le christianisme de réaliser enfin que la seule chose qui les distingue est que, pour l'un, le messie est à venir, alors que pour l'autre il doit revenir[16]. »

Je crois davantage que le Messie est révélation de « Celui qui était, Celui qui est, Celui qui vient ». Il est de tous les temps et il est bien le Souffle qui passe qui va, la grande Vie qui se donne…

Il n'est pas seulement « Celui qui était », Celui qui doit revenir ou « Celui qui vient », qui doit arriver bientôt ou plus tard. « Il est » toujours là venant et allant et passant…

Peut-on dire que les chrétiens sont plus attachés à Celui qui était et qui doit revenir qu'à Celui qui vient ?

Et que les juifs sont plus attachés à Celui qui vient, qui doit toujours venir qu'à Celui qui était – ne préfèrent-ils pas toujours traduire le Nom de Dieu, non pas « Il est » mais « Il sera » ?

N'est-ce pas un faux problème : « Celui qui était », « Celui qui est », « Celui qui vient » est Unique.

La métaphore et la réalité du Souffle suffirait-elle à nous le faire comprendre ? Le Souffle vient d'ailleurs, « il était » avant que je ne l'inspire, « il sera » après mon « expir », il vient de l'Infini, il retourne à l'Infini. Je ne le connais que dans le temps où je le respire – « Il est » mais toujours de passage en moi, entre deux infinis, présent fugace entre l'Infini d'où je viens

et l'Infini où je vais.

Il arrive que ce présent se sente tellement relié à ces deux infinis qu'il semble disparaître ; cette disparition s'appelle son « extase » ou son « salut »…

Cette coïncidence dans l'espace ouvert où le Souffle peut se donner, coïncidence de « deux » éternités ou de « deux » infinis – c'est le temps messianique, le bon temps où on découvre qu'il ne peut pas y avoir deux éternités ou deux infinis – le passé et l'avenir ne font qu'un dans ce troisième qu'est le présent.

Ce qu'on appelle la Parousie, la Présence ou « la plénitude du temps », c'est cette coïncidence… Si on pressent comment cela peut être vécu personnellement, on n'imagine pas encore comment cela peut être vécu collectivement – une assemblée de peuples qui vivent dans l'Instant ?

Quand les habitants de Jérusalem seront-ils appelés « les fils et les filles de l'Instant » ? Assis tout près de l'orage, ils feront leur provision d'éclairs ; comme la femme enceinte, ils sentiront venir le jour…

Si nous croyons en notre vertige, c'est bien le manque même de l'Autre qui nous constitue. Alors pourquoi s'étonner que chacun attende le Messie ?

Il vient
Celui que nous sommes depuis toujours
Ce Je qui est un Autre
L'Autre que Je Suis
Il vient
Très peu de mots sous ses paupières
Mais avec éclat,
Celui de son rêve retenu depuis des siècles…
Qui saura reconnaître,
Dans cette grande secousse, ce séisme mortel,
Le fou rire du Dieu ?

Métanoïa

Métanoïeté, c'est la première et la grande parole de Yeshoua, l'Enseigneur, au commencement de son itinérance en Galilée ; on la traduit généralement : « Convertissez-vous, le royaume des cieux est proche » (Mt 4, 17). Le mot *méta-noïa*, comme son étymologie l'indique, invite à un passage « au-delà » (*méta*) du mental (*noïa*) – « Sortez du mental, vous verrez le ciel. »

Le monde dans lequel nous vivons, c'est le monde créé par le mental, c'est le lieu de toutes nos projections et de nos représentations. Sortir du mental, c'est voir les choses telles qu'elles sont ; « ce qui est, est ; ce qui n'est pas, n'est pas ». C'est voir toutes choses dans la lumière.

La lumière d'un esprit vidé de tout *a priori* ou *a posteriori*, un esprit « vide ». Le Christ, comme tous les saints et les sages de toutes les traditions, nous invite à changer de regard, à voir le monde autrement que dans les

limites de nos perceptions et de nos jugements habituels. Cette « conversion » du regard est une sortie du mental. C'est voir les choses comme Dieu les voit (le Règne de Dieu est proche – une façon de voir « divine » est possible prochainement ou immédiatement), c'est également le sens profond de la *Techouva* hébraïque, le retour à un autre point de vue, l'entrée dans la vision de Dieu sur le monde, avant toute création, toute projection, toute représentation. La vision céleste ou silencieuse de ce qui est.

De la même façon, l'attestation de la réalité d'Allah comme unique Réalité dans l'Islam, c'est la reconnaissance de l'Invisible, de l'inconceptualisable, de l'irreprésentable, avant toute manifestation. C'est voir l'Invisible qui est avant, pendant et après tout visible.

Métanoïeté : si cet exercice était vécu à Jérusalem, que se passerait-il ? Si chacun revenait à la source invisible de son être et cessait de prendre pour la réalité son « mental » personnel ou collectif, c'est-à-dire ses représentations de l'homme, du Cosmos et de Dieu, pour des vérités, que se passerait-il ? Certainement, un grand silence, un grand rire silencieux, car les hommes ne sont séparés les uns des autres que par leur mental, les hommes ne sont séparés de la terre, des animaux et des végétaux que par leur mental, les hommes ne sont séparés de Dieu lui-même, de l'Infini Réel, que par leur mental.

Métanoïeté : voyez ce qui est quand il n'y a plus entre vous ni pensées, ni mots, ni images ; cet espace entre vous, c'est la présence du ciel… et si vous ne pouvez pas vous empêcher de penser, de parler, d'imaginer, si vous considérez qu'être humain c'est voir toute chose à travers le mental (une des façons les plus douloureuses de faire fonctionner le cerveau), souvenez-vous quand même du « ciel », quand le mental est vide, quand le cerveau est en repos (et non pas mort) ; souvenez-vous de la page toujours blanche sous nos graffitis ou nos écritures sacrées.

Il n'est pas demandé de « perdre la tête » pour ne plus souffrir de ses migraines mais de la garder ouverte et sans obstacle (*shatan*) à la simple lumière ou au « clair silence » « qui était, qui est et qui vient ».

Mickey

« Dieu n'existe pas… Mickey non plus, me disait-il, mais qui ne les connaît pas ? » Qui oserait dire qu'ils n'existent pas ? Dans la conscience de nos contemporains, sans doute, mais y a-t-il une seule chose qui existe en dehors de cette conscience ? La divine souris n'a pas toute la place qu'elle mérite à Jérusalem, me dit encore mon ami, pince-sans-rire américain, très pieux par ailleurs. « Mes enfants n'ont jamais eu aucun doute concernant l'existence de Mickey et tu voudrais que je remette en question l'existence de Dieu ? Pourquoi veux-tu que je cesse d'être un enfant ? Pour découvrir

l'existence de l'Imagination qui nous fait grandir et nous aide à vivre ? »

Mimétisme

« La convergence de deux désirs sur un même objet, écrit René Girard, *fait que le modèle et son imitateur ne peuvent plus partager le même désir sans devenir l'un pour l'autre un obstacle dont l'interférence, loin de mettre fin à l'imitation, la redouble et la rend réciproque. C'est la rivalité mimétique. Le sentiment positif qui oriente d'abord le disciple vers son modèle fait place alors à une haine d'autant plus obsédante qu'elle reste mêlée de vénération. La rivalité mimétique produit des effets de surenchère qui se répandent contagieusement, mimétiquement, et tendent à désagréger les communautés. À chaque tour de cette spirale, le processus rivalitaire suggère aux participants les mêmes stratégies pour triompher de leurs rivaux, les mêmes ruses pour dissimuler ce dessein. Les antagonistes ne peuvent rien dire, rien faire, rien éprouver sans que ce même dire, ces mêmes actions, ces mêmes impressions, leur soient aussitôt renvoyés par le miroir "satanique" du rival. »*

La ville de Jérusalem n'est-elle pas « l'objet mimétique » par excellence ? La ville la plus sacrée, comment ne serait-elle pas la ville des plus hautes violences ?

« Pourtant, poursuit René Girard, *les objets susceptibles d'être désirés sont de deux sortes. Il y a d'abord ceux qui se laissent partager. Imiter le désir qu'inspirent ces objets-là suscite de la sympathie entre ceux qui partagent le même désir. Il existe aussi, hélas, un second type d'objet qu'on ne peut pas ou qu'on ne veut pas partager : l'objet auquel on est trop attaché pour l'abandonner à un imitateur. L'objet archétypal, ici, c'est l'épouse que l'époux se réserve jalousement… »*

Comment Jérusalem se laisserait-elle partager ? Faudrait-il « la couper en deux » comme l'enfant du jugement de Salomon ?

Que se passera-t-il lorsque la femme légitime se révélera être aussi l'Amante, la courtisane de nombreux passants ! Nul ne la possédera, tous la tueront. Jérusalem, la ville dont le meurtre est sans cesse annoncé ? Mortelle parce que trop aimée ? La question est là sans doute, mais peut-on aimer, sans « trop » aimer ?

Miraj

Une des raisons de l'attachement des musulmans à Jérusalem, c'est le *miraj* de Mahomet, son ascension céleste : la 17e sourate du Coran porte en

titre « le voyage nocturne » (*al Isra*), première partie du *miraj* (littéralement « échelle » puis par la suite « ascension », « élévation » par différents degrés ou niveaux de réalités – vers le Réel absolu) :

> *« Gloire à Celui qui a transporté son serviteur la nuit,*
> *de la mosquée sacrée à la mosquée très éloignée (el-Aqsa) dont nous avons béni l'enceinte.*
> *Et ceci pour lui montrer certains de nos signes…*
> […]
> *voici ce que ton Seigneur t'a révélé de la Sagesse :*
> *Ne place aucune autre divinité à côté de Dieu*
> […]
> *les sept cieux, la terre et tout ce qui s'y trouve*
> *célèbrent ses louanges*
> […]
> *ils ont dit :*
> *« Nous ne croirons pas en toi*
> […]
> *nous ne croirons pas à ton ascension*
> *tant que tu ne feras pas descendre sur nous*
> *un livre que nous puissions lire »* (sourate XVII).

Le Livre est « descendu », les traditions musulmanes nous disent que ce Livre, Mahomet est allé le chercher dans le ciel, mais qu'avant de lire l'indicible, il s'est entretenu avec chacun des sages et des prophètes qui l'ont précédé. Chaque barreau de l'échelle correspond à un entretien avec l'un d'eux, chacun lui disant quelle sera sa mission : récapituler tout ce qu'ils ont dit avant lui. Son Livre sera le recueil de tous les livres saints écrits avant lui : le « Livre des livres »…

Pour les musulmans, cette ascension n'est pas une légende, mais la preuve que l'Islam « accomplit » les religions qui l'ont précédé ; chrétiens et juifs doivent donc se soumettre à ce message qui les inclut. À la fin des temps tous doivent devenir musulmans et cette échelle, *miraj*, plantée sur le Saint des Saints de l'ancien Temple, le « rappelle » !

Le « Voyage nocturne » du Prophète se serait déroulé, depuis La Mecque, le 27 du mois de Rajab de l'année chrétienne 620. C'est en tout cas le 27 de Rajab qu'est célébrée le plus souvent la « nuit de l'Ascension » (*laylat al-mi'râj*). Après avoir perdu l'année précédente ses meilleurs soutiens, soit sa femme Khadija et son oncle Abû Tâlib, le Prophète vivait une période difficile car la pression des incroyants mecquois s'était renforcée. À cette date, il dormait dans la maison d'Umm Hânî, sœur de son cousin 'Alî, à proximité du temple de la Ka'aba. Selon plusieurs *hadiths* mis en scène par la Sîra (« biographie » du Prophète) d'Ibn Ishâq (150 de l'hégire / 765 apr. J.-C.), Mahomet fut réveillé par l'ange Gabriel, qui l'amena à al-Burâq, une monture mystérieuse et rapide comme « l'éclair » (sens de *burâq* en arabe), « entre la mule et l'âne, ayant une tête de femme ».

La monture fantastique de Mahomet n'est pas sans rappeler les nombreux chevaux psychopompes de la mythologie antique, particulièrement Pégase, le cheval ailé qui dans certaines interprétations picturales prend même la forme de la licorne. On se rappelle que le don de Pégase à Bellérophon par Athéna, symbole de la combativité sublime, signifie que l'homme ne peut vaincre l'exaltation imaginative (la chimère) qu'à cette condition. Le combat de Bellérophon chevauchant Pégase contre la Chimère est un archétype des récits de chevaliers sur leur blanche monture triomphant des monstres les plus horribles. Les ailes blanches de Pégase sont semblables à celles des anges, il est aussi le cheval des muses et le symbole de l'inspiration sublimée comme de l'imagination créatrice. Il s'oppose donc à la Chimère, monstre composé du corps d'un lion, d'un bouc et d'un serpent où le lion représente la perversion des désirs matériels, le bouc la domination perverse sexuelle et le serpent le mensonge. Pégase aide l'élévation des désirs essentiels de spiritualité qui s'opposent à la banalisation et à la perversion représentées par la Chimère.

Le Coran fait souvent allusion au combat de Mahomet contre Satan, la matrice de toutes les chimères, « le père du mensonge », l'ancêtre de la peur, celui qui nous « éloigne » (*chatana* en arabe) du « Seul Dieu ».

L'échelle, *miraj*, de Mahomet est la victoire contre ce qui nous éloigne, elle est le symbole du rapprochement, degré par degré, prophète après prophète, du Dieu Un.

On peut également comparer les « sept ciels que doit traverser Mahomet avant de rencontrer le Créateur et Maître de tous ces mondes ou niveaux de réalité aux récits d'initiation de l'Antiquité : « Dans les mystères de Mithra, l'échelle (*climax*) cérémonielle avait sept échelons, chaque échelon étant fait

d'un métal différent. D'après Celse (Origène, *Contre Celse*, VI, 22), le premier échelon était de plomb et correspondait au ciel de la planète Saturne, le deuxième d'étain (Vénus), le troisième de bronze (Jupiter), le quatrième de fer (Mercure), le cinquième d'"alliage monétaire" (Mars), le sixième d'argent (la Lune), le septième d'or (le soleil)[17]. »

De ce voyage à travers les mondes, Mahomet a laissé une trace : l'empreinte d'al-Burâq sur le rocher (*qubbat al-sakhra*) de Jérusalem. « Tous peuvent le voir » comme tous peuvent voir la trace du « pied de Jésus » sur le mont des Oliviers, considéré comme le lieu de son Ascension.

La tradition musulmane pourtant nous met en garde contre une interprétation trop « réaliste » et spatialisante du *miraj* de Mahomet. Ce voyage n'est pas vécu dans le monde des réalités phénoménales mais dans le monde des réalités imaginales. La Jérusalem que visite Mahomet appartient sans doute à cet ordre de réalité, son voyage dès lors sera considéré comme un voyage intérieur. Roumi tient à ce propos des remarques fort éclairantes qui synthétisent bien l'attitude de l'Islam intériorisé ou soufisme.

« Le corps de l'homme, dit-il, est comme une échelle faite d'ébène noir, et dans son intérieur se trouve une échelle d'ivoire blanc. » Lorsque tu as dépassé toutes les deux, tu es arrivé sur le haut de l'empyrée : c'est là que Dieu réside :

« Donc, le *miraj*, l'ascension, c'est l'être même de l'homme : il s'élève en lui-même, en partant de l'extérieur, qui est ténèbres, vers l'intérieur, qui est l'univers des lumières, et de l'intérieur vers le Créateur. »

Ce symbolisme de l'*introrsum ascendere* ne doit pas faire tomber dans le piège d'une pensée spatialisante : « Ceci n'est pas comparable à l'ascension d'un homme vers la lune ; non, mais à l'ascension de la canne à sucre jusqu'au sucre. Ce n'est pas comparable à l'ascension d'une vapeur au ciel ; non, mais à l'ascension d'un embryon jusqu'à la raison[18]. »

Mais la raison n'est que le commencement d'une nouvelle élévation, il y a encore bien d'autres modes de connaissances à traverser avant de contempler « l'essence pure du Bien-Aimé » – cette vision qui selon Ibn Arabi vient du cœur et qui ne peut nous tromper. « Son regard n'a pas dévié et n'a pas été abusé. Il a vu parmi les plus grands signes de son Seigneur » (53, 17-18).

L'interprétation du *miraj* ne culmine pas dans les considérations mystiques, elle est toujours soucieuse d'anecdotes qui justifient les paroles et le comportement du Prophète et, par voie de conséquence, les paroles et les comportements de sa communauté (*umma*). Par exemple, à propos de la prière rituelle, Mahomet, lors de son *miraj*, eut l'occasion de s'entretenir avec Dieu à ce sujet. Il lui demande le nombre de prières rituelles (*salât*) à prescrire aux croyants ; Dieu lui en aurait prescrit cinquante…

« Lorsque le Prophète redescendit de ciel en ciel, il passa chez Moïse qui lui conseilla de demander un allègement : "Je connais mieux les hommes que toi. J'ai eu fort à faire avec les fils d'Israël. Ta communauté ne supportera pas

tant de prières." » Après plusieurs allers-retours, le Prophète obtint que les fidèles musulmans n'accomplissent que cinq prières par jour. Lorsque Moïse lui suggéra une nouvelle diminution, Mahomet, par pudeur, refusa.

On le voit, l'ascension du Prophète a alimenté considérablement l'imaginaire et la littérature islamiques. La version la plus connue de ce récit est celle d'Ibn 'Abbâs (68 de l'hégire / 686 apr. J.-C.), cousin du Prophète. Ce texte reste décisif, même s'il est parfois tenu pour apocryphe. Beaucoup d'œuvres poétiques ont été écrites sur ce thème, dans toutes les langues de l'islam. Par ailleurs, aucun événement de l'histoire religieuse n'a davantage inspiré l'art et l'iconographie islamiques que cette ascension du Prophète. Le pari, cependant, était difficile, car il fallait suggérer l'inimaginable sans le profaner ; c'est la miniature persane, bien évidemment, qui a le plus communément représenté Mahomet lors de cet événement spirituel.

Le *miraj* est entré dans la littérature universelle grâce au *Livre de l'échelle de Mahomet*, une traduction en latin d'un texte en castillan, lui-même traduit de l'arabe. C'est le roi de Castille Alphonse le Sage (1221-1284) qui demanda au médecin juif Abraham d'effectuer ce travail. Nous savons que Dante s'en est inspiré pour écrire sa *Divine Comédie*.

Expérience capitale que l'Ascension pour le Prophète comme pour la communauté musulmane ; sur les plans spirituel (expérience de l'extase et de la vision intérieure de Dieu), religieux (importance de Jérusalem comme troisième ville sainte de l'Islam), théologique (précellence du prophète Mahomet et unité de la Révélation dans le pluralisme prophétique) et cultuel (instauration des cinq prières par jour). Il existe d'ailleurs un lien intrinsèque entre le *miraj* et la *salât*, en vertu de cette parole du Prophète : « La prière est l'ascension céleste du croyant. »

Peut-on aujourd'hui, dans la continuité des multiples interprétations évoquées du *miraj*, en proposer une nouvelle, qui respecte la tradition musulmane tout en essayant de ne pas s'y enfermer ?

Dans son *miraj* ou ascension céleste, Mahomet va explorer et traverser les différentes « capacités » de l'homme depuis Adam jusqu'à Jésus, chacune de ces capacités étant, selon le langage du Coran, une « niche » pour la lumière ou une lampe.

L'homme est capable d'exprimer dans l'espace et le temps l'Être qui n'est pas dans l'espace et le temps – c'est ce qu'on appelle *ek-sister*. Adam est la première « théophanie » de Dieu : l'existence.

Une existence capable de se reproduire ; Adam n'est pas sans Ève « la vivante ». La matière est habitée par la Vie.

L'homme est aussi capable d'émotions débordantes, il doit se construire une arche, pour contenir ses forces animales et émotives – c'est « le Noé de son être », nouvelle théophanie de « l'Être qui est ce qu'Il est ». L'homme n'est pas seulement capable d'exister, mais aussi de vivre émotionnellement.

La relation de l'homme avec ce qui est est sans doute d'abord « ressentie » plus ou moins émotionnellement, ce ressenti est également

traversé par un désir, une orientation. C'est la naissance de la foi, qui ne s'arrête pas seulement au sensible et à l'émotionnel comme Noé, mais qui demeure dans le pressentiment de l'Invisible d'où s'origine tout le visible, le pressentiment du Créateur au cœur de toutes les créatures, perçues désormais comme des manifestations de ce qui ne peut être connu mais rend toutes choses connaissables. Abraham est le premier à voir que la lumière ne se voit pas mais rend toute chose visible. Il est le premier à « voir l'invisible », le premier à ne plus faire du visible une idole, à transformer le monde en icône, c'est-à-dire en signe, image, symbole de la Réalité invisible. Il n'adore plus, ni le Soleil, ni la Lune, ou de plus lointaines étoiles, il sait que la terre n'est pas sa mère mais sa nourrice, il voit l'Être qui fait être toute chose, il n'y a pas pour lui d'autre Absolu que cet Absolu, d'autre origine que l'Origine créatrice qu'il imagine à la source de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il fait, de tout ce qu'il sait.

Mahomet s'attardera longtemps dans ce climat abrahamique, et dans cette capacité donnée à l'être sensible et désirant de « croire », de voir au-dedans et au-delà de tout ce qu'il voit.

Il s'aventurera ensuite dans une autre « niche de lumière », une nouvelle apparition de l'Être et de la Vie, il explorera la théophanie symbolisée par le personnage de Moïse, cette capacité donnée à l'homme d'orienter son désir, d'imaginer un amour possible entre la créature et le créateur et une loi, une Torah qui découle de cet amour. Il faudra beaucoup d'Imagination créatrice à Moïse pour imaginer ces liens concrets qui uniront la terre au ciel, le comportement humain à la Source de toute Justice, de tout bonheur et de tout bien.

Mahomet « écoutera » longuement Moïse, il sait déjà que l'essentiel de son message sera de rappeler la foi d'Abraham, la loi de Moïse, deux façons de se soumettre à l'Unique, le Saint, le Tout-Puissant et organiser comme Moïse un peuple de croyants et de « soumis » (*muslim*) à Dieu.

L'ascension de Mahomet ne s'arrête pas là, il a aussi beaucoup à apprendre de David et de Salomon ; de David particulièrement, le roi guerrier qui aime les femmes et qui va fonder une nation, unifier des tribus adverses autour d'un seul centre de culte et une ville dont il fera la capitale de son royaume, Jérusalem. Comment ne pas voir immédiatement l'emprise de l'archétype de David sur Mahomet, lui aussi sera un vaillant guerrier, un grand politique qui unifiera autour de son message (Coran) des tribus jusque-là opposées. Lui aussi fondera « sa ville », Yathrib qui deviendra Médine (*medina* – la ville), ville sainte aux côtés de La Mecque et de Jérusalem. Avec David, Mahomet découvre que la foi en Dieu, l'obéissance à sa loi, peut s'incarner et se manifester aussi dans la politique. Si David, un être humain, a été « capable » de cela, lui aussi il en sera capable, et de fait, c'est bien ce qu'il réalisera.

Mais la contemplation de Mahomet, son ascension céleste, ne s'arrête pas à David, il s'élève encore jusqu'à Jésus et là il découvre l'homme

« capable de Dieu », l'homme qui ne fait qu'un avec Dieu, un homme qui non seulement est capable de s'unir à son principe par la sensibilité (Adam), par l'émotion (Noé), par la foi (Abraham), par l'obéissance à la loi (Moïse), par l'action éclairée par la loi et la foi (David), mais aussi par l'amour, un amour qui le transforme en celui qu'Il aime (moi et le Père nous sommes un – mon Je Suis et le « Je Suis qui est » ne sont plus qu'un seul Je Suis, il n'y en a qu'Un, il n'y en a pas d'autre).

Mahomet comprend que ce n'est pas cette théophanie qu'il aura à vivre, que là n'est pas sa mission. Jésus est le sceau de la sainteté, lui il sera le sceau de la prophétie. Nul ne peut dépasser Jésus dans ce domaine, il est « l'homme parfait », celui qui laisse totalement Dieu être Dieu en lui, au point que ses disciples le prendront pour Dieu et en feront une idole.

C'est l'accès au plan supérieur, à « l'au-delà de Jésus », qui lui permettra de dire cela. Il entre en effet dans un niveau d'être ou un lieu de conscience où il n'y a plus de noms, de formes, d'archétypes. Il touche là le « lotus de la limite », il n'y a plus de saint ni de prophète, ni de théophanie, seulement le Sans Nom, l'infini Réel qu'on ne peut ni penser ni imaginer ou alors d'une imagination sans image qui s'anéantit elle-même (*fana*), une connaissance sans connaissance. Seul l'Ange ou l'Esprit saint est l'accès à cette « docte ignorance ». Il s'agit bien là pourtant de la source de toutes les révélations et la source de la révélation faite à Mahomet – le Saint-Esprit fait de lui un « rappel » de tous les niveaux d'être, de tous les plans de conscience dont l'homme est capable.

Ce dont Mahomet aura à témoigner en redescendant au niveau d'être et de conscience qui est le sien, c'est d'abord que Dieu seul est Dieu, seul l'Absolu est l'Absolu, aucune théophanie n'est Dieu, mais toutes témoignent de lui. Aucun Nom ne peut dire le Sans Nom, mais tous les noms disent quelque chose de lui.

Aucun homme n'est Dieu, pas « d'associé », l'Absolu n'engendre pas. Il n'est pas engendré (Coran CXII)[19] quand ces paroles sont inspirées à Mahomet, il est dans cet état de conscience « au-delà de Jésus », dans la proximité du « Sans Nom » avant toutes images, tout concept et toutes théophanies.

Quand il redescendra son échelle et quand il aura à communiquer à des états de conscience plus proches de l'Adam terrestre, il parlera des « beaux noms de Dieu » qui sont comme autant de théophanies du « Sans Nom ». La tradition musulmane lui en prête quatre-vingt-dix-neuf, la tradition chrétienne seulement trois. Ces trois noms – Père, Fils, Saint-Esprit – ne « divisent » pas l'Un, ils le manifestent. Aucune qualité de l'Être n'est « tout » l'Être et pourtant tout l'Être est en chacune de Ses qualités, comme le soleil est tout entier dans chacun de ses rayons.

Mahomet sera particulièrement attentif à ce qu'on ne prenne aucun rayon de soleil pour tout le soleil, et qu'on ne fasse pas d'un dieu le Dieu.

Ayant reconnu l'inconnaissable et ne pouvant désormais plus rien lui

associer de connu, Mahomet va redescendre l'échelle par où il était monté afin de transmettre un écho de ce qu'il a vu et entendu et que nulle oreille avant lui, dira-t-on, n'a jamais entendu et on lui attribuera ce *hadith* :

> *« J'ai vécu un instant avec Dieu*
> *lî ma'a llâhi waqt, auquel aucun*
> *être créé ne peut accéder, pas même Gabriel,*
> *qui est un esprit pur. »*

Mahomet a-t-il un « instant » franchi « la limite » ? Est-il allé rejoindre au-delà des esprits purs (angéliques) le Saint-Esprit de Dieu (comme Paul de Tarse parle de son élévation au 7e ciel) ? Mais Mahomet ne se prend pas pour le Saint-Esprit, pour le « paraclet », comme certains le pensent et le croient (l'imaginent). Pas plus que Jésus, il ne se prend pour Dieu, mais se considère comme son Envoyé, son Messager, son « serviteur » comme il le dira de lui-même.

Il ne se prendra pas non plus pour le Messie, le Mahdi (cette fonction reviendrait davantage dans l'Islam à Ali, c'est-à-dire, à l'*iman* aux côtés du Prophète). Une fonction de « sainteté », théophanie non pas « supérieure » mais connexe à la fonction de prophète.

Théophanie de la présence et théophanie de la parole ne sont pas à opposer. C'est de leur conjonction que naît la théophanie dite messianique, où le saint et le prophète ne font qu'un. On comprend pourquoi Mahomet n'a jamais été pris pour le Messie, alors que Jésus, manifestant en Lui les qualités du Saint et du prophète (d'Ali et de Mahomet ensemble – la parole et son « interprétation » vécue), a pu être considéré comme tel.

Après son ascension mystique à Jérusalem, Mahomet retrouvera le plan d'être et de conscience qui est le sien, celui de David, le Seigneur des tribus, l'organisateur d'un peuple et d'une civilisation nouvelle, le porteur d'un message qui le déborde et qu'il doit sans cesse adapter aux circonstances et aux épreuves qu'il rencontre.

Lui qui a connu Abraham, Moïse, Jésus de l'intérieur s'étonne que les chrétiens et les juifs ne répondent pas à son appel, appel qui n'est que le rappel de ce qu'ils ont enseigné.

On ne peut pas douter de la sincérité de Mahomet. On peut douter, en revanche, de ce que les traditions rivales (sunnites, chiites) lui ont fait dire, de la même façon que l'on peut douter parfois des paroles attribuées à Jésus, à Moïse, à Salomon, et des interprétations qu'on en a faites.

Chaque parole, chaque personnage biblique ou coranique est interprété selon le niveau de conscience, mais aussi selon l'intérêt ou la préoccupation de celui qui les interroge.

Cette belle légende de l'ascension de Mahomet à Jérusalem peut nous inspirer une lecture des textes sacrés mais aussi des événements, à différents « degrés ». Chaque barreau de l'échelle (*miraj*) nous rappelle les différents niveaux de réalité et de conscience dont l'Être humain est capable. Sachant que la base comme le sommet de l'échelle débouchent sur des terres et des

ciels inconnus que, dans sa sagesse, l'homme peut reconnaître comme inconnaissables, et adorer leur Créateur comme le Sans Nom, Sans Image, au-delà de toute lumière et de tout silence, comme Infini ; infiniment proche et toujours inaccessible…

Mishkenot shaanamim

Michel Butor décrit bien la très appréciée demeure des artistes et intellectuels étrangers de Jérusalem-Ouest, une maison basse et ancienne en pierre rosée, faisant face aux murailles de la Vieille Ville, dans ce premier quartier juif « hors les murs » de Yemin Moshé : *« Je me réveille dans les demeures des bienheureux (*mishkenot shaanamim*). C'est le premier quartier bâti en dehors des remparts à la fin du siècle dernier, à l'intention d'émigrants pauvres, par Sir Moshe Montefiori, dont je me demande comment il avait fait sa fortune. Admirablement restauré, il héberge maintenant des artistes et comporte un centre d'accueil pour hôtes de passage. Dans le salon, un portrait d'époque le montre en veston noir avec un extraordinaire jabot ondulé. Il a même construit un moulin de style hollandais pour moudre la farine de tout son monde ; mais il paraît qu'il n'a jamais tourné. Ce n'est pourtant pas le vent qui manque ici, notamment aujourd'hui. Les chambres sont reliées par une coursive couverte avec des arcades en dentelle de fonte moulée, qui donne sur les remparts ottomans et le mont Sion avec l'église de la Dormition de la Vierge de l'autre côté de la vallée de la Géhenne aujourd'hui transformée en jardin public*. Sic transit gloria diaboli… »

Moines, moniales, monachisme

À Jérusalem, on peut voir de nombreux moines et moniales marcher seuls ou en groupe dans les ruelles étroites du souk. On reconnaît leur appartenance au costume, au voile ou au chapeau. Cette variété d'être humain n'est pas propre au christianisme, on la retrouve aussi dans les traditions orientales (bouddhisme – hindouisme). Mais, à Jérusalem, le monachisme est une spécificité chrétienne. Les traditions juives comme les traditions musulmanes considèrent le monachisme comme contraire à la nature et à l'ordre divin, bien que parfois le Coran lui reconnaisse quelques mérites : « Tu constateras que les hommes les plus proches des croyants par l'amitié sont ceux qui disent : "Oui nous sommes chrétiens !" parce qu'on trouve parmi eux des prêtres et des moines qui ne s'enflent pas d'orgueil » (Coran V, 82).

Mais la plupart du temps, le Coran est sévère à l'égard du monachisme et ce sont les sourates qui prédominent dans la mentalité musulmane commune :

« Ô vous qui croyez !
beaucoup de docteurs et de moines
mangent en pure perte les biens des gens
et ils écartent ceux-ci du chemin d'Allah » (Coran IX, 34).

Le monachisme est une invention humaine, il n'est pas dans le dessein de Dieu :

« Nous avons envoyé Jésus, fils de Marie
nous lui avons donné l'Évangile
nous avons établi
dans les cœurs de ceux qui le suivent
la mansuétude, la compassion
et la vie monastique qu'ils ont instaurée
– nous ne leur avions pas prescrite –
uniquement poussés par la recherche de la
satisfaction de Dieu
mais ils ne l'ont pas observée
comme ils auraient dû le faire
nous avons donné leur récompense
à ceux d'entre eux qui ont cru
alors que beaucoup d'entre eux sont pervers. »

Cette « invention humaine » sera considérée par certains, malgré des applications perverses, comme une invention bonne et méritoire (cf. Ibn Arabi) qui correspondrait dans l'Islam au *djihad*, c'est-à-dire à « l'effort » que chacun doit faire sur lui-même pour être conforme à la volonté d'Allah.

Selon un *hadith*, le Prophète aurait dit : « Chaque communauté a un monachisme. Le monachisme de cette communauté (l'Islam) c'est le *djihad* dans la voie de Dieu. » Par ailleurs, dans la biographie du Prophète (la *Sira*), la présence du moine Bahira est particulièrement importante. C'est lui qui transmettra à Mahomet un certain nombre d'enseignements du christianisme syrien qu'on retrouvera par la suite dans le Coran. Certains se demanderont même si le Coran ne garde pas un écho des polémiques entre chrétiens syriens et byzantins – Bahira serait le représentant d'un courant nestorien qui met en garde ceux qui font de Jésus une Personne (ou hypostase) divine, alors qu'il ne s'agit que d'un homme « adopté » par le Dieu qui seul est Dieu.

Toujours est-il que Bahira fait de Mahomet le messager de sa doctrine et, nous dit la tradition, il reconnaît en lui « un prophète envoyé de Dieu ».

Pour le judaïsme et la plupart des rabbins, le monachisme est une aberration – on se souvient que dans le Premier Testament un homme qui n'est pas marié n'est pas entier, il n'est pas « humain » ; on ne devient « entier » que par sa relation avec l'autre. L'homme qui n'est pas marié, selon cette tradition, ne peut pas entrer dans le Temple, ni enseigner dans les synagogues, ce qui fera dire à la plupart des historiens que, si Jésus pouvait entrer dans le Temple et enseigner dans les synagogues comme cela est bien précisé dans les Évangiles, « il devait être marié ». Pourtant, dans la tradition chrétienne, on fera du Christ « l'idéal du moine ».

Chaque tradition a sa façon d'imaginer la Vie bienheureuse et les règles et les moyens pour y parvenir.

Pour les juifs, l'étude de la Torah, la vie de famille, l'obéissance aux commandements (*mitzvah*) ; pour les musulmans, la récitation du Coran, la vie de l'Umma, la communauté des croyants, l'obéissance à Allah sont les bases d'une vie juste, promise à la bénédiction et au bonheur sur terre, au paradis dans l'au-delà.

Pour les chrétiens, la connaissance et la pratique des Évangiles, l'Eucharistie, le Saint-Esprit, l'Église, la foi, l'espérance, l'amour (*agapè*) sont les conditions de la vie bienheureuse, participation à la Vie Trinitaire – cette vie « qui est la vie éternelle déjà commencée ».

Le monachisme pense offrir des moyens privilégiés pour parvenir à cette fin sublime. Les Pères du désert disent qu'on ne peut distinguer le reflet de son visage dans les eaux troubles, et il en va de même pour le psychisme (l'âme) tant qu'il n'est pas débarrassé de toute pensée (*logismoï*), de toute imagination ou distraction extérieure ; on ne saurait atteindre l'état de prière, contemplation et union avec « l'Être qui est », le Réel véritable sans être dégagé des réalités impermanentes avec lesquelles nous l'identifions.

Un moine copte qui vit près de l'Anastasis me disait : « Être moine c'est

comme faire du feu. Au début ça fume, vous avez les larmes qui vous montent aux yeux ; mais ensuite, une fois la fumée dispersée, vient la lumière et la chaleur – ainsi, au début, c'est le combat (*agonia* en grec) entre l'essentiel et l'accidentel, le moi et le Soi, puis peu à peu tout le corruptible est consommé, il ne reste que notre essence incorruptible – "Je Suis". »

« Je Suis », c'est Jésus lui-même qui vit et qui aime en nous Dieu, Notre Père, et tous les hommes, nos frères.

Le monachisme occidental fait davantage référence aux trois vœux nécessaires pour mener une vie de « perfection » : pauvreté, chasteté, obéissance. Les trois vœux ont été souvent présentés sous leurs aspects négatifs. Pauvreté : privation de toute richesse et de tout bien propre ; chasteté : privation ou négation de toute sexualité et même de toute forme de plaisir ; obéissance : renoncement à toute volonté et désir personnel.

À l'origine, il s'agissait davantage de trois vœux libérateurs – la pauvreté comme vœu de désencombrement, d'allègement, simplicité délivrée de tous ces soucis provoqués par l'accumulation ou la thésaurisation de bien inutiles (car « là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur » – Mt 6, 19-21).

La chasteté comme condition d'un véritable amour qui ne traite pas l'autre corps et le sien propre comme une « viande » ou un « objet » dont on peut user comme bon nous semble, dans l'oubli du « visage », c'est-à-dire sans considération de la « personne » qui habite ce corps. Sans cette « chasteté », c'est-à-dire sans ce respect, il y a peut-être décharge d'intensités pulsionnelles, il n'y a pas vraiment de plaisir humain. La sexualité sans la chasteté c'est « l'amour à la portée des caniches », ce n'est pas encore de l'amour humain…

Là où elle a été accueillie, la chasteté a beaucoup fait pour l'humanisation de la relation entre l'homme et la femme. Là où elle a été oubliée ou rejetée, on retombe dans des relations d'objets, de dépendance ou de soumission. La chasteté est bien plus que la continence et n'a rien à voir avec le refoulement qui est une pathologie. Ce n'est pas non plus une « sublimation » de la libido au sens freudien du terme, c'est le corps tout entier « envisagé », quand la convoitise, au contraire, le dé-visage et l'objective…

L'obéissance, comme libération et ouverture de notre volonté à une volonté plus vaste : « Que ta volonté soit faite… » L'obéissance du Christ c'est l'obéissance au Réel : « Ce qui est, est. Ce qui n'est pas, n'est pas », ce n'est pas l'obéissance à un caprice ou à une idéologie qui prétendrait avoir autorité sur nous.

Être moine, c'est-à-dire être un, unifié (*monos*), c'est vivre dans une triple adéquation au Réel, celle de nos énergies vitales, de notre cœur et de notre intelligence, facilitées par une vie simple (pauvreté), respectueuse de soi et de l'autre (chasteté), libre à l'égard des désirs et des idées qui nous éloignent de l'Être pour mieux « adhérer » à ce qui est et à Celui qui Est l'Être qu'Il est (obéissance).

Sans doute, s'agit-il là d'un monachisme intériorisé, loin des institutions qui ont parfois fait de ces vœux libérateurs des occasions de dépression, de castration et de perte d'identité. Pourtant, ces institutions ont été créées pour offrir au plus grand nombre les meilleures conditions pour accéder à la Vie bienheureuse qui est la réalisation de ces vœux.

À Jérusalem, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur des institutions

monastiques ou religieuses, ce dont nous avons besoin pour que la vie soit simplement possible, c'est d'être des « humains », en voie d'intégration, ou d'unification (*monachos*) qui, à travers leurs comportements, dénués de tout artifice (pauvreté), attentifs et respectueux devant le corps de chacun (chasteté), à l'écoute du Réel qui nous apparaît parfois sous des formes « inattendues » (*obedere* en latin veut dire à la fois « écouter » et « obéir »), rayonnent la présence de Celui qui est. Contre de telles présences il n'y a pas de loi…

Moïse

À propos de Moïse, comme à propos d'Abraham, de David et de Salomon, il convient de se demander : a-t-il vraiment existé ? Est-il l'inventeur du « monothéisme » ? Est-ce lui qui a écrit la Torah (le Pentateuque) ? Et à quel moment a-t-il fait sortir les Hébreux d'Égypte ?

Les réponses de la Bible et des historiens contemporains à ces questions semblent diverger… Il ne faut pas se presser de donner à l'un ou à l'autre notre assentiment. Ni la science ni la Bible ne sont peut-être « dignes » de foi, mais la Conscience, l'Imagination créatrice, l'Un, qui les inspire ?

Moïse a-t-il existé ? La Bible raconte avec précision son histoire, de sa naissance à sa mort. À un moment de sa vie adulte, il est appelé par YHWH, « Celui qui est ce qu'Il est », pour témoigner devant les hommes que celui-ci est le seul Dieu, et qu'il veut délivrer son peuple de l'esclavage des Égyptiens… Pour les historiens, Moïse est problématique, son nom est égyptien. On pourrait l'identifier à un haut fonctionnaire d'origine sémite. En tout cas, s'il a existé, ce n'est pas lui qui a inventé le « monothéisme ». Celui-ci ne voit le jour qu'au VI^e^ siècle avant notre ère.

La Bible affirme, par ailleurs, que Moïse est l'auteur de la Torah et qu'il a consigné dans ce livre ce que YHWH lui a dicté (Dt 31, 24). Pour l'historien, la Torah apparaît comme un ensemble de textes de provenances diverses, réunis par des prêtres et des fonctionnaires laïques vers 400-350 av. J.-C. Les textes les plus anciens datent sans doute des VIII^e^ et VII^e^ siècles avant notre ère… À propos de l'Exode où le rôle de Moïse est tellement important, certains historiens ont voulu le situer sous Ramsès II (vers 1120 av. J.-C.), mais il n'existe aucune « preuve » d'un grand exode des Hébreux vers Canaan. Six cent mille mâles adultes avec leurs familles représentent plus que la population de l'Égypte à l'époque – on est donc bien en présence d'un mythe littéraire.

La Bible n'est pas un livre d'Histoire, mais un livre d'histoires, symboliques, poétiques pour la plupart, dont le but n'est pas d'informer dans le sens « d'apporter des informations sur tel ou tel événement historiquement vérifiable », mais d'informer dans le sens de transmettre une information

créatrice, signifiante et dynamisante pour ceux qui l'accueillent.

Moïse, comme Abraham et les patriarches, comme David et Salomon, semble avoir laissé bien peu de traces de son existence historique sur la terre. « Il n'y a pas de preuve archéologique de l'Exode ni de l'esclavage, ni de la mention égyptienne de l'émigration massive d'un peuple, alors que les registres étaient bien tenus. La bibliothèque hébraïque (Bible) parle cependant d'un contexte qui a bien existé sur une longue période, à savoir des relations entre l'Égypte et Canaan et le refuge en Égypte de Cananéens menacés chez eux par la famine.

Sur la base de nombreuses recherches, archéologues et historiens peuvent dire aujourd'hui que la Torah (Pentateuque) et, particulièrement, le Livre de l'Exode, attribué autrefois à Moïse, reflètent des traditions orales anciennes, mises par écrit dans le contexte des aspirations de la période de la royauté tardive (VIIIe siècle-VIIe siècle av. J.-C. (Israël Finkelstein, *La Bible dévoilée*).

Moïse appartient au mythe d'origine, fondateur du « peuple d'Israël ». Si son existence historique ne peut pas être prouvée, son existence littéraire et archétypale est indéniable. Sa « présence » réelle hier et aujourd'hui dans la structuration des individus et des sociétés est évidente. Est-ce à dire qu'une réalité « imaginale » ou littéraire est plus puissante, plus réelle en quelque sorte qu'une réalité historique, « matériellement » prouvée par une accumulation de documents « sensibles » : tessons de bouteilles, céramiques, ossements, manuscrits, le tout confirmé comme authentique par le carbone 14…

Jules César, dont l'existence est historiquement bien prouvée, n'a-t-il pas

infiniment moins de « réalité » dans la vie des individus et des peuples que Moïse qui continue encore aujourd'hui par l'enseignement qui lui est attribué, particulièrement le Décalogue, à influencer et à orienter la vie d'une multitude (non seulement des juifs, des chrétiens et des musulmans, mais de tous ceux, croyants ou non, religieux ou laïques, qui se réfèrent aux « droits de l'homme » inspirés des dix paroles dites d'un « haut lieu » dont on n'a pas encore trouvé la trace ?

Mais pourquoi faudrait-il opposer le poète et l'historien, le prophète et l'archéologue ? Ne sont-ils pas, les uns et les autres, les jouets ou les joueurs de l'Imagination créatrice qui regarde, avec amusement sans doute, la terre, les plantes, les animaux, les humains, tous ces vivants et leurs fossiles, interprétant scientifiquement ou poétiquement ces symptômes d'existence ? « Ce que dit la Bible » ou « ce que dit l'historien ou l'archéologue » ne sont pas à mettre en opposition, ils parlent de deux niveaux de réalité différents, à partir de deux modes de perception différents.

Pourquoi dire que la réalité de l'eau est plus réelle, lorsqu'elle est saisie sous sa forme glacée, plus que dans sa forme ruisselante ou « vaporeuse » – nul n'a retrouvé les os glacés ou momifiés de Moïse ; tous, ne serait-ce qu'une seule fois, ont été baignés ou rafraîchis par les paroles fluides ou vaporeuses qui tombent de la nuée qui porte son nom. Seuls les peuples à l'imagination forte ont des chances de survivre ; que reste-t-il de Rome et de Babylone ? Beaucoup de preuves historiques et archéologiques, sans doute, c'est-à-dire beaucoup de ruines.

Que reste-t-il de Moïse et de son peuple ? Très peu de ruines, de moins en moins de traces matérielles, nous disent les historiens et les archéologues. Très peu de ruines, mais un Esprit, une orientation du désir, toujours vivants ! N'est-ce pas la fonction de l'Imagination créatrice et des textes qu'elle inspire : aider les humains à vivre quand seule la mort semble certaine…

La foi ne se fonde pas sur des tranchées remplies de céramiques ou d'ossements, mais sur une parole vivante qui traverse les siècles et éclaire encore aujourd'hui notre conscience. Encore faut-il que cette parole rencontre assez de vie et d'intelligence pour lui imaginer un sens, c'est-à-dire l'interpréter. Tout est donc question d'imagination créatrice, que ce soit pour l'auteur et le lecteur ; c'est dans cette imagination commune et consciente qu'ils se rencontrent.

Le texte biblique étant bien connu, il serait intéressant de voir comment la tradition juive ultérieure « imagine » Moïse. La tradition juive hellénistique par exemple : on ne pourrait être que troublé ou conforté par un certain « syncrétisme » des imaginaires : *« La littérature hellénistique aimait à mêler les figures mythiques à ses propres héros, ce qui entraîna des identifications très extrapolées (comme Isis-Ève, Serapis-Joseph, Atlas-Hénoch, Bel Kronos-Nemrod, Orphée-David, Zoroastre-Ézéchiel), attribuant ainsi aux pères de la culture juive les plus grandes contributions à la civilisation. Moïse devint de la sorte, pour Eupolème (qui situe la vie de Moïse cinq cents ans avant la*

guerre de Troie), le premier sage juif et l'inventeur de l'écriture hébraïque. Selon Artapanos, Moïse (qui est identifié à Musaeos ainsi qu'à Hermès-Thot) fut le maître d'Orphée, l'inventeur de l'art d'écrire, le premier philosophe mais aussi l'inventeur de diverses machines de paix ou de guerre. Il fut également responsable de l'organisation politique de l'Égypte et l'instigateur du culte égyptien des animaux (Eusèbe, *Praeparatio evangelica* 9, 27). Aristobule, le premier philosophe exégète, affirmait qu'Homère et Hésiode avaient utilisé en grande partie des informations tirées du livre de Moïse, qui, selon lui, avait été traduit bien avant la Septante. Philon soutenait qu'Héraclite avait volé à Moïse sa théorie des contraires. Il ajoutait aussi que le législateur grec avait copié nombre de ses lois. Il estimait même que Moïse avait devancé la doctrine platonicienne de la création à partir d'une matière préexistante, en enseignant dans la Genèse qu'il y eut de l'eau, de l'obscurité et du chaos avant l'univers. Selon Josèphe, Moïse fut le plus ancien législateur du monde, suivi par Platon sur au moins deux points, et par les philosophes grecs qui furent ses disciples, cependant qu'ils continuaient d'observer les lois de leur pays (*Contre Apion* 2, 257-281). Si les premières références à Moïse lui furent favorables – Hécatée d'Abdère le présente comme le fondateur de l'État juif, lui attribue la conquête de la Palestine, la construction de Jérusalem et du Temple, et, plus important encore, le tient pour avoir su éviter tout anthropomorphisme dans le culte en prohibant toute image de la divinité –, il se produit néanmoins une réaction qui mit le personnage de Moïse en butte à une littérature antijudaïque. Hécatée avait déjà fait la remarque que Moïse avait été l'instigateur d'un mode de vie fondé sur la séparation et la haine de l'étranger.

On le voit, les interprétations varient, les époques se télescopent, faire de Moïse « le fondateur de l'État d'Israël, le constructeur de Jérusalem et du Temple », cela peut sembler complètement anachronique et s'éloigner en tout cas de la lettre de la Bible. Cela n'empêche pas aujourd'hui certains fanatiques de dire que c'est la volonté de Dieu et de Moïse que le Temple soit de nouveau reconstruit et que tout peuple étranger et impur soit banni et chassé loin de la « Sainte Jérusalem ».

Les interprétations modernes du personnage se confrontent souvent à celle de Sigmund Freud (voir *Moïse et le monothéisme* paru en 1939) qui fait de Moïse un Égyptien non hébreu, dont le monothéisme est issu de la période de pur monothéisme, instauré sous le règne d'Akhénaton ; il aurait été tué par les Hébreux. Freud met ici en scène l'histoire primordiale du « meurtre œdipien », qui sera suivi d'une culpabilité si grande que l'on érigera le père assassiné – haï et vénéré – en prophète et sa loi humaine en commandement divin, éternel. Cela fonderait le postulat freudien que les religions monothéistes sont hantées par un sentiment de culpabilité inhérent à la nécessité de repentance.

L'imagination de Freud s'éloigne évidemment de l'imaginaire biblique, il reconstruit le personnage de Moïse à son usage et au service de thèses qu'il

expose par ailleurs. N'est-ce pas souvent la pratique des rabbins ou des exégètes qui l'ont précédé et qui le suivent ?

Pour revenir dans le domaine religieux des habitants de Jérusalem où le personnage de Moïse est très présent, il est intéressant de remarquer que, pour les musulmans, le texte du Coran comprend un grand nombre de récits sur les prophètes ayant précédé Mahomet. Leur rôle est d'illustrer, de renforcer et de donner une morale à la mission de celui-ci auprès des Mecquois. Parmi ces prophètes, Moïse est de loin le plus souvent cité – son nom apparaît à cent trente-six reprises –, bien plus qu'Abraham ou Jésus. L'importance quantitative et le rôle doctrinal des récits sur Moïse tiennent à plusieurs facteurs. D'abord, il est le prophète dont la mission et la courbe de vie ressemblent le plus à celles de Mahomet. Comme lui, il a été rejeté par les siens, obligé de quitter son pays d'origine pour un exode (l'hégire). Comme lui il a entrepris de créer autour de son message une communauté sociale, voire politique, d'en assurer la cohésion et la défense, de lutter contre ses divisions internes et ses tendances au compromis avec le polythéisme, etc. Le Coran souligne de façon explicite le parallèle entre Pharaon entouré de son conseil et les chefs mecquois, ou entre les fauteurs de troubles parmi les Israélites durant l'errance dans le désert et les opposants dits « hypocrites » qui gênaient son action à Médine. Le rôle de Moïse permet également de cristalliser l'attitude de Mahomet par rapport aux juifs de Médine. Ces derniers lui apportaient un appui tactique mesuré, voire réservé. En tout état de cause, ils n'étaient pas concernés par sa mission religieuse, ne reconnaissant pas l'autorité surnaturelle dont elle émanait. Le Coran dénonce leurs résistances et vient rappeler les rébellions, les tergiversations des Israélites à l'époque de Moïse, leurs hésitations à croire ou à combattre ; comme si les juifs de Médine reproduisaient à propos de Mahomet les mêmes résistances à l'œuvre divine que celles de leurs ancêtres à l'époque de Moïse.

On voit ici l'influence puissante et réelle qu'un personnage mythique ou figure archétypale peut avoir sur un personnage dont l'existence historique est davantage fondée.

L'ample et riche récit de Moïse a servi de fondement à de nombreux commentaires mystiques dans les milieux plus spiritualistes de l'Islam. Le face-à-face direct entre Dieu et lui n'est-il pas l'expression même d'une expérience de type mystique ? À propos du passage du Buisson ardent, lorsque la Voix interpelle Moïse : « "C'est Moi qui suis ton Seigneur ; enlève tes sandales, tu te trouves dans la vallée sacrée de Tuwâ" » (20, 12), le commentaire coranique attribué à Ja'far al-Sâdiq (148 de l'hégire/765 apr. J.-C.) souligne combien c'est l'interpellation divine qui instaure l'être humain. Celui-ci peut dire « je » parce que Dieu l'appelle « tu ». Mais, au degré de l'expérience mystique, al-Sâdiq comprend qu'il n'est qu'un intermédiaire entre un locuteur qui le précède et qui est simultanément le seul auditeur en mesure de recevoir un tel message. Le « moi » humain est au fond un relais qui permet à Dieu de se dire. Cette prise de conscience par et au-delà

du langage constitue le noyau de l'expérience spirituelle proprement islamique.

À cela, il faut ajouter que le récit de Moïse fonctionne comme un modèle, à divers niveaux religieux mais aussi politiques. Ainsi l'histoire de Moïse face à Pharaon n'est-elle pas perçue comme un simple récit appartenant à un passé, vénérable, certes, mais lointain et révolu. Chaque chef ou homme puissant prenant des décisions iniques, contraires à la religion, est perçu comme un « Pharaon », et tout croyant peut se sentir investi de la mission de lui rappeler la dimension éthique du monothéisme coranique. La propagande abbasside utilisa le thème de la lutte contre Pharaon, auquel elle identifiait la dynastie honnie des Omeyyades qu'elle combattait et vainquit en 133 de l'hégire/750 apr. J.-C. Il va de soi que l'appréciation des rôles « mosaïques » et « pharaoniques » relève de l'interprétation de chaque courant. On se souvient que les assassins du président égyptien Anouar al-Sadate avaient justifié leur action par l'idée que le chef de l'État avait agi en Pharaon et qu'il fallait l'en punir. Plus que jamais, la figure coranique de Moïse apparaît comme présente, agissante dans le monde musulman à travers les modèles de comportement qu'elle propose.

Le problème à Jérusalem, c'est que chacun, fidèle à ses propres références scripturaires avec son interprétation personnelle ou collective, peut se servir de « Moïse » pour reconnaître chez l'autre « le Pharaon » qui nous opprime ou « qui occupe notre territoire ». Selon le quartier d'où on nous regarde, chacun peut être considéré comme un Moïse ou comme un Pharaon, c'est-à-dire comme le meilleur ou le pire des hommes.

Chez les chrétiens, l'archétype de Moïse semble avoir moins d'importance. « La loi nous a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité nous sont venues par Jésus-Christ » (Jn I, 17). Ce parallélisme entre Moïse et Jésus met en évidence la différence des deux « alliances ». Jésus est le prophète par excellence, celui qu'annonce Moïse (Jn 5, 46 ; Lc 24, 27). C'est pourquoi Moïse se trouve, avec Élie, à ses côtés lors de la Transfiguration (Lc 9, 30), mais le Christ, « nouveau Moïse », dépasse la loi en l'accomplissant (Mt 5, 17) car Il en est la fin (Rm 10, 4). Dans le Christ, se révèle maintenant la gloire (Jn I, 14) dont un reflet illuminait le visage de Moïse après ses rencontres avec Dieu (Ex 34, 29, 35). Le peuple de l'ancienne alliance ne pouvait supporter l'éclat de ce reflet pourtant passager (2 Co 3, 7), aussi Moïse mettait-il un voile sur son visage. Pour Paul, le voile symbolise l'aveuglement des juifs qui, en lisant Moïse, ne le comprennent pas et ne se convertissent pas au Christ qu'il annonçait (2 Co 3, 13) car ceux qui croient vraiment à Moïse croient au Christ (Jn 5, 45).

On comprend ce que cette relecture du personnage de Moïse par les Écritures chrétiennes pourrait avoir de « scandaleux » pour un juif, mais aussi pour un musulman qui a sa façon bien à lui, « révélée », de récupérer l'image merveilleuse de Moïse par qui la loi structurante du désir fut donnée au monde.

Entrer en résonance avec « le Moïse de son être », c'est faire appel à cette instance légiférante, généralement attribut du père, afin qu'un certain ordre, une certaine orientation soient donnés aux mouvements variés du désir…

Qu'est-ce qu'une éducation réussie, sinon avoir appris à réaliser ses plus profonds désirs, mais jamais aux dépens d'autrui ?

L'archétype Moïse nous révèle également que cet « obscur objet du désir », ce n'est pas seulement telle ou telle forme dans laquelle l'Être peut nous apparaître comme aimable, mais c'est l'Être Lui-Même, le Je Suis, qui a parlé à Moïse au cœur du Buisson. On peut bien parler d'effets thérapeutiques de la loi dans la mesure où celle-ci élabore ou rétablit en nous « le principe de réalité » (et la réalité, on nous l'a appris, c'est l'Autre). Pour Moïse, cet Autre est non seulement mon prochain, il est aussi le Tout Autre, la Présence insaisissable, toujours inaccessible, et dont je ne peux pourtant nier la proximité et les signes, tandis qu'Elle me conduit à travers mon désert…

Par ailleurs, on oublie trop souvent – lorsqu'on veut voir dans Moïse l'archétype du législateur – que les préceptes négatifs sont introduits et explicités par le précepte positif : « Tu aimeras ! »

La Loi est une Loi d'amour. Nous sommes invités à l'accomplir pour que nous retrouvions notre capacité d'aimer : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Aimer son Créateur et, par voie de conséquence, aimer toutes Ses créatures, c'est accomplir toute justice et c'est retrouver la santé et la vie du cœur.

Mais qui, à Jérusalem, se soucie de vie et de santé ? Chacun se sert de Moïse et de sa Loi pour avoir raison sur l'autre ou pour se culpabiliser soi-même. N'est-ce pas trahir l'Imagination créatrice qui a inspiré une si grande Loi et un si bel homme, « le plus doux, le plus humble que la terre ait jamais porté » ou plus exactement « l'homme, le plus doux, le plus humble, le plus courageux » que les hommes aient imaginé, un archétype de l'Anthropos capable d'inspirer et de structurer le devenir d'une humanité en voie d'accomplissement. Le nom de Moïse en hébreu ne se dit-il pas *Moshé* dont les lettres forment *hachem*, le « Saint Nom » en hébreu.

Moïse serait ainsi une Image de Dieu, ce qui ressemble à « l'Être dans le temps », les auteurs du Pentateuque (Torah) résument dans les dix paroles (Décalogue) les exercices nécessaires pour que nous devenions, à notre tour, « à l'Image et à la ressemblance de l'Être qui est ce qu'Il est », l'Être qui va… Chaque « Je suis » humain devenant alors une révélation ou une incarnation du « Je Suis » divin, YHWH…

Monophysisme

Hérésie ou « vérité partielle » que dénoncent les chrétiens orthodoxes à la suite du concile de Chalcédoine. Hérésie qui semble parfois les tenter quand leur affirmation forte de la divinité du Christ leur fait oublier le réalisme de son humanité et, par voie de conséquence, quand l'intensité de leur quête de Dieu leur fait perdre le sens de leur « nature » et de leur condition humaine.

À l'origine du monophysisme se trouvent en effet quelques grandes figures du monachisme byzantin : Apollinaire le Jeune, évêque de Laodicée en 362, Eutychès (378-454) et Capille d'Alexandrie, l'ennemi de Nestorius qui s'y opposera. De cette rupture du monophysisme avec l'orthodoxie, naîtront les Églises dites « non chalcédoniennes » (coptes, arméniennes, jacobites).

Le concile de Chalcédoine (451) reconnaît le Christ comme à la fois vrai Dieu et vrai homme en « une seule personne et deux natures », unies sans mélange et sans confusion. Les monophysites soutiennent qu'en Jésus la nature divine a définitivement absorbé la nature humaine, comme les « monothélites » diront que la volonté divine du Christ a complètement absorbé sa volonté humaine.

Dans un cas comme dans l'autre, c'est la réalité « vraiment » humaine du Christ qui est niée. Sa nature, son énergie, sa volonté ne s'unissent pas « librement » à la nature, à l'énergie et à la volonté de Dieu, mais sont comme « absorbées », détruites par la divinité.

L'orthodoxie défend ce paradoxe : pour être vraiment divin, il faut être vraiment humain. Notre union à Dieu ne détruit pas mais transfigure notre humanité. Il ne s'agit pas de détruire l'ego mais de « l'ouvrir ». Paradoxalement, ceux qui se considèrent comme des « canalisations », sans pensée, sans désir et sans volonté propres, de la Parole de Dieu, risquent fort de s'illusionner ou d'être dans l'inflation.

Pour un orthodoxe, le signe de notre union à Dieu, ce n'est pas la perte de notre humanité et de ses fonctions, mais, au contraire, leur divinisation. Chacune de nos « fonctions » humaines retrouve par la grâce, ou par le don de l'Énergie divine, son plein usage « naturel » guéri et transfiguré.

Dieu se fait homme non pour détruire l'homme, mais pour qu'il devienne pleinement humain et c'est dans la plénitude de son humanité qu'il peut devenir Dieu.

Le Verbe se fait chair, non pour détruire ou mépriser la chair, mais pour l'éclairer et la diviniser. La conscience prend corps non pour que l'homme se désincarne, mais pour que le corps prenne Conscience, devienne Conscience. La Vie infinie, éternelle, s'incarne dans la vie finie, temporelle, non pour nier les limites ou le temps, mais pour ouvrir nos limites et notre temps à sa pure Présence. La lumière devient matière pour que la matière devienne lumière. Plus exactement, la lumière est matière, la matière est lumière, sans confusion, sans séparation : c'est le paradoxe que découvrent les physiciens. Dieu est homme, l'homme est Dieu, sans confusion, sans séparation : c'est le

paradoxe que découvrent les théologiens dans le Christ, « sans confusion, sans séparation », c'est le paradoxe que découvrent chaque jour un peu plus les habitants de Jérusalem quand ils ne s'enfoncent pas dans les impasses du matérialisme ou du spiritualisme.

Moriah, mont

C'est sur le mont Moriah que fut bâti, puis détruit, le Temple de Jérusalem. C'est là que se trouve actuellement le Dôme du Rocher, coupole dorée qui hante non seulement les cartes postales, mais tous les esprits attachés au passé, au présent et à l'avenir de Jérusalem.

Le *Har Hamoria* (mont Moriah), *Har Habayit* (mont du Temple), *Har Haqodech* (mont sacré) en hébreu s'appelle aussi le *Haram es Sharif* en arabe (noble Temple).

Les traditions disent que c'est avec la glaise (*adamah*) de cette montagne que YHWH façonna le premier humain et « insuffla dans ses narines un souffle de vie ». C'est également à cet endroit précis que Caïn et Abel ont « élevé » vers le ciel leurs offrandes ; c'est là que Noé construisit un autel après le Déluge… Mais le mont Moriah n'est nommé dans le Livre de la Genèse qu'à propos d'Abraham et de son fils Isaac qu'il est prêt à offrir à Dieu. Non loin de là, on sacrifiait des enfants, particulièrement des premiers-nés, au dieu Moloch dans les vallées du Cédron et de la Géhenne.

C'est là qu'Abraham doit changer de représentation de Dieu. YHWH ne veut pas de sacrifice humain, il ne lui demande pas de tuer son fils mais de l'« élever » vers Lui ; s'il doit se servir du couteau ce n'est pas contre son enfant, mais c'est pour « couper » le lien qui l'attache à lui, afin de le rendre à sa liberté, c'est-à-dire à Dieu.

En montant vers le mont Moriah, Abraham pense à « son » fils. En redescendant de la montagne, il pense au « fils que Dieu lui a donné ».

Il y aura, bien sûr, de multiples interprétations et représentations de ce texte fameux (Gn 22, 2). À noter que, plus tard, pour les musulmans, il ne s'agira pas de l'élévation d'Isaac, mais d'Ismaël, le fils premier-né, cependant dans un cas comme dans l'autre, c'est l'interdit du meurtre qui fait du mont Moriah un lieu saint.

Il y a quelque chose de nouveau sous le soleil, quelque chose d'« autre ». Ce n'est plus seulement la violence qui est le moteur des mondes, un autre moteur pourrait le faire tourner – *« Ar-Rahmâni ar-Rahim »* : l'Infinie Miséricorde.

On dit aussi que Jacob dormit à cet endroit et qu'il rêva d'une échelle qui reliait la terre et le ciel, alors qu'il fuyait son frère Esaü. Comment s'étonner alors que le roi David choisisse ce lieu, après l'avoir acheté à Aranna le Jébusite, pour y dresser un autel, se conformant ainsi à la coutume

des Cananéens qui établissent leurs sanctuaires et leurs pierres dressées au sommet des collines. Cet autel marquera la consécration de Jérusalem comme ville sainte (2 S, 24-25).

C'est devant l'autel dressé par son père David que Salomon construisit à Jérusalem le premier Temple en l'honneur de YHWH, « Celui qui Est » et « qu'aucune construction de mains d'homme ne peut contenir ». Nous sommes aux environs de 965 av. J.-C : la description de ces travaux occupe les chapitres 6-7 du Livre des Rois.

L'histoire du mont Moriah s'achève. Commence l'histoire du mont du Temple, mais le « texte » de la Genèse reste à jamais attaché à la « trace » du rocher que chacun peut encore aujourd'hui contempler à l'intérieur du Dôme du Rocher.

Si l'entrée du sanctuaire n'est pas permise à tous, c'est pour chacun un devoir de mémoire que de se souvenir du Dieu qui se révéla à Abraham. Car c'est Lui le fondement d'une religion nouvelle, celle qui demande l'élévation la plus haute, la confiance la plus totale, la remise entre les mains de l'Infinie Miséricorde de ce que nous avons de plus cher, l'offrande de nos attachements et de nos volontés propres, mais jamais l'infanticide, la violence… Le meurtre ne sera jamais plus un « sacrifice », un « acte sacré » (*sacra-facere*), mais un meurtre.

Au mont Moriah, YHWH « éprouve » Abraham, Il le fait passer d'un esprit secrètement coupable (n'a-t-il pas déjà d'une certaine façon « abandonné ou sacrifié » son premier fils, Ismaël ?), d'un esprit où semblent régner la peur et la pulsion de la mort, à un esprit habité par la miséricorde et la volonté de vivre.

Comme Job plus tard, Abraham n'est-il pas « tenté » de se faire un Dieu à son image, qui recherche des victimes expiatoires, une justice inéluctable, un Karma incontournable : une fatalité.

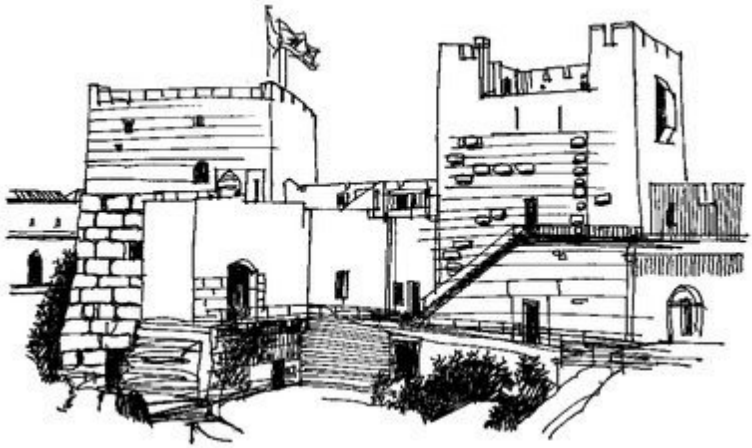
La fatalité est un faux dieu. Au mont Moriah, se révèle un Dieu neuf, une Vie qui ne prend pas plaisir à la mort de ceux qu'elle engendre : qu'ils vivent au moins le temps qu'ils ont à vivre….

« Je sais maintenant que tu crains Dieu, que "tu frémis d'Adonaï", traduisait Chouraqui, et ce frémissement est celui de l'Amour. Je sais que tu aimes la vie, élève ton fils, n'étends pas ta main sur lui… » (Gn 22).

Musées

Certains aimeraient que Jérusalem soit une « ville-musée pour tous les peuples et toutes les religions », ce qu'elle est en partie si on considère son riche patrimoine archéologique, historique et religieux, mais c'est avant tout une ville vivante, le Dieu et les dieux qu'on y vénère ne sont pas « morts », « heureusement » ou « malheureusement », selon les points de vue. Si

Jérusalem n'est pas une « ville-musée », c'est en revanche « la ville des musées » et, ne serait-ce que pour eux, le voyage vaut le déplacement.



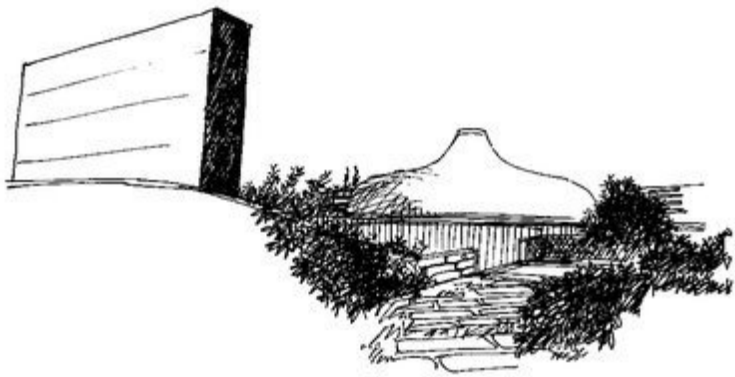
Je commencerai par le Musée historique de Jérusalem qui occupe toute la Citadelle ou Tour de David. La structure actuelle date du XIVe siècle avec des ajouts de 1532 dus à Soliman le Magnifique. Cependant, des fouilles archéologiques ont révélé des vestiges du IIe siècle av. J.-C., indiquant une forteresse de l'époque hérodienne. C'est là que, pour certains, auraient eu lieu le procès et la condamnation du Christ.

Ce musée est pour moi un chef-d'œuvre pédagogique. En une matinée, on peut se faire une idée de la riche histoire de Jérusalem, des peuples et des croyances qui l'ont occupée : les Cananéens et le premier Temple, le second Temple et les Byzantins ; puis viennent des salles consacrées à l'islam et aux croisades, avant d'arriver aux mamelouks et au mandat britannique.

Cette présentation repose sur des dioramas, des maquettes et des explications plus que sur des objets historiques. Pour ceux qui désirent être davantage en contact avec les « documents originaux », je proposerais d'aller ensuite au Musée des pays de la Bible dont le bâtiment, d'une grande sobriété, fait face au musée d'Israël. On y trouvera un extraordinaire ensemble de trouvailles archéologiques. Celles-ci témoignent du mode de vie des différentes civilisations qui peuplèrent la Terre sainte à l'époque biblique. Le musée a été inauguré en 1992 pour accueillir la collection privée d'Élie Borowski, un passionné des civilisations antiques du Moyen-Orient. Grâce à une présentation chronologique et par région, le visiteur bénéficie d'une image claire et vivante du contexte dans lequel sont nés les écrits bibliques. Ces écrits dont on pourra contempler quelques manuscrits antiques découverts il y a moins d'un siècle à Qumran, dans le fameux « sanctuaire du Livre » tout proche du Musée des pays de la Bible.

L'architecture originale de ce « sanctuaire » est due à F. Kiesler et

A. Bartus. Elle rappelle les couvercles des jarres dans lesquelles ont été découverts plusieurs des célèbres rouleaux. Près de l'entrée, un mur de granit noir contraste avec la blancheur du dôme, faisant référence au combat entre les « fils des ténèbres » et les « fils de la lumière » décrit dans l'un des manuscrits, « le livre de la guerre », cette ultime confrontation entre le Bien et le Mal annonçait la venue du Messie.



À l'intérieur, un long couloir semblable à une caverne évoque l'environnement dans lequel furent découverts les manuscrits. On y trouve une exposition permanente sur la vie à Qumran à l'époque de leur rédaction. Dans la salle principale, sous la coupole, une imposante vitrine contient une copie du Livre d'Isaïe, le seul de la Bible intégralement conservé. Ses soixante-six chapitres ont été rédigés sur plusieurs bandes de parchemin cousus ensemble formant un rouleau de plus de sept mètres de long. Une autre vitrine contient des fragments du véritable manuscrit ; on y voit également le Livre des Psaumes (28 colonnes de texte), le livre de la guerre, le manuel de discipline, le livre du Temple et le codex d'Alep du X^e^ siècle qui n'est pas un manuscrit de la mer Morte mais l'un des plus anciens exemplaires de la Bible.

Celui qui est sensible à l'Écriture et au Logos qui se transmet à travers les siècles dans la fragilité des parchemins ne manquera pas d'être touché par ce qui se présente à lui non comme un simple musée mais comme « un sanctuaire du Livre » car « elles sont toujours vivantes les paroles devant qui tu te tiens ».

Le musée d'Israël dont ce « sanctuaire du Livre » fait partie est, lui aussi, extrêmement riche quoique plus éclectique ; il s'est constitué à partir du fonds de l'école Bezalel (la première académie d'art israélienne) et d'œuvres appartenant à l'autorité israélienne des Antiquités. Elles ont été enrichies de dons, de prêts et d'acquisitions des quatre coins du monde. De nouveau, l'archéologie y tient une bonne place, les périodes hellénistique, romaine et byzantine y sont particulièrement représentées (332 av. J.-C.-630 apr. J.-C.) avec des objets fascinants, sarcophages et ossuaires de plusieurs catacombes juives, statue en bronze de l'empereur Hadrien et magnifiques mosaïques de

Tsipori (Séphoris), Kisufrim, Gaza et Beth Shean.

Dans les sections consacrées à l'ethnographie et à l'art juif, j'ai bien aimé trois magnifiques intérieurs complets de synagogues provenant d'Allemagne, d'Italie et d'Inde. Quant à l'art moderne, pourquoi se priver de quelques instants qui ressemblent à des « retrouvailles » avec des chefs-d'œuvre bien connus de Cézanne, Chagall, Matisse et Modigliani ?

Deux autres musées moins fréquentés me semblent également dignes d'intérêt, particulièrement le musée Rockefeller dont l'ambiance un peu « décalée » par rapport au musée d'Israël continue à me fasciner. C'est en effet un des principaux musées du Moyen-Orient et le premier à avoir rassemblé de manière systématique et parfois hétéroclite les principales découvertes de Terre sainte. Parmi ses pièces maîtresses : les stucs du palais de Hisham à Jéricho, des panneaux en bois de la mosquée el-Aqsa et surtout un linteau du Saint-Sépulcre, datant de l'église des croisés, particulièrement significatif de l'art et de la foi de cette époque.

Il y a aussi le musée d'Art islamique L.A. Mayer qui donne à voir une collection agréablement présentée d'objets issus du monde musulman, de magnifiques carreaux perses, des miniatures mogholes et une section passionnante consacrée à la calligraphie arabe.

Il faudrait citer encore la Maison Ticho, le musée d'Art juif italien, le musée Mardigian, la Maison brûlée, le parc archéologique Ophel, le musée du Vieux Yishouv, le centre Rachel ben Zvi, le musée archéologique Wohl, etc., sans oublier les musées en annexe des différentes églises chrétiennes de Jérusalem ou, à côté d'autres jardins, le jardin d'art de Billy Rose où on pourra « admirer » le trognon de pomme en décomposition de Claes Oldenburg – s'il faut finir par « là, où tout a commencé »…

Musique

Peut-être sommes-nous malades parce que nous ne chantons pas assez ? Un corps qui chante se porte bien, c'est vrai aussi d'un corps social, nation, Église ou religion. Là où on ne chante plus, le « corps » se désagrège comme si le son, dans le grain de la voix ou de la parole, était le fil qui reliait tous ses atomes ensemble. « Ensemble », là est la question ! Peut-on faire chanter ensemble des peuples et des religions si ce n'est adverses, pour le moins différentes, sans risquer la dissonance, la cacophonie, qui n'est pas, contrairement à ce qu'en pensent certains, l'apanage de la musique contemporaine (les chrétiens qui « chantent » au Saint-Sépulcre peuvent en témoigner). La musique de notre temps et du temps qu'il fait à Jérusalem serait-elle donc incapable d'harmonie ?

Les tentatives pourtant ne manquent pas. Daniel Barenboïm, le célèbre pianiste et chef d'orchestre, a mis toute son énergie à rapprocher les frères ennemis grâce à son orchestre du West Eastern Divan créé en 1999 avec des jeunes musiciens juifs et arabes. Leur concert à Ramallah en août 2005 fut un événement mondial. L'harmonie qui se manifeste sur la scène ne se prolonge pas toujours dans les coulisses mais on sait désormais qu'elle est « possible ».

Jordi Savall et Manuel Forcano ont rendu aussi un bel hommage à Jérusalem en obtenant la collaboration passionnée et engagée de musiciens, poètes, chercheurs, écrivains et historiens de quatorze nations. Mais ne sont-ce pas là manifestations ponctuelles, liées à de très hautes et fortes personnalités, comme le furent en leur temps Menuhin et Rostropovitch ? N'est-ce pas le tissu chantant d'Israël et de Palestine qu'il faudrait retrouver ? Au niveau des musiques savantes, imaginer un « festival des musiques sacrées » comme celui de Fez, suivi de rencontres et de conférences cherchant à donner un corps sensible aux plus nobles inspirations de l'être humain ? Ce qui me semblerait encore plus original serait un festival populaire des musiques de rues, dont on peut pressentir presque chaque soir les prémices dans les cafés de la rue Salomon ou dans les bars autour de la rue Heleni ha Malka près du Russian Compound…

Il ne s'agirait pas seulement de folklores arabes ou juifs, difficiles à « danser » ensemble, mais d'un certain jazz ou d'un certain rock, où, au-delà des différences ethniques, on se retrouve comme membres « d'une même époque ». Le temps a parfois moins de frontières que nos espaces.

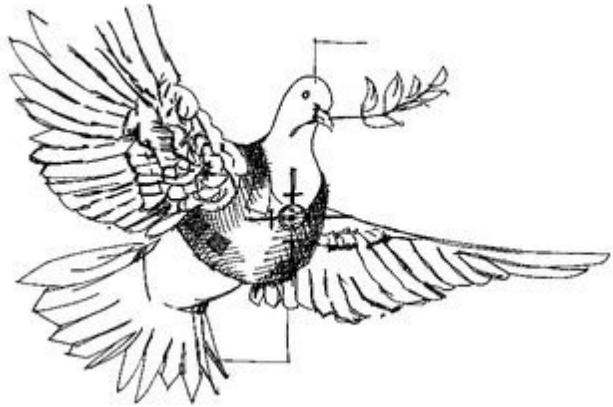
Mais c'est la « musique du diable », diront certains ! Sans doute, mais peut-être faut-il se rappeler ce beau texte de 'Ali al-Hujwini, mort entre 1072 et 1077, consacré à l'excitation et à l'extase provoquées par la musique et la danse. Il décrit le talent musical de David et l'effet de son chant sur les animaux et les fauves et sa compétition avec le diable (Iblis) : *« ... Lorsque Dieu Très-Haut eut fait de David son vicaire, il lui conféra une jolie voix et transforma sa gorge en flûte ; il fit des montagnes ses messagers, au point que les animaux et les oiseaux de la montagne et de la plaine venaient écouter sa*

voix, que l'eau s'arrêtait tandis que des oiseaux tombaient des airs. On rapporte que toutes ces créatures, rassemblées dans le désert, ont cessé de manger pendant un mois ; leurs petits ne pleuraient ni ne buvaient de lait. Toutes les fois que des hommes s'en allaient là-bas, plusieurs d'entre eux mouraient du plaisir d'écouter ses paroles, sa voix et son chant… Dieu voulut alors séparer ceux qui écoutaient la voix et suivaient leur nature des gens de la vérité qui écoutaient selon la réalité. Il permit à Iblis, à sa demande et selon la ruse, de confectionner la flûte et le luth. Il organisa une réunion face à celle où se trouvait David : ceux qui écoutaient la voix de David se divisèrent alors en deux : les réprouvés et les sauvés. Les premiers s'en allèrent écouter les instruments d'Iblis, tandis que les autres restèrent écouter la voix de David. Quant à ceux qui voient le sens des choses, la voix de David ou celle d'Iblis ne faisait pas écran devant leur cœur, car ils voyaient Dieu partout. Lorsqu'ils entendaient les instruments d'Iblis, ils y voyaient la ruse de Dieu, lorsqu'ils entendaient la voix de David, ils y voyaient la direction divine. Ils ont tout abandonné et rompu tous les liens. Ils les voyaient tous les deux tels qu'ils étaient, le bien comme bien, et le mal comme mal. À celui qui écoute le sama' de cette façon, tout est permis. Certains font semblant : "Nous ressentons le sama'(la musique religieuse) différent de ce qu'il est" ; c'est une absurdité, car la perfection de la sainteté consiste à voir chaque chose telle qu'elle est… En conséquence, le sama' parfait c'est entendre toute chose telle qu'elle est, comme qualité et description… Les hommes se laissent égarer par les instruments et dominer par la passion et la distraction parce qu'ils entendent des choses contraires à ce qu'elles sont en réalité. »

Dans un autre langage, on dirait : « Mieux vaut un chien qui aboie qu'un lion mort », mieux vaut un homme qui chante faux qu'un homme qui ne chante plus. Dans les rues de Jérusalem, mieux vaut entendre du jazz et du rock ; si ce n'est pas de la musique sacrée, c'est toujours mieux que le son des mitraillettes…

Pour ceux qui n'aiment pas la musique de rues, il y aura toujours les prestigieux orchestres philharmonique et symphonique de Jérusalem dont la réputation n'est plus à faire. Ils se produisent régulièrement au Jerusalem Sherova Theatre et au Binyanei ha Uma Conference Center.

À noter également que, dans le village d'Ein Kerem tout proche de Jérusalem, de jeunes musiciens donnent des récitals gratuits de musique de chambre chaque vendredi à midi, d'octobre à mai, à la fontaine de la Vierge.



Le festival d'Israël, en mai, donne lieu à quantité de manifestations musicales. Parmi ces manifestations, pourrait-on en imaginer une qui se dirigerait vers le « mur de séparation » qui divise douloureusement Israël de la Palestine ? Des musiciens, de chaque côté de ce mur, « joueraient », chanteraient un « même » oratorio, ou une « même » symphonie. À l'instar de celui de Jéricho, « touché par la musique », le mur finirait-il par s'effondrer ?

Murid Al-Barghûti

Murid Al-Barghûti est palestinien. Il est né à Ramallah en 1944. Il est amoureux de Jérusalem – non pas la Jérusalem mythique, mais la Jérusalem du fromage blanc, la Jérusalem du quotidien, une Jérusalem menacée…

« Le monde ne connaît de Jérusalem que la puissance du symbole. Le Dôme du Rocher en particulier, c'est ce que l'œil voit et c'est ainsi que le monde regarde Jérusalem et en est satisfait. La Jérusalem des religions, la Jérusalem de la politique et la Jérusalem des conflits est la Jérusalem du monde. Mais le monde ne se préoccupe pas de notre Jérusalem, la Jérusalem du peuple. La Jérusalem des maisons, des rues pavées et des marchés aux épices, la Jérusalem du Collège arabe, de l'école Rashidya et de l'école Omariya. La Jérusalem des portefaix et des guides touristiques qui connaissent de chaque langue juste ce qu'il faut pour s'assurer trois repas par jour. Le khan el-Zeit et les marchands d'antiquités, de nacre et de galettes au sésame. La librairie, le médecin, l'avocat, l'ingénieur et les robes des mariées bien dotées. L'arrêt des bus qui arrivent chaque matin des villages, chargés de paysans venus vendre et acheter. Jérusalem du fromage blanc, de l'huile, des olives et du thym, des paniers de figues, des colliers, du cuir et de la rue Salah el Din.

« Les conflits préfèrent les symboles. Jérusalem aujourd'hui est celle de

la théologie. Le monde s'inquiète du "statut", de l'idée et du mythe de la ville, mais nos vies à Jérusalem et la Jérusalem de nos vies n'inquiètent personne. La Jérusalem du ciel vivra éternellement, mais notre vie à Jérusalem est menacée d'extinction » (in J'ai vu Ramallah*)*.

Mutisme

À propos de Dieu, j'ai longtemps hésité entre l'attitude de Wittgenstein : « Ce dont on ne peut pas parler, mieux vaut le taire » et celle d'Augustin : « Mieux vaut en dire quelque chose, que de rester sans rien dire. » Ce ne sont pas toujours nos explications (toujours dérisoires), mais c'est parfois notre mutisme qui tue le mystère…

Mystère

Ce mot signifie ordinairement : soit ce qui est tenu secret, réservé à des initiés, soit des vérités inaccessibles à la raison.

Pour les chrétiens, il a un sens à la fois plus vaste et plus profond : il s'applique bien à des choses au-delà de la compréhension, donc au-delà de toute définition qui en épuiserait le sens, mais ce sont des réalités divines auxquelles nous pouvons participer, non par l'intellect, mais par la grâce du Saint-Esprit dans notre vie même.

Saint Paul souligne que si notre Dieu est un Dieu caché, c'est aussi un Dieu qui s'est révélé, et continue de se révéler à nous, comme Personne, comme Amour, « révélation d'un mystère enveloppé de silence aux siècles éternels mais aujourd'hui manifesté » (Rm 16, 25-26). Ce qui reste caché, ce n'est pas quelque chose de réservé à une élite. Ce qui reste mystère est le sens plénier, car aujourd'hui nous « voyons comme dans un miroir, en énigme, mais alors ce sera face à face ».

Être conscient de la Vie qui se donne en nous, ce n'est pas être conscient de « quelque chose » qu'on pourrait expliquer scientifiquement ou rationnellement. C'est être conscient d'un mystère (littéralement qui nous rend « muet »), d'un au-delà de ce que les mots, les émotions, les sentiments peuvent « saisir ».

C'est cet acte de « dé-saisissement » qui ouvre l'intelligence et le cœur au mystère.

1- Livre où sont consignées les vies du Prophète, attribué à Ibn Ishâq, mort au début de l'ère abbasside, au milieu du VIII^{e} siècle apr. J.-C.

2- Mahmoud Hussein, *Penser le Coran*, Grasset, 2009, p. 123-124.

3- *Maqrizi, Imta al'Asma'bima lil Rasoul min al-Anbâ'wal-amwal wal hafada wal mata'*. « Réconfort des auditions au sujet des nouvelles concernant l'Apôtre, ses biens, ses descendants et ses meubles », *in* Salah Stétié, *Mahomet*, Paris, Albin Michel, 2000.

4- Salah Stétié, *op. cit.*

5- *Ibid.*

6- William Dalrymple, *Dans l'ombre de Byzance. Sur les traces des chrétiens d'Orient*, éditions Noir sur Blanc, 2002.

7- William Dalrymple, *op. cit.*

8- William Dalrymple, *op. cit.*, p. 317.

9- *Opera minora* III, p. 461-467, *Parole donnée*, p. 221-231.

10- Boukhari, *Les Traditions islamiques*, p. 493, cité *in* Jean-Pierre Filiu, *L'Apocalypse dans l'Islam*, Paris, Fayard, p. 33.

11- Boukhari, *op. cit.*, p. 33.

12- *Ibid.*, p. 2253.

13- Moshe Idel, *Messianisme et Mystique*, Paris, Le Cerf, 1994, p. 100.

14- *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, Paris, Le Cerf/Robert Laffont, p. 663-664.

15- Moshe Idel, *Messianisme et mystique*, *op. cit.*, p. 24.

16- Jacques Attali, *Dictionnaire amoureux du judaïsme*, Paris, Plon, 2009.

17- Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1964, p. 96.

18- Eva de Vitray Meyerovitch, *Mystique et poésie en Islam*, Paris, Desclée de Brouwer, 1972, p. 99.

19- Les chrétiens des premiers siècles n'hésiteraient pas à souscrire à cette formule. Cyrille de Jérusalem distingue l'Essence divine, absolument Une qui n'engendre pas et n'est pas engendrée, de la Trinité des personnes divines, celles-ci étant des Noms, des processions *ad intra* immanentes à l'Être Unique et absolument simple (Catéchèses IV P.G. XXXIII, 457). Plus tard, au XIII^{e} siècle, Pierre Lombard, le maître de Thomas d'Aquin, dira : « La souveraine Réalité (*summares*, c'est-à-dire Dieu) est Père, Fils et Saint-Esprit, cette réalité n'engendre pas, elle n'est pas engendrée ni procédant (de quoi que ce soit) : *non est generans, noque genita, noque procedens.* » Voir également le concile du Latran.

Nazaréniens

Il est intéressant de remarquer que, dans le Coran (Sourates 2, 3 et 5), on ne parle pas des « chrétiens », mais des « Nazaréniens » car c'est bien ainsi qu'il faudrait traduire le nom *nasarâ*, bien que la traduction de ce mot par « chrétien » soit devenue habituelle.

La nuance est importante. Elle nous rappelle quel genre de chrétiens ont connu Mahomet et ceux qu'on allait désormais appeler des *muslim* pour les distinguer des juifs et des Nazaréniens parmi lesquels ils vivaient.

Le christianisme qu'a connu Mahomet et dont on retrouve des traces dans le Coran est celui des Nazaréniens, c'est-à-dire qu'il est issu de ces « judéo-chrétiens », en opposition au courant « pagano-chrétien » des premiers siècles du christianisme.

Cette lignée « judéo-chrétienne » voulait rester fidèle à la tradition juive tout en reconnaissant Jésus comme Messie. Elle s'origine dans l'Église de Jérusalem présidée par Jacques, le frère de Yeshoua. Dès les Actes des Apôtres il y eut en effet des conflits avec Paul et Pierre qui donnèrent naissance aux églises « pagano-chrétiennes » qui s'affranchiront de la Torah, de la circoncision, des coutumes et du calendrier juif. Ces Églises seront les seules reconnues par Constantin et par les empereurs romains.

On comprend alors pourquoi des théologiens de l'Église catholique romaine et des Églises catholiques orthodoxes, attachées à l'Empire, ont pu considérer l'Islam comme une « hérésie chrétienne » ou comme une régression à la religion abrahamique. Ils reconnaissaient dans le Coran les textes des judéo-chrétiens (ces « faux frères », disait saint Paul) considérés par eux comme hérétiques ou apocryphes. Peut-on encore aujourd'hui considérer l'Islam comme une forme « inspirée » ou « aberrante » de ce judéo-christianisme (voir Dôme du Rocher) ?

Neher, André (1914-1988)

Qui mieux qu'André Neher a dit le caractère « irremplaçable » de

Jérusalem et la place qui était, qui est et qui sera la sienne dans la conscience juive : *« L'entrelacement de Jérusalem et de l'Irremplaçable, aucune conscience humaine ne le ressent avec autant de force obstinée et de poignante évidence que la conscience même qui en fit la découverte sur les bords des fleuves de Babylone et qui, depuis, sans interruption, ni suspension, ni pause, ni parenthèse, l'éprouve, le proclame, le chante et le crie tout au long de l'histoire : la conscience juive.*

« Car la conscience chrétienne a trouvé, très tôt, une autre Jérusalem à Rome et au Ciel ; la conscience musulmane, elle aussi, en a, dès son éveil, construit une autre à La Mecque et à Médine ; et la conscience agnostique, enfin, en a édifié d'autres à Paris, à New York, à Moscou ou à Pékin.

« Seuls les juifs, bien avant qu'il n'y ait des chrétiens, des musulmans, des fidèles d'un troisième testament, ont refusé d'en vouloir une autre*, et, depuis, avec une constance farouche, persistent dans leur refus de remplacer Jérusalem, fût-elle ruine et poussière, par une autre Jérusalem, fût-elle céleste ou édénique.*

« "Je n'en veux pas d'autre", se sont-ils écriés, les Juifs, dans les amers sanglots des nuits et dans les timides lueurs des aubes, je n'en veux pas d'autre, a-t-il grincé des dents, le Juif, à moins qu'il n'esquissât un sourire amer, chaque fois que sur la longue route de son Exil, quelqu'un lui proposait l'échange, la halte définitive et apaisante en une Jérusalem autre que celle qui, là-bas, sur son rocher, paraissait bien morte et ne pouvait plus lui offrir que les pierres d'un Mur vieillissant, dont bientôt on allait, de surcroît, lui interdire l'accès.

« "Je n'en veux pas d'autre", car jamais l'Exil n'a été pour moi une marche déboussolée ou fortuite ; jamais dans les pires fuites je n'ai été un nomade sans repères ; jamais, que ce fût sur les bûchers ou dans les cendres dispersées au hasard des vents.

« Chacun de mes pas avait un sens : jamais je n'ai été le Juif Errant, car j'ai toujours été le Pèlerin de Jérusalem. Chacune de mes errances était orientée : jamais je n'ai été l'Installé, car mes prières, mes offrandes, mes nostalgies et souvent mes pas faisaient de moi le perpétuel Amant de Sion. Chacun de mes martyres était un sacrifice, car le rêve inépuisable de mon peuple transférait la plus humble, mais aussi la plus douloureuse de mes cendres au Mont des Oliviers.

« Ainsi l'exil lui-même était-il une route, la route du retour à Jérusalem.

« Et maintenant que cette route m'a ramené à Jérusalem, maintenant que cette route a pour nom Israël, et qu'elle existe, là-bas, édifiée, bordée de larmes et de rires, d'arbres et d'êtres humains aussi nombreux que les millions d'Irremplaçables qui n'avaient d'autre nom sur leurs lèvres en vivant et en mourant que celui de Jérusalem, maintenant que Jérusalem n'est plus le symbole *de l'Irremplaçable, mais qu'elle en est la* réalité*, maintenant vous voudriez que moi, Juif, j'en aime une autre, j'en veuille une autre, j'en accepte une autre ? »*

Ainsi pourrait parler le premier mari, le toujours aimant, d'une femme incertaine. Jérusalem donnera-t-elle enfin son corps au vieillard fidèle ou se laissera-t-elle envahir encore par un plus jeune, un plus « violant »… ?

Mais qui prend plaisir à tant de robes déchirées, à cette chambre sans cesse détruite, quel destin exige que Jérusalem soit depuis toujours une épouse de sang ?

Nestoriens

Le nestorianisme, avec le monophysisme et l'arianisme, est une des hérésies que réfutent le plus volontiers les chrétiens orthodoxes de Jérusalem.

Nestorius était un moine, né en Syrie, qui devint évêque de Constantinople en 428. Comme Arius, il ne pensait pas que Jésus était Dieu depuis l'origine. Il pensait qu'il n'était qu'un homme, une personnalité humaine, qui, occasionnellement, s'était uni à Dieu, probablement au moment de son baptême par Jean-Baptiste au bord du Jourdain qui est, en quelque sorte, son initiation, là où commence sa filiation.

Il y a donc en Jésus deux natures bien séparées, l'une humaine comme celle de chacun d'entre nous, l'autre divine, qui le fit participer à certains moments à « plus grand que Lui », à s'exhausser au-dessus de lui-même. Mais, si les deux natures coexistent, elles ne sont pas « consubstantielles » (*homoousia*) (concile de Nicée, 325).

L'homme et Dieu ne sont pas Un sans confusion et sans séparation. Ils restent définitivement « deux ». Chalcédoine dira « deux natures hypostasiées » en une seule Personne. Jésus « est » les deux, il n'est pas coupé en deux, paradoxe qui fait de la personne ou hypostase « le tiers inclus ou incluant ».

Pour Nestorius, il y a deux personnes. À certains moments, Yeshoua n'est que « Jésus » homme, à d'autres, il est « Christ Dieu ». Ce n'est pas le Christ qui meurt, ce n'est que Jésus. Le Christ lui ne meurt pas. On peut remarquer au passage la ressemblance de la doctrine de Nestorius avec celle de l'Islam à propos du Christ : celui-ci ne serait pas mort, un autre serait mort à sa place, et comme pour Nestorius, Jésus n'est qu'un homme, un saint et un prophète, mais jamais un homme « consubstantiel » à Dieu, ce qui est pour l'Islam le plus grand blasphème. Si on y réfléchit pourtant, l'affirmation islamique, « Dieu seul est Dieu », lui seul Est, il n'y a pas d'autre Absolu que l'Absolu, pas d'autre Réalité que la Réalité entraîne la question : « Alors comment l'homme "est-il" ? » S'il est, c'est bien qu'il participe, ne serait-ce que d'une façon relative, à l'Absolu. Dieu seul « est », or l'homme « est », donc l'homme « est » Dieu. C'est la logique de Chalcédoine, avec ces précisions nécessaires :

« Sans confusion – sans séparation. »

Il ne s'agit pas de confondre le relatif (l'homme) et l'Absolu (Dieu). Il ne s'agit pas non plus de séparer ; le relatif n'est relatif que par rapport à l'absolu et ce rapport, ou cette relation, s'il n'est pas fictif, mais bien réel, est à chercher du côté de la substance ou de l'Être, c'est une relation (hypostase) ontologique.

Eutychès, Cyrille d'Alexandrie et autres monophysites « confondent » Nestorius et le nestorianisme qui influencèrent l'Islam. Eux ne font que « séparer ».

Dans un cas, nous sommes en présence d'une « Unité indifférenciée », dans l'autre, d'une Unité brisée, par la dualité Créateur, créature. Chalcédoine se tient au milieu et propose le paradoxe d'une « Unité différenciée ».

Dieu et l'homme ne sont pas confondus.

Dieu et l'homme ne sont pas séparés.

Les métaphores de l'étreinte humaine pourraient nous permettre d'approcher ce « mystère », car c'est toujours du mystère de l'Amour dont il s'agit. Dans l'étreinte, deux êtres ne font qu'un, ils demeurent pourtant différents (à moins qu'il n'y ait « soumission » justement, perte d'identité de l'un au bénéfice (?) de l'autre, ou indifférence des deux, juste en état de « juxtaposition » un court instant).

Dans le véritable Amour, plus « on ne fait qu'un » avec l'autre, plus on le respecte dans sa différence, plus on respecte quelqu'un dans sa différence et son altérité, plus « on ne fait qu'un avec lui… ».

Tous ces paradoxes savants parfois « lassants » de ces anciens conciles ne sont peut-être que des introductions au grand *koan* de l'Amour : union des contraires, que ce soit au niveau de la relation humaine ou de la relation avec Dieu…

À noter encore que le nestorianisme n'eut pas seulement de l'influence sur Mahomet et la rédaction du Coran. Ses disciples évangélisèrent aussi la Chine et l'Inde. On les retrouve aujourd'hui sous le nom de Syriens, de Chaldéens ou de Syro-Malabar (au Kerala, ils sont plus de trois millions).

Ils lisent la Bible en syriaque, dans une version dite « Peshitta » (simple) à laquelle certains reconnaissent la saveur « araméenne » du langage parlé par Abraham et Jésus.

Actuellement, les nestoriens qui ont toujours adhéré au symbole de Nicée ne se distinguent que par leur opposition au culte marial (Marie est mère de l'homme Jésus et non du fils de Dieu). Comme Nestorius ils refusent toujours à Marie le nom de *Theotokos*, mère de Dieu. Pour un orthodoxe, c'est priver l'humanité de cette possibilité qui est de « concevoir » Dieu en elle.

Origène, et plus tard Maître Eckhart, dira que nous avons tous à devenir *Theotokos*, « mère de Dieu » c'est-à-dire que la mission ou la fonction de notre humanité est de mettre de la conscience et de l'Amour au monde. C'est introduire (ou reconnaître ?) dans la matière la Présence de la lumière, la Présence du fils de Dieu, c'est-à-dire la Relation filiale « plus que causale »

de notre être avec l'origine de tout ce qui vit et respire.

On peut se battre douloureusement pour des mots ou des noms dont on ne comprend pas le sens (et ce fut le cas avec la *Theotokos*) qui ne se révèle que dans l'expérience. Comme l'Évangile, le symbole de Nicée-Constantinople n'appartient qu'à ceux qui l'ont vécu ou qui tentent, doucement, douloureusement, amoureusement, de le vivre.

Non possumus

Non possumus – c'est la parole que reçut Theodor Herzl lorsqu'il voulut recevoir le soutien du Vatican pour l'établissement d'un État israélien en Palestine. Dans son livre, *L'État des juifs*, qu'il avait remis au Pontife, il préconise pour les Lieux saints une « forme d'exterritorialité en harmonie avec le droit international ». La formule, rejetée alors, se retrouve aujourd'hui dans les textes des papes qui demandent « un statut international garanti pour Jérusalem ».

Avant son entrevue avec Pie X (1903-1914), Theodor Herzl écrivait à une amie : « Je ne veux rien exiger qui puisse l'incommoder. Je n'exige que ce qui est possible : il doit publier une encyclique qui précise qu'il n'a rien contre le sionisme, à la condition que les Lieux saints soient exterritorialisés. »

La réponse du pape Pie X est claire : « Non possumus – *Nous ne pouvons pas ! Aussi longtemps que les juifs dénient la divinité du Christ, il ne nous est pas possible de prendre position en leur faveur […] Comment devrions-nous maintenant, sans renier nos principes les plus élevés, exprimer notre assentiment à ce que leur revienne de nouveau la possession de la Terre sainte […] pour que nous puissions nous exprimer en faveur du peuple juif, comme vous le souhaitez, celui-ci doit s'être converti*.

« Non possumus – *Nous ne pouvons pas !*

« *Nous ne pouvons empêcher les juifs d'aller à Jérusalem, mais favoriser cela nous ne le pourrons jamais !*

« *Si la terre de Jérusalem n'a pas toujours été sainte, elle a été sanctifiée par la vie de Jésus-Christ […] Les juifs ne l'ont pas reconnu, pour cela nous ne pouvons pas reconnaître le peuple juif. La religion juive était la base de la nôtre, mais elle a été remplacée par l'enseignement du Christ et nous ne pouvons lui reconnaître aucune subsistance.* »

Ces paroles trop claires venant d'un souverain pontife ont été considérées comme « vérités infaillibles » par certains. On comprend leur trouble lorsque l'histoire vient les contredire et que « les juifs sont de retour » sur ce qu'ils considèrent comme leur « Terre promise ». Elles seront contredites aussi par un autre pape, quelques années plus tard :

« La religion juive ne nous est pas extrinsèque mais, dans une certaine

mesure, est intrinsèque à notre propre religion chrétienne. Avec le judaïsme, nous avons une relation que nous n'avons avec aucune autre religion – vous êtes nos frères préférés et, d'une certaine manière, on peut dire que vous êtes nos frères aînés » (Jean-Paul II, le 13 août 1986).

De *Non possumus* à *Yes, we can*, que de « chemins » parcourus, pour ne pas dire de « livres brûlés » ou de « sangs versés ».

Nouveau-né

Tenir un nouveau-né dans ses bras, dans ses mains plutôt, c'est éprouver la transcendance, comme vulnérabilité, fragilité.

Toute la vie entre nos mains et la conscience déjà dans cette petite tête à peine plus grosse que notre poing ; la Vie est là, dans ce souffle léger, ce sourire inattendu, inespéré, ébauche du « Logos qui se fait chair », de la Conscience qui prend corps…

N'est-ce pas là le génie paradoxal du christianisme que d'avoir pu imaginer un Dieu dans un nouveau-né ? La Présence de l'Être transcendant, « Tout-Puissant » dans l'être le plus fragile, le plus vulnérable ?

Nouvelle Jérusalem (dans l'Apocalypse de Jean)

« Si YHWH – Celui qui est – ne bâtit la maison
en vain peinent les maçons.
Si YHWH ne garde la ville
en vain la garde veille ;
en vain tu avances ton lever
tu retardes ton coucher
quand Il comble son Bien-Aimé qui dort » (Ps 127).

Si YHWH ne bâtit la paix
en vain peinent les artisans de paix.
Si YHWH n'éveille la paix
en vain nos recherches, nos discours, nos efforts
Il comble son Bien-Aimé qui dort
le Bien-Aimé, qui ne parle pas de paix
qui ne se bat pas pour la paix
mais qui est simplement en repos, en paix…

Cette attitude est celle de ceux qui disent : « C'est la grâce de Dieu qui donne la paix. » C'est Lui seul qui peut bâtir un monde de paix. Il en est l'Architecte et le Maçon !

Si Dieu est bien l'architecte et le maçon, Il n'a pas d'autres mains que celles des hommes, d'autres paroles et d'autres voix que celles des hommes ou celle de la terre, des astres, des océans quand ils se mettent en colère…

Il s'agit de tenir ensemble et l'un et l'autre : il n'y a pas de Dieu sans

l'homme, pas d'homme sans Dieu.

Pas de paix sans recours à la Transcendance et sans travail de l'immanence. La Paix est le fruit de cette synergie entre « l'effort et la grâce ».

Qui est « l'Être qui est et par qui toutes choses sont » ?

« Où est-Il ? »

Il est en nous et c'est en nous qu'il peut bâtir la maison.

On pourrait traduire dans le langage de la psychologie contemporaine :

« Si le Soi ne bâtit la maison

en vain peine le moi. »

Il s'agit, de bâtir à partir du Soi…

Qui est le Soi ?

Qu'est-ce que le Soi en nous ?

« La force de l'humble amour », dirait Dostoïevski.

Ou « la puissance de l'Agneau » dont parle le Livre de l'Apocalypse.

Deux symboles du moi et du Soi : le dragon et l'Agneau.

Le dragon : constructeur de Babylone vouée à la destruction.

Et l'Agneau : inspirateur de la Nouvelle Jérusalem, demeure de l'Être et de l'Amour parmi les hommes.

Le dragon symbolise celui qui dévore, qui « assimile l'autre », réduit l'autre au même. C'est la volonté de puissance, le besoin qu'a le moi de soumettre la pensée ou la volonté des autres.

Un manque de sécurité, de fondement se cache derrière cette volonté de puissance. Un manque d'Être qu'il pense combler en accumulant les avoirs de toutes sortes. Avoirs matériels, richesses, mais aussi avoirs psychiques et spirituels : accumuler les expériences, les savoirs, les pouvoirs, pour se sentir exister.

Dans le Livre de l'Apocalypse, le dragon entraîne à sa suite les quatre cavaliers qui sèment la guerre, la famine et la mort. Les quatre cavaliers sont nos quatre fonctions (raison, sentiment, sensation, intuition) perverties par la volonté de puissance du dragon, par cet état d'ignorance qu'on appelle le moi et qui veut se faire « aussi gros que le Soi ».

Face aux quatre cavaliers conduits par le dragon (l'être égocentré), se placent les quatre « vivants », disciples de l'Agneau (l'être théocentré).

Ce sont nos quatre fonctions éclairées par le calme et la compassion de l'Agneau, la force invincible de l'humble amour, cet état d'éveil ou de connaissance qu'on appelle le Soi.

D'après l'auteur de l'Apocalypse, si c'est le moi qui construit la maison et la cité, le moi qui s'oppose à d'autres moi et qui, par la violence, s'arroge des « droits » sur eux et tente de les dominer de diverses façons, cela ne peut conduire qu'à l'édification de Babylone et à son proche écroulement, car le « chaos » est en elle.

Si c'est le Soi qui construit la maison et la cité, le Soi qui ne s'oppose pas aux autres Soi, mais les accueille et les harmonise dans leur différences,

cela peut conduire à la construction de la Nouvelle Jérusalem, « cité de la Paix ».

Il serait intéressant d'observer quelles sont les « pierres » de cette construction et les différentes qualités d'amour qu'elles symbolisent. Peut-être y trouverions-nous quelques clefs et « matières » pour notre propre édification et l'édification d'un monde et d'un avenir « possibles ».

Il s'agit d'abord d'entrer dans la vision de saint Jean, se dégager de l'ancien et se tourner vers le « Nouveau ».

Le Nouveau qui n'est pas la nouveauté au sens trivial du terme, mais l'Imagination créatrice toujours nouvelle, non attachée à ce qui est appelé à disparaître. L'homme nouveau pour saint Jean c'est l'Anthropos éternel et ce qu'il construit est la manifestation de « ce qui est », de « ce qui aime » en Lui, imagine :

« 1. […] Je vois un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu et de mer il n'y en a plus.
2. La cité sainte, la Jérusalem nouvelle, je la vois descendre du ciel, d'auprès de Dieu ; elle s'est faite belle comme une épouse parée pour son époux.
3. Et j'entends, venant du trône, une voix forte disant :
"Voici la demeure de YHWH parmi les hommes",
[…]
19. Les assises des remparts de la cité
sont ornées de pierres précieuses de toutes sortes :
la première assise est de jaspe,
la deuxième de saphir,
la troisième de calcédoine,
la quatrième d'émeraude,
20. la cinquième de sardoine,
la sixième de coralline,
la septième de chrysolithe,
la huitième de béryl,
la neuvième de topaze,
la dixième de chrysoprase,
la onzième d'hyacinthe,
la douzième d'améthyste.
21. Les douze portes étaient douze perles ;
chacune des portes était d'une seule perle
et la place de la cité était d'or pur comme d'un cristal limpide.
22. Pas de temple dans la cité,
car son temple c'est YHWH,
Celui qui est, en tout et en tous et c'est l'Agneau »(Apocalypse de Jean, XXI).

On remarquera que la Jérusalem céleste, le monde à venir, celui que nous pouvons construire à partir de notre être profond, qu'on peut appeler le Soi ou, comme saint Jean, « l'Agneau », la force de l'humble Amour, le nouveau monde (cosmos), repose sur douze assises ou fondations.

Chaque fondation repose sur celle qui la précède. Le Livre de l'Apocalypse nous décrit ainsi un processus où chaque pierre symbolisant une qualité particulière de l'Amour engendre une qualité nouvelle. C'est à travers l'imbrication de ces différentes qualités que s'édifie le monde nouveau : « vision de Paix » (Jérusalem).

On pense évidemment à une « utopie » (ce qui n'existe pas encore dans

un lieu précis) ; il s'agit d'un « exercice » du corps, du cœur et de l'esprit par lequel l'Amour, divin et humain, peut faire exister ce qui n'existe pas encore.

Le processus ou cette construction commence par l'amour de soi ; commencer par s'accepter, retrouver la confiance en soi pour devenir libre et non idolâtre à l'égard de soi-même, puis ayant ainsi pris « soin de soi-même » prendre soin de l'autre, le reconnaître dans son altérité, sa différence, l'accepter, le respecter, lui faire confiance et lui être fidèle.

Prendre soin de soi et prendre soin de l'autre c'est déjà prendre soin de l'Être, c'est reconnaître sa Présence en tout et en tous, l'adorer, l'invoquer, ouvrir toutes finitudes à l'Infini, s'y abandonner pour participer à Sa Vie.

On peut résumer ainsi ce processus, en le mettant en relation avec la symbolique de chacune des pierres et des assises de la « Nouvelle Jérusalem » :

Prendre soin de soi

1 jaspe — Juste connaissance de soi
2 saphir — Acceptation de soi, humilité
3 calcédoine — Confiance en soi
4 émeraude — Amour détachement de soi

Je suis ce que je suis ; je m'accepte ; je me fais confiance ; je suis libre à l'égard de mon image.

Prendre soin de l'autre

5 sardoine — Reconnaissance de l'autre, de sa différence, de son altérité
6 sardoine — Respect de l'altérité de l'autre de « l'exclusion à l'alliance »
7 chrysolithe — Confiance en l'autre, lucide quant à ses limites
8 béryl — Fidélité au meilleur de soi-même et de l'autre, avec conscience

Prendre soin de l'Être

9 topaze — Reconnaissance de la Présence de l'Être ; l'Être qui me fait être
10 chrysoprase — Adoration invocation ouvrir mon être fini à l'Infini
11 hyacinthe — Abandon à la Présence divine – confiance dans le Vivant
12 améthyste — Amour participation moi en Lui, Lui en moi
Il était, Il est, Il vient ; « Je suis » est déjà là, il s'agit de s'y ouvrir.

Saint Jean précise qu'il voit la Nouvelle Jérusalem « descendre d'en haut ». Or, nous venons de développer le thème où la Jérusalem se construit à partir « du bas » (connaissance de soi – acceptation – confiance en soi avant de reconnaître et d'aimer « l'autre », « humain », et « l'Autre », Dieu), ce qui est la logique de toute construction « naturelle ».

Construire à partir d'en haut une vie nouvelle et un monde nouveau, cela suppose que la première pierre, la pierre de fondation, soit l'améthyste (12). Faire l'expérience de « Je Suis » (YHWH) en moi et de moi en « Lui ». Amour participation (ce qu'on appelle aussi la grâce, la grâce de notre union

et unité avec Dieu).

De cette expérience, découle la confiance en Dieu, l'abandon de son être à Son Être, de sa volonté à Sa Volonté (hyacinthe – 11).

Cet abandon est aussi élévation et ouverture de mon être à l'être infini (adoration – chrysoprase – 10).

Reconnaissance de Sa Présence, à chaque instant. Sans lui, l'Être qui me fait être « Je ne suis pas » (topaze – 9).

Cette reconnaissance, adoration, abandon, est Présence de « Celui qui est l'Être qu'il est ».

Cette conscience d'être « Je Suis » est conscience d'être « avec » (Emmanuel – Dieu avec nous), elle peut me délivrer de la peur et du jugement et me rendre capable d'aimer l'autre « tel qu'il est » :

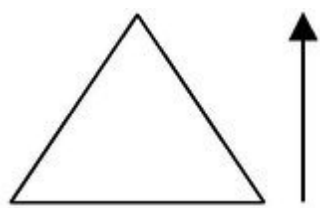
Alors je peux lui être fidèle (béryl – 8), lui faire confiance (chrysolite – 7), le respecter (coralline – 6), le reconnaître dans sa différence (sardoine – 5), goûter et apprécier cette différence.

La conscience d'être « Je Suis » tourné vers le Père (*pros ton theon*) et « avec » les autres dans l'Amour, me donne d'être avec moi-même, léger et détaché (émeraude – 4), confiant (calcédoine – 3), humble (saphir – 2) et de me connaître moi-même dans mes limites (jaspe – 1).

Limites dans lesquelles je ne m'enferme pas… et je peux alors, humble, confiant et détaché, m'ouvrir à l'autre et prendre soin de lui, le reconnaître dans ses limites, les accepter, les respecter, lui faire confiance et être fidèle aux contrats que nous avons passés ensemble.

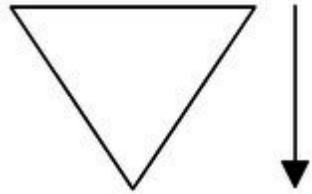
Dans cette harmonie avec moi-même et avec l'autre, j'accueille et je reconnais la présence de l'Être, je l'adore et je m'y abandonne, devenant chaque jour un peu plus « Un » avec Lui dans la conscience d'être « Je Suis »… C'est alors l'accomplissement, le dévoilement, *Apocalypsis Yesu Christou*, la Révélation, l'Apocalypse de Jésus-Christ, Lui en moi, moi en Lui.

Ainsi, à côté du mouvement ascendant (immanent) de la construction de la Nouvelle Jérusalem



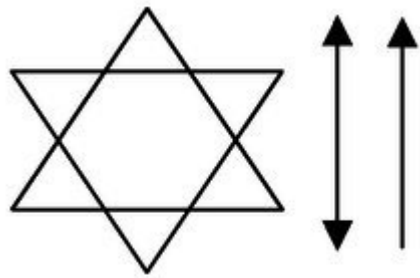
Pyramide de l'éros, *l'humain tourné vers Dieu*

il fallait rappeler le mouvement descendant (transcendant) de cette construction :



*Pyramide de l'*agapè*, le divin tourné vers l'humain*

Sachant (*gnôsis*) que c'est la synthèse de ce double mouvement qui est la Réalisation, qui permet la venue de l'Anthropos en tout, en tous :



Pyramide terrestre et céleste ou sceau de Salomon
(Shalom, la Sagesse et la Paix) Yerou-Shalaïm

L'Apocalypse de saint Jean nous rappelle que la construction d'un monde nouveau commence par la demande de l'Esprit saint (« le Souffle et la femme disent : viens »).

C'est l'Esprit saint qui nous fait découvrir la présence de Yeshoua (YHWH avec nous – Je Suis). En sa Présence, nous pouvons vivre toutes choses nouvelles, à la lumière de l'Agneau (le cœur, l'amour) qui éclaire et apaise nos quatre vivants ou quatre fonctions – raison, intuition, sentiment, sensation – ou dans le langage imagé de l'Apocalypse : l'homme ailé, l'aigle, le lion, le taureau. L'Agneau nous délivre de l'emprise et de l'empire du Dragon (*Shatan*, l'ego déifié, la volonté de puissance).

Le Dragon qui œuvrait à travers la perversion de ces quatre fonctions (cavalier blanchâtre, rougeâtre, noirâtre et verdâtre) et entraînait la domination, la guerre, la famine et la mort.

Le monde, tel que le voyait saint Jean et tel que nous le voyons aujourd'hui, va vers sa perte et son anéantissement (« Que reste-t-il de toi, ô Babylone la grande, l'orgueilleuse ? »). À moins d'ouvrir le cœur, l'intelligence, et tous les sens, à Celui qui en nous est plus grand que nous, plus vivant, plus aimant, plus intelligent, plus libre…

Amen ! « Viens Seigneur Jésus »
Oui, je viens
« Je Suis » est là ; proche dans l'Instant…

O èv, o òn, o erkomenos
Il était, il est, il vient.

« Vision de Paix »

Novalis, Friedrich (1772-1801)

Novalis ? Son roman inachevé *Henri d'Ofterdingen*, publié en 1802, raconte que le jeune Henri, accueilli au château d'un vieux seigneur guerrier, entend l'appel de la croisade : il faut lutter contre l'infidèle, reconquérir Jérusalem. Le Saint-Sépulcre est aux mains des païens, profané, il faut verser son sang pour le reconquérir et le salut est assuré à ceux qui meurent pour le Christ.

Peu après, sorti du château, Henri entend la complainte de Soulima, la jeune Orientale captive qui chante son pays natal, détruit par la violence des chevaliers chrétiens, et c'est la pensée même de Novalis qui se donne à entendre : « Comme il eût été facile aux chrétiens de visiter le Saint-Sépulcre en toute quiétude, sans avoir besoin de déclencher cette guerre effroyable et inutile qui a tout empiré, propageant le désastre et répandant la désolation, infinie, coupant à jamais l'Orient de l'Europe ! Le nom du propriétaire, quelle importance avait-il ? » (*Henri d'Ofterdingen*, traduit par A. Guerne.)

La question est toujours d'actualité – l'erreur, c'est toujours de vouloir « s'approprier » un tombeau, alors qu'il s'agit d'être ressuscité avec Celui qui en est sorti. L'important, ce n'est pas d'être les « propriétaires » de Jérusalem, mais de partager son âme, de penser dans son Esprit.

S'approprier un tombeau, s'approprier Jérusalem, n'est-ce pas risquer de perdre son âme ? De manquer son Esprit ? Dieu n'est la propriété de personne, il est le Don fait à tous. Nul ne possède Sion et pourtant chacun lui dit « mère ».

Offrande

Au cours de la liturgie orthodoxe, le prêtre prononce ces paroles : « Nous t'offrons ce qui est à Toi, de ce qui est à Toi en toutes choses et par toutes choses. » Il s'agit de rendre à la lumière ce que la lumière nous a donné, rendre à la Vie ce que la Vie nous a donné. Par « l'offrande » de nos avoirs ou de notre être, nous replaçons toutes choses dans le mouvement de la Vie qui se donne. C'est une des clefs de la paix intérieure : s'offrir plutôt que souffrir, passer d'une souffrance à laquelle on s'identifie ou qu'on entretient à une souffrance « offerte » qui ne nous appartient plus. Passer d'une vie subie à une vie choisie, puis d'une vie gardée ou préservée à une vie donnée ou offerte. La seule chose que la mort ne peut pas nous enlever, c'est ce qu'on aura donné.

C'est peut-être le sens profond du sacrifice du Christ, son acte sacré : sa vie, on ne la lui prend pas, Il la donne. « Car c'est Toi qui offres et qui es offert, Toi qui reçois et qui es distribué, ô Christ notre Dieu » (prière secrète du prêtre durant la liturgie).

Dans tout acte de louange, d'offrande ou de don, non seulement nous faisons « circuler la Vie », mais nous posons « l'acte sacré » qui la rend impérissable.

Oliviers, mont des

C'est peut-être du mont des Oliviers qu'il faut commencer la visite de Jérusalem, ou peut-être la finir, lui offrir une ultime prière avant le départ. Cela s'accorderait bien d'ailleurs avec la multitude des tombeaux – juifs, chrétiens, musulmans – qui descendent la colline et s'approchent des remparts de la Vieille Ville.

Le mont tire son nom des oliviers qui, autrefois, couvraient ses pentes. Il se trouve à l'est de Jérusalem entre le mont Scopus au nord et le mont du Scandale au sud. La vallée du Cédron le sépare de l'antique cité et de l'Esplanade du Temple qu'il dépasse d'une centaine de mètres.

De cet humble sommet, le pèlerin découvre à l'intérieur des murailles le Dôme du Rocher, ou la mosquée dite d'Omar, avec sa coupole dorée, qui demeure le monument le plus évident de Jérusalem tant la lumière s'y accroche quelle que soit l'heure du jour. À côté, la mosquée el-Aqsa, plus discrète, et les deux dômes à peine visibles de l'Anastasis, comme si le Ressuscité tenait à demeurer incognito dans cette ville qui, tout entière, lui est comme un sépulcre. De là-haut, on ne voit pas le *Kotel* ou Mur occidental, mais pour certains, ce sont tous les murs de la ville qui sont les murs du Temple.

Il faut rester là longtemps, particulièrement au coucher du soleil, quand s'élèvent du milieu de tant de pierres le chant de tous les minarets et le son de toutes les cloches qui, un instant, effacent le bruit des klaxons et le brouhaha innombrable de la grande ville, l'ancienne et la nouvelle, indissociables et embrassées le temps d'un regard.

« Le mont des Oliviers est peu mentionné dans l'Ancien Testament et c'est avec le coup d'État d'Absalom que nous le voyons nommé pour la première fois.

« Absalom a décidé d'usurper le trône de David son père. Il fomente une révolte et réussit à rallier à sa cause les mécontents d'un royaume dont l'unité reste encore fragile. David choisit de fuir Jérusalem avec l'armée qui lui est restée fidèle, plutôt que de résister par les armes, au risque de devoir tuer son propre fils. Le vieux roi descend la vallée du Cédron pour rejoindre la route de Jéricho, puis "il gravit le mont des Oliviers, il montait en pleurant, un voile sur la tête, et marchait pieds nus. Tous ceux qui étaient avec lui avaient

la tête voilée et montaient en pleurant" » (2 S 15, 30).

« Quatre siècles plus tard, lorsque la Gloire de Dieu quitte Jérusalem où son Temple saint est profané par toutes "les choses scandaleuses qui s'y pratiquent" (Ez 8, 13), *le prophète Ézéchiel voit "les Chérubins déployer leurs ailes, et les roues avec eux ; la Gloire du Dieu d'Israël reposait sur eux. Alors la Gloire de Dieu se lève du milieu de la ville, elle s'élève et s'arrête sur la montagne qui est à l'orient de la ville". Là, sur le mont des Oliviers, l'Esprit enlève Ézéchiel et le ramène auprès des exilés en Chaldée »* (Éz 11, 22-24).

« Enfin, dans les derniers siècles av. J.-C., une vision apocalyptique, placée à la fin du livre de Zacharie, décrit le combat final, la victoire de Yahvé et la gloire de Jérusalem, et c'est sur le mont des Oliviers que Yahvé paraîtra en Juge des Nations : "Voici que vient le jour de Yahvé […]. Je ferai, dit Yahvé, que toutes les nations se rassemblent pour faire la guerre à Jérusalem. La ville sera prise, les maisons pillées, les femmes violées ; la moitié des habitants partira en captivité, mais une partie du peuple restera dans la ville.

« "Mais alors Yahvé se mettra en campagne contre ces nations et leur fera la guerre comme il fait aux jours de bataille. En ce jour-là, ses pieds se poseront sur le mont des Oliviers, face à Jérusalem à l'est ; le mont des Oliviers se fendra par le milieu et une immense vallée s'ouvrira d'est en ouest. Une moitié du mont reculera vers le nord et l'autre vers le sud, puis la vallée de Hinnôm (la Géhenne) se comblera, comme on l'a vu dans le tremblement de terre du temps d'Ozias, roi de Juda. Alors viendra Yahvé mon Dieu, et avec lui tous les Saints.

« "En ce jour-là, il n'y aura plus de froid ou de gel. Il n'y aura plus que le jour […]. En ce jour-là, de Jérusalem sortiront des eaux abondantes, moitié vers la mer orientale, moitié vers la mer occidentale […]. Alors Yahvé régnera sur toute la terre ; en ce jour-là Yahvé sera l'Unique et son Nom sera unique"[1] *»* (Za 14, 2-9).

Le mont des Oliviers nous est plus familier par les événements rapportés par les Évangiles et par les monuments qui en entretiennent la mémoire si ce n'est la trace :

— Bethphagé : le lieu d'où Jésus partit sur un ânon pour entrer « triomphant » à Jérusalem (épisode des Rameaux).

— La grotte des enseignements : là où Jésus se retirait avec ses disciples et où il leur aurait transmis le Notre Père.

— *Dominus Flevit* : là où Jésus aurait pleuré sur Jérusalem.

— Gethsémani : là où Il aurait vécu l'*agonia* (« combat » en grec) tandis que ses disciples étaient endormis. Le lieu où Judas l'Iscariote « le livra », mais aussi le lieu où Marie se serait « endormie » (le tombeau de la Vierge).

Et, note d'or et de clarté sur la sombre colline : l'église de Marie Madeleine, premier témoin de la Résurrection. Ses architectes ont bien choisi

l'emplacement : dans l'axe de la « Porte Dorée », « la Porte Fermée », les moniales russes ne pourront pas éviter le Messie lors de Sa Venue glorieuse « où Il essuiera toutes larmes de nos yeux ».

Ombre

Le Sépulcre, si saint soit-il, est un lieu privilégié pour la rencontre des ombres – je n'oublierai pas celle-ci : forme noire enveloppée dans son voile, une Éthiopienne. Elle filait dans la foule compacte des touristes et des pèlerins, sans poids, presque invisible… Elle sortit en caressant les anfractuosités du mur comme s'il recelait quelque secret ou une bouche sacrée qu'elle voudrait embrasser en silence. Tout semblait si naturel et surnaturel chez elle, elle déchirait le temps, elle ne venait pas d'ailleurs, ni d'autrefois, elle allait vers un « je ne sais où » qui n'est pas un « quelque part », ou un avenir. Je me demandais ce qui la tenait encore debout et la conduisait ainsi de ce pas léger et lent. Elle se dirigea vers l'église des Éthiopiens, monta les escaliers et arriva en ce lieu que j'aime tant : ce toit du Saint-Sépulcre. Elle salua une autre ombre, avec une grande face aussi effacée que la sienne, puis avant de disparaître derrière la porte de tôle froissée de ce que nous appellerions, dans le monde ordinaire, un taudis, elle me fit comprendre qu'elle savait que je l'avais suivie jusqu'à « la maison ».

Pour elle, c'était sans doute un dernier refuge, un tombeau, un ermitage… Mais, lorsque dans tout ce noir de peau et de voiles, j'aperçus le rayon de ses dents blanches, je ne doutai pas que ce fût le paradis.

Dieu sans doute ressemble à cette ombre qui se glisse et sourit, à cette misère, à cette patience inouïe, à cette ombre qui brûle, mieux que tout encens et que toute clarté.

Orientation

On disait de saint Bernard qu'il avait le visage de quelqu'un « tourné vers Jérusalem ». Le lieu de la prière n'est pas un lieu, mais une direction. Le *mihrab*, un des premiers éléments constitutifs de la mosquée, est un renfoncement dans le mur, qui marque la direction exacte.

Le mot *qibla* remonte à la même source que celui de *kabbale* en hébreu. Leur racine commune, *qabbala*, signifie « se trouver devant, en face, recevoir, transmettre et aussi permuter ».

Le geste décisif pour marquer le passage à la foi est de « tourner (ou d'orienter) son visage », vieux rite du désert. Abraham déjà avait « tourné son visage » de la sorte, il avait renié les idoles de la tribu et s'était réfugié vers l'Unique. Orienter son visage, c'est dédier la part la plus personnelle, son

intériorité, mais en même temps tous les accidents de chemin, les événements qui arrivent, tout ce qui burine notre visage et façonne nos traits.

Est-ce parce que Jérusalem est, avant tout, une direction, une orientation pour la prière, un lieu de rassemblement et de pèlerinage, « une maison de louanges pour tous les peuples », qu'elle ne peut être une capitale ?

Un « centre du monde », un axe de référence pour tous les croyants, comment pourrait-il être « seulement » le centre d'un État ?

La fonction de Jérusalem est une fonction transcendante, elle rappelle à toutes les nations que nous n'avons pas de demeures stables ou de sécurité ici-bas. Notre seule force et notre paix, c'est la puissance de notre orientation qui n'est pas un ailleurs spatial, mais un Autre toujours Présent, qui fait de chacun de nos pas un lieu de Présence, une célébration dans le Temple.

Orientation – *Qibla*

Au-delà de l'orientation de la prière vers La Mecque ou vers Jérusalem, se pose la question de notre orientation intérieure, de notre *qibla* intime.

L'orientation vers l'occident, le soleil couchant, la lumière qui décline, symbolise celle d'une vie vers la mort, ce qui semble pour beaucoup la seule fin de l'homme et « le destin de l'Occident ».

L'orientation vers l'orient, le soleil levant, la lumière qui se lève, symbolise celle d'une vie et d'une façon de voir, vers l'origine de la lumière, vers le lieu d'où se lève le soleil. Une vie « orientée », c'est une vie qui n'a pas perdu le goût de son orient et qui veille chaque jour à la naissance de son soleil. Certains feront de la différence entre philosophie « occidentale » et philosophie « orientale » une différence d'orientation de la pensée vers la lumière originelle ou vers la lumière dans son déclin. « Être pour la lumière » ou « être pour la mort », tel serait le choix qui « oriente » nos destins.

Une autre orientation semble possible, symbolisée par « le nord », une lumière qui n'est ni d'orient ni d'occident, au-delà de son lever ou de son déclin, au-delà de ce que nous appelons la naissance et la mort (en remarquant que les deux sont indissociables).

L'orientation vers le nord symbolise la lumière d'en haut, la lumière du pôle, qui est au-delà des contraires, « soleil de minuit » ou « nuit de lumière ». C'est cette orientation qui semble perdue, l'homme contemporain a « perdu le nord » et ni ses nostalgies orientales ni ses « lucidités » occidentales ne semblent le satisfaire.

Plusieurs légendes, d'origines diverses, rappellent qu'au sommet du Temple une échelle est dressée, celle de Jacob puis celle de Mahomet lors de leurs élévations vers le ciel. C'est le rappel de cette orientation de la vie humaine vers une autre lumière, qui n'est ni d'avant, ni d'après, sans

commencement ni fin. C'est l'orientation de la Jérusalem terrestre vers la Jérusalem céleste.

Si cette orientation est perdue, si Jérusalem a « perdu le nord », le sens de son histoire reste horizontal, celle d'une nostalgie ou d'un destin inéluctable, mélange des deux, car Jérusalem est bien ce mélange d'Orient et d'Occident, de fol espoir et de pure angoisse.

Si Jérusalem « retrouve le nord » et ceux qui sont tournés vers elle avec elle, le sens de l'histoire redevient vertical, le sens de la vie humaine est celui d'une élévation qui, bien enracinée dans la matière et le temps, s'ouvre à d'autres dimensions du Réel, et qui, de niveaux de réalité en niveaux de réalité, de « lumière en lumière », s'approche de la lumière une et essentielle.

Le sens de la vie humaine comme approfondissement ou élévation, vers cette pure lumière du nord, « soleil de minuit », appelle l'homme vers une humanité qui est maturation, libération d'une vastitude qui contient et dépasse les dilemmes de la Jérusalem et du monde terrestre, écartelés entre ses « extrêmes » orient et occident.

Oubli

« Si je t'oublie Jérusalem
Que ma main droite se dessèche
Que ma langue s'attache à mon palais
Si je ne me souviens toujours de toi
Si je ne place Jérusalem
Au plus haut de ma joie » (Ps 137, 5-6).

Oz, Amos

Amos Oz est né en 1939 à Jérusalem. Il est un militant de la première heure pour la résolution du conflit israélo-palestinien par la création d'un État palestinien aux côtés de l'État d'Israël. Ses romans le ramènent aussi à sa ville natale et à ses souvenirs d'enfance, au temps du mandat britannique : *« Des années plus tard, j'appris que la Jérusalem mandataire des années vingt, trente et quarante était une ville extraordinairement civilisée : on y trouvait de riches négociants, des musiciens, des spécialistes, des écrivains, Martin Buber, Gershom Scholem, Agnon, et beaucoup d'autres savants et artistes fameux. Parfois, alors que nous empruntions la rue Ben Yehouda ou le boulevard Ben Maïmon, papa me soufflait : "Tu vois, là-bas, c'est un savant mondialement célèbre." J'ignorais ce qu'il voulait dire. Je croyais que "mondialement célèbre" signifiait avoir les jambes malades, car c'était souvent un vieillard qui marchait avec une canne, d'un pas hésitant, vêtu même l'été d'un épais costume de laine.*

« La Jérusalem vers laquelle mes parents tournaient leurs regards se trouvait loin de chez nous : à Rehavia, noyée dans la verdure et le son du piano, dans trois ou quatre cafés aux lustres dorés, rue Jaffa ou Ben Yehouda, dans les salons du YMCA, à l'Hôtel du Roi David, où des Juifs et des Arabes épris de culture venaient retrouver des Anglais éclairés et aimables, où des dames rêveuses au cou gracile glissaient – flottaient dans leur robe de bal au bras de messieurs en habit sombre, où des Anglais à l'esprit large s'attablaient en compagnie de Juifs cultivés et d'Arabes instruits, où l'on donnait des récitals, des réceptions, des soirées de lecture, des thés et des causeries artistiques raffinées. Et il est probable que cette Jérusalem-là, avec ses lustres et ses thés, n'existât que dans les rêves des habitants de Kerem Abraham, des bibliothécaires, des professeurs, des employés ou des relieurs. Quoi qu'il en soit, elle ne se trouvait pas chez nous. Kerem Abraham, notre quartier, était celui de Tchekhov » (Une histoire d'amour et de ténèbres).

La nostalgie, l'humour caractérisent l'œuvre d'Amos Oz mais aussi une lucidité parfois déchirante : *« On n'aime pas les Juifs parce qu'ils sont remarquablement doués et intelligents, mais aussi parce qu'ils font du bruit et cherchent toujours à être les premiers. On n'aime pas ce que nous avons entrepris ici en Eretz Israël et on nous envie même ce lopin de terre marécageux, rocailleux et désertique. Là-bas, dans le monde, les murs étaient couverts de graffitis haineux : "Sale youpin, va-t'en en Palestine" », alors nous sommes allés en Palestine et aujourd'hui, le monde entier nous crie : « "Sale youpin, va-t'en de Palestine" »* (Une histoire d'amour et de ténèbres).

1- Louis Hurault, *Guide Terre sainte. Routes bibliques. Les chemins de la parole*, Paris, Fayard, 1998.

Paix

« Appelez la paix sur Jérusalem
que soient paisibles ceux qui t'aiment
advienne la paix dans tes murs
que soient paisibles tes maisons
pour l'amour de mes frères, de mes amis
laisse-moi dire, paix sur toi
pour l'amour de la maison de YHWH,
"Celui qui était, qui est et qui vient",
je prie pour ton bonheur ! » (Ps 122)

Quelle est cette paix qu'appellent sur Jérusalem et sur le monde « ceux qui aiment » ?

Qu'ils soient paisibles eux-mêmes, c'est sans doute la première condition pour que se réalise déjà dans leur propre corps et leur propre esprit la paix qu'ils souhaitent à tous.

Le mot hébreu *Shalom* dérive d'une racine qui désigne le fait d'être intact, entier ; être en paix, c'est être « entier », nous ne sommes pas en paix parce que nous ne sommes pas entièrement là… Quelle est la partie de nous-même qui nous manque, oubliée ou refoulée – qu'est-ce qui nous empêche d'être en paix ?

On remarquera que, lorsque nous sommes amoureux, nous sommes davantage « entier ». L'amour nous rassemble, rien ne nous manque plus alors en nous-même, tout est « tourné vers » l'autre.

Le commandement ou l'exercice (*mitzvot*) proposé par l'Écriture est un exercice thérapeutique, dont le fruit est de nous faire « Un », corps, cœur et esprit, donc d'être heureux et en paix :

« Tu aimeras "Celui qui était, qui est et qui vient", de toutes tes forces, de tout ton cœur, de tout ton esprit et tu aimeras ton prochain, celui qui était, qui est et qui vient, comme toi-même, tel que tu étais, tel que tu es, tel que tu deviens… »

La paix embrasse tous les temps. Peut-on être en paix avec son présent, si on ne l'est pas avec son passé ? Peut-on être en paix avec « ce qui vient » si on n'est pas en paix avec son présent ?

La paix désigne « le bien-être de l'être » et particulièrement de l'être

humain qui vit en harmonie avec lui-même, avec Dieu, avec les autres, avec la nature, ses ombres et sa lumière… Dans la Bible, « être en bonne santé » et « être en paix » sont deux expressions parallèles ; pour demander comment quelqu'un se porte, s'il va bien, on dit : « Est-il en paix ? »

D'Abraham qui mourut dans une vieillesse heureuse et rassasiée de jours, on dit « qu'il s'en alla en paix ». On dit également de son ami qu'il est « l'homme de ma paix », la paix est alors une confiance mutuelle, qui rend possibles la vie commune et la fraternité ; sans cette paix et cette confiance entre nous, il n'y a pas de communauté humaine ou d'avenir possible.

Tous les biens matériels, affectifs, intellectuels et spirituels que nous pouvons nous souhaiter les uns aux autres sont résumés dans ce simple mot : *Shalom, Salam* (en arabe), Bon-jour – la paix soit avec toi, en toi, et entre nous…

Quand Jésus, dans l'Évangile, dit à quelqu'un *shalom*, c'est vraiment un « salut », une guérison, quand il dit à la femme hémorroïsse : « Va en paix », il lui rend la santé. De la même façon, à ceux qui se sont égarés de diverses façons, quand il leur dit « va en paix », ils ont le cœur, le corps et l'esprit lavés de leur culpabilité, ils peuvent vraiment se remettre en route et voir « toutes choses nouvelles ».

Mais, par ailleurs, Jésus précise bien que « Sa paix, Il ne la donne pas comme le monde la donne ». Ce n'est pas un tranquillisant, un sédatif, qui délivrerait les humains des épreuves et des contradictions du Réel.

Jésus s'inscrit ainsi dans la lignée des anciens prophètes qui dénoncent « les fausses paix » et les fausses sécurités qui cherchent ailleurs que dans « Celui qui était, qui est et qui vient » leur fondement – ce sont là des paix illusoires et mensongères, et il vient nous délivrer de nos illusions et de nos mensonges.

Être en paix, ce n'est pas être béat et se croire invulnérable. Le don de la paix suppose une *métanoïa*, une transformation de sa vie et de son mode d'être et de penser. Michée, Jérémie dénonçaient ainsi les faux prophètes qui n'ont que le mot « paix » à la bouche et l'ambition et autres volontés de puissance au cœur : « Ils guérissent superficiellement la plaie de mon peuple en disant "Paix, Paix" et pourtant il n'est point de paix » (Jr 6, 14).

Jésus sera encore plus radical quand il dira : « Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur terre ? Non, mais le conflit (*polémos* en grec). » C'est-à-dire que, sans reconnaissance de nos altérités, et cette reconnaissance passe parfois par le conflit, il n'y a pas de paix véritable (particulièrement au sein d'une même famille où la différenciation du père et du fils, de la mère et de la fille est parfois difficile). La paix ne nous laisse pas tranquille car si nous voulons « rester entier » et vrai, face à l'autre et le respecter dans son entièreté et sa vérité, cela ne va pas toujours sans affrontement. Il faut aimer l'autre assez pour ne pas avoir peur de lui déplaire, et nous aimer assez pour nous faire respecter dans notre identité. Si le véritable amour est sans complaisance, la paix véritable est sans compromis.

Ézéchiel, lui aussi, ne manquait pas de s'écrier : « Assez de replâtrages ! Le mur doit tomber » (Éz 13), mais lorsque les murs de la peur, de la vanité, de l'illusion et des mensonges se sont écroulés, c'est une vraie paix qui s'édifie.

« Je sais, moi, "Celui qui était, qui est et qui vient", que j'ai sur vous un dessein de paix et non de malheur » (Jn 29, 11). Isaïe et Zacharie rêvent du « prince de la paix » (Is 9, 5 / Za 9, 95) qui donnera une « paix sans fin », « c'est lui qui sera la paix » (Mi 5, 4), les deux terres séparées se réconcilieront, les nations vivront en paix (Is 2, 2).

« Je vais faire couler sur Jérusalem la paix comme un fleuve… » En attendant, « bienheureux, les "artisans" de paix ». La paix est un « artisanat », ce n'est pas une industrie. La différence entre l'artisan et l'ouvrier, c'est que l'artisan réalise un objet, une œuvre dans son « entièreté », il y travaille du début à la fin. Ce qu'on vole à un ouvrier qui travaille à la chaîne, c'est l'accès à l'objet dans son entièreté.

Ainsi être « artisan » de paix, c'est essayer de vivre, ne serait-ce qu'une seule relation dans son entièreté, de la façon la plus vraie et paisible qui soit.

Jésus demande de faire la paix, et d'aimer le prochain, le plus proche, et non de faire la paix et d'aimer « l'humanité », « le monde ». Le mot paix, les discours sur la paix ne font pas de nous des « artisans de paix », mais des idéologues, des discoureurs, de prétentieux prétendants à la paix, « mais il n'y a pas de paix… ».

La question alors pour celui qui, à Jérusalem ou ailleurs, veut connaître le bonheur des artisans de paix, ce n'est plus : « Qu'est-ce que la paix ? » mais : « Qui est mon prochain ? » Il suffit alors d'avoir des yeux et de « voir » quelle relation très concrète il nous faut « apaiser », comprendre et « réconcilier »… Cela commence sans doute en nous-même. Tant que nous n'aurons pas fait la paix entre nos différents quartiers (tête – cœur – ventre), il n'y aura pas de paix entre les différents quartiers de Jérusalem.

« Trouve la paix intérieure, disait saint Séraphim de Sarov, et une multitude sera sauvée à tes côtés. »

C'est par le plus proche qu'il s'agit toujours de commencer, c'est le premier pas de tous les chemins qui conduisent à la paix. Le calme des arbres secoués par la tempête étonne une forêt de calme.

Ce calme est aussi dans l'homme
c'est même le secret de sa vie
mais on ne voit que les tempêtes,
le soleil et le vent
on n'entend que le bruit qu'il fait
jamais le silence qu'il est
nul n'imagine ce que serait une ville
si elle était habitée d'hommes qui sont ce qu'ils sont :
une forêt de calme.

Palestine

C'est à partir du mot hébreu *Peleshet* qu'un millénaire après les Hébreux les Grecs forgent le nom de *Palestinaï*, utilisé par les Romains. Le mot *Peleshet*, « Peuple de la mer », renvoie aux Philistins, tribus sémites comme les Jébuséens qui peuplent la terre de Canaan.

Une autre étymologie est proposée par les historiens : le mot « palestine » viendrait du grec *palaïstès* qui désigne « le lutteur ». Ce lutteur serait Jacob qui deviendra Israël après sa « lutte » avec l'Ange, présence d'Adonaï.

Il est intéressant de remarquer qu'en 1883 Emma Lazarus (descendante d'une des familles chassées du Brésil et débarquées à New York en 1654), cette poétesse dont quelques vers sont gravés sur le socle de la statue de la Liberté, écrit que « la Palestine devrait être le pays des sans patrie, un but pour les errants, et un asile pour les persécutés d'une nation qui aura cessé de l'être ». À cette époque, en « Palestine » on parlait des « Arabes de Terre sainte ». Le terme « palestiniens » était encore réservé aux juifs.

Le 7 novembre 1917, au lendemain de l'entrée des troupes du général Allenby à Jérusalem, une déclaration franco-britannique précise que « l'objectif recherché par la France et la Grande-Bretagne est l'établissement de gouvernements et d'administrations nationaux qui détiendront leur autorité de l'initiative et du choix libre des populations indigènes ». Les Arabes veulent alors un État multiconfessionnel qui n'est pas encore identifié comme la Palestine. Ce n'est que par la suite que juifs et Arabes choisirent un terme différent pour désigner la terre une qui les porte : Israël et Palestine.

À signaler qu'en 1853, après la conquête de la Syrie par Mohammed Ali, le septième comte de Shaftesbury, partisan d'un retour des juifs en Palestine, écrit au Premier ministre anglais Aberdeen : « La grande Syrie est une terre dépourvue de nations, qui a grand besoin d'une nation "sans terre". »

On parlera alors de la Palestine comme d'une « terre sans nation, disponible pour une nation sans terre ». De nombreux juifs, arrivant sur ce qu'ils considéraient comme « leur » Terre sainte, furent surpris de découvrir que la terre dont ils avaient rêvé n'était pas un territoire vide, mais qu'elle était habitée par un autre peuple. Il n'y avait pas que des « juifs palestiniens », il y avait aussi des « Arabes palestiniens » que certains identifièrent malheureusement à leur ennemi ancestral, les *Peleshet*, les Philistins, tandis qu'eux demeuraient ceux qui « luttent avec Dieu » pour obtenir Sa grâce, la terre de Sa promesse, comme Jacob/Israël leur père.

Ainsi, on peut parfois se servir de l'étymologie pour faire de la politique. D'autres tenteront, comme Martin Buber (1878-1965), d'imaginer qu'une même terre puisse être la demeure de deux peuples puisque le même mot « Palestine » peut faire référence à deux « nations » différentes : *« J'appartiens à un groupe d'hommes qui, depuis le temps où les Britanniques ont conquis la Palestine, n'ont cessé de s'efforcer de conclure une paix*

véritable entre Juifs et Arabes. Nous considérons comme un point fondamental que sur ce problème deux revendications s'opposent l'une à l'autre, deux revendications de nature et d'origine différentes qui ne peuvent pas simplement être opposées l'une à l'autre et entre lesquelles aucune décision objective ne peut être prise, comme entre celle qui serait juste et celle qui serait injuste. Nous avons considéré et nous considérons encore de notre devoir de comprendre et d'honorer la revendication qui est opposée à la nôtre et de nous efforcer de réconcilier les deux revendications. »

« Par bonheur »

Jérusalem et le monde peuvent-ils être autre chose que ce qui existe et vit dans mon imaginaire, par ma conscience ?

Alors je peux imaginer le meilleur plutôt que le pire ? La métamorphose plutôt que la dégénérescence ? « Si un homme voué à la mort peut rester en vie par bonheur, disait Franz Kafka à sa fiancée Milena, alors je resterai en vie » (lettre du 5 juillet 1920).

À Jérusalem plus qu'ailleurs, ne resteront en vie, « par bonheur », que les amoureux de Jérusalem…

Pardès

Le *pardès* ou paradis, c'est le jardin de l'interprétation, l'intelligence humaine capable de fleurir, de donner du sens, de la saveur à ce qui lui arrive. Dans la tradition juive, il y a quatre façons de goûter le monde, d'en extraire les saveurs.

- *Péchât* : l'interprétation littérale : les lettres disent ce qu'elles disent, les choses sont ce qu'elles sont.
- *Remez* : l'interprétation symbolique : la mise en relation de ce monde littéral ou matériel avec les archétypes qui le structurent – les lettres disent ce qu'elles disent mais qu'est-ce qu'elles disent ? Les choses sont ce qu'elles sont, mais qu'est-ce qu'elles sont ? Comment apparaissent-elles ?
- *Drach* : l'interprétation sollicité : les lettres disent ce qu'elle disent, mais qu'est-ce qu'elles « me » disent ? Les choses sont ce qu'elles sont, mais qu'est-ce qu'elles signifient pour moi ? Qu'est-ce qu'elles me font ?
- *Sod* : l'interprétation silencieuse : les lettres ne disent pas seulement ce qu'elles disent, les choses ne sont pas seulement ce qu'elles sont, elles sont un secret, un silence qui excède tous les sens et dans lequel on ne pénètre que par la contemplation, la participation. Devenir ce qu'on

connaît peut nous révéler le secret de ce qu'on connaît – c'est le semblable qui connaît le semblable. « Alors nous connaîtrons YHWH tel qu'il est parce que nous Lui serons devenus semblables. »

Les quatre premières lettres des mots *péchât, remez, drach, sod* forment le mot *pardès*.

On retrouvera dans la tradition chrétienne ces quatre sens de l'Écriture : sens littéral, allégorique, éthique et anagogique.

Comme chez les thérapeutes d'Alexandrie, apprendre à lire les Écritures, c'est-à-dire apprendre à interpréter (le Thérapeute est un herméneute), c'est apprendre à lire les événements de notre vie, les rêves, les rencontres, les maladies, les symptômes d'une façon pluridimensionnelle, ne jamais s'enfermer dans un niveau de lecture particulier, faire jouer ensemble les différentes interprétations possibles, c'est-à-dire respecter le corps du texte, le corps humain et le corps cosmique dans toutes ses dimensions : physique (*péchât*) – psychique (*remez*) – noétique (*drach*) – spirituelle (*sod*).

Le paradis n'est pas un autre monde, c'est ce même monde regardé autrement. Il s'agit de regarder « autrement » Jérusalem – ouvrir ou élargir la vision à laquelle nous sommes habitués et dans laquelle nous enfermons le réel.

Le réel, c'est aussi cela, ce n'est pas que cela.

Le corps de la Bien-Aimée, le corps de Jérusalem, c'est bien le corps que je vois, que je touche, là où je marche, avec ses monuments, ses habitants, ses odeurs et ses ruines. C'est un grand corps physique dont je ne peux pas faire l'économie.

Le corps de la Bien-Aimée, le corps de Jérusalem, c'est aussi un corps vivant, pas seulement de la matière. Il y a de l'âme, de la vie dans ce grand corps au physique quelque peu blessé, à certains endroits même déchiré. Je ne peux pas faire non plus l'économie de l'âme de Jérusalem, de ce qui l'anime, de ces lieux de rencontre, de conflits ; ces lieux où s'épanchent les larmes ou la louange. Y a-t-il un corps plus physique que celui de Jérusalem où, parmi les odeurs fortes de ses marchés, affleure le parfum de son âme – le corps « psychique » de Jérusalem ? Son corps de mémoire est parfois d'une telle évidence, que son amant peut dire comme Nietzsche : « C'est son âme qui enveloppe son corps. »

Réalité matérielle, réalité de la vie qui anime cette matière, réalité des mémoires et des humains qui s'y expriment – il y a aussi la réalité éthique et noétique de Jérusalem. Cette ville n'est pas seulement pourvoyeuse d'épices et d'émotions, elle peut aussi nous transmettre du sens. S'il ne nous touche pas physiquement ni affectivement, il nous interroge davantage et nous échappe sans cesse : qui oserait dire qu'il connaît le sens de Jérusalem ? Cette bourgade sans cesse détruite et déconstruite, objet de convoitises et de douleurs, pour toutes les grandes civilisations passées, n'est-elle pas encore aujourd'hui pour toutes les nations une énigme ?

Le sens de Jérusalem, « la ville où tout ensemble fait corps », n'est-ce

pas cette Unité dans la différence, ce respect et cette harmonie des altérités qu'on appelle la paix – *shalom* – le nom qui a donné son nom à Salomon, à la Shulamite et à Jérusalem ?

Seuls les sages et les prophètes ont sans doute accès à cette « vision » de Jérusalem, à ce niveau d'interprétation (*drach*). Les apparences de son corps barbelé semblent dire le contraire, mais qui, en se promenant dans ses rues ou en caressant ses pierres (les pierres du mur, celles de l'église, de la mosquée ou du magasin), qui n'aurait le pressentiment d'un monde ré-unifié et d'une paix possible ? Tant de diversités rassemblées ici, pour quoi faire ? Tant d'étrangers les uns aux autres – à quoi bon ? Si ce n'est pour une fraternité possible ? Pourquoi tant d'affrontements si ce n'est pour une paix, non sur un amas de décombres, mais sur les plans d'une ville nouvelle où chacun a sa place avec son commerce, sa religion, ses mœurs ?

Jérusalem, vision de paix, interprétation délirante ? Utopie ?

Oui, sans doute, mais sans cette vision, pourquoi Jérusalem ? Pourquoi y viendrions-nous, rassemblés et dissemblables des quatre coins de la terre ?

Il y a encore une quatrième lecture de Jérusalem, une lecture silencieuse, un regard qui ne se pose pas seulement sur le corps physique, psychique ou sensé de Jérusalem, mais sur l'Invisible qui enveloppe tous les visibles, sur l'infini qui déborde les barbelés et les frontières barrant ses rues, une oreille qui écoute un silence contenant tous ces bruits, ces chants ou ces cris, une écoute attentive à un Éternel qui ne se laisse pas saisir, ni par les temples ni par les temps qui courent. C'est avec tous nos corps, toutes nos facultés d'interprétations, tous nos yeux ouverts que nous avons le pressentiment du Réel, du secret de Jérusalem : une Présence, infiniment discrète, infiniment nécessaire comme l'air que l'on respire. Une Présence qui a tous les noms (YHWH – Dieu – Allah – la Vie – l'Amour – l'Être…) et qu'aucun Nom ne saurait nommer.

Si nous étions capables de voir ainsi Jérusalem, capables de l'« interpréter », c'est-à-dire de la recevoir et de la vivre dans toutes ses dimensions, nous serions déjà un peu au paradis, au *pardès*. La Jérusalem terrestre ne serait pas loin de la Jérusalem céleste.

Pardon

« Si tu ne pardonnes pas du fond du cœur à ton frère, tu ne connaîtras jamais la paix. Je connais beaucoup d'êtres humains à Jérusalem qui ont vécu des années entières sans pardonner à leur frère. Ils étaient tristes et quelquefois malades ; c'est que l'Esprit saint ne pouvait plus pénétrer en eux. Si nous ne pardonnons pas du fond du cœur toutes les offenses des hommes à notre égard, l'amour ne peut plus circuler en nous, et c'est le plus grand malheur qui puisse nous arriver. Chaque jour, il faut pardonner, "jusqu'à

soixante-dix-sept fois sept fois". C'est difficile, c'est quotidien ; il n'y a que les gens humbles qui savent pardonner, ils se savent si peu de chose que les insultes et les médisances – non seulement ils les pardonnent – mais ils croient qu'ils les méritent et ils cherchent dans leur comportement ce qui a pu attrister leur frère et ils prient Dieu de donner à tous la joie de son Esprit saint », ainsi parlait sœur Hildegarde du couvent bénédictin, sur le mont des Oliviers.

Paris-Jérusalem

L'axe Paris-Jérusalem, le lien entre la France et Israël ont été évoqués souvent et de diverses façons. Un texte de Claude Vigée, habitant des deux villes, citoyen des deux mondes, en parle bien : *« À la France, cap ultime de l'Occident, fait toujours écho dans le temps Jérusalem, point de départ et lieu de retour de l'être exilé à lui-même. À Jérusalem, Israël se retrouve soi-même dans son unicité, sa simplicité natales, à l'extrême limite de ses exils, par la grâce terrible de ses dispersions à travers les siècles et les nations du monde.*

« Un contrepoint ne cesse de résonner à travers l'histoire comme dans l'espace géographique entre Paris et Jérusalem. Les destins spirituels distincts de la France et d'Israël se marient comme les voix libres mais entrecroisées d'une fugue. Dans cette polarité, devenue consciente d'elle-même, réside la chance d'une plénitude mutuelle, et d'un enrichissement extrême. Le rôle du judaïsme français, dans ces conditions, est de lancer un pont à travers la Méditerranée des âmes, de servir de relais entre la simple et blanche lumière germinatrice issue de Jérusalem – Me Tsion tetsé tora – *et celle que lui restitue, colorée, multipliée, à travers le prisme de sa conscience différenciée, la capitale française de la pensée d'Occident. Ainsi édifierons-nous ensemble une civilisation qui puisse être à la fois originale et diversifiée. Elle sera soulevée par l'élan de l'esprit créateur, mais nourrie en même temps par l'esprit critique capable d'apprécier les formes justes, de dégager les différences subtiles qui font le charme et garantissent l'authenticité de notre expérience quotidienne. Si le génie français et le génie hébraïque sont aujourd'hui fidèles au rendez-vous que leur préparait le destin, c'est pour engendrer une civilisation plus totalement humaine. À la vision dévorante du feu biblique, le poète Jean Racine répond par une parole ordonnée, à la fois prophétique et parée, qui donne à l'âpre flamme grâce et visage, et en fait luire la beauté aux yeux de tous les hommes :*

> *Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;*
> *… Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.*
> *Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur*
> *Sentira son âme embrasée !* (*Athalie*, III, 7). *»*

On sera surpris peut-être que Claude Vigée cite Jean Racine. La parole

que l'écho transmet d'un peuple à un autre ne se fait pas seulement à travers une vallée de larmes, mais à travers l'élévation qui les contient, à travers les cimes d'un poème qui accomplit les raisons…

Passion (pour Jérusalem)

« Qu'a donc ton Bien-Aimé
de plus que les autres
la belle parmi les femmes
qu'est-il ton amant
pour ainsi nous abjurer ?
[…]
Mon Bien-Aimé est frais et vermeil
Il est Unique ! »

« Qu'a donc Jérusalem de plus que les autres villes ? »

Quand on pose la question aux amoureux de Jérusalem – juifs, chrétiens, musulmans –, ils répondent comme le Bien-Aimé du Cantique : « Elle est Unique ! » et chacun déclare sa passion pour elle et toujours avec les mots du Cantique : « Tout en elle avive le désir… » ; « J'ai trouvé (la ville, celle que mon cœur aime) » ; « Je ne la lâcherai point ».

C'est la ville promise à nos pères. Abraham y a « élevé » son fils ; David, Salomon, les rois et les prophètes l'ont chantée, espérée : « Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite se dessèche et que ma langue s'attache à mon palais. »

Maintenant que, par la grâce du Très-Haut, nous y sommes de retour après tant d'errances et de souffrances, « je ne te lâcherai point, ô mon unique, ma joie et mon soleil – qui efface les ombres d'où je viens ».

Jérusalem, c'est la ville où mon Seigneur a été crucifié, enterré, ressuscité, lui le plus beau des enfants des hommes. Jérusalem, c'est la ville où le temps et l'espace ont été changés, le lieu où l'Amour s'est montré plus fort que la mort, où une nouvelle ère est née.

C'est une ville unique pour les chrétiens, irremplaçable ; Rome, Byzance ne sont rien à côté d'elle car nulle autre n'est sanctifiée ainsi par le sang et la lumière de mon Seigneur. « Je ne la lâcherai point. »

Jérusalem, ma bien-aimée, est unique. C'est notre ville sainte, la ville d'Abraham, le premier « soumis » à Dieu, le premier musulman, c'est la ville d'où notre prophète Mahomet a pris son envol pour explorer les sept cieux qui reconnurent en lui l'accomplissement de toutes les Écritures.

Jérusalem, c'est la ville où, au dernier jour, Issa le Messie reviendra pour juger les vivants et les morts. Tous les peuples se soumettront à Dieu. Enfin, il n'y aura plus qu'une seule religion, « un seul troupeau, un seul pasteur » : Allah. Jérusalem, tant de fois sauvée et enrichie par nos pères, Omar, Saladin, Soliman… Jérusalem, Al-Quds – Toute Sainte – que j'aille en enfer si je t'oublie ! Non, je ne te lâcherai point.

Ainsi parlent les amoureux passionnés de Jérusalem et le monde tremble ! Ne demandez pas à un amoureux passionné d'aimer « raisonnablement », c'est un non-sens – la passion est plus forte que tout, elle submerge les évidences et cette évidence suprême : l'autre existe.

Allez demander à un amoureux passionné de « partager » avec d'autres celle qu'il aime, dites-lui que ces autres sont « bien intentionnés ». Il vous répondra d'abord si ce n'est par la colère, par un fou rire, suivi d'une balle dans la tête, dans la vôtre puis dans la sienne si vous avez « souillé » l'unique objet de son désir.

Ne demandez pas à un amoureux passionné de « lâcher » quoi que ce soit. Il ne lâchera point. Même si c'est la bien-aimée qui le lui demande ?

Mais la Bien-Aimée ne parle pas, elle est toujours soumise à celui qui dit « l'aimer le plus » et qui, par la force ou par la ruse, éloigne les autres prétendants.

Il devient alors son « époux légitime », mais il n'y a pas de légitimité dans la passion. Tous les amoureux passionnés de Jérusalem se présentent comme époux légitimes et la guerre continue.

Les témoins extérieurs à ces passions ont beau s'interroger : qu'a-t-elle de plus, cette ville, que les autres villes ? Comment ne pas lui préférer Paris, Rome, La Mecque ou Istanbul par exemple ?

La passion reste insensible à tous les arguments. « Elle est mon unique, je ne la lâcherai point. » On n'est délivré d'un amour que par un plus grand amour, ce n'est qu'en aimant davantage Jérusalem, en passant de l'amour passion à l'amour compassion (qui semble mieux approprié à sa situation concrète) qu'on arrivera à « la lâcher » et à découvrir que Jérusalem n'est l'objet, la propriété de personne, et que comme toute femme, elle aspire à être libre, à respirer autrement l'haleine de ses amants.

« Ne soyez pas amoureux de Jérusalem, aimez-la vraiment, lâchez-la ! Ne l'étouffez pas en voulant la garder "vôtre" à tout prix, il y a de l'espace pour tout le monde, que tout le monde respire… »

Paroles vaines, sermons de « curés » qui, comme chacun le sait, ne connaissent rien à l'amour.

L'amour et la raison ne s'embrassent pas ou alors ce n'est plus ni l'amour, ni la raison.

C'est un tout autre amour, une tout autre lumière – c'est ce que nous pourrions apprendre à Jérusalem, si nous voulons que Jérusalem vive.

Paul VI et Athénagoras

En 1965, Paul VI fut le premier pape à quitter Rome pour se rendre à Jérusalem. Il rappelait ainsi aux chrétiens « où » se trouvait le « centre » de leur religion ; tous les chemins ne « mènent pas à Rome » mais plutôt à

Jérusalem, là où règne la division entre les Églises et entre les peuples… Là, il rencontra le patriarche de Constantinople, Athénagoras :

« Nous nous sommes embrassés, une fois, deux fois, et puis encore, comme deux frères qui se retrouvent après une très longue séparation. » Paul VI ajouta, le lendemain de cette première rencontre : « Une ancienne tradition chrétienne aime à voir le "centre du monde" dans le point où fut dressée la croix glorieuse de notre Sauveur et d'où, "élevé de terre, il attire tout à lui". Il convenait – et la Providence a permis – que ce fût en ce lieu, en ce centre à jamais béni et sacré, que, pèlerins de Rome et de Constantinople, nous puissions nous rencontrer et nous unir dans une commune prière… »

Mais, de même qu'il ne suffit pas d'un baiser pour guérir une déchirure de plus d'un millénaire (entre Rome et Constantinople, entre les catholiques romains et les catholiques orthodoxes), il ne suffit pas d'une prière. Les deux hommes passeront aux « actes », l'acte historique de la levée des anathèmes qui séparaient leurs deux Églises. Il faut prendre le temps de méditer leur déclaration commune, elle nous rappelle le poids de l'histoire, mais aussi la puissance du pardon, la force de l'humilité, la signification d'un geste d'amitié capable d'ouvrir le plus lourd des *statu quo*, la porte la mieux fermée : le pape et le patriarche, à l'instant de leur étreinte, en avaient retrouvé les clefs !

« Pénétrés de reconnaissance envers Dieu pour la faveur que, dans sa miséricorde, il leur a faite de se rencontrer fraternellement. Ils sont persuadés de répondre ainsi à l'appel de la grâce divine qui porte aujourd'hui l'Église catholique romaine et l'Église orthodoxe, ainsi que tous les chrétiens, à surmonter leurs différends afin d'être à nouveau "un" comme le Seigneur Jésus l'a demandé pour eux à son Père.

« Parmi les obstacles qui se trouvent sur le chemin de ces rapports fraternels de confiance et d'estime, figure le souvenir des décisions, actes et incidents pénibles qui ont abouti en 1054 à la sentence d'excommunication portée contre le patriarche Michel Cérulaire et deux autres personnalités par les légats du siège romain, conduits par le cardinal Humbert, légats qui furent eux-mêmes ensuite l'objet d'une sentence analogue de la part du patriarche et du synode constantinopolitains.

« C'est pourquoi le pape Paul VI et le patriarche Athénagoras Ier en son Synode, certains d'exprimer le désir commun de justice et le sentiment unanime de charité de leurs fidèles et se rappelant le précepte du Seigneur : "Quand tu présentes ton offrande à l'autel, si là tu te souviens d'un grief que ton frère a contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère" (Mt, 5, 23-24), déclarent d'un commun accord :

« Regretter les paroles offensantes, les reproches sans fondement, et les gestes condamnables qui, de part et d'autre, ont marqué ou accompagné les tristes événements de cette époque ;

« Regretter également et enlever de la mémoire et du milieu de l'Église les sentences d'excommunication qui les ont suivis, et dont le souvenir opère

jusqu'à nos jours comme un obstacle au rapprochement dans la charité et les vouer à l'oubli […]

« En accomplissant ce geste, cependant, ils espèrent qu'il sera agréé de Dieu, prompt à nous pardonner lorsque nous nous pardonnons les uns les autres, et apprécié par le monde chrétien tout entier, mais surtout par l'ensemble de l'Église catholique romaine et de l'Église orthodoxe comme l'expression d'une sincère volonté réciproque de réconciliation et comme une incitation à poursuivre, dans un esprit de confiance, d'estime et de charité mutuelles, le dialogue qui les amènera, Dieu aidant, à vivre de nouveau, pour le plus grand bien des âmes et l'avènement du règne de Dieu, dans la pleine communion de foi, de concorde fraternelle et de vie sacramentelle qui exista entre elles au cours du premier millénaire de la vie de l'Église » (Paul VI, Athénagoras I^er^).

Il était nécessaire de se référer au texte de leur déclaration commune pour comprendre les conséquences de cette rencontre à Jérusalem, même si les pèlerins de passage aujourd'hui au Saint-Sépulcre ne voient rien de changé puisque c'est toujours la division qui règne. Certains soutiennent qu'il s'agit seulement de différence et la différence n'est pas obstacle à l'unité, elle en est la condition et l'épreuve, pour qu'aucune autre forme d'unité que l'unité de l'amour et le respect des différences ne soit possible. Cette unité ne serait qu'uniformité, consensus, universalité superficielle, caricature de la véritable unité qui est dialogue d'identités irréductibles, dialogue de visages qu'au premier abord tout semblait opposer.

Les images du pèlerinage de Paul VI en Terre sainte et sa rencontre avec Athénagoras I^er^ ont eu un grand retentissement dans la presse et à la télévision.

Olivier Clément, ce théologien ami qui, depuis peu, a rejoint son éternité, me faisait le commentaire d'une de ces images, comme s'il s'agissait d'une icône. On retrouvera ce commentaire par la suite dans le beau livre qu'il a consacré au patriarche Athénagoras Ier :

« Qu'on regarde attentivement – comme sait regarder l'inconscient – le couple, la "syzygie" composée par le pape et le patriarche. D'abord ils sont deux, unis par une intense réciprocité, et cela pourrait signifier (il faut parler ici comme on rêve) qu'au "centre du monde" il y a ce baiser de paix, c'est-à-dire l'amour. Au "centre du monde", au cœur des choses, ne se trouve pas un processus de maîtrise technique de la terre, comme le veut Marx, non plus qu'une libido aveugle ne cherchant que sa propre satisfaction, comme le veut Freud, non plus que la volonté de puissance sur fond de néant, comme le veut Nietzsche, non plus que la victoire impitoyable de la mort, comme tous le savent et refusent de le savoir. Mais au "centre du monde" se trouvent l'amour et l'éternité.

« Regardons maintenant chacun des deux hommes. Le visage du pape est finement ciselé, rasé, délimité avec rigueur. Il est tissé de volonté, d'intelligence, d'une lucide conscience. Visage diurne, qui a rejeté la nuit, lutte contre elle – elle s'attarde pourtant dans la densité de la bouche –, et porte témoignage de la profondeur par l'extrême clarté des yeux. Cet homme se sait et se veut au service de Dieu. Mais il doit le savoir et le vouloir, et cela ne va pas sans combat.

« Le visage du patriarche a quelque chose non pas d'indécis mais d'illimité, dont témoignent la barbe purifiée par la blancheur, les longs cheveux discrètement noués. Ce visage ne s'oppose ni ne s'exalte, il rayonne. Le jour et la nuit s'y harmonisent. À la barbe lumineuse (qui fut très noire) correspondent les grands yeux nocturnes, pourtant secrètement illuminés. On devine que cet homme n'a pas à vouloir (ou plutôt à vouloir la volonté, comme le fait sans cesse l'Occident) – il lui suffit d'être. En lui le conscient et l'inconscient communiquent, l'"image" unifiante émerge, l'homme est visité de songes, spontanément proche des enfants, des bêtes, des plantes, de la vie immense et lente qu'il exprime dans l'adoration et qui le porte. […]

« Le pape symbolise l'intelligence et la volonté de l'Occident.

« Le patriarche symbolise la sagesse ontologique de l'Orient.

« Le second sent et, par là même, pense toujours par intégrations.

« Le premier est le moi, vigilant, structuré, formé par une culture humaniste aux fortes disciplines ; il se tend vers Dieu dans une tension pathétique qui fouette sa conscience et sa volonté.

« Le second est le Soi, longtemps fluctuant et menacé d'ambivalence, mais qui, une fois "centré", permet à la lumière de Dieu de pénétrer les profondeurs de la vie, du cosmos. Non pas tendu vers Dieu, mais paisiblement saturé de sa présence. […]

« L'un ne peut aller sans l'autre. »

Pèlerin

Il existe toutes sortes de pèlerins. Parmi les animaux, le « faucon pèlerin » est littéralement aimanté par la proie à atteindre. Le « requin pèlerin » migre régulièrement dans l'Atlantique nord. Les « criquets pèlerins », en de longues processions aériennes, vont vers les cultures nourricières.

Faucon, requin et criquet ont sans doute été appelés « pèlerins » parce que, avec un instinct sûr, « ils savent où ils vont ». L'appétit est un formidable guide. L'animal pèlerin est tout entier orienté vers ce qui peut le remplir. L'objet de son désir est son but et son tout, l'intensité et « la vitesse » de sa « marche » sont proportionnelles à l'espace de son manque. En est-il de même de l'homme pèlerin ?

Lui aussi est un animal et il ne peut pas s'empêcher de chercher ce qui pourrait le combler et le nourrir, non seulement au niveau matériel, mais sur le plan affectif et spirituel. « L'homme ne vit pas seulement de pain » mais aussi d'amitié, de relations, de beauté, de poésie… N'y a-t-il pas, en lui, un désir de vérité, d'harmonie ? Et au-delà de ce que les paysages peuvent montrer, un désir de pur espace ? Au-delà de ce que les mots peuvent dire, un désir de silence ? Au-delà de ce que la conscience peut saisir et appréhender, un désir de pure conscience ? Un au-delà de toute saisie, de tout « objet » à prendre ou à comprendre ?

Quel désir fait de l'homme qui marche sur la terre autre chose qu'un faucon, un requin, un criquet ou qu'un chasseur, un touriste, un randonneur ?

Le chasseur est à l'affût d'une proie, d'un objet à saisir, quelque chose qui puisse le nourrir, lui et son entourage ; il ne supporterait pas de revenir « bredouille » de son voyage. Les valises doivent être pleines de « souvenirs » et s'il est « chasseur d'images », ses prothèses – photo et vidéo – doivent être débordantes d'impressions sonores et colorées. Si on ne « rapporte » rien, à quoi bon voyager ? Mais les connaissances qu'on a pu ainsi « accumuler » restent à l'extérieur ; des souvenirs qui n'ont changé ni le corps ni l'âme…

Le touriste pourrait être considéré comme « chasseur » s'il n'était qu'à la recherche du nécessaire et du « nourrissant ». Mais ce qui l'inquiète et l'excite le plus, si ce n'est le superflu, c'est la « nouveauté » : nouvelles terres, nouveaux visages, nouveaux gadgets, nouvelles impressions, nouvelles sensations – n'est-ce pas une façon intelligente d'enrichir sa sensibilité, sa vie émotionnelle et affective ?

Nous sommes toujours plus ou moins des requins, des faucons et des criquets ; des consommateurs plus ou moins voraces de tout ce qui nous est offert. On passe ainsi d'un objet à un autre et le désir s'y repose un instant, dans la jouissance qui lui est proposée. Mais une fois ce nouvel objet « digéré », la faim n'en est que plus vive, la course s'accélère et s'il en avait les moyens financiers, elle serait sans fin.

Le touriste ne marche pas sur la terre, il court, il la piétine, il n'a pas le

temps de la contempler, il n'a que le temps de chercher un autre exutoire à son désir. À peine arrivé « ici », il demande : « Où serons-nous demain ? » Nulle voix, nul guide pour lui poser la question : « Où cours-tu ainsi ? Que cherches-tu ? » Si forte est l'évidence de son instinct, qu'il cherche un plaisir, puis un deuxième… N'a-t-il pas payé le prix pour cela ?

Le randonneur est sans doute plus « avancé » que le touriste, il ne cherche plus une chose, un objet à prendre et à consommer (monument, paysage, corps tropical ou cuisine étrangère), il cherche le plaisir de marcher et de respirer. Être là dans un lieu nouveau qu'il découvre, sur une terre dont il arpente les sillons, et dont il rencontre les habitants, sans penser d'abord à en « ramener » quelque chose. Il marche pour le plaisir de marcher, il voit pour le plaisir de voir, il rencontre l'autre pour le plaisir de la rencontre. L'objet n'est plus son but mais son lieu de passage. Il s'en trouve plus nourri que s'il avait cherché à « l'avoir »…

Le but du randonneur ou du voyageur éclairé ce n'est plus tel ou tel lieu, sacré, exotique ou extraordinaire – bien que ces lieux existent et stimulent sa marche –, mais la marche elle-même. Il n'en reste pas à l'écorce des mondes qu'il traverse, il en écoute la sève.

Le pèlerin est sans aucun doute, au moins au départ, un chasseur, un touriste, un randonneur ou un voyageur éclairé, mais ce n'est pas tout cela qui fait de lui un pèlerin.

Est-ce le fait de marcher vers un lieu saint ou sacré ?

On peut être à la recherche de lieux saints et de lieux sacrés, à la manière des chasseurs, l'appétit « spirituel » chez certains est particulièrement développé. On recherche alors des « objets » d'extase, c'est-à-dire de jouissance. Et d'émotions en émotions, d'« expériences fortes et numineuses » en « expériences fortes et numineuses », on pense s'approcher du ciel ou du salut convoité. On peut être « consommateur » des « choses » de l'Esprit, comme on l'est des biens de la terre.

Le « randonneur spirituel » ou le « voyageur éclairé » sait qu'il n'y a pas de lieu saint ou sacré. C'est notre façon de marcher sur la terre qui en fait une terre sacrée ou une lande profane et s'ils aiment les lieux saints et sacrés connus et réputés comme « hauts lieux » et buts de pèlerinage, c'est pour mettre leurs pas dans les pas de ceux qui les ont précédés, et qui, grâce à leur façon attentive, respectueuse et célébrante d'y marcher, ont pu y reconnaître la Présence de Dieu.

La « Présence » est le but qui nous donne la force de marcher. C'est le « Souffle » qui, à certains moments, inspire et allège notre marche. L'objet de notre désir est au terme du voyage, mais il est déjà là qui nous accompagne. Ce n'est plus un objet extérieur, c'est la force vive qui nous tient debout et fait battre notre cœur. Ce n'est plus un objet qui nous manque, c'est le mouvement même de la Vie qui se donne. Le pèlerin ne se déplace pas d'objet de désir en objet de désir (sacré ou non), de lieu en lieu (saint ou non), il marche sans cesse vers lui-même, vers « plus moi que moi-même et tout autre que moi-

même ».

Le touriste marche vers « quelque chose » qui achève sa marche.

Le randonneur marche pour marcher, et vers le plaisir que cela lui procure.

Le pèlerin marche vers le marcheur. Chacun de ses pas le rapproche de lui-même, désencombré de toutes les fausses identités et de toutes les valises qui l'alourdissent. Son but est le Sujet désirant, la connaissance de « ce qui le fait marcher », le principe même de sa vie.

Pèlerinage

Jérusalem est peut-être avant tout « un haut lieu de pèlerinage ». Pèlerinage est pris dans le sens habituel du terme : voyage de croyants vers un lieu consacré par une manifestation divine ou par l'activité d'un maître religieux (présent ou passé) pour y présenter leurs suppliques ou leurs offrandes, dans un espace, contexte propice ou préparé pour cela (naturel ou fait de mains d'hommes).

La visite du lieu saint, qui en est le terme, est précédée par des rites de purification (la marche étant le rite privilégié de cette purification). Elle s'accomplit dans une communauté où les pèlerins peuvent se reconnaître comme partageant une même foi dans la présence à un même Dieu. La difficulté, le défi, c'est qu'il y a, à Jérusalem, plusieurs « lieux saints » et donc différents buts de pèlerinage.

Avant de se « recentrer » sur Jérusalem, la Bible nous parle de nombreux lieux de pèlerinage : Sichem où Abraham reçut la visite de YHWH, Bethel où Jacob combattit avec l'ange, Silo où résidait d'abord l'Arche d'alliance. Lorsque celle-ci fut introduite sur la colline des Jébuséens ou mont Moriah par David, lorsque Salomon lui construisit un Temple, Jérusalem devint alors le lieu de pèlerinage de tout Israël, et ce fut un devoir pour tout Israélite d'y « monter » trois fois par an pour y « faire la fête » en Présence de YHWH qui a fait de Jérusalem Sa demeure.

« Tu me fêteras chaque année par trois pèlerinages. Tu observeras la fête des pains sans levain. Pendant sept jours tu mangeras des pains sans levain, comme je te l'ai ordonné au temps fixé du mois des Épis, car c'est alors que tu es sorti d'Égypte. Et on ne viendra pas me voir en ayant les mains vides. Tu observeras la fête de la moisson, des premiers fruits de ton travail, de ce que tu auras semé dans les champs, ainsi que la fête de la Récolte au sortir de l'année, quand tu récolteras des champs les fruits de ton travail. Trois fois par an, tous les hommes viendront, pour être vus, devant la face du Maître, YHWH » (Ex 23, 14-19).

Armand Abécassis commente ainsi ce texte : *« Le sens véritable du pèlerinage est dans la présentation à YHWH. L'Hébreu devait se rendre à Jérusalem pour voir et être vu, pour se montrer à Dieu et se présenter devant lui les mains pleines. Le pèlerin allait se faire reconnaître en reconnaissant, car c'est de Dieu seul qu'il tenait à être reconnu et salué. Présenter à Dieu les prémices du produit du travail, c'était reconnaître que dans le principe, la terre Lui appartenait et que seule cette reconnaissance – au double sens du mot – donnait le droit et la possibilité d'user de la Terre promise. Paradoxal rite que celui de l'offrande des prémices, par lequel l'Hébreu venait fonder sa souveraineté sur sa terre en s'en défaisant au profit de Dieu, dans le temple de Jérusalem*[1]*. »*

Le Temple une fois détruit, Jérusalem restera pourtant le lieu vers lequel se tournent toutes les prières et où tout croyant aspirera au « retour », au grand pèlerinage sur la terre de ses ancêtres, à Jérusalem là où son Dieu ne cesse de demeurer et de l'attendre.

Les « psaumes des montées » (Ps 120-134) expriment la prière et les sentiments des pèlerins, Jésus les a récités lorsque, conformément à la Loi, Il « montait » trois fois l'an à Jérusalem.

Mais Jésus annonce la destruction du Temple, il fait de son propre corps et du corps de l'être humain le temple véritable, là où Dieu réside ; désormais ce n'est « ni sur cette montagne ni à Jérusalem » qu'il faut se rendre en pèlerinage. « Dieu est Souffle et c'est dans le Souffle et la vigilance » qu'on doit l'adorer et le trouver.

Le pèlerinage dans la nouvelle alliance qu'inaugure Jésus doit se vivre à l'intérieur, vers ce lieu de nous-même où s'originent le Souffle et la Conscience. « C'est là et nulle part ailleurs qu'est "notre Père, notre Roi, notre Époux". » On sait que de telles paroles Lui ont coûté la vie, car aux yeux de ses contemporains, c'était blasphémer que de faire du corps fragile et périssable de l'humain la Demeure Sacrée de l'Éternel, Incréé, Inaccessible… Et pourtant où chercher ailleurs Celui que nous cherchons si ce n'est dans celui qui le cherche ? YHWH n'avait-Il pas dit à Abraham : « Va vers toi-même » ?

Jésus fut crucifié, mis à mort, enseveli. De nombreux « témoins » disent que « le troisième jour Il ressuscita d'entre les morts ». Son pèlerinage terrestre avait franchi les portes de la mort. Il était allé au bout de lui-même, à la découverte au fond de sa vie mortelle, de la Vie qui ne meurt pas…

Cette « découverte » fut de nouveau « recouverte » dans un tombeau qu'on appellera plus tard un « Saint-Sépulcre », qui devint le lieu saint de toute la Chrétienté, son lieu de pèlerinage… Beaucoup de pèlerins « armés » ou « désarmés » mourront pour défendre ce « haut lieu ». Pourtant la parole qui résonne du tombeau, peu, aujourd'hui encore, l'entendent : « Ne cherchez plus parmi les morts Celui qui est Vivant. Il n'est pas ici, Il est Ressuscité. »

Est-ce là un des secrets du pèlerinage chrétien à Jérusalem : aller au plus

près de ce qui est mort ou mortel pour entendre l'appel à « sortir de là », et à se tenir debout (ressusciter) dans ce qui demeure à jamais vivant ?

Dans la tradition de l'islam, le pèlerinage aussi est important. La jeune communauté musulmane émigrée à Médine en 622 avait tout d'abord adopté les rituels de la tradition biblique dont la prière et le pèlerinage en direction de Jérusalem, jeûne du dixième jour du premier mois de l'année rappelant Yom Kippour.

Ce n'est que vers 624, à la suite des difficultés de Mahomet avec les juifs qui ne veulent pas le reconnaître comme prophète, de la même façon qu'ils avaient refusé de reconnaître Jésus comme Messie, que fut donné l'ordre de prier en direction de la Ka'aba à La Mecque, ainsi que de s'y rendre en pèlerinage. C'est à ce moment également que fut institué le jeûne du mois de Ramadan. Autant de façons de déclarer l'indépendance de l'Islam naissant par rapport aux rituels et pèlerinages qui l'ont précédés. Il est dit pourtant qu'à la fin des temps la *qibla*, l'orientation de la prière, sera de nouveau à Jérusalem, ainsi que le pèlerinage où, sous le discernement de Jésus, on reconnaîtra les « vrais croyants »… D'où l'importance « eschatologique » de Jérusalem pour les musulmans. Mais, en attendant, c'est à La Mecque et particulièrement au moment du grand pèlerinage (*Hadj*) qu'ils retrouvent, au-delà des différences ethniques qui les constituent, l'identité qui leur est commune, que l'*umma*, la communauté, se reconnaît comme telle.

Le pèlerinage est considéré comme l'un des cinq piliers de l'Islam et il est obligatoire pour tout musulman qui en a la capacité physique et financière (Coran 3, 97). On comprend alors pourquoi furent condamnés ceux qui relativisaient l'importance du pèlerinage à La Mecque, le réduisant à un symbole extérieur du pèlerinage intérieur que tout homme doit accomplir vers la Ka'aba, la pierre noire, dans le temple du cœur.

Hallaj aura à subir le même supplice que Jésus pour avoir affirmé : « Détruis la Ka'aba pour la rebâtir vivante et priante parmi les anges. » Le but du pèlerinage, ce n'est pas un lieu extérieur, une pierre noire, ou une présence numineuse, c'est Dieu Lui-même, qui habite dans le cœur de l'homme purifié, et c'est autour de lui, de son axe en nous, que nous devons faire la « circumbulation » rituelle. N'est-ce pas un *hadith* célèbre qui proclame : « Ni ma terre ni mon ciel ne me contiennent mais je suis contenu dans le cœur de mon serviteur fidèle » ?

Le pèlerinage de la vie humaine tourne autour de cet axe, qu'il soit symbolisé par la Ka'aba, le mont Moriah, le Temple de Jérusalem. À chaque pas comme à chaque tour, on est censé se rapprocher du centre ou de la Source : « À l'entour de mon Dieu va ma ronde autour de cette antique tour, je tourne à longueur de siècles… », disait Rilke en écho avec la foule immense des pèlerins quelle que soit leur tradition, en écho aussi avec les philosophes qui ne cessent de « tourner autour de la question » du principe ou de l'origine.

« Comme un chœur autour de son coryphée, nous tournons

perpétuellement autour du Principe de toutes choses… et quand nous le contemplons, nous obtenons la fin de nos désirs et nous nous reposons. Alors nous ne sommes plus en désaccord, mais formons autour de lui une danse dans laquelle l'âme contemple la Source de la vie, la Source de l'intelligence, le Principe de l'être, la cause du bien, la racine de l'âme » (Plotin, *Ennéades*, VI, 9).

Ainsi à côté des pèlerinages religieux orientés vers ces lieux considérés comme saints ou sacrés, lieux de cultes ou de célébrations, il y a le pèlerinage intérieur : le chemin à parcourir c'est l'espace qui nous sépare du Dieu que nous cherchons au loin sur la terre ou au plus haut dans les cieux et en nous-même. C'est le temps qu'il nous faut pour que se réalise le retrait de la projection, celui que nous cherchons et projetons au-dehors, il est au-dedans de nous. Le temps d'une eucharistie, celui que nous cherchons, nous le sommes…

Alors pourquoi faut-il marcher ? Il n'y a pas d'effort à faire pour être soi-même, nous ne pouvons pas être autre chose que nous-même ni être ailleurs que là où nous sommes ! Cela, tout le monde le dit ou prétend le savoir… C'est en marchant qu'on l'éprouve vraiment : il ne faut donc pas opposer pèlerinage extérieur et pèlerinage intérieur. Ce qui fait l'unité des deux, c'est le pèlerin lui-même indissociablement corps et esprit, rêve et pesanteur… La marche est un chemin non seulement d'unification de soi (corps – cœur – esprit), la tête se souvient enfin qu'elle a des pieds, mais aussi d'unité avec la Source et le principe qui nous fondent.

La liturgie du matin de Pâques nous dit : « Ne cherchez plus au-dehors celui qui est vivant, Il est au-dedans de vous. »

Entendre cette parole, ce n'est pas arrêter sa marche, mais lui donner son assise. Désormais nous ne marchons plus vers quelqu'un, nous marchons avec Lui, en Lui. Le pèlerinage atteint son but quand il nous fait entrer dans le mouvement de la Vie qui se donne… Le pèlerin est alors « Celui qui marche », « Celui qui fait tourner la terre, le cœur humain et les autres étoiles… ».

Père

Avec sa famille, Jésus « monte » à Jérusalem. Il vient d'avoir douze ans et fausse compagnie à ses parents qui le cherchent puis le retrouvent au Temple. Il leur dit alors : « Ne savez-vous pas que je suis avec mon Père ? » Très jeune, il a donc conscience d'une relation intime avec YHWH, « l'Être qui fait être tout ce qui est ». Déjà, il l'appelle son Père : « Abba ».

Pour un père, un fils n'est pas un « autre que lui », mais un « autre de lui », c'est le même et c'est un autre – le rapport à l'altérité est en même

temps conscience de l'Unité – une Unité dans la différence, c'est le « même » sang qui coule dans deux corps biens distincts.

Cette métaphore de la relation père-fils, Jésus l'utilisera, pour dire que le Père et lui sont Un, qu'il n'est pas « Autre que lui », car il n'y a pas d'autre réalité que la Réalité, il n'est pas Autre que le Réel, il est un « Autre de lui », il est son fils, il manifeste l'unique Réalité « autrement » que lui… Ce que peut comprendre un enfant, pourquoi les théologiens (juifs, chrétiens, musulmans et les autres), ne le comprendraient-ils pas ?

Dieu est notre Père, nous sommes ses enfants, nous ne sommes pas « autres » que lui, nous participons tous à sa Réalité, sinon nous ne serions pas.

Nous sommes pourtant « différents » de lui. « Le Père est plus grand que moi », disait encore Jésus. Dieu est « toujours plus grand », comme le Père de ses enfants, comme la Source de son fleuve, comme le Réel de toutes les réalités « engendrées » par lui. Parce que nous avons le même Père, la même Origine, nous sommes tous à la fois, si différents et si semblables.

C'est parce que l'Autre n'est pas « Autre que moi » mais un Autre de moi, un autre « Je Suis », une autre incarnation de l'unique « Je Suis », que je peux l'aimer « comme moi-même ».

À douze ans, Jésus a déjà cette expérience d'intimité avec les autres qu'il reconnaît comme ses « frères » et « sœurs » et avec Dieu qu'il reconnaît comme Père de tout ce qui vit et respire, non seulement des humains mais aussi « des oiseaux et des fleurs des champs ».

Dieu n'aura plus pour lui désormais d'autre nom que « Abba ». C'est le Nom le plus sacré et le plus secret de YHWH, et c'est cette expérience qu'il voudra partager avec ses frères humains, une intimité qu'il ne veut pas garder pour lui seul, « là où "Je Suis" je veux que vous soyez avec moi », « "Je Suis" est dans le Père et le Père est en "Je Suis". »

Comme le fils n'est pas le père, le fleuve n'est pas la Source, mais le fleuve n'est pas « autre » que la Source à moins que le fleuve ne se coupe de la Source ? Le fils n'est pas « autre » que le Père à moins que le fils ne se sépare de son père ? Mais est-ce possible, un fleuve coupé de sa source ? Une réalité séparée de la Réalité ? Un homme séparé de Dieu ?

Ce qu'un enfant peut comprendre, les sages et les savants, mais aussi les parents les mieux intentionnés ne semblent pas le comprendre :

« À sa vue, ils furent saisis d'émotion et sa mère lui dit : "Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? Vois ! ton père et moi, nous te cherchons angoissés."

« Et il leur répondit : "Pourquoi me cherchez-vous ? Ne savez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père ?"

« Mais eux ne comprirent pas la parole qu'il venait de leur dire » (Lc 2, 41-50).

Jésus n'en aime pas moins Joseph et Marie, il retourne à Nazareth avec

eux et « il leur était soumis », mais au-delà de sa maternité et paternité « charnelle », il a reconnu avec eux, dans le Temple de Jérusalem, l'unique origine, la Source de tout ce qui vit et respire, la paternité « dont toute paternité et maternité tire son nom » – Abba, « le seul Dieu », l'unique Réel d'où procède toute réalité.

Perspective

Depuis la Renaissance, c'est l'homme qui regarde le ciel et les choses. C'est là un changement de perspective et non la naissance de la perspective comme on le dit souvent. Avant la Renaissance, ce sont les choses et le ciel qui nous regardaient (les icônes traditionnelles sont restées fidèles à cette « perspective » dans leur représentation des paysages et des objets qui semblent nous désigner comme « leur point de fuite » selon les lois d'une perspective dite « inversée »).

Un changement de perspective ce n'est pas une petite affaire, cela change tout, l'homme et sa façon de vivre, la société et la religion.

Aujourd'hui, nous regardons les étoiles, nous ne savons plus que les étoiles nous regardent.

Nous regardons l'arbre en fleur et nous cueillons ses fruits, nous ne savons pas que l'arbre nous regarde et qu'il se donne dans ses fleurs et ses fruits.

Nous regardons les animaux, nous savons qu'ils nous voient, nous ne savons pas toujours qu'ils nous regardent.

Nous regardons les êtres humains, nous savons qu'ils nous voient et qu'ils nous regardent et ce regard croisé parfois nous illumine ou nous terrifie.

Notre regard rencontre autre chose que ce qu'il voit et que ce qu'il peut contenir, il rencontre un autre regard, qu'il ne voit pas entièrement, qu'il ne peut pas réduire à ce qu'il en voit à moins d'en faire de nouveau un objet, un « contenu » de son propre regard.

Nous voyons et nous sommes vus. Il y a deux points de vue à prendre en considération : une perspective croisée.

Nous regardons le monde – oublier qu'il nous regarde c'est le traiter comme un objet.

Le monde nous regarde – oublier que nous aussi nous le regardons c'est nous réduire à n'être que des objets, des rouages de ce monde.

Selon les religions traditionnelles, c'est Dieu qui nous regarde, nous donne la Vie, l'intelligence et l'amour. C'est Dieu qui est le créateur et le sauveur de l'homme.

Selon les sciences religieuses contemporaines, c'est l'homme qui regarde Dieu, qui l'imagine, et donne vie, conscience et amour à cette image de l'Absolu. C'est l'homme qui est le créateur, l'inventeur de Dieu. Certains

disent même le « sauveur » de Dieu. Il faut sauver un « espace de transcendance » dans l'homme.

Nous regardons Dieu. Oublier qu'il nous regarde, c'est en faire un objet, un « être transcendant » sans doute mais toujours un objet de notre pensée (une cause première) ou de notre imagination (un juge, un père, un rédempteur). Plus grand que soi, peut-être, mais jamais autre que soi.

Dieu nous regarde. Oublier que nous le regardons, c'est se faire objet soumis à sa toute-puissance et à son arbitraire.

Les deux « perspectives » devraient se rencontrer : « le Messie », « l'homme Dieu » ou « le Dieu homme » sont sans doute des archétypes de cette perspective croisée.

Peut-on aller plus loin et dire avec Maître Eckhart : « L'œil par lequel je vois Dieu est l'œil par lequel Dieu me voit » ?

L'imagination (la foi) par laquelle je me représente Dieu et l'imagination par laquelle Dieu se représente lui-même à travers moi sont une. Il n'a que mes yeux pour se voir – mais ne se voit-Il pas déjà très bien à travers les yeux des chats, du soleil et des autres étoiles ?

N'est-ce pas un beau voyage pour la pensée ?

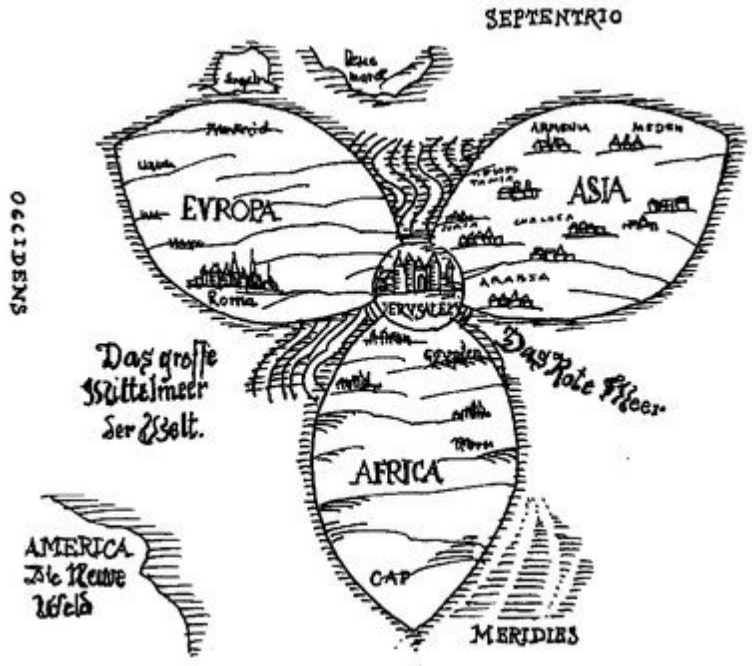
Croire que c'est Dieu qui me voit, me regarde, me donne l'existence, découvrir que c'est moi qui le regarde, qui lui donne, à travers ma foi et mon imagination, une existence.

Mais pour qu'à travers ma foi et mon imagination je lui donne une existence, il doit me donner une existence capable d'intelligence, de foi et d'imagination. Accéder à une « perspective croisée » me conduira peut-être à la révélation que mon regard et le Sien ne sont pas séparés, mon imagination et la Sienne sont une seule et même Imagination créatrice, à des degrés d'efficience divers. Mon existence, comment pourrait-elle être séparée de l'Existence ? Elle n'existerait plus. Il n'y a qu'un seul regard qui voit à travers tout ce qui regarde.

Jérusalem est un champ d'étude privilégié pour entrer dans cette troisième perspective, celle des regards croisés ou de la « théantropie appliquée ».

Si je regarde Jérusalem comme un « objet » d'étude, d'attention, d'exécration, de vénération, peu importe, un « objet » qu'amoureusement je peux trouver intéressant, j'oublie que Jérusalem me regarde, me juge, me contient, m'accueille ou me rejette.

Je peux faire de Jérusalem un portrait, un tableau où c'est mon regard qui crée la perspective. Je peux faire de Jérusalem une icône où c'est un autre regard qui crée la perspective et par lequel je me sens regardé.



Dans l'art comme dans la pensée, nous ne savons faire que des tableaux ou des icônes, nous n'avons pas encore les images ou les concepts qui témoigneraient de cette perspective croisée, de cette rencontre des regards. À moins que ce ne soit la vie simple et souveraine, sans art et sans philosophie, qui en témoigne, sans souci de perspective, puisque, au terme du dialogue, la Parole se découvre Une dans la pluralité des langues. Celui qui voit est celui qui est vu, celui qui est vu est celui qui voit. Jérusalem est à l'aurore de l'Un, du « Jour » qui vient…

Peuple « saint »

Peuple ayant une façon « autre » de vivre et d'aimer – obéissant à une loi qui le différencie des autres peuples, une loi de sainteté, c'est-à-dire une loi qui appelle chacun à devenir sujet : « Je suis » – une loi qui invite les « esclaves » à devenir des « seigneurs », seigneurs d'eux-mêmes face à d'autres seigneurs. Humanité qui s'incline devant une autre humanité.

Saint veut dire ici : libre, non identifié à ses déterminismes, dégagé du cerveau reptilien et des comportements de soumission et de domination.

La loi de Moïse comme loi de « sainteté » est l'instrument par lequel un peuple tente de se différencier de la loi de la jungle et des puissants (pharaon).

Phénoménologie

La phénoménologie reste pour moi une méthode qui ne se concentre pas sur l'objet questionné mais sur les « manières » grâce auxquelles on y accède. Comment parler de Jérusalem sans évoquer les routes qui y conduisent (*odos*), les regards qui se la représentent, les croyances qui s'y projettent ? Jérusalem est une croisée des regards autant qu'une croisée des chemins. En ce sens, ce dictionnaire est une sorte de « phénoménologie de Jérusalem ». Ce qui est décrit, ce n'est pas « l'objet Jérusalem », mais un ensemble de regards posés sur ses murs, regards d'archéologues, de croyants, juifs, chrétiens, musulmans, pèlerins, touristes, tous « amoureux », déçus ou fascinés… À ceux-ci, il faudrait ajouter le regard des chiens, des chats, des feuilles du figuier… Tous ces regards vivants qui visent un objet visible alors que la véritable Jérusalem demeure à jamais inaperçue… « C'est parce que vous dites "nous voyons" que vous demeurez aveugles. » La vie, comme la lumière, est par essence invisible, impalpable, ses « preuves » matérielles n'en sont que les chemins d'accès, des « phénomènes »…

Le Dieu qui demeure à Jérusalem demeure inaccessible. N'apparaissent que les chemins qui y conduisent, les imaginations qui l'évoquent. Elles ne nous disent rien sur Dieu, elles nous disent l'essentiel sur celui qui le croit ou le conçoit. Toute phénoménologie est phénoménologie de la conscience qui « construit » le monde, ses fantômes et ses dieux.

Au-delà de cette phénoménologie, il n'y a que la présence silencieuse de la Jérusalem une, terrestre et céleste, matière et esprit, vide et densité…

Philocalie

Le christianisme n'est pas seulement une philosophie, un amour de la Sagesse, il est aussi une philocalie, un amour de la beauté. Dieu est Beau et Il aime la Beauté, ainsi la prière n'est pas considérée comme une technique mais comme un art. Le désir de Dieu est désir du Beau, splendeur du vrai, Saveur du Bien. « C'est la Beauté qui sauvera le monde », disait Dostoïevski. C'est la beauté de certains paysages, de certains visages, de certaines liturgies qui souvent à Jérusalem nous « sauve » de notre médiocrité ou de l'aliénation dans laquelle nous entretiennent nos pensées. Un instant nous sommes dans « l'étonnement » – *What a wonderful world* –, cet instant est-ce une preuve du possible ? Une invitation à le réaliser ?

A thing of beauty is a joy for ever (Keats).

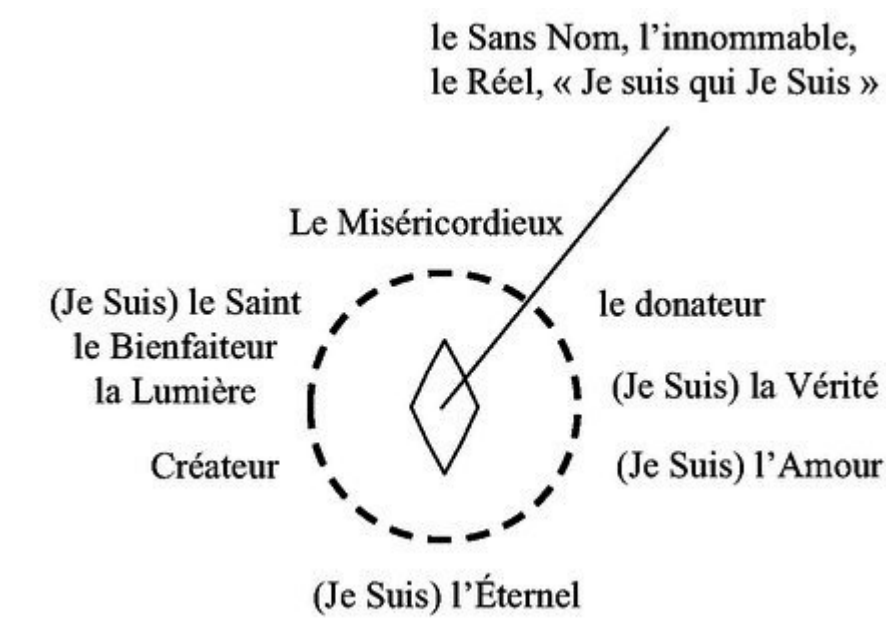
Pluralité

La pluralité des religions, c'est la pluralité des théophanies de l'Un, chacune est une façon unique de refléter et de se relier au Réel Un et Absolu – chaque religion est un voile et une manifestation de la Lumière.

La pluralité des religions reflète la pluralité des noms divers qui sont eux-mêmes les reflets et les manifestations du Réel Un.

Si on considère les quatre-vingt-dix-neuf noms divins de l'Islam, on pourrait représenter chaque religion du monde par un nom ou par un groupe de noms ou la totalité des noms divins. On parviendrait ainsi à ce diagramme : au centre la flamme de l'Un, l'Unique Réel, et il n'y a de Réalité que manifestant cet Unique Réel, qui demeure inconnaissable (caché – transcendant), dans sa manifestation même, comme la vie demeure invisible dans tous les êtres vivants qu'elle anime et qui, eux, sont visibles.

Autour du centre, les quatre-vingt-dix-neuf miroirs ou noms divins, qui reflètent le Sans Nom, l'ineffable, et autour des quatre-vingt-dix-neuf noms, les mille et une pratiques, religions qui manifestent, incarnent, dogmatisent, célèbrent, blasphèment, ignorent… Ces noms divins ; chacun ayant une préférence pour tel ou tel groupe de noms et sa tendance à l'imposer aux autres comme étant la seule et vraie religion, à laquelle tous doivent se convertir aujourd'hui ou à la fin des temps.



Religions de la Lumière, de la Vérité, de l'Amour, de la Miséricorde, de la Justice. Dans quelle religion s'incarnent et se manifestent pour nous les plus beaux noms divins ? Jérusalem est certainement la ville où sont invoqués le plus de noms divins. Il serait intéressant d'observer lesquels s'y incarnent et s'y manifestent le plus et lesquels sont les plus oubliés. Quelle théophanie de l'Un lui manque ? Quel aspect du Réel est le plus négligé ?

Il serait intéressant également de s'interroger sur les noms divins « qui nous parlent » et ceux « qui ne nous parlent pas », ceux qui nous « appellent » et ceux qui ne nous « appellent » pas et observer que les théophanies qui nous parlent et nous appellent ne parlent peut-être pas à l'autre ni ne l'appellent.

Il y aurait là, pour tous, occasion de respect, occasion aussi de reconnaissance, car les noms divins, les manifestations du Réel ne sont pas le Réel mais simplement des réalités à accueillir, à partager, à célébrer et non à idolâtrer.

L'adoration et la reconnaissance en nous du Sans Nom (ou de ce qui refuse de se nommer, de se laisser « saisir » par l'émotion ou le concept « Je suis qui je suis ») nous rendent libres à l'égard de tous les noms (et donc à l'égard de toutes les religions). Comme l'expérience contemplative en nous du « Sur-Être » ou du « mieux qu'Être » nous rend libres à l'égard de l'être et du non-être, de la forme et du sans forme.

Présence réelle

Quand un catholique romain reconnaît la Présence réelle de Jésus-Christ dans le tabernacle de son église, que fait-il d'autre que d'imaginer cette présence, dans ce lieu particulier et précis où se dirige son attention ? Son acte de foi est un acte d'imagination créatrice. Croire à la présence réelle de quelqu'un ou de quelque chose, c'est l'imaginer réellement présent, c'est la rendre effectivement présente ; mais c'est l'imagination qui est réelle et nul aujourd'hui ne songerait à nier son pouvoir créateur (cf. le principe d'incertitude d'Heisenberg). Le regard que nous posons sur les choses, qu'il s'agisse d'un instrument scientifique, d'une conclusion rationnelle ou d'une rêverie diurne, « crée » réellement un objet de perception, c'est-à-dire une forme, un choix de limites dans ce qui n'en avait pas avant notre perception (sensible, intellectuelle, affective ou imaginative).

Croire à la présence réelle d'une chose ou d'une personne est un choix important. D'autres croient, c'est-à-dire imaginent son inexistence, son irréalité, son impermanence… Ce qu'on imagine ne change rien à « ce qui est », mais tout pour ceux qui imaginent.

Croire à la Présence réelle de Dieu dans un lieu ou espace précis est également un choix.

À Jérusalem, certains imaginent la Présence de Dieu dans le tabernacle de leur église, d'autres aux alentours du *Kotel*, d'autres encore dans un livre sacré (Coran ou Torah). L'évangile de Philippe imagine que la Présence de Dieu est dans la relation de l'homme et de la femme et que le temple véritable est la chambre nuptiale… D'autres disent que le temple véritable c'est la nature : c'est dans le sable du désert, sous un acacia, près d'une source, qu'est la Présence de Dieu…

L'imagination est créatrice de présence. Ce qui nous manque, ce n'est pas la présence de Dieu, c'est l'imagination, la foi pour la « créer ». Comme Ézéchiel, nous pouvons imaginer que la Présence quitte le Temple, et, pour ceux qui partagent sa foi et son imagination, elle le quitte vraiment. Pour ceux qui imaginent que la Présence revient, qu'elle fait de nouveau sa demeure dans Jérusalem, elle y est « vraiment », « réellement ».

La question ne se pose pas de savoir si elle y est « objectivement » ou « subjectivement ». Tout « objet » est création d'un « sujet ». Rien n'existe sans une conscience qui fait « réellement » exister « la chose » ; sinon, il ne s'agit que de latences, potentialités, « énergies » informelles ou non encore informées.

Tout arbre est imaginaire, la perception que j'en ai n'est pas celle de l'oiseau qui y fait son nid. À plus forte raison, quand il s'agit de ces lieux chargés de mémoires. Leur présence ne se révèle que si mon imagination leur accorde un certain « poids » de réalité (c'est le sens du mot *Kavod* en hébreu – « la gloire »). Le poids des êtres, des choses et des dieux que nous rencontrons, c'est le poids que notre imagination (notre foi) accorde à ces êtres, ces choses, ces dieux. C'est le poids, la « gloire », que notre imagination donne au Dieu invisible, innommable, « inimaginable ».

Certains seront choqués par cet amalgame entre foi et imagination et penseront que leur foi alors est « irréelle » : c'est exactement le contraire. La foi, comme l'imagination, est créatrice de réalité ; c'est elle qui donne le maximum de poids (de gloire) à ce qui, sans cette foi et cette imagination, n'existerait pas. Un athée n'imagine pas Dieu, il ne croit pas à sa Présence réelle, il imagine bien d'autres choses qu'il qualifie de « réelles » et qui n'ont pas plus d'importance et de « poids » que l'attention qu'il leur accorde. Il ne donnera pas de poids, de réalité à ce qui, pour lui, demeure invisible, non présent dans le cadre de perception qu'il s'est donné.

L'Imagination créatrice du Christ est profonde, elle discerne la Présence de Dieu dans l'être humain, le plus fragile, le plus humilié, mais aussi dans l'herbe des champs qu'il voit revêtue de plus de « gloire » que Salomon. Son imagination donne du « poids », de la Présence réelle à ce qui, dans d'autres regards, n'en a pas. Il ressuscite ceux qui, dans les yeux de beaucoup, sont déjà morts. Il imagine la Présence réelle de la Vie en tout et en tous, c'est ce qu'Il appellera le « royaume de Dieu ». Les chrétiens, quand ils disent « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit », imaginent-ils que le poids (*Kavod* – gloire) de leur présence sur cette terre est dans la relation qu'ils entretiennent avec la Source de leur être et de tout être (le Père) dans le Souffle et la Conscience (l'Esprit) du Fils qui est en eux ?

Imaginent-ils que cette Présence les rend capables d'« aimer comme Il a aimé », de « vivre comme Il a vécu » ? Capables d'imaginer un « Dieu qui pardonne », un monde meilleur – une Jérusalem en paix.

Prière

Si l'homme est non seulement le lieu où l'univers prend conscience de lui-même, mais aussi le lieu où l'univers prie, c'est-à-dire prend conscience de la Conscience ou de l'Imagination créatrice qui le fait être, Jérusalem est le lieu privilégié où s'exerce cette faculté qui rend l'homme humain et l'univers conscient.

La ville – son rythme et l'organisation de ses sites – est structurée par cette occupation vitale où chacun, selon l'imagination qui l'habite (certains diront la foi), se relie à la Source et au Principe de ce qui le fait exister. Le prophète Isaïe disait que Jérusalem et son Temple seront appelés « Maison de prière pour tous les peuples » (Is 56, 7). Yeshoua reviendra sur ce thème après avoir nettoyé le Temple de ses marchands : « N'est-il pas écrit : ma maison sera appelée une maison de prière pour toutes les créatures » (Mc 11, 17) ?

Peut-on souhaiter à Jérusalem un plus bel avenir que celui-là : être un lieu où l'univers se rassemble et prie, où la multitude des nations élève vers son principe un bouquet de louanges différenciées à la suite de tous les « grands priants » qui inspirent leur foi et leur religion. Abraham, Moïse, David, Salomon, les prophètes, Jésus, Mahomet qui intercédaient sans cesse pour que règne la miséricorde et que tous parviennent à la pleine connaissance de la Vérité et soient sauvés. Prier pour les Hébreux est de l'ordre de la « relation avec l'Être qui est ce qu'Il est » – cette relation peut prendre différentes formes, louanges, actions de grâce, intercession, demande, supplications et dans ses formes les plus hautes : adoration et silence.

Le mot le plus souvent employé pour désigner la prière est *tefillah*. Il tire son origine d'une racine hébraïque qui veut dire « penser à », « demander instamment », « intercéder ». Son dérivé verbal réflexif (le *hitpallet*) a aussi le sens de « se juger », se remettre à sa place, infime dans l'Infini.

La prière peut être formalisée ou improvisée. La Bible en donne plus de quatre-vingts exemples différents qui vont de l'émouvant plaidoyer de cinq mots prononcé par Moïse au nom de sa sœur Myriam (Nb 12, 13) à la longue supplique du roi Salomon lors de la consécration du Temple (1 R 8, 12-53). En effet, à l'origine, aucune prière n'était codifiée pour le culte régulier. Jusqu'à la destruction du Second Temple, la prière s'effectuait au moyen des sacrifices et des offrandes qui symbolisaient la soumission à la volonté divine et que l'on accompagnait souvent d'invocations.

Durant l'exil babylonien, la prière communautaire à la synagogue avait remplacé les sacrifices. Après la destruction du Second Temple en 70 apr. J.-C., les rabbins adoptèrent ce précédent en définissant les règles fixant les offices quotidiens. Ils appelèrent cette nouvelle forme de prière *avodah chèba-lev*, l'« office du cœur ». Une discussion talmudique concernant l'origine des trois offices quotidiens soulignait au passage la nécessité de conserver le caractère spontané et individuel de la prière. Les sages enseignaient que concevoir la prière comme un devoir préétabli ou un exercice de routine

revenait à nier à la fois son objet et son effet. Le plus sûr moyen d'éviter cet écueil est d'adresser à Dieu une nouvelle prière chaque jour. « Dieu désire la prière du juste », mais elle ne doit pas s'élever « au milieu de la tristesse, de la futilité, des rires, des propos frivoles ou de discussions oiseuses mais seulement dans la joie [d'accomplir] un commandement ».

Les rabbins, observant que les *hasidim richonim* passaient une heure entière « pour mettre leur cœur en harmonie avec Dieu », soulignent également l'importance pour le fidèle de se trouver dans un certain état d'esprit (*kavvanah*) et de prier avec dévotion *(iyyoun tefillah*). Bien qu'ils insistent sur le fait qu'il faille former les mots sur le bout des lèvres et non les déclamer à voix haute, l'obligation religieuse peut également être remplie en écoutant attentivement celui qui conduit la prière (*baal tefillah)* et en répondant Amen. Il est préférable d'écouter les suppliques personnelles et de « savoir devant qui tu te tiens ». L'ensemble des prières s'énonce à la première personne du pluriel, celles offertes au nom des autres revêtant une plus grande signification que les prières individuelles, plus personnelles. Un *minyan* ou quorum de dix fidèles est nécessaire à la récitation du *Barekhou*, du *Qaddich*, de la *Amidah* et d'autres prières dont la liste est établie. Si le *minyan* n'est pas atteint, on omet alors la récitation de ces prières.

Selon Maïmonide, « prier sans dévotion revient à ne pas prier du tout ». Si l'on en croit les kabbalistes du Moyen Âge, les *kavvanot* (pluriel) symbolisent les « méditations et dévotions » concernant les mystères divins cachés dans la liturgie. Les hassidim, pour qui la prière constitue l'acte religieux par excellence, ont développé une forme extatique du culte, à forte charge émotionnelle, pour tendre à une communion mystique caractérisée par un « attachement » à Dieu (*devéquot*). Au fil des siècles, les principaux courants du peuple juif élaborèrent leur propre « rite ». On prit également la coutume de balancer son corps durant la prière.

Qui n'a pas observé ce balancement au Mur des Lamentations/ Jubilations, ainsi que les danses joyeuses et bruyantes des plus fervents, douterait de la participation du corps à la prière. C'est en effet l'être tout entier qui doit entrer dans le Souffle de la Présence : corps, âme, esprit. L'exercice proposé par Moïse est bien celui de l'unification de toutes les composantes de l'être humain dans l'acte de prière qui est l'acte du plus haut amour : « Tu aimeras Adonaï, Elohim, YHWH, "Celui qui est ce qu'Il est, en tout ce qui est", de toutes tes forces, de toute ton âme, de tout ton esprit. »

L'acte de prière a aussi pour mission de transfigurer le temps. Chaque moment du jour et de la nuit peut devenir le temps de la rencontre. Tout lieu par l'acte de prière devient un lieu consacré, temple de la Présence. Celui qui prie ne vit plus dans « le monde », le monde est devenu pour lui espace-temps sacré : espace-temple.

Les prières du Livre semblent alors parfois « pauvres » à côté des prières du cœur, on se souvient de la prière du lever (*birkhot ha-chakar*) qui est une suite de bénédictions (*bene-dicere* : bien dire ou bon-dire) parmi lesquelles les

fidèles rendent grâce de ne pas avoir été créés non-juifs (*goyim*), esclaves ou femmes…

Le judaïsme libéral a reformulé toutes ces bénédictions négatives, en termes positifs : « Béni sois-tu, Seigneur, Roi de l'univers, qui m'as créé juif, qui m'a créé libre, qui m'a créé homme… » et pour les femmes « qui m'a créée selon ta volonté ».

Les prières du lever sont suivies de longs passages de la Bible et du Talmud traitant des sacrifices que l'on apportait au Temple. En effet, après la destruction du Second Temple (70 apr. J.-C.), les sages de la Mishnah, s'appuyant sur Osée (14, 3 : « Nous vouerons en guise de taureaux les mots de nos lèvres »), décrétèrent que la lecture de passages de la Bible traitant des sacrifices équivalait à offrir ces derniers.

Il y a aussi de magnifiques prières pour demander la pluie, la rosée. On les retrouve tout au long des grands livres de la bibliothèque hébraïque, particulièrement dans les Psaumes qui seront repris par la tradition chrétienne, mais d'abord par Jésus lui-même, qui non seulement « pratique » les Psaumes lors de ses « montées à Jérusalem », mais récapitule toute la prière juive dans le Notre Père : que le Nom et la Présence de YHWH, Celui qui est ce qu'Il est soit honoré, sanctifié, incarné dans tous nos actes. Que Son Esprit règne en nous et nous délivre de tous esprits mesquins ou mauvais, que la Volonté de la Vie et de l'Amour s'accomplisse sur la terre, dans la matière, comme elle peut l'être déjà au ciel, dans nos pensées et dans nos rêves.

Qu'une nourriture essentielle rafraîchisse chaque jour nos corps et nos âmes.

Que nous ne fassions pas obstacles au pardon et à la miséricorde de Dieu dans nos cœurs en ne pardonnant pas à ceux qui nous ont offensés.

Que nous ne soyons pas emportés par les épreuves mais fidèles à Sa Présence.

Que nous soyons enfin délivrés du « mauvais penchant » de la perversion du meilleur en nous, de l'intelligence et de l'affectivité perverses…

Cette prière, Yeshoua l'a vécue. Elle exprime bien non seulement le désir d'Israël, mais son plus intime désir, celui d'un fils de Dieu qui ne veut que rendre témoignage à la Vérité et transmettre les paroles de « son Père et notre Père ».

La prière tient une grande place dans la vie de Jésus – il prie souvent, seul, à l'écart (Mt 14, 23 et Lc 9, 18) même quand « tout le monde le cherche » (Mc I, 37). L'évangile de Jean nous révèle encore ce qu'était la prière de Jésus « dans le souffle et la vigilance », libre à l'égard de tout lieu et de toutes religions (Jn 4, 1-30). C'est le fameux entretien avec la Samaritaine : « Les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité [littéralement « dans le Souffle et la Vigilance » – *en pneumanti kai aletheia*]. Tels sont les adorateurs que cherche le Père : *Pneuma o Theos* – Dieu est Souffle. C'est dans le Souffle et la Vigilance (*aletheia*) qu'ils doivent adorer » (Jn 4, 23-24).

Le soir de la dernière cène, avant d'entrer dans sa Passion, Yeshoua

transmet une dernière prière : « Que tous soient Un, comme toi, Abba, tu es en moi et moi en toi » (Jn 17, 22).

Le modèle d'unité ou d'union qui nous est proposé par le Christ, c'est la qualité même de relation et d'intimité qu'il vit avec la Source de tout être et de tout bien qu'il appelle Abba.

« En vérité, en vérité, je vous le dis
ce que vous demandez au Père
il vous le donnera en mon Nom
demandez et vous recevrez
pour que votre joie soit complète » (Jn 16, 23-24).

Prier sera désormais prier au Nom de Jésus, c'est-à-dire désirer, vouloir ce que Jésus désire et veut. Le texte nous le précise : c'est pour que notre joie soit complète. L'accomplissement de la prière, quelles que soient les épreuves que nous avons à traverser, c'est la joie. Comme lui, quelle que soit la mort que nous avons à traverser, l'accomplissement, c'est la Résurrection, la vie véritable, éternelle.

Les premiers chrétiens prieront dans cet Esprit. Cet Esprit de Jésus qui a surabondé en eux au jour de la Pentecôte, cet Esprit qui les a délivrés de la peur et rendus capables d'amour, « capables d'aimer comme lui a aimé » (*agapè*). « Tous d'un même cœur étaient assidus à la prière » (Ac I, 14). Saint Paul les encouragera dans cette assiduité et demandera même que la prière devienne incessante. Il faut prier « sans cesse », en « tout temps », « nuit et jour » (Rm 1, 10 ; Ép 6, 18 ; Th 1, 3 ; Col 1, 9).

La communauté ensuite s'organisera, avec ses liturgies et ses temps privilégiés pour la prière. Les communautés monastiques institueront les différentes heures du jour et de la nuit, pour la louange et l'adoration (matines, laudes, prime, tierce, sexte, vêpres, complies).

Mahomet se souviendra de ce rythme monastique où la prière du cœur des hommes s'accorde avec la prière du Cosmos autour du lever du soleil, de midi, du coucher du soleil, de minuit. En instituant les cinq prières rituelles, Mahomet se réfère aux cinq offices monastiques chrétiens. *Salat* (la prière rituelle) doit être prononcée cinq fois par jour et uniquement en langue arabe, elle doit être accomplie en état de pureté rituelle tout en se prosternant dans la direction de La Mecque.

Les moines chrétiens avaient l'habitude de se purifier avant d'aller aux offices ou dans leur réfectoire – les puits ou les fontaines des monastères byzantins en témoignent ; l'Islam a particulièrement développé ce sens de la pureté rituelle, nécessaire avant de pratiquer la prière.

« Il est impossible de passer directement d'une activité quotidienne à la prière : il est nécessaire, auparavant, de se soumettre à des ablutions rituelles (c'est la raison pour laquelle une pièce d'eau jouxte chaque mosquée et que les villes arabes regorgent de hammams). L'eau est censée éteindre le feu de Satan et apaiser l'homme avant la prière. Selon son degré d'impureté, le musulman se soumettra à des ablutions partielles (*woudou*) ou à des ablutions

complètes (*ghousl*).

Les ablutions doivent être effectuées dans un ordre déterminé :

1. Le musulman prend *in petto* la résolution de se purifier.

2. Il prononce la *basmala (bismillâh al-rahman al-rahîm*), c'est-à-dire la formule « au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux ».

3. Il se lave les mains (exactement comme fait un chirurgien en évitant que l'eau souillée des bras ne vienne en contact avec les mains) et se brosse les dents.

4. Il se rince la bouche et aspire par le nez de l'eau dans sa main droite (l'écoulement de cette eau s'effectuant à l'aide de la main gauche).

5. Il se lave tout le visage.

6. Il s'asperge dans un ordre déterminé, la tête et les oreilles.

7. Il se lave les pieds jusqu'aux chevilles (en veillant bien à ce que l'eau s'écoule entre les orteils).

8. S'il est scrupuleux, il recommence cette opération trois fois. S'il n'était pas en état de grande souillure, il est maintenant prêt pour la prière.

S'il était en état de grande souillure (par exemple après un rapport sexuel), il doit se laver tout le corps. « S'il manque d'eau, comme cela arrive souvent dans le désert, il doit utiliser la terre pour se frotter les mains et le visage[2]. »

On insiste ensuite sur les différentes attitudes du corps durant la prière. Debout, incliné, prosterné sur les talons mais le plus important, évidemment, est le contenu de la prière.

La Fâtiha :

« Au nom d'Allah, le Très Miséricordieux, le Miséricordieux.
Louange à Allah, Seigneur des mondes,
Le Très Miséricordieux, le Miséricordieux,
Souverain du Jour du Jugement.
C'est toi que nous adorons.
C'est toi que nous sollicitons.
Guide-nous dans la voie droite,
La voie de ceux que tu as gratifiés,
Non [de ceux qui] ont encouru ta colère,
Ni des égarés. »

La sourate 113 :

« Je me réfugie auprès du Seigneur de l'aurore / la création
contre le mal de ce qu'il a créé
et contre le mal d'une obscurité quand elle s'étend,
et contre le mal des souffleuses dans les nœuds,
et contre le mal d'un envieux quand il envie. »

La sourate 114 :

« Je me réfugie auprès du Seigneur des hommes,
Roi des hommes,
Dieu des hommes,
*Contre [*min*] le mal du chuchoteur furtif, qui chuchote dans la poitrine des hommes,*
[qu'il soit] des djinns ou des hommes. »

La finale de la Sourate 2, versets 285-286 :

« Ton pardon notre Seigneur !
vers toi est le retour
Notre Seigneur, ne nous punis pas,
Si nous omettons ou commettons une erreur.
Notre Seigneur, ne nous charge pas d'un fardeau
Comme tu en as chargé ['alâ*] ceux qui furent avant nous.*
Notre Seigneur, ne nous charge pas
de ce pour quoi nous n'avons pas la force.
Et efface nos fautes,
Et pardonne-nous,
Et fais-nous miséricorde.
Tu es notre Maître !
Secours-nous. »

Les lieux privilégiés où figurent ces quatre prières dans le Coran, en encadrement de tout le Livre, sont, pour les musulmans, un signe évocateur de la destination liturgique du texte coranique.

Comme dans le judaïsme et le christianisme, l'Islam, à côté de la prière collective ou « liturgique », connaît aussi des pratiques de « prière intérieure », particulièrement développées dans le soufisme qui s'inspire de la tradition orthodoxe de l'hésychasme. La prière s'approfondit et se simplifie en se concentrant sur la seule invocation du Nom d'Allah.

« Récite ce qui t'est révélé du Livre
Et accomplis la prière
En vérité, la prière empêche
De se livrer à la turpitude
Et de commettre des abominations,
Et certes, la remémoration de Dieu est grande » (Coran XXIX, 45).

C'est cette remémoration de Dieu qui aiguise le sens du réel, la conscience de la seule Réalité existante hors de laquelle tout est illusoire et éphémère, simple manifestation de l'Être Unique. *Là ilaha illâ allah*, « Il n'est de Dieu que Dieu », loin d'être la mélopée qui endort le musulman dans une passive résignation, est l'aiguillon qui doit l'éveiller à la conscience de l'Être unique.

Un chapelet de quatre-vingt-dix-neuf grains, correspondant aux quatre-vingt-dix-neuf noms ou attributs du Dieu Unique, que les doigts égrènent en même temps que les lèvres prononcent les mots sacrés, permet de mesurer le *dhikr* et les litanies solitaires. Le soufi le garde aussi en main, dans les exercices communs souvent accompagnés de musique.

Le *dhikr* est une technique de répétition chantée – psalmodiée, murmurée, parfois presque silencieuse.

Un mot, une formule, un verset, une mélopée, une litanie comme une suite de noms divins empruntés au Coran sont délibérément répétés, à cadence variable, qui peut aller jusqu'à une précipitation essoufflée. Cette technique peut conduire à l'extase. Elle provoque peu à peu une perte de la sensibilité, la tension nerveuse se mue en attention spirituelle, l'âme se concentre non plus

sur le mot sonore, mais sur le sens, qui joue le rôle de flèche, de vecteur, de véhicule et qui transporte le récitant jusqu'au cœur de l'Objet évoqué, dans lequel il se perd, en s'identifiant à lui comme une goutte dans l'océan.

Au terme de l'expérience peut se produire la Révélation de l'extase. Mais elle ne doit jamais être recherchée pour elle-même, et il convient toujours de se méfier de ce qu'un entraînement purement physique pourrait produire. Des états parapsychologiques ne sont pas toujours signes de la Présence de Dieu.

L'union mystique ne se trouve pas au bout d'un procédé mécanique. L'amour ne se conquiert pas à la pointe du *dhikr* :

> *« C'est toi qui m'extasies*
> *Ce n'est pas le* dhikr *qui m'a extasié !*
> *Loin de mon cœur de tenir à mon* dhikr *! »*

Il pourrait être au contraire un obstacle sur la voie de la vision divine s'il retenait sur lui-même l'attention de la conscience. Elle resterait captive dans les rets de la mélodie qui ne doit jouer qu'un rôle médiateur, comme un instrument prêt à s'évanouir dans le silence, pour ne laisser la parole qu'à Dieu même.

La pratique du *dhikr* est générale en Islam. Elle est cultivée de diverses façons suivant les lieux et les ordres.

Le but du *dhikr* ou souvenir de Dieu est de renoncer au monde pour mener une vie ascétique en s'affranchissant de ses liens, en vidant le cœur des préoccupations terrestres et en s'approchant du Dieu Très-Haut par la parfaite application spirituelle.

Nous sommes ici dans un contexte monothéiste et, bien que le soufi dans les états ultimes de son *dhikr* s'anéantisse, se perde en Dieu, et qu'il passe en Lui (*fana'* signifie « passer en Dieu »), il n'y a jamais identité de nature entre lui et Dieu.

Tous les soufis reconnaissent comme leur l'enseignement de l'illustre théologien Al-Ghazzâlî (1058-1111) : le résultat suprême du *dhikr* n'est pas au pouvoir du *dhâkir*, il dépend d'Allah. Il peut et doit certes pratiquer l'exercice : « *Il est en son pouvoir de parvenir à cette limite et de faire durer cet état en repoussant les tentations ; par contre il n'est pas en son pouvoir d'attirer à lui la Miséricorde du Dieu Très-Haut. Mais par ce qu'il fait, lui, il se met en mesure de recevoir les souffles de la Miséricorde divine, et il ne lui reste plus qu'à attendre ce que Dieu Très-Haut lui révélera de la Miséricorde, comme Il l'a révélé, par cette voie, aux prophètes et aux saints… En définitive, cette voie se ramène uniquement, en ce qui te concerne, à une complète pureté, purification et clarté ; puis à être prêt à attendre.* »

Prier serait alors cette grande patience – cette « attente de Dieu » dont parlait Simone Weil – qui est aussi une attention à ce qui est là, « déjà » donné, mais « pas encore » en plénitude.

L'homme est un être de désir, un être à qui l'Être manque et qui pourtant désire être, désire être l'Être. Le « désir d'être », c'est sa vie même. Sans ce

désir d'être, rien n'existe, nous ne serions pas là.

D'où nous vient ce désir d'être ?

Certains diront qu'il s'enracine dans le « ça », pulsion de vie, instinct, vitalité, expression, expansion… et lorsque « ça » vient à manquer, nous dépérissons…

Lorsque « ça » désire, lorsque « ça » prie, « ça » vit. Lorsque « ça » ne désire plus, lorsque « ça » ne prie plus, « ça » meurt…

D'autres diront que la source de ce désir nommé prière n'est pas seulement « élan vital », il s'enracine dans « le moi ».

C'est un acte de liberté, un acte qui me fait émerger des déterminismes de la nature, un acte par lequel je m'affirme en relation avec l'autre. La prière est un Je Suis qui s'adresse à un Toi. De ce Toi j'attends, la plupart du temps, la reconnaissance, la confirmation affective de mon existence (une émotion plutôt qu'une vitalité).

D'autres diront encore que ce désir nommé prière s'enracine dans un désir du Soi ; non seulement je désire être moi, et pour me reconnaître comme moi, j'ai besoin de l'autre, mais je désire aussi la Totalité, la plénitude. Ce que Jung appellera le Soi, un désir d'entièreté, d'intégration, les anciens gnostiques l'appelaient *pléroma* (un désir).

En hébreu, on dirait un « désir de *Shalom* » ; *Shalom* qu'on traduit généralement par « paix » signifie « être entier »…

Nous ne sommes pas en paix, parce que nous ne sommes pas entiers, d'où ce désir d'entièreté, désir du Soi, qu'on appellera encore désir de « Réalisation » : Réaliser le Soi que nous sommes. L'homme réalisé, c'est celui qui a atteint (ou qui laisse être en lui) le Tout dans lequel il peut connaître enfin la plénitude et l'apaisement.

Pour certains, « le Soi » est la fin du désir… Qu'y aurait-il d'autre à désirer que « tout » ?

Pour d'autres, une expérience de Plénitude, d'entièreté, qui « n'affiche pas complet » est possible. Elle laisse place à un autre désir, désir de l'Autre, qui n'est pas seulement désir d'être désiré, mais désir de l'Autre voulu pour lui-même dans son altérité, non en tant « qu'Être comblant mon désir » ; au contraire, en tant qu'Être avivant mon désir, eau vive qui ne « désaltère » jamais complètement ma soif…

Ce désir serait le plus haut désir et ce qui ferait de l'homme un être vraiment humain. L'homme n'est pas seulement un être à qui l'Être manque, à qui la Plénitude manque, c'est un Être à qui l'Autre manque…

Il y a en nous un désir qui ne cherche pas à être comblé par un objet et il s'agira de veiller sur ce désir pour ne pas faire de Dieu « le Bon objet » qui pourrait « servir à cet usage », sorte de « bouche-trou transcendantal ».

Mon désir, c'est ma prière, et cette prière est toujours plus qu'un besoin et qu'une demande, même si « le besoin n'est jamais pur besoin », même s'il porte la marque de l'Esprit, c'est-à-dire du désir de l'autre qui trouve son origine dans le besoin de l'autre, mais qui ne lui est pas réductible[3]. Désirer

l'autre en effet c'est le vouloir pour ce qu'il est et que je ne suis pas ; c'est par conséquent renoncer à en faire l'objet de mon besoin, renoncer à le réduire… à réduire l'Autre au « Même », au Soi ou à la Totalité.

Prier alors, c'est accéder à une conscience de plus en plus vivante, il nous est possible de désirer quelqu'un pour lui-même, de l'aimer dans l'exacte mesure où il nous est impossible de le « consommer », de l'assimiler à soi-même, que ce soit par la sensation, l'émotion, le sentiment ou la connaissance.

Ce désir nommé prière révèle dans l'homme la possibilité de désirer l'impossible…

L'impossible *Shalom* qui donne à Jérusalem son nom et que tous attendent « comme le Messie » dont nos prières, selon tous les textes, hâtent la venue ou le retour !

« Lorsque l'Esprit établit sa demeure dans l'homme, celui-ci ne peut plus s'arrêter de prier. Car l'Esprit ne cesse de prier en lui, qu'il dorme ou qu'il veille, la prière ne se sépare pas de son cœur. Qu'il mange, qu'il boive, qu'il soit couché, qu'il travaille, qu'il soit plongé dans le sommeil, le parfum de la prière s'exhale spontanément de son cœur. Désormais, il ne donne pas à la prière un temps déterminé, mais tout son temps » (saint Isaac le Syrien).

Procession

Les chrétiens orthodoxes de Jérusalem sont particulièrement sensibles à cette question de la « Procession du Saint-Esprit » et du *Filioque*, raison principale pour eux de la séparation avec l'Église de Rome.

De même qu'il y a un Dieu unique en Trois Personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, chaque hypostase (ou personne) de la Divine Trinité peut être désignée comme une manière unique de faire exister la même essence, de recevoir les autres dans l'éternelle circulation de l'amour (*périchorèse*). Les hypostases s'identifient sans se confondre « en se contenant mutuellement » (saint Jean Damascène) dans un « mouvement éternel d'amour » (saint Maxime le Confesseur).

Le Père est la source qui, de toute éternité, engendre Son Fils et fait procéder l'Esprit, le souffle qui porte la Parole. Le Père, seule origine des Personnes divines, principe d'Unité dans la Trinité, est sans origine, le Fils est engendré par le Père, l'Esprit procède du Père.

Ces relations – paternité, génération, procession – expriment l'unité dans la diversité, unité de nature et diversité de rapports personnels. Unité absolue coïncidant avec la diversité absolue, parce que ces relations se rapportent au Père qui est aussi bien le principe que la récapitulation de la Trinité ; au Père, source unique des Personnes qui reçoivent en Lui cette même nature.

L'Église orthodoxe considère que la formule affirmant que le Saint-

Esprit « procède du Père » est l'expression adéquate de la foi vraie. Certains hérétiques, en particulier les ariens, soutenaient que l'Esprit et le Fils sont des créatures et que le Fils est inférieur au Père, lui refusant ainsi la plénitude de la divinité.

Face à ces hérésies et voulant les combattre, l'Orient et l'Occident réagirent différemment. L'Orient maintint que le Saint-Esprit tient directement son existence du Père seul. En Occident, la théologie trinitaire prit une autre direction : pour affirmer la divinité du Fils, on se mit à déclarer que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Il semble que l'addition « et du Fils » (le *Filioque*) ait son origine en Espagne. C'est au troisième concile de Tolède, en 589, ou peut-être même lors d'un concile espagnol antérieur (447) que l'addition « et du Fils » a été introduite. De là, elle passa en France, puis en Germanie et fut accueillie par Charlemagne.

C'est à la cour de celui-ci que la dispute commença par des écrits accusant les Grecs d'hérésie parce qu'ils récitaient le Symbole dans sa forme originale ! Charlemagne désirait s'affirmer comme seul empereur romain, et il utilisa la controverse pour discréditer l'Orient. Il tenta de convaincre Rome d'insérer le *Filioque* dans le *Credo*, mais le pape Léon III lui écrivit que, bien que trouvant le *Filioque* doctrinalement exact, il estimait que ce serait une erreur d'altérer le texte original du Symbole. Il fit graver le *Credo* sans *Filioque* sur des plaques d'argent qu'il fit placer aux portes de l'église Saint-Pierre (808).

Les Grecs ne s'avisèrent pas de l'affaire avant 850, mais ils le firent alors avec énergie, et cela pour deux raisons : la première était l'interdiction faite par les conciles œcuméniques d'apporter aucun changement au Symbole : si addition devait être faite, cela ne pouvait l'être que par l'autorité d'un concile œcuménique dûment reçu par le peuple. La deuxième raison était qu'ils jugeaient (et jugent toujours) le *Filioque* théologiquement inacceptable, introduisant une conception erronée de la procession du Saint-Esprit et faussant la doctrine de l'Église.

Au début du XI^e^ siècle, alors que la papauté était entièrement sous la coupe des empereurs germaniques, l'interpolation fut introduite à Rome même.

Ce n'est qu'au concile de Lyon (1274) que la doctrine du *Filioque* fut érigée en dogme par l'Occident. Ce concile ne fut jamais reçu par les Églises et le peuple orthodoxes.

L'Église catholique romaine, tout en conservant le *Credo* dit de Nicée-Constantinople, a donc interpolé après les mots : « qui procède du Père », ceux de : « et du Fils » (*Filioque*). Cette interpolation a poussé certains à introduire une distinction entre les Personnes divines en termes d'« oppositions de relations ».

Une telle approche comporte le risque de confondre « essence » et « hypostase », de porter atteinte à la « monarchie » du Père (en faisant du Père

et du Fils un second « principe » dans la Sainte Trinité), de minimiser le caractère proprement « personnel » du Saint-Esprit, agent par excellence de notre participation à la vie divine (2 P 1, 4). Cette interprétation aura donc des répercussions sur la conception même du salut de l'homme : « Il ne faut pas dire que la question de la procession du Saint-Esprit n'a pas une grande importance dans l'ensemble de la doctrine chrétienne, qui reste plus ou moins identique chez les catholiques romains et les orthodoxes. Dans des dogmes aussi fondamentaux, c'est ce "plus ou moins" qui est important, car il prête un accent différent à toute la doctrine, la présente sous un autre jour, c'est-à-dire donne lieu à une autre spiritualité » (V. Lossky, *Essai sur la théologie mystique de l'Église d'Orient*, *op. cit.*, p. 19).

Le monde orthodoxe n'a jamais accepté la doctrine du *Filioque*, et cela malgré les diverses pressions (y compris les pressions économiques et politiques) exercées au cours des siècles.

« N'être pas engendré, être engendré, procéder caractérise le Père, le Fils et Celui qu'on appelle le Saint-Esprit, de manière à sauvegarder la distinction des trois hypostases dans l'unique nature et majesté de la Divinité, car le Fils n'est pas le Père puisqu'il n'y a qu'un seul Père, mais Il est ce qu'est le Père ; le Saint-Esprit, bien qu'Il procède de Dieu, n'est pas le Fils, puisqu'il n'y a qu'un Fils unique, mais Il est ce qu'est le Fils. Un sont les Trois en divinité et l'Un est Trois en personnalité » (saint Grégoire de Naziance, *Discours 31*, cité par V. Lossky, *À l'Image et à la Ressemblance de Dieu*, Aubier-Montaigne, 1967, p. 75).

Prophète

L'opposition entre Athènes et Jérusalem (*Chestov*) est sans doute facile, elle n'en reste pas moins vraie. Peu de philosophes se sont intéressés à Jérusalem. Jérusalem et son Dieu inspirent peu la raison mais parlent davantage à l'imagination. On a considéré les philosophes comme les « organes » ou les témoins de l'Intelligence créatrice, les prophètes seront davantage les « organes » ou les témoins de l'Imagination créatrice.

Reste à préciser si c'est la raison, ou l'imagination, qui est le moteur le plus efficace de l'action et donc du devenir des peuples… À Jérusalem, c'est le prophète qui a la supériorité, c'est lui qui inspire les actes, et rappelle que Dieu n'est rien s'il n'est la source d'un comportement éthique (c'est ce que disait Kant à propos de la loi morale mais dans un langage plus descriptif que stimulant, explicatif mais non « moteur »).

Pour le prophète, la connaissance de Dieu se « prouve » par des actes de justice et d'humanité : « Faire don aux pauvres et aux malheureux, voilà ce qui s'appelle me connaître, parole de YHWH, "Celui qui est, et fait être tout ce qui est" » (Jr 23, 10).

De Philon à Maïmonide jusqu'à Buber et Levinas, les philosophes juifs s'inspireront des prophètes. La raison est au service de l'Imagination créatrice, celle qui, à travers les prophètes, dit qu'un autre monde est possible, que Jérusalem sera appelée « vision de Paix », « maison de prière pour tous les peuples », « joie des nations ». Le philosophe cherchera des arguments pour montrer que ce que le prophète voit, croit ou imagine est bien possible. Il restera à l'un comme à l'autre de dire « comment » cela est possible et là ils seront d'accord : rien ne sera possible sans une remise en question radicale de nos comportements et de nos mœurs.

Les prophètes seront particulièrement véhéments à ce sujet, ils ne s'encombreront pas de nuances ou de délicatesses et n'hésiteront pas devant l'exhortation et la menace ; même si la justice ou la colère de Dieu selon les philosophes n'est rien d'autre que la conséquence de nos actes (ou du *karma*, dans le langage des sages orientaux) :

« La vigne décevante sera détruite par le vigneron » (Is 5, 1-7).

« La vigne décevante », c'est Jérusalem, c'est le peuple d'Israël et au-delà, toutes les nations qui ne vivent pas selon la loi (les dix paroles) et qui, transgressant sans impunité ses préceptes, entraînent le malheur et la dévastation de tous :

« Le non-versement du salaire » (Jr 22, 13) ; « la fraude » (Am 8, 5 ; Os 12, 8, etc.) ; « la vénalité des juges » (Mi 3, 11) ; « l'inhumanité des prêteurs » (Am 2, 8) et de ceux qui « écrasent le visage des pauvres » (Is 3, 15) – cela ne peut continuer sans conséquences et sans « châtiments ».

Les prophètes avertissent particulièrement les prêtres et ceux qui prétendent diriger les peuples :

« Les pasteurs troublent l'eau des brebis » (Éz 34, 18), « les faibles sont égarés » (Is 3)… Malgré tout cela, les prophètes ne désespèrent pas, s'ils savent que « Dieu peut châtier ». Les conséquences des actes sont en effet inévitables, ils ne peuvent pas imaginer Dieu ou « la Réalité qui est ce qu'elle est » comme injuste, la justice doit donc accomplir son œuvre, mais dans le même Souffle et la même clarté, ils imaginent que la justice n'est pas le dernier mot du Réel, cette justice est aussi capable de pardon et de miséricorde.

Le sort de Jérusalem et du monde n'est pas lié seulement aux conséquences de leurs actes. Les prophètes imaginent la restauration et le salut d'Israël, le retour de tous ses habitants, ils imaginent le Messie et une ère d'abondance et de paix. S'il y a un temps pour « exterminer et démolir, il y a aussi un temps pour bâtir et planter » (Jr 1, 10). L'exil et la dispersion ont accompli la sentence, il s'agit maintenant d'imaginer des jours meilleurs. Le message du prophète est toujours une ouverture vers un avenir possible quelles que soient les circonstances – il n'est pas là pour enfermer ceux qui souffrent dans une lucidité coupable ou désespérante mais pour leur dire qu'une issue est possible. Ils n'entretiennent pas des illusions, ils stimulent en

chacun le désir de vivre et d'aimer malgré tout.

Ce ne sont pas des arguments ou des conseils qu'ils proposent mais des visions, capables de réveiller l'Imagination créatrice et donc l'action en chacun qui les écoute :

« Parole de YHWH, Parole de Celui qui fait être tout ce qui est.
« La ville sera rebâtie sur son tell, le château sera restauré à sa place. La gratitude, la voix des joueurs jaillira d'eux.
[…]
vous serez mon peuple
je serai votre Dieu » (Jr 30, 18-19).

« Moi-même, leurs œuvres, leurs pensées
je viens pour tout réunir
les nations et les langues
[…]
sur les montagnes de mon sanctuaire – Jérusalem » (Is 66, 18-20).
« Oui, YHWH régnera au mont Sion à Jérusalem » (Is 24, 21-23).
« "YHWH est là", tel est désormais le nom de la ville…
Alors toute la ville est un Temple. »

Jésus dira : « "YHWH est là", tel est désormais le nom du corps de l'homme… » Mais peut-être sommes-nous alors en présence d'un autre type de prophète, non seulement celui qui exhorte le peuple pour que celui-ci change ses comportements de violence et de souffrance, et revienne à YHWH, au Réel, qui ne souffre, ni ne meurt au cœur des réalités douloureuses et mortelles ; Jésus est un prophète qui voit dans les profondeurs des apparences l'apparition de l'Essence… Lumière, Vérité, Vie, Amour ; qualités qui sont elles-mêmes manifestations de « l'Essence de l'essence », inimaginable, inconceptualisable avec laquelle il se sent relié comme un fils à son père : l'image est sans doute inadéquate mais elle implique le paradoxe de l'union et de la différence ; de l'identité et de l'altérité.

« YHWH est là » – il ne peut être ailleurs que dans ce qui est là. Cette vision du prophète est alors vision de la Parousie, pure présence de ce qui est là – intensité extrême de « l'être là ». Jérusalem est le laboratoire, où l'intelligence discriminante se prépare à cette révélation.

Le Coran utilise deux termes différents pour désigner un prophète : *rasul* (le messager, l'envoyé) et *nabi* (celui qui donne à quelqu'un des nouvelles, celui qui informe).

Ainsi la théologie islamique fera une distinction entre le *nabi* et le *rasul* : ce dernier est un prophète ayant pour mission de révéler une nouvelle loi religieuse (*sharia*), tandis que le premier enseigne une loi existante. Le *rasul* est témoin de l'Éternel pour un temps donné, le *nabi* est témoin dans le temps de l'Éternel.

Le processus par lequel on devient prophète passe par une révélation divine, en général par l'intermédiaire d'un ange, annonçant à un être humain qu'il est un envoyé de Dieu chargé en tant que tel d'une mission : « Il n'est pas donné à un homme que Dieu lui parle si ce n'est par inspiration ou derrière un voile ou en lui envoyant un messager à qui est révélé avec sa

permission ce qu'il veut » (Coran 42-51).

On remarquera ici l'importance du monde ou du « mode intermédiaire » symbolisé ou rendu présent par l'ange ; on ne peut pas voir ou entendre Dieu « en direct », il n'y a pas vision de « l'Essence de l'essence » sinon dans le miroir de l'âme, qui en contient ce qu'elle peut en contenir ; il n'y a pas de vision absolue de l'Absolu, il n'y a que des représentations relatives de l'Absolu.

Le prophète ne dit pas « qui » est Dieu. S'il prétendait le savoir, il serait un idolâtre, il ferait de l'image contenue dans le miroir un dieu ; il ne transmet que ce qu'il comprend pour le bien-être et le salut de tous.

Le prophétisme islamique, comme le prophétisme biblique, sera critiqué par les lumières de la raison ; de nouveau l'opposition Athènes-Jérusalem, lumière contre lumière, lumière humaine contre lumière divine, lumière des lampions contre lumière du soleil. À moins qu'on ne reconnaisse la lumière humaine comme issue de la lumière divine, raison et imagination, clarté sur clarté, issues de l'unique source des lumières.

Al Farabi (950) intégrera le prophétisme dans sa doctrine générale de la connaissance. À l'intérieur du schéma néoplatonicien de l'émanation des intelligences, depuis l'Un suprême jusqu'aux intelligences humaines, il tient ensemble la raison et l'imagination comme deux expressions, « Révélatrices » ou épiphaniques de l'Unique Réel. Cette approche reprise et perfectionnée par Avicenne (Ibn Sina – 1037) passera dans la philosophie chiite qui intègre l'héritage d'Avicenne, et dans la théologie sunnite par l'intermédiaire de son plus illustre représentant, al-Ghazali (1111).

Christian Jambet, dans son étude magistrale de la philosophie de la révélation chez Mollâ Sadrâ, résume à ce sujet notre propos : *« Le pouvoir prophétique le plus noble, c'est la connaissance par l'intelligence, elle qui permet au Prophète de recevoir, par l'inspiration divine, les sciences divines (*al-'ulûm al-ilâhîya*) et la connaissance directe de la réalité essentielle des choses comme elles sont effectivement. Le prophète accède à l'essence (*haqîqa*) des choses, à leur acte d'être, et ne s'arrête pas à ses concomitants et à ses voiles, parmi lesquels les quiddités. Il exerce les deux pouvoirs supérieurs de l'âme, l'intelligence noétique et l'intelligence pratique. Il est l'idéal du contemplatif. Mais il possède aussi la perfection de la puissance imaginative. C'est la "faculté intérieure" (*al-quwwa al-bâtina*) par laquelle se configurent pour lui les réalités essentielles sous le vêtement des formes d'apparition, des* semblances *symboliques* (al-ashbâh al-mithâlîya*) dans le "monde intermédiaire". La puissance imaginatrice est pouvoir de faire apparaître sous une figure déterminée une réalité intelligible, appartenant au monde divin, ou monde de la science divine. Elle n'est pas ce qu'Aristote ou Avicenne nomment « imagination » dans le procès de la connaissance empirique.*

« Dans le cas du Prophète, le pouvoir de figuration symbolique va

jusqu'au point où la "silhouette" de l'ange se manifeste en ce monde-ci. Le Prophète voit alors l'ange de "ses propres yeux". L'intensité de la vision dans le monde intermédiaire des semblances est telle que ce monde intérieur se réfléchit dans le monde des sens.

« Le troisième pouvoir prophétique est celui de la force, "les capacités considérables par lesquelles le Prophète domine victorialement les opiniâtres et les négateurs et prend le dessus sur les ennemis de Dieu et les amis des Satans". Ce pouvoir s'exerce dans le monde sensible, et il est lié au statut inférieur de ce monde. Il est cependant pénétré de vertus morales, patience dans l'infortune, maîtrise dans la préparation des armées, prudence dans les combats.

« L'imagination se situe entre ce pouvoir de direction politique et le pouvoir de la contemplation pure[4]. »

Ainsi le prophète est homme d'action et contemplatif ; homme d'action parce que contemplatif. C'est de l'intensité de sa vision qu'il tire la force de la communiquer aux hommes et d'affronter leur incompréhension, leurs réticences ou leur refus.

S'il ne témoigne pas, il meurt dévoré par le feu et la clarté qui l'habitent ; s'il témoigne, il mourra « crucifié » par la bêtise et la violence de ceux qui ne veulent pas, à travers lui, être visités par la Présence qui les sauve.

« Jérusalem, toi qui tues les prophètes… combien de fois ai-je voulu te rassembler comme une poule rassemble ses poussins » (Lc 13, 34). Jérusalem est une basse-cour où règnent les coqs, leurs certitudes gutturales écrasent le murmure des poussins. Quant à la poule, ce serait de mauvais goût de dire qu'elle est « au pot »… Disons qu'elle est morte la prophétie, ou enfouie, sous le poids des gloses et des kabbales.

Psaumes

Pour les juifs, les chrétiens et les musulmans, le Psautier, attribué au roi David, est le livre qui accompagne les pèlerins lors de leur montée vers Jérusalem. Psaumes de louanges, de supplication, de bénédictions, ils expriment toutes les émotions que l'être humain peut expérimenter lors de son passage sur la terre : joie, colère, exaltations, dépression, toutes les « saveurs » de la Vie, de la plus douce à la plus amère. Les anciens thérapeutes (Philon d'Alexandrie) utilisaient les psaumes comme des *pharmacoï*, des médicaments, permettant à chacun d'exprimer ce qu'il porte en lui inconsciemment de pire et de meilleur. Le psautier donne des « mots pour le dire » en Présence de YHWH, le Réel capable d'écouter et de contenir l'indicible dans ses débordements.

Ibn Arabi (1240) établit une correspondance entre les « quatre livres »

(Torah, Psautier, Évangile et Coran) et les quatre fleuves du Paradis (Coran 47, 15) et les quatre breuvages proposés au Prophète lors de son ascension (*miraj*) à Jérusalem. À chacun de ses livres correspond également une science spirituelle, à la Torah et à Moïse appartiennent l'eau et la « science de la vie » ; au Coran et au Prophète, le lait et la « science des secrets » ; à l'Évangile et à Jésus, le miel et la « science de la révélation » ; au psautier et à David « la science des états spirituels ». Concernant Jérusalem, c'est « l'état de joie » ou « l'état de grâce » qui semble dominer.

« YHWH a fait choix de Sion,
il a désiré ce siège pour lui :
C'est ici mon repos à tout jamais,
là je siégerai, car je l'ai désiré.

Ses ressources, je les comblerai de bénédiction,
ses pauvres, je les rassasierai de pain,
ses prêtres, je les vêtirai de salut
et ses fidèles crieront de joie.

Là, je susciterai une lignée à David,
j'apprêterai une lampe pour mon messie » (Ps 132, 15-17).

Mais les psaumes expriment aussi la nostalgie, la douleur d'être séparé de Jérusalem, comme au temps de l'exil :

« Au bord des fleuves de Babylone,
nous étions assis et nous pleurions,
nous souvenant de Sion ;
aux peupliers d'alentour
nous avions pendu nos harpes.

Et c'est là qu'ils nous demandèrent,
nos geôliers, des cantiques,
nos ravisseurs, de la joie :
"Chantez-nous, disaient-ils,
un cantique de Sion." »

Comment chanterions-nous
un cantique de YHWH
sur une terre étrangère ?
Si je t'oublie, Jérusalem,
que ma droite se dessèche !

Que ma langue s'attache à mon palais
si je perds ton souvenir,
si je ne mets Jérusalem
au plus haut de ma joie !

Fille de Babel, qui dois périr,
heureux qui te revaudra
les maux que tu nous valus,
heureux qui saisira et brisera
tes petits contre le roc ! » (Ps 137).

Les chrétiens et moines, qui récitent chaque jour les psaumes à leurs offices, sont parfois étonnés par ce dernier verset qui est manifestement un

appel à la vengeance ou plus exactement à la justice : « œil pour œil, dent pour dent ». Les psaumes expriment l'indignation des croyants devant la prospérité des brutes et des puissants, et la misère des justes et des innocents.

« Délivre-moi, YHWH, des mauvaises gens,
contre l'homme de violence défends-moi,
ceux dont le cœur médite le mal,
qui tout le jour hébergent la guerre,
qui aiguisent leur langue ainsi qu'un serpent,
un venin de vipère sous la lèvre.

Ils relèvent la tête, ceux qui m'entourent,
que la malice de leurs lèvres les recouvre ;
qu'il pleuve sur eux des charbons de feu,
que, jetés à l'abîme, ils ne se dressent plus :
que le calomniateur ne tienne plus sur la terre ;
que le mal pourchasse à mort le violent !
Je sais que YHWH fera droit aux malheureux,
qu'il fera justice aux pauvres.
Oui, les justes rendront grâce à ton nom,
les saints vivront avec ta face » (Ps 140).

Ce désir de justice est légitime, il doit être accompagné du désir de miséricorde car « ces méchants et ces impies », comme le dira le Christ, « ils ne savent pas ce qu'ils font ». Le mal qu'ils font à autrui c'est à eux-mêmes qu'ils le font, « ils récolteront ce qu'ils ont semé ».

Mieux vaut alors laisser faire la justice à Dieu « qui sonde les reins et les cœurs » et se confier à son omniscience :

« YHWH, tu me sondes et me connais ;
que je me lève ou m'assoie, tu le sais,
tu perces de loin mes pensées ;
que je marche ou me couche, tu le sens,
mes chemins te sont tous familiers.

La parole n'est pas encore sur ma langue,
et voici, YHWH, tu la sais tout entière ;
tu as mis sur moi ta main.
Merveille de science qui me dépasse,
hauteur où je ne puis atteindre.

Où irai-je loin de ton esprit,
où fuirai-je loin de ta face ?
Si j'escalade les cieux, tu es là,
qu'au shéol je me couche, te voici.

Je prends les ailes de l'aurore,
je me loge au plus loin de la mer,
même là, ta main me conduit,
ta droite me saisit.
Je dirai : "Que me presse la ténèbre,
que la nuit soit pour moi une ceinture" ;
même la ténèbre n'est point ténèbre devant toi
et la nuit comme le jour illumine » (Ps 139, 1-12).

1- « Les Pèlerins de l'Orient et les vagabonds de l'Occident », *Cahiers de l'université Saint-Jean-de-Jérusalem*, nº 4, Berg International, éditeurs, p. 59-60.

2- Quentin Ludwig, *Comprendre l'Islam*, Paris, Eyrolles, 2008, p. 158.

3- Denis Vasse, *Le Temps du désir*, Paris, Le Seuil.

4- Mollâ Sadrâ, *L'Acte d'Être*, Paris, Fayard.

Qaddich

Prière en araméen, hymne de louange à YHWH. Elle est récitée originellement à la fin des enseignements dispensés dans les synagogues et les maisons d'études. Elle est récitée également par les personnes en deuil sur la tombe de leurs parents ou de leurs proches. Le *Qaddich* est lu pendant les onze mois qui suivent la mort du défunt. Il est toujours récité debout dans la direction de Jérusalem. Le Notre Père des Évangiles s'inspire de ses paroles : *« Que le Nom sublime du Très-Haut soit exalté et sanctifié en ce monde qu'il a créé selon sa volonté. Que son Règne vienne, que son salut germe, que son Messie arrive prochainement, de nos jours, de notre vivant et du vivant de toute la maison d'Israël, promptement et dans un temps proche, et dites : Amen.*

« Béni soit le Nom de l'Éternel à jamais et dans toute l'éternité. Béni, loué, célébré, honoré, exalté, vénéré, admiré et glorifié soit le Nom du Saint, béni soit-il, lui qui est au-dessus de toute bénédiction, de tout cantique, hymne de louange et glorification qui puissent être exprimés dans ce monde, et dites : Amen.

« Que la paix céleste se répande, avec la vie surabondante de félicité, de consolation, de salut, de guérison, de rédemption, de pardon, de réconciliation, de secours et de délivrance, sur nous et sur tout son peuple Israël, et dites : Amen.

« Celui qui fait régner la paix dans les cieux fera aussi fleurir par sa miséricorde sa paix sur nous et sur tout Israël, et dites : Amen. »

Question

Comment aimer ? Telle est la question qui hante ce dictionnaire. Comme être amoureux ? D'une ville, de ses habitants, de ses dieux, ou de son Dieu. Il y a tant de façons d'aimer, des plus possessives et perverses aux plus libres et simples, des plus dépendantes aux plus permissives, attachantes et détachées, jalouses, respectueuses, sacrificielles, hystériques, passionnées, raisonnables,

jamais indifférentes.

Peut-on aimer avec sagesse, aimer même ses ennemis, ceux qui croient et qui aiment autrement ?

À Jérusalem, ce n'est pas une question philosophique, une question de vocabulaire, même si le vocabulaire a beaucoup à nous apprendre et peut nous aider à lever bien des confusions. Ici, ce n'est pas une question de mots, mais de vie, de survie.

Si nous réussissons à nous aimer ici à Jérusalem, alors la vie est possible partout ailleurs dans le monde. Dieu aussi est possible, ce n'est plus un nom menteur, une illusion, mais la Réalité qui rend les hommes capables de patience, c'est-à-dire de passion transfigurée.

« Aimer Dieu – aimer son prochain », nous dit le Christ, c'est le même commandement, le même exercice. « Le second commandement est semblable au premier. »

Aimer Dieu dans sa proximité, c'est aimer mon prochain, aimer ce qui m'est le plus proche dans sa transcendance, dans son altérité, ce qui demeurera toujours inaccessible quelle que soit l'intensité de l'étreinte ou la subtilité de l'amour.

Connaître Dieu dans le prochain ou connaître le prochain en Dieu, c'est découvrir l'altérité qui me touche, son immanence et découvrir ce qui me touche comme toujours Autre – sa transcendance.

Ceux qui disent aimer Dieu et n'aiment pas le prochain, Dieu dans le plus proche, sont dangereux. Ceux qui disent aimer le prochain sans aimer Dieu, eux aussi sont dangereux car ils enlèvent au plus proche, à l'autre, sa transcendance. Ils risquent alors à le réduire au même.

L'autre n'est mon « semblable » que lorsque je le reconnais comme semblable à Dieu, comme altérité, radicale, saint ; la ville est « sainte » si ceux qui y vivent se respectent les uns les autres, comme des saints, des images de Dieu.

Mes pensées, plus que jamais, sont des oiseaux qui, à peine sortis de leur coquille, s'envolent. Je dois renoncer à les suivre ou à m'en souvenir. Je reste avec cette coquille brisée, ces mots que je n'arrive plus à tenir ensemble, incapable de dire le bruissement d'ailes ou le mystère de cette vie qui tente d'éclore…

Rachida

C’est dans une ruelle étroite qui mène à la mosquée que Rachida voulut me donner sa dent en or « contre un peu de viande ou un baiser », disait-elle. Je te donnerai encore le henné de mes paumes si une fois tu me caresses… Je dégraferai mes paupières si une fois tu me regardes dans les yeux…

Mais regarder dans les yeux de Rachida, c’était comme tomber dans un puits, perdre sa route ou entrer dans la grande mosquée, la nuit…

Racine

De la même façon que Malraux pouvait parler de son « musée imaginaire », un grand livre d’art où se trouveraient rassemblés tous les chefs-d’œuvre de l’humanité, nous pourrions penser à un « pèlerinage imaginaire », un grand livre où serait rassemblés les plus beaux récits de pèlerinage. Et de la même façon qu’on peut s’initier à l’art dans un beau livre d’art, on peut éveiller en soi l’esprit pèlerin dans un grand récit de pèlerinage.

L'émotion qui nous touche dans un paysage ou devant un monument, c'est parfois le récit de ce que d'autres en ont vu… La lecture de ce qui est devant nos yeux est aussi la mémoire d'une lecture antérieure, d'un autre regard, qui, en cet instant, élargit ou aveugle nos propres yeux.

Lorsque Chateaubriand lit face à Jérusalem l'*Athalie* de Racine, il illustre bien ce phénomène. Ce qui semble l'émouvoir, ce n'est pas tant la vision du Temple que son évocation par Racine. Ce qui lui coupe le souffle, ce n'est pas tant la beauté du lieu que la beauté d'un style qui tout à coup rend le lieu présent et sensible : *« Le soleil se couchait derrière Jérusalem, il dorait de ses derniers rayons cet amas de ruines, et les montagnes de la Judée. Je renvoyai mes compagnons par la porte Saint-Étienne, et je ne gardai avec moi que le janissaire. Je m'assis au pied du tombeau de Josaphat, le visage tourné vers le Temple : je tirai de ma poche un volume de Racine, et je relus* Athalie.

« À ces premiers vers : "Oui, je viens dans son Temple adorer l'Éternel, etc.", il m'est impossible de dire ce que j'éprouvai. Je crus entendre les Cantiques de Salomon et la voix des prophètes ; l'antique Jérusalem se leva devant moi ; les ombres de Joad, d'Athalie, de Josabeth sortirent du tombeau ; il me sembla que je ne connaissais que depuis ce moment le génie de Racine. Quelle poésie, puisque je la trouvais digne du lieu où j'étais ! On ne saurait s'imaginer ce qu'est Athalie *lue sur le tombeau du saint roi Josaphat, au bord du torrent de Cédron, et devant les ruines du Temple. Mais qu'est-il devenu ce Temple orné partout de festons magnifiques ?*

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?
Quel est dans ce lieu saint ce pontife égorgé ?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide :
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfants et ces femmes ?
Le Seigneur a détruit la reine des cités :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés ;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités :
Temple, renverse-toi ; cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur ?

« La plume tombe des mains : on est honteux de barbouiller encore du papier après qu'un homme a écrit de pareils vers[1]. »

Réel – Réalité

C'est un jour de Pentecôte qu'Ivan Ivanovitch, disciple du vieux starets Aliocha, me tint cet étrange discours sur les toits de l'Anastasis, là où demeurent les moines éthiopiens. Il avait le visage d'un homme ivre qui tout à

coup a perdu ses doutes et ses certitudes…

« Que peut-on Lui associer ? Il n'y a pas d'autre que Lui. Tout est la Réalité. Tout est relativement réel, mais tout est réel, pas d'Autre que l'Absolument Réel, toutes les réalités relatives l'attestent…

« Ne voir rien d'autre que lui, l'Absolument Réel (le Saint) en tout que ce qui est relativement réel. Toutes choses jusqu'à l'ordure, l'excrément, participent à lui, l'infiniment Réel, rien ne peut en être séparé. Ce qui est séparé de l'Existence n'existe pas, rien de ce qui existe n'est séparé de Lui et pourtant en Lui-même il est séparé de tout.

« Le cœur du soleil ne fait qu'un avec ses rayons et pourtant il demeure inconnaissable au moment même où il est connu en chacun de ses rayons. »

Il
Il est Celui qui est
Pas d'autre que Lui
Tout existe par Lui
Sans Lui : rien.
Il est le Réel Absolu – infini – incréé – inconnu
Toute réalité connue est relative – finie – créée
Mais absolu ou relatif, fini ou infini, c'est toujours
L'Unique Réel
Lui, l'Unique, Celui qui est, il habite Jérusalem. Il est juif, Il est chrétien, Il est musulman, Il est athée.
Il est homme, femme, enfant, voleur, prêtre, terroriste, rabbin, étudiant, commerçant, religieux, blasphémateur.
Il est bourreau, Il est victime.
Il est la Réalité de tout ce qui est réel, sans Lui : rien.
Celui qui a compris cela,
« Il est ce qu'il est »
Il ne cherche pas à être ceci ou cela
Ni juif, ni chrétien, ni musulman, ni athée… ni bourreau, ni victime…
Il est ce qu'il est
Il vit en paix avec les autres qui sont ce qu'ils sont.
C'est la vision d'Isaïe, de la Jérusalem nouvelle,
« Le loup et l'Agneau, paisibles ensemble ».

Tu
Tu es Celui qui est (YHWH – Abba – Allah), pas d'autre que Toi.
Tu es l'infini – l'Absolu, l'Inconnu Réel.
Tout existe pour Toi, avec Toi, en Toi, sans Toi : rien.
Ce que nous connaissons de nous-même c'est une part de Toi, l'ébauche finie de ton infini, le visible de ton invisibilité, notre participation relative à ton être absolu.
Tu es juif – Tu es chrétien – Tu es musulman – Tu es athée – Tu es heureux – Tu es malheureux – Tu es religieux – Tu blasphèmes – Tu es bourreau – Tu es victime.
Tu es en tout ce qui est.
Tu es la Réalité de tout ce qui est Réel,
Sans Toi : rien.
Celui qui a compris cela,
Il est avec Toi
Il ne cherche pas d'autre que Toi
Il ne connaît ni juif, ni chrétien, ni musulman, ni athée, ni heureux, ni malheureux, ni bourreau, ni victime.
Il ne connaît personne d'autre que Toi.

Je

« Je suis qui Je suis ».
« Je suis celui qui est »,
pas d'autre que « moi ».
Je suis l'Inconnu – l'Infini – l'Absolu Réel.
Tout existe par « Moi », sans « Moi », rien n'existe.
Je suis l'Infini dans le fini, l'Éternel dans le temps, l'Absolu dans le relatif.
Je suis en toi, en tout, en tous.
Je suis juif, je suis chrétien, je suis musulman, je suis athée, je suis homme, femme, enfant, voleur, terroriste, hassid, imam, étudiant, commerçant, je suis le bourreau, je suis la victime.
Je suis tout ce qui existe à Jérusalem et partout ailleurs.
Sans l'Être qui donne l'Existence, rien n'existe.
Je suis l'Être qui donne l'Existence à tout ce qui existe.
Si le Réel que Je suis n'était pas juif, qui serait juif ? Il n'y aurait pas de réalité juive, pas de judaïsme.
Si le Réel que Je suis n'était pas chrétien, qui serait chrétien ? Il n'y aurait pas de réalité chrétienne, pas de christianisme.
Si le Réel que Je suis n'était pas musulman, qui serait musulman ? Il n'y aurait pas d'Islam.
Si le Réel que Je suis n'était pas athée, qui serait athée ? Il n'y aurait pas d'athées, pas d'athéisme.
Si « Je suis qui est » n'était pas bourreau, il n'y aurait pas de criminel, il n'y aurait pas de réalité au crime.
Si « Je suis qui est » n'était pas victime, il n'y aurait pas de victime, il n'y aurait pas de réalité à la souffrance et à la mort…
Je suis le loup, je suis l'agneau, je suis la faim, je suis la nourriture.. pas d'autre que moi…
Celui qui a compris cela,
Il est ce qu'il est
Et il ne cherche plus à être ceci ou cela.
Ni juif, ni chrétien, ni musulman, ni homme, ni femme, ni bourreau, ni victime.
Il est ce qu'il est, il vit en paix avec les autres qui sont ce qu'ils sont…

Ivan Ivanovitch me regarda, essoufflé : « Je suis Sa parole, tu es Son oreille, nous sommes les membres différents d'un même corps… »

J'ajoutai : « Mais nous ne sommes pas les rouages d'une même machine, chaque membre a un visage et chaque visage est unique ; chaque visage regarde un autre que lui, même s'ils ne sont pas séparés par la vie qui leur est commune – le bourreau n'est pas la victime, un juif n'est pas un chrétien n'est pas un musulman n'est pas un athée – un homme n'est pas une femme.

— Nous sommes tous des humains, précisa Ivan.

— Mais qu'est-ce qu'un être humain, un ange, un animal ? Un paquet d'agrégats, une divinité ?

— Un être, une réalité, cela suffit et il n'y a pas d'autre Réalité que la Réalité. »

Un peu fatigué, je faillis lui laisser le dernier mot, je continuai pourtant : « Nous ne connaissons l'Un que dans la diversité. Il y a de l'Autre dans l'Un, il y a des visages irréductibles – ne les efface pas ; il y a aussi de l'Un dans l'Autre – ne les sépare pas.

« Alors, la vérité, n'est-ce pas à deux qu'on la découvre ? »

Il était temps d'aller chez Papa Andrea's… Il but du vin de Cana, légèrement sucré, je préférai un vin du Golan plutôt sec.

Nos vins très « différents » ne nous empêchèrent pas de trinquer très amicalement…

Regard

Notre « regard » construit le monde. Voir une mosquée à travers les yeux d'une colombe ou d'un serpent est sans doute différent. Ce que chacun voit est une « création », une œuvre de son mode de perception.

Il y a différents regards posés sur Jérusalem, regard politique, économique, religieux… et Jérusalem ne peut être que l'expression d'un « point de vue », d'un certain regard. Que serait Jérusalem dans un regard amoureux ? Un regard amoureux n'est ni un regard religieux, qui fait de tout édifice un symbole, ni un regard mystique qui fait de chaque mur un miroir pour la lumière. Le regard amoureux construit le réel pour qu'il nous soit agréable ; qu'il soit vrai, qu'il soit utile, qu'il soit divin, peu importe, qu'il soit heureusement vivable est sa préoccupation et ce n'est pas seulement planter des arbres et arroser des fleurs qui est alors nécessaire, mais cultiver un certain étonnement d'être là, parmi ses pierres, lieux de nos plus intimes rendez-vous avec les hommes ou avec Dieu.

Le regard amoureux se réjouit de ce qu'il voit, il ne juge ni ne mesure ; là où les autres ne voient que des choses, il discerne des présences ; là où les autres affirment que ce sont des pierres ou des nuages, il a le pressentiment d'une multitude de visages. C'est le propre du regard amoureux, qui est celui du cœur, que d'« envisager toute chose », là où la science ou l'économie ne peuvent que « dévisager » et dévisager l'homme lui-même, pour en faire un objet, un mécanisme, un rouage de la grande machine sociale ou cosmique.

Combien de regards amoureux se sont posés sur cette bourgade insignifiante du Moyen-Orient (aux yeux des spécialistes ou des désenchantés) pour en faire « la perle des nations », « la mère de tous les peuples », « celle vers qui se tournent tous les regards », « la plus haute de toutes les joies ».

Dans un regard gris ou brumeux, que reste-t-il de Jérusalem ? Une Jérusalem « déconstruite » sans doute ? Mais cela vaut mieux que la Jérusalem « détruite » des regards jaloux qui la préfèrent morte plutôt que partagée. Jérusalem, comme toutes les femmes, ne saurait vivre que dans un regard amoureux et non possessif. Amoureux pour qu'elle soit belle, non possessif pour que sa beauté rayonne pour tous…

Renan, Ernest (1823-1892)

Avant d'écrire sa *Vie de Jésus*, cet « homme remarquable » plus soucieux du bonheur des autres que de l'affirmation de sa propre divinité, Renan fit, en mai 1861, son pèlerinage à Jérusalem. Son compte rendu n'est sans doute pas celui d'un amoureux au sens affectif du terme, mais qu'est-ce qu'un amour qui ne serait pas passé au crible de la lucidité ? L'amour vrai est

sans pitié et sans complaisance.

« Jérusalem était alors à peu près ce qu'elle est aujourd'hui, une ville de pédantisme et d'acrimonie, de disputes et de haine, de petitesse d'esprit. Le fanatisme y était extrême ; les séditions religieuses renaissaient tous les jours. Les pharisiens dominaient ; l'étude de la loi, poussée aux plus insignifiantes minuties, réduites à des questions de casuiste, était l'unique étude. Cette culture exclusivement théologique et canonique ne contribuait en rien à polir les esprits. C'était quelque chose d'analogue à la doctrine stérile du faquih *musulman, à cette science creuse qui s'agite autour d'une mosquée, grande dépense de temps et de dialectique faite en pure perte et sans que la bonne discipline de l'esprit en profite. L'éducation théologique du clergé moderne, quoique très sèche, ne peut donner aucune idée de cela ; car la Renaissance a introduit dans tous nos enseignements, même les plus rebelles, une part de belles-lettres et de bonnes méthodes, qui fait que la scolastique a pris plus ou moins une teinte d'humanités. La science du docteur juif, du sofer ou du scribe, était purement barbare, absurde sans compensation, dénuée de tout élément moral. Pour comble de malheur, elle remplissait celui qui s'était fatigué à l'acquérir d'un ridicule orgueil. Fier du prétendu savoir qui lui avait coûté tant de peine, le scribe juif avait pour la culture grecque le même dédain que le savant musulman a de nos jours pour la civilisation européenne, et que le théologien catholique de la vieille école a pour le savoir des gens du monde. Le propre de ces cultures scolastiques est de fermer l'esprit à tout ce qui est délicat, de ne laisser d'estime que pour les difficiles enfantillages où l'on a usé sa vie et qu'on envisage comme l'occupation naturelle des personnes faisant profession de gravité » (*Vie de Jésus*).*

Révélation biblique

Un des aspects les plus étonnants de la Révélation biblique, ce n'est pas seulement que Dieu nous aime, mais que nous pouvons et même « devons » aimer Dieu, puisqu'il s'agit du premier commandement.

Affirmer que YHWH nous aime, c'est dire que le « Don » précède l'Être et l'Existence. L'Être nous est donné, avec Lui le Souffle, la Vie, la Conscience. Il y a là une certaine évidence, une certaine logique : nous pouvons interrompre le cours de notre vie ou de notre existence, nous n'en sommes pas l'origine ; le moindre de nos souffles nous vient d'« ailleurs ». Notre vie est une vie reçue, plus ou moins « bien reçue »… Le plus souvent, elle est reçue sans que nous ayons conscience de la recevoir, nous pouvons même croire comme l'« insensé » que c'est nous qui la créons. Croyance qui se prend parfois pour de la science ou de la philosophie.

C'est cette donation d'être que nous appelons l'amour de Dieu. La conscience et la reconnaissance de ce don pourraient engendrer en nous, si ce

n'est gratitude et émerveillement, tout au moins étonnement.

Il nous est demandé davantage : d'« aimer YHWH, l'Être qui Est ce qu'Il est », le Don qu'Il est, « de toute notre énergie, de tout notre cœur, de toute notre intelligence ». La révélation biblique, c'est que l'homme est capable d'aimer Dieu, intimement et entièrement – cela nous est demandé, nous en sommes « priés ». Dieu prie l'homme d'aimer et cela non d'une façon abstraite mais « conjugale », comme « l'épouse aime son époux », disent sans cesse les prophètes.

Aimer Dieu, c'est le « connaître » et le connaître dans la pensée biblique a une connotation non seulement intellectuelle et affective, mais aussi sexuelle, énergétique. C'est ainsi qu'Adam (l'homme) doit connaître Ève (la femme) pour que leur vie devienne féconde et que leur temps ne soit pas seulement celui de l'usure ou de la dégradation, mais celui d'un engendrement, d'une lignée, un temps non seulement linéaire ou cyclique, mais un temps de fécondité et de maturation. Le temps pour les Sémites n'est pas seulement le fleuve qui s'écoule, c'est l'arbre qui fleurit et porte des fruits, c'est l'homme et la femme qui enfantent : le temps traversé par la puissance du Don qui donne naissance aux générations…

Dieu, c'est l'Être qui demande à être aimé. Cet amour est notre santé et notre libération. Aimer Dieu selon la Bible c'est être sauvé, « respirer au large »…

Mais « comment » « aimer Dieu » ? Dieu, nul ne l'a jamais vu. Il n'est pas un être que l'on pourrait tenir et serrer dans ses bras, comme le laisserait penser la métaphore. Dieu n'a pas de corps, ni visible, ni sensible, ni conceptualisable. Dieu n'a pas d'autre corps que le corps de tout ce à quoi, à qui il donne d'être. Aimer Dieu, c'est aimer « tout ce qui est », et s'il faut un entraînement, commençons par les plus proches, ceux qui nous aiment, pour aller vers ceux qui ne nous aiment pas et que nous n'aimons pas de façon instinctive, émotive ou naturelle, pour finir par aimer nos ennemis, nos bourreaux, tous ceux « qui ne savent pas ce qu'ils font », tous ceux qui ne savent pas qu'ils se détruisent, qu'ils meurent ou qu'ils s'empêchent de vivre, en n'aimant pas…

Aimer Dieu, c'est aimer « Celui qui vient » en tout ce qui nous arrive, c'est aimer tout ce qui vient (*o erkomenos*), mais c'est là encore aimer l'Être dans sa matière, dans sa vie ; c'est aimer Dieu dans son humanité, dans son immanence.

Nous pouvons aussi aimer Dieu dans sa Sainteté, dans son Altérité, son Inconnaissabilité, sa Transcendance. Nous pouvons alors aimer non pas Tout, mais Rien, « Rien du Tout dont il est la cause ». Aimer ce Rien, ce « *no-thing* », pas une chose, pas un être, c'est accéder au don pur, à la gratuité, la grâce et la liberté d'être. C'est aimer rien, pour rien, c'est aimer Dieu, pour Dieu… Adoration pure, pur amour, pure béatitude aussi.

À Jérusalem, on rencontre parfois des hommes et des femmes qui aiment « tout », cela ne veut pas dire qu'ils font des barbelés de la dentelle, ils font

des barbelés des frontières à traverser, avec « patience », qui est un des grands noms de l'amour.

À Jérusalem, on rencontre parfois des hommes et des femmes qui aiment l'insaisissable, l'Espace dans lequel les murs se construisent et s'effondrent. Ils aiment le Silence d'où viennent et où retournent les mille et une paroles, les grands livres saints… Ils demeurent dans « l'Ouvert ». S'asseoir à leur côté est le plus grand des voyages. Le corps, le cœur et l'esprit y perdent leurs limites. Jérusalem alors devient, elle aussi, ville « ouverte ».

Rosenzweig, Franz (1886-1929)

Franz Rosenzweig a grandi dans une famille juive allemande « assimilée », c'est-à-dire allemande avant d'être juive et découvrant sa judéité en même temps que l'antisémitisme nazi.

Durant sa formation universitaire, il se confronte à la pensée de Hegel dans une thèse sur l'État. Deux événements majeurs marquent sa vie : la Première Guerre mondiale et la découverte du judaïsme. Après avoir été tenté de devenir catholique romain comme son ami Eugene Rosenstock, il approfondit et cherche dans son œuvre majeure, *L'Étoile de la Rédemption*, à saisir les places respectives du judaïsme et du christianisme dans l'œuvre qui devrait leur être commune : la rédemption de l'homme et du monde.

Levinas précisera : *« La prière de compassion juive s'élève aussi pour la souffrance que Dieu, le Père de tous les hommes, subit en ce monde, où*

l'homme Le tourmente en se défigurant lui-même. Passion du Père, Passion du Christ : deux mises en scène différentes de la douleur unique de Dieu dans le monde qu'Il a créé selon sa volonté. Ce sont les deux parcours homologues, mais séparés, que trace Franz Rosenzweig dans son livre L'Étoile de la Rédemption. *Ces deux routes ne se rejoignent qu'à l'infini, "à l'arrière des jours" de toute l'histoire humaine. »*

1- Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, Flammarion, 1968, p. 331.

Sagesse

Le Livre de la Sagesse, attribué au roi Salomon, contient une prière que, jeune homme, j'aimais répéter souvent. Elle équivaut pour moi au *Veni sancte spiritus* de la tradition chrétienne.

Ce qui manque le plus à Jérusalem, ce n'est pas la sainteté, il n'y a que des lieux « saints », c'est la Sagesse, des hommes et des femmes « sages » qui prient :

« Le Dieu des Pères et Seigneur de miséricorde, Toi qui, par ta parole, as fait l'univers, Toi qui, par ta Sagesse, as formé l'homme pour dominer sur les créatures que Tu as faites, pour régir le monde en sainteté et justice et exercer le jugement en droiture d'âme, donne-moi celle qui partage Ton trône, la Sagesse, et ne me rejette pas du nombre de Tes enfants.

« Car je suis Ton serviteur et le fils de Ta servante, un homme faible et de vie éphémère, peu apte à comprendre la justice et les lois.

« Quelqu'un, en effet, serait-il parfait parmi les fils des hommes, s'il lui manque la sagesse qui vient de Toi, on le comptera pour rien. […]

« Mande-la des cieux saints, de Ton trône de gloire envoie-la, pour qu'elle me seconde et peine avec moi, et que je sache ce qui T'est vraiment agréable ; car elle sait et comprend tout. Elle me guidera prudemment dans mes actions et me protégera par sa gloire. Alors mes œuvres seront agréées, je jugerai ton peuple avec justice et je serai digne du trône de mon père.

« Quel homme en effet peut connaître la volonté de Dieu, et qui peut concevoir ce que désire le Seigneur ? Car les pensées des mortels sont timides, et instables nos réflexions ; un corps corruptible, en effet, appesantit l'âme, et cette tente d'argile alourdit l'esprit aux multiples soucis. Aussi avons-nous peine à conjecturer ce qui est sur la terre, et ce qui est à notre portée nous ne le trouvons qu'avec effort, mais ce qui est dans les cieux, qui l'a découvert ? Et Ta volonté, qui l'a connue, si Tu n'avais donné la Sagesse et envoyé d'en haut Ton Esprit saint ?

« Ainsi ont été rendus droits les sentiers de ceux qui sont sur la terre, ainsi les hommes ont été instruits de ce qui T'est agréable et, par la Sagesse, ont été sauvés » (Sg 9).

C'est par la Sagesse que Jérusalem sera sauvée. Il est dit de cette Sagesse « qu'elle était à l'œuvre dès le commencement du monde ». C'est par elle que tout existe.

Cette Présence invisible-intermédiaire, entre l'Origine et tout ce qui respire, prendra des formes différentes selon les traditions : la Torah pour les juifs, le Christ pour les chrétiens, le Coran pour les musulmans ; car il est clair que « l'instrument » du salut, ce qui nous délivre de l'angoisse de la mort, n'est pas le même pour les uns et pour les autres. Le juif n'est sauvé ni par le Christ ni par le Coran, mais bien par la Torah. Le chrétien n'est sauvé ni par la Torah (la loi) ni par le Coran, mais par le Christ. Le musulman n'est évidemment pas sauvé par la Torah ou par le Christ, mais par le Coran, transmis par Mahomet.

Les « instruments du salut » sont différents, mais il importe d'être sauvés ensemble. C'est ce que nous rappelle la Sagesse qui est à l'origine et à la fin de ces divers instruments de libération, de salut et de miséricorde.

« Dieu est Saint ; pas d'Autre que Lui » et il est demandé à chacun d'être fidèle à l'image unique que nous avons de Lui ; mais « Dieu est Sage », il est demandé à chacun d'accueillir son salut sous la forme qui est la sienne (Torah, Christ ou Coran), tout en reconnaissant que la santé et le salut (c'est le même mot en grec) sont donnés en partage à tous, ici à Jérusalem et dans tout le monde habité.

Si être saint, c'est avoir le sens de l'Autre, être sage, c'est avoir le goût de l'Un. Le verbe *sapere* (« goûter », « savourer ») donnera naissance à la *Sapienza*. Le sage, c'est celui qui goûte l'Un, l'Unique dans la diversité de ses formes.

Jérusalem, plus que jamais, a besoin d'être habitée par la « Sainte Sophia » que son roi Salomon appelait de tous ses vœux : Discernement de l'Un, de l'unique en tout et en tous, respect de l'Autre, Présent en tous et en chacun.

Saint

Que veut-on dire quand on parle de Jérusalem comme d'une « ville sainte » ? Ou de la terre d'Israël comme d'une « terre sainte » ? Terre promise par un « Dieu Saint », « Trois fois saint » ?

Le mot sémitique *Qodesh* (chose sainte, sainteté) dérive d'une racine signifiant « couper », « séparer ». Ainsi, ce qui est saint est « coupé », « séparé », « différencié » de son environnement. Le Saint c'est l'Autre, l'Autre en tant qu'autre, tout Autre, l'Altérité qu'on ne pourra jamais réduire au même.

Pour parler comme Levinas, on pourrait dire que « le Saint nous vient à l'idée » dans la singularité, l'unicité, l'irréductibilité d'un visage.

Il y a dans l'Univers que je peux analyser, disséquer, quelque chose « qui me regarde », qui m'interroge, me défie.

Ce quelque chose fait justement du visage une non-chose (*no-thing*), un quelqu'un.

Et c'est de cela que naît la tragédie ou l'esprit tragique. « Les hommes sont tous les mêmes, de la même nature et pourtant il n'y a pas d'autre toi que toi. »

Il y a bien d'autres villes que Jérusalem, plus grandes, plus riches, plus belles, mais nulle autre n'est Jérusalem. « Pour moi », c'est la Ville sainte, « différente » de toutes les autres. Sa différence n'est pas supériorité en soi, mais préférence « pour moi » (que ce moi soit personnel ou collectif). Il en va de même pour la terre – cette terre n'est pas meilleure qu'une autre, ni plus fertile, ni plus lumineuse, elle est différente des autres, « séparée » des autres. « Pour moi », elle est une Terre sainte.

Mais si le visage est ce qu'on ne peut pas s'approprier, « réduire à soi », c'est ce qui en fait la sainteté. La même éthique ne s'applique-t-elle pas à la ville et à la terre, qu'on considère comme « saintes », on ne peut plus alors se les approprier, les posséder, les garder « à soi » ?

La même éthique ne s'applique-t-elle pas à Dieu lui-même, c'est-à-dire au Dieu qu'on considère comme Saint, inaccessible, immuable, toujours Autre, toujours Transcendant à ce qu'on peut en éprouver ou en connaître ?

L'éthique alors s'appelle adoration.

Le mal contemporain, ce n'est pas seulement « l'oubli de l'Être », comme le pensait le philosophe, mais l'oubli du Saint au cœur de l'Être : l'oubli de l'Autre.

L'homme n'est pas seulement « le berger de l'Être ». S'il n'est que cela, il fera, comme Heidegger dans un moment d'oubli de l'Autre : il collaborera avec un système ou un totalitarisme qui réduit l'être humain à un rouage de la machine cosmique, à une fumée qui prend corps et retourne à la fumée sans avoir été reconnue comme visage, « dévisagé » sans avoir été « envisagé ».

L'homme n'est pas seulement le berger de l'Être, il est le berger de l'Autre, le gardien du « Saint », le « gardien de son frère ».

La question posée à Caïn, ce n'est pas : Qu'as-tu fait de l'Être ? mais : Qu'as-tu fait de ton frère ? Qu'as-tu fait du Saint ?

« Ce que vous faites au plus petit d'entre mes frères c'est à "Je Suis" que vous le faites. »

Le défi de Jérusalem, Ville sainte, c'est de prendre soin des différences, de respecter les altérités, d'exalter la sainteté de chacun, de chaque peuple, de chaque tradition.

« Soyez saints, comme je suis Saint. »

Soyez « différents » les uns des autres.

Faites de cette différence l'occasion d'une plus haute fraternité : d'une Alliance.

Cela ne sera possible qui si nous accédons au noyau secret de notre être,

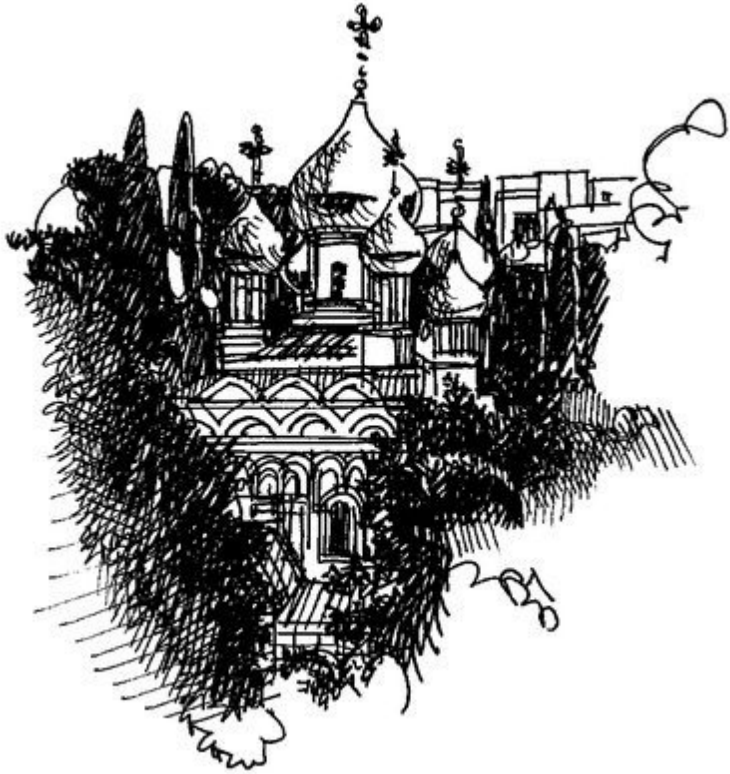
au « Je » qui est un « autre », tout autre que l'être : le don de l'être, l'*Agapè*, encore un autre mot pour évoquer « le Saint Amour », l'Amour non intéressé, le seul intéressant.

Sainte-Marie-Madeleine (église)

L'église Sainte-Marie-Madeleine, sur le mont des Oliviers, face à la porte Dorée et au Dôme du Rocher, est un des monuments les plus connus et les plus photographiés de Jérusalem.

C'est en 1885 que le tsar Alexandre III fit bâtir cette église en mémoire de sa mère, Maria Alexandrovna. L'église a été consacrée en 1888 en présence du grand-duc Serguei Alexandrovitch, frère du tsar, et de son épouse, la grande-duchesse Élisabeth Fedorovna, petite-fille de Victoria, reine d'Angleterre. C'est dans cette église qu'elle reconnut l'orthodoxie comme étant « la seule vraie religion » possible pour elle, alliance de beauté et de rigueur, de compassion et de justice. Elle consacra désormais sa vie au Christ et lorsqu'en 1905 le grand-duc Sergueï Alexandrovitch fut tué par une bombe terroriste, elle se retira de la haute société qui était la sienne, pour vivre dans la simplicité. Elle fonda à Moscou un monastère de femmes, sous la protection des saintes Marthe et Marie, amies de l'Enseigneur.

Elle avait en effet émis le vœu de retourner un jour sur cette terre où Marie Madeleine avait été témoin de la Résurrection et annonciatrice d'un Amour plus fort que la mort. Son vœu fut exaucé : en 1918, la grande-duchesse devenue moniale et sa sœur en religion, Barbara, ainsi que d'autres membres de la famille impériale furent cruellement torturés et assassinés par les dirigeants bolcheviques. En 1921, leurs restes furent transportés dans l'église Saint-Marie-Madeleine à Jérusalem. Élisabeth et Barbara y sont désormais vénérées comme des saintes, entourées des fresques et des icônes qui ont stimulé leur foi, particulièrement cette fresque au-dessus de l'autel qui semble étrange à plus d'un visiteur. Marie de Magdala y est représentée offrant à l'empereur Tibère un œuf rouge, symbole de la Résurrection, avec ces mots : « Christ est ressuscité » (façon dont se saluent les chrétiens orthodoxes, lors des festivités pascales).



Les sept bulbes dorés de l'église Sainte-Marie-Madeleine éclairent de leur présence le mont des Oliviers. Malgré les fondations massives de l'église, il y a là quelque chose de léger et de joyeux qui s'élève vers le ciel. L'église se trouve sur le chemin que doit prendre le Messie lors de son retour, avant d'ouvrir les Portes dorées et entrer à Jérusalem.

L'expérience que fit Marie Madeleine de la présence du Ressuscité, expérience qui est aujourd'hui celle de tout croyant orthodoxe, n'est-ce pas l'ouverture des « portes de la perception » à une autre Vie, à une autre Conscience ; n'est-ce pas l'ouverture des « portes du temps » à la Présence de l'Éternel – le passage (*pessah* – la pâque) de la vie que j'ai et que je n'aurai pas toujours à la Vie que Je Suis, depuis toujours et pour toujours ?

Ce passage que chacun peut éprouver personnellement, comment sera-t-il vécu collectivement ? C'est l'énigme de ces bulbes dorés que certains prennent de loin pour des points d'interrogation. Marie Madeleine et son Évangile récemment découvert détiennent peut-être quelques clefs de l'énigme, mais l'attitude générale reste celle de Pierre : « Est-il possible que l'Enseigneur se soit entretenu ainsi avec une femme sur des secrets que nous, nous ignorons ? Devons-nous changer nos habitudes : écouter tous cette femme ? » (Évangile de Marie, p. 7, 15-19).

Sur le chemin de la Ressurrection, ne faut-il pas, hier comme aujourd'hui, que la raison écoute l'intuition, que le Logos épouse la Sophia ?

Sinon les portes restent fermées, la Shekinah ne revient pas dans son temple…

Saint-Pierre-en-Gallicante

L'église Saint-Pierre-en-Gallicante domine la cité de David et la vallée du Cédron depuis l'est du mont Sion. La crypte de l'église construite en 1931 abrite d'anciennes grottes où Yeshoua le Messie aurait passé la nuit avant de comparaître devant Pilate. Des vestiges architecturaux hérodiens ont également été dégagés. Mais l'endroit le plus émouvant pour moi et sans doute le plus authentique est ce tronçon de l'escalier asmonéen reliant la ville à la vallée du Cédron… C'est là un chemin que Yeshoua de Nazareth aurait emprunté et c'est sur ce chemin que son regard aurait rencontré celui de Pierre, peu de temps après sa trahison… En tout cas, c'est sur ces marches d'escalier que j'aime venir méditer, avec Pierre, sur la faiblesse de l'être humain, sur son désir ou sa prétention d'aimer, d'être fidèle et sur son impuissance à tenir ses vœux.

Observer nos conditionnements c'est peut-être là notre seule liberté ; observer nos distractions, telle est notre attention ; observer notre manque d'amour, notre peur d'aimer, notre incapacité à demeurer fidèle, c'est, peut-être, tout l'amour, toute la fidélité dont nous sommes capables ; c'est l'expérience de Pierre, lui, l'apôtre intrépide qui jurait devant tous que si tous étaient capables de trahir leur Maître, lui ne le trahirait pas ! Yeshoua lui

répondit, le sourire un peu triste : « En vérité je te le dis : toi, aujourd'hui, cette nuit même avant que le coq chante deux fois, tu m'auras renié trois fois. Mais Pierre reprenait de plus belle : dussé-je mourir avec toi, moi, non je ne te renierai pas » (Mc 14, 29-30).

On connaît la suite de l'histoire : *« Comme ils avaient allumé du feu au milieu de la cour et s'étaient assis autour, Pierre s'assit au milieu d'eux. Une servante le vit assis près de la flambée et, fixant les yeux sur lui, elle dit : "Celui-là aussi était avec lui !" Mais lui nia en disant : "Femme, je ne le connais pas." Peu après, un autre, l'ayant vu, déclara : "Toi aussi, tu en es !" Mais Pierre déclara : "Homme, je n'en suis pas." Environ une heure plus tard, un autre soutenait avec insistance : "Sûrement, celui-là aussi était avec lui, et d'ailleurs il est galiléen !" Mais Pierre dit : "Homme, je ne sais ce que tu dis." Et à l'instant même, comme il parlait encore, un coq chanta, et le Seigneur, se retournant, fixa son regard sur Pierre. Et Pierre se ressouvint de la parole du Seigneur, qui lui avait dit : "Avant que le coq ait chanté aujourd'hui, tu m'auras renié trois fois." Et, sortant dehors, il pleura amèrement »* (Lc 22, 55-62).

Récit pathétique où un homme découvre son incapacité à aimer celui qu'il aime le plus et à lui être fidèle. Le « moi » prétentieux qui prétendait savoir ou pouvoir aimer quelles que soient les circonstances est réduit à néant. Celui qui se présentait comme le plus courageux se découvre le plus lâche.

Les raisons de la trahison de Pierre sont plus simples que celles de la trahison de Judas : il a simplement « peur pour sa peau » ; ce qui semble le différencier encore de Judas, c'est qu'il ne s'enferme pas dans sa faute et sa culpabilité, il accepte le pardon, il croit qu'il est « aimé malgré tout »… Le regard du Messie qui se tourne vers lui est sans reproche, c'est toujours le même regard d'enfant, qui s'étonne mais ne condamne pas… Pierre se laisse laver par l'eau et par le feu d'un tel regard.

« Je ne me juge pas moi-même », dira plus tard saint Paul. Je ne me pose pas moi-même devant le tribunal de ma propre conscience. « Un autre est mon juge » et « si ma conscience, mon cœur me condamne, Dieu est plus grand que mon cœur, que ma conscience ». Je me réfère à une conscience plus haute que ma propre conscience, cette autre conscience est aussi un « tout autre Amour ».

Jugé par ce « tout autre Amour », c'est dire que je suis jugé sur l'amour ; ce jugement est sans doute le plus effrayant et le plus doux. Ma vie, mes actes, mes paroles ne valent que par l'amour qui s'y trouve. Tout ce que je fais sans amour est déjà jugé comme n'étant rien ; tout ce que je fais avec amour est déjà jugé comme étant non pas quelque chose, mais comme la vie même, la participation à l'Être qui demeure, « seul l'Amour ne passera pas ».

Qu'est-ce qui me dit que l'Amour ne passera pas ? L'amour n'est pas une « chose », mais ce qui met en mouvement toutes choses, ce qui les met en relation les unes avec les autres, cette relation, cet « entre-deux », la source

même du don, on ne saurait les saisir, les tenir. Ils ne passent pas parce qu'ils passent sans cesse. Il n'y a d'objet et d'objectif que les arrêts de ce grand passage.

Replacer toutes choses dans « le mouvement de la vie qui se donne », dans le bain de l'Amour, dans le « Tao », disaient les anciens Chinois ; en « Dieu », YHWH, « Il est, Il était, Il vient », disaient les juifs et les chrétiens ; tels sont le grand exercice et la promesse exprimée dans la parole brève qui annonce bien plus qu'une éthique, une divinisation : « Tu aimeras. »

Le seul drame, l'unique douleur, l'enfer, c'est de ne pas aimer.

L'Amour qui nous juge, nous condamnerait-il pour cette impuissance ou cette incapacité à aimer, notre plus intime souffrance, notre inséparable tourment ?

L'Amour serait alors en effet un juge effrayant et le plus injuste, mais peut-être l'Amour nous juge-t-il sur notre désir ou notre non-désir d'aimer ? L'Amour sait que du « désir d'aimer » à « l'acte d'aimer » le chemin est long, de la distance qui sépare la terre du paradis, de la distance qui sépare la Jérusalem terrestre de la Jérusalem céleste… On dirait de façon plus contemporaine : de la distance qui sépare le moi du Soi, la conscience humaine de la Conscience divine, distance qui sépare le cœur humain du cœur du Christ ; distance qui n'existe pas, si on sait que le moi n'existe pas, ce que nous n'apprenons qu'au moment de notre mort, ou à celui de notre initiation. Pour cette raison, la mort est appelée le jour du jugement. Il ne restera de nous que l'amour que nous avons donné, le reste n'existe pas.

Pierre, dans le regard du Christ, a rencontré « le juge de toute la terre ». Il a vu que quels que soient ses actes, sa trahison, il était toujours aimé, que l'Amour était la nature inaliénable de l'Être qui le mettait au monde.

Pierre est vu dans son désir et son impuissance à aimer, c'est-à-dire dans son humanité ; il ne se sent pas coupable d'un tel désir et d'une telle impuissance à le réaliser. « Vu » par l'Amour même, il y reconnaît la condition humaine. S'il pleure amèrement de n'être pas Dieu, de n'être pas Amour, il se réjouit de le devenir et c'est à ce devenir que le Christ avec son pardon l'invite toujours : « Pierre, m'aimes-tu ? »

« Seigneur, tu sais bien que je t'aime », répond-il. Il ne dit pas : « Tu sais bien que je ne t'aime pas puisque je t'ai trahi », mais : « Tu sais bien que "j'ai le désir de t'aimer". » « Si tu as ce désir, lui répond Yeshoua, alors, pais mes brebis, aime mes amis. »

« C'est en aimant ton prochain que tu te reconstruis et que tu retrouves ton identité, ta vie éternelle, dans le mouvement même de la vie qui se donne. C'est ainsi que tu feras entrer dans le monde "l'Amour qui n'est pas de ce monde", "le monde qui attend la révélation des fils de Dieu", qui attend qu'on lui révèle que l'essence de sa manifestation, l'Être qui le fonde et le maintient pour un temps, encore un peu de temps dans l'existence, c'est l'Amour (*Agapè*). »

Contre ceux qui le refusent, il ne peut rien ; « le juge de toute la terre »

est lui aussi ce désir et cette impuissance, mais Son Amour demeure inconditionnel, il n'y a de condamnation que pour celui qui refuse d'être aimé. Ce refus ne durera pas éternellement. Un être fini ne peut pas poser un acte infini qui aurait des conséquences infinies – il n'y a pas d'enfer éternel, l'enfer ne dure que le temps de ma bêtise et de mon refus, le temps de cette résistance ou de cette crispation qu'on appelle un ego.

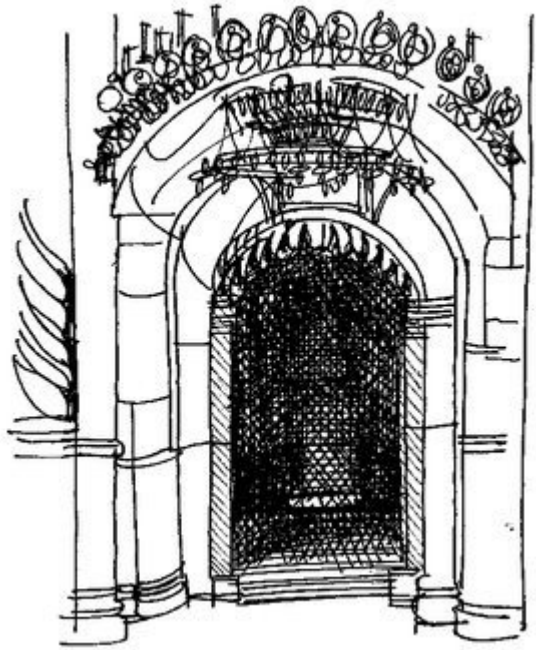
Comme chacun sait : l'Amour est une grande détente.

Saint-Sépulcre

Nom donné par les croisés catholiques romains à l'Anastasis, « lieu de la Résurrection » pour les chrétiens catholiques orthodoxes. Ce changement de nom n'est pas sans conséquences pour la foi. Désormais, les croyants deviendront plus sensibles à la Passion et à la mort du Christ, c'est-à-dire à son humanité et à son histoire, plus qu'à ce qui donne sens à cette humanité et à cette histoire en les transcendant, c'est-à-dire à la Résurrection.

Le Saint-Sépulcre, ou « cimetière », devient l'aboutissement de la Via Dolorosa, ce vide où le Fils de l'Homme se repose enfin de ses douleurs, alors que l'Anastasis évoquait davantage l'accomplissement d'une Via Amorosa où l'Amour se révèle vainqueur des trois inévitables que sont la souffrance, l'absurdité et la mort. Il faut de nouveau rappeler l'Évangile : « Le Christ n'est pas ici, dans ce sépulcre, ni dans aucun lieu particulier, Il est Ressuscité, pourquoi chercher le Vivant parmi les morts ? »

Il est Vivant, en tout ce qui vit et respire. Comme Dieu, il ne peut pas être ailleurs que partout. Il est donc aussi dans ce sépulcre, mais ni plus ni moins que partout ailleurs. Cela étant dit, on peut s'intéresser à l'histoire de ce lieu, qui, pour l'archéologie, se révèle passionnante : essayons d'en donner un bref résumé en nous inspirant des travaux savants de Louis Hurault et de Suzanne Tisserand.



Des sondages effectués au niveau de la roche naturelle ont permis de reconnaître, sous la basilique actuelle du Saint-Sépulcre, une carrière. L'exploitation de cette carrière aurait pris fin avec la captivité de Babylone et le site resta dans son dernier état jusqu'à l'époque asmonéenne avec une colline de pierre d'environ une dizaine de mètres de haut, non utilisée en raison sans doute de la mauvaise qualité de la pierre. C'est ce rocher qui, à l'époque d'Hérode, va devenir le « gibet » de Jérusalem.

Au Ier siècle de l'ère chrétienne, « l'endroit où Jésus avait été crucifié était tout proche de la ville » (Jn 19, 20), extérieur aux remparts en raison des règles concernant l'impureté contractée au contact des cadavres (Hb 19, 11-16). Les juifs n'auraient pas accepté qu'un gibet soit installé à l'intérieur de la ville : nécropoles et tombeaux se trouvaient hors les murs, à distance des quartiers d'habitation. Évidemment, plus rien de tout cela n'est apparent aujourd'hui, le Sépulcre est à l'intérieur des murs de Jérusalem, au cœur de la Vieille Ville, ce qui donnera envie au général anglais Gordon de chercher d'autres lieux plus conformes à l'image évangélique et d'inventer ce lieu fort agréable et en plein air, qu'il appellera la « tombe du Jardin ».

Faut-il préférer un lieu évocateur, sans fondement historique, mais propre à stimuler l'imagination, à un lieu réel davantage fondé historiquement par les chercheurs et les archéologues, mais dont la puissance d'évocation est quelque peu amoindrie par le poids de l'histoire et des ruines qui se sont accumulées sur lui ? Cette question ne se pose pas seulement pour le Saint-Sépulcre, mais aussi pour beaucoup de « lieux saints » en Israël…

C'est Hadrien qui entreprend en 135 de relever Jérusalem du chaos auquel l'a réduit Titus en 70 et d'en faire la ville romaine d'Aelia Capitolina. Il étend la cité vers le nord – le Golgotha se trouve alors inclus à l'intérieur des remparts. Pour établir le Forum sur lequel se dresseront bientôt les temples de Vénus et de Cupidon, il couvre par un énorme remblai le Calvaire et le tombeau du Christ. Cette épaisse couche de terre aura l'avantage de conserver en l'état le site vénéré dont les chrétiens gardaient fidèlement la localisation dans leur mémoire.

Le dégagement récent d'une partie cachée de l'ancienne carrière, derrière l'autel de la chapelle Sainte-Hélène, a mis au jour des murs grossièrement appareillés. Tout laisse à croire qu'ils font partie des fondations des édifices élevés sur le Forum, en particulier deux temples romains.

Ainsi, quand on fouille dans la profondeur des tombeaux, ce n'est pas toujours le Ressuscité que l'on trouve. C'est parfois des restes d'idoles, vestiges de Vénus et de Cupidon ! Trouvera-t-on encore aujourd'hui de ces intransigeants capables de condamner pour « syncrétisme » toutes ces poussières ?

Il faudra attendre sainte Hélène, la mère de Constantin, pour que, avec l'aide de Macaire, évêque de Jérusalem, soient déblayés les soubassements du Forum et qu'on retrouve au-delà des temples romains le Calvaire et le tombeau. C'est sur ces « restes vénérables » que furent édifiées les grandes basiliques qui célébraient la Passion, la mort et la Résurrection du Christ – édifices admirables si l'on en croit les témoignages de l'époque, mais incendiés en 614 par les Perses, saccagés en 1009 par les soldats du sultan égyptien Hakein qui s'acharnèrent sur le tombeau à coups de pic et de masse.

Dans la dernière année du XI^e siècle, arrivent les croisés déterminés à reprendre aux musulmans le tombeau du Christ. Ce sont eux qui réunirent dans un même édifice le tombeau du Christ, le Calvaire et les chapelles qui entourent le déambulatoire. Ils construisirent une basilique romane à transept qui sera consacrée en juillet 1149, cinquante ans après leur entrée à Jérusalem.

Après l'incendie de 1808 et le tremblement de terre de 1927, le bel édifice fut de nouveau ébranlé mais ce que nous en voyons aujourd'hui garde l'empreinte de cette époque romane.

On peut comprendre l'impatience de certains pèlerins : qu'y a-t-il de « vrai » dans tout cela ? Où sont le vrai Golgotha, la vraie croix, le vrai tombeau dans cet enchevêtrement de collines, de temples, de ruines et d'églises ? Tout est vrai car tout est histoire, on peut dire également le contraire, rien n'est vrai car tout est histoire.

Qu'on choisisse une vérité ou une autre, on n'échappe pas à l'histoire. Une vérité qui se voudrait dégagée de l'histoire risque fort d'être une illusion, en tout cas ce ne serait pas la vérité de l'incarnation.

L'incarnation de la vérité dans l'histoire c'est aussi l'histoire des communautés qui s'approprient de façon plus ou moins violente cette vérité, c'est-à-dire dans ce lieu précis du Saint-Sépulcre, qui s'approprient ou se

partagent l'espace et le temps de l'édifice.

Six communautés chrétiennes en effet occupent, administrent et célèbrent en ces lieux : l'Église orthodoxe, l'Église arménienne, l'Église catholique romaine, l'Église orthodoxe syrienne, l'Église copte et l'Église éthiopienne.

Pour beaucoup de pèlerins, cela aussi c'est une découverte : « mon » Église n'est pas la « seule » Église. Le christianisme, dans son humanité comme dans ses pierres, a aussi une histoire et pas toujours celle qu'on nous a apprise dans nos Églises particulières ; ainsi les catholiques romains sont parfois choqués de voir le peu de place qu'occupe leur église (celle des franciscains) dans le Saint-Sépulcre, la plus grande partie – le tombeau et le chœur – revenant aux Grecs orthodoxes, comme s'ils ignoraient que les Byzantins étaient là bien avant les croisés et que l'Église de Rome fut, durant tout le premier millénaire, en communion avec les autres Églises orthodoxes, elles aussi « catholiques », dans le sens de gardiennes de « la plénitude de la vérité » (*Kat-holon*) et non dans le sens d'une universalité géographique horizontale qu'on donne à ce mot aujourd'hui.

Les protestants seront sans doute encore plus choqués : il n'y a pas de place pour eux dans le Saint-Sépulcre, d'où le besoin pour eux de créer des lieux nouveaux où puissent s'exprimer la ferveur et la sincérité de leur foi. S'ils appartiennent à l'histoire récente du christianisme, ils n'en sont pas moins chrétiens.

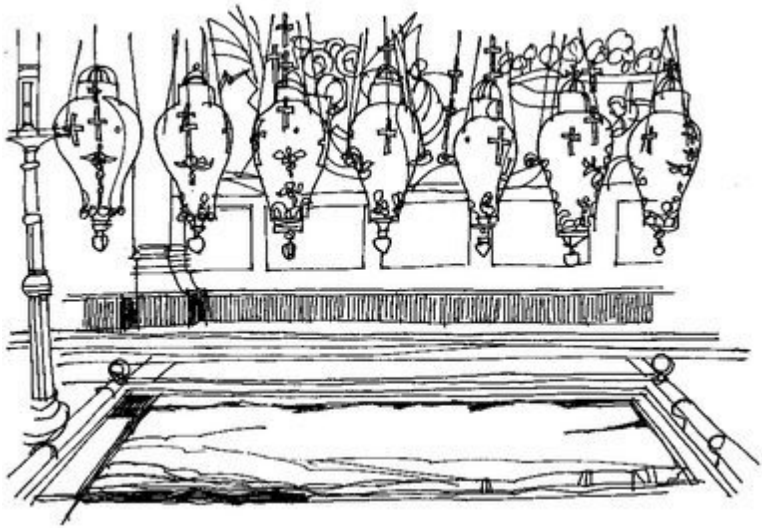
La vérité de notre foi ne dépend pas du poids de nos traces – la vérité d'une Église, ce n'est pas seulement l'histoire de cette Église, c'est son ouverture à la Transcendance, sa foi dans la Résurrection, la puissance de son amour, mais de nouveau, « à ceci il ne faut pas opposer cela ». Certaines Églises ou certaines communautés souffrent d'un manque de racines, comme d'autres souffrent d'un manque d'ouverture.

L'enracinement et l'ouverture, c'est ce qui peut nous éviter la sclérose des « intégrismes » ou la dispersion des « progressismes ».

Si la sève vivante de l'Esprit nous habite, cette sève nous pousse vers les racines, vers une meilleure connaissance de nos origines et particulièrement une meilleure connaissance des Églises du premier millénaire, non séparées les unes des autres dans le respect aimant de leurs différences : unies par une vérité, un Christ Seigneur qu'aucune n'osait s'approprier et qu'ensemble elles avaient décidé de servir et d'honorer.

Pourquoi nier que la cohabitation de ces différentes églises dans l'espace restreint du Saint-Sépulcre n'est pas toujours harmonieuse ? On le sait, le manque d'espace entre les humains est souvent source d'agressivité. S'il faut à un individu toute une vie pour apprendre à aimer, il faut sans doute plus d'un siècle, plus d'un millénaire à une Église pour apprendre à aimer. À un pèlerin qui s'indignait de cette diversité et de ces désaccords entre les Églises, et qui demandait : « Mais où donc est la véritable Église ? », comme d'autres demandaient : « Où sont la vraie croix, le vrai tombeau ? », un vieux moine

répondit : « La vraie Église, elle est là où on aime le plus ses ennemis. » Il ne lui donna pas d'adresse…



Salomon

Qui ne connaît le grand roi Salomon, fils de David et Bethsabée ? Le bâtisseur du Temple, célèbre pour sa sagesse, le faste de ses palais, le nombre de ses concubines – roi d'un peuple unifié, prospère et « miraculeusement » en paix (*Shalom*, d'où vient le nom de Salomon et de Jérusalem) ?

Mais peut-être faut-il comme pour David distinguer le personnage historique du personnage imaginé par les textes sacrés (Bible, Évangile, Coran) et découvrir que la réalité historique de Salomon est bien fragile, quasi inexistante, devant la réalité, imaginaire, littéraire, archétypale. Cela nous rappelle que la fonction des textes sacrés (ou inspirés ou poétiques) n'est pas de nous renseigner sur l'histoire d'un lieu ou d'une époque, mais de nous raconter des histoires, des mythes, signifiants et structurants pour « l'identité » personnelle ou collective de ses lecteurs ou auditeurs.

Pour les historiens du siècle dernier, le royaume unifié de David et de Salomon était la période de splendeur la plus évidente de l'histoire du peuple juif. Tous les modèles politiques futurs s'inspireront de ce paradigme du passé biblique et en tireront leurs représentations, leur conceptualisation ainsi que leur force spirituelle. Certains chercheurs, soucieux de faire concorder leurs recherches avec « ce qui est écrit dans la Bible », prétendirent avoir découvert toutes sortes de vestiges de ce grand règne de Salomon. Ils dessinaient même des cartes d'une grande précision, où apparaissaient les frontières de l'empire unifié qui s'étendait de l'Euphrate à la frontière égyptienne.

« C'est après la guerre de 1967 que des archéologues et des chercheurs commencèrent à mettre en doute l'existence même de cet immense royaume, qui, selon la Bible, se développa rapidement jusqu'à la fin de la période des Juges. Les fouilles, réalisées à Jérusalem dans les années 1970, c'est-à-dire après qu'elle fut "unifiée pour l'éternité" par le gouvernement israélien, étaient embarrassantes pour la glorieuse représentation du passé. Il fut évidemment impossible de creuser sous l'esplanade de la mosquée el-Aqsa, mais, quoi qu'il en soit, on n'a pu retrouver de vestiges de l'existence d'un royaume important au X^e siècle av. J.-C., époque supposée de David et de Salomon, dans aucun des chantiers ouverts aux alentours : pas le moindre témoignage d'une construction monumentale, ni rempart, ni palais magnifique, et même, étonnamment peu de poteries, celles mises au jour étant d'ailleurs d'un style extrêmement dépouillé. Les archéologues ont tout d'abord émis l'hypothèse selon laquelle les traces de cette période auraient été effacées par celles des époques ultérieures, ainsi que par les constructions massives de la période d'Hérode ; malheureusement, on a découvert à

Jérusalem des vestiges impressionnants de siècles antérieurs.

« La datation des autres vestiges supposés du royaume unifié a également été remise en cause. D'après la légende biblique, Salomon, fils de David, restaura les villes du Nord, Hazor, Megiddo et Gézer. Yigael Yadin crut identifier dans les immenses bâtiments de Hazor les restes d'une ville érigée par le roi le plus sage parmi les hommes. De même, il découvrit à Megiddo des ruines de palais et des vestiges qu'il considéra comme ceux des fameuses portes de Salomon. Malheureusement, le style de construction de ces portes s'est révélé postérieur au Xe siècle av. J.-C. et ressemblant étrangement aux vestiges d'un autre palais du IXe siècle, retrouvé en Samarie. Le développement de la technologie de datation au carbone 14 a confirmé la douloureuse conclusion : la construction colossale de la région Nord n'a pas été édifiée par Salomon, mais à la période du royaume d'Israël. Il n'existe en fait aucun vestige de l'existence de ce roi légendaire dont la Bible décrit la richesse en des termes qui en font presque l'équivalent des puissants rois de Babylone ou de Perse.

« En conclusion, d'après les hypothèses de la plupart des nouveaux archéologues et chercheurs, le glorieux royaume unifié n'a jamais existé, et le roi Salomon ne possédait pas de palais assez grand pour y loger ses sept cents femmes et ses trois cents servantes. Le fait que ce vaste empire n'ait pas de nom dans la Bible ne fait que renforcer ce point. Ce sont des auteurs plus tardifs qui inventèrent et célébrèrent cette immense identité royale commune, instituée, évidemment, par la grâce d'un Dieu unique et avec sa bénédiction. Avec une imagination riche et originale, ils reconstituèrent de même les célèbres récits de la création du monde et du terrible déluge, des tribulations des patriarches et du combat de Jacob avec l'ange, de la sortie d'Égypte et de l'ouverture de la mer Rouge, de la conquête de Canaan et de l'arrêt miraculeux du soleil à Gibeon[1]*. »*

Si la réalité historique de Salomon semble difficile à prouver, sa réalité littéraire ne fait aucun doute, non seulement dans les livres et chroniques où son histoire est développée, mais aussi dans les œuvres qu'on lui attribue : le Livre de la Sagesse, le Cantique des cantiques, les Proverbes, l'Ecclésiaste – il occupe ainsi une place centrale dans la bibliothèque hébraïque.

L'imaginaire qui se déploie autour du personnage de Salomon dans la Bible se développe encore davantage dans la tradition orale du judaïsme :

Pour la Haggada, Salomon accéda au trône à l'âge de douze ans (SOR 14). Son nom hébraïque *Chelomoh* rappelle que la paix prévalut durant son règne. Les huit cents proverbes dont il serait l'auteur équivalent à trois mille car chaque verset peut être interprété de deux ou trois manières différentes. Salomon est considéré comme le prototype du rationaliste qui est inévitablement conduit au péché par son approche logique. Il devait percer le sens de chacun des préceptes divins et il y parvint jusqu'à ce qu'il se confronte aux lois de la vache rousse qu'il ne put pénétrer. Il finit par transgresser les lois bibliques en possédant trop de chevaux, en amassant de

l'or et de l'argent et en épousant de surcroît plus des dix-huit épouses autorisées à un monarque (Dt 17, 16-17) tout en pensant que, grâce à sa sagesse, il ne pourrait être affecté par ses transgressions. Ce qui amena YHWH à déclarer : « Comme tu as vécu, Salomon, et une centaine du même acabit disparaîtront avant qu'une seule lettre de la Torah ne soit effacée" et l'Écriture rapporte qu'effectivement ses nombreuses épouses le "détournèrent vers d'autres dieux" (1 R 11, 4). Les rabbins déclarèrent : "Il eût mieux valu que Salomon nettoie les égouts que d'avoir un tel verset écrit sur lui." »

Le Coran et la tradition musulmane reprennent et développent certains thèmes de la tradition biblique et judaïque concernant Salomon.

Salomon apparaît dans sept sourates du Coran, dont deux (4, 163 ; 6, 84) donnent seulement son nom au milieu de personnages bibliques énumérés dans le désordre. Les autres fournissent quelques fragments de la légende salomonienne. La sourate 2 (verset 102) dit que les pratiques magiques ont contaminé les Israélites depuis l'époque de Salomon, mais que celui-ci n'en était pas responsable ; la sourate 21 (versets 78 et 79) loue, quant à elle, la sagesse de l'enfant Salomon dans une affaire qui opposait un cultivateur à un berger.

Les versets 81 et 82, toujours dans cette sourate 21, célèbrent ensuite le pouvoir de Salomon sur la nature et sur les créatures invisibles, le vent et les démons étant obligés de travailler pour lui (34, 12-13 ; 38, 36-39).

La sourate 27 consacre un assez long développement (versets 15 à 44) à la visite de la reine de Saba, que la tradition arabe appelle Bilqîs. Rentrant de voyage, un oiseau – une huppe – a informé Salomon de l'existence des Sabéens idolâtres ; la richesse considérable et le trône immense (27, 23) de leur reine font de celle-ci une concurrente inadmissible pour Salomon et pour son Dieu (27, 26). La huppe doit donc repartir et porter une lettre invitant la reine à venir se soumettre. Salomon refuse les cadeaux remis par des ambassadeurs et exige que le trône de la reine lui soit apporté, ce qui se réalise aussitôt par miracle. Lorsqu'elle arrive, la reine constate que son trône est déjà là. Entrant dans le palais, le pavement qui brille lui paraît être de l'eau, elle remonte sa robe afin de la traverser et, de fait, découvre ses jambes. Informée de son erreur, elle reconnaît ses torts et se déclare soumise à Dieu avec Salomon.

La sourate 34 (versets 12 à 14) conclut le spectacle des travaux forcés imposés aux *djinns* par une note ironique. Appuyé sur son bâton, Salomon les surveille. Quand il meurt, il reste longtemps debout, soutenu par le bâton. Il faut qu'un ver ronge celui-ci de l'intérieur pour que Salomon s'écroule et que les *djinns* réalisent qu'ils ont travaillé pour rien. Tout cela pour démontrer que les *djinns* n'ont pas connaissance des « choses cachées » et que les devins qui prétendent recevoir leurs confidences sont des charlatans.

Si le Coran et la tradition musulmane reprennent et développent la ligne mythique du Salomon de la Bible et de la tradition judaïque plus tardive, curieusement les écrits évangéliques semblent faire peu de cas du « plus grand des rois que la terre ait connu » (2 Ch 9, 22), même si le nom de Salomon figure dans la généalogie du Christ (Mt 1, 6-7). On n'y fait référence qu'en deux occasions, pour dire que « les lys des champs, ne peinent ni ne filent – Salomon lui-même dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un d'eux » (Mt 6, 28-29). Alors pourquoi nous inquiéter de quoi nous serons vêtus ? Dieu, Abba, prend soin de nous autant que des fleurs des champs et de Salomon et « Il y a ici, fera-t-on dire à Yeshoua, plus que Salomon », pour rappeler que la Sagesse qui s'incarne en Lui est plus vaste et profonde que celle manifestée par Salomon.

« La reine du midi se lèvera lors du jugement avec cette génération et elle la condamnera, car elle vint des extrémités de la terre pour écouter la sagesse de Salomon et il y a ici plus que Salomon » (Mt 12-42).

S'il y a plus de sagesse en Jésus qu'en Salomon, si l'archétype du Fils de l'Homme, Fils de Dieu, est plus puissant que celui du grand Sage, peut-être faut-il d'abord reconnaître celui-ci dans sa grandeur comme dans sa faiblesse. Comment Salomon serait-il en quelque sorte le précurseur de Jésus – qu'est-ce qui différencie ces deux sages, ces deux « rois » de Jérusalem ? Leurs archétypes peuvent-ils, aujourd'hui comme hier, inspirer un pouvoir politique

vers plus de sagesse, de discernement et de compassion ?

Le chapitre III du premier Livre des Rois ne nous décrit-il pas les différentes étapes ou « stations » de la Sagesse lorsqu'elle s'incarne dans un être humain, Salomon (Shlomo) et Jésus (Yeshoua) étant les archétypes de cette Sagesse devenue consciente d'elle-même dans la forme et les limites de l'humain ?

1. La première étape pour devenir « sage », c'est de désirer la Sagesse et ne rien désirer d'autre. La placer au plus haut des biens que l'être humain puisse acquérir.

« YHWH apparut la nuit en songe à Salomon. Dieu dit : "Demande ce que je dois te donner." Salomon répondit : "Tu as témoigné une grande bienveillance à ton serviteur David, mon père, étant donné que celui-ci a marché devant toi dans la fidélité, la justice et la droiture du cœur à ton égard ; tu lui as gardé cette grande bienveillance et tu as permis qu'un fils soit aujourd'hui assis sur son trône. Maintenant, YHWH mon Dieu, tu as établi roi ton serviteur à la place de mon père David, et moi, je suis un tout jeune homme, je ne sais pas agir en chef. Ton serviteur est au milieu du peuple que tu as élu, un peuple nombreux, si nombreux qu'on ne peut le compter ni le recenser. Donne à ton serviteur un cœur plein de jugement pour gouverner ton peuple, pour discerner entre le bien et le mal, car qui pourrait gouverner ton peuple, qui est si grand ?" Il plut au regard du Seigneur que Salomon ait fait cette demande ; et Dieu lui dit : "Parce que tu as demandé cela, que tu n'as pas demandé pour toi de longs jours, ni la richesse, ni la vie de tes ennemis, mais que tu as demandé pour toi le discernement et le jugement, voici que je fais ce que tu as dit : je te donne un cœur sage et intelligent comme personne ne l'a eu avant toi et comme personne ne l'aura après toi. Et même ce que tu n'as pas demandé, je te le donne aussi : une richesse et une gloire comme à personne parmi les rois après toi, durant tous les jours. Et si tu suis mes voies, gardant mes lois et mes commandements comme a fait ton père David, je t'accorderai une longue vie." »

Le commencement de la Sagesse, c'est de reconnaître que celle-ci nous manque, c'est dans cette lucidité que s'origine le désir de l'obtenir. Salomon reconnaît ses limites, mais il ne s'y enferme pas ; son être fini est capable d'infini, il lui suffit d'ouvrir sa finitude.

Il est exaucé. Un « cœur intelligent » ou « l'intelligence du cœur » lui est accordé, c'est-à-dire une écoute, une disponibilité, une présence à « ce qui est » et à « Celui qui est en tout ce qui est ».

Jésus incarnera aussi cette écoute, cette disponibilité à « Celui qui est » en toutes circonstances : « Que Ta volonté soit faite » c'est Sa prière, Son désir, Son abandon à une volonté plus vaste que la sienne, la volonté de la grande Vie, palpitante au cœur de Sa vie mortelle. « Non pas ma volonté, mais Ta Volonté. » Jusqu'au bout il restera fidèle à Son désir. Il sera exaucé – la volonté de la Vie c'est qu'il vive et non seulement « pour de longs jours », mais qu'il connaisse au cœur même de cette vie mortelle la Vie Éternelle, le

« non-temps » au cœur du temps !

La Sagesse, c'est l'expérience de « laisser être » l'Être, en soi – « laisser Dieu être Dieu », ne pas lui faire d'obstacle (*Satan* en hébreu), se soumettre ou s'abandonner au mouvement de la Vie qui se donne.

2. Ce désir de la Sagesse, cet abandon à la volonté de Dieu qui est intelligence du cœur, discernement du Réel absolu au cœur des réalités transitoires, écoute de la Vie, tout cela doit s'incarner dans des situations concrètes. La Sagesse ne nous est pas donnée seulement pour nous-même, mais pour les autres. La Sagesse demande à être « exercée » – c'est ce que fait Salomon lors de ses « jugements » et du plus fameux d'entre eux (R, 3, 16-28) : lors d'un conflit entre deux femmes qui considèrent un enfant comme étant le leur, c'est lorsqu'il propose de tuer l'enfant que la véritable mère se révèle.

La Sagesse divine n'est autre que celle de la Vie, de la « volonté de la vie », écoutée et accueillie par Salomon. Elle éveille ce qui est vivant en chacun et révèle aussi ses pulsions de mort.

Quel serait le jugement de Salomon sur Jérusalem aujourd'hui ? L'important n'est pas « à qui » elle doit appartenir, mais qu'elle vive, qu'elle soit donnée à qui peut la faire vivre… vivre heureuse et en paix, faudrait-il ajouter. Est-ce trop demander à la Vie ? Mais c'est bien à la volonté de vivre qu'il faut demander et non au désir de pouvoir ou à la concupiscence qui veut s'approprier…

Nombreux sont les passages de l'Évangile où on voit Jésus exercer Sa Sagesse et Son Discernement, notamment contre ceux qui ont les « apparences » de la vie et de la justice, mais qui sont « morts » intérieurement et qui empêchent les autres de vivre :

« Malheureux êtes-vous, scribes et Pharisiens hypocrites, qui purifiez l'extérieur de la coupe et de l'écuelle, quand l'intérieur en est rempli par rapine et intempérance ! Pharisien aveugle ! purifie d'abord l'intérieur de la coupe et de l'écuelle, afin que l'extérieur aussi devienne pur.

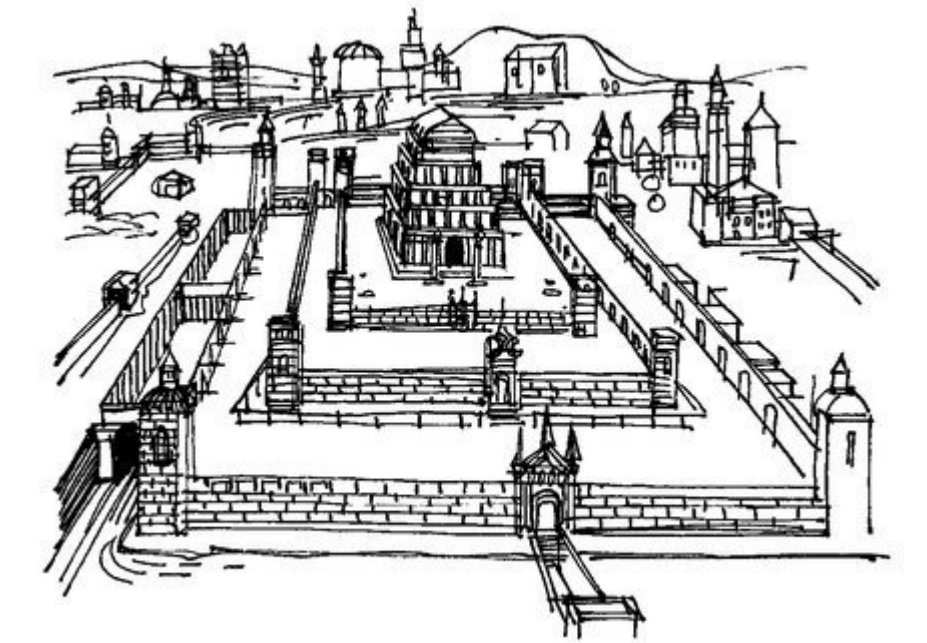
« Malheureux êtes-vous, scribes et Pharisiens hypocrites, qui ressemblez à des sépulcres blanchis : au-dehors ils ont belle apparence, mais au-dedans ils sont pleins d'ossements de morts et de toute pourriture ; vous de même, au-dehors vous offrez aux yeux des hommes l'apparence de justes, mais au-dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité » (Mt 23, 25-28).

« Malheureux êtes-vous, scribes et Pharisiens hypocrites, qui fermez aux hommes le Royaume des Cieux ! Vous n'entrez certes pas vous-mêmes, et vous ne laissez même pas entrer ceux qui le veulent ! » (Mt 23, 13).

Jésus serait-Il plus tendre aujourd'hui à Jérusalem à l'égard de ces religieux de tout poil et de toute coiffe qui, au nom de Dieu (YHWH – Allah – Abba), empêchent la réalisation de la Paix et de l'Amour dont leur bouche est pleine ? À quoi bon tant de discours pieux quand le cœur est vide et les mains avides ?

Mais Jésus, dans Sa Sagesse, sait aussi reconnaître ceux qui, sans bruit,

de leur vie humble et donnée, construisent « la nouvelle Jérusalem » : *« S'étant assis face au Trésor, il regardait la foule mettre de la petite monnaie dans le Trésor, et beaucoup de riches en mettaient abondamment. Survint une veuve pauvre qui y mit deux piécettes, soit un quart d'as. Alors il appela à lui ses disciples et leur dit : « En vérité, je vous le dis, cette veuve, qui est pauvre, a mis plus que tous ceux qui mettent dans le Trésor. Car tous ont mis de leur superflu, mais elle, de son indigence, a mis tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre* » (Mc 12, 41-44).



3. Accueillir la Sagesse, l'exercer, arrive le moment où il s'agit de lui construire une demeure, un Temple où tous pourraient venir la rencontrer, la célébrer et boire à Sa Source.

Tel fut le destin de Salomon : construire un Temple, un lieu dans l'espace-temps où on pourrait venir puiser aux sources de l'Être et de la Vie. Le Temple abrite les dix paroles (le Décalogue) que Moïse a reçues dans le désert, ce Temple est le lieu où l'homme peut écouter ce que l'Être (YHWH) veut, ce que la Vie désire, pour que nous soyons en harmonie avec Sa Présence et les uns avec les autres.

« Mon père David eut dans l'esprit de bâtir une maison pour le Nom de YHWH, Dieu d'Israël, mais YHWH dit à mon père David : « Tu as eu dans l'esprit de bâtir une maison pour mon Nom, et tu as bien fait. Seulement, ce n'est pas toi qui bâtiras cette maison, c'est ton fils, issu de tes reins, qui bâtira la maison pour mon Nom. YHWH a réalisé la parole qu'il avait dite : j'ai succédé à mon père David et je me suis assis sur le trône d'Israël comme

avait dit YHWH, j'ai construit la maison pour le Nom de YHWH, Dieu d'Israël, et j'y ai fixé un emplacement pour l'arche, où est l'alliance que YHWH a conclue avec nos pères lorsqu'il les fit sortir du pays d'Égypte » (1 R 8, 17-21).

Salomon, dans sa sagesse, sait qu'aucun lieu ne saurait contenir « YHWH », l'Être qui est ce qu'Il est, et que Celui-ci ne saurait habiter une « demeure faite de mains d'hommes ». Pourtant, le roi demande que par Son Nom et Sa Loi, YHWH, l'Infini, soit présent, et que tout homme qui se tourne vers le Temple retrouve son centre et en reçoive une grâce ou un pardon :

« Dieu habiterait-il vraiment sur la terre ? Voici que les cieux et les cieux des cieux ne le peuvent contenir, moins encore cette maison que j'ai construite ! Sois attentif à la prière et à la supplication de ton serviteur, YHWH, mon Dieu, écoute l'appel et la prière que ton serviteur fait aujourd'hui devant toi ! Que tes yeux soient ouverts jour et nuit sur cette maison, sur ce lieu dont tu as dit : "Mon Nom sera là", écoute la prière que ton serviteur fera en ce lieu » (1 R 8, 27-29).

« Si ton peuple étend les mains vers ce Temple, toi, écoute au ciel, où tu résides, pardonne et agis ; rends à chaque homme selon sa conduite, puisque tu connais son cœur – tu es le seul à connaître le cœur de tous –, en sorte qu'ils te craignent tous les jours qu'ils vivront sur la terre que tu as donnée à nos pères.

« Même l'étranger qui n'est pas d'Israël ton peuple, s'il vient d'un pays lointain à cause de ton Nom – car on entendra parler de ton grand Nom, de ta main forte et de ton bras étendu –, s'il vient et prie en ce Temple, toi, écoute-le au ciel, où tu résides, exauce toutes les demandes de l'étranger afin que tous les peuples de la terre reconnaissent ton Nom et te craignent comme fait ton peuple Israël, et qu'ils sachent que ce Temple que j'ai bâti porte ton nom » (1 R 8, 39-43).

Comme pour Salomon, le Temple est, pour Jésus, la Maison de YHWH, une maison de prière pour tous les peuples, la maison de Son Père, la Source de l'Esprit, aussi il s'indigne lorsqu'on en fait un lieu de pouvoir, d'idolâtrie et de commerce ; on connaît cet épisode où Il chasse les marchands du Temple (Mt 21, 12-17 / Jn 2, 16).

Mais plus mystérieusement il annonce la destruction du splendide édifice : « Du Temple il ne restera pas pierre sur pierre. » Il rappelle ainsi le danger d'idolâtrer un lieu particulier et d'attendre le salut d'une réalité extérieure aussi sacrée et merveilleuse soit-elle. Désormais, le Temple c'est le corps de l'être humain. C'est dans ses profondeurs qu'il s'agit de découvrir la Présence de la Vie et de la Loi qui peut orienter notre désir.

« Détruisez le Temple, je le rebâtirai en trois jours – Il parlait du Temple de son corps », nous dit l'évangile de Jean (Jn 2, 21). La Vie qui habite ce corps ne peut pas être détruite, c'est elle qu'il s'agit d'écouter, de vivre et de suivre à travers nos morts et nos résurrections, personnelles et collectives. « Ne savez-vous pas que votre corps est un temple du Saint-Esprit, qui est en

vous et que vous tenez de Dieu ? », demandera plus tard Paul de Tarse (1 Co 6, 19).

Si le vrai Temple, désormais, c'est le corps de tout être humain, ce n'est pas un Temple de pierre qu'il s'agit de reconstruire à Jérusalem, mais c'est honorer chaque être qui habite dans la ville comme « une pierre vivante de l'édifice de Dieu », comme un visage unique par lequel la Vie me regarde et attend mon discernement et mon respect. « Tu as vu ton frère, tu as vu ton Dieu », disaient les Pères du Désert. « Tout ce que vous faites au plus petit, c'est à Je Suis que vous le faites. » Nous sommes ensemble l'Espace-Temple où la Sagesse et l'Amour peuvent s'accomplir.

4. Accueillir la Sagesse, l'exercer, lui construire un temple, la partager, encore faut-il demeurer en elle, lui rester fidèle, c'est à ce propos que Salomon, d'après le texte biblique, semble avoir failli.

Après avoir « savouré » le goût de l'Un, il semble en avoir dispersé la saveur dans le multiple. Est-ce son attrait pour « les femmes étrangères » qui l'a fait régresser du monothéisme au polythéisme ?

« Le roi Salomon aima beaucoup de femmes étrangères – outre la fille de Pharaon : des Moabites, des Ammonites, des Édomites, des Sidoniennes, des Hittites, de ces peuples dont YHWH avait dit aux Israélites : "Vous n'irez pas chez eux et ils ne viendront pas chez vous ; sûrement ils détourneraient vos cœurs vers leurs dieux." Mais Salomon s'y attacha par amour ; il eut sept cents épouses de rang princier et trois cents concubines et ses femmes détournèrent son cœur. Quand Salomon fut vieux, ses femmes détournèrent son cœur vers d'autres dieux et son cœur ne fut plus tout entier à YHWH son Dieu comme il avait été celui de son père David. Salomon suivit Astarté, la divinité des Sidoniens, et Milkom, l'abomination des Ammonites. Alors YHWH dit à Salomon : "Parce que tu t'es comporté ainsi et que tu n'as pas observé mon alliance et les prescriptions que je t'avais faites, je vais sûrement t'arracher le royaume et le donner à l'un de tes serviteurs. Seulement je ne ferai pas cela durant ta vie, en considération de ton père David ; c'est de la main de ton fils que je l'arracherai. Encore ne lui arracherai-je pas tout le royaume : je laisserai une tribu à ton fils, en considération de mon serviteur David et de Jérusalem que j'ai choisie" » (1 R 11, 1-13).

Salomon était dans l'Écoute, dans l'ouverture totale de son être à l'Être qui est, en tout et en tous, cette disponibilité à l'Unique qui unifie, qu'on appelle la Sagesse ou le cœur intelligent. Comment Salomon a-t-il perdu cette Sagesse, ce bon sens, tourné sans cesse vers l'Essentiel, l'Être qui fait être, la Vie qui rend vivant ? Comment un sage peut-il perdre la Sagesse une fois qu'il l'a goûtée ?

Peut-être que le poète biblique veut nous rappeler que la Sagesse n'est jamais acquise une fois pour toutes et que le risque d'idolâtrie demeure jusqu'à la fin. Salomon a-t-il cru qu'il était sage désormais ? Se croire sage est la fin de la sagesse !

Mais qu'est-ce que l'idolâtrie, sinon prendre une représentation du Réel

pour le Réel lui-même ? N'est-ce pas avoir l'intelligence arrêtée par ce que l'on sait, la vision arrêtée par ce que l'on voit ? C'est perdre cette écoute, cette vision toujours ouverte qu'est la Sagesse. Le Temple de Salomon n'était habité par aucune représentation de l'Absolu, seulement par cet écho de Sa volonté dans les dix paroles de son Alliance. Les temples qu'il construit à Astarté ou à Kemosh l'éloignent-ils de l'Un, de l'Invisible, l'Irreprésentable que vénère son cœur ? Son cœur aurait-il perdu toute sagesse pour s'arrêter ainsi dans une forme, une représentation ? Comment pourrait-il donner à une réalité relative, impermanente, transitoire, l'adoration ou la vénération qui n'est due qu'à la Réalité absolue ? Serait-il comme Aaron capable de construire des veaux d'or ou d'argent, quand, avec Moïse, il a contemplé l'Ineffable ? Ou faut-il dire que les auteurs du Livre des Rois ont encore une vision bien étroite de la Sagesse et du monothéisme ?

« YHWH s'irrita contre Salomon parce que son cœur s'était détourné de YHWH, Dieu d'Israël, qui lui était apparu deux fois et qui lui avait défendu à cette occasion de suivre d'autres dieux, mais il n'observa pas cet ordre de YHWH » (1 R 11, 9).

YHWH n'apparaît pas ici comme l'Être Un, présent dans tous les étants, mais comme un étant suprême, supérieur à tous les autres étants, « lui seul est YHWH, il n'y en a pas d'autre » – n'est-ce pas faire d'un étant suprême, mais néanmoins particulier, le dieu de tous ? Selon la Sagesse, cet Étant suprême, Dieu d'Israël, ne serait-il pas une idole ? C'est-à-dire une représentation subtile qui s'oppose à d'autres représentations peut-être moins subtiles, en tout cas, différentes ? Sans doute y a-t-il un long chemin à parcourir entre ce qu'on pourrait appeler une « monolâtrie » et le « monothéisme ». « Il n'y a pas d'autre Dieu que YHWH, le Dieu d'Israël » ou encore « il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah, le Dieu du prophète Mahomet » – est-ce monolâtrie ou monothéisme ?

« Il n'y pas d'autre Dieu que Dieu. » Il n'y pas d'autre Absolu que l'Absolu. Il n'y a pas d'autre réalité que la Réalité. La Sagesse serait d'enlever à cette Réalité absolue toute possibilité d'appartenance ou de particularisme ; affirmation d'une transcendance et d'une altérité radicale qui est et qui demeure toujours insaisissable. Tous les dieux alors, y compris le Dieu d'Israël ou le Dieu de tel sage ou de tel prophète, ne sont pas l'Absolu mais une manifestation de l'Absolu, une réalité immanente, épiphanie du Réel transcendant. Dans l'optique de la Sagesse, « tous les dieux sont Un », les Elohim sont un : *« YHWH Elohenou, YHWH Ehad. »*

Le paradoxe de l'Un et du multiple pour le sage devrait être révolu, seul l'Un existe : Il se manifeste dans le multiple ; seul le Réel existe : Il se manifeste dans toutes les réalités. Seul Dieu existe : Il est présent dans tous les dieux. Seul l'Être est : Il se manifeste dans tous les étants, grossiers ou subtils. Le regard du sage ne s'arrête dans aucune de ses représentations. Chacune étant une icône, non une idole de l'Être Un. Ou pour parler un langage plus contemporain : seule la Conscience est. Prendre un « état de conscience »

pour la conscience est une fixation, une idolâtrie. Dieu n'est pas un état de conscience particulier, aussi sublime soit-il. Il est la Conscience même qui contient tous les états de conscience.

Ce n'est pas le point de vue du rédacteur du Livre des Rois. Pour lui, YHWH est un Dieu particulier, le « Dieu d'Israël », qui s'oppose aux autres dieux, et c'est par là qu'Israël se différencie des autres nations, étape nécessaire sans doute au développement de son identité. YHWH n'est pas encore « l'Être qui est en tout ce qui est » tel qu'Il apparaîtra plus tard (environ au Ier siècle avant J.-C.) dans le Livre de la Sagesse attribué rétrospectivement à Salomon :

Il y fait l'éloge de la Sagesse de YHWH présente en toutes choses, unifiant l'un et le multiple :

« En elle est en effet, un esprit intelligent, saint
unique, multiple, subtil,
mobile, pénétrant, sans souillure,
clair, impassible, ami du bien, prompt,
irrésistible, bienfaisant, ami des hommes,
ferme, sûr, sans souci,
qui peut tout, surveille tout,
pénètre à travers tous les esprits,
les intelligents, les purs, les plus subtils.
Car plus que tout mouvement
la Sagesse est mobile ;
elle traverse et pénètre tout à cause de sa pureté […]
Dieu n'aime que celui qui habite avec la Sagesse.
Elle est plus belle que le soleil,
elle surpasse toutes les constellations, comparée à la lumière, elle l'emporte ;
car celle-ci fait place à la nuit,
mais contre la Sagesse le mal ne prévaut pas.
Elle s'étend avec force d'un bout du monde à l'autre
et elle gouverne l'univers avec bonté.
C'est elle que j'ai chérie et recherchée dès ma jeunesse ;
j'ai cherché à la prendre pour épouse
et je suis devenu amoureux de sa beauté. »

Peut-on reprocher à Salomon d'être amoureux de cette beauté qui lui apparaît dans des formes diverses ? Est-ce infidélité à l'Un, à l'Unique Réel auquel toutes réalités participent à des degrés divers ? Au Dieu présent dans tous les dieux ? Ce Dieu dont il ne fait pas une idole, dans la mesure où l'intelligence du cœur qui lui a été donnée demeure ouverte, à l'Écoute de ce qui est, sans saisie, sans fixation particulière dans une forme… Après en avoir fait l'éloge, reprocherait-on à Salomon la Sagesse qui lui fut donnée ?

Jésus dans Sa Sagesse ne semble pas avoir souffert des frontières et des limites d'une croyance particulière. Nulle part dans les Évangiles, on ne le voit déclarer qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le Dieu d'Israël. Il parle davantage de « son Père » et de « notre Père » qui n'est pas seulement le père de tous les dieux, mais le père de tous les hommes qui inventèrent tous les dieux…

Selon l'évangile de saint Jean, il dira même qu'« il y a plusieurs

demeures dans la maison de mon Père » (Jn 14, 2). Cela signifie-t-il que l'Être Un a plusieurs façons de demeurer parmi les hommes ? L'Un et le multiple ne s'opposent pas.

Pour celui qui est « doux et humble de cœur », tous les êtres sont des épiphanies de l'Être. Tout ce qu'on fait « au plus petit » c'est à Lui qu'on le fait – transcendance et immanence ne sont plus opposées, c'est dans l'immanence de l'être humain (le Temple de son corps) que la Transcendance peut être rencontrée. L'au-delà n'est pas un au-delà de nous-même dans un rapport de spatialité extérieure, il est au-dedans de nous-même, dans un rapport d'intériorité progressive.

Le prologue de saint Jean n'identifie-t-il pas le Logos avec la Sagesse dont parle le Livre attribué à Salomon ?

« Tout est par lui
sans Lui : Rien
de tout être il est la vie
la vie est la lumière des hommes
[…]
le Logos (la Sagesse) est la lumière véritable
qui éclaire tout homme venant en ce monde » (Jn 1, 1-9).

Jésus peut être dit « plus grand que Salomon » dans la mesure où on ne le représente pas seulement comme « ayant » la Sagesse, mais comme « étant » la Sagesse (saint Jean : « le Logos [la Sagesse] se fait chair, Il [elle] fait sa demeure parmi nous », nous avons vu sa « gloire » (*Kavod* – le poids de sa présence), Présence qui est relation, intimité avec la Source de tout ce qui vit et respire, que Jésus appelle son Père et notre Père, nous invitant ainsi à entrer dans cette relation, dans l'expérience de notre union à l'Un (conscient ou inconscient) puisqu'il n'y a pas de réalité en dehors (exclue) de la Réalité…

À propos de Salomon, il faudrait encore évoquer le Cantique des cantiques qui lui est justement attribué, s'il est bien le grand amoureux aux nombreuses femmes dont parle le texte biblique. Est-ce à cet amoureux, constructeur du Temple, que fait allusion l'évangile de Philippe ?

« La chambre nuptiale est le Saint des Saints…
la confiance et la conscience dans
l'étreinte sont élevées au-dessus de tout
ceux qui prient vraiment à Jérusalem
tu les trouveras seulement dans le Saint des Saints…
la chambre nuptiale » (évangile de Philippe, logion 76, 1-18).

Bâtir une maison pour l'Amour, le seul Dieu qui ne soit pas une idole (on ne peut le garder qu'en le donnant, ceux qui pensent le posséder l'ont déjà perdu), n'est-ce pas en effet le Temple véritable ? Dans l'étreinte des corps, découvrir la Présence Une du Souffle « qui fait tourner la terre, le cœur humain et les autres étoiles »…

Décidément, si Salomon n'avait pas existé, il faudrait l'inventer. Les écrivains bibliques, évangéliques, coraniques l'ont déjà fait, il nous reste à

actualiser son archétype pour le bien-être et la joie de Jérusalem. C'est sous son règne, nous dit l'histoire, qu'elle connut la paix…

Salut

Qu'est-ce qu'être sauvé ?
Être sauvé de la maladie ? C'est être en bonne santé.
Être sauvé du malheur ? C'est être heureux.
Être sauvé de la tristesse ? C'est être dans la joie.
Être sauvé de l'erreur et du mensonge ? C'est être dans la vérité.
Être sauvé de l'esclavage ou de la dépendance ? C'est être libre.
Être sauvé de la mort ? C'est être ressuscité.
Être sauvé du péché ? C'est être pardonné.
Mais encore ?

Qu'est-ce qu'être sauvé de la maladie et de la mort ? C'est être conscient de la grande santé, de la Vie éternelle au cœur de notre vie mortelle. C'est « passer » de « la vie que j'ai » et que je n'aurai pas toujours à « la vie que je suis » depuis toujours et pour toujours.

Qu'est-ce qu'être sauvé du malheur et de la tristesse ? C'est être conscient de la Vie Bienheureuse au cœur de notre vie malheureuse, c'est préférer le Bienheureux au malheureux en nous… Veux-tu guérir ? Veux-tu être sauvé ? Il y a toujours un choix, une préférence, choisir la vie !

Pourquoi faudrait-il que ce choix d'être bienheureux soit difficile ? N'est-ce pas la volonté, « l'inclination » de la vie que d'être vivant ? Et de vivre bienheureusement ? N'est-ce pas le dessein de la vie ? Nous sommes destinés, prédestinés, diront certains, à être, à être bien, à être bienheureux, à être le Bienheureux.

Mais encore, qu'est-ce qu'être sauvé du péché, de l'enfer et de la damnation ? C'est être sauvé de notre imagination perverse qui imagine que la Vie Bienheureuse ne nous veut pas bienheureux (c'est ce qu'on a appelé le « péché originel » : douter du bienveillant dessein de l'Être). C'est être délivré des imaginations perverses qui nous jugent et nous culpabilisent et détruisent en nous toute volonté de vivre, de vivre bien, de vivre bienheureux. Être sauvé de l'enfer de la culpabilité, de la damnation, de l'angoisse, c'est imaginer un autre Dieu que celui dont se servent les hommes pervers et malheureux pour nous dominer et nous terrifier, c'est imaginer un Dieu qui aime et qui pardonne…

C'est ce qu'ont imaginé les trois grands fondateurs des « religions du salut » présentes à Jérusalem :

« YHWH lent à la colère et plein d'Amour. Il ne nous traite pas selon nos iniquités. »

« Allah, le compatissant, le miséricordieux. »

« Abba, notre Père, qui comprend et qui pardonne. »

Si être sauvé, c'est être bienheureux, Jérusalem devrait être la capitale des bienheureux… Mais qui veut être sauvé ? Qui se soucie de son salut et de celui de ses proches ? Chacun se soucie d'être le plus fort, d'avoir raison, d'avoir la meilleure et la seule vraie religion.

La meilleure, la seule, la vraie religion, n'est-ce pas celle qui nous sauve de la maladie et de la mort, celle qui nous fait aimer la grande santé, la Vie qui ne meurt pas, plus que nos maladies et nos vies mortelles ?

La meilleure, la seule, la vraie religion. N'est-ce pas celle qui nous sauve de la tristesse et du malheur, celle qui nous fait aimer la joie et le bonheur plus que nos raisons d'être tristes et malheureux ?

La meilleure, la seule, la vraie religion, n'est-ce pas celle qui nous sauve de la peur et des pratiques de perversion, assujettissements, esclavages, et désespérances ? N'est-ce pas celle qui nous rend libres et bienheureux ?

Est-ce que cette religion, cette Église, cette société me rendent plus intelligent, plus vivant, plus aimant, plus libre ? En un mot : plus « heureux », bien heureux, heureux dans le Bien. Si oui, vous êtes sauvés et beaucoup le seront à vos côtés. Si non, il est encore temps d'aller chercher votre salut ailleurs… ou de ne plus le chercher. Être dès maintenant heureux, bienheureux pour votre bien-être et le bien-être de tous.

Si cela n'enlève pas grand-chose aux souffrances et aux malheurs du monde, me direz-vous, cela au moins n'en rajoute pas… Tout le monde connaît l'histoire de cet homme qui, à Auschwitz, prenait soin de ses compagnons d'infortune par de simples gestes d'humanité (leur donner un peu de sa soupe, essuyer leur front avec sa chemise). « J'ai survécu, disait-il, parce que je ne me préoccupais pas de moi-même, il y avait trop de souffrances à soulager, et pour ne pas empoisonner mon cœur et mon esprit (mon immunité) avec de la haine, je priais pour nos bourreaux : "Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font…" Si j'avais rajouté de la haine à ma douleur, je n'aurais pas tenu le coup. Ce n'est pas toujours l'amour qui nous sauve, la justice suffit – j'ai donné à mon prochain, ami ou ennemi ce que je pouvais, d'humanité et de dignité. C'est cette humanité en moi, plus grande que moi, qui m'a sauvé… »

Satan

Satan – « le prince de ce monde ». Est-il maître ou roi à Jérusalem ? *Shatan* en hébreu veut dire « l'obstacle », obstacle entre l'homme et Dieu, entre les humains, et à l'intérieur de l'être humain lui-même : ce qui divise et nous divise (*diabolos*, en grec). En arabe, il dérive du verbe *chatana* qui signifie : « être éloigné ». Il est également surnommé *Iblis*, nom dérivé du verbe *ablasa* qui signifie « désespérer » ou « perdre espoir ».

Satan, pourrait-on dire, c'est ce « mauvais penchant » (selon le judaïsme) qui fait obstacle à la joie et qui nous en éloigne, ou un « mauvais esprit » qui nous fait désespérer de la miséricorde de Dieu.

Serait-ce un critère de discernement simple et efficace que de dire : Satan est ce qui nous éloigne de la joie, c'est ce qui nous « empêche » d'être heureux les uns avec les autres, c'est ce qui nous sépare de la Source paisible et bienheureuse de notre être et de tous les êtres ?

Tout ce qui nous rapproche ensemble de la joie est bon, « est Dieu », diront certains. Tout ce qui nous sépare, nous divise à l'intérieur ou à l'extérieur, tout ce qui nous éloigne de la joie est « mauvais », est « Satan », diront d'autres.

Est-ce si simple ? Ceux qui voient Dieu comme Bonté, Amour, Lumière et Paix (*Peace and Love*) peuvent-ils imaginer que d'autres le pensent autrement : Dieu est ténèbres, violence, injustice ? Comme la nature, Il fait fleurir la terre et Il la fait trembler. Il fait mourir et Il fait vivre, Il fait le Bien et Il fait le Mal, « il crée le bonheur et il crée le malheur » (Is 45, 7).

Peut-on imaginer une Réalité qui suscite et contienne les contraires ? Une loi d'alternance, une coïncidence des opposés ? Une Jérusalem qui n'est ni « Temple de Dieu », ni « synagogue de Satan », mais demeure incertaine, toujours fragile du Réel qui est ce qu'il est et dont on ne sait s'il est bon ou mauvais (par rapport à qui et par rapport à quoi ?).

Sans savoir ce qu'est le Bien, il est juste pourtant de lutter pour ce que nous considérons comme étant « le meilleur ». La certitude de vivre avec le

meilleur de soi-même est une consolation dont nous sommes capables ; un être en paix avec lui-même a peu de chances d'être en guerre avec les autres…

Sceau

Le Bien-Aimé du Cantique des cantiques dit à sa Bien-Aimée : « Pose-moi comme un sceau sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras, car l'Amour est fort comme la mort » (Ct 8, 6-7).

Si le sceau est bien un symbole d'appartenance, la Bien-Aimée est invitée à graver en son cœur et sur ses bras, dans son désir et dans ses actes, en traits de feu que rien ne peut éteindre, le signe de leur amour et de leur alliance mutuelle, qui les donne l'un à l'autre dans une étreinte définitive, « forte comme la mort ».

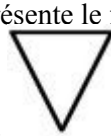
C'est Jérusalem la Bien-Aimée qui est invitée par Dieu à inscrire dans son être et son comportement les lettres et les éclairs de la Torah, car c'est par la loi vécue dans le quotidien qu'est « scellée » leur alliance.

Mais quelle forme prendra ce sceau ?

Pour Philon d'Alexandrie, le sceau c'est l'idée, le modèle qui informe le monde sensible, l'archétype (*De creatione*, 25). Celui-ci sera symbolisé par le sceau de Salomon que nous avons déjà évoqué à propos de l'étoile de David – « Archétype de la Synthèse » – non-dualité de l'humain et du divin, intégration de l'*agapè* et de l'Éros, de la Transcendance et de l'Immanence, autant de principes qui devraient présider à la construction d'une cité idéale. Le sceau de Salomon est encore susceptible de bien d'autres interprétations. Comme la croix, c'est un symbole qui « récapitule » une multitude de sens.

D'abord, l'union des quatre éléments sans lesquels aucun homme n'existe et sans lesquels aucune cité, aucune Jérusalem, ne peut être construite :

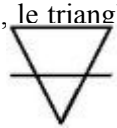
— le triangle, pointe en haut, représente le feu

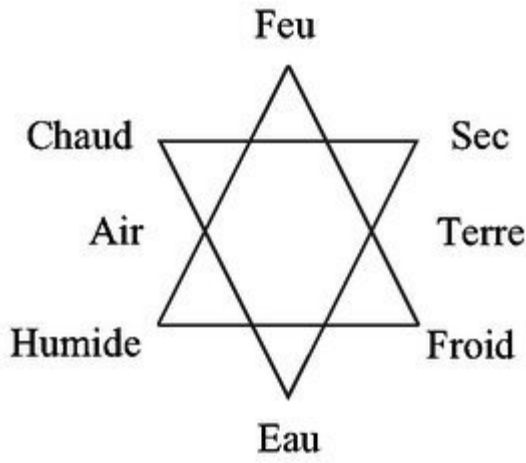


— le triangle, pointe en bas, l'eau

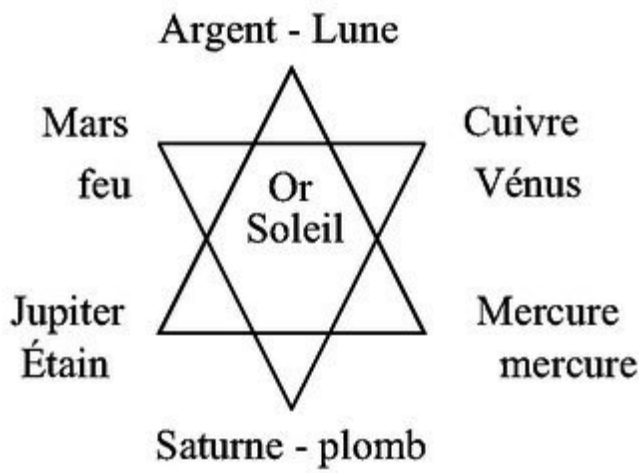
— le triangle du feu coupé par la base du triangle de l'eau désigne l'air

à l'opposé, le triangle de l'eau coupé par la base du triangle du feu correspond à la terre





D'autres diront que le sceau de Salomon englobe aussi les sept métaux de base, ainsi que les sept planètes.



Le sceau de Salomon apparaît ainsi comme la synthèse des opposés et l'expression de l'unité cosmique en même temps que sa complexité. On pourrait multiplier le jeu des correspondances entre les éléments, les qualités, les métaux et les planètes, mais tous ne sont pas sensibles à ce « jeu » ou à cette alchimie, appel au devenir et à la transformation de notre être multiple dans « l'Un » et ils se satisfont de la vision de l'un symbolisé par la rencontre de ces deux triangles, union des principes masculin et féminin scellée par l'étreinte, et union du ciel et de la terre, scellée à travers cette même étreinte. L'union du divin et de l'humain manifestée dans l'Amour vivant et créateur, présent au cœur même de cette étreinte, ce qui faisait dire à l'évangéliste Philippe : « Le seul lieu où on prie vraiment à Jérusalem c'est dans la

chambre nuptiale », là où se dessine en lettres de chair et d'écume le sceau de Salomon.

Séparation

Les juifs sont séparés des chrétiens parce qu'ils ne sont pas pleinement juifs, les chrétiens sont séparés des juifs parce qu'ils ne sont pas pleinement chrétiens. Si chacun « s'accomplit » depuis son origine jusqu'à sa fin, il ne peut que reconnaître l'autre : l'origine du christianisme est évidemment juive, la fin du judaïsme est évidemment chrétienne ! Le commencement et la fin ne peuvent être séparés – la reconnaissance de la nature charnelle de Yeshoua est juive, la reconnaissance de la nature divine de Yeshoua est chrétienne, ce n'est qu'ensemble que nous pouvons reconnaître la vocation de l'Anthropos qui est dans le ciel et sur la terre, l'Éternel et le temps, le fini et l'Infini, Dieu et l'homme et l'incarner à sa suite dans l'espace et le temps, dans une société humano-divine. Tant que le judaïsme et le christianisme sont séparés, il n'y aura pas de reconnaissance de l'Archétype de la Synthèse.

À noter également que l'Islam est en quête de cette société humano-divine et que l'Islam ne pourra s'accomplir que dans cette reconnaissance de la double nature du Christ qui est le contraire d'un « associationisme », mais une relation « sans confusion et sans séparation ». Yeshoua, le Messie, n'est pas « Allah », comme il n'est pas « le Père », il n'en est pas pourtant « séparé », sinon il y aurait « deux », et non pas « Un » (associationisme). Il n'y a pas d'autre réalité que la Réalité. « Une », sans confusion et sans séparation, ni exclusion, ni mélange, dissolution, indistinction.

C'est dans la contemplation de l'Uni-Trinité qu'il faut chercher le mode d'union et de réconciliation des peuples, nations et religions, qui s'opposent, s'excluent, s'excommunient, une union ou alliance qui respecte et célèbre les différences, les altérités, l'identité propre d'un particulier qui vivifie l'universel : la lumière est une dans la diversité des nuances et des couleurs d'un « seul » arc-en-ciel.

Shabbat

La journée du calendrier juif commence le soir à la tombée de la nuit. Lorsque le vendredi soir, trois étoiles proches sont visibles dans le ciel, c'est le moment où commence le shabbat.

La femme allume les bougies, l'homme récite les prières, les enfants sont bénis, puis le vin et les deux pains tressés ; le commandement de Dieu s'accomplit, la paix parfois se glisse dans le cœur de la famille réunie, le miracle ou le repos du shabbat peut commencer…

Nombreuses sont les sentences qui, dans la tradition juive, célèbrent le shabbat :

— Le shabbat a bien plus gardé les juifs que les juifs le shabbat.

— Le fait d'observer le shabbat équivaut à celui d'observer tous les commandements.

— Pendant le shabbat, Dieu donne aux hommes une âme supplémentaire.

— Le shabbat reflète le monde à venir.

Ainsi le shabbat nous rappelle que nous allons vers la contemplation, le silence et le repos ; l'homme n'est pas fait pour travailler, produire, accumuler, mais pour « contempler » – c'est là le but, la « fin » de la semaine et du labeur. L'homme n'est pas seulement ce qu'il fait, « il est ce qu'il est » (et c'est là ressembler à Dieu, vivre son Nom). C'est dans le silence et le repos qu'il peut connaître « plus que son âme », la fête cachée au cœur du monde, la naissance d'une conscience « autre ». Dans cette conscience, il n'y a plus de commandements à observer, la justice et la miséricorde s'accomplissent spontanément, ce n'est plus l'homme qui garde le silence et le repos, c'est le repos et le silence qui le gardent.

Samuel Joseph Agnon, dans *Le Chien Balak*, décrit bien « l'atmosphère de rêve » qui enveloppe Jérusalem en ce jour choisi entre les jours pour célébrer l'Éternel : *« Les veilles de shabbat, la ville cessait son négoce et brillait de la lumière shabbatique ; c'est cette lumière du shabbat qui fait*

resplendir son éclat même dans les logements en ruine. Le soleil n'a pas encore achevé sa marche dans le ciel, mais au-dessous du ciel, en bas sur la terre, on reconnaît déjà un grand changement. L'atmosphère se transforme et une sorte d'allégresse secrète se répand et monte. Toutes les boutiques sont fermées et toutes les occupations profanes suspendues. Les faubourgs de Jérusalem se vident de leurs voitures…

« Dans toutes les maisons, dans toutes les cours, on se hâte de se préparer en l'honneur du shabbat : ceux-ci goûtent les mets pour observer le principe : "Ceux qui goûtent au shabbat méritent la vie éternelle…" D'autres préparent la table et d'autres revêtent des habits de shabbat.

« Les visages en colère disparaissent et toutes les langues sont bonnes et douces. Dans toutes les maisons et dans toutes les cours on allume de nombreuses bougies et la ville tout entière ressemble à un palais que l'on a entouré de lampes et de fanaux…

« Déjà tout Jérusalem cesse ses occupations et de toute maison, de toute cour, sortent des vieillards et des jeunes gens en costume de shabbat, le visage éclairé de la lumière shabbatique. Ces hommes qui, les jours de travail, semblent sans importance apparaissent, à cette heure, comme des fils d'en haut. Plus de colère sur le visage. Tous les yeux brillent. Ceux-ci vont dans les synagogues et dans les maisons d'étude. Ceux-là vers le Mur occidental. Les uns marchent avec calme, les autres se hâtent et courent, leurs manteaux chatoyant de toutes sortes de nuances, à l'instar des pierres de Jérusalem ; ils revêtent les banlieues de Jérusalem de satin et de soie. »

Shahada

Attestation, profession de foi.

Pour devenir musulman, il suffit de dire la *Shahada* devant un témoin (*Chalid* ou *Mouchanid*) : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, Mahomet est son prophète. »

La *Shahada* islamique s'inspire-t-elle de l'Évangile écrit six siècles plus tôt : « La vie éternelle, c'est de te connaître, toi le Seul Vrai Dieu et Celui que tu as envoyé Jésus-Christ » (Jn 17, 3) ?

Lequel Évangile s'inspire du Deutéronome : « Écoute, Israël, YHWH notre Dieu est le seul YHWH – Tu aimeras YHWH ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces » (Dt 6, 4).

Reconnaître la Présence de l'Un, de l'unique Réel, n'est-ce pas l'essentiel ? disent certains. Que nous le connaissions par l'intermédiaire de Mahomet, de Jésus ou de Moïse – qu'importe ?

Mais n'est-ce pas l'envoyé, celui qui reçoit la révélation de « ce qui est », qui distingue dans l'infini Réel, cela qui est la seule et vraie Réalité, « le Seul Dieu » qui fait la différence ?

Le Dieu de Moïse – « YHWH » – est-il le Dieu de Jésus – « Abba » – et est-il le Dieu de Mahomet – « Allah » ?

Sans doute n'y a-t-il « pas d'autre réalité que la Réalité ». C'est la façon de l'appréhender et de la transmettre qui fait la différence.

Être juif, chrétien ou musulman, c'est croire différemment à la même Réalité, c'est ce « différemment » qui est à l'origine des religions, mais aussi des comportements, des coutumes qui structurent une société, si ce n'est une civilisation, pour le meilleur et pour le pire…

Mais que cela nous plaise ou non, il nous faut accepter de ne connaître le Réel qu'à travers ses manifestations, de ne connaître Dieu qu'à travers ses témoins, ses envoyés, que ceux-ci soient considérés comme fils, messies, saints ou prophètes. On ne connaît l'Absolu qu'à travers le relatif, l'Éternel qu'à travers le temps. On ne connaît le Soi qu'à travers le moi.

Cela devrait nous délivrer de toute idolâtrie et de tout fanatisme. Nous n'avons que des « visions relatives » de « l'Absolu », des pressentiments humains, toujours humains, de l'Inconcevable ; des témoignages magnifiques, plus ou moins magnifiques, plus ou moins utiles, plus ou moins bénéfiques de ce qui transcende toute vérité, toute beauté et tout bien.

YHWH, Abba, Allah sont les intuitions sublimes de Moïse, de Jésus et de Mahomet d'un Réel inévitable et inconcevable qu'aucune saisie humaine (poétique, sapientielle, prophétique, scientifique, etc.) ne saurait éviter ou contenir.

Si, devant témoin, je devais confesser ma foi, mon « chemin » ou ma *Shahada*, je dirais :

Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu : YHWH, Abba, Allah. Il a tous les noms et Il est au-delà de tous les noms ;
il n'y a pas d'autre réalité que la Réalité ; ce qui est, est ; ce qui n'est pas, n'est pas ni ceci, ni cela, c'est ainsi Moïse, Jésus, Mahomet en sont les témoins
(et à leurs noms, « bénis sont-ils », j'en ajouterais certainement quelques autres : Abraham, David, Salomon, Jérémie, Isaïe, Ézéchiel, Roumi, Ibn Arabi, Hallaf, Maître Eckhart, Séraphin de Sarov, Thérèse de Lisieux, mais aussi Lao-Tseu, Bouddha, Nagarjuna…).

Comment pourrions-nous connaître l'Essence sans la Manifestation ? Comment pourrions-nous connaître le Saint si ce n'est à travers ceux qui s'en approchent ou le laissent transparaître – les saints du « Seul Saint » ?

Bienheureuse diversité qui nous rappelle les couleurs chatoyantes de l'Unique, le bouquet de cris et de louanges que j'élèverai vers le ciel ne sera pas d'une seule fleur…

Shekinah – Sakina

L'esprit éveillé ne vit plus dans le monde des « apparences » mais des « apparitions », apparitions de l'Être dans les étants, du Réel dans les réalités ou, pour parler le langage religieux prédominant à Jérusalem, apparitions ou manifestations de Dieu, « l'Être qui est ce qu'Il est » dans sa Création et ses créatures.

Les apparences peuvent tromper. L'apparition ne trompe pas, elle révèle, elle dévoile. Les apparences de l'amour dans un geste ou un visage humain peuvent nous tromper, l'apparition de l'Amour dans un geste ou un visage humain est toujours vrai, parce que toujours vivant.

L'apparition transmet, communique l'énergie même de la Vie qui apparaît. L'Être n'est pas toujours présent dans ses apparences, il est toujours vivant dans ses apparitions.

Cette sensibilité à l'apparaître qui nous rappelle que l'Être est un Verbe, un agir, nous la retrouvons dans la notion de Présence (*Shekinah* en hébreu, *Sakina* en arabe).

De même que celui dont l'esprit est éveillé ne vit plus dans le monde des apparences, mais des apparitions, celui dont le cœur est éveillé ne vit plus dans le monde des objets, mais dans le monde des présences. Là où d'autres ne voient que des « choses », il voit des rayonnements, des énergies, des événements… (ce qui est aussi la vision de la physique quantique et de la gnose).

Ne faut-il pas discerner différents modes de perception de ce qui serait une Unique Présence ou donation d'Être ?

Il y a des présences physiques, des présences psychiques, mais aussi spirituelles. Des présences intérieures ou extérieures, lointaines ou proches. De multiples nuances devraient être apportées à cette notion de Présence qui varie non seulement en intensité, mais en qualité, en « degré de Réalité », pourrait-on dire. La présence d'une pierre n'est pas la présence d'un oiseau, la présence d'un chat n'est pas celle d'un enfant, la présence d'un ami n'est pas la présence d'un ennemi, la présence d'une femme aimée n'est pas encore la présence d'un ange, la présence d'un ange n'est toujours pas la présence d'un dieu, ou de Dieu. Pourtant toutes ces présences participent analogiquement à une unique Présence, à laquelle le corps, le cœur et l'esprit sont rendus sensibles par l'attention ou par la foi comprise comme adhésion ou adhérence à « l'Être qui est en tout ce qui est ».

Comment cette Présence (*Shekinah* – *Sakina*) se manifeste-t-elle à l'esprit éveillé de l'homme de Jérusalem plus ou moins imprégné de textes bibliques, évangéliques ou coraniques ?

YHWH n'est pas seulement le Très-Haut, Il est le tout proche (Ps 119, 151), « Tout Autre et Tout Nôtre ». Il n'est pas un Être suprême que sa perfection isolerait du monde, il n'est pas non plus une réalité qui se confondrait avec la réalité du monde. Il est une Présence à la fois transcendante et immanente. C'est ce paradoxe informulable qui apparaît, qui se rend présent au cœur éveillé… L'invisible demeure toujours caché,

« invisible » quelle que soit la transparence du visible.

Cette présence apparaît comme « créatrice » dans la nature (Sg 11, 25 ; Rm 1, 20), « salvatrice » pour ceux qui l'accueillent (Ex 19, 4). Présente à tous les temps, elle demeure au-delà du temps. Cette Présence, bien réelle pour ceux qui l'éprouvent, n'en est pas pour autant matérielle. Si elle se manifeste dans des signes sensibles, sa réalité n'en est pas moins spirituelle. La kabbale en parlera comme d'une lumière qui émane de la Lumière.

La présence d'une chose, c'est sa matière rendue à son identité non seulement d'énergie, mais de lumière. La présence d'une personne, c'est son corps, son visage rendus à leur identité « rayonnante », qui témoignent de sa participation à la lumière et au don de l'Être.

La Présence de Dieu, c'est le poids (*Kavod*) de Sa Lumière qui nous enveloppe et nous conduit, nous « transfigure » parfois (*métamorphosis*).

« Adam, où es-tu ? » (Gn 3, 8). C'est la question sans cesse posée à l'homme qui fuit le présent et la Présence. Revenir au présent, ne plus avoir peur de la Présence, est-ce la « conversion » (*techouva – métanoïa – Shahada)* proposée aux croyants de Jérusalem ?

« Dieu est avec nous » (Emmanuel) – Pourquoi ne sommes-nous pas avec Lui ? Il est Présent, nous sommes absents. Être avec « Celui qui est avec nous », n'est-ce pas retrouver notre Esprit saint ? Revenir de l'absence, revenir de l'exil ? Le long voyage du « retour », n'est-ce pas parcourir cet espace infime et infini, entre je suis et Je Suis ? Entre cet instant présent et la pure Présence ?

Pour un musulman éveillé et sensible à la Présence de l'Être omniprésent, la *Sakina* est synonyme de « grande paix », profonde quiétude. C'est la sécurité qu'éprouve le cœur quand il reçoit en lui la parole d'Allah, dit Tirmidhi (318 de l'hégire / 930 apr. J.-C.), elle lui donne la certitude que l'inspiration qui naît en lui vient d'Allah, tout comme le Prophète était certain que la révélation à lui communiquée venait d'Allah ; les soufis en parlent encore comme d'une illumination, une lumière intérieure, reliée à l'unique lumière.

Les kabbalistes et les sophiologues du siècle dernier (Boulgakov, Berdaïev, Soloviev) évoquent la dimension « féminine » de la *Shekinah*, une lumière en nous qui « épouse » la lumière en Dieu, ou une lumière en Dieu qui « couve » la lumière qui est dans l'homme (Dieu est « matriciel » autant que paternel).

D'une certaine façon, « la Présence », c'est ce que nous pouvons « connaître » de Dieu, ce n'est pas Dieu dans son essence ou son mystère. Grégoire Palamas, moine du mont Athos et évêque de Thessalonique, nous rappellera que Dieu en son essence demeure inconnaissable. Ce que nous connaissons de Lui, c'est son énergie, c'est-à-dire sa Présence ou encore sa Sagesse.

« Dieu n'aime que celui qui vit avec la Sagesse », disait Salomon (Sg 7, 22-29). Peut-il faire autrement ? Sinon Il demeurerait Inconnu – que serait le

Présent sans Sa Présence, le Réel sans les réalités, l'essence sans sa manifestation ? La question alors, ce n'est plus d'être juif, musulman ou chrétien, mais d'être éveillé, c'est-à-dire sensible, ouvert à la Présence de « l'Être qui est là, ainsi, en tout et en tous » (1 Co 13, 12 ; 15, 28), lumière de la Jérusalem nouvelle, « lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde » (Jn I, 9).

Ce n'est pas la lumière qui nous manque, ce sont des yeux pour la voir. Ce n'est pas la Présence qui nous manque, mais un cœur intelligent pour y être attentif. Tout est là, nous ne sommes pas entièrement présents à ce qui est là. Il ne s'agit pas tant de chercher la Présence, que de sortir de notre absence, nous éveiller de notre sommeil : il fait « Jour » depuis longtemps, « il fait Dieu »…

Shema

« Écoute » – premier mot du verset où s'exprime et s'affirme la profession de foi fondamentale du judaïsme : « Écoute, Israël, le Seigneur est notre Dieu, le Seigneur est Un » (Dt 6, 4). La *Mezouzah* accrochée au montant des portes contient les deux premiers paragraphes du *Shema*. Les boîtiers des *tefillin* de la tête et du bras contiennent aussi ces deux paragraphes. La prière au lever et au coucher reprend le *Shema*. Il est même enseigné qu'une personne qui aurait peine à trouver le sommeil devrait répéter le *Shema* jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Au moment de la mort, le *Shema* est également important. Presque tous les juifs rendent leur dernier soupir avec ces versets sur les lèvres. Même dans les camps de concentration, tous récitaient le *Shema*.

L'office du Yom Kippour, sommet de la liturgie juive, s'achève sur la déclamation du premier verset du *Shema*, par l'ensemble des croyants, manifestation qui se veut solennelle et éclatante de leur « soumission » à Dieu (on se rappelle que le mot « soumis » se dit *muslim* en arabe) : *« Écoute, Israël, l'Éternel (YHWH) est notre Dieu, l'Éternel (YHWH) est Un. Béni soit à jamais le nom de son règne glorieux ! Tu aimeras l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes facultés – que les commandements que je te prescris aujourd'hui soient gravés dans ton cœur. Tu les enseigneras à tes enfants, tu les répéteras dans ta maison et en voyage, en te couchant et en te levant. Tu les lieras en signe sur ta main et ils serviront de fronteau entre tes yeux. Tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes. »*

Il est beau que le premier grand exercice (*mitswah*) proposé ou « inspiré » par « l'Être qui est ce qu'il est » (YHWH) soit l'Écoute, l'Écoute de « ce qui est » Éternel et Un ; c'est de la qualité de cette écoute ou de cet « accueil » que peut naître l'amour de « ce qui est » éternel et un et de tout ce qui manifeste dans le temps et dans l'espace ce qui est Éternel et Un (le

second commandement est semblable au premier).

Sans Écoute, sans attention, rien de possible ; c'est de la qualité de notre Écoute et de notre attention que dépend la qualité de nos relations avec tout ce qui est. Ce qui est premier « fondateur » de la parole vraie et de l'amour authentique, c'est l'Écoute – une Écoute sans intention, sans attente, qui laisse être ce qui est, qui laisse l'Autre être ce qu'il est.

Shema !

Silence

« Comment pourriez-vous tenir un bon langage alors que vous êtes mauvais ? Car c'est du trop-plein du cœur que la bouche parle. L'homme bon, de son bon trésor, sort de bonnes choses, et l'homme mauvais, de son mauvais trésor, en tire de mauvaises. Or, je vous le dis, de toutes paroles sans fondement que les hommes auront proférées, ils rendront compte au jour du jugement. Car c'est d'après tes paroles que tu seras justifié et c'est d'après tes paroles que tu seras condamné » (Mt 12, 33).

Cet avertissement de Yeshoua m'a souvent fermé la bouche ; il me fait fuir tout ce qui ressemble à du bavardage et à de la médisance. Lorsqu'on me demande de parler, je prie Dieu de me donner un cœur pur afin que l'Esprit saint parle par ma bouche.

Il y en a qui observent le silence des lèvres, mais s'ils se laissent aller à leur imagination et si, dans leur cœur, ils condamnent leurs frères, à quoi bon ? En revanche, il y en a qui parlent du matin au soir mais qui gardent leur cœur en silence devant Dieu. Ils parlent pour être utiles au prochain. L'amour et le renoncement à leur volonté propre les gardent dans la paix.

« Si un homme ne commet pas d'écart de paroles, c'est un homme parfait », dit saint Jacques. Il montre aussi quelle difficulté nous avons à dompter notre langue. « C'est un fléau sans repos, elle est pleine d'un venin mortel ; par elle, nous bénissons le Seigneur et Père, et par elle, nous maudissons les hommes faits à l'image de Dieu. »

Le but serait non seulement de se taire avec la langue, mais aussi de tenir son esprit silencieux, c'est-à-dire ne pas juger. Alors, la paix viendra jusque dans nos membres et on connaîtra un silence encore plus élevé qui ne sera pas seulement absence de paroles, de pensées et de jugements : mais présence de Dieu, le grand Silencieux.

« La parole a été créée dans le temps. Le silence, lui, appartient à l'éternité. Aime le silence ; par lui, tu entres déjà dans le monde à venir », disait Isaac le Syrien.

Singer, Christiane (1943-2007)

Nous devions aller ensemble à Jérusalem, pour dire, chacun dans notre style et notre écriture d'homme et de femme, ce que nous ressentions au sujet de cette terre et de la présence de ceux qui l'ont foulée.

Elle avait un autre rendez-vous, dans une « autre Jérusalem »…

Peu de temps avant sa mort, alors qu'elle endurait de terribles souffrances, je lui envoyai cette lettre, en réponse à la question qu'une de ses amies m'avait transmise :

Christiane,

Nous nous l'étions promis : nous devions aller ensemble à Jérusalem…

Je reçois de tes nouvelles, au moment même où je me prépare à y aller et où j'écris sur Yeshoua qui « monte » à Jérusalem pour y souffrir sa « Passion », y mourir et y ressusciter…

Tu tiens toujours tes promesses… et je sais que tu m'y précèdes… Jérusalem terrestre, Jérusalem céleste, peu importe, tu n'as jamais séparé les deux, la vie au plus haut, la vie au plus bas, la vie de l'Esprit, la vie charnelle, la Vie toujours…

Et aujourd'hui la Vie qui souffre, qui te fait mal, la Vie « au plus mal » qui est aussi au plus proche de la Vie même, la Vie nue… dépouillée de tout, de ton corps, de tes pensées… surtout de ta souffrance…

Voilà que, toi aussi, tu « montes » à Jérusalem, ce qui devait arriver nous arrive. Ce n'est pas la passion que nous attendions ni celle que nous évitions, c'est une « tout autre » passion…

La Sienne – la seule, celle de la Vie qui se donne, qui va jusqu'au bout pour que « tout soit accompli ».

Tu me demandes, comment Lui, le grand Vivant, Il a souffert ?

Je ne sais pas !…

Je ne crois pas qu'il ait souffert comme un « sage » qui serait « au-dessus » de sa souffrance ; qui la regarderait « de haut », comme le « Soi »

regarde le « moi », comme l'Esprit regarde le corps…

Je crois qu'il la recevait « de plein fouet », qu'il se tenait en son milieu, qu'il était dedans, au cœur… Il était la Vie qui souffre et qui meurt vraiment, qui ne fait pas semblant… Il ne s'est pas désincarné, décorporé, dissocié de cette humanité, de ses limites, de sa finitude qu'il est venu « éprouver » en plénitude.

Je pense souvent à cet enfant d'Auschwitz qu'on conduisait au crématoire et au vieil homme qui criait : « Mais où donc est Dieu ?… » et à son ami qui lui répond : « Il est là » et il montre l'enfant…

Dieu est là – où pourrait-il être ailleurs ?

C'est la réponse de Yeshoua au mystère du mal et de la souffrance : Moi aussi je souffre, j'angoisse, je sue du sang…

Yeshoua souffre comme un enfant, comme un animal, comme un innocent…

Et, comme un innocent, Il prend en plein corps les violences et les veuleries du monde qui l'entoure…

Il a été écrit, qu'Il souffre et qu'Il meurt « pour nous »… et c'est vrai, « pour nous montrer le chemin » : comment rester Sujet, comment rester Je Suis, au cœur de la souffrance ?

« Ma vie, on ne me la prend pas, c'est moi qui la donne », c'est peut-être là son secret…

Parole de Seigneur, et non parole de victime.

C'est la parole de quelqu'un qui ne se fait pas l'objet de sa souffrance mais qui demeure Sujet jusqu'au bout, parole de Seigneur, qui va jusqu'à pardonner à ses bourreaux : « Ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Il est encore écrit : Il a souffert, Il est mort « pour nous sauver », « pour nous guérir »…

Pour nous sauver ou nous guérir de quoi ?

De la souffrance et de la mort justement, c'est-à-dire de notre identification à la souffrance et à la mort…

Comment ?

« Ma vie, je ne la préserve pas, je ne la garde pas, je la donne. » Sa souffrance et sa mort, Il ne la garde pas pour lui, Il la donne, Il l'offre…

Elle devient alors de l'Amour, de la Vie qui se donne jusqu'au bout, jusqu'au fond, et au fond il y a le sans-fond…

C'est là sans doute que l'innocent qui souffre découvre qu'il ne peut pas mourir, on ne peut lui prendre que ce qu'il n'a pas donné… mais Il a tout donné – son corps est vide… Il ne reste rien de lui, le tombeau est vide…

« Pourquoi cherchez-vous parmi les morts Celui qui est Vivant ? »

La voilà, la Passion, celle que nous n'avons pas cherchée.

Dire : « Ce n'est plus moi qui souffre, c'est lui, le Vivant qui souffre en moi », cela n'enlève rien à notre souffrance, cela la remet à sa place, dans le courant de la Vie qui se donne… ce que certains appellent l'*agapè* ou l'Amour, le seul Dieu qui ne soit pas une idole, Celui qu'on ne possède qu'en

le donnant… la Vie éternelle qui est notre vie mortelle quand elle s'est totalement donnée…

Que te dire encore, Christiane ? Que je suis auprès de toi, comme je l'étais au jour où nous célébrions dans la chapelle de Rastenberg la montée ou l'élévation, l'Ascension de ton père vers la Clarté silencieuse…

Je suis auprès de toi, pour te dire de nouveau *shalom*. La souffrance, le deuil sont encore là pour un peu de temps, la Paix aussi, et c'est pour toujours.

Christiane, je suis avec toi, mais surtout « Je Suis » est avec toi…

« Si ton cœur te condamne, Il est plus grand que ton cœur. »

« Je Suis » est avec toi.

Jusqu'à la fin et au-delà de la fin.

Jusqu'à l'épuisement de tout ce qui te sépare de Lui…

Jusqu'à Sa Présence dont rien ni personne ne pourra jamais te séparer.

À Dieu, Christiane.

Demain à Jérusalem…

Sion

« C'est Sion !
c'est le palais
c'est le tombeau de David
c'est le lieu de ses inspirations
et de ses délires,
de sa vie
et de son repos
lieu doublement sacré pour moi
dont ce chantre divin
a si souvent touché le cœur
et ravi la pensée » (Lamartine).

Sisyphe

« Il faut imaginer Jérusalem heureuse. »

« Il faut imaginer Sisyphe heureux. »

C'est la même question, la même affirmation.

« Il faut imaginer. »

C'est l'imagination qui peut créer le bonheur, là où la raison et la sensibilité en sont incapables.

La perte de l'imagination, c'est la perte de l'enfance, l'oubli de Dieu, de notre lien avec le tout, c'est-à-dire de l'imagination de notre lien avec le tout, les chats, les plantes, les anges, le soleil, l'Être, Dieu…

La raison est une imagination faible, elle « donne raison » à Freud et à la

pulsion de mort, la raison ne peut imaginer que la fin, les limites.

L'imagination est une raison supérieure, elle « donne raison » à Nietzsche et à « la volonté de puissance » qui est une mauvaise façon de parler de « la volonté de vivre » qui ne recherche aucune puissance, mais ne cherche qu'à se donner. La volonté de Don est la seule volonté qui soit créatrice.

Le bonheur ne nous est pas « donné », il faut l'imaginer, c'est-à-dire se le donner. La grâce n'existe pas. Si on n'imagine pas que « c'est une grâce », la raison en fait une fatalité. Dire que « tout est grâce », c'est dire que notre imagination créatrice est à son comble et que, même malades, nous sommes en pleine santé. Ce n'est pas déni de la réalité, mais transformation de l'image qu'on se fait de la réalité.

Il faut imaginer « Jérusalem heureuse » : c'est ce qu'ont fait tous les prophètes.

Il faut imaginer la paix possible, le bonheur possible pour l'humanité et imaginer les lois, les conditions qui rendraient ce bonheur possible, c'est ce qu'ont fait Moïse et tous les sages législateurs des nations.

Il faut imaginer l'être humain meilleur, perfectible, capable d'aimer, imaginer l'autre, non comme une menace, un ennemi, mais comme soi-même, imaginer notre participation commune à un même Souffle, une même Réalité ; il faut imaginer l'Amour comme étant le fond de cette réalité, c'est ce qu'ont fait Jésus et tous les saints.

Là où la raison et les sens ne voient que la mort possible, il faut imaginer la Vie éternelle, « la résurrection des morts ».

Ce n'est pas la raison et ses concepts qui peuvent donner envie de vivre, la raison n'est pas « créatrice », seule l'imagination est créatrice. La perdre, c'est perdre le moyen qui rend possibles l'action, les images qui stimulent le désir et le plaisir de vivre.

Imaginer Dieu comme absent (transcendant), c'est ce qui crée le désir, l'évolution, le progrès qui est une marche, un chemin (la voie), une « ascension » vers Lui ou ce qu'Il représente – le Souverain Bien. Le Messie n'est jamais là, il est toujours à venir…

Imaginer Dieu comme Présent (immanent) qui crée le plaisir, le bonheur d'exister, d'être là (il faut imaginer que l'Être est là). Le Messie est arrivé, le Royaume de Dieu est parmi nous, Dieu est avec nous (Emmanuel).

Ce qui peut se traduire dans la « langue laïque » : imaginer le Réel comme absent, c'est ce qui crée le désir, la science, la philosophie (quête, aspiration à la Sagesse), la psychanalyse, etc. Le bonheur personnel et collectif est « à venir », d'où le messianisme politique et collectif : « les jours meilleurs » ne sont jamais là, ils sont toujours pour demain, et demain sera toujours demain.

Imaginer le Réel comme présent, c'est ce qui crée le plaisir, la philosophie comme hédonisme. *Carpe diem*, il n'y a rien d'autre à chercher que ce qui nous est donné dans l'instant. Il faut imaginer que « tout est là ». Si

tout n'était pas là, il n'y aurait pas de bonheur possible. Imaginer la réalité « ailleurs que partout », voilà l'exil, etc.

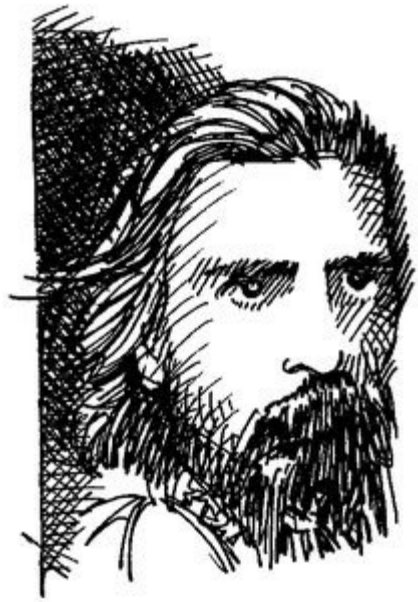
Les chrétiens ont une imagination plus riche, c'est-à-dire plus complexe et paradoxale. Il faut imaginer que « Tout est là », Dieu est là, Il s'est incarné, le Messie est arrivé. Ce qui sauve le plaisir et donne du bonheur à être là, à exister et à vivre, dans le déploiement de cet Être-là, déploiement qu'ils appellent l'Amour ; mais, en même temps, il faut imaginer que « tout n'est pas encore là », ce qui sauve le désir… Tout le monde ne sait pas que le Messie est arrivé, que Dieu est incarné et s'incarne sans cesse dans la chair de l'homme et du monde. Tout le monde ne sait pas que « tout est là », cela n'enlève rien au plaisir d'être là, mais cela crée le désir d'une plénitude, d'une fin des temps, où tous et tout connaîtront enfin que « Tout est là » – c'est ce qu'ils appellent la *Parousie* (plénitude de la Présence) et la compassion : le désir que tous soient sauvés et connaissent « la Vérité » qui est adhésion, expérience de l'unique Réel.

Soloviev, Vladimir (1822-1879)

Le personnage excentrique de Vladimir Soloviev m'a longtemps fasciné. Ses rendez-vous avec la *Sophia*, à Londres ou en Égypte, sa générosité sans bornes à l'égard des plus pauvres, sa fréquentation de l'idéalisme et de la théosophie allemande, et d'auteurs qu'on dirait aujourd'hui New Age, tout cela ne lui faisait pas perdre de vue le visage du *théandros* qui éclairait sa vie et son errance, son désir fou d'unité entre les Églises.

Cette unité est liée à un retour de ces Églises à leur source, c'est-à-dire au judaïsme, Jérusalem était pour lui le lieu où la réconciliation devait advenir. Il pensait, dans un premier temps, que cette réconciliation se ferait de façon progressive, évolutive, naturelle, comme si les hommes étaient capables d'écouter, plutôt que leurs intérêts personnels, la voix de la raison et d'une volonté soumise à plus grand qu'elle.

À la fin de sa vie, il reconnaîtra que cette vision était utopiste ; pire, qu'elle était celle de l'Anti-Christ, le grand réducteur qui veut rassembler toutes les religions en une seule et soumettre toutes les nations à un seul pouvoir. Il ne parlait pas de « monothéisme du marché », le dernier monothéisme vivant, ni de mondialisation, mais c'est bien de cela dont il avait l'intuition et c'est à Jérusalem que devrait avoir lieu l'Apocalypse de cette supercherie transcendantale.



Comme Maxime le Confesseur en son temps, il sera le témoin d'une vérité qui ne se donne pas au terme d'une lente évolution (voir Teilhard de Chardin) ou d'un approfondissement contemplatif, mais à travers le déchirement d'une apocalypse, c'est-à-dire l'effondrement de toutes illusions, particulièrement celle de l'unification du genre humain par le seul effort de l'homme, sans recours à la grâce.

Avant d'en arriver à cette conclusion, Soloviev avait eu le temps de développer quelques idées qui me sont chères, par exemple celle du « matérialisme religieux » qui lui apparaît particulièrement mis en œuvre par le peuple juif : *« Pour toute idée et pour tout idéal, l'Israélite réclame une incarnation visible et perceptible, et des résultats bienfaisants ; l'Israélite ne veut pas reconnaître un idéal qui n'ait pas la force de vaincre la réalité et d'y prendre corps ; l'Israélite est capable de reconnaître la plus haute vérité spirituelle, il est prêt à le faire, mais à la condition d'en voir et d'en percevoir l'action réelle. Il croit à l'invisible (car toute foi est une foi dans l'invisible), mais il veut que cet invisible devienne visible et prouve sa force ; il croit à l'esprit, mais seulement à celui qui pénètre tout ce qui est matériel, et qui se sert de la matière comme de son enveloppe et de son instrument.*

« Ne séparant pas l'esprit de son expression matérielle, la pensée juive ne séparait pas non plus, par cela même, la matière de son principe spirituel et divin ; elle ne reconnaissait pas la matière en soi, ne donnait pas de signification à l'existence de la matière en tant que telle. Les Israélites n'étaient ni les serviteurs, ni les adorateurs de la matière. D'un autre côté, étant éloignés du spiritualisme abstrait, les Israélites ne pouvaient se conduire à l'égard de la matière avec de l'indifférence ou de l'éloignement, et

moins encore avec cette haine que lui vouait le dualisme oriental. Ils ne voyaient dans la nature matérielle ni le diable, ni la Divinité, mais seulement la demeure inachevée de l'esprit divino-humain. Tandis que les matérialismes pratique et théorique se soumettent au fait matériel comme à une loi ; tandis que le dualiste se détourne de la matière comme du mal, le matérialisme religieux des Israélites les obligeait à prêter la plus grande attention à la nature matérielle, non point pour la servir, mais pour servir, en elle et à travers elle, le Dieu très-haut[2]. »

C'est ce « matérialisme religieux » qui rendait, selon Soloviev, le peuple juif capable de recevoir le Christ et de comprendre ainsi avec lui le « mystère de l'Incarnation ». Ainsi, judaïsme et christianisme étaient et seront une seule et même religion, celle de la « divino-humanité ».

« Les deux testaments ne sont pas deux religions différentes, mais seulement deux paliers d'une seule et même religion divino-humaine, ou, pour parler le langage de l'école allemande, deux moments d'un même processus divino-humain. Cette religion unique et véritable, divino-humaine, et israélo-chrétienne, s'avance tout droit sur la voie royale entre les deux errements extrêmes du paganisme, dans lesquels, ou l'homme s'absorbe dans la divinité (aux Indes), ou la divinité elle-même se transforme en une sorte de reflet de l'homme (en Grèce et à Rome) [3] *. »*

D'après Soloviev, nous ne devons faire qu'un avec les juifs, sans renier le christianisme, sans nous opposer à lui, mais au nom et dans la force du christianisme, et le juifs ne doivent faire qu'un avec nous, dit-il, non pas à l'encontre du judaïsme, mais au nom et dans la force du véritable judaïsme. Si nous sommes séparés des juifs, c'est parce que nous ne sommes pas pleinement chrétiens encore, et eux se séparent de nous parce qu'ils ne sont pas pleinement juifs, car la plénitude du christianisme embrasse également le judaïsme et la plénitude du judaïsme, c'est le christianisme.

Sans le connaître, Soloviev, semble proche ici de l'évangile de Thomas :

« S'ils aiment l'arbre,
ils détestent le fruit ;
s'ils aiment le fruit,
ils détestent l'arbre » (Logion 43).

Le fruit et l'arbre sont Un, on ne voit pas fleurir des roses sur un cognassier. Ce que dit et fait le rabbi Yeshoua, c'est le fruit de la Torah, c'est l'accomplissement et l'incarnation de la Loi et des prophètes. Il est le fruit mûr d'Israël, mais les juifs bornés ou ignorants, « s'ils aiment l'arbre, détestent le fruit » (Yeshoua et les Évangiles), comme les chrétiens bornés et ignorants détestent l'arbre (le judaïsme). Le jour où l'arbre sera fier de son fruit et où le fruit bénira toutes les racines de son arbre, ce sera le printemps, et pour toujours…

L'arbre de la séparation entre le judaïsme et le christianisme qui entraîne les Églises et les nations dans leur « chute » peut re-devenir l'arbre de leur réintégration, dans une unité non pas confuse mais différenciée : l'Arbre de Vie.

Mais on chercherait en vain à Jérusalem les semences ou les racines de cet arbre. Tant d'utopistes ont essayé, et Yeshoua lui-même, de « rassembler les enfants de Dieu dispersés ». Qu'est-il advenu de leurs semences de paix et de réconciliation ?

C'était oublier que l'Arbre de Vie a ses racines plantées dans le ciel, et que, selon l'Apocalypse, la Jérusalem nouvelle, pacifiée, « descend d'En Haut ». Les juifs et les chrétiens – et il faudrait évidemment ajouter les musulmans et sans doute « les autres », tous les autres, athées compris – ne pourront être Un que s'ils se reconnaissent dépendants de cette « grâce » qui descend. Ce qui les unit, ce n'est pas ce qu'ils ont en commun, ce qu'ils savent ou ce qu'ils font : c'est ce qui leur manque.

Ce manque n'est pas comblé : il est dévoilé par l'Apocalypse. C'est ce pressentiment qui hantait Soloviev au moment de sa mort, lorsqu'il récitait les Psaumes en hébreu, tourné vers Jérusalem…

Soufisme

Ils ne sont pas nombreux et se montrent particulièrement discrets… Il m'a été donné pourtant de rencontrer plusieurs soufis à Jérusalem. Ibrahim et Khaled, surtout, m'ont fait comprendre (ou espérer) que s'il y avait un Islam qui pouvait sauver l'Islam de l'islamisme, c'était sans doute celui des soufis.

L'Islam doit être intériorisé, c'est-à-dire qu'il doit révéler son essence spirituelle. Sinon, il ne sera plus ou il ne sera que la caricature bornée et dangereuse qu'est l'islamisme. On pourrait dire la même chose du judaïsme et du christianisme : « La lettre tue, c'est l'Esprit qui vivifie. » On comprendra peut-être alors que les religions témoignent sous des formes différentes d'une même essence spirituelle, inappropriable. Cela ne doit pas néanmoins nous conduire à une nouvelle forme de syncrétisme ; ce n'est pas en rapprochant les margelles des différents puits qui l'habitent qu'on désaltérera le désert, mais en creusant, toujours plus profond, son propre puits vers la source unique. La distance qui sépare les puits n'altère pas l'identité de l'eau.

« Bienheureux l'instant où nous serons assis sur la terrasse, toi et moi
Deux images et deux formes, mais une seule âme, toi et moi
Les bruissements des bosquets et le chant des oiseaux donneront l'eau de la vie
Lorsque nous entrerons ensemble au jardin, toi et moi
Les étoiles du ciel viendront nous contempler
Et nous leur montrerons notre lune, toi et moi
Toi et moi sans toi et moi serons réunis par la joie
Heureux et libérés des superstitions éparses, toi et moi
Les perroquets célestes se régaleront de sucre

Lorsque nous rirons ensemble, toi et moi
Mais le plus étrange, c'est que toi et moi soyons ici au même pauvre endroit
Alors que nous sommes l'un en Iraq et l'autre au Khorâsân[4]*, toi et moi.* »

Il est difficile de rendre compte avec exactitude de ce qu'est le soufisme (*tasawwuf*, en arabe) tant il englobe de réalités diverses et parfois éloignées les unes des autres.

« On se demande d'où vient donc le mot sûfi *?*
*On le croit dérivé du nom de la laine (*sûf*).*
Je pense qu'il s'agit là de l'adjectif sâfi
qui s'applique au jeune homme au cœur pur et sans haine » (al-Bosti mort en 1011).

À côté de l'étymologie *sûf* (laine) se rapportant au vêtement grossier de laine que portaient les premiers ascètes et mystiques de l'Islam, de l'étymologie *safâ*, la pureté, indiquant leur mode de vie dépouillé et pur de toute action qui les éloignerait de Dieu, il y a aussi l'étymologie *suffa*, « banc », par allusion aux « gens du banc », un groupe de compagnons du Prophète qui avaient fait vœu de pauvreté et qui, n'ayant pas de domicile fixe, dormaient sur des bancs à Médine. On rencontre parfois sur les bancs de Jérusalem des mendiants sans âge, sans appartenance spécifique, ni même raciale. Sous la crasse de leurs haillons, on distingue mal la couleur de leur peau. Ce qui frappe, c'est la clarté et la bonté de leur regard. Ils ne demandent rien et ne jugent personne, mystérieusement heureux d'être pauvres, d'être rien, et d'être là. Ce sont eux qui donnent l'aumône, celle de leur liberté, aux gens pressés qui n'ont jamais le temps, d'être rien, d'être là.

Une dernière étymologie, proposée par Bîrunî (973-1051) me semble également intéressante. Il rapproche le mot *sûfi* du grec *sophos* ou *sophia*. « Soufi » est alors synonyme de « sage », non seulement un amoureux de la sagesse comme le philosophe, mais un pratiquant de la « sagesse de l'amour » comme Ibn Arabi :

« Mon cœur est devenu capable
d'accueillir toute forme.
Il est pâturage pour les gazelles
Et abbaye pour les moines !

Il est un temple pour les idoles
Et la Ka'aba pour qui en fait le tour,
Il est les Tables de la Torah
Et aussi les feuillets du Coran !

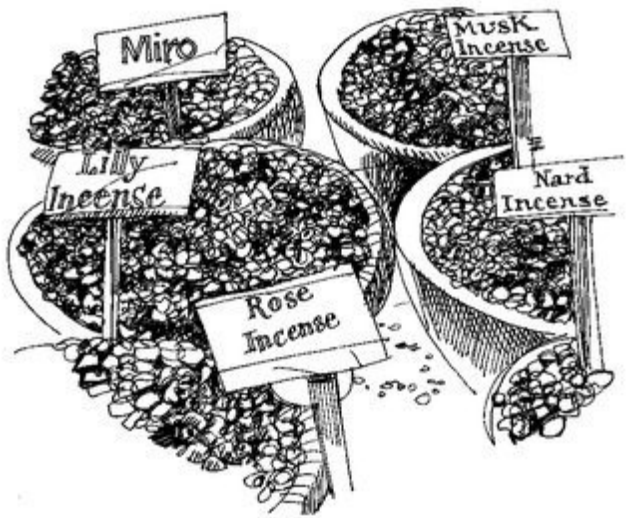
La religion que je professe,
Est celle de l'Amour.
Partout où ses montures se tournent
L'amour est ma religion et ma foi ! »

D'une telle religion et d'une telle foi, le monde n'a rien à craindre. La vérité de l'amour est la seule vérité dont on ne peut pas faire une idole, on ne la possède qu'en la partageant…

Souk

Le souk et la mosquée ne sont pas séparés. Les mosquées les plus anciennes, comme celle de Kujah, étaient simplement délimitées par un fossé et devaient communiquer largement avec le souk tout autour. Entre l'espace sacré et le lieu profane, il n'y a pas de rupture, mais plutôt réciprocité. C'est toute la vie quotidienne qui, par la présence du lieu sacré, s'en trouve « orientée ». À Jérusalem, quel que soit le temple vers lequel on se dirige, on ne peut pas faire l'économie du souk, c'est-à-dire du marché.

Avant de se livrer à l'extase ou à l'adoration qui nous est propre, il faut passer par l'étal de viandes et les épices que nous avons en commun. Notre pèlerinage passe par les ruelles étroites qui nous harcèlent de cris et de parfums.



Sourire

Sourire ! Ce qui émerge du dedans quand au-delà du vêtement on nous regarde au visage.

L'expérience est rare dans les rues de Jérusalem. On s'effleure, on se touche, on se bouscule, on ne se regarde pas. Chacun est pressé ou absent, on ne s'arrête que pour le touriste qu'on reconnaît lui aussi au vêtement plus qu'au visage, à la bourse plus qu'au sourire… Et pourtant, parfois le miracle arrive, on se reconnaît de loin. Au-delà de nos menaces réciproques, jaillit un éclair de connivence. Quelqu'un nous sourit et nous devenons tout à coup quelqu'un, plus qu'un rouage obscur dans cette grande « machine » un peu folle qu'on appelle le monde…

Je pense à ce que vécut Antoine de Saint-Exupéry, alors prisonnier de terroristes :

« Je manquais de cigarettes. Comme l'un de mes geôliers fumait, je le priai, d'un geste, de m'en céder une, et ébauchai un vague sourire. L'homme s'étira d'abord, passa lentement la main sur son front, leva les yeux dans la direction, non plus de ma cravate, mais de mon visage et, à ma grande stupéfaction, ébaucha, lui aussi, un sourire. Ce fut le lever du jour.

« Ce miracle ne dénoua pas le drame, il l'effaça tout simplement, comme la lumière l'ombre. Aucun drame n'avait plus eu lieu. Ce miracle ne modifia rien qui fût visible. La mauvaise lampe à pétrole, une table aux papiers épars, les hommes adossés au mur, la couleur des objets, l'odeur, tout persista. Mais toute chose fut transformée dans sa substance même. Ce sourire me délivrait. C'était un signe aussi définitif, aussi évident dans ses conséquences prochaines, aussi irréversible que l'apparition du soleil. Il ouvrait une ère neuve. Rien n'avait changé, tout était changé. La table aux papiers épars devenait vivante. La lampe à pétrole devenait vivante. Les murs étaient vivants. L'ennui suinté par les objets morts de cette cave s'allégeait par enchantement. C'était comme si un sang invisible eût recommencé de circuler, renouant toutes choses dans un même corps, et leur restituant une signification.

« Les hommes non plus n'avaient pas bougé, mais, alors qu'ils m'apparaissaient une seconde plus tôt comme plus éloignés de moi qu'une espèce antédiluvienne, voici qu'ils naissaient à une vie proche. J'éprouvais une extraordinaire sensation de présence. C'est bien ça : de présence ! Et je sentais ma parenté[5] *. »*

C'est bien cela : le sourire avec le regard est sans doute l'écharde dans la chair opaque des humains qui permet à la vie de circuler de l'un à l'autre et de nous révéler notre parenté au cœur de nos étrangetés : « Les soins accordés au malade, l'accueil offert au proscrit, le pardon même ne valent que grâce au sourire qui éclaire la fête. Nous nous rejoignons dans le sourire au-dessus des langages, des castes, des partis. » Sans être infidèles à nos particularismes et à nos religions, nous devenons les fidèles d'une même humanité…

« Si je diffère de toi, loin de te léser, je t'augmente. »

Statu quo

Avec *kyrie eleison*, *statu quo* est un des mots qui reviennent le plus souvent dans la bouche des responsables de l'Anastasis ou Saint-Sépulcre. La réglementation et la répartition des Lieux saints entre les confessions chrétiennes sont régies en effet par un *statu quo* qui date de 1852. L'auteur de ce texte est le sultan Abdul Mejid qui voulut mettre fin aux rivalités entre Grecs et Latins qui persistaient depuis le XVIe siècle : « Attendu que les dispositions de mon présent commandement impérial sont le résultat réel et définitif de l'examen approfondi qui vient d'être fait de vieux documents contradictoires qui se trouvent en la possession de mes sujets grecs et des moines francs concernant les Lieux saints [de Jérusalem et Bethléem], cette décision confirme et consolide les droits qui ont été octroyés aux sujets grecs de mon Empire par mes augustes ancêtres et confirmés par des firmans. »

Statu quo veut dire : « Il faut laisser tous ces endroits dans leur état actuel. » Il ne faut rien toucher, ce qui empêche toute évolution possible dans le lieu dit de la grande liberté, inauguré par la Résurrection du Christ. Chaque Église en est réduite à être la gardienne d'une échelle, d'un pilier, d'une rotonde, d'un peu de mur, le tout étant rigoureusement inventorié.

On garde les cendres de ses ancêtres, on ne transmet plus leur flamme. L'Anastasis est devenu un musée, livré à l'avarice et à la jalousie de ses gardiens, ou pire qu'un musée, comme son nom l'indique depuis les croisés : un sépulcre. Ce *statu quo* a été adopté comme « la référence » par les autorités israéliennes chargées de maintenir l'ordre et la sécurité dans les lieux. En 1919, le custode de Terre sainte, le père Diotallevi, exprime dans un mémorandum, présenté à la conférence de la paix à Versailles, son souci de rétablir « les droits » des franciscains alors que, « grâce à la Divine Providence, Jérusalem, la Ville sainte, a été délivrée » et remise entre les mains de l'Angleterre, une puissance chrétienne. Il retrace l'histoire à sa manière et plaide, sans vergogne aucune, pour le retour à la situation antérieure à 1757 : *« En 1633, a lieu la première grave usurpation, de la part des sectes dissidentes sur les possessions et les droits des catholiques dans les sanctuaires de Jérusalem et de Bethléem ; […] les intrigues des Grecs*

triomphèrent toujours de la justice […]. Et voilà qu'aujourd'hui […] la Palestine a été soustraite à la domination de l'Empire turc. Aujourd'hui la Custodie de Terre sainte […] adresse ses prières aux représentants des nations qui vont se réunir en congrès à Versailles ; elle les leur adresse au nom de la Justice depuis trop longtemps foulée au pied ; au nom de la catholicité tout entière qui doit avoir dans les sanctuaires de la Rédemption la place qui lui appartient légitimement ; au nom enfin du monde civilisé. La Custodie demande le retour des Lieux saints au statu quo *existant au moment des usurpations commises par les hétérodoxes en 1757, ce qui revient à dire le retour au* statu quo *qui s'était établi légalement dans le courant du XIVe siècle, après la chute définitive du royaume latin de Jérusalem. »*

Évidemment, entendre parler de « droits légitimes » de la part des descendants des croisés, et se faire traiter de « secte dissidente » par ceux qui ont brisé l'unité différenciée des Églises ne peut qu'irriter les chrétiens orthodoxes, restés fidèles à la tradition des sept premiers conciles. La réponse du patriarche Thémelis est claire et tranquille : « Si l'on commence à remonter l'histoire pour revendiquer d'anciens droits, tout ou presque revient aux Grecs, "possesseurs et maîtres des Lieux saints depuis le IVe siècle jusqu'aux croisades". » D'après le patriarche, la présence des franciscains est le seul fruit de pressions politiques et de combines financières et non celui d'une légitimité historique, comme c'est le cas pour les Grecs orthodoxes.

« Pourquoi en rester à l'année 1740, comme le réclament les Latins, et ne pas interroger la longue histoire des Lieux saints durant les seize siècles qui précédèrent 1740 […] ? Alors chacun verra clairement depuis combien de siècles les Grecs ont été seuls aux Lieux saints et quand les franciscains y apparurent plus tard, par quels moyens ils y sont parvenus […]. Toute leur attention est concentrée sur l'année où l'usurpation avait atteint son plus haut point. »

L'argumentation du patriarche semble incontournable : « Nous étions là avant vous. Avant les envahisseurs francs [les croisés] il n'y avait à Jérusalem que des chrétiens orthodoxes – il y sont depuis toujours, ils y seront toujours. » Mais l'argument n'est-il pas fragile ? Avant les chrétiens orthodoxes (byzantins ou helléno-chrétiens), il y avait les judéo-chrétiens. Avant, il y avait les juifs – n'est-ce pas encore aujourd'hui leur argument pour dire que la terre leur appartient ? Avant les juifs, il y avait les Jébuséens, les Cananéens…

Avant, il y avait le désert, une source d'eau. Jérusalem appartenait à la lumière, au vent, à de nombreuses mouches et à quelques serpents. N'est-ce pas une des maladies de Jérusalem : « Vouloir arrêter ou suspendre le temps » ? Méa Shéarim n'est-il pas un musée vivant de l'Europe orientale juive du XVIIIe siècle ? Le Saint-Sépulcre, avec son *statu quo* de 1852, un « arrêt sur image » sur une situation interreligieuse peu brillante pour « éviter le pire », dit-on ?

Le pire, n'est-ce pas d'arrêter le mouvement de la Vie qui se donne, n'est-ce pas l'illusion de croire qu'on peut arrêter le temps ? Tous ces vieux murs, toutes ces antiques et vénérables coutumes et costumes, aucun *statu quo* ne les empêchera de retourner à la poussière… On évite le pire mais on se prive du meilleur…

Syriens (Araméens) – Église syriaque

« Mon père était un Araméen nomade » (Dt 26, 5) – c'est par ces paroles que l'Israélite arrivant en Terre promise devait offrir à YHWH les prémices de tous les fruits qu'il avait récoltés. Ainsi, les ancêtres du peuple juif seraient des Syriens (Araméens). Ils avaient immigré dans le pays de Canaan mais n'épousèrent aucune femme de ce pays. Isaac reçut sa femme Rébecca d'Aram-Naharayim en haute Mésopotamie et Jacob rencontra Léa et Rachel à Paddan Aram.

Antioche, la grande ville syrienne, fut l'une des premières à être touchée par l'Évangile. C'est là que les disciples juifs de Yeshoua ont ouvert leur communauté aux non-juifs, cette communauté sera donc par la suite considérée comme une « secte dissidente du judaïsme ». C'est à Antioche également que les disciples reçurent le nom de « chrétiens » : ceux qui ont reconnu Yeshoua comme leur Messiah (*christos* en grec, voir Ac 2, 19-28). Pierre et Paul ont l'un et l'autre séjourné assez longuement à Antioche. La ville, quoique de langue syrienne (araméenne), était fortement hellénisée. C'est pour cela sans doute que l'histoire de l'Église orthodoxe syrienne ne commence qu'avec la conversion du roi Abgar VIII (179-212) qui n'embrasse le christianisme qu'aux environs de 206.

Une légende célèbre fait remonter la conversion d'Antioche et de sa région bien avant, au quinzième roi d'Édesse, Abgar V Ucomo (« le Noir »). L'histoire raconte que ce dernier avait entendu parler des miracles de Yeshoua et des rumeurs disant que les grands prêtres préparaient un complot contre lui. Il l'invita donc à venir se réfugier en Osroène, lui demandant, par la même occasion, de le guérir d'une maladie incurable.

Nous connaissons cette histoire par différentes sources, les plus anciennes étant la « doctrine d'Addaï » en syriaque et l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe en grec. Selon ces documents, Yeshoua n'aurait pas accepté son offre, mais aurait promis d'envoyer l'un de ses disciples à Abgar. L'apôtre Thomas, qui était chargé de prêcher l'Évangile en Orient, désigna Thaddée pour aller guérir le roi Abgar. L'histoire ou la légende précise que Yeshoua répondit au roi par une lettre qu'il dicta au secrétaire du roi Hanam, et que cette lettre fut gardée en grand honneur à Édesse. Éthérie, noble dame de Barcelone en pèlerinage en Terre sainte, écrit dans sa *Peregrinatio* qu'elle a vu cette lettre au cours de sa visite dans la cité en 394. La lettre syriaque de la

« doctrine d'Addaï » (Ve siècle) raconte encore que Hanam essaya en vain de peindre le portrait de Yeshoua pour le ramener à son roi. Yeshoua lui donna alors une étoffe qu'il s'était appliquée sur le visage et sur laquelle était imprimée ce qu'on appellera plus tard la « Sainte Face ». Cette étoffe fut l'objet d'une grande vénération. De nombreuses « copies » de ce visage circulèrent en Occident. On lui donna le nom de *vera icona*, « véritable icône », qui est à l'origine du nom Véronique.

Selon la tradition syrienne, le disciple d'Addaï, Palut, fut le premier évêque d'Édesse. Grâce à son école théologique, Antioche devint le pendant oriental d'Alexandrie. Célèbre parmi d'autres, Paul de Samosate, évêque d'Antioche de 260 à 268, répandit des idées « adoptionnistes » selon lesquelles le Christ ne serait pas né de Dieu, mais seulement « adopté » par le Père. Il représente déjà la tendance rationaliste que l'on reprochera par la suite à l'école d'Antioche, fondée par un de ses disciples, Lucien de Samosate. Cette école d'Antioche devint vite célèbre par les études d'exégèse biblique qu'on y enseignait. Alors que l'école d'Alexandrie développait une interprétation allégorique, archétypale, mystique des textes. L'école d'Antioche préférait l'interprétation littérale et historique. Ces deux écoles d'herméneutique, au lieu de se complaire dans la rivalité et l'opposition, auraient pu devenir complémentaires. La lettre et l'esprit sont indissociables. Sans Esprit, qui peut inspirer la lettre ? Sans la lettre, d'où l'Esprit tirera-t-il son inspiration ? À quoi bon parler de l'humanité du Christ si la divinité ne l'habite pas, si l'Esprit ne le ressuscite pas d'entre les morts ? C'est un homme comme les autres… À quoi bon parler de la divinité du Christ si celle-ci n'éclaire pas une humanité, si elle ne transfigure pas sa souffrance et sa mort ? C'est un « dieu » comme les autres…

Antioche et Alexandrie auraient pu rester les deux mains jointes qui saluent et célèbrent Yeshoua comme vraiment Dieu et vraiment homme. Hélas, ce ne fut pas le cas ! et écoles et partis, au nom de l'humanité du Christ ou au nom de Sa divinité, se déchirèrent et se séparèrent douloureusement. La Jérusalem chrétienne d'aujourd'hui est toujours l'héritière des ces très anciennes déchirures. Lucien d'Antioche (de Samosate) devint le maître du prêtre alexandrin Arius qui sera à l'origine de l'arianisme, rejeté par les trois cent dix-huit évêques et théologiens rassemblés par Constantin à Nicée en 325…

En 428, le Syriaque Nestorius était patriarche de Constantinople. Il lutta avec un tel zèle contre l'arianisme qu'il tomba à son tour dans une autre hérésie (*haeresis* : qui opère un « choix » et oublie la vision de l'ensemble). Elle portera le nom de « nestorianisme ». Pour Nestorius, le Christ n'est pas une seule Personne (hypostase) qui contient en elle les deux natures (divine et humaine), mais deux personnes séparées, un homme et un Dieu. Dans ce cas, Marie ne pourra pas être appelée *Theotokos* – « Mère de Dieu » (mère du Dieu-homme, une seule personne ayant une double nature), mais mère de Yeshoua ou mère du Messie (comme le diront par la suite les musulmans),

mère de la personne humaine, ce qui rapprochera Lucien du judéo-christianisme et, plus tard, de la christologie de l'Islam (qui est une forme de nestorianisme).

De telles pensées étaient inacceptables pour les Alexandrins et particulièrement pour Cyrille d'Alexandrie qui condamnèrent Lucien et son école au concile d'Éphèse en 431.

Désormais, les chrétiens orthodoxes appelleront Marie *Theotokos* – « Mère de Dieu » –, non pas évidemment mère de YHWH ou d'Allah le Créateur de toutes choses, mais mère de Celui qui porte Dieu dans son humanité, qui ne fait qu'« Un » avec lui.

À Jérusalem jusqu'au concile de Chalcédoine en 451, rien ne permettait de repérer une communauté syriaque spécifique. Nombre de chrétiens en provenance de Damas, d'Antioche, d'Édesse et d'autres villes syriennes se rendaient en Terre sainte mais ils se fondaient dans la population « palestinienne » locale puisqu'ils parlaient la même langue, l'araméen (à cette époque, il n'y a évidemment pas de musulmans en Palestine, la Palestine était chrétienne).

Éthérie, en pèlerinage dans les années 380, relate que les services liturgiques à l'Anastasis étaient célébrés en grec mais que toutes les lectures étaient immédiatement traduites en syriaque (araméen) pour ceux de l'assemblée qui ne comprenaient pas le grec.

De nombreux témoignages rapportent la présence constante des syriaques dans l'église de l'Anastasis, mais ils font partie désormais, avec les coptes, les Arméniens, les Éthiopiens, des « non-chalcédoniens ».

Au XVIIIe siècle, un certain Elazar Horn nous informe qu'on peut trouver les syriaques dans une petite chapelle derrière la Sainte Tombe, celle qui, encore aujourd'hui, est connue sous le nom de « chapelle des Syriaques » et qui contient deux tombes datant du temps de Jésus, que l'on croit être celles de Nicodème et de Joseph d'Arimathie – c'est là un de mes lieux préférés dans le Saint-Sépulcre, à peu près aussi désolé (et pour les mêmes raisons) que le *Deir as-Sultan*, la terrasse où demeurent les moines éthiopiens.

Un autre endroit où on peut retrouver les Syriaques à Jérusalem, c'est le monastère Saint-Marc (les évêques y demeurent depuis 1471). Son nom est tiré d'une tradition locale qui veut que la maison de Marie, la mère d'un certain Jean surnommé Marc l'évangéliste, s'élevait à cet endroit – c'est là qu'auraient eu lieu le dernier repas ainsi que la Pentecôte. Certains spécialistes approuvent cette tradition plutôt que celle affirmant que ces événements eurent lieu sur le mont Sion (tout proche). Une inscription du VIe siècle, placée maintenant sur le mur près de la porte d'entrée de la chapelle, témoigne de cette ancienne tradition. Cette petite église contient bien d'autres trésors, beaucoup de « faux » sans doute, mais quelques-uns authentiques, des livres précieux, des parchemins. L'un d'eux représente Marie, on ne dira pas ici la *Theotokos*, mais la mère de Yeshoua. Il est attribué à saint Luc, le premier « iconographe » selon la tradition (après la *vera icona*

du roi Abgar, « imprimée » par le Christ lui-même). Mais la grâce de ce lieu, c'est de participer à sa liturgie et d'entendre le Notre Père en syriaque (araméen), langue dans laquelle parlait et priait Yeshoua.

1- Shlomo Sand, *Comment le peuple juif fut inventé*, Paris, Fayard, 2008, p. 169-172.

2- Vladimir Soloviev, *Le Judaïsme et la question chrétienne*, Paris, Desclée de Brouwer, p. 82-83.

3- *Ibid.*, p. 75-76.

4- C'est-à-dire l'un à l'ouest (Iraq) et l'autre à l'extrême est (Khorâsân).

5- Antoine de Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, Paris, Gallimard, 1944, p. 42-44.

Tapis de prière

Dans un aéroport du sud de la France, je vois un travailleur migrant qui déplace une table basse, l'oriente soigneusement et monte sur elle. La table devient un tapis, un lieu privilégié, absolu, qui l'isole du monde, lui confère, pour un moment, l'exterritorialité, car cet isolement dans un monde autre est l'une des raisons d'être du tapis de prière – il est étendu, sur le sol, mais il crée un espace différent, qualitatif. L'ouvrier passe alors d'un lieu de va-et-vient, de brouhaha, d'appels d'hôtesses et d'annonces de départs d'avions, à un autre lieu. Soudain, il est dans une cité de Dieu, la terre est « tournée vers le ciel » (Nadjm oud-Dim Bammate, *Cités d'Islam*).

Temple de Jérusalem

Le cœur de la ville, c'est ce qui fait qu'une communauté est une communauté et pas seulement un rassemblement d'individus…

Dans la ville, le cœur est ce lieu où l'on peut se reposer et se rencontrer. C'est le sens de l'*agora* grecque à son origine : espace à ciel ouvert, lieu de réunion, bien encadré et de belle allure. L'agora ne ressemble en rien au forum romain, ce dernier est fait de bric et de broc. Tout y est mélangé : les affaires, le culte des dieux, l'exercice du droit et la vie privée. Malgré cette différence, tant sur l'agora que sur le forum, le droit du piéton est sacro-saint.

Jérusalem possède aussi son cœur-agora ; centre, noyau physique, mais peut-être avant tout métaphysique, vers lequel se tournent tous les cœurs et tous les esprits des juifs du monde entier.

Le *midrash* Tanhouma enseigne : « Le pays d'Israël est le centre du monde ; Jérusalem est le centre de la terre d'Israël ; et le Temple est le cœur de Jérusalem… »

L'emplacement du Temple est le cœur métaphysique du judaïsme vers lequel, trois fois par jour, les juifs du monde entier se tournent pour dire la prière.

De la même façon que toutes les mosquées du monde sont tournées vers

La Mecque, y compris celles situées à Jérusalem, les synagogues du monde entier sont orientées vers Jérusalem et l'emplacement du Temple de Salomon.

Toutes les synagogues sont construites selon cet impératif ; elles possèdent une orientation fixe, celle de Jérusalem. Géométrie des pierres, mais surtout des cœurs… Le Talmud enseigne que, si un homme est égaré la nuit dans le désert et ne sait pas de quel côté se tourner, « il doit orienter son cœur vers Jérusalem : *yekhavène libo lirouchalayim*[1] ».

Templiers

Je méditais sur le mont du Temple près de la mosquée el-Aqsa, songeant à ce lieu hanté de hautes présences, Abraham, David, Salomon, Jésus et Mahomet, le dernier qui, à cet endroit, aurait posé le pied avant son ascension au ciel, quand un homme m'aborda et me demanda à voix basse : « Savez-vous où est le trésor du Temple ? » Je pensai aussitôt à l'« Arche perdue », il me fit comprendre qu'il ne s'agissait pas de cela, mais « du véritable trésor… celui des Templiers ». Je pris alors conscience que nous étions là, en effet, sur les lieux mêmes où, à Jérusalem, vécurent les Templiers, alors appelés « les pauvres chevaliers du Christ et du Temple de Salomon ». Leur fabuleuse histoire me revint alors en mémoire.

On se souvient que, du VII^e^ au X^e^ siècle, les musulmans, au nom du *djihad*, ou « guerre sainte » prônée par le Coran, avaient envahi les rives du pourtour méditerranéen, franchissant le détroit de Gibraltar dès 711. Les « chevaliers d'Allah » s'imposent alors en Espagne et gagnent la France, où ils seront arrêtés en 732 à Poitiers par Charles Martel.

Aux abords de l'an 1000 deux événements vont traumatiser les chrétiens d'Occident :

— En 997, Saint-Jacques-de-Compostelle, considérée comme « cité sainte », est rasée par le chef musulman Al-Mansur ; les habitants qui restent sont obligés de porter les cloches de l'église détruite jusqu'à la grande mosquée de Cordoue, capitale du royaume d'Al-Andalus.

— En 1009, la destruction de l'Anastasis, lieu de l'ensevelissement et de la Résurrection du Christ à Jérusalem par le calife Al Hakim.

C'est ainsi qu'à une guerre sainte on va opposer une autre guerre sainte ; croisade contre *djihad* ; on se rappelle comment le pape Urbain II, le 27 novembre 1095, au concile de Clermont, exhortait les chrétiens à la « reconquête » des terres volées et des Lieux saints profanés (voir Croisade). C'est aux cris de « Dieu le veut ! » que les chevaliers, « les milices » de la société féodale, « répondent avec enthousiasme à l'appel du pape ».

Malgré l'épuisement de leur périlleux pèlerinage, les croisés « délivrent » Jérusalem de leurs occupants, à leurs yeux, illégitimes, le 15 juillet 1099. Godefroy de Bouillon, puis Baudouin I^er^ (1100-1118) sont

proclamés rois de Jérusalem. Mais c'est Baudouin II, couronné le 4 mars 1118, et Gormand, patriarche latin de la ville sainte, qui assisteront à la naissance de « l'ordre des pauvres chevaliers du Christ et du Temple de Salomon ».

Les origines de ceux dont on enviera plus tard le pouvoir et la richesse sont plutôt modestes. Leur première fonction est de défendre les pèlerins en marche vers Jérusalem contre les attaques des brigands mais aussi contre les musulmans qui se préparent à se venger de leur défaite.

« *La* Chronique *de Guillaume de Tyr, généralement citée par les historiens, est due à Guillaume, archevêque de Tyr (jusqu'à sa mort en 1186). Il y relate les débuts de l'ordre du Temple et livre le nom de ses fondateurs :* Hues de paiens delez troies et Giefroiz de Saint omer *[Hugues de Payns de Troyes et Godefroy de Saint-Omer]. Selon cette* Chronique, *Hugues de Payns, Godefroy de Saint-Omer et sept autres chevaliers prononcèrent les trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance habituellement prononcés par les moines des ordres religieux.*

« Pour rémission de leurs péchés, Gormond, le patriarche de Jérusalem, leur confia la mission suivante : Ut vias et itinera, ad salutem peregrinorum contra latronum… *["De garder voies et chemins contre les brigands, pour le salut des pèlerins"]. Les services rendus par ces preux chevaliers sont appréciés du roi Baudouin II qui les héberge dans une salle de son palais jouxtant l'ancienne mosquée el-Aqsa (identifiée alors comme l'ancien temple de Salomon). Ils sont désormais les "Pauvres chevaliers du Christ et du temple de Salomon".*

« De 1119 (si l'on admet cette année comme celle de la fondation de l'ordre du Temple) à 1129, année essentielle qui voit la reconnaissance de sa Règle par le concile de Troyes, les débuts paraissent difficiles, le recrutement hésitant, n'était l'adhésion de quelques grands seigneurs tels : en 1220, Foulques, comte d'Anjou, futur roi de Jérusalem ; en 1125, Hugues, comte de Champagne[2] *. »*

Des questions se posent également quant à la « légitimité » d'un ordre de « moines-soldats » qui apparaît comme une contradiction dans les termes. À l'époque, un moine peut se défendre face à son agresseur, avec la prière et la parole, à la limite avec son chapelet et son encensoir, mais pas avec une arme ou une épée dûment affûtée.

« Qui se sert de l'épée, périra par l'épée » : nous n'avons à craindre que les conséquences de nos actes, ou craindre seulement de ne pas poser les actes justes… telle était la sagesse des moines évangéliques.

La société féodale (comme toutes les sociétés traditionnelles) est, par ailleurs, conçue de façon tripartite, ainsi définie par l'évêque de Laon, Adalbétron, vers 1030 : chacun occupe dans le monde une place voulue par Dieu ; chacun est ordonné en vue d'une des trois fonctions que l'homme peut

remplir dans la société : prier, combattre (assurer la sécurité), travailler (le clerc, le chevalier, l'ouvrier ou le paysan).

Comment justifier l'existence de « moines-soldats », d'hommes de prière et d'Évangile (aimez vos ennemis), à qui on donne non seulement le droit mais le devoir de tuer, fût-ce des brigands attaquant des pèlerins et des « infidèles » menaçant *la* religion ?

Le Christ et les Évangiles ne peuvent « autoriser » un tel devoir, mais le pape et un concile en sont capables. C'est en effet au concile de Troyes le 13 janvier 1129 que le Prologue de la « règle du Temple » est rédigé sous l'inspiration du « vénérable père Berna, abès de Clerevaux » (saint Bernard), alors la plus haute autorité spirituelle d'Occident. À ceux qui ont encore des doutes concernant les Templiers, le maître de Clairvaux écrit : *« Ils obéissent parfaitement à leur supérieur ; ils évitent tout superflu dans la nourriture et les vêtements. Ils vivent en commun dans une société agréable, mais frugale, sans femmes ni enfants, sans posséder rien en propre, pas même leur volonté…*

« Ils ne sont jamais oisifs et quand ils ne marchent point à la guerre, ce qui est rare, ils raccommodent leurs armes ou leurs habits et font enfin ce que le maître leur ordonne… Ils détestent les échecs, les dés, la chasse et la fauconnerie…

« À l'approche du combat, ils s'arment de foi au-dedans et de fer au-dehors, sans ornement sur eux ni sur leurs chevaux ; ils chargent vigoureusement l'ennemi sans craindre le nombre et la fureur des barbares, se confiant non en leur force, mais en la puissance du dieu des armées, ainsi ils joignent ensemble la douceur des moines et le courage des soldats… »

Puis Bernard justifie la possibilité pour un templier de tuer un ennemi : *« Le chevalier du Christ donne la mort en toute sécurité et la reçoit en plus d'assurance encore. S'il meurt c'est pour son bien, s'il tue, c'est pour le Christ… »* (Saint Bernard, *De laude novae militiae*, « Éloge de la nouvelle milice »).

Désormais légitimés par l'Église du pape et de ses saints, Hugues de Payns et ses « frères » vont rencontrer un écho très favorable auprès de centaines de chevaliers, désireux d'assurer le salut de leur âme et de prouver leur bravoure sur les chemins de Jérusalem. En quelques années, le Temple va connaître un développement considérable, puis il va s'enrichir, devenir une véritable armée, non seulement en Palestine, mais aussi en France, en Espagne, Italie, Angleterre où il construit châteaux et commanderies, au point d'inquiéter les rois, les papes et les riches pèlerins qui leur confiaient leur argent. Sans doute, aussi, leurs mœurs évoluent-elles. Même s'ils ne commettent pas les turpitudes dont on les accuse, la règle se relâche.

« Les pauvres et humbles chevaliers du Christ et du Temple de Salomon » sont devenus des maîtres et des seigneurs qui, un jour ou l'autre, devront soumettre leur puissance à d'autres puissances. D'abord en Orient où

ils sont vaincus par ceux qu'ils dominèrent quelque temps, puis en Europe et en France, par ceux qui les avaient soutenus, élus puis craints et calomniés (princes, rois, évêques et papes), particulièrement Philippe le Bel et Clément V qui firent arrêter le grand maître du Temple, Jacques de Molay, et les siens le vendredi 13 octobre 1307 (qui se souvient que la superstition populaire concernant le « vendredi 13 » date de cet événement ?).

Après moult procès, tortures, aveux, rétractations, le 18 mars 1314, Jacques de Molay et Geoffroy de Chamay sont brûlés vifs sur l'île de la Cité, à Paris.

« On les vit si résolus à subir le supplice du feu, avec une telle volonté, qu'ils soulevèrent l'admiration chez tous ceux qui assistèrent à leur mort… », nous dit le chroniqueur Guillaume de Nangis.

Ici finit l'histoire des Templiers, ici commence leur légende…

Temps

Il n'est pas mauvais de vivre dans le temps et les temps ne sont pas si « mauvais » qu'on le dit.

Ce qui peut être mauvais et rendre malheureux, c'est de croire ou d'imaginer qu'il n'existe rien d'autre en dehors du temps, de supposer que Jérusalem n'est qu'une ville temporelle, évanescente, biodégradable comme les autres.

Jérusalem n'est pas « dévorée par le temps » (*Chronos*). Au contraire, c'est elle qui se nourrit de tous les temps, de toutes les cultures qui l'habitent – on est dévoré par le temps quand on croit à la réalité du temps et qu'on oublie ou méprise la réalité de l'Éternel.

Il ne s'agit pas de nier l'épaisseur de l'histoire de Jérusalem. Nulle autre histoire n'a un tel poids de ruines. Il s'agit d'être amoureux de la lumière toujours neuve qui éclaire cette histoire et qui s'en moque avec une indécente clarté…

Ce que je dis du temps, je pourrais le dire aussi de l'espace.

Il n'est pas mauvais de vivre ici, dans la Jérusalem terrestre et temporelle, il serait vain de croire et d'imaginer qu'il n'y a que cette Jérusalem-là ; ce serait oublier la Jérusalem intemporelle et céleste qui lui donne son sens, cet autre espace qui contient tous les lieux (*topos*).

L'oubli de cet espace infini, comme de ce temps intemporel, fait qu'on se retrouve devant un mur alors qu'on était appelé à franchir une « porte ». Tout habitant de Jérusalem sait qu'il vit au pied d'un mur, mais aussi, comme Jacob, au pied d'une échelle, au seuil d'une porte : « Jacob vit en songe l'échelle qui atteignait le ciel et sur laquelle les anges montaient et descendaient, et entendit YHWH au sommet qui disait : "Je suis l'Éternel, le Dieu d'Abraham !" Il s'éveilla saisi de crainte et s'écria : "Combien ce lieu

est redoutable ! C'est bien la maison de YHWH, c'est ici la porte des cieux" » (Gn XXVIII, 12-19).

Quelle est cette force qui imagine et qui éveille ? Quel est cet éveil qui nous fait découvrir dans le mur la porte ? Dans l'impasse le chemin ? Dans le temps l'Éternel ? Dans la Jérusalem terrestre la Jérusalem céleste ? Ne serait-ce pas cet éveil que l'on vient chercher à Jérusalem, l'éveil étrange de Jacob qui découvre la réalité du lieu où il se trouve dans les images de son rêve ? La réalité serait-elle alors du côté des songes ? N'est-ce pas la nuit qui rêve le mieux du jour ? N'est-ce pas le désir qui nous « révèle » le corps qui nous semblait familier et qui demeurait inconnu parce que trop connu ?

La foi ou l'Imagination créatrice consacre un lieu en l'« ouvrant » vers le haut, elle en fait un lieu de passage (une Pâque) entre une façon d'être et une autre. La vocation de Jérusalem n'a-t-elle pas toujours été d'être ce lieu de passage entre le ciel et la terre, entre la terre et le ciel, et ce « moment » étrange pour les uns, incompréhensible pour les autres, où ils ne sont pas séparés, comme ne sont pas séparés l'Éternité et le temps, l'Infini et la terre…

Nul n'a jamais pu « penser » une telle « chimère ». Tous l'ont rêvée : l'union sans confusion de l'extatique et du politique. D'autres ont bien imaginé l'union sans confusion de deux natures dans une même personne ou « hypostase » (union hypostatique !). Pourquoi ne pas imaginer l'union sans confusion du terrestre et du céleste dans une même ville ? N'est-ce pas le rêve du voyant (*nabi*) de l'Apocalypse ?

« Terre humaine » (*Adamah*)

Concernant la terre et son avenir, les anciens penseurs hébreux ont élaboré quelques mythes passionnants et toujours d'actualité.

Dans le livre de la Genèse (Gn I, 11), il y a deux récits de création, c'est-à-dire deux façons d'imaginer la terre : comme *ha aretz* ou comme *Adamah*, c'est-à-dire comme « objet » de glaise ou « sujet » de glaise, l'*Adamah* devenant Adam : « terre humaine »…

Cette « terre » appartient à YHWH, l'Être qui la fait Être, elle en est la création, la manifestation, son *Ek-sistence*, diraient les philosophes. L'homme et la terre ne font qu'un même corps, leur mission c'est de témoigner de la présence de l'Être et de lui « ressembler » non seulement par la fécondité, la culture du jardin (l'agri-culture), mais surtout par le repos et la contemplation : le shabbat (Gn 2, 3). Le shabbat inscrit ainsi dans la « terre humaine », l'*Adamah*, la conscience contemplative pour laquelle elle fut créée.

Cette terre est bénie, « YHWH voit que tout cela est très bon », tout ce qui accède à l'être est considéré de façon positive. Mais les chapitres suivants

(Gn 3, 11) racontent comment la terre de bénédiction peut devenir une terre de malédiction, l'*Adamah* doute de la bonté et de la générosité de son créateur et cela fait « comme un pli » dans le déploiement de l'être, puis une fissure, une séparation… L'homme s'éloigne de la Source de sa vie, s'érigeant d'une certaine façon en « substance autonome ».

L'autonomie est évidemment illusoire ; peut-on être vivant sans participer à la Vie ? Mais le drame de l'homme, c'est qu'il y croit, il s'imagine « sans Dieu » et cela n'est pas sans conséquence dans ses relations avec l'autre, son semblable et avec la terre. Non seulement, la terre devient dure à cultiver, mais elle ne donne plus de fruits si l'homme ne l'arrose de sa sueur. Souillée par le sang d'Abel, elle devient maudite et cruelle.

Elle ne connaît plus de « repos », l'iniquité et la violence qui se déploient sur sa surface appellent de grandes eaux purificatrices, un déluge, d'où elle devra de nouveau émerger pour donner à l'homme une nouvelle occasion d'alliance avec son créateur. C'est l'alliance avec Noé (le mot *berit* est ici pour la première fois employé).

Vient ensuite l'alliance avec Abraham qui reprendra l'ancienne mission confiée à l'*Adamah* (la terre humaine) : « Être une bénédiction pour toutes les nations. » « Sois une bénédiction » (Gn 12, 2). Le texte insiste : la « terre promise » est une terre où on pratique la bénédiction, le *bene-dicere*, le bien ou le *bon-dire ;* et quel est ce bien et « bon-dire » si ce n'est l'action de grâce ? Le repos du shabbat n'est pas seulement apaisement après le dur labeur mais allégresse – l'homme a été créé pour cette joie de bénir. Telle est la révélation de ce qui s'incarne dans Abraham, « l'homme évolué », qui, après Noé, a survécu aux famines et aux déluges.

Cette pratique de la bénédiction par laquelle on ne s'approprie pas la terre, mais par laquelle on la célèbre, la confiant aux énergies de Son Créateur, sera développée avec Moïse par la pratique de la Torah. La terre promise est alors une terre où l'homme pourra vivre selon la Torah et, à travers l'observation de tous ses préceptes, vivre en harmonie ou alliance (*berit*) avec la Source et le Principe de toute vie.

Mais de nouveau, les hommes n'accomplissent pas leur finalité festive et célébrante, ils seront plus intéressés par les guerres et l'appropriation des territoires occupés par les Cananéens et autres peuples ; l'abomination arrivera à son comble lorsque les fils d'Israël voudront ressembler aux nations qui les entourent. Ils demanderont à Samuel le prophète un roi pour régner sur eux et sur la terre désormais en leur possession.

Samuel céda au désir du peuple mais l'avertit du risque d'avoir à sa tête un roi comme Pharaon qui transformera les fils d'Israël en esclaves : « Il prélèvera la dîme sur vos troupeaux, vous-mêmes deviendrez ses serviteurs » (1 S 8, 17). Comme en Égypte et comme dans le désert vous ne connaîtrez pas le repos… Mais les Anciens refusèrent la seule royauté qui pourrait leur donner le repos pour lequel ils furent crées : « Le peuple refusa d'écouter la voix de Samuel et dit : Non ! (nous ne voulons pas de la Royauté de YHWH,

l'Être qui fait Être tout ce qui est). Nous aurons un roi comme les autres (comme nous) et nous serons nous aussi comme toutes les nations : notre roi nous jugera, il sortira à notre tête et combattra nos combats » (1 S 8, 19-20).

Il faudrait citer encore bien des textes de ces anciens penseurs hébreux, particulièrement ceux qu'on a appelés des prophètes : Jérémie, Isaïe, Ézéchiel, Amos, Osée… pour comprendre que la terre n'appartient aux hommes que lorsqu'ils l'« élèvent » vers YHWH, l'Être qui lui donne d'exister. Si la terre n'est pas « élevée », elle sera « enlevée »…

Cela rejoint la question que me posait un jour Patrice van Eersel : « Pourquoi l'homme se tient-il debout ? Ce lent processus d'hominisation, de verticalisation, pour quoi faire ? » La réponse de l'imaginaire biblique est simple, récurrente, elle ne semble pas contredire l'imaginaire scientifique : « Pour élever son cœur. » Sans cette « élévation », l'homme est un être mal élevé, immature, il refuse de grandir, c'est-à-dire de se dépasser lui-même en allant vers l'autre (petit « a » et grand « A »)… l'Inconnu.

La grandeur de l'homme, c'est sa capacité d'ouverture, ouverture de son être fini à l'être infini, de sa conscience finie à la Conscience infinie, de son amour limité à un Amour sans limites. Ce n'est pas là renoncer à sa condition humaine, limitée et mortelle, c'est accomplir sa condition humaine qui est de ne pas s'enfermer dans ses limites ou de se donner pour clôture son « être pour la mort ».

Il est trop facile de dire que « l'homme sort d'un trou pour entrer dans un autre trou » ou que ce lent travail des millénaires, cosmique, biologique, issu de « rien », doit retourner à « rien »… Il serait plus honnête de dire à « rien de connu », ou de « connaissable » avec les instruments actuellement en notre possession » (le cerveau et ses différents appendices).

Les poètes bibliques et autres ont imaginé du « mieux que rien » seulement accessible au silence et à la louange. Ils ont imaginé le shabbat, le repos contemplatif (l'*hésychia*, diront les Grecs) où l'homme assis, ou debout, mais toujours droit entre la terre et le ciel, « élève ses sens, son intelligence et son cœur », faisant de ses points d'interrogation des points d'honneur et de très vive gratitude…

Terrorisme

À Jérusalem, tous les terroristes ne sont pas comme le Kaliayev des *Justes* (Camus, 1949) qui refusa de lancer sa bombe sur la calèche du grand-duc parce qu'il apprit au dernier moment que des enfants s'y trouvaient ; la plupart seraient d'accord avec Stepan : « Quand nous nous déciderons d'oublier les enfants, ce jour-là nous serons les maîtres du monde (de Jérusalem) et la révolution (la "juste cause") triomphera. »

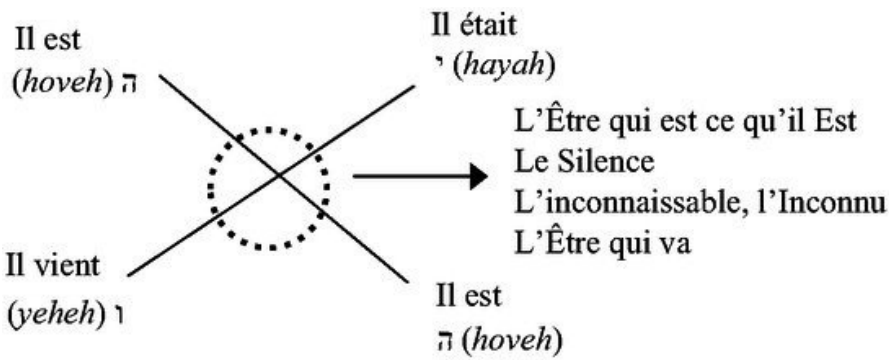
Tout mon travail à Jérusalem n'a jamais eu d'autre but : rappeler qu'il y

a des enfants, juifs, chrétiens, arabes et autres, des enfants. Qu'on ne touche pas aux écoles !… Même si dans leurs soubassements sont cachées les armes les plus redoutables ? Oui ! Je n'ai jamais pu avoir d'autre éthique en ces circonstances que celle de Camus : « Quelle que soit la cause que l'on défend, elle restera toujours déshonorée par le massacre aveugle de la foule innocente » (*L'Homme révolté*).

Tétragramme

יהוה – YHWH – les quatre consonnes du Nom imprononçable – ineffable – évoquent l'infini Silence, Source et Fin de tout ce qui vit, parle et respire. La kabbale l'appelle *chem havaya*, « le Nom qui fonde l'existence ». Le Talmud enseigne qu'en se combinant les consonnes écrivent *huh, hyh, yhh*, c'est-à-dire le présent (*hovéh*), le passé (*hayah*) et le futur (*yeheh*). L'Apocalypse de Jean traduira le Tétragramme par « Il était, Il est, Il vient » – *« o on, o ev, o erkomenos* » (Ap I, 8). Le Tétragramme serait ainsi le temps ou plus exactement « l'Être du Temps » qu'on traduit parfois par « l'Éternel » bien que ce mot ait une connotation trop statique. L'Éternel Présent n'est pas immobile, c'est un éternel devenir, il était et il vient.

Suite à ces réflexions, je symboliserai le Tétragramme ainsi :



Chaque ה, chaque « présent » est une porte par où le Temps circule, il était et il devient. Chaque instant est de l'Éternel qui passe. Habiter cet instant, être le Temple de YHWH, c'est demeurer (être centré) dans le mouvement de la Vie qui se donne (être sans cesse en devenir), c'est respirer…

Nous ne pouvons connaître YHWH – יהוה – que dans son ה, c'est-à-dire dans le Présent (*hoveh*). י – « Il était » n'est plus, ו – « il vient », n'est pas encore. Le Souffle qui me traverse est Un, il était avant moi, avant l'inspir, il sera après moi, après l'expir. Je ne peux le connaître que dans l'entre-deux, le ה, l'entre-deux-lettres. Ce n'est pas un hasard si cette lettre a la forme d'une porte, d'une ouverture. Je ne connais le temps que dans son ouverture au passé et dans son ouverture à ce qui sera.

Le ה est la demeure de l'homme dans le Nom de Dieu, sa place dans le Tétragramme. Autant dire qu'il habite une porte, un seuil ou encore un Passage (*Pessah*) qu'indique bien la forme de la lettre ה.

Habiter la maison de YHWH, un corps pour abriter le Temps, c'est vivre dans l'Instant qui se donne, vivre sans cesse au seuil de l'éternité. C'est respirer l'Infini, parler au bord du Silence. C'est connaître notre « abyssale ignorance »…

Théâtre

Jérusalem est un grand théâtre. Ce qui se joue sur sa scène dépend de l'inspiration des dramaturges qui l'occupent.

Concernant l'avenir de Jérusalem, différentes inspirations sont possibles. Celle de Shakespeare : tout le monde meurt à la fin, l'histoire n'est qu'une apocalypse annoncée. Cette inspiration semble habiter un certain nombre d'observateurs et de chrétiens sionistes, d'origine anglo-saxonne. On pourrait opposer à ce scénario « catastrophique » un scénario plus tchékhovien où « chacun se retrouve plus ou moins frustré, mais vivant ». C'est le grand théâtre du compromis : on ne choisit pas son ennemi, il faut bien « composer » avec lui si on veut avoir la vie sauve.

« Il n'y a que les fanatiques qui préfèrent mourir plutôt que de faire des compromis. Les compromis, c'est la vie et nous, nous avons choisi la vie », disait Amos Oz, grand lecteur de Tchekhov. Peut-être est-ce aussi l'attitude des habitants d'origine orientale, russe ou orthodoxe ?

J'aimerais proposer un troisième scénario, celui de Molière dans son *Malade imaginaire*. Les hommes découvriraient au terme de luttes épuisantes et inutiles que ce qui les sépare est « imaginaire ». La Réalité comme leur Dieu est Une. Mais ce « scénario français » (Voltaire avec son *Zadig* viendrait sans doute à la rescousse de Molière) risque de ne jamais être pris en considération : Jérusalem est un drame. Si ce n'est une tragédie, ce n'est pas une comédie…

Personne n'imagine pour Jérusalem une issue comique, un grand éclat de rire devant l'illusion et la stupidité humaine et religieuse, où tout le monde s'embrasse dans les coulisses, à la sortie.

Ce n'est pas le compromis qui permet de survivre, c'est l'affirmation de

la Vie, la puissance de l'humour et de la joie. Mais, de tout temps, à Jérusalem, on a préféré d'autres puissances, d'autres affirmations… Nous aimons le drame, nous l'aurons, notre belle fin tragique – qui oserait dire qu'on se lasse de Shakespeare ?

Théocratie

On oppose généralement démocratie à théocratie, le pouvoir du peuple (*demos*) s'opposant et se substituant au pouvoir de Dieu (*Theos*). Il faudrait évidemment préciser de quel peuple on parle et de quel genre d'« humains » il est constitué, et de quel Dieu on parle (un Dieu intérieur à l'homme ou un Dieu extérieur et opposé à l'homme ?).

Toujours est-il que, pour certains penseurs comme Soloviev, « Tout ce qui est bon dans l'homme et dans l'humanité n'est préservé de la déformation et de la corruption que par l'union avec le divin » (le divin étant ici la profondeur de l'homme, la présence d'Être et du Sens qui le fonde). « Dès que le lien entre le divin et l'humain est rompu, immédiatement (quoique cela soit imperceptible au début) l'équilibre moral est rompu dans l'homme même[3]. »

Beaucoup, avant Soloviev, ont rêvé de faire de Jérusalem une « théocratie » : David, Salomon, Saladin, les croisés, etc. Cela ne s'opposerait pas forcément à une « démocratie » si tout le « peuple » était en relation avec la Source et le Principe de son existence et obéissait aux lois inspirées de ses profondeurs où est censé régner l'Être de la justice et de la miséricorde… Malheureusement, ce ne fut jamais le cas, sauf peut-être quelques heures dans un des quartiers de la ville, un jour de Pentecôte.

On peut pourtant continuer à rêver avec Soloviev – le rêve et toutes les images qui nous habitent sont des « informations créatrices ». Rêver de paix et de justice pour Jérusalem est sans doute d'une efficacité relative, néanmoins réelle : *« Le christianisme et le judaïsme (il faudrait ajouter l'Islam) ont une même tâche théocratique – la création d'une société sainte. Puisque la source de toute vérité est en Dieu, une société vraiment sainte est une société divino-humaine ! Ici, l'homme obéit entièrement et volontairement à Dieu ; tous les hommes sont spirituellement égaux entre eux et jouissent d'un pouvoir absolu sur la nature matérielle. Suivant les idées juives, cette société idéale doit se réaliser dans le peuple d'Israël (dans le royaume du Messie) ; suivant les idées chrétiennes, toutes les nations (y compris les nations musulmanes) y sont également appelées »* (Soloviev, *op. cit.*, p. 107).

Theotokos

Nom donné à Marie dans la tradition orthodoxe d'après un mot qui veut

dire « celle qui enfante Dieu ».

C'est à Éphèse (en 431), demeure de la grande déesse Artémis, que Marie fut proclamée *Theotokos*, « mère de Dieu », terme qui peut être mal compris si on prend le mot « mère » dans le sens d'« Origine ». Marie n'est évidemment pas à l'origine de Dieu, elle est la terre, la matière, la matrice (l'*Adamah*) qui accueille la présence de Dieu en elle, lui donne son sang et sa chair, pour que celle-ci puisse s'incarner, pour que la lumière devienne matière, pour que « le Verbe, Logos, se fasse chair » (Jn I).

Marie nous rappelle ainsi la possibilité de l'Incarnation, non seulement celle de Yeshoua, mais celle de tout homme qui accueille en lui, avec un corps, un cœur et un esprit « vierge », c'est-à-dire « silencieux », la Présence du Logos, information créatrice, puissance de vie…

« Nous devons tous devenir "vierges" pour être mères de Dieu », disait Maître Eckhart à la suite d'Origène et des Pères de l'Église. Nous pouvons tous connaître ce silence, cette virginité, dans lesquels la Conscience, le Logos est engendré et le mettre au monde, l'incarner.

Devenir *Theotokos*, « mère de Dieu », c'est mettre dans cet « espace-temps » un tout autre Amour, une tout autre Conscience, née des profondeurs du calme et du silence. Vivre une « immaculée conception » : concevoir l'inconcevable, non du connu mais de l'Inconnu. C'est ainsi que sans mariolâtrie (faire de Marie une idole ou une déesse), les chrétiens orthodoxes peuvent la vénérer comme *Theotokos* et comme archétype efficace de la matière (mère, matrice), ouverte à l'Infini pour lui donner un corps palpable et visible.

Tiqqoun

« Réparation » en hébreu.

C'est la mission de l'homme de réparer la robe sans couture du Créateur et de sa Création, trouver le fil qui unira les deux lèvres de la déchirure. Toute action humaine où s'introduisent la louange, la compassion et la conscience a une portée cosmique (*tiqqoun ha-olam*) qui hâte la rédemption et la venue du temps messianique : *Parousie* – plénitude de la Présence.

Chaque fois que nous répondons « présent » à la Présence, c'est la fin d'un exil ; Je Suis (YHWH) et Sa *Shekinah* sont enfin réunis. Le monde est de nouveau le Temple, la chambre nuptiale…

Tombe du Jardin

La tombe du Jardin (Garden Tomb), près de Naplus Road, est un bel exemple des effets de l'Imagination créatrice. Un grand nombre de chrétiens,

surtout issus des Églises récentes de la Réforme et des évangélismes nord-américains, étaient de plus en plus gênés par la confusion architecturale et religieuse qui semble régner au Saint-Sépulcre. Il leur était impossible dans ces conditions d'imaginer ce lieu comme étant « hors les murs » de la ville, comme le disent les Écritures, avec sa colline dépouillée où aurait été crucifié Yeshoua, ainsi que les tombeaux proches où il aurait été enseveli. C'est pourtant une telle configuration de terrain qu'ont découverte les recherches archéologiques les plus récentes. Mais plus de vingt siècles d'histoire, plus de dix-sept destructions et de reconstructions occultent évidemment le « terrain originel » et il faut beaucoup d'imagination pour se le représenter.

Il en faut beaucoup moins au Garden Tomb : on est « hors des murs de la ville » (il faut bien préciser pourtant : les murs de la ville actuelle et non ceux de la ville d'il y a plus de vingt siècles, ceux du temps de Jésus). On y trouve une tombe en plein air qui ressemble à l'image que nous nous faisons aujourd'hui d'une tombe d'il y a vingt siècles, et non loin de cette tombe, au-dessus du parking, pour ceux qui ont des yeux pour voir, il y a un « crâne ». « Cela ne peut être que le Golgotha, le « lieu du crâne ». Étant donné l'évolution du terrain, il est évident que ce crâne « bien visible aujourd'hui » ne l'était pas il y a vingt siècles et ne le sera plus dans les cent années à venir… Cela n'empêcha pas, au XIX^e^ siècle, Charles Gordon, un général britannique en visite à Jérusalem, d'affirmer que c'était bien là le lieu « authentique » du Calvaire et de la sépulture du Christ.

Lors de fouilles en 1883, des tombes anciennes furent découvertes, mais, d'après les archéologues les plus sérieux, elles dataient des IX^e^-VII^e^ siècles av. J.-C. et présentaient une forme totalement différente de celles en usage à l'époque du Christ. L'ancien pressoir à vin et la citerne d'eau de pluie présents dans le jardin sont également d'origine antérieure au I^er^ siècle, même si, selon certains vestiges, ils auraient été utilisés à la période byzantine.

Néanmoins, le lieu entre plus facilement en « résonance » ou en « synchronicité » avec les écrits évangéliques que la basilique du Saint-Sépulcre ! On comprend alors comment l'Imagination créatrice peut être à l'origine de la plupart des « lieux saints » d'Israël et de Palestine ; on lit d'abord l'Écriture et il suffit d'une « trace » dans la pierre ou sur le chemin qui pourrait lui « correspondre » et on dira : « C'est ici ! »

Charles Gordon n'avait pas complètement tort. La tombe du Jardin est un endroit très agréable, propice à la méditation des Écritures. Et c'est entouré de fleurs, cette fois, et du gazouillis des oiseaux plus que du bruit de la foule, qu'on peut entendre la voix de l'Ange : « Je sais bien que vous cherchez Yeshoua le crucifié : Il n'est pas ici, Il est Ressuscité… » (Mt 28, 5-6).

Les dames à l'accueil à la peau blanche sont très anglaises et très charmantes. Ici pas de juifs, pas d'Arabes. On se croirait davantage en Amérique, dans un parc d'attractions religieuses, plus qu'à Jérusalem. Mais cela, c'est ma « mauvaise imagination » qui le dit, pas mon « Imagination créatrice », proche sans doute de celle du bon général portée à voir des « lieux

saints » partout… Dieu, en effet, ne peut pas être ailleurs que partout… Mais voici qu'une dame anglaise s'approche ; mes pensées ne sont ni « mystiques » ni « sceptiques », elles sont « hérétiques », dit-elle…

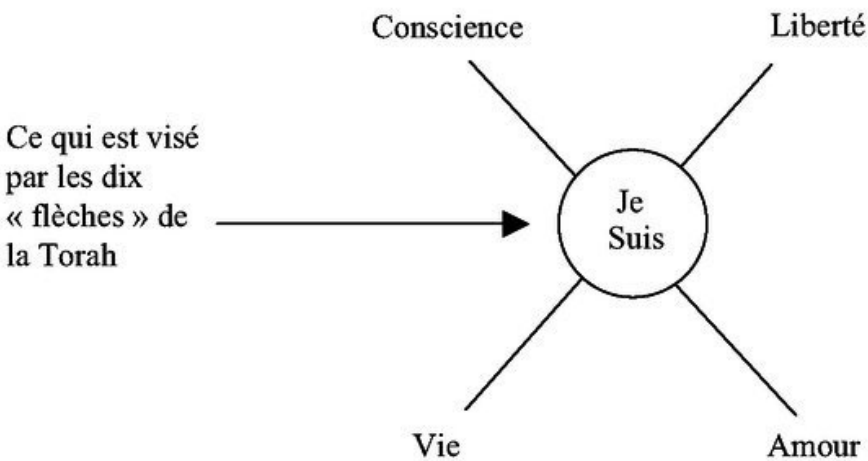
Torah

Le mot *Torah* viendrait de la racine *Yoré* qui signifie « tirer à l'arc », « accomplir la Loi ». C'est l'exercice par lequel on apprend à « tirer à l'arc », à « viser juste »…

Que « vise » la Torah, les paroles ou les dix exercices (traduits maladroitement par « commandements ») ?

Elle vise la Vie, le cœur de la Vie, qui est « l'Être qui est ce qu'il est », « YHWH », « Je Suis ». On pourrait évoquer ainsi la « cible » que, selon la Torah, tout homme « vise ».

« La loi de Dieu » c'est la loi du Désir, désir de l'Être au cœur de l'homme, « désir d'être l'Être », « désir de persister dans l'Être », l'Être inconnaissable en lui-même (YHWH), mais qui se manifeste comme Vie, Amour, Conscience, Liberté, cette manifestation que nous pourrions considérer comme Elohim, le pluriel de l'Un ou, dans le langage de la théologie chrétienne orthodoxe, les « énergies divines », l'essence demeurant inaccessible.



« La loi de Dieu », disions-nous, c'est « la loi du désir » qui vise l'Être dans sa plénitude et son rayonnement de vie, d'amour, de conscience et de liberté.

Les dix paroles transmises par Moïse sont des exercices de tir à l'arc (Torah), il faut toute une vie pour apprendre à viser juste, à ne plus viser à côté (*hamartia*, en grec, qu'on traduit par « péché » veut dire littéralement

« viser à côté », « manquer la cible »).

Quelles sont ces dix paroles qui, aujourd'hui encore, orientent la vie et le comportement non seulement des juifs, des chrétiens, mais aussi des musulmans (puisque l'Islam est censé « se rappeler » les Écritures antérieures), et de tous ceux qui respectent les droits de l'homme, largement inspirés de ces dix paroles ?

Souvenons-nous qu'il s'agit d'exercices (*mitzvot*) plus que de commandements. Il s'agit de retrouver la juste orientation de notre désir tourné en tous temps, en tous lieux, de toutes manières, vers « l'Être qui est là partout et toujours présent ».

Si la loi de Dieu, c'est la loi du plus profond désir, inscrit dans l'*Adamah*, la glaise humaine, cette loi ne s'exprime pas par un impératif catégorique (cf. Kant) : « Tu dois », mais par l'impératif du désirable : « Tu peux. » Le « ton » de la Torah, sa voix en est changée ; ce sont les mêmes paroles, ce n'est plus la même musique. L'ordre donné n'est pas celui d'un chef d'armée qui exige la soumission de ses troupes, mais d'un chef d'orchestre qui attend de chacun la note juste et la participation à une harmonie qui dépasse la partition de l'individu.

Non pas : « Tu dois ne faire aucune idole ou représentation de l'Être ; tu dois ne pas invoquer son Nom en vain ; tu dois te souvenir du shabbat ; tu dois honorer ton père et ta mère ; tu ne dois pas : tuer, commettre l'adultère, voler, mentir, convoiter les biens de ton prochain ; tu dois aimer YHWH de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, tu dois aimer ton prochain comme toi-même : voir les deux versions du Décalogue Ex 20, 2-17 et Dt 5, 6-22 auxquelles on peut ajouter « l'ordre » d'aimer YHWH – Dt 6, 4-9 – qui deviendra le *Shema*, la confession de foi du peuple hébreu et l'« ordre » d'aimer son prochain (Lv 19, 18) repris dans l'Évangile (Mt 22, 34-40).

Le texte hébreu nous invite davantage à lire ces paroles, comme un « futur », un devenir, un avenir possible, possibilité ouverte à l'homme d'un accomplissement qui le rend capable d'aimer son prochain et de connaître Dieu sans se faire d'images de Lui.

Non pas « tu dois », mais « tu peux » : tu peux aimer Dieu, connaître YHWH, l'Être qui est ce qu'Il est, sans te faire d'images ou d'idées de ce qu'il est, sans te faire d'idoles.

Un jour, bientôt, tu n'auras pas d'autre Dieu… Tu peux cesser d'invoquer son nom en pensant à une autre réalité que la Réalité qu'il est. Un jour, bientôt, tu cesseras d'interroger le nom de l'Éternel ton Dieu en vain.

Tu peux te souvenir que le shabbat est le but de la semaine, le repos, le but du travail. Oui, tu te souviendras du shabbat…

Tu peux « honorer » ton père et ta mère, leur donner le poids qu'ils ont, ni trop, ni trop peu. Tu peux être en paix avec ton hérédité et ton lignage. Tu honoreras ton père et ta mère.

Tu peux ne pas tuer ; un jour, bientôt, tu ne tueras plus. Tu peux ne pas commettre l'adultère, tu peux être plus grand que tes pulsions, que tes passions, tu peux être fidèle… Un jour, bientôt, tu ne commettras plus l'adultère.

Tu peux ne pas voler, ne pas t'approprier ce qui n'est pas ton bien, ce qui n'est pas le fruit de ton travail. Un jour, bientôt, tu ne voleras plus…

Tu peux ne pas porter de faux témoignages, tu peux dire la vérité, ne pas mentir. Un jour, bientôt, tu ne mentiras plus.

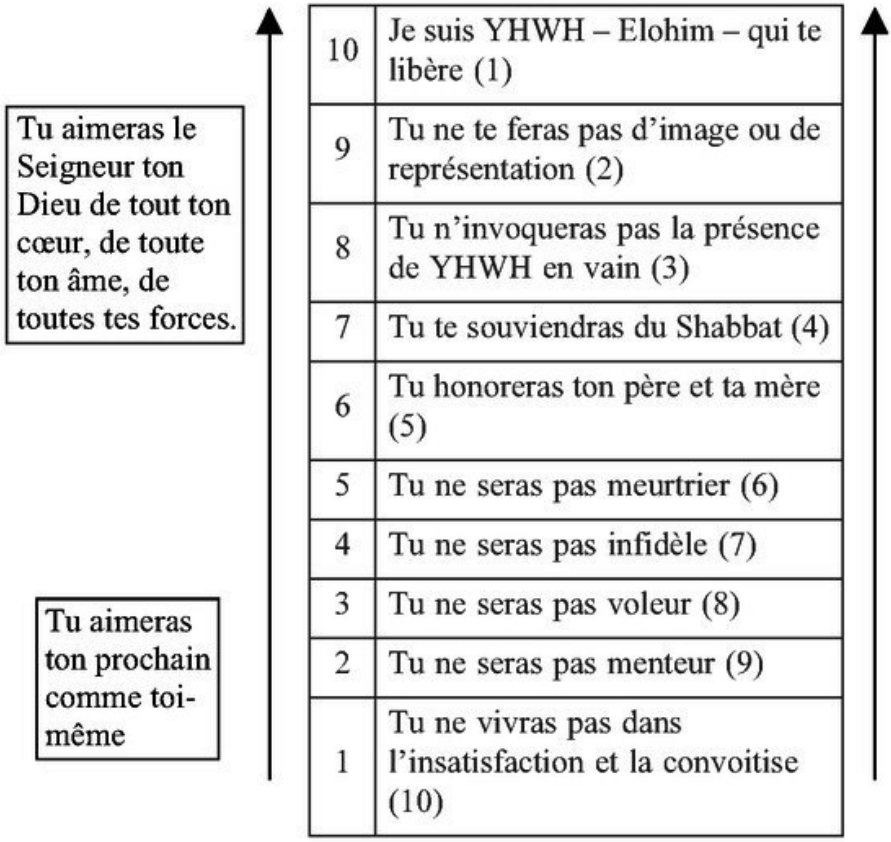
Tu peux ne pas convoiter les biens de tes proches. Un jour, bientôt, tu ne convoiteras plus.

Tu peux aimer Dieu, de tout ton cœur, de toute ton intelligence, de toutes tes forces. Un jour, bientôt, tu aimeras « l'Être qui est ce qu'Il est », avec tout ton être, pas seulement intellectuellement ou affectivement…

Tu peux aimer ton prochain comme toi-même et tu peux t'aimer toi-même comme un autre. Un jour, bientôt, tu aimeras…

Ces dix, onze ou douze paroles, nous les avons entendues sur tous les tons et de différentes manières, comme des paroles qui nous jugent ou qui nous soignent, comme une ordonnance qui veille à notre santé ou à notre intégrité. Nous en avons entendu une multitude de traductions, de paraphrases, de commentaires ou de gloses, mais nous avons oublié qu'il s'agissait de tir à l'arc (*yoré* – torah) et que ces paroles étaient des flèches dont nous pouvions nous servir pour nous « rappeler à l'Être », le désirer, pour le « viser » en son centre, là où il est « Je Suis » au plus intime de nous-même, là où Il nous libère de toutes les peines et de tous les esclavages (Dt 5, 6). Nous avons oublié que le Décalogue était avant tout un exercice, le grand exercice par lequel on apprend ce qu'est être un homme et ce qu'est aimer : c'est l'exercice de toute une vie, et certains se poseront même la question : « Ne faut-il pas plus d'une vie pour devenir vraiment humain et pour apprendre à aimer ? » Cela peut être une bonne justification pour notre paresse et pour ne pas commencer « ici et maintenant » l'exercice…

Quand on parle d'exercice, faut-il commencer par la fin ? C'est-à-dire par la réalisation de la Présence de « Je Suis » ? « L'Être qui est ce qu'Il est » en nous et qui nous libère. Ou faut-il commencer par le commencement, c'est-à-dire commencer par nous libérer d'un certain nombre de convoitises ou d'attachements très concrets et nous élever petit à petit vers cette liberté totale, même à l'égard des noms et des représentations de « l'Être qui est ce qu'Il est » (YHWH). Le Décalogue nous apparaît alors comme les dix barreaux d'une échelle qui « nous élève vers » le « Très-Haut » ou le plus vaste, l'Infini qui contient notre finitude.


Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces.
Tu aimeras ton prochain comme toi-même
10 Je suis YHWH – Elohim – qui te libère (1)
9 Tu ne te feras pas d'image ou de représentation (2)
8 Tu n'invoqueras pas la présence de YHWH en vain (3)
7 Tu te souviendras du Shabbat (4)
6 Tu honoreras ton père et ta mère (5)
5 Tu ne seras pas meurtrier (6)
4 Tu ne seras pas infidèle (7)
3 Tu ne seras pas voleur (8)
2 Tu ne seras pas menteur (9)
1 Tu ne vivras pas dans l'insatisfaction et la convoitise (10)

Moïse ne reçut pas ces dix paroles sous la forme d'une échelle, mais sous la forme de deux tables. Ces deux tables sont comme les deux ailes d'un oiseau qui, si on les « exerce », favorisent notre envol, notre « élévation vers le Très-Haut ».

Chacune de ces deux tables est récapitulée dans le double précepte rappelé par Yeshoua et qui n'en fait qu'un : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu » – « Tu aimeras ton prochain ».

Quand on s'exerce à ce double amour, « qui n'en fait qu'un » comme nous venons de le dire, puisque nous n'avons qu'un cœur pour aimer, de nouveau nous vivons de vie « ailée »…

Tu peux aimer Dieu
1 – Je Suis
2 – Pas d'images !
3 – N'invoque pas le Nom en vain
4 – Souviens-toi du repos
5 – Honore ton père et ta mère
6 – Tu ne tueras pas
7 – Ne sois pas infidèle !
8 – Ne vole pas
9 – Arrête de mentir
10 – Libère-toi de la convoitise
Tu peux aimer ton prochain
Tu peux battre des ailes
Tu peux aimer.

On pourrait aussi mettre en « résonance » les paroles des deux tables :

6 → 1 – Tuer c'est tuer « Je Suis » qui est en toi et dans l'autre.

7 → 2 – Être infidèle, c'est prendre une image, une représentation du Réel pour le Réel.

8 → 3 – Dérober ce qui ne nous appartient pas, c'est oublier la présence de l'Être qui est en toutes choses.

9 → 4 – Vivre dans le mensonge, c'est la fin de tout repos.

10 → 5 – Être dans la convoitise, c'est ne pas voir ce qui nous est donné, notre héritage.

1 → 6 – Si tu es conscient de « Je Suis » qui est en toi et en l'autre, tu ne peux plus tuer.

2 → 7 – Si tu ne produis pas d'images ou de représentations « fantasmatiques », tu demeures fidèle à toi-même et à ceux que tu aimes.

3 → 8 – Si tu n'invoques pas le Nom de Dieu en vain, c'est-à-dire si tu ne le désires pas pour autre chose que Lui, tu ne voleras pas, tu désireras ce qui est tien.

4 → 9 – Si ton cœur est en paix, tu connais le repos de la vérité, tu n'es plus dans le mental et dans le mensonge.

5 → 10 – Si tu honores ton père et ta mère, si tu es en paix avec ta lignée, tu ne convoiteras pas le bien d'autrui, tu seras heureux avec ce dont tu as hérité, tu profiteras de ce qui est tien.

Tout cela est compréhensible, facile à lire ou à dire ; le difficile, mais aussi l'intéressant, c'est de le faire, c'est de s'y exercer et s'y exercer c'est vivre, nous rapprocher, à chaque visée, à chaque flèche lancée, c'est-à-dire à chaque parole vécue et incarnée, de la Présence de l'archer, nous approcher de « Je Suis » qui, à travers notre désir d'être et de persévérer dans l'être, se réalise et « devient » « ce qu'Il est » depuis toujours.

Peut-on rêver de « salle d'exercice » ou de « laboratoire d'humanité »

mieux approprié que la ville de Jérusalem et ses habitants qui connaissent par cœur le Décalogue sans toujours parfaitement l'exercer ?

« Un jour, bientôt, tu aimeras » – c'est l'espérance de tous. Le Messie pourra-t-il être ailleurs que là où tous battent des ailes, vivent la Torah ?

Regardez les lys des champs
Que désirent-ils ?
Quelle est leur visée ?
Rien d'autre que la splendeur d'être ce qu'ils sont
Regardez les oiseaux dans la nuée
Que désirent-ils ?
Quelle est leur visée ?
Rien d'autre que la splendeur d'être ce qu'ils sont
Et l'homme, regardez-le
Que désire-t-il ?
Qu'elle est sa visée ?
Tant d'autres choses, que la splendeur d'être ce qu'il est […]
Il fallait bien
Dix paroles
Pour lui rappeler que son plus intime désir est sans objet
Il ne vise rien d'autre que ce qu'il est :
Le « Je Suis » qui est, en tout et en tous
L'archer – le Sujet – le Désir avant tout désir…
Il fallait bien
Dix paroles
Pour qu'il se souvienne
Quel est son désir, quelle est sa visée
Rien d'autre que la splendeur d'être ce qu'il est.

Traces

Les traces que nous vénérons à Jérusalem, ce sont les traces laissées par les Hérode, les César et leurs successeurs.

Les traces visibles dans les pierres et les architectures sont celles des Constantin, des Omar, des Saladin. Elles cachent des traces invisibles ou imaginées, celles de David, Salomon, Jésus, Mahomet et celles de tous les grands souffles qui caressent la pierre de leurs paroles envolées. La Jérusalem visible, phénoménale, inventoriée par les archéologues, l'histoire, et autres œuvres de piété, en cache une autre, la Jérusalem invisible, imaginale, peuplée d'anges, de prophètes et de messies, et sous les dieux uniques de leurs religions, il y a encore une autre Jérusalem – la Réalité une et inimaginable, ce pressentiment du Réel simple et nu, pressentiment amoureux de celui qui se refuse à toute saisie politique, poétique ou religieuse de la ville bien-aimée.

Trésor

On connaît le célèbre *hadith* du Prophète : « J'étais un trésor caché ; j'ai

aimé à être connu, j'ai produit le monde afin d'être connu. »

Le trésor caché et le trésor révélé ne font qu'un. L'évidence c'est ce qui nous est le plus caché ; le caché est dans le révélé. La lumière invisible est présente dans son apparition et dans ses apparences. La Vie imperceptible est manifestée dans le souffle et le corps qu'elle anime – chacun de ses membres est un trésor vivant.

La Jérusalem céleste est le trésor caché de la Jérusalem terrestre ; la Jérusalem terrestre est le trésor révélé de la Jérusalem céleste. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende ; qui a des yeux pour voir, qu'il regarde ! Mais qui a des oreilles ? Qui a des yeux ? Où trouver des oreilles qui entendent, des yeux qui voient ? Le trésor caché, n'est-ce pas ces yeux qui voient, ces oreilles qui entendent, sans lesquels il n'y a pas de trésor révélé ?

1- Marc-Alain Ouaknin, Dory Rotnemer, *op. cit*.

2- Patrick Huchet, *Les Templiers. De la gloire à la tragédie*, éditions Ouest-France, p. 22-23.

3- Vladimir Soloviev, *Le Judaïsme et la question chrétienne*, *op. cit.*, p. 107.

Un

« Dis Dieu, Un » (Coran 112, 1).

Non « Un » parmi d'autres, ni « Un » au-dessus des autres, ni un « seul existant » contre d'autres existants ou non-existants. « Un » « transcendantal » comme l'Être, le vrai, le Bien, le Bon.

Non « Une Réalité » parmi d'autres, une préférence, un « étant », une idole, non une Réalité au-dessus des autres ; le choix du plus élevé, un étant suprême – une idole.

Non une Réalité considérée comme seule existante, quand toutes les autres sont considérées comme illusion, inexistantes ; le choix de l'Être, différencié des étants qu'il crée, c'est encore une représentation, une différenciation – une idole.

Non une Réalité transcendante, même supérieure aux autres transcendantaux ; c'est encore une vision spatiale de la Lumière au-delà de toutes lumières – une idole.

« Dis Dieu, Un. »

Une réalité, inconnue ou plutôt inconnaissable, parce que, dès qu'il y a connaissance, il y a image, concept, représentation et idolâtrie de ces représentations aussi subtiles, aussi lumineuses soient-elles…

Il n'y a jamais perception de l'Infini ; dès qu'il y a une perception, il y a limites, on peut seulement parler de perception finie de l'Infini, d'appréhension temporelle de l'intemporel (Éternel), d'appréhension relative de l'Absolu, appréhension qui, si elle se satisfait d'elle-même, devient idolâtrique.

« Dis Dieu, Un »

Un Réel qui demeure incompréhensible, incréé, inaccessible, irreprésentable, en toutes réalités créées, accessibles, compréhensibles, représentables ; non pas « deux » réalités, nulle « association » et nulle dissociation possible au Réel Un.

« Ni pour, ni contre », dis : un seul Réel manifesté et caché dans sa transcendance comme dans son immanence.

Dire « Dieu Un », c'est énoncer une parole égale au silence, une parole silencieuse car parole et silence énoncent ensemble l'Un manifesté et caché,

visible et invisible, créé et incréé, temporel et éternel (intemporel).

Dire « Dieu Un », parole qui nous engouffre dans son silence, c'est le « point » qui nous replace dans l'infini mouvement du cercle ; c'est demeurer dans l'instant où se résolvent et s'abîment les contraires.

Ne sont-ils pas un
La chenille et le papillon
Le lézard qui mange la chenille et le papillon
La bête qui mange le lézard
L'homme qui mange la bête
La guerre qui mange l'homme
La mort qui mange la guerre
La vie qui mange la mort
L'infini qui mange la vie ?

Ne sont-ils pas un
L'un qui contient le multiple
L'impensable qui ronge la pensée
L'irreprésentable qui dévore tout ce qui se présente
L'inconnaissable qui avale toute connaissance
L'abîme qui appelle l'abîme
Tout est Un
Tout est
Tout
L'Un est Tout
L'Un est
L'Un

Veille

Veiller est une grande grâce que Dieu accorde à quelques-uns. Dans le silence et le recueillement de la nuit, ils oublient tout ; pour eux, il n'y a plus de temps, ils sont transportés en Dieu, et leur prière est une colonne qui soutient le monde. Veiller, sans la grâce, est particulièrement pénible, mais il faut persévérer et demander à Dieu sa force.

Les saints, s'ils veillaient la nuit, ce n'était pas par ascèse ou pour faire leur volonté propre, mais l'amour les empêchait de dormir. La présence du Bien-Aimé était une brise légère qui soulevait sans cesse les paupières de leur esprit et de leur cœur.

Il est difficile de dormir dans une chambre remplie de lumière. Voilà pourquoi le cœur des saints ne connaît pas le sommeil.

Il y a de nombreux « veilleurs » à Jérusalem…

Vendredi

Le vendredi, *Yawm al-djama*, est le jour saint de la communauté musulmane : « Ô vous, les croyants ! Quand on vous appelle à la prière du vendredi, accourez à l'invocation de Dieu ! Interrompez tout négoce : c'est un bien pour vous, si vous saviez ! » (Coran 62, 9).

À Jérusalem, la prière du vendredi est le grand rassemblement (*djumu'a*) de tous les « croyants » de la ville et des alentours. Je me souviens avoir frôlé l'étouffement en voulant remonter à contre-courant la foule qui sortait de la mosquée el-Aqsa vers le *Kotel* ou le Mur occidental pour le commencement du shabbat. Je comprends pourquoi les juifs pieux ont cherché toutes sortes d'itinéraires par les toits de la ville pour rejoindre le Mur – la rencontre de cette foule lente et bruyante qui sort des mosquées avec cette foule au pas rapide et silencieux qui se dirige vers le Mur ne provoquerait pas seulement le froissement des voiles et la chute des chapeaux, mais certainement l'étouffement rituel des corps « étrangers ».

« S'aimer, c'est regarder ensemble dans la même direction. »

À Jérusalem, le vendredi soir, tous regardent dans la même direction, puisque tous regardent vers Dieu, seulement la même direction est pour chacun d'eux à l'opposé, d'où la définition d'un « embouteillage religieux » : deux foules croyantes qui vont au même endroit, à la même heure, par le même chemin, par des directions opposées. Pour chacun, c'est le bon sens.

Vérité et terreur

« Il n'y a que la vérité qui blesse. Il n'y a que la vérité qui tue », murmurait-il sombrement. « La vérité, ce n'est pas ce que les autres pensent, ce n'est pas ce qui est écrit dans les Écritures ; je n'obéis à personne, à aucun Dieu, je ne suis le porte-parole d'aucune religion, "la vérité c'est moi", c'est ce que pense, c'est ce que je fais… », me disait-il encore quelques jours avant de se faire exploser dans un bus à Jérusalem. L'attentat a été revendiqué par plusieurs groupes djihadistes comme « acte de guerre sainte ». Je sais que ce n'était pas le cas.

Beaucoup d'attentats suicide naissent d'une nécessité intérieure, chez quelqu'un qui se prend pour la justice et la vérité. Cette personne est en guerre contre elle-même et contre ceux qui l'empêchent d'affirmer « sa vérité » ou celle de sa collectivité ; la preuve que j'existe, le « poids » de ma vérité, c'est la terreur que j'inspire…

N'y a-t-il pas d'autres façons de dire « Je suis la vérité » ?

Une vérité qui ne nous enferme pas, mais qui nous rend libres ; une vérité qui ne se donne pas la mort, mais qui donne sa vie… il faudrait mieux dire alors « Je Suis » est la vérité – l'Amour est la vérité.

Ce n'est plus une vérité qui blesse ou qui tue, c'est la vérité de l'Être qui aime, une présence qui guérit, une justice qui éclaire.

Versets sataniques

Depuis que l'ayatollah Khomeyni a lancé une *fatwa* (condamnation à mort) contre Salman Rushdie, l'auteur du roman *Les Versets sataniques*, beaucoup d'encre a coulé sur ces versets devenus illisibles. Ils ne figurent plus dans les versions officielles du Coran, on les trouve pourtant dans les traductions de la Pléiade, de R. Blachère, d'André Chouraqui et de M. Hamidullah. Il s'agit des versets 20 *bis* et 20 *ter* de la très belle sourate 53 appelée « l'Étoile » (Au-Najum).

19. Avez-vous considéré al-lât *et* al-uzza
20. et l'autre Manat la troisième
20 bis. Ce sont les sublimes déesses
20 ter. Et leur intercession est certes souhaitée

Cette dernière parole en effet ne peut que choquer ceux qui ont entendu Mahomet sans cesse répéter « Tu n'adoreras qu'Allah, pas d'autre Dieu qu'Allah, lui seul est Dieu » – pas d'association avec un « autre que lui ! ». Cela sera considéré par la suite comme apostasie, crime passible de mort.

Que s'est-il passé ?

At-Tabarî, reprenant le récit d'Ibn Ishâq (la Sira), raconte : « Lorsque l'Envoyé d'Allah se fut aperçu que son peuple était divisé, à cause de ce qu'Allah lui révélait, il ressentit un grand abattement et il souhaita alors que d'Allah descendît une parole, susceptible de le rapprocher de son peuple qu'il aimait… et qu'en sa faveur fût atténué ce qu'il y avait de violent dans ce qui lui avait été révélé[1]… »

Dans son livre *Le Seigneur des tribus*, Jacqueline Chabbi insiste sur le fait que « les versets sataniques ne le sont peut-être pas autant qu'on le pense », il s'agissait d'un effort de Mahomet pour se concilier les tribus polythéistes, une sorte de « tentative d'arrangement ». La communauté mecquoise se serait ressoudée – l'unité nationale se serait reconstituée autour de Mahomet qui se serait ainsi trouvé investi de pouvoirs sur les croyants et sur les païens en même temps… Faut-il vraiment à ce propos parler de « diplomatie diabolique » ? Toujours est-il que ces paroles attirèrent à Mahomet des sarcasmes des deux partis et c'est à la suite de son échec de conciliation qu'Allah abrogea ces deux versets. Jacqueline Chabbi ira jusqu'à penser « que d'une certaine façon le "monothéisme" musulman est né de cet échec ».

Dans la sourate XXII, Mahomet reconnaîtra avoir été abusé par Satan, comme les prophètes et apôtres qui l'ont précédé.

« Nous n'avons envoyé avant toi
ni prophète ni apôtre
sans que le démon intervienne
dans ses désirs.
Mais Dieu abroge ce que lance
Le démon
Dieu confirme ensuite ses versets
Dieu est celui qui sait, il est sage » (Coran XXII-52).

Il ne fera plus désormais aucune concession avec ceux qu'il appelle des incrédules ou des « polythéistes ».

« Dis :
Ô vous les incrédules
Je n'adore pas ce que vous adorez
Vous n'adorez pas ce que j'adore
Moi je n'adore pas ce que vous adorez
Vous, vous n'adorez pas ce que j'adore
À vous votre religion
À moi, ma religion » (Coran CIX).

Voilà une attitude claire, qui n'implique pas de jugement ni de condamnation sur les autres religions, mais simplement une ferme différenciation.

Mais d'autres versets seront inspirés, certains exégètes les considéreront comme davantage « sataniques » que ceux concernant les déesses car ils invitent à la violence et au mépris : « Dieu a préparé un châtiment ignominieux pour les incrédules » (Coran IV, 102).

« Oui, les incrédules parmi les gens du Livre (juifs et chrétiens) et les polythéistes seront dans le feu de l'enfer » (Coran 98, 6).

« Dieu ne pardonnera pas à ceux qui sont incrédules » (Coran 47, 34).

« Combattez dans le chemin de Dieu ceux qui luttent contre vous – tuez-les partout où vous les rencontrerez » (Coran 2, 191).

« Telle sera la rétribution de ceux qui s'opposent à Dieu et à son prophète… ils seront tués ou crucifiés, ou bien leur main droite ou leur pied gauche seront coupés, ou bien ils seront expulsés du pays » (Coran 5, 33).

« Ô vous qui croyez ! Ne prenez pas les juifs et les chrétiens comme amis – ils sont amis les uns des autres et celui d'entre vous qui lie amitié avec eux devient donc un des leurs » (Coran 5, 51).

« Ô Prophète ! Combats les infidèles et les hypocrites, sois dur envers eux » (9, 73).

« Ne prenez donc pas d'amis parmi eux jusqu'à ce qu'ils fassent hégire sur le chemin de Dieu. S'ils se détournent, saisissez-les et tuez-les partout où vous les trouverez » (Coran 4, 89).

Est-ce vraiment Dieu qui parle ? En tout cas, pas le Dieu qui a dit « Tu ne tueras pas » ou « Aimez vos ennemis ». L'Imagination créatrice se contredirait-elle ?

Les versets que nous venons de citer ne sont peut-être pas « sataniques » si on les replace dans leur contexte, mais, nous le savons, leur « interprétation » peut être satanique et le Coran, comme la Bible avant lui, peut servir à justifier nos haines, nos peurs et nos crimes.

Les déesses mentionnées par le texte du Coran se retrouvent à Pétra, la fameuse capitale des Nabatéens, rappel de ce fond arabe pré-islamique présent dans l'inspiration du Prophète.

Vertus théologales

Pour la théologie catholique, trois grandes vertus, la foi, l'espérance et l'amour, sont considérées comme « théologales », c'est-à-dire comme venant de Dieu lui-même. C'est en vivant au cœur de ces trois grandes vertus qu'on participe à la vie divine.

Il faut d'abord préciser que « la foi » n'est pas « la croyance ». Elle est participation à la connaissance que Dieu a de lui-même, c'est-à-dire à son incognoscibilité au-delà des représentations que les diverses croyances peuvent nous en donner.

L'espérance n'est pas l'espoir qui est toujours désir, manque ou attente –

l'espérance commence là où l'espoir cesse, et ce n'est ni le désespoir ou « l'inespoir », mais le total abandon, l'absolue confiance, dans l'Infini Réel « qui est ce qu'Il est » (YHWH – Abba).

L'amour qui est *agapè* n'est pas seulement éros ou *philia* qui sont toujours des amours « intéressés », mais don gratuit ; non seulement « acte d'être », mais « acte de donation de l'être » ; la métaphysique de l'*agapè* reconnaît le Don comme antérieur à l'Être. Cette vertu rend l'homme capable de don et d'amour gratuit et, de surcroît, capable d'aimer ce que « naturellement » il n'aime pas, capable d'aimer ses ennemis.

Cet Amour qui est l'*agapè*, cet abandon ou confiance, qui est l'espérance, cette connaissance qui est la foi excèdent les possibilités humaines, ce sont vraiment des vertus « théologales », empreintes d'un autre Amour, d'une autre Conscience, d'une autre Confiance, dans l'intelligence, la corporéité et l'affectivité de l'homme.

Elles sont ce que produit de mieux l'Imagination créatrice dans la finitude humaine, certains diront « ce que l'imagination » de quelques grands théologiens particulièrement brillants a produit de mieux… mais d'où vient l'imagination aux théologiens ? Qu'est-ce qui leur permet d'imaginer l'homme « capable de Dieu », c'est-à-dire capable d'aimer, d'être conscient, d'être confiant (heureux) « autrement », si ce n'est de l'Imagination créatrice elle-même ?

On peut imaginer le contraire, imaginer que l'homme est incapable de foi, d'espérance et d'amour, imaginer qu'il ne peut croire qu'à ce qu'il voit, ne savoir que ce qu'il sait, imaginer que l'homme est incapable de s'abandonner, de faire confiance, qu'il sera toujours dans la peur, l'espoir ou le désespoir. On peut imaginer que l'homme est incapable d'aimer ou de n'aimer que ce qui vient combler ses manques, ses désirs, qu'il est incapable d'amour désintéressé, de pardon et de compassion…

D'un côté, on imagine l'homme capable d'ouverture, de progrès, de maturation. De l'autre, on l'imagine incapable de sortir de la représentation de ce qu'il est, comme être fini, limité ; comme « être pour la mort »… On a le choix, entre imaginer l'homme en « enfer » ou dans « l'ouvert » ou ne rien imaginer. Cela ne change rien « à ce qui est », cela change tout pour celui qui imagine car chacun vit dans le monde qu'il imagine.

Le monde n'est pas plus « absurde » que « saturé de sens », il est tel qu'on l'imagine. C'est notre responsabilité de le rendre plus absurde, plus sensé ou plus divin. Veiller sur notre imagination, c'est veiller sur l'avenir de Jérusalem, c'est veiller aussi sur l'avenir du monde.

Via Dolorosa /Via Amorosa

Ce sont les franciscains qui, à partir du XV^e^ siècle, invitèrent les pèlerins

chrétiens de Jérusalem à suivre un itinéraire qui aurait été celui du Christ, son « chemin de croix » depuis le tribunal jusqu'au Golgotha. Les différentes « stations » de ce chemin sont plus symboliques qu'historiques et elles varieront au cours des siècles…

Ce sont les papes Clément XII et Benoît XIV qui fixèrent la forme du chemin de croix ou Via Dolorosa en le limitant à 14 stations : Benoît XIV, en 1792, proposa ce chemin de croix comme dévotion populaire, qui devait marquer profondément la piété catholique romaine dans son attachement à la passion du Christ.

1re station : Jésus est condamné à mort.

À l'emplacement de la forteresse romaine où aurait eu lieu la condamnation se trouve aujourd'hui une école musulmane, la *madrassa el omartyya* (de style mamelouk). Chaque vendredi, les franciscains y commencent leur procession.

2e station : Jésus est flagellé et chargé de sa croix.

Cette station se trouve dans le couvent franciscain de la Flagellation. La chapelle a été restaurée dans les années 1920 par l'architecte italien Antonio Banduzzi, également architecte de la chapelle du Dominus Flevit sur le mont des Oliviers. Les bâtiments du couvent abritent le Studium Biblicum Franciscanum, institut d'études bibliques, géographiques et archéologiques. Au musée du Studium on trouvera des objets découverts par les franciscains lors de fouilles à Capharnaüm, Nazareth, Bethléem, particulièrement des objets byzantins ou croisés, fragments des fresques qui ornaient l'église de Gethsémani, au-dessus de laquelle fut construite l'actuelle basilique des Nations.

3e Station : Jésus tombe pour la première fois sous le poids de la croix.

Cette chute n'est pas rapportée par les Évangiles, elle est évoquée par une petite chapelle appartenant au patriarcat catholique arménien de Jérusalem – sa construction fut effectuée au XIXe siècle. Ce sont les soldats catholiques de l'armée polonaise qui achevèrent les travaux de rénovation durant la Seconde Guerre mondiale.

4e Station : Jésus rencontre sa mère.

Cette rencontre n'est pas rapportée dans le récit des Évangiles mais la tradition d'une halte à une église dédiée aujourd'hui à Notre-Dame-du-Spasme semble ancienne. Les excavations nécessitées pour la construction de l'église catholique arménienne actuelle ont mis au jour les restes d'un pavé byzantin en mosaïque (VIe-VIIIe siècles). Aujourd'hui, l'oratoire est surmonté d'un panneau entouré de frises sculptées par l'artiste polonais Zieliensky.

5e Station : Siméon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix.

Une inscription sur l'architrave d'une porte commémore cette rencontre où un « homme qui revenait des champs est chargé de la croix pour la porter derrière Jésus » (Lc 23-26).

6e Station : Véronique reçoit l'empreinte du visage de Jésus sur le linge avec lequel elle voulut essuyer sa sueur.

Cet épisode, de nouveau, n'est pas présent dans les Évangiles. Le nom de Véronique – *vera icona* – veut dire « vraie icône » ou véritable image. Une église, appartenant aux catholiques grecs, montre un tombeau qui serait celui de Véronique. Quant au linge où seraient imprimés les traits du visage du Christ ou « Sainte Face », il est gardé depuis le VIIIe siècle dans la basilique Saint-Pierre de Rome.

7e Station : Jésus tombe pour la deuxième fois.

Le lieu faisant mémoire de cette deuxième chute (non rapportée par les Évangiles) est marqué par une colonne, située au croisement de la Via Dolorosa et de la rue du Marché toujours très animée, ce qui provoque parfois quelques « frottements douloureux » entre pèlerins et autochtones.

8e Station : Jésus rencontre les filles de Jérusalem.

Sur le mur extérieur d'un monastère orthodoxe grec est sculptée une petite croix latine, rappel des paroles de Jésus aux « femmes de Jérusalem » qui le suivaient et se lamentaient sur lui : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ! Pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants ! Car voici venir des jours où l'on dira : Heureuses les femmes stériles, les entrailles qui n'ont pas enfanté et les seins qui n'ont pas nourri ! » (Lc 23-26-31).

9e Station : Jésus tombe pour la troisième fois.

Le lieu où le Christ serait tombé pour la troisième fois (non attesté dans les Évangiles) est rappelé par une colonne de l'ère romaine à l'entrée des monastères copte et éthiopien.

Les cinq dernières stations du chemin de croix se trouvent toutes à l'intérieur du Saint-Sépulcre :

10e Station : Jésus est dépouillé de ses vêtements.

11e Station : Jésus est cloué sur la croix.

12e Station : Jésus meurt sur la croix.

Ces trois stations sont commémorées à l'endroit où la tradition et l'archéologie situent le Golgotha. Aujourd'hui, ce sont des chapelles partagées entre orthodoxes russes et catholiques romains.

13e Station : Jésus est descendu de la croix.

La pierre de l'Onction – le Christ aurait été oint avant d'être enseveli – se trouve au pied du Golgotha. C'est la première chose que l'on voit lorsqu'on entre dans l'Anastasis ou Saint-Sépulcre. La pierre actuelle date de 1810.

14e Station : Jésus est mis au tombeau.

Cette quatorzième station serait le tombeau même du Christ qui, selon le récit évangélique, aurait appartenu à Joseph d'Arimathie, « membre du conseil et homme droit et juste… » (Lc 23-30-36).

Il ne reste sans doute aucune trace du tombeau d'origine… De toute façon, le tombeau est « vide » et comme le « vide originel » fut le lieu de la Création, le vide du tombeau est pour les croyants le lieu où se célèbre la Résurrection ou Création nouvelle. Mais cela n'est plus ni de l'histoire, ni de la légende… Aujourd'hui, ce vide est, pour certains, difficile à discerner tant il leur semble encombré d'histoires, d'Églises et de dogmes. Pourtant il demeure invincible et immaculé, parmi les miasmes qu'il crée ou qu'il suscite, ornements dérisoires et pathétiques de sa « toujours et partout » Invisible Présence.

Nous venons d'évoquer la Via Dolorosa, le chemin de croix franciscain. D'autres itinéraires sont possibles : la procession du Jeudi saint orthodoxe commence en haut du mont des Oliviers, s'arrête dans le jardin de Gethsémani, entre dans la Vieille Ville par la porte du Lion et se dirige ensuite vers l'Anastasis, l'église de la Résurrection (Saint-Sépulcre pour les Latins).

Au VIIIe siècle, plusieurs arrêts s'effectuaient au cours du trajet, notamment le long de la partie sud de la Vieille Ville, à la maison de Caïphe, sur le mont Sion, au *Pretorium* pour arriver toujours à l'Anastasis, pour

rappeler que la fin de l'histoire, celle du Christ, la nôtre ou celle de l'univers, ce n'est pas la mort mais la Résurrection.

« Ne fallait-il pas endurer toutes ces souffrances pour entrer dans la gloire ? » (Lc 24-26).

C'est ainsi qu'à l'origine, le chemin parcouru par le Christ n'était pas seulement considéré comme une Via Dolorosa, mais comme une Via Amorosa : le chemin que prend l'Amour lorsqu'il a à faire face aux souffrances, injustices, absurdités de l'existence – cette Via Amorosa n'est pas complaisance dans la douleur mais transfiguration, transformation de la douleur. Elle est une invitation à faire de toutes nos épreuves, et jusqu'à l'inacceptable, une occasion (*kairos*) de conscience et de croissance.

Le Christ ne s'est pas contenté d'enseigner la compassion inconditionnelle ou l'amour des ennemis, il nous a montré le chemin. Comment « sauver l'humanité » ? Comment demeurer humain (et divin), face à la trahison, la haine, la violence et la mort ? Chacune des étapes de la Via Amorosa serait alors, pour nous, l'occasion de méditer et d'éprouver en nous-même la force de l'Amour face aux circonstances et aux rencontres les plus « douloureuses » de notre histoire.

Je proposerai alors un chemin de croix qui serait toujours un chemin vers la résurrection, en insistant sur la possible transfiguration de la douleur, sur la possible alchimie d'une Via Dolorosa transformée dans l'esprit du Christ en Via Amorosa.

Chaque étape de la passion du Christ décrit (si on se contente de suivre les Écritures les plus canoniques) une rencontre, plus exactement une confrontation avec ce que la vie propose de plus difficile à notre humanité.

Nos « neurones miroirs » ont été habitués à contempler dans le récit de la Passion un « homme qui souffre » plus qu'« un homme qui aime » en pleine conscience de l'absurdité et de l'injustice de sa situation. « Un homme libre » face à l'inévitable et à l'inacceptable – nous avons appris à imiter sa douleur, sa souffrance, son désespoir, plus que son amour, sa liberté, sa patience. Est-ce possible de lire autrement ce récit de la Passion, et de faire de ce chemin de croix le chemin de l'homme « debout », face à l'adversité ? (C'est le sens étymologique du mot grec *stavra* – la croix – qui veut dire « se tenir droit », « debout face à la douleur » (voir le *stabat mater* en latin ou le verbe *to stand* en anglais).

Le chemin d'une vie « donnée » et non d'une vie « volée » : « Ma vie on ne me la prend pas, c'est moi qui la donne » – parole non d'esclave ou de victime, parole de sujet, d'homme libre.

1re Station : Gethsémani, Mont des Oliviers.

L'Amour face à l'angoisse, la solitude, l'agonie (Mt 26-30, 36-46 ; Mc 14-26, 32-42 ; Lc 22, 36-46).

2e Station : L'arrestation, la trahison de Judas, le reniement de Pierre.

L'Amour face à la trahison et le reniement de ses amis (Mt 26, 47-50 ; Mc 14, 43-52 ; Jn 18, 3-11 ; Lc 22, 47-62).

3e Station : Les soldats qui le gardent, l'injurient, le frappent, le tournent en dérision.

L'Amour face à la violence gratuite (Mt 26, 67-68 ; Mc 14, 65 ; Lc 22, 63-65).

4e Station : Jésus devant le Sanhédrin.

L'Amour face à la violence, à la jalousie et l'incompréhension du pouvoir religieux (Mt 26, 57-66, 27, 2 ; Mc 14, 53-64, 15, 1 ; Lc 22, 66-70).

5e Station : Jésus devant Pilate.

L'Amour face à la puissance et à la lâcheté des politiques (Mt 27, 11-14, 15-26 ; Mc 15, 2-5, 6-15 ; Jn 18, 20-38, 38, 19, 16 ; Lc 23, 1-7, 13-24).

6e Station : Jésus devant Hérode.

L'Amour face au cynisme du roi et des puissants (Mt 27, 11-14, 15-26 ; Mc 15, 2-5, 6-15 ; Jn 18, 20-38, 38, 19, 16 ; Lc 23, 1-7, 13-24).

7e Station : Jésus rencontre Simon de Cyrène et les femmes de Jérusalem.

L'Amour face à l'aide et aux lamentations des impuissants (Mc 15, 20-22, 27, 31-32 ; Lc 23, 26-31).

8e Station : Jésus est crucifié, ses vêtements tirés au sort.

L'Amour face au crime des « ignorants » : « Ils ne savent pas ce qu'ils font » (Mt 27, 35-38 ; Mc 15, 24-28 ; Jn 19, 17-24 ; Lc 23, 33-34).

9e Station : Jésus face à la foule qui l'entoure et aux deux brigands crucifiés avec Lui.

L'Amour face à la liberté de croire ou de ne pas croire en Lui (Mt 27, 30-43 ; Mc 15, 29-32 ; Lc 23, 35-43).

10e Station : Jésus face à l'absence de ses disciples et à la présence de sa mère, de Marie Madeleine et de Jean, à l'heure de sa mort.

L'Amour face à ceux qui survivront à son départ (Mt 27, 45-50 ; Mc 15, 33-37 ; Jn 19, 25-30 ; Lc 23, 44-49).

11e Station : Jésus face à l'absence de Dieu – « Père pourquoi m'as-tu abandonné ? »

L'Amour face à l'absence d'un Autre que lui-même, mais lui-même comment serait-il séparé de la Source de ce qu'il est, du Don qui précède l'Être ? (Mt 27, 45-47 ; Mc 15, 33-41 ; Lc 23, 44-49).

12e Station : Jésus transmet son Souffle.
L'Amour, la Vie qui se donnent jusqu'au bout (Jn 19, 36).

13e Station : Jésus est enseveli.
L'Amour mis en terre n'achève pas ici son parcours, la tradition nous dit qu'il « descend aux enfers », c'est-à-dire qu'il visite non seulement le monde intermédiaire, de son propre inconscient, mais aussi celui du collectif.
L'Amour face à l'inconscient et aux mémoires du transgénérationnel et du collectif (Mt 27, 57-60 ; Mc 15, 12-46 ; Lc 23, 50-54 ; Jn 19, 38-42 ; 1 P 3, 198 ; Ac 2, 24 ; Ép 4, 9 ; Rm 10, 6-10 ; Ap 1, 5 ; 1 Co 15, 26).

14e Station : Jésus est Ressuscité.
L'Amour vainqueur, l'Amour plus fort que la mort (Mt 28 ; Mc 16 ; Lc 24 ; Jn 20).

Chacun des textes proposés à notre méditation demanderait une exégèse sérieuse et une herméneutique inspirée qui dépassent le cadre de ce dictionnaire. On peut pressentir pourtant, à travers les étapes, stations, « chapitres » de la Passion, la Présence du « Verbe » ou « Logos » qui se déploie et se dévoile comme Amour vulnérable et invincible, secret du « Dieu caché » dans les profondeurs de l'homme.
L'épreuve, l'ennemi, le traître, l'incompréhension, la violence, la bêtise… sont autant d'occasion d'*apocalypsis*, c'est-à-dire de « dévoilement » de ce secret… « Je Suis », « Celui qui Est », « Celui qui Aime » aura le dernier mot…

Victime

À Jérusalem, il n'y a que des « victimes » : les musulmans sont « victimes » des juifs qui occupent leurs maisons et leurs territoires ; les chrétiens sont « victimes » des musulmans qui leur volent leurs maisons et leurs territoires et des juifs qui les invitent « légalement » à quitter leurs maisons et leurs territoires ; les juifs sont les victimes de ceux qui ne les laissent pas vivre en paix dans ce qu'ils considèrent comme leurs maisons et leurs territoires ; quant aux « laïcs », ils se considèrent comme « victimes » de tous les autres, religieux, de toute obédience et de tout poil.
Donc, à Jérusalem, la plainte est légitime ! Les lamentations ne sont pas réservées à un mur particulier, elles ont envahi toute la ville.
S'il n'y a que des victimes, il n'y a que des bourreaux, il n'y a que des impuissants et des tout-puissants. Comment sortir de cette impasse où chacun se considère comme la victime et considère l'autre comme son bourreau, ou

comme son envahisseur ? Y aurait-il des plaintes plus légitimes que les autres ? Et des victimes plus « authentiquement » et « objectivement » victimes que les autres ? Le savoir serait effectivement utile pour identifier les « vrais » bourreaux… Le problème, c'est que chacun se considère vraiment et sincèrement comme une « vraie victime ».

La souffrance des uns comme des autres est bien réelle et comme chacun en ignore la cause et qu'il faut une cause à tous nos maux, la cause ne peut être que l'autre… Le salut aussi ne peut venir que d'un autre, autre que l'autre auquel on attribue la responsabilité de notre souffrance, mais c'est encore rendre un autre « responsable » de notre libération et de notre salut cette fois. Mais si le Libérateur, le Sauveur, le Messie ne vient pas, ou tarde à venir ? Alors c'est chacun qu'il faut accuser à cause de son manque d'« attente » et de son « peu de foi »… non seulement je suis une « victime », mais aussi un « coupable ».

Si le statut de victime me donne une identité honorable, source de toute respectabilité à Jérusalem, le statut de coupable complique les choses, mon honorabilité de victime en devient « honteuse ». Autant dire que vivre en victime et en coupable, que ce soit à Jérusalem ou ailleurs, est invivable. Ce qu'on ne dit pas assez, c'est que vivre en victime, c'est vivre en « irresponsable ».

Je ne suis évidemment pas responsable de tous les malheurs qui m'arrivent mais je suis responsable d'en faire quelque chose de moins douloureux ou de pire. Je peux arrêter d'être victime des événements pour devenir « disciple » des événements.

Le jour où les habitants de Jérusalem, juifs, chrétiens, musulmans ou laïcs (victimes de toutes ces religions !), cesseront de revendiquer leur statut de « victimes » pour faire de l'autre des « bourreaux » ou des « sauveurs », quelque chose en profondeur pourra vraiment changer.

Le jour où les habitants de Jérusalem ne se considéreront plus comme les victimes des autres ou des événements, se feront « responsables » ou « disciples » de leur souffrance, les temps messianiques commenceront…

Encore une fois nous ne sommes pas « responsables » de la souffrance, du mal et du malheur qui nous habitent. Nous sommes responsables du devenir de ce qui nous habite et nous arrive (d'agréable ou de désagréable).

Jésus, lorsqu'Il rencontre l'aveugle de naissance, contrairement à ceux qui le questionnent, n'en fait pas « la victime » de ses actes passés ou de son code génétique (est-ce lui ou sont-ce ses parents qui ont péché pour qu'il soit né ainsi aveugle ?). Il lui révèle au contraire que cette maladie ou ce handicap est « pour que soit manifestée la gloire de Dieu », c'est-à-dire pour que soit manifestée la Présence du Sujet (Je Suis), la Conscience, plus grande que les maux qui l'accablent… Mais sans doute faut-il, pour que cela soit possible, que l'aveugle se reconnaisse « responsable », non pas des causes de sa cécité, mais responsable de ce qu'il est maintenant, pour que soit manifestée en lui la grandeur d'une liberté non arrêtée, non identifiée aux vicissitudes de son

existence.

N'est-ce pas la présence même du Messie et du Sauveur qu'il doit manifester comme étant vivant et conscient en lui (non plus comme un thaumaturge le délivrant de l'extérieur) ?

Si nous demeurons dans la logique de Jésus, il s'agit de cesser de se considérer soi-même ou de considérer les autres comme des « victimes » et, par voie de conséquence, cesser de se considérer soi-même comme « coupable » ou comme « bourreau » et les autres comme des coupables ou comme des bourreaux, mais considérer tout être, quel qu'il soit, comme un être « responsable », disciple de « ce qui est et de ce qui arrive », pour croître en conscience, si ce n'est en patience. C'est à travers cela qu'il devient lui-même, Sujet, Je Suis…

Quand la Jérusalem pleine de toutes les lamentations possibles deviendra-t-elle la ville où les hymnes fossiles des Saintes Écritures se lèveront en pures et vraies louanges ? Ce jour où chacun cessera de se plaindre et d'accuser l'autre de son malheur, pour faire de ce malheur la grâce d'une lucidité et d'un courage, la présence d'un sujet libre et responsable, preuve sensible et forte que son sauveur, son Messie est « déjà là », à l'intérieur, et si on en croit la théorie des neurones miroirs et du désir mimétique, cessant d'imiter les bourreaux et les victimes qui nous entourent, nous aurons un autre « modèle » d'humanité ou de comportement à offrir au monde que ceux-là mêmes qui nous entraînent et nous enferment dans le cycle inévitable de la violence.

Jésus, face à ses bourreaux, ne se comporte pas en victime, il leur pardonne « parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font », parole non d'esclave, mais de Seigneur, d'homme libre. « Sa vie on ne la lui prend pas, c'est Lui qui la donne. »

L'Agneau dans l'Apocalypse de Jean n'est pas un agneau victime, mais un agneau vainqueur. Vainqueur qui n'a pas besoin de vaincre pour affirmer une puissance qui nous délivre des impasses de la toute-puissance et de l'impuissance. Il ne s'agit plus d'attendre que vienne à Jérusalem le règne des hommes et des femmes libres, ni bourreaux ni victimes. Il ne s'agit plus d'attendre que les autres changent pour que nous changions – Dieu ou la liberté, c'est « Celui qui aime le premier »…

Vieux

À Jérusalem, tout devient vieux plus vite (particulièrement les petites filles et les grands garçons). Un objet de piété est un objet mort avant l'âge. Seul l'Éternel n'a pas une ride.

Vigée, Claude

Né en 1921 en Alsace, Claude Vigée est considéré comme l'un des grands poètes juifs de langue française. Mais bien avant l'hébreu, c'est dans le dialecte bas alémanique qu'il fut initié à la poésie biblique et aux traditions juives. L'apprentissage précoce à penser en plusieurs langues le rendra sensible aux rythmes et aux silences d'une langue originelle, en deçà et au-delà des langues maternelles.

Avant d'habiter Jérusalem et d'y enseigner la littérature comparée à l'université hébraïque, la Ville sainte habitait son imaginaire et celui de sa famille avec une force étonnante :

« Le soir de la Pâque juive, lors de cette cérémonie familiale très importante qui s'appelle le Seder*, l'ordre de la Pâque, au beau milieu de la cérémonie que l'on chantait encore chez nous en hébreu, sans que personne comprenne ce qu'il chantait, tout à coup mon grand-père maternel, celui dont je parle très souvent dans mes livres autobiographiques, se levait, prenait sa serviette, qu'il avait nouée (puisque c'est un repas festif extrêmement abondant et délicieux, celui du* 'erev pessah*, celui de la veille de la Pâque), il la jetait sur l'épaule et se mettait à tourner autour de la table, en disant cette fois-ci en dialecte* : *"Mes enfants, debout, le moment est venu, c'est le temps de revenir à Jérusalem." En effet, dans le rituel de ce soir-là, les derniers mots sont : "Cette année dans l'esclavage, l'an prochain à Jérusalem." C'est la fin du rituel de la Pâque. Il prenait cela littéralement. Il n'avait jamais mis les pieds à Jérusalem, il n'aurait même pas su la situer, il n'avait aucune notion de cela. C'était un marchand de grains, de céréales, de houblon et de noix, du village de Seebach en Alsace du Nord. Pour lui tout ce qui touchait à la Jérusalem historique ou même théologique était inconnu. Mais il savait qu'il fallait aller à Jérusalem, et c'était comme cela. C'était le rite, et il chantait, à la fin du premier soir de la Pâque, qu'il fallait aller à Jérusalem*

tout à coup. La porte était d'ailleurs ouverte à ce moment-là. On ouvrait la porte. En général, il faisait encore très froid en Alsace en mars, mais on ouvrait la porte pour pouvoir aller à Jérusalem. Avant cela, le prophète Élie devait venir ; on l'accueillait avec une coupe de vin, la cinquième coupe, pour qu'il nous conduise à Jérusalem[2]. »

Bien plus tard, au mont Sion, le 9 juin 1960, lors d'un de ses premiers séjours en Israël, adossé au mur de la tour de garde qui veille à l'occident sur la terrasse du cénacle et du tombeau de David, il pourra écrire :

> *« Je te découvrirai, Jérusalem nouvelle,*
> *sœur de la pierre ouverte à la clarté du monde,*
> *espace d'univers, autel et table ronde,*
> *vigne du petit jour où luit l'éternité :*
> *dans ce lieu j'assoierai ma présence réelle*[3]. »

Visée

Si le péché est une erreur de visée (sens du mot *hamartia*, en grec), n'est-ce pas « viser » Dieu « à côté » du lieu où il demeure ; chercher la transcendance ailleurs que là où elle se trouve : dans le cœur de l'homme ?

Vitrail

Les couleurs d'un vitrail dépendent des heures du jour, du degré d'ensoleillement ; les couleurs les plus ternes peuvent apparaître rayonnantes dans la lumière de midi. Ainsi en est-il de Jérusalem et d'un livre ou d'un dictionnaire sur Jérusalem – les mots comme les pierres attendent le regard ensoleillé… La « prose » peut, dans l'intelligence du lecteur « amoureusement » attentif, devenir poème.

La lecture, tout autant que l'écriture, est créatrice, c'est parfois le lecteur qui est le grand artiste ; l'ensoleillement du vitrail, c'est ce qui permet à celui-ci de donner « plus » que ce qu'il peut contenir. Les mots comme les couleurs sont des prétextes pour que se rencontrent deux lumières, celle « du temps qu'il fait » au-dehors et celle de la conscience qui prie au-dedans.

Vœux

À Jérusalem, nombreux sont les moines, moniales, religieux de toutes obédiences qui ont fait des « vœux » : cela donne à certains quartiers de la ville, à certains monastères une certaine ambiance…

Lors d'une visite au couvent dominicain, aujourd'hui École biblique de Jérusalem, près du lieu dit du martyre de saint Étienne, un de mes anciens « collègues » du couvent de Toulouse me demanda : « Qu'as-tu fait de tes vœux ? »

Je ne sentis pas de reproche ou de jugement dans sa voix, mais une réelle question que je me pose souvent à moi-même, car on ne peut pas, me semble-t-il, « renoncer » à ce qui est, à un moment de notre vie, l'expression sincère de notre plus intime désir. Cela étonnerait sans doute mon frère dominicain, mais je pense être resté fidèle à mes vœux monastiques de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Ils se sont simplement approfondis en vœux de liberté, de respect et d'attention…

La pauvreté s'est approfondie en liberté ; liberté à l'égard de l'avoir, du savoir et du pouvoir. Ne m'enrichir que pour mieux donner ou partager, qu'il s'agisse de richesses matérielles, intellectuelles ou spirituelles. N'accumuler que pour mieux dépenser, c'est-à-dire de la façon qui me semble la plus juste et la plus utile (la construction d'une école ou d'un lieu de prières et de rencontres par exemple). Liberté à l'égard de tout ce qui encombre et alourdit.

L'idéal réalisé dans les moments de contemplation est celui d'une vraie pauvreté qui est aussi une vraie liberté : ne rien avoir, ne rien savoir, ne rien pouvoir… Seulement « être », c'est être en plénitude.

La chasteté s'est approfondie, en respect, en « non-appropriation » de l'autre et de quoi que soit, en « non-réduction » d'autrui à l'état d'objet. La chasteté est un infini respect devant le mystère de tout être, mystère qui est présence « inviolable » de l'Être (YHWH) en lui. S'approprier une personne, un objet, une idée, une terre ou quoi que ce soit est pour moi un manque de chasteté, un manque de « tact », c'est-à-dire de « toucher », sensible, affectueux et spirituel de la réalité qui s'offre à notre corps, à notre cœur ou à notre esprit. Cette attitude de chasteté profonde ne s'adresse pas seulement à la femme pour un homme, elle s'adresse à la fleur, à la lettre des Écritures, aux plus proches comme aux plus lointaines étoiles.

L'obéissance s'est approfondie en attention, c'est d'ailleurs la même étymologie, *obedere* chez les Anciens veut dire à la fois « écouter » et « obéir ». Il s'agit de développer une écoute de plus en plus fine du Réel et de ses différents niveaux de réalité. Être attentif à ce qui est, à ce qui arrive instant après instant, c'est écouter, c'est obéir à l'Être qui fait être tout ce qui est. Cette attitude d'attention ou d'obéissance est une intimité bienheureuse avec l'Infini Réel, présent dans les plus infimes et fragiles réalités. Le maître des mondes est là dans le bourgeon qui fleurit, il est là dans ma chair qui se ride et se flétrit.

Réduire les vœux au fait de ne pas avoir de compte en banque ou d'argent dans les poches (pauvreté), à dormir seul et à baisser les yeux devant une beauté qui passe (chasteté), à n'être responsable de rien et à ne prendre aucune décision personnelle (obéissance) me semble être une caricature et une trahison de ce qui fut à l'origine de ces vœux : le désir de connaître, en cette

vie, par la pratique d'une vraie liberté, d'un grand respect et d'une attention sans cesse renouvelée, la présence de l'Être qui est – infinie liberté – Tout Autre Amour – Réalité Éternelle.

Être fidèle à ses « vœux », à Jérusalem comme ailleurs, me semble être le contraire d'une castration : une orientation ferme et tenue du désir vers ce qu'il considère comme l'essentiel, l'« unique nécessaire ».

1- Salah Stétié, *Mahomet*, Albin Michel, 2000, p. 103.

2- Claude Vigée, *Le Fin Murmure de la lumière*, éditions Parole et Silence, 2009.

3- *Ibid*., p. 256.

Wajeeh

Connaissez-vous Wajeeh ? C'est un des hommes les plus importants de la Cité sainte. Il est petit, le sourire toujours prêt à sortir sous la moustache – vous le trouverez généralement assis sur le banc à gauche de l'entrée du Saint-Sépulcre. Wajeeh est un des rares portiers au monde muni d'une carte de visite :

« Wajeeh Y. Huseibeh, custodian and door keeper of the Church of the Holy Sepulchre. »

À Jérusalem, ce n'est pas saint Pierre qui garde les clefs, mais un musulman et cela de génération en génération depuis des siècles.

Pourquoi la clef de « cette église, la plus vénérable de la terre », comme la qualifiait Chateaubriand, est-elle entre les mains de deux familles musulmanes ? La légende raconte qu'autrefois les différentes communautés chrétiennes installées dans le sanctuaire n'étant pas parvenues à s'entendre sur le dépositaire de cette clef, elles l'auraient confiée à une famille musulmane. Comme toute légende, celle-ci recèle une part de vérité et une part d'ombre. En fait, lorsque Saladin s'empare de la ville et en chasse les croisés en 1187, il fait sceller onze des douze portes de la basilique, interdit l'exercice du culte chrétien et confisque la clef de la seule entrée subsistante. Lorsque, plus tard, les chrétiens seront autorisés à revenir prier, ils se montreront effectivement incapables de se mettre d'accord pour déterminer qui devait détenir la clef et celle-ci ne leur sera donc jamais restituée.

Ainsi, l'accès au Saint-Sépulcre sera, longtemps, limité et conditionné au paiement d'une taxe exigée par le sultan. Chateaubriand, pèlerin et descendant de croisé, raconte : « L'on entrait autrefois dans cette église par trois portes ; mais aujourd'hui il n'y en a plus qu'une, dont les Turcs gardent soigneusement les clefs, de crainte que les pèlerins n'y entrent sans payer les neuf sequins, ou trente-six livres, à quoi ils sont taxés. » Les portes du sanctuaire restaient donc constamment fermées. Le fidèle, qui voulait y prier, devait auparavant s'acquitter de ce droit d'entrée. La taxe ne sera supprimée qu'en 1831 par le souverain du moment, l'Égyptien Ibrahim Pacha. Dès lors, l'entrée sera libre et les portes resteront grandes ouvertes toute la journée. Cependant, réminiscence des anciens usages, les communautés chrétiennes

installées dans le Saint-Sépulcre doivent toujours, lors des grandes fêtes (Pâques, Noël, Épiphanie), verser une somme substantielle aux deux familles musulmanes, Nuseiheb et Judeh.

Cette histoire de clef en dit long sur les rivalités qui peuvent exister au Saint-Sépulcre – cela ne cesse d'en scandaliser certains. Au contraire, cela me ravit. Une unité sans « friction » risque d'être une fiction et je m'émerveille que ces « frictions » entre les religieux chrétiens ne provoquent pas plus d'étincelles ou risques d'incendie. L'unité n'est pas l'uniformité, l'universalité respecte les différences et le Saint-Sépulcre est un espace restreint et privilégié où se trouvent réunies les plus grandes diversités de races, de couleurs, de rituels, de calendrier, etc. Mais tous sont chrétiens. Cela ne se passe pas sans frictions, néanmoins sans crimes.

C'est parce que nous avons le même père que nous sommes si différents. Un père qui est sans doute un sage. Pour éviter qu'aucun de ses fils n'ait la tentation de s'emparer de l'édifice et d'affirmer ainsi sa prééminence, il donne les clefs de « Sa » maison à leur cousin… Wajeeh est un bon et vrai cousin – il n'a de dents que pour sourire, jamais pour mordre, sous sa moustache.

Yad Vashem

Yad Vashem veut dire « un monument et un nom » en référence à la parole du prophète Isaïe : « Je leur accorderai dans ma maison… un monument et un nom (Yad Vashem), je leur accorderai un nom éternel qu'on n'effacera jamais » (Is 56, 5).

Yad Vashem est un haut lieu de Jérusalem, dont la visite s'impose non seulement pour les juifs, mais aussi pour les chrétiens, les musulmans, les athées… Ce qui est proposé là à notre mémoire, mais surtout à notre émotion et à notre réflexion, c'est l'exposition de notre « humanité », ce dont elle est capable, quand elle oublie que l'autre a un visage et un nom, et cela sans complaisance, sans reproche, sans ostentation.

La parole des témoins et l'énoncé des faits suffisent. Cette « visite » permet aussi de comprendre la nécessité que fut la création de l'État d'Israël face aux persécutions nazies et à l'indifférence des peuples dits « civilisés ».

Dans sa célèbre série documentaire *Shoah*, Claude Lanzmann interroge un très vieux paysan polonais, dont la ferme bordait le camp d'Auschwitz pendant la guerre. Le cinéaste aimerait savoir comment il était possible de continuer à labourer son champ quand, à moins d'une centaine de mètres, se dressaient les barbelés au-delà desquels on pouvait distinguer des scènes que même l'*Enfer* de Jérôme Bosch n'avait osé concevoir. Le paysan fait un clin d'œil (sur le ton de la bonne blague) : les Allemands leur interdisaient de regarder, mais eux, ils regardaient quand même ! On sent Lanzmann vaciller : « Mais… ça ne vous faisait pas… mal ? » Le paysan se tient un instant interloqué, devant la caméra. Puis il rétorque : « Mais enfin, monsieur, si vous vous coupez votre doigt, ça ne me fait pas mal, à moi ! »

Sans doute que la « compassion », contrairement à ce que disent certains, ne fait pas partie de la « nature » de l'être humain, elle est le fruit d'une culture et d'une éducation.

Yad Vashem pourrait être un lieu privilégié pour cette culture et cette éducation, le rappel que tout être a un nom et un visage, que celui-ci soit juif ou arabe, grec ou roumain… Tous ont droit à une place sous le soleil, dedans et hors les murs de Jérusalem…

Le visage se refuse à la possession, au pouvoir, à la prise. C'est dire que

ce n'est pas une chose. Ce n'est pas seulement un élément de l'Univers que je peux analyser, disséquer. Il y a en lui quelque chose, « qui me regarde », qui m'interroge, me défie.

Ce quelque chose fait justement de l'homme une non-chose (*no-thing*), un quelqu'un.

Selon Levinas, cela veut dire que l'homme échappe aux catégories de l'« il y a » – de l'Être Neutre – anonyme, ou encore, disait Buber, l'homme n'est pas un « cela » mais un « toi », un Tu, et il cite cette expérience que nous pouvons faire lorsqu'un chien nous regarde : il en faudrait peu quelquefois pour que sa tête ne devienne un visage. Lorsqu'il me regarde avec cette étrange humidité dans le regard, lorsqu'on dit « il ne lui manque plus que la parole » ; il pourrait me dire Tu.

Si le visage résiste à ma volonté de pouvoir, à mon désir de posséder (par les sens ou par l'intelligence), ce n'est pas en raison de sa force – de son éloignement.

Il y a là une dimension nouvelle qui ne conteste pas une puissance dans l'espace et dans le temps.

Il y a un « plus », qui n'est pas de l'ordre de l'espace et du temps.

Le visage devient alors une épiphanie, une manifestation du Transcendant, de l'altérité, de ce qui est au-delà de moi, et que je ne peux saisir, contenir, ni par la jouissance ni par la connaissance : jouissance (possession sensible), connaissance (possession intellectuelle).

Dans « jouissance » et « connaissance », il y a : « faire de l'autre un élément de soi » mais ce qui est possédé dans la jouissance et la connaissance, ce n'est pas l'autre en tant que tel, c'est l'autre en tant que je le réduis à ce dont je peux jouir, à mes sens ou à ce que je peux penser ou imaginer de lui. Mais dans son altérité, il est toujours au-delà.

Le visage de l'autre pour Levinas est révélation de la transcendance – c'est ainsi que « Dieu vient à l'idée… ».

Cet Inaccessible dans le proche. Ce que je ne peux saisir dans ce visage, ce point auquel on n'arrive jamais, là où se rencontrent les regards, est-ce cela qu'on appelle Dieu ?

Pourquoi parler de Dieu. Ne pourrions-nous pas parler de la Nature avec un grand N ?

Mais justement la différence qu'il y a entre Dieu et la Nature, n'est-ce pas la différence qu'il y a entre le bleu du ciel et le bleu d'un regard ? Le visage d'un enfant qui meurt n'est pas le visage d'un nuage qui se défait, le visage humain s'inscrit dans le Cosmos et dans l'histoire comme signe ou écharde d'un au-delà – qui n'est pas un ailleurs mais la présence d'un autre. Cette présence… Chaque visage en est une épiphanie unique, inéluctable. Chaque visage est irremplaçable. Et c'est de cela que naît la tragédie ou l'esprit tragique. Les hommes sont tous les mêmes, de la même nature, et pourtant « il n'y a pas d'autre toi que toi ».

Cette métaphysique de l'altérité, qui est le propre de la tradition judéo-

chrétienne et que redécouvre, par l'exploration phénoménologique, Emmanuel Levinas, tranche étrangement sur d'autres métaphysiques où le visage de l'autre est interchangeable comme un masque, selon les rôles que la vie décide de jouer à travers lui. Visage-illusion qui doit se dissoudre dans une lumière que chaque forme trahit. L'autre est alors conçu comme une impureté dans l'infinie pureté de l'être ou du non-être, « un sans second ».

Le visage dans ce type de métaphysique ne révèle rien ; au contraire, il masque.

Je pense à certains textes de Sankara (*Viveka-cuda mani*) : « Ô toi que l'ignorance égare, cesse de t'identifier avec cet amalgame de choses immondes : cette peau, cette graisse, cette chair et ces os ! Identifie-toi plutôt au Soi Universel. Tu connaîtras la Paix que rien ne peut troubler. »

Le visage de l'autre « trouble », inquiète, questionne, répondrait Levinas. Il empêche l'homme de se fermer sur soi. Il en fait un appelé – « un être pour l'autre ».

Cette inquiétude, ce désir – éveillé par la présence de l'autre – est aussi un appel du « Tout Autre » à sortir de soi, à ne plus se satisfaire d'une illusoire quiétude.

Le visage n'est pas fermeture sur soi, bastide à défendre, mais ouverture, demeure pour l'autre, accueil de sa présence.

Mais encore faut-il éprouver la réalité de ce Toi – qui me parle – et encore faut-il éprouver la réalité du visage de l'autre – et si ce n'était qu'un songe, nous dit encore Sankara ?

« Les idées illusoires telles que "toi", "moi" et "lui" ne se forment que par suite des imperfections de la *buddhi*. Mais lorsque le *paramâta*, l'Absolu, l'un sans second, s'est révélé au cours du *samadhi*, des imaginations de ce genre ne peuvent plus prendre corps (être envisagées, prendre visage) en Celui qui a réalisé la vérité de Brahman. »

C'est vrai que l'autre est perçu selon mon niveau de conscience – selon l'ouverture et la transparence de mon esprit – et la représentation que j'ai de lui peut varier selon les fluctuations de mon mental. L'autre est toujours tout autre que je le perçois – et avec cela Levinas serait d'accord – mais que l'autre soit tout autre que je le perçois cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas, et certains textes hindous peuvent prêter à confusion à ce sujet :

« Puisque rien d'autre que moi n'existe, de quoi aurais-je peur ? C'est uniquement par ce moyen qu'on domine la peur, qu'y a-t-il donc à craindre ? La peur ne s'élève que là où on voit un autre que soi » (Brhadaramyakôpanisad I-IV, 2).

« La peur ne s'élève… »

L'amour aussi ne s'élève que là où l'on voit un autre que soi…

L'amour, comme la peur, est-ce une illusion, une maladie de l'esprit ? Nous sommes donc en présence de deux métaphysiques dont il importe de voir les conséquences anthropologiques et éthiques.

La tradition métaphysique dont s'inspire Levinas affirme à travers

l'épiphanie du visage la réalité de l'autre. La tradition métaphysique de Sankara (de Hegel aussi, à certains points de vue) ne voit dans le visage qu'un moment transitoire du mouvement cosmique ou historique.

Le visage de l'homme est un mirage qui s'évanouit dès qu'on s'en approche.

On pressent l'importance pour l'éthique, pour notre comportement dans le monde, de ces différentes visions métaphysiques.

Si l'altérité (la diversité, la particularité) est une illusion comme le disent certaines Upanishad, on ne pourra plus parler de victime ou de bourreau. « C'est une illusion de dire que l'un tue et que l'autre est tué. Le Soi seul subsiste. »

Ou encore, à un niveau moins important mais qui doit conditionner sérieusement le type de relation qu'on peut avoir dans un couple : « Ce n'est pas par amour de la femme que l'homme aime la femme, mais par amour du Soi. Ce n'est pas par amour de l'homme que la femme aime l'homme, mais par amour du Soi. Seul le Soi, en effet – l'un sans second –, existe. »

Grossièrement on pourrait dire : « Peu importe l'homme ou la femme avec lequel je vis – de toute façon je vis avec une dépouille du Soi. »

Peu importe le visage de l'autre, ce n'est qu'un masque agréable ou désagréable du Soi sans visage.

C'est un peu l'attitude de Don Juan qui disait n'avoir de relation qu'avec une seule femme à travers la multiplicité de ses aventures : « la femme éternelle ».

« *Autrui qui peut souverainement me dire "non" s'offre à la pointe de l'épée ou à la balle du revolver et toute la dureté inébranlable de son "pour soi" avec ce "non" intransigeant qu'il oppose s'efface du fait que l'épée ou la balle a touché les ventricules ou les oreillettes de son cœur. Dans la contexture du monde il n'est quasi rien.*

« Mais il peut m'opposer une lutte, c'est-à-dire opposer à la force qui le frappe non pas une force de résistance, mais l'imprévisibilité même de sa réaction. Il m'oppose ainsi non pas une force plus grande – une énergie évaluable et se présentant par conséquent comme si elle faisait partie d'un tout – mais la transcendance même de son être par rapport à ce tout ; non pas un superlatif quelconque de puissance, mais précisément l'infini de sa transcendance. Cet infini, plus fort que le meurtre, nous résiste déjà dans son visage, et son visage est l'expression originelle, est le premier mot : "Tu ne commettras pas de meurtre." L'infini paralyse le pouvoir par sa résistance infinie au meurtre qui, dur et insurmontable, luit dans le visage d'autrui, dans la nudité totale de ses yeux, sans défense, dans la nudité de l'ouverture absolue du Transcendant. Il y a là une relation non pas avec une résistance très grande, mais avec quelque chose d'absolument autre ; la résistance de ce qui n'a pas de résistance, la résistance éthique. L'épiphanie du visage suscite cette possibilité de mesurer l'infini de la tentation du meurtre, non pas seulement comme une tentation de destruction totale, mais comme

impossibilité – purement éthique – de cette tentation et tentative [1] *. »*

« Autrui qui peut souverainement me dire “non” s’efface devant l’épée […] Dans la contexture du monde il n’est quasi rien. »

Tout autant que le sage hindou ou le moine bouddhiste, Levinas est lucide quant à la condition humaine – sa fragilité, sa fugacité – et, en cela, il reprend les thèmes bibliques de l’évanescence de toute chose : « L’homme est un peu de rosée au bord d’un puits. » « Vanité des vanités. » « Buée de buée. » « Il est comme la fleur des champs qui le matin fleurit et le soir se dessèche. » Mais ce « quasi-rien », cet atome perdu dans les espaces infinis du Cosmos peut dire « non », « il peut m’opposer une lutte, c’est-à-dire opposer à la force qui le frappe non pas une force de résistance, mais l’imprévisibilité même de sa réaction ».

C’est-à-dire sa liberté.

L’homme n’est pas totalement déterminé par son poids – ses mesures – le contexte social-cosmique dans lequel il se trouve. Enfant de la nature et de l’aventure, il y a en lui de l’imprévisible, et cette transcendance dont parle Levinas, lorsque se manifeste cet imprévisible dans le visage qui me répond, n’est-ce pas la liberté même de l’homme ? Ce quelque chose d’inaliénable qui fait de lui non pas un élément de la matière mais quelque chose qui la contient et d’une certaine façon la détermine ?

Les rôles sont inversés : ce n’est plus la matière qui détermine l’homme, c’est la liberté de l’homme qui détermine la matière – d’où la possibilité de la culture – de la civilisation et, nous y venons, de la justice et de l’éthique. Cette liberté apparue dans le visage qui me résiste, non par sa force mais par sa présence même, ce refus d’être traité comme une chose et d’être réduit par le meurtre aux éléments de la matière qui le composent, c’est dans ce refus sans force que se situe la naissance de l’éthique…

Les récits de guerre nous disent qu’il est difficile de tuer quelqu’un qui vous regarde en face.

La relation au visage est d’emblée éthique ; le visage est ce qu’on ne peut tuer, ou du moins dont le sens consiste à dire : « Tu ne tueras pas. » Le meurtre pourtant est un fait banal, quotidien ; il n’y a qu’à ouvrir les journaux.

On peut tuer autrui.

Encore une fois, ce qui nous en empêche n’est pas de l’ordre d’une puissance, d’une force qui s’oppose, l’exigence éthique est d’un autre ordre ; le commandement vient d’ailleurs. La parole muette du visage qui dit : « Tu ne tueras pas » s’adresse à notre liberté, à notre responsabilité.

Il touche en nous-même non « l’être pour soi » mais « l’être pour l’autre ». Cela ne rend pas le meurtre impossible même si l’Autorité mystérieuse de l’interdit « se maintient dans la mauvaise conscience du mal accompli ». Ce qui apparaît dans la nudité du visage, dans sa vulnérabilité, c’est comme le dit Levinas : « la résistance de ce qui n’a pas de résistance, la résistance éthique ».

Mais cette éthique repose sur un fondement métaphysique : si l’autre

n’est qu’une illusion, il n’y a pas de tué, il n’y a pas de tueur ; il n’y a que le Soi qui joue à la guerre, il n’y a plus de meurtre possible.

« Comment philosopher, comment écrire dans le souvenir d’Auschwitz ? » est-il rappelé ici à Yad Vashem.

C’est cet oubli de l’Autre, oubli du visage qui a construit les fours crématoires. Le juif Levinas ne peut l’oublier, et, en cela, il se sépare radicalement de Heidegger. Le mal du monde contemporain, ce n’est pas l’oubli de l’Être, mais l’oubli de l’Autre.

L’homme n’est pas seulement « le berger de l’être ».

S’il n’est que cela, il fera comme Heidegger dans un moment d’oubli de l’Autre, il collaborera avec un nazisme ou avec un autre totalitarisme. L’homme n’est pas seulement le « berger de l’Être », il est aussi le berger de l’Autre, « le gardien de son frère ». Et la question posée à Caïn, ce n’est pas « qu’as-tu fait de l’Être ? » mais « qu’as-tu fait de ton frère ? ».

Qu’as-tu fait de ton autre toi-même ? De ton autre nom ? De ton autre visage ? C’est la question de tout amoureux de Jérusalem :

« Être avec ou ne pas être ? »…

1- Emmanuel Levinas, *Totalité et Infini*.

Zacharie

« Ainsi parle YHWH :
je les vois revenir vers Sion
habiter au milieu de Jérusalem
on surnommera Jérusalem "ville fidèle"
et la montagne du Seigneur, le Tout-Puissant,
"Montagne Sainte"
ainsi parle le Seigneur, le Tout-Puissant
Vieux et vieilles s'assiéront encore sur les places de Jérusalem
Chacun le bâton à la main
Si grand sera leur âge
Les places de la ville seront pleines d'enfants
Garçons et filles qui s'y amuseront » (Za 8, 3-5).

Postface

C'est connu : on écrit généralement la préface d'un livre en dernier lieu. Or, ma préface a bien précédé la rédaction de ce dictionnaire et je l'ai conservée *in extenso*. Cela me permet d'estimer toute la distance qui sépare mes intentions premières du résultat final après quelques années de labeur et de mesurer aussi mes fidélités et infidélités par rapport à mon propos d'origine. Car il fut difficile de respecter ce « vœu de légèreté amoureuse » que j'annonçais. Chemin faisant, je me suis senti plus grave et plus lourd que je ne m'y attendais. Si « on ne badine pas avec l'amour », on ne badine pas non plus avec Jérusalem, encore moins avec la Shoah, le déplacement des Palestiniens, l'émigration des chrétiens…

La boîte colorée pour loukoums délicieux qu'aurait pu devenir ce dictionnaire s'est-elle transformée en boîte à souvenirs disparates, en fourre-tout pathétique : photos de familles disparues, documents archéologiques, papyrus arrachés aux sables, noyaux de « fruits défendus », grenades désamorcées, notes d'hôtels et de restaurants fameux, listes de victimes, coupures de journaux, fragments d'encycliques, foulards palestiniens, fourrures ashkénazes, miscellanées de philosophes ou de mendiants en quête de « bon sens »… ?

Un dictionnaire amoureux de Jérusalem c'est un dictionnaire amoureux de l'archéologie, de l'histoire, de la politique, de la Torah, de l'Évangile, du Coran et de leurs multiples interprétations et incarnations. C'est aussi un dictionnaire amoureux des souks, des chats, des épices, des tapis, des bijoux, des chapeaux, des costumes et des immondices… C'est un dictionnaire amoureux de tous les pèlerins et voyageurs qui, à travers les siècles, ont hanté ses murs et y ont trouvé la source de leur foi ou de leur désespoir, en tout cas un prétexte à de nombreux récits, et à beaucoup de littérature poétique, stratégique, théologique et religieuse… C'est un dictionnaire impossible… Tant de différences se font jour au pays du seul Dieu (faut-il préciser « lequel » ?).

C'est en pèlerin plus qu'en touriste qui j'ai abordé la Ville sainte du judaïsme, du christianisme et de l'Islam ; en amoureux aussi qui vénère le corps, chargé de mémoires et de symboles, d'une cité à la fois terrestre et

céleste, sans trop chercher à la saisir, à l'expliquer, mais toujours désireux de la comprendre. Car c'est de cette compréhension que dépend peut-être l'avenir de Jérusalem et, au-delà, celui de la biodiversité humaine dont Jérusalem est le vivier et le microcosme.

Ainsi ce dictionnaire pourrait nous conduire – à travers combien d'informations et d'éruditions, d'intuitions et de prophéties – vers une vision plus haute de l'unité qui n'est pas abolition mais exaltation et respect des différences et nous faire entrevoir une paix qui ne soit pas consensus mou, concorde hypocrite, mais affrontement cordial et généreux de pensées contraires – une issue, en quelque sorte, à toute forme de totalitarismes, politique, idéologique ou religieux.

« Sainte : c'est-à-dire "Autre", irréductible, inassimilable, telle est Jérusalem, telle est ma bien-aimée… »

Un ami à qui je lisais quelques « entrées » de ce dictionnaire me fit part de sa déception : « Je m'attendais à un guide touristique "amélioré" et je me retrouve avec les *Pensées* de Pascal. » Sa déception me flatte mais le rapprochement avec cet « effrayant génie » qu'est Pascal est loin de convenir. S'il fallait imaginer Pascal en visite à Jérusalem, sa conclusion serait sans doute que : « Jésus y est en agonie jusqu'à la fin du monde »… À cette célèbre parole, j'ai toujours préféré celle de l'Ange : « Il n'est pas ici, Il est ressuscité. » Les deux sont sans doute vraies. À Jérusalem, plus que partout ailleurs, la Vie, l'Amour sont sans cesse défigurés, crucifiés, et pourtant ils renaissent de leurs cendres. La mort n'y aura jamais le dernier mot…

S'il déplorait mon oubli de la légèreté annoncée, mon ami mettait également en doute le caractère « amoureux » de mes propos. Je lui rappelai alors que, selon les plus récentes découvertes, le caractère « amoureux » impulsif et pulsionnel d'une relation cessait après deux ans. Il paraît que « c'est hormonal »… Je suis en effet « resté » plus de deux ans avec Jérusalem et notre lien a changé. Mais est-on moins amoureux quand on est moins naïf et plus lucide ? Ne fallait-il pas découvrir avec Jérusalem des formes d'amour moins passionnées certes mais peut-être plus profondes, plus subtiles ?

On me reprochera aussi sans doute ce goût décadent, suranné pour la théologie, les dogmes, et la métaphysique… Mais comment pourrais-je autrement saisir la « saveur » de Jérusalem ? C'est au cœur de toutes ces folles « questions religieuses » qu'elle cache ses plus fortes épices.

À Jérusalem, les monuments m'intéressent moins que les humains qui continuent à y vivre, à y aimer, à y penser, à y espérer : c'est leur « vie théologale ». Ce qui me fascine le plus, ce n'est pas ce qu'ils imaginent (Dieu, la Vérité, la Réalité), mais leur puissance à imaginer. S'il me fallait paraphraser William Blake, je remplacerais par le nom de « Jérusalem » le mot « Monde » : *« Je sens qu'un homme peut être heureux en ce monde. Et je sais que ce monde est un monde d'imagination et de vision. Je vois tout ce que je peins en ce monde, mais tous ne voient pas de même. Aux yeux de l'avare*

une guinée est bien plus belle que le soleil, et un sac usé par l'argent a de plus belles proportions qu'une vigne chargée de raisins. L'arbre qui fait verser aux uns des larmes de joie n'est aux yeux des autres qu'une chose verte qui se dresse en travers du chemin. Certains ne voient dans la nature que ridicule et difformité, et ce n'est pas selon eux que je réglerai mes proportions ; d'autres, c'est à peine s'ils voient la nature. Mais aux yeux de l'homme d'imagination, la nature est l'imagination même. Selon ce qu'un homme est, ainsi voit-il. Selon la façon dont l'œil est formé, ainsi sont ses pouvoirs. Vous faites certainement erreur quand vous dites que les visions de l'imagination ne se trouvent point en ce monde. Pour moi ce monde n'est qu'une vision continue de l'imagination. »

Le drame ou la souffrance de l'homme contemporain est moins son athéisme ou son opposition à Dieu que son manque d'Imagination créatrice, c'est-à-dire de liberté… L'homme est incapable de donner du Sens ou une issue à ce qui lui arrive, c'est-à-dire incapable d'imaginer du Dieu ou du divin dans l'homme ou dans la nature.

L'homme est libre, pour le pire comme pour le meilleur, par l'exercice de son imagination. À ce propos, on pourrait dire que la science est une « imagination courte ». Pour elle, le réel c'est ce que ses instruments de perception peuvent en saisir. N'est réel finalement que ce qui peut s'expliquer par la raison, se mesurer en calculs et en concepts.

Jérusalem, bien qu'elle ne les récuse pas, plus que toute autre cité, elle résiste aux approches « scientifiques ». Elle se livre peut-être davantage à des approches plus poétiques, moins certaines d'en saisir « les tenants et les aboutissants » ou de la « fixer » dans ses déterminismes historiques…

L'Imagination créatrice fait de l'homme un créateur, un « co-créateur » dirait Paul de Tarse.

Jérusalem n'existe pas encore, de même que l'être humain n'existe pas encore. (N'existent que des animaux plus ou moins intelligents.) Jérusalem reste à inventer, miroir dans lequel pourraient se refléter l'unicité et la diversité de l'Imagination créatrice…

Comme le vieux Tobie (Tb 13), « Il faut imaginer Jérusalem heureuse » et source de bonheur pour toutes les nations :

> *« Oui, bienheureux ceux qui t'aiment,*
> *heureux ceux qui se réjouissent de ta paix […]*
> *que les portes de Jérusalem retentissent de chants d'allégresse.*
> *Alléluia – loué soit YHWH, "Celui qui était, qui est et qui vient" […] »*

La traduction « exacte » de « Jérusalem » (nous sommes toujours dans un dictionnaire), ce n'est pas : « ville de la paix » mais « la paix est "en train" de venir ». « La paix viendra. » « Imagine ! »

Chronologie de Jérusalem

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

La Lignée de David

1004 David (roi de 1004 à 965) conquiert la forteresse des Jébuséens et fait de Jérusalem la capitale du royaume unifié de Juda et d'Israël.
965-928 Règne du roi Salomon. Construction du premier Temple.
928 Les tribus du Nord se séparent de celles du Sud. Jérusalem est désormais la capitale de Juda.
701 Ézéchias (roi de 727 à 698) résiste victorieusement au siège de la ville par l'Assyrien Sennachérib.
622 Redécouverte du « livre de la Loi », qui sera plus tard incorporé au Livre de Moïse (Deutéronome).
587 Destruction du Temple et de la ville par le Babylonien Nabuchodonosor. Début de l'exil babylonien.

LA PÉRIODE PERSE

538 Sous la conduite de Zerubabel, les premiers 50 000 juifs rentrent à Jérusalem et dans le royaume de Juda. Reconstruction de la ville et du pays.
515 Consécration du second Temple.
440-435 Deuxième et troisième vagues de retour sous Néhémie et Esdras. Reconstruction des murs. Érudits, artistes et artisans arrivent dans la ville. Esdras parvient à imposer la lecture publique et le respect des lois du Deutéronome.

GRECS ET MACCABÉES

332 Alexandre le Grand conquiert Israël et Juda. Il confirme dans leurs privilèges les habitants de Jérusalem qui se sont soumis à lui de leur plein gré.
312 Le successeur d'Alexandre, Ptolémée, condamne Jérusalem à l'impôt.
198 L'opposant des Ptolémées, Antiochos III, conquiert Jérusalem. Règne des Séleucides.
169 Antiochos IV Épiphane pille et profane le Temple. Il fait massacrer des habitants et érige un sanctuaire grec sur l'esplanade du Temple, où sont pratiqués des sacrifices de porcs. Révolte des juifs.
167-141 Guerre de libération sous la conduite de Mattathias, de la maison d'Asmon, et de son fils Judas Maccabée (« le marteau »).
165-63 et 40-37 Règne des Asmonéens, dynastie issue des Maccabées, à Jérusalem.

LA PÉRIODE ROMAINE

63 Le général romain Pompée, futur membre du triumvirat (avec César et Crassus), conquiert Jérusalem.
37-4 Règne du roi Hérode Ier le Grand. Il construit la forteresse Antonia et son palais aux trois tours (l'actuelle Citadelle). Il restaure et agrandit le Temple et son esplanade.
Naissance de Jésus.

L'ÈRE CHRÉTIENNE

30 (33?) Crucifixion de Jésus.
66 Début de la guerre juive contre la Rome païenne.
70 Le général Titus, futur empereur, s'empare de Jérusalem qu'il fait détruire ainsi que le Temple.
132-135 Révolte juive sous la conduite de Bar-Kokhba. Jérusalem redevient la capitale du pays pendant trois ans.
135 L'empereur Hadrien fait raser la ville, qui est reconstruite sous le nom d'Aelia Capitolina selon la conception urbaine romaine.

LA BYZANCE CHRÉTIENNE À JÉRUSALEM

324 Constantin le Grand, un Serbe, devient souverain unique de l'Empire romain d'Orient et d'Occident. En 312, il se convertit au christianisme.
326 Hélène, la mère de Constantin, est à Jérusalem. L'évêque Macarius lui fait visiter ses découvertes : le tombeau de Jésus, le lieu de la Crucifixion et celui de la Résurrection. Ils découvrent la Croix, nombre de reliques des apôtres et d'autres objets qu'ils tiennent pour telles.
614 Les Perses conquièrent Jérusalem.
629 Les Byzantins reprennent Jérusalem.

LA PREMIÈRE PÉRIODE MUSULMANE

638 Le calife Omar entre à Jérusalem sans effusion de sang.
691 Fin de la construction du Dôme du Rocher.

LE ROYAUME LATIN DE JÉRUSALEM

1099 Les croisés s'emparent de Jérusalem.
1100 Baudouin Ier devient roi de Jérusalem.
1187 Saladin (Salâh al-Dîn), sultan d'Égypte et de Syrie, conquiert Jérusalem.

LA DEUXIÈME PÉRIODE MUSULMANE

1250 Avec le conquérant Aybak, la souveraineté de la Palestine passe sous le contrôle des Mamelouks égyptiens.
1267 Rabbi Moshé Ben Nachman fonde une communauté juive.
1517 Sous le règne du calife Selim Ier, les Ottomans (Turcs) s'établissent à Constantinople.
1538 et 1540 Le sultan Soliman le Magnifique (qui parvint aux portes de Vienne) fait restaurer les murs de la ville et la Citadelle.
1700 Construction de la grande synagogue Ha-Hourva.
1850-1855 Les conflits autour des droits sur l'église du Saint-Sépulcre servent de prétexte à l'intervention des puissances occidentales. Guerre de Crimée.
1860 Construction du premier immeuble juif à l'extérieur des murs de la Vieille Ville.
1898 L'empereur Guillaume II visite Jérusalem à l'occasion de la consécration de l'église luthérienne du Sauveur et pose la première pierre de l'église de la Dormition. Le fondateur du mouvement sioniste, Theodor Herzl, est reçu en audience par l'empereur.

LE MANDAT BRITANNIQUE

1917 Le général anglais Allenby conquiert la Palestine. En novembre, avec des représentants des armées britannique, française, australienne, italienne et avec la légion juive anglo-américaine, il entre à pied dans Jérusalem par la porte de Jaffa pour se rendre à la Citadelle.
1921 Jérusalem devient le siège du mandat britannique en Palestine. Sir Herbert Samuel est nommé premier haut-commissaire.
1936 Pose de la première pierre de l'Université hébraïque sur le mont Scopus.
1947 L'assemblée plénière des Nations unies décide la séparation du pays et la création de deux États : un arabe

et un juif. Les Arabes refusent et se préparent à la guerre contre les forces juives.

1948 Le mandat britannique s'achève et les Anglais quittent Jérusalem et le territoire le 14 mai. Le 15 mai, l'État d'Israël déclare son indépendance. Des unités militaires égyptiennes, syriennes, irakiennes, libanaises, saoudiennes et jordaniennes entament les hostilités contre l'État juif. Elles sont repoussées. Reddition du quartier juif de la Vieille Ville.

JÉRUSALEM, CAPITALE D'ISRAËL

1949 Jérusalem est proclamée capitale d'Israël.

1948-1967 Les parts juive et arabe de la ville sont séparées par des murs et un *no man's land* miné. La partie arabe passe sous le contrôle de la Jordanie.

1967 Pendant la guerre des Six-Jours, la Vieille Ville est reconquise par l'armée israélienne. Les deux parties de Jérusalem sont officiellement unifiées.

1987 Première *intifada* (guerre des pierres).

1993 Premier ministre Itzhak Rabin et le chef de l'Organisation de libération de la Palestine, Yasser Arafat, se rencontrent à Washington pour préparer un traité de paix.

1994 Le roi Hussein de Jordanie conclut un traité de paix avec Israël. Des groupes de terroristes refusent les négociations de paix et poursuivent leurs actes de terrorisme à Jérusalem et ailleurs.

1996 Jérusalem fête ses 3 000 ans d'existence comme capitale d'Israël.

Du même auteur

Aux éditions Albin Michel

L'Évangile de Thomas, 1986
L'Évangile de Jean, 1989
L'Enracinement et l'Ouverture, 1989
Écrits sur l'hésychasme, 1990
L'Absurde et la Grâce, fragments d'une itinérance, 1991
Paroles du mont Athos, 1991
Jean Cassien, *introduction aux* Collations, 1992
Évagre le Pontique, *introduction à* Praxis et Gnosis, 1992
Jean Chrysostome, *introduction aux* Homélies sur l'incompréhensibilité de Dieu, 1993
Grégoire de Nysse, *introduction à la* Vie de Moïse, 1993
Prendre soin de l'Être. Les Thérapeutes selon Philon d'Alexandrie, 1993
Manque et plénitude. Éléments pour une mémoire de l'Essentiel, 1994
Paroles de Jésus. Sélection et présentation, 1994
Désert, déserts, 1996
L'Évangile de Marie. Myriam de Magdala, 1997
Les Livres des morts. Tradition du bouddhisme, tradition du christianisme, tradition égyptienne, 1997
Sectes, Églises et religions. Éléments pour un discernement spirituel, 1998
Introduction aux « vrais philosophes ». Les Pères grecs ; un continent oublié de la pensée occidentale, 1998
Paroles d'ermites. Les Pères du désert, 2000
La Montagne dans l'océan. Méditation et compassion dans le bouddhisme et le christianisme, 2002
Un art de l'attention, 2000
Une femme innombrable. Le roman de Marie Madeleine, 2002
L'Évangile de Philippe, 2003
Qui aime quand « je » t'aime ? avec Catherine Bensaid, 2005
Tout est pur pour celui qui est pur. Jésus, Marie Madeleine, l'Incarnation…, 2005
Un homme trahi. Le roman de Judas, 2006
Dieu n'existe pas, je le prie tous les jours – Une lecture du Notre Père, 2007

Aux éditions du Relié

Un art de l'attention, 2000

L'Art de méditer et d'agir (collectif), 2005
La vie de Jésus racontée par un arbre, 2005
Les Profondeurs oubliées du christianisme, avec Karin Andrea de Guise, 2007
Qui est Je Suis ?, 2009

Aux éditions Le Pommier

L'Icône. Une école du regard, 2000

Aux éditions Philippe Rey

Mont Athos, sur les chemins sur l'infini, 2007 (Photos de Ferrante Ferranti). Grand Prix Spiritualité Aujourd'hui
Lettres à un ami athée, 2008

Aux éditions Robert Laffont

L'Art de mourir : tradition religieuse et spiritualité humaniste face à la mort aujourd'hui, avec Marie de Hennezel, 1997

Aux éditions Dervy

Aimer… malgré tout, entretiens avec Marie de Solemne, 1999

Aux éditions Isabelle et Jacques Polony

L'Immense et l'intime, 2008 (Images : Jacques Polony / Calligraphie : Kitty Sabatier)
Apocalypsis, traduction nouvelle de l'Apocalypse avec les toiles de Catherine Arto et la musique de Jean-Paul Dessy, 2009

Aux éditions Presses de la Renaissance

Marie Madeleine sur les chemins de la Sainte-Baume, 2008

Dans la même collection

Ouvrages parus

Claude ALLÈGRE
Dictionnaire amoureux de la science

Jacques ATTALI
Dictionnaire amoureux du judaïsme

Yves BERGER
Dictionnaire amoureux de l'Amérique (épuisé)

Jean-Claude CARRIÈRE
Dictionnaire amoureux de l'Inde
Dictionnaire amoureux du Mexique

Jean DES CARS
Dictionnaire amoureux des trains

Michel DEL CASTILLO
Dictionnaire amoureux de l'Espagne

Patrick CAUVIN
Dictionnaire amoureux des héros (épuisé)

Malek CHEBEL
Dictionnaire amoureux de l'Islam

Bernard DEBRÉ
Dictionnaire amoureux de la médecine

Didier DECOIN
Dictionnaire amoureux de la Bible

Jean-François DENIAU
Dictionnaire amoureux de la mer et de l'aventure

Alain DUCASSE
Dictionnaire amoureux de la cuisine

Dominique FERNANDEZ

Dictionnaire amoureux de la Russie
Dictionnaire amoureux de l'Italie (deux volumes sous coffret)

Claude HAGÈGE
Dictionnaire amoureux des langues

Daniel HERRERO
Dictionnaire amoureux du rugby

Christian LABORDE
Dictionnaire amoureux du Tour de France

Jacques LACARRIÈRE
Dictionnaire amoureux de la Grèce
Dictionnaire amoureux de la mythologie (épuisé)

André-Jean LAFAURIE
Dictionnaire amoureux du golf

Jean-Yves LELOUP
Dictionnaire amoureux de Jérusalem

Paul LOMBARD
Dictionnaire amoureux de Marseille

Peter MAYLE
Dictionnaire amoureux de la Provence

Christian MILLAU
Dictionnaire amoureux de la gastronomie

Bernard PIVOT
Dictionnaire amoureux du vin

Pierre-Jean RÉMY
Dictionnaire amoureux de l'Opéra

Pierre ROSENBERG
Dictionnaire amoureux du Louvre

Elias SANBAR
Dictionnaire amoureux de la Palestine

Jérôme SAVARY

Dictionnaire amoureux du spectacle (épuisé)

Jean-Noël SCHIFANO
Dictionnaire amoureux de Naples

Alain SCHIFRES
Dictionnaire amoureux des menus plaisirs

Robert SOLÉ
Dictionnaire amoureux de l'Égypte

Philippe SOLLERS
Dictionnaire amoureux de Venise

Michel TAURIAC
Dictionnaire amoureux de De Gaulle

Denis TILLINAC
Dictionnaire amoureux de la France

Trinh Xuan Thuan
Dictionnaire amoureux du ciel et des étoiles

Jean TULARD
Dictionnaire amoureux du cinéma

Mario VARGAS LLOSA
Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine

Dominique VENNER
Dictionnaire amoureux de la chasse

Jacques VERGÈS
Dictionnaire amoureux de la justice (épuisé)

Pascal VERNUS
Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique

Frédéric VITOUX
Dictionnaire amoureux des chats

À paraître

Malek CHEBEL

Dictionnaire amoureux des Mille et Une Nuits

Alain DECAUX
Dictionnaire amoureux de Victor Hugo

Michel LE BRIS
Dictionnaire amoureux des explorateurs

Gilles PUDLOWSKI
Dictionnaire amoureux de l'Alsace